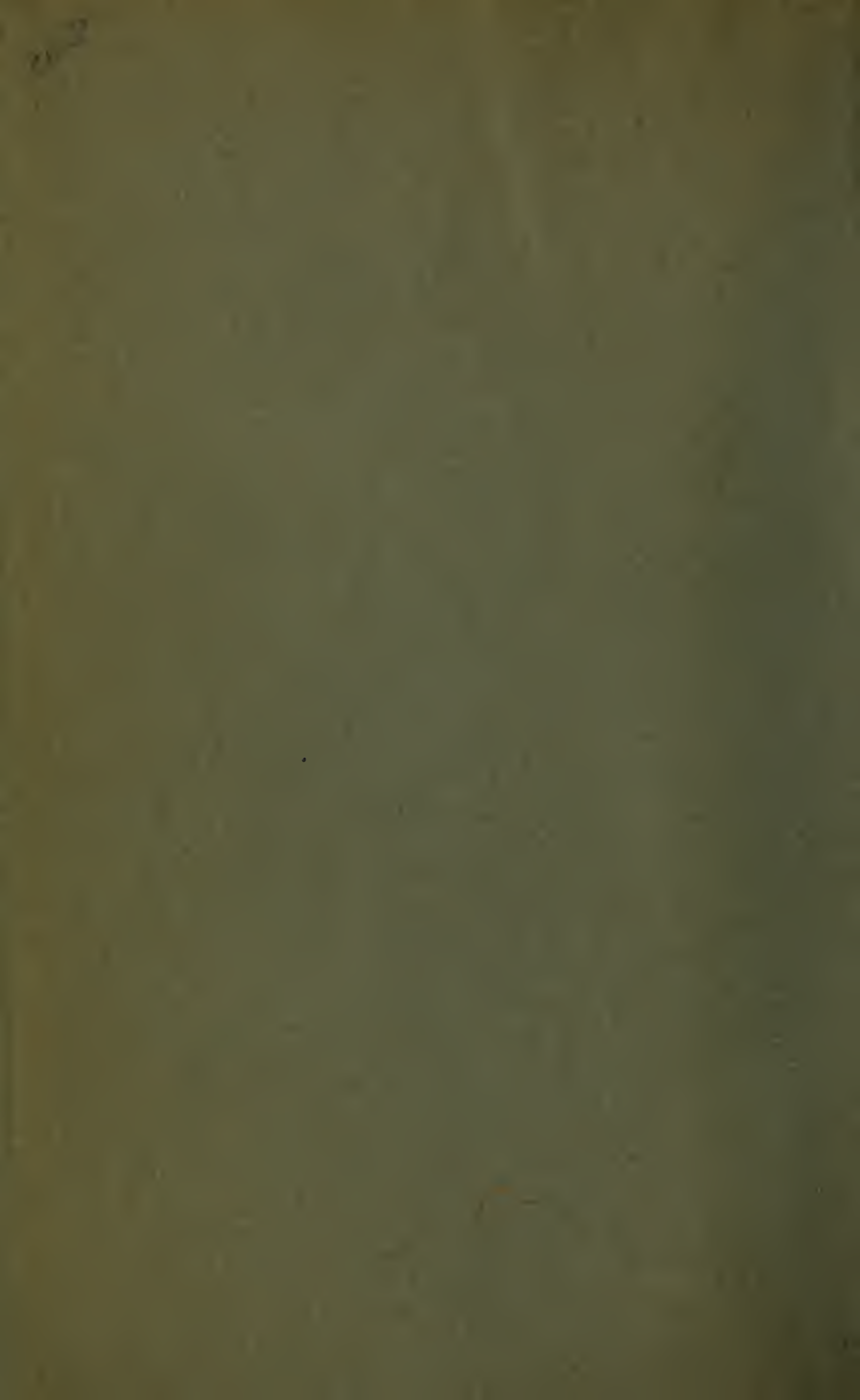

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00371783 2



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ NÉO-PHILOLOGIQUE

A

HELSINGFORS

I.

HELSINGFORS,
Imprimerie Centrale de Helsingfors,
1893.

Table des matières.

La Finlande est bien un des pays où la connaissance des langues modernes est le plus répandue dans les classes instruites. L'étude scientifique de ces langues est pourtant chez nous de date très récente.

L'ouverture du premier cours de philologie moderne (romane) à l'Université d'Helsingfors ne remonte qu'au semestre d'automne 1886. Il s'opérait alors en Allemagne, dans l'enseignement élémentaire des langues modernes, un mouvement de réforme qui suggéra en même temps aussi dans notre pays l'idée d'améliorations à entreprendre dans ce domaine. L'intérêt pour cet enseignement, jusqu'alors très négligé en Finlande, paraissait ainsi sur le point de prendre un nouvel essor.

Quelques représentants des langues modernes à l'Université et dans les écoles se proposèrent alors de former une réunion de personnes vouées à l'enseignement de ces langues, et on put bientôt constater que la société fondée dans ces vues répondait à un besoin réel.

Le 15 Mars — anniversaire de la naissance de Diez — les professeurs de langue G. Biaudet, lecteur de français à l'Université, I. Uschakoff et G. R. W. Zilliacus se réunirent sur l'initiative du docteur W. Söderhjelm, maître de confé-

rences à l'Université; la fondation d'un »Club Néo-philologique» fut projetée, et l'on décida de convoquer une réunion chargée de constituer la nouvelle société. A cette réunion, qui eut lieu quelques semaines plus tard, assistèrent entre autres M. C. G. Estlander, professeur d'esthétique et de littérature moderne à l'Université, et M. C. J. Lindeqvist, professeur de langues au Lycée normal suédois. La séance fut ouverte par une conférence de M. Söderhjelm sur »les lois des sons et l'analogie», après quoi la formation du Club fut décidée et on procéda à l'élection d'un comité d'action. M. Biaudet fut élu président, M. Söderhjelm vice-président et M. Uschakoff secrétaire.

Le Club Néo-philologique poursuivit son œuvre l'automne suivant; dès lors, le nombre de ses membres a suivi une marche constamment ascendante, et l'intérêt pour son but et ses travaux n'a pas cessé de croître et de s'étendre.

Le semestre de printemps 1891 fut de la plus haute importance pour le Club. C'est alors qu'il monta d'un degré sur l'échelle traditionnelle des sociétés scientifiques. Le Club Néo-philologique devint une Société Néo-philologique. Cette transformation n'était pas seulement un changement de nom; elle comportait la confirmation officielle de nos statuts et de notre programme. Le décret du Sénat Impérial contenant cette confirmation fut communiqué à la Société à la séance du 4 Avril 1891. Cette date peut donc être considérée comme le jour de naissance de la Société. Aucune modification de ses principes et de l'ordre de ses travaux ne s'attacha à cet avancement. L'œuvre de la Société est la continuation normale et ininterrompue de celle du Club. Aussi la Société célèbre-t-elle son anniversaire le même jour que l'ancien Club, c'est à dire le 15 Mars, jour de naissance de Frédéric

Diez, comme il a déjà été dit. Nous ne parlerons donc ici, pour plus de simplicité, que de la »Société Néo-philologique», de quelque époque de son existence qu'il soit question. Voici d'abord quelques données statistiques:

La Société compte des membres honoraires et des membres ordinaires. Pendant la première année de son existence, les professeurs à l'Université C. G. Estlander, F. Gustafsson et O. Donner ainsi que le professeur de langues C. J. Lindeqvist furent élus membres honoraires. Deux membres honoraires ont été nommés depuis, le professeur A. O. Freudenthal (printemps de 1890) et M. G. Biaudet, qui avait été président de la Societé de 1887 à 1890, mais qui renonça à une réélection à la séance du 20 Septembre 1890. Le procès-verbal de cette séance dit à ce sujet qu'il fut décidé: »d'élire M. Biaudet membre honoraire avec le droit, mais sans l'obligation de remplir les fonctions de président honoraire aux séances. Ce serait un faible témoignage de la vive reconnaissance due au président démissionnaire, qui a les sympathies unanimes de la Société».

Le nombre des membres ordinaires va toujours en augmentant. Voici quelques chiffres tirés des comptes-rendus annuels, dressés et communiqués par le secrétaire à la première séance d'automne:

A la fin du semestre
de printemps . . 1887 — 16 membres.
A la fin du semestre
de printemps . . 1888 — 50, dont 28 dames et 22 messieurs.
A la fin du semestre
de printemps . . 1889 — 66, „ 36 „ „ 30 „
A la fin du semestre
de printemps . . 1890 — 67, „ 37 „ „ 30 „

A la fin du semestre
de printemps . . 1891 — 72, dont 44 dames et 28 messieurs.
A la fin du semestre
de printemps . . 1892 — 88, „ 51 „ „ 37 „

Deux membres de la Société, ayant quitté Helsingfors, ont fondé en province des sociétés où clubs analogues en vue de la propagation des intérêts de la philologie moderne, c'est-à-dire M. I. Uschakoff dans la ville d'Åbo et M. W. Hagelstam dans la ville de Fredrikshamn. Une correspondance régulière entre la Société Néo-philologique à Helsingfors et celles d'Åbo et de Fredrikshamn n'a pourtant pas eu lieu. Leur activité et leur programme ont été indépendants, tout en servant des intérêts communs.

Pendant sa courte existence, la Société a déjà eu à déplorer des pertes douloureuses causées par la mort. L'automne de 1889 vit mourir deux de ses membres, M:lle H. Simelius, un de nos professeurs de langues les plus distingués et le d:r Hj. Neiglick, maître de conférences à l'Université. Quoique n'étant pas philologue de profession, M. Neiglick s'intéressait vivement aux langues modernes, qu'il possédait d'une manière remarquable. M. le baron H. af Schultén, traducteur de la Chanson de Roland, mourut dans l'automne de 1891 et M. K. Lindström, professeur de suédois, au printemps de 1892.

Le comité d'action de la Société est composé, d'après les statuts, d'accord sur ce point avec ceux du Club Néo-philologique, d'un président, d'un vice-président et d'un secrétaire, remplissant en même temps les fonctions de trésorier.

Ces postes ont été revêtus par les membres suivants:

Présidents:

M. G. Biaudet: 1887 — $^{20}/_{IX}$ 1890:

M. W. Söderhjelm: $^{20}/_{IX}$ 1890 —

Viceprésidents:

M. W. Söderhjelm: 1887 — $^{20}/_{IX}$ 1890;

M. A. Wallensköld: $^{20}/_{IX}$ 1890 —

Secrétaires:

M. I. Uschakoff: 1887 — $^{18}/_{X}$ 1890, maintenant établi à Åbo.

M. H. Pipping: $^{18}/_{X}$ 1890 — $^{19}/_{IX}$ 1891, où il renonça à une réélection.

M. U. Lindelöf: $^{19}/_{IX}$ 1891 —

Pendant ce temps le nombre des séances a été de 12 à 14 par an; elles ont été remplies tantôt par des conférences, tantôt par des critiques de livres ou de mémoires, tantôt par des discussions portant surtout sur des questions de pédagogie.

Les conférences ont été faites en langue étrangère, ordinairement en français ou en allemand, quelquefois en anglais, ou bien en suédois ou en finnois. Ces communications ont été souvent suivies d'une vive discussion, surtout quand des questions touchant à la pédagogie étaient de nature à intéresser un auditoire plus nombreux.

Les critiques approfondies et sérieuses de manuels modernes faites aux séances de la Société sont surtout dignes d'attention. Plusieurs d'entre elles ont été publiées dans la »Revue de la Société Pédagogique de Finlande».

Presque tout le printemps de 1889 fut occupé par les discussions dont fut l'objet le rapport du »Comité de grammaire», nommé par le gouvernement. Ce comité avait pour but de rédiger le plan d'une construction et d'une terminologie générales, devant servir de base aux manuels de grammaire qui paraîtraient chez nous. Déjà l'automne précédent

la Société avait nommé une commission composée de MM. Heikel, Lindström et Söderhjelm pour l'examen de la publication officielle. Guidé par les avis de cette commission, on fit en détail l'examen du rapport. Plusieurs règles et termes, proposés par le comité, furent soumis à une critique démontrant des erreurs et des inexactitudes incontestables. Cette critique, émanant d'un si grand nombre de représentants de la linguistique théorique, pédagogique et pratique, mérite d'être prise en considération.

Le procès-verbal de ces discussions a été publié en 1889 aux frais de la Société dans une brochure de 31 pages en suédois, sous le titre de »Examen du rapport du Comité de grammaire et de ses projets grammaticaux».

Après un silence de quatre ans la Société Néo-philologique présente maintenant au public un ouvrage, contenant des articles scientifiques et pédagogiques, tous dus à la plume de membres honoraires et ordinaires de la Société. Cet opuscule est sans prétentions. Son but principal est de donner des preuves de la vitalité de notre Société et de l'activité qui règne parmi les représentants de la philologie moderne à Helsingfors.

La Société espère aussi attirer l'attention du public lettré finlandais sur une branche de la science, jusqu'à présent trop négligée chez nous, et si, de plus, les sociétés de philologie moderne à l'étranger voulaient, en parcourant notre publication, prêter quelque attention à leur modeste sœur du nord lointain, nos espérances les plus hardies seraient pleinement réalisées.

Helsingfors le 15 Décembre 1892.

Uno Lindelöf.

Secrétaire actuel de la Société Néo-philologique.

Das Studium der neueren Sprachen in Finland.

Das Studium der grossen Kultursprachen hat in Finland mit besonderen Schwierigkeiten zu kämpfen, die teils in den eigentümlichen Verhältnissen des Landes begründet sind, teils durch zufällige Umstände bedingt werden. Jenes ist in Bezug auf die höheren Schulen geltend zu machen, dieses ist in höherem Grade für unsere Universität zutreffend. Da die Hochschule naturgemäss das Centrum bildet, von dem alle Bestrebungen ausgehen, die von wissenschaftlicher Bedeutung sind oder sich wenigstens an die Wissenschaft anlehnen, braucht es kaum gesagt zu werden, dass die Pfleger und Freunde der neueren Philologie in Finland wie anderswo ihr Augenmerk vorzüglich auf die Erlangung einer stetigen Vertretung dieser Wissenschaft an der Hochschule gerichtet haben.

Die Universität zu Helsingfors, die jetzt eine Anzahl von 1,852 Studenten aufweist, von denen 449 zu der historisch-philologischen Sektion der philosophischen Fakultät gehören, hat in der genannten Sektion sechs feste Lehrstühle für philologische Fächer, je einen für die orientalische, griechische, römische, russische, finnische und schwedische (inclusive altnordische) Philologie. Für finnisch-ugriche Sprachforschung ist

in diesem Jahre ein siebenter Lehrstuhl errichtet worden. Von den persönlich angestellten ausserordentlichen Professoren vertritt gegenwärtig einer Sanskrit und vergleichende Sprachforschung, ein anderer die griechische Philologie; von den Dozenten, die in unserer Universität eine festere Stellung haben als die deutschen Privatdozenten, haben sich bis jetzt zwei für romanische, einer für germanische Philologie und gegenwärtig sechs für andere philologische oder rein sprachliche Fächer habilitirt. Die Romanisten sind D:r Werner Söderhjelm (geb. 1859, Dozent 1886) und D:r Axel Wallensköld (geb. 1864, Dozent 1891), der Germanist D:r Uno Lindelöf (geb. 1868, Dozent 1892).

Für die neuere Philologie giebt es somit an der finländischen Hochschule keinen fest angestellten Vertreter. Denn der ordentliche Professor der Aesthetik und der neueren Litteratur hat zugleich über Kunstgeschichte zu lesen; für die neueren Sprachen haben wir nur drei s. g. Lektoren, die in ihren Sprachen (deutsch, englisch, französisch) Privatunterricht erteilen, indem sie verpflichtet sind mündliche und schriftliche Uebungen mit den Studirenden vorzunehmen. Bei der Bewerbung um ein Lektoramt an der Universität hat der Kandidat (einem Erlasse vom Jahre 1871 zufolge, der zugleich die Lehrthätigkeit der Lektoren in der eben angedeuteten Weise einschränkt) nachzuweisen, dass er die betreffende Sprache sowohl mündlich wie schriftlich geläufig beherrscht und dass er fähig ist in derselben Unterricht zu erteilen. Mehr wird von diesen akademischen Lehrern nicht gefordert; über die Leistungen einzelner Inhaber der »Lektorate» soll natürlich hiermit kein Urteil ausgesprochen sein.

Von akademischer Seite sind mehrmals Versuche gemacht worden diesen Mangel an einer wissenschaftlichen Vertretung

der neueren Sprachen zu beseitigen [1]). Schon 1866 stellte der hervorragende Sprachforscher, Prof. Ahlqvist, im akademischen Senate (»Consistorium») den Antrag, dass die Lektorate abgeschafft und an ihrer Stelle zwei ordentliche Professuren, eine für die romanische, die andere für die germanische Philologie, errichtet werden sollten; doch vergebens. Dreizehn Jahre später wurde auf den Antrag des Professors der Aesthetik und neueren Litteratur, C. G. Estlander, der oben genannten Behörde die Errichtung eines neuen Lehrstuhles für moderne Philologie vorgeschlagen; doch auch diesmal vergebens.

Es vergingen wieder mehrere Jahre. Unterdessen hatte der jetzt verstorbene Freiherr Hugo af Schultén sich diesen Studien gewidmet, und auch andere, die wir schon als Dozenten an der Universität kennen gelernt haben, hatten sich mit grösserer Beharrlichkeit und grösserem Erfolge der streng wissenschaftlichen Seite der neueren Philologie zugewendet. Gleichzeitig und zum grossen Teil durch die wissenschaftliche Beschäftigung mit den neueren Sprachen angeregt, hatten im Bereiche des Schulunterrichts weiter gehende Bestrebungen sich geltend gemacht. In einigen Staatsschulen wurden sogar Lektorate (Oberlehrerstellen) für Deutsch und Französisch eingerichtet. Im Jahre 1887 wurde von D:r Söderhjelm in der Centralabteilung des pädagogischen Vereins zu Helsingfors ein Vortrag über den neusprachlichen Unterricht gehalten; in der sich daran anschliessenden Discussion wurde der Antrag erneuert, dass doch endlich eine feste Stelle für neuere Philologie an der Universität eröffnet würde. Der pädagogische Verein fasste den Beschluss, der Oberschulbehörde (»Öfverstyrelsen för skolväsendet i Fin-

[1]) Näheres hierüber siehe Finsk Tidskrift, Tom. XXXIII, S. 27.

land») die Schwierigkeiten klarzulegen, die einer wissenschaftlichen Ausbildung und Prüfung derjenigen im Wege standen, die Lehrer der neueren Sprachen zu werden beabsichtigten. Von dieser Behörde wurde das Schreiben des pädagogischen Vereins an den akademischen Senat gesandt mit dem ausdrücklichen Hinweis auf die Notwendigkeit einer oder möglicherweise zweier Professuren für neuere Sprachen. Die historisch-philologische Sektion und das Consistorium votirten diesmal (1889) mit seltener Einstimmigkeit die Einrichtung einer ordentlichen Professur der germanischen und romanischen Philologie. Da aber am Anfang d. J. 1891, als der Landtag zusammentrat, noch keine Antwort auf das Gesuch des akademischen Senats verlautete, legten die beiden Vertreter der Universität im Landtage diesem die Frage aufs Neue vor. Der nicht gering zu schätzende Erfolg dieses Schrittes war, dass nun wieder alle vier Stände eine »Petition» betreffend das von der Universität und den Schulbehörden ersehnte Lehramt beschlossen. *Tantae molis erat!* Die Landesregirung (»Kejserliga Senaten för Finland») soll das Gesuch befürwortet und auch ihr Präsident, der General-Gouverneur, keine Einsprache dagegen gemacht haben. Die Entscheidung am höchsten Orte aber lautete auch diesmal auf Verwerfung der Gesuche der Universität und des Landtages.

Die Universität Finlands hat, wie aus dem Gesagten hervorgeht, eine lange Zeit hindurch die wissenschaftlichen Studien, die besonders durch die unsterblichen Verdienste eines Diez und der Brüder Grimm ins Leben gerufen wurden, nicht fördern, nicht aufrechterhalten können. In der Litteraturgeschichte waren zwar einige achtbare Leistungen auch bei uns zu Tage getreten; aber die rein sprachliche Seite der modernen Philologie war ganz

und gar vernachlässigt worden. Die Beschäftigung mit den neueren Sprachen beschränkte sich in Finland auf das Notwendigste: die dürftige Frucht derselben waren Textbücher, Sprachlehren, Wörterbücher und Uebersetzungen, wenn wir nicht etwa einige deutsch oder französisch geschriebene Werke in anderen Wissenschaften hinzuzählen wollen.

In den akademischen Studien haben folglich die neueren Sprachen eigentlich keine nennenswerte Stellung eingenommen. Um die Würde eines Kandidaten oder Magisters der Philosophie zu erlangen, muss der Examinand, gleichgültig ob er sich der Philologie widmet oder nicht, eine schriftliche Uebersetzung in eine fremde Sprache unter Klausur abgefasst haben; in der physisch-mathematischen Sektion kann er sich dabei nicht nur der lateinischen Sprache bedienen, die in der historisch-philologischen Sektion obligat ist, sondern auch die deutsche, englische oder französiche Sprache wählen. Diese Prüfung wird gewöhnlich im ersten oder zweiten Semester bestanden, mit den übrigen Studien hat sie kaum irgend etwas gemein. In der Prüfung in der Aesthetik und neueren Litteratur, der sich übrigens nicht viele unterwerfen, wird die Kenntniss einer oder mehrerer modernen Sprachen vorausgesetzt; auch eine immerhin beachtenswerthe Litteraturkenntniss ist für diese Prüfung unerlässlich. Ein wirkliches Sprachstudium tritt aber hierbei, wie wir schon angedeutet haben, nicht zu Tage.

Die Prüfung der Lehramtskandidaten ist in den neueren Sprachen laut Gesetz auf die Forderung beschränkt, dass der Kandidat die betreffende Sprache »nicht nur richtig verstehen, sondern auch mündlich und schriftlich gebrauchen» kann. Thatsächlich haben die akademischen Lektoren, denen diese Prüfung obliegt, ihre Forderungen etwas höher gestellt. Est ist aber sehr bezeichnend, dass das Gesetz einen ausdrücklichen Unterschied zwischen

den modernen Sprachen und anderen Fächern macht; in den letzteren werden nämlich für die Lehrerprüfung dieselben Forderungen aufgestellt, die für das bei uns als höher angesehene »Philosophiekandidat-Examen» gelten. In dieser, wie in der Licentiatprüfung, die erst nach der eben erwähnten Prüfung bestanden wird und zur Doctorwürde berechtigt, hat die neuere Philologie keinen von Gesetzes wegen eingeräumten Platz, weil eben kein fest angestellter Vertreter für dieses Fach vorhanden ist.

Unter diesen Umständen muss es als eine nicht gering zu schätzende Aufopferung von Seiten der oben genannten Dozenten, in gewissem Grade auch der Studirenden, betrachtet werden, wenn dessen ungeachtet in der letzten Zeit den neueren Sprachen an unserer Universität eine echt wissenschaftliche Pflege zu Teil geworden ist. Durch das liebenswürdige Entgegenkommen des Professors der Aesthetik und neueren Litteratur so wie des Vertreters der vergleichenden Sprachforschung hatte die neuere Philologie bei ihnen gewissermassen ein Obdach gefunden, bis in diesem Jahre auf besonderes Gesuch einer Anzahl Studirender ihnen gestattet wurde, die germanische und romanische Sprachwissenschaft als ein selbständiges Fach in ihr Examen aufzunehmen.

Die Vorlesungen und Uebungen, die in diesen Jahren von unseren neuphilologischen Dozenten gehalten worden sind, haben verschiedene Gebiete der romanischen und germanischen Sprachwissenschaft umfasst; auf die Ausbildung tüchtiger Lehrer in den modernen Sprachen ist dabei vor Allem Rücksicht genommen worden. Für dieses Jahr sind angekündigt worden: deutsche Syntax; Italienisch, die heutige Aussprache des Französischen mit Uebungen; das Niebelungenlied; historische gram-

matik der deutschen Sprache; Gothisch (von einem Dozenten der nordischen Philologie; auch andere Vorlesungen streifen, jetzt wie früher, an das Gebiet der germanischen und romanischen Philologie).

Ueber den neuphilologischen Verein enthält dieses Heft einen separaten Bericht.

Von unseren akademischen Lehrern in diesem Fache, die unter den jetzigen Verhältnissen nur zu viel auf pädagogische Thätigkeit angewiesen sind, sind folgende Schriften herausgegeben worden:

D:r Söderhjelm:

Johann Elias Schlegel, särskildt som lustspeldiktare. Helsingfors 1884. — *Zu den Plautinischen Einflüssen bei Holberg* (in »Öfversigt af Finska Vetenskapssocietetens förhandlingar» 1884). — *Einleitung* zu Tegnérs ausgewählten poetischen Werken. Stuttgart 1886. — *Petrarca in der deutschen Dichtung.* H:fors 1886. — *Sur l'identité de Thomas auteur de Tristran et de Thomas auteur de Horn* (in »Romania» XV, 1886). — *Les treis moz,* didaktiskt poem af Guillaume le Clerc (in »Öfversigt» 1886). — *Uusien kielien opetuksesta* (= Über den Unterricht der neueren Sprachen, in »Valvoja» 1886). — *Einleitung* zum »Sången om Roland», übers. v. H. af Schultén, H:fors 1887. — *Om undervisningen i främmande lefvande språk* (in »Pedagogiska föreningens tidskrift» 1888). — *De saint Laurent,* poème anglo-normand du XII:e siècle, publié avec introduction et notes. Paris 1888. — *Ur Nils v. Rosensteins finska korrespondens* (in »Historiallinen Arkisto» 1889). — *Recensionen* von Nyrop's Spanischen Lehrbüchen u. von Pio Rajna's Schriften über die Minnehöfe und Andreas Cappellanus (im Literaturblatt 1890). — *Le Mystère de saint Laurent* (im Verein mit A. Wallensköld). H:fors 1890. — *Flygande Holländaren* (in »Kaukomieli» 1890). — *La Dama sanza mercede* (in »Revue des langues romanes» 1891). — *Das Martinleben des Péan Gatineau.* H:fors 1891. — *Fransk Elementarbok* (auch finnisch, im Verein mit N. Tötterman). H:fors

1891. 2. Aufl. 1892. — *Medeltidens kärleksdomstolar* (in »Finsk Tidskrift» 1891). — *Germaniska och romaniska språkstudier* (auch finnisch). H:fors 1892. — *Fransk Språklära* (auch finnisch, im Verein mit N. Tötterman). H:fors 1892. — *Über zwei Guillaume Coquillart zugeschriebene Monologe* (in der Bernays-schrift, 1893). — *Die dramatische Kunst in Finland* (in dem bald erscheinenden illustrirten Sammelwerke »Finland im neunzehnten Jahrhundert»). — Zur Veröffentlichung ist vom Stuttgarter Litterarischen Verein angenommen: *Das Leben und die Wunder des heil. Martin.* Altfranzösisches Gedicht des XIII Jhdts. Mit Einleitung und Glossar.

D:r Wallensköld:

Till frågan om skolundervisningen i främmande språk (in »Nya Svenska Lärovärkets årsprogram» 1890). — *Recension* von U. Lindelöfs »Die Sprache des Rituals von Durham» (im Literaturblatt 1890). — *Le Mystère de Saint Laurent* (in Verein mit W. Söderhjelm 1890). — *Chansons de Conon de Béthune.* Édition critique. Helsingfors 1891. — *Om lingvistikens betydelse som vetenskap* (in »Album utgifvet af Nyländingar X.» 1891). — *En blick på den fornfranska kärlekslyriken* (in »Finsk Tidskrift» 1892). — *Lingvistikens roll vid skolundervisningen* (in »Nya Svenska Lärovärket 1882—1892». 1892).

D:r Lindelöf:

Die Sprache des Rituals von Durham. Helsingfors 1890. — *En romersk filologs uppfattning af språkets väsen* (in Pedag. för. tidskrift 1890). — *Über die Verbreitung des sogenannten u-(o-) Umlauts* in der starken Verbalflexion des Altenglischen (in Herrigs Archiv 1892). — *Les chansons de Gautier d'Épinal* (gedruckt; erscheint mit einer Einleitung des Grafen de Pange).

Die genannten Männer haben daneben bei verschiedenen Gelegenheiten, besonders in der »Tidskrift utgifven af Pedagogiska föreningen i Finland», die Herren Söderhjelm und Wallensköld auch in »Finsk Tidskrift», der erstere noch in der finnischen Zeitschrift »Valvoja» Beurteilungen wissenschaftlicher und pädagogischer Litteratur veröffentlicht.

Wir gehen jetzt zu unseren Schulen über. Diese sind mit zwei gleichberechtigten Landessprachen, finnisch und schwedisch, beglückt. Die Vereinigung des Grossfürstentums Finland mit dem russischen Reiche lässt es, obgleich die Selbständigkeit der inneren Verwaltung gewahrt worden, nach der jetzt in Russland herrschenden Ansicht als notwendig erscheinen, dass auch die russische Sprache in allen Knabenschulen schon in den untersten Klassen gelehrt wird. In den s. g. klassischen Lyceen (Gymnasien) wird ausserdem — nach meiner Ueberzeugung zum Nachteil des Latein — mit dieser Sprache schon in den untersten Klassen angefangen. Bei dieser Sachlage bleibt natürlich für andere Sprachen nicht viel übrig. In den klassischen Lyceen können die Schüler in den oberen Klassen die russische Sprache fallen lassen und statt derselben die griechische wählen. Für die übrigen Sprachen haben wir in diesen Schulen folgende wöchentliche Stundenanzahl in dem Lehrplane:

Klassische Lyceen Seit 1883.	Klassen (I = deutsche Sexta).							
	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	VIII.
Deutsch[1]) obl.	—	—	—	—	3	3	3	3
Französisch[1]) fr. . . .	—	—	—	—	—	2	2	2
Englisch	—	—	—	—	—	—	—	—

Die Abiturienten der s. g. Reallyceen, in denen die alten Sprachen gar nicht gelehrt werden, haben an unserer Univer-

[1]) Mit *obl.* bezeichnen wird, dass die Sprache Zwangsfach ist, mit *fr.* dass sie frei gewählt werden kann.

sität dieselben Berechtigungen wie die der Gymnasien, obgleich bei vielen akademischen Studien einige Kenntniss der latenischen Sprache gefordert wird. Hier finden wir mehr Stunden für neuere Sprachen:

Reallyceen Seit 1883.	Klassen (I = deutsche Sexta).							
	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	VIII.
Deutsch obl.	—	5	4	3	2	1	1	1
Französisch obl.	—	—	—	—	4	4	2	2
Englisch obl.	—	—	—	—	—	2	2	2

Zu vergleichen sind die zwei Reallyceen in Helsingfors, in denen eine grössere Stundenzahl der russischen Sprache gewidmet ist:

2 *Reallyceen* Seit 1891.	Klassen (I = deutsche Sexta).							
	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	VIII.
Deutsch	—	—	4	4	4	2	2	2
Französisch	—	—	—	—	—	5	5	5
Englisch	—	—	—	—	—	—	2	2

Die Mädchenschulen des Staates haben einen obligatorischen längeren Kursus entweder in der deutschen oder in der französischen Sprache und daneben einen frei zu wählenden, kürzeren, »kompensativen» Kursus in der anderen Sprache:

Mädchenschulen des Staates.	Klassen (I = III der obigen Schulen.				
	I.	II.	III.	IV.	V.
Deutsch oder Französisch obl. .	6	5	5	5	5
Französisch oder Deutsch fr. . .	—	—	2	3	3
Englisch fr.	—	—	2	3	3

Die privaten Knaben- und Mädchen-Schulen nehmen im Unterrichtswesen Finlands eine bedeutende Stelle ein; die meisten geniessen eine jährliche Unterstützung vom Staate. In der Hauptstadt, Helsingfors, giebt es gegenwärtig neben 3 schwedischen und 3 finnischen Staatsschulen nicht weniger als eine finnische und 6 schwedische Privatlehranstalten mit höherem Kursus. Unter diesen sind vier s. g. »samskolor», in denen Knaben und Mädchen zusammen unterrichtet und für das bei uns auch von vielen jungen Damen bevorzugte akademische Studium vorbereitet werden. Einige von diesen Schulen haben in den oberen Klassen einen mässigen Kursus in der lateinischen Sprache; alle übrigen privaten Schulen schliessen die alten Sprachen aus. Hier sollen nur die zwei Privatschulen in Helsingfors, welche bis jetzt vollständig organisirt sind und direkt zur Universität führen, Aufnahme finden.

Nya svenska lärovärket, seit 1890.	Klassen (deutsche Sexta hier = II).								
	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	VIII.	IX.
Deutsch	—	—	4	4	4	3	3	3	3
Französisch . . .	—	—	—	—	—	4	4	4	4
Englisch	—	—	—	—	—	—	—	—	—

Läroverket för gossar och flickor, gegr. 1883. (Knaben und Mädchen).	Klassen (deutsche Sexta hier = II).								
	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	VIII	IX.
Deutsch	—	—	5	5	4	3	2	2	2
Französisch . . .	—	—	—	—	—	5	5	5	5
Englisch	—	—	—	—	—	—	3	3	3

Während die fachwissenschaftliche Ausbildung der Lehramtskandidaten für die neueren Sprachen bei uns noch vieles zu wünschen übrig lässt, können wir uns in Bezug auf ihre pädagogische Vorbereitung einer festen, schon seit mehreren Jahren bestehenden, im Ganzen lobenswerthen Einrichtung rühmen. Zwar wird von denen, die den (unteren) philosophischen Grad innehaben, nicht eine besondere Lehrerprüfung gefordert, wohl aber ein (privates) »Tentamen» -— diese Art von Prüfung muss überhaupt an unserer Universität vor jeder öffentlichen Prüfung bestanden werden — und ein öffentliches »Examen» in der Pädagogik und Didaktik, von der nur diejenigen befreit werden, die die philosophische Doctorwürde erlangt haben. Weiter soll der Kandidat in dem finnischen oder schwedischen »Normallyceum» zu Helsingfors ein volles Lehrjahr »auskultirt» (hospitirt) haben, wobei er Probestunden erteilt, pädagogische Vorträge hält u. s. w. Um eine ordentliche Stelle zu bekommen, muss er sich einer praktischen Lehrerprüfung am Normallyceum unterwerfen; auf Grund derselben wird der Grad seiner Fähigkeit als Lehrer von den vier Oberlehrern des Normallyceums durch Noten (von 4 bis 24) bestimmt. Entsprechende Bestimmungen gelten für die beiden weiblichen »Fortbildungslehr-

anstalten» in Helsingfors. Erst nach zweijährigem Dienste wird ein Lehrer in seinem Amte von der Schulverwaltung bestätigt. An derselben sind »Schuloberinspectoren» angestellt, die von Zeit zu Zeit bei längeren »Inspectionen» die Verhältnisse der Schulen, die Thätigkeit der einzelnen Lehrer, die Resultate des Unterrichts u. s. w. prüfen und darüber der Oberverwaltung ihren Bericht abstatten.

Was die Lehrmethode betrifft, die in dem neusprachlichen Unterrichte befolgt wird, so ist es nicht leicht dieselbe annähernd zu kennzeichnen. So viel dürfte jedoch behauptet werden, dass die früheren Methoden, die je nach den verschiedenen Qualifikationen der Lehrer und Lehrerinnen, zwischen einem trocknen Grammatisiren und einer planlosen Verwertung der praktischen Verfahrungsweise schwankten, in dieser Zeit allmählich den neuen, reformatorischen Bestrebungen weichen müssen. Wenigstens in der Theorie wird jetzt auf die Aussprache und die phonetische Begründung derselben ein grösseres Gewicht gelegt. Die Anwendung der fremden Sprache ist um einen Schritt weiter gekommen; die Auswahl der Lesetexte beginnt auf die heutige Litteratur Rücksicht zu nehmen; die Schreibübungen werden regelmässiger. In der allgemeinen finländischen Lehrerversammlung, die im Juni 1890 zu Helsingfors abgehalten wurde, veranlasste die Frage über den Unterricht in den lebenden Sprachen die Bildung einer besonderen Section; in den Verhandlungen derselben [1]) wurde unter Anderem hervorgehoben, dass der Unterricht so viel wie möglich in der fremden Sprache zu erteilen sei, besonders bei ausführlicheren Sprachkursen, und ferner, dass das Elementarbuch möglichst früh zusammenhängende Texte

---

[1]) Vgl. Förhandlingarne vid tredje allmänna finska skolläraremötet. Helsingfors 1891, S. 110—116 und 127—152 (zum Teil in finnischer Sprache).

enthalten solle. Als das Ziel des Unterrichts wurde das rechte Verständniss der Litteratur in den Vordergrund gestellt. Doch wurden auch Stimmen laut, die eine vollständigere Reform des neusprachlichen Unterrichts in Aussicht stellten, teilweise unter Berufung auf die von sprachwissenschaftlicher Seite ausgegangenen Bestrebungen in anderen Ländern.

Das lebhafte Interesse, welches in unserem Lande pädagogischen Fragen überhaupt und nicht zum mindesten dem neusprachlichen Unterrichte zu Teil wird, lässt uns hoffen, dass es in Zukunft ebensowenig wie jetzt an Leuten fehlen wird, die ihre besten Kräfte einsetzen, um die Hindernisse zu beseitigen, die das Studium der neueren Sprachen in den höheren Schulen Finlands und besonders an der Universität des Landes noch beeinträchtigen. Jeder Freund der Wissenschaft und jeder Freund unseres Landes wird allen jenen Bestrebungen seine vollste Anerkennung zollen.

F. Gustafsson.

Le poème de saint Laurent dans le ms. Egerton 2,710 du Musée britannique.

Dans le *Bulletin de la Société des anciens textes français* 1889, 2, p. 72 et suivv., M. Paul Meyer a rendu compte d'un manuscrit tout récemment acquis par le Musée britannique et jusque-là inconnu aux romanistes. Ce manuscrit, côté maintenant Egerton 2,710, provient de la fin du XIII:e siècle et offre, à ce que dit M. Meyer, un rapport assez étroit avec le ms. fr. 19,525 de la Bibliothèque nationale: sur dix compositions il en renferme cinq qui se retrouvent dans le ms. parisien. Le dernier de ces morceaux est le poème *De saint Laurent*, publié par moi en 1888 d'après le manuscrit qu'on croyait alors unique.

Bien entendu, je me suis hâté de me procurer une copie du nouveau manuscrit de mon poème[1]), pensant qu'il me fournirait peut-être des éclaircissements sur plus d'un point obscur de la langue et surtout de la versification. Un premier coup d'œil sur la copie m'a convaincu cependant quil n'en serait pas grand'chose: en effet, non seulement presque toutes les

[1]) Je dois cette copie à la gracieuse intervention de M:lle *Emilie Klis.*

imperfections de la rédaction du ms. B. N. 19,525 se retrouvent dans le ms. Egerton 2,710, mais celui-ci contient encore nombre de fautes inconnues au manuscrit parisien. Je crois pourtant qu'il ne sera pas tout à fait inutile de publier le résultat de la comparaison détaillée des deux manuscrits (je les nommerai A et B); l'énumération des variantes servira à contrôler la classification que j'entreprendrai ensuite et en même temps elle pourra peut-être contribuer en quelque mesure à la caractéristique du manuscrit Egerton.

Voici donc la liste complète des formes qui dans le ms. B diffèrent de celles du ms A.

1 — bosuing — drescez 2 — cum a — aidez 3 sovenge — de cel — 4 que — dist 6 — ert ami verrei — 7 ad *(et sic semper)* — li — 8 — pot *(e. s. s.)* sun *(e. s. s.)* — 9 kar *(e. s. s.)* — bosoing nert — 10 ne enemi — aduersitez 11 — lur de — 12 — lempeint del munt — 13 ami a bosoing — descouere 14 — enemi — couere 15 — besuing — 16 u *(e. s. s.)* — 18 — meins qua treter *(e. s. s.)* — 19 — meperceif — purpens 20 isci — serun fors un — 21 — sei dunt *(e. s. s.)* — nus *(e. s. s.)* — 23 — uus *(e. s. s.)* — tret *(e. s. s.)* — 24 — morent — 25 — breue — 26 — glorie *(e. s. s.)* — 27 chescun — eschire — 28 — souereine — 29 eclesiaste — davi — 31 — tut *(e. s. s.)* — ren *(e. s. s.)* — reneue 32 ne nuuelte [1]) — troue 33 — richesce auer *(e. s. s.)* 34 — neit *(e. s. s.)* eu tel — 35 — nul — 36 sauer — pruesce 38 — u est — 39 — sens aristotles 40 — danz — 41 — samson 42 — absolon 43 — ualt *(e. s. s.)* desir [2]) — 44 — que hom — 45 — mund — 46 trestuz — nent *(e. s. s.)* — 47-48. *Ces vers ont changé de place dans B.* 48 qui — sun

---

[1]) Ainsi la correction de MM. Suchier (Literaturblatt 1888, 453) et Wilmotte (Moyen Age 1889, p. 5) est assurée.

[2]) Ma correction *force*, à l'egard de laquelle j'ai eu des scrupules (v. la note), est donc à rejeter.

— 49 fols — quei — 50 — morent e povre — 51 — mort 52 — uenent — demort 53 — ueie — uont 54 — mund 55 — co que — feit — 57 — dalcun ouerainge 58 ken cel secle — parmaingne 59 pur (*e. s. s. sauf une seule fois pour v.* 180) co — comence — 60 — seit *(e. s. s)* — commune 61 passiun (*e. s. s.*) — turmenz 62 — suffri *(e. s. s.)* seint Laurenz 63 — samur *(e. s. s.)* — 65 ore — 66 — li (*e. s. s.)* — dolur 67 — doint *(e. s. s.)* fere *(e. s. s.)* tel oueraigne 68 — almes — en *manque* — 69 mais — decende 70 — dencunbrer — 73 — sa seinte majeste — 75 cest ouere face — comence 76 — un ancel — Lorence 77 ki — estorie *(e. s. s.)* 78 — uolt *(e. s. s.)* — memorie 80 — bon *manque* — atendre 81 — folur — 82 — si il — 83 deu aura [1]) 84 — cume — 85 — bon ouere sixte — produme 86 — rume *(e. s. s.)* 87 — painime 88 — hom — plein — 89 deables par lur coveitise 90 eurent — eglise *(e. s. s.)* 91 — destrueit 92 — ces — 94 — que — 95 — nun — 96 — regiun 98 ore uet — 99 — cruelte quil uertisse 100 — destrure *(e. s. s.)* 104 — raime — fruit 105 — fundement 106 — tres *manque* — 107 asemble ad tut son clerge 108 — chef — euesque 109 cunforte — ci — sarmune 111 — sons — 113 — seez — 117 — uent — 119 — remeindrez 120 amez — 121 felisicimus — 122 — deactre — 123 beal — uos *manque* — sans *(e. s. s.)* — 125 sain lorence — 131 — sur — 134 — mamenez 135 — frai ici (jeo *manque)* 136 — respundi 137 — men — trestur 139 — serrum tresqual tierz — 139 ne me — siueras 140 — od mei serras 141 — de cest — 142 — lautri — uist 143 — dust 149 quantque — fet — 150 as crestiens (e *manque)* uet puis [2]) — 154 — sauter lentendi 157 justize — meint — 158 — membre — 159 eusent [3]) — 160 si — resunable — 162 — que — co-

---

[1]) M. Wilmotte, en rejetant ma correction: *Deu l'en aura*, propose de lire *Deu* en deux syllabes. Je doute fort que l'auteur ait, à ce seul endroit, compté ce mot autrement que partout ailleurs.

[2]) Exactement la leçon proposée par M. Suchier.

[3]) M. Wilmotts s'efforce de »personnifier« *iglisse*, en supposant que l'auteur ait omis *de* devant ce mot comme devant les mots propres; il le fait

mande 163 si en — 164 — los — ne leust 167 — tyrant 168 se — 172 nos *manque* — 173 — oil jo — 174 — uen 175 sacrefise — fras 176 — si co — murras 180 — pour — coueitise 182 quanque hom — 184 — ico — 188 — age 189 -- morges — 190 — metre — errur 191 que mal essample neient — 193 — durrai 198 come jo sui de greignur age 199 de tant deigne deuz melz servir 200 — enciltre — 201 — nuls — 202 — ueillesce leis 204 — comanda — 205 — leuer 206 — aurer 207 — comanda — 208 dunc li meinent — 209 el — simymage 210 *ce vers manque dans B.* 211 image *manque* — noz ne ne ueiz [1]) 213 — seie — confondue [2]) 214 — dunc — 217 — commeu [3]) — 218 e *manque* — 219 — li seint 220 — uint — lateint 221 — frai 222 — despendu — 223 — lai donez 226 — fuisse — 227 — unt — 228 — parz lunt — 229 — reconuit 230 — dit — done lut [4]) 231 — le — 233 — desuz — munt 234 — dous — 236 — fis mencium — 237 — iluec — 239 — muster — 240 — deperier 243 — lapostoille 244 — capitolie 245 — li deakne 246 — archidecne 248 artennius — 251 — lur tresor — 252 — numer 254 — quil lameine — 255 — turne — 256 — comant — 257 — lies — 259 — se esleca 261 — enquert — 263 —

---

pour pouvoir compter *e-üssent*, mais il n'est guère possible de nier que le poète n'ait employé des formes contractées (c'est aussi l'avis de M. G. Paris, v. Romania 1888, p. 611). Comme notre poème est de la fin du XII:e siècle (M. Meyer l. c. prétend même, mais sans alléguer aucune espèce de preuve, qu'il soit du commencement du XIII:e) et que cette espèce d'élision se trouve déjà dans des textes anglonormands d'une date beaucoup plus reculée, je ne vois absolument pas la nécessité de corriger les vers qui sont bons en acceptant l'élision.

[1]) Ceci prouve que la correction de MM. Suchier et Wilmotte est juste.

[2]) Je crois qu'on pourrait laisser ce vers comme il est dans A, en ne donnant qu'une syllabe à l'impératif *soiès*.

[3]) Ma correction *(cummeuz)* est donc justifiée.

[4]) M. Wilmotte dit qu'il aurait fallu »respecter la mesure». Je ne comprends pas très bien, car dans le ms A *(quant dist as porres donez les ut)* il y a certainement une syllabe de trop. M. Suchier propose de lire: *Que as povres donez les ut*, mais je suivrais plus volontiers la leçon de B et au vers précédent je lirais *le tresor* au lieu de *les tresors*.

uoleit — 264 commoueir — 266 liuerer — 267 — prouost — 268 — pooste 269 — assait 273 — desuz — vicarie esteit 274 — jaole — 275 — le — 277 — paien — 278 — ultrage 280 grant tens — ja *manque* — 281 — quil [1]) — 282 nel uoleit de li justise fere [2]) 286 — qui tant lunt — 287 — uit 289 — cieus 291 — si — crere uoleit 292 — crerra melx — sout 293 lucilius [3]) — que uolt — 294 — baptize en eire 301 ainceis — 302 — grace rend — 303 — renome — 304 — cieu — 305 feuerus e paraliti 306 languisant idropisi 308 grant *manque* — 319 rendum les graces — 312 — toz *manque* — 313 loez seit deuz — 314 e nos — 316 — pussum — 318 — lum auera — amen *(à la fin)* 321 — e od les uertuz 322 — ilueques — 323 — si dit — 327 — mustera 328 — auera 330 — tot *manque* — 332 — frai — 336 — uels — 337 — se turne — 338 — de mal — 342 — lui *manque* 343 li euangelie — 346 dautre — daltri — 348 — deu — apostles ditz 349 — uos *manque* — 350 — prouoz — uescuntes 351 qui — 352 — a *manque* — 356 cum bel respunt — 361 — apariller 362 — benestre — 363 *de ce vers le copiste a fait deux:*

sain lorenz a lui dit
creies tu en jesu crist

365 — e peres — 366 e quil resceint — 371 — mesne 372 — baptize 373 tuit — nof — 379 — que ad — 380 — en soit *manque* — nun precius amen 385 e li dit — 387 — est — 390 — tresqua lui — 394 — leement 398 — qui les — 399 ore — 400 sis — 401 — e otrie 402 tei — 403 decio [4]) — 407 —

---

[1]) Ceci prouve que j'ai eu raison d'ajouter *il; que il* n'a rien d'étrange pour notre auteur. M. Suchier propose: — *que fu si debonaire.*

[2]) Je crois que cette variante donne la bonne leçon, si on lit *volt* pour *voleit*, ce qu'on a le droit de faire à cause des deux présents *osent* et *funt* des vers suivants. La leçon du ms A: *nel voloit justise desfaire* me paraît un peu suspecte malgré la bonne mesure.

[3]) Évidemment il faut lire partout *Lucilius*, comme l'avait déjà proposé M. Wilmotte.

[4]) Cmp. la correction de M. Suchier (l. c. 454).

sunt despendu 409 — les ad en — 412 — el siez — 415 sein lorenz [1]) — 416 — quil out — 417 e dist trestuz oant en halt 418 veez ci — que ja ne faut 420 tel — namenusera 422 — en est — 426 — frun — 432 aure — 433 nest lei — 434 surd 437 seint — yles — nome 439 ore — 441 *les vers suivants, déjà bien embrouillés dans A, le sont encore davantage ici:*

u co que home feit
u co que fait decius dit
co coment uet
qui est qui fet e que home fet
ki lorenz dit tun deu que uei ici
est co que home fet
e ne fet ren [2])

451 car *manque* — ceo *manque* — 453 — halt — 454 uoure — home — *le vers est partagé en deux.* 455 mais un fait — 456 — tot oueraigne — *le vers est partagé en deux.* 457 — en — de *manque* — 459 — tresquil — 460 tresquil — 462 kar tut — 465 — tot *manque* — 473 — estraine 477 virgine *(2 fois)* — 486 *le deuxième* de *manque* — 487 — e *manque* — 495 — cist [3]) — 512 — el cel el soverein — 523 — lei *manque* — 527 — en rend — 532 — nest — 534 chaitifs — 546 — aportez 547 tu serras — 549 — fol — delaisser 550 — dit al turmentur 552 — ne creu jo nent 555 que douce — 558 escumege 559 — le reneie 560 — enseignez — 561 — frai — 565 — tels — 566

---

[1]) Si l'on choisit cette leçon, ce que je crois qu'il faut faire, il doit y avoir un point après le vers précédent.

[2]) Pour le v. 441 j'accepterais la correction de M. Suchier: *ou ço qu'om fait ou cil qui fait*; pour le v. 443 la corr. de M. G. Paris (l. c.) *Ke (ki) est qui fait et qu'om fait? Di,* me semble donner un meilleur sens que celle de M. Suchier, qui remplace *di* par *ki*. Cependant il faut remarquer que *ki (qui)* commence le vers suivant, où il est peut-être tombé par erreur; car je ne comprends pas qu'on puisse, avec M. Suchier, admettre ce *qui (= cui)* au commencement du v. 444, qui sans cela est déjà trop long.

[3]) Ainsi ma correction paraît plus justifiée que celle de M. Wilmotte.

— tels — 576 — vint fet sun se 578—79 *ces deux vers manquent* 580 — les ta — 583 — frai — 584 ne te fiez — 585 ke lun aliun metrun ton cors 586 — tes tresors — 587 ke cuntre — 588 eschive les turmenz 593 — deliuerer 594 guerpis errur e seu [1]) la lei 596 — quidez — 597 — cuntre — 605 — en lui — 608 — el — 609 que ne — 611 — tot *manque* — 613 — fere pos — 621 — dicele — 622 — ore poez uer 630 — aueras 631 — porter — 636 — del — 637 — bruille — 638 — coste — 639 — bruille — desquel — 640 dit lorenz deu — 641 aie — miei 646 — jesu christ — 654 — tu *manque* — 655 — ne deceueras [2]) 658 que murir [3]) — 659 — ne honores — 661 — guerpi 663 — receuerai 666 — de plumbatis — 667 — de quel — 668 — que sunt — 678 greinnur — 683 — ci — 685 — ne prince — 690 — acrauante 691 — castalla 692 — u home — 693 — en dreit 699 issi — 702 — ta amur 703 sofrent — 706 — cest — 713 — tret — 717 — angle — 718 — en turment — 724 — de castalla 731 — nostre seignur — 733 primsene — 737 — sa creance — 741 — fors de la — 743 — nume 745 uncore lui gardent — 746 — aust — 749 — qui *manque* — 751 nuitantre — 754 — lad enterre 759 cume — 763 — soleient — 764 — le chartre — 769 — i seit mene 773 tais tei si te jois 775 — aprete 779 — quei — dunc murir od tei 785 oez ma uoiz si uenez 788 — esponter — 792 — ert si hidus 795 — quis puisse descriure 798 — dartimage — 804 gramarie — lettrure 811 — ne rei 813 — te *manque* — 815 — en crei — 816 — ne dut nule — 819 des peres — 820 te est — 831 car *manque* — 832 — ca portez 833 — u il seit — 834 — lorgollous — 836 — cume gredilz 839 — nu *manque* — 840 — i portent — sergant 842 — esparpeillerent 846 sain lorenz dit quil uert — 849 — qui est — 854 — gredil 857 sparpeillent desuz — 862 — refrigerie 864 Decius set — 865 — meai — 869 — graces rend a — 874 — graces 877 — ardereies 879 — que ileuc — malure 881

---

[1]) Il vaut peut-être mieux lire ici *sui la lei* que *si la (ta) lei.*

[2]) Ma leçon *detenras* peut bien dépendre d'une faute de lecture.

[3]) Cmp. la correction de M. Suchier.

— deuerie 883 — nul — 884 — en char — 891 — simple uoiz [1]) — 892 — tei *manque* — 893 que ci me deignastes — 894 ouere — 898 — graces — 900 — graces en rent 903 qui uers tei — 904 — enterai 911 — sen uunt 914 — grant dulcur 916 — daromaut — 918 — comande 919 cume — 934 en la quart ide — 937 plurent — 942 prium nus quil — 943 u regne — 945 — ne *manque* — 948 — sa sustenance.

De cet examen résultent les faits suivants:

1:o) La graphie du copiste du ms. B est purement anglo-normande: il emploie *u* pour *o (ó), e* pour *ei* et pour *ie,* il écrit *glorie, estorie* pour *gloire, estoire* etc.

2:o) Les fautes de mesure et de langue du ms A se retrouvent presque toutes dans B.

3:o) Outre ces fautes il y en a encore un grand nombre d'autres de la même nature: j'en ai compté 70, sans faire attention à des négligences comme *cume, ore* pour *cum, or* et vice versa, *renome, liez* pour *renomee, lices* etc., ni à des vers omis.

4:o) Il y a dans B une trentaine de vers qui pour la mesure ou le sens sont meilleurs que les vers correspondants de A. Je les énumérerai ici pour qu'on puisse plus aisément comparer les leçons des deux manuscrits (la leçon entre crochets est celle de A):

32 ne nuuelte [nen ouelte] nul ne trueve
34 que autre nait eu tel [autel] aueir [2])
43 que vaut desir [*manque*] que vaut voleir
50 kar tuit muerent e [*manque*] povre e riche
51 e li sages cum [cumme] li fols muert

---

[1]) Sans doute la leçon de A *uult* est meilleure, puisqu'il y a dans le latin *vultu ylari.*

[2]) Le passé indéfini vaut mieux ici à cause du v. 37, où le même temps se retrouve.

84 si cume [cum] lisum en lestoire
150 as [e as] crestiens le uait pois vendre
164 a los [loes] deu garde pas ne leust [fust] [1])
171 vient e li [*manque*] dit sixte sez tu
198 tant com(me) jo [*manque*] sui de greignur age [graindre aage]
211 image qui nos ne ne [*manque*] ueiz
217 sunt cummeu [cummuz] par tant a ire
230 quant dist as povres done lut [donez les ut] [2])
281 pur co que il [*manque*] fu debonaire
282 ne [nel] vol(ci)t de [*manque*] li [*manque*] justise faire [desfaire] [3])
332 jo frai [ferai] co que tu mas requis
403 decio [dicco] dit [die] quil en a fait
415 sein [quant] lorenz i a amene
433 nest [ne nest] lei que crestien aort
465 qui est qui de nient fist [fist tot] le mund
495 vie nos dona cist [icist] en cruiz
561 frei [ferei] les venir manger o tei
594 guerpis tesrour e siu [si] la lei [4])
609 que ne [que tei ne] dout torment terrien
636 ardantes al coste del [de] saint
640 dunc dit lorenz [iesus] deu uerai rei
657 que [ou] murir te frai a dolur
811 que tu ne criens ne deu ne rei [mei]
943 u [e] regne en joie parmanable.

A côté de ces vers, il faut en citer quelques-uns où la leçon donnée par B diffère de celle de A, sans qu'on puisse dire laquelle est la meilleure. Les voici:

---

[1]) La leçon de B est meilleure, parce que *los* (= laudes) donne un meilleur sens que *oes* (= opus), et qu'elle offre l'avantage de ne pas faire rimer deux formes identiques: *fust : fust* (imparf. du subj.)

[2]) V. ci-dessus p. 24 note 4.

[3]) V. ci-dessus p. 25 note 2.

[4]) V. ci-dessus p. 27 note 1.

107 asemble ad [il asemble] tut sun clerge
199 de tant deigne deuz melz [doi jeo miex deu] seruir
741 mainent lei fors de [defors] la cite
749 que saint lorenz i soit mene [soit amene]
832 dunc dit decius ca portez [ja donez]
869 en graces rend [rent merci] a iesu christ.

De ces résultats on peut tirer les conclusions suivantes:

1) Le ms. B a été écrit en anglo-normand et très probablement d'après un modèle anglo-normand, puisqu'il n'y a rien qui fasse soupçonner un autre original.

2) Le ms B est d'une parenté étroite avec le ms A.

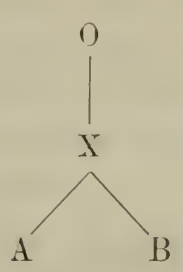
3) Le copiste de B montre une ignorance et une insouciance suprêmes à l'égard de la versification et de la langue en général.

4) Quelques-unes des variantes énumérées ci-dessus sous 4) (p. ex. 51, 84, 332, 561, 640) ne rendraient peut-être pas tout à fait invraisemblable la supposition que B soit une copie directe de A. Mais la plupart s'opposent absolument à une telle supposition — à moins qu'on ne veuille admettre que le scribe ait observé et corrigé quelques-unes des fautes de son prédécesseur, ce qui, en présence de ses nombreux péchés à cet égard, est impossible. Mais si B n'est pas une copie directe de A, ils remontent assurément à une et même source, c'est-à-dire à un manuscrit (anglo-normand)[1]) qui, lui déjà, a été une assez mauvaise copie de l'original.

---

[1]) Sans y trop réfléchir, j'avais émis l'opinion que le modèle de A était de l'est. C'est surtout par le changement de *e* atone en *a* que je m'étais laissé induire en cette erreur; mais les exemples sont trop peu nombreux pour rien prouver: il se peut bien qu'on ait affaire à des habitudes tout à fait individuelles et peut-être à une analogie avec des mots où *a* atone n'était pas encore devenu *e*, comme *achater* etc.

Je crois donc qu'on est autorisé à dresser la figure suivante pour démontrer la filiation des manuscrits.



Les traits qui donnent à B un cachet plus ancien que celui de A, comme la conservation de la dentale dans *ad, od*, de *e* dans *ore, cume*, de *o* dans *descoure, mort, demort*, la non-vocalisation de *l* etc. se sont peut-être trouvés dans la source des deux mss.

Werner Söderhjelm.

Saint Martin et le roman de la Belle Hélène de Constantinople.

Saint Martin, l'illustre archevêque de Tours († 397), occupe dans la littérature légendaire du moyen âge une place considérable. Nous n'avons pas besoin de nommer ici les nombreuses œuvres latines qui entièrement ou en partie lui sont consacrées et parmi les auteurs desquelles Sulpice Sévère et Grégoire de Tours doivent être cités en premier lieu. Quant à la littérature française, la vie et les miracles du saint y ont aussi été traités plusieurs fois, non seulement dans des traductions fidèles du latin (surtout de Sulpice Sévère) en prose [1]), mais aussi dans des ouvrages en vers conçus avec plus de liberté et racontant quelquefois des choses que les hagiographes ignorent absolument. Ainsi le grand poème de Péan Gatineau rapporte plusieurs miracles qui semblent avoir pour source la tradition tout à fait locale, et qu'on ne trouve pas par cette

[1]) Il y a beaucoup de manuscrits qui en contiennent des copies plus ou moins complètes, comme p. ex. à la Bibliothèque nationale à Paris les mss. fr. 411, 412, 818, 7,023, 23,112, à la Bibliothèque municipale de Tours les mss. 869, 1,024, 1,025, 1,299, à la Bibliothèque de Chartres le ms. 333, etc.

raison dans les »vies» latines du saint ni dans leurs reproductions françaises [1]); d'un autre côté, les représentations dramatiques dans lesquelles figure saint Martin comme personnage principal et dont il n'existe pas moins de trois [2]), sont entremêlées d'éléments comiques, qui n'ont d'autre origine que l'habitude d'égayer par des bouffonneries de toute espèce l'action sérieuse et lente des mystères.

Il y a encore, à côté de ces œuvres, où l'action tourne autour du personnage de saint Martin, d'autres, dans lesquelles il ne joue qu'un rôle secondaire et auxquelles, par conséquent, la tradition littéraire n'a pas donné son nom. Dans la moralité *de l'Aveugle et du boiteux* d'André de la Vigne [3]), où le dernier miracle du saint est dramatisé d'une manière assez burlesque, c'est son corps mort qui l'opère. Mais dans le roman de

---

[1]) Cmp. *Söderhjelm*, Das Martinleben des Péan Gatineau, Helsingfors 1891, p. 5 suivv.

[2]) Outre les deux mystères dont l'analyse a été donnée par M. *Petit de Julleville* (Les Mysterès II, p. 535 suivv., cmp. aussi p. 67), et dont le plus important, celui d'André de la Vigne, reste encore inédit (B. N. ms. fr. 24,332, voir maintenant la large analyse chez *E. Serrigny*, La représentation du mystère de saint Martin à Seurre en 1496, Extr. des Mémoires de l'Académie de Dijon 3:e Série, t. X, Dijon 1888), il y en a encore un, qui fut représenté à Saint Jean de Maurienne en 1565 et qui a été publié en 1882 sous le titre: Histoyre de la vie du glorieulx Sainct Martin euesque de Tours en Touraine, transcripte et mise en lumiere par *Florimond Truchet*, pharmacien. Sainct Jehan de Maurienne (Travaux de la Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne, tome V). Ce mystère, qui, selon la tradition, a été composé par *Nicolas Martin*, »musicien en la cité de S:t Jean de Maurienne», ne diffère pas pour le fond des autres, mais il contient quelques traits d'une humeur rustique et originale. — Il ne fait pas partie des mystères du XVI:e siècle analysés par M. Petit de Julleville (l. c. p. 583 suivv.).

Citons encore un essai dramatique — fort insignifiant du reste — de date tout à fait récente: *Abbé Georges Moreau*, La vie de S. Martin de Tours, drame-mystère en 3 actes et 26 tableaux, Tours 1888.

[3]) *Fournier*, Le Théâtre français avant la Renaissance, p. 155 suivv.

la *Belle Hélène de Constantinople* il montre une activité d'autant plus grande: en effet, dans toute la seconde partie du roman — dès le baptême des deux fils d'Hélène — l'archevèque prend part à toutes les aventures auxquelles sont exposés les principaux personnages, et parfois il intervient dans les événements d'une manière efficace. Ainsi il s'occupe des jeunes garçons. les engage à son service et les emmène avec lui chez leurs parents; il encourage le jeune Brice à ne pas refuser la main de la belle Ludiane (non sans avoir fait d'abord un faible effort pour la gagner lui-même!), et de l'autre frère, Martin, il fait son successeur; à la fin il rejoint la main coupée au bras d'Hélène. Inutile de dire que tout cela — à l'exception de quelques traits isolés et de quelques miracles — est puisé dans l'imagination du poète. Naturellement c'est le renom du grand prélat de Tours qui l'a inspiré, et il est possible qu'il ait voulu rendre un hommage au saint de sa ville natale. Mais il l'a presque entièrement refait: ni l'histoire ni la légende ne connaissent un saint Martin qui, comme autrefois l'héroïque archevèque de Reims, dans sa selle ornée d'or et le glaive à la main, se précipite sur les sarracins, ou qui, épris des charmes d'une jeune princesse, »saute avant» pour se présenter comme candidat à sa main et, quand il échoue, envie en soupirant le bonheur de son rival, qu'il vit entrer dans la chambre nuptiale, tandis que lui-même est forcé de continuer à »dormir dans le celier». Ce qui cependant est encore plus curieux, c'est qu'aussi le personnage du jeune Martin, le protégé de l'archevêque, a reçu des traits qui, historiques ou non, semblent reposer sur la glorieuse renommée de saint Martin de Tours: il fait différents miracles (dans quelques versions du roman c'est lui qui restitue la main à Hélène), il est excessivement bon pour les pauvres et il devient archevèque de

Tours comme son protecteur[1]). La figure historique ou légendaire de saint Martin se trouve ainsi partagée en deux dans le roman.

Le poème de la Belle Hélène de Constantinople, qui, selon toute apparence, provient du XIII:e siècle et qui à plusieurs égards mériterait d'être étudié de plus près, n'a pas encore été publié. Certaines parties seulement en ont été mises en lumière par Froicheur (26 vers d'après un manuscrit de Bruxelles?), et Suchier (128 vers d'après le fragment d'un manuscrit d'Oxford): des analyses du roman en prose ont été données par divers savants[2]). La Bibliothèque nationale à Paris possède un manuscrit, f. fr. 12,482, qui contient le roman en vers, un autre,

---

[1]) Le roman, en ressaisissant le fil de l'histoire, raconte que saint Brice devient le successeur de saint Martin (c'est-à-dire du jeune M.); il parle aussi de la dispute entre Martin et Brice, dont l'hagiographie de ce dernier fait mention (cmp. *Grégoire de Tours*, Historia Francorum, Lib. II, Prologus, dans *Migne*, Patrol. lat. 71, p. 189 suiv.) Il y a pourtant dans le roman une certaine confusion entre les deux Brice, comme entre les deux Martin.

Voici, du reste, un passage qui se rapporte au jeune Brice (cmp. ci-dessous p. 40 v. 3 et la fin, p. 63 suiv.)

Adonc en fist noupces et Brice luy dona,
Le gentil damoisel, que loyalment ama.
La nuyt gut avec elle quant la feste passa.
En ycelle nuyctie qu'avec elle coucha,
Fut Brice conceü, de ce ne doubtés ja,
Pour estre serfs a Dieu quand royaume laissa;
Servy [*ms.* et s.] Dieu tout son temps et loyamènt ama,
Et servy saint Martin, son oncle, qu'il ama,
Archevesque de Tours, qui poissement regna.
Et puis le fut saint Brice, qui maint mal endura,
Et ce fut pour ytant que son oncle moqua,
Ainsi que par desdaing bougres il l'appella,
Dont sept ans tous entiers en paine demoura.

[2]) V. pour toute la bibliographie *Suchier*, Oeuvres de Beaumanoir, I, XXVII suivv.

f. fr. 1,489, renfermant une version en prose, qui est cependant entrecoupée de morceaux en vers [1]), et enfin un, f. fr. 19,167, avec la version entièrement en prose. Tous ces manuscrits sont du XV:e siècle.

Ci-après suivent les passages du ms. 12,482 qui se rapportent au rôle de saint Martin dans le roman de la Belle Hélène de Constantinople. Je les ai transcrits dans un autre but; mais

---

[1]) Ces vers sont des alexandrins, rimant deux à deux; le début seulement est en laisses monorimes. Le voici:

Se [*ms.* se que] vos faittes chi paix, plaise vous d'escouter,
Et vous orrés histoire qui moult fait à loer:
Ch'est d'armes et d'amours et des fais d'oultre mer,
De paiens convertir, de mescreans tuer
Et de chasteaulx abatre, de villes conquester,
Et de sains et de saintes c'on doibt moult honnourer;
Mais chilx qui cy le mist ne le pot tout rimer,
Car poeu ot les croniques, si l'en convint haster,
Pour ce le mist em prose, si c'on porra trouver.

Chest istoire droit cy, dont on vous contera,
C'est d'Elaine la belle, qui maint mal endura,
Qui le corps saint Martin et son frere porta,
Que li rois d'Engleterre de sa char engendra,
Et du roi Agaman (*ms.* Amauri [1]), qu'Escoce gouverna,
Qui pour l'amour de Dieu le loy Mahom laissa
Et depuis sur paiens si bien il se porta;
(Il fust crucifiés, le corps saint gist droit la),
Et du bon roy Anthoine qui vaillamment rengna,
Qui de Constantinoble le couronne porta,
Qui peres fust d'Elaine, comme on vous contera.
Mais droit chi nous fault rime, em prose on le dira.

---

[1]) *Ici, comme dans le roman en vers, il y a, ce me semble, confusion entre* Amaury, *qui est mort, et son frère* Agaman *(ou* Gaman; *la première forme est assurée par les vv. 5 et 12 p. 47).*

je pense qu'il ne sera pas sans intérêt de connaître ces spécimens d'un roman remarquable et qui semble attendre impatiemment son éditeur. — Les corrections que j'ai faites sont indiquées au bas des pages. Elles ne sont pas nombreuses; car n'ayant eu recours à aucun des autres manuscrits, j'ai préféré être prudent: ainsi, à plusieurs endroits, j'ai admis des hiatus qui, selon les règles de l'ancienne versification, ne sont pas impossibles, (p. ex. après des noms propres et quand l'*e* féminin est précedé de certains groupes de consonnes), à d'autres, des leçons qui me semblent suspectes, mais que je n'ai pas osé remplacer par des conjectures; de même, j'ai laissé intacts quelques vers où *vraye* compte pour une syllabe et *chrestien* pour deux.Cependant il y a dans la versification du manuscrit une singularité qui évidemment n'appartient pas à un aussi habile versificateur que l'est notre poète, et que par conséquent j'ai cru devoir éloigner: la césure lyrique s'y trouve employée quelquefois, mais comme les exemples en son fort rares et qu'ils se laissent corriger facilement, j'ai introduit dans tous ces cas la césure épique [1]).

---

[1]) Il y a 15 cas de césure lyrique sur les 751 vers que j'imprime. Dans la plupart de ces vers il s'agit du mot *l'archevesque*, que j'ai changé en *le archevesque* en suivant un usage très fréquent du manuscrit. Je sais bien qu'il n'est pas permis de supposer l'hiatus ici (v. ce qu'en dit M. G. Paris, Romania, II, 106), mais je crois que l'auteur a écrit *li* et que ce n'est que le copiste du XV:e siècle qui a introduit *le* tout en ne changeant pas la mesure; du reste son ortographe offre des exemples de *le* pour *li* même au nom. du plur., (p. ex. p. 44, v. 30 p. 45, v. 4). Si cependant j'avais introduit *li*, je me serais senti forcé de corriger aussi l'ortographe à maints endroits où elle porte trop visiblement des traces de son origine récente, mais j'ai préféré être conséquent et ne rien changer. — Les autres cas de césure lyrique se corrigent par un changement léger de l'ordre des mots (changement qui doit être opéré ailleurs aussi pour restituer la bonne mesure) ou par l'intercalation de quelque mot.

Ms. B. N. f. fr. 12,482.

f⁰ 88 r⁰ Seignurs, or escoutéz gloriouse chançon!
En la cité d'Amiens furent les deux fillon,
La se sont herbergiéz sur l'ostel de Symon.
Adonc y avoit gens d'estrange region:
Ung archevesque y eust venu celle saison,
Archevesque de Tours [1]), Martin avoit a nom,
Car cil gisoit malade en ycelle saison.
L'endemain au matin, si que lisant trouvon,
Vindrent les deux enfans dont je fay mention,
Par devant l'archevesque, devant parla Lion
Et dist: »Cil Damedieu qui soffry passion,
f⁰ 88 v⁰ Il vous gart, gentilz sirez, et vous octroit pardon!»
»Enfans», ce dist Martin, l'archevesque de nom,
»Bien soyez vous venus en celle region!
Enfans, dont estez vous et comment avéz nom?»
»Sire», ce dist Lion, »que vous celleroit hom?
Nous sommez cy deux frerez et se n'avons nul nom,
Ung hermite nous a nourry longue saison;
En ung bois nous trouva auecques [2]) ung lion,
Et mon frere trouva avec I beuf felon:
Or voulons [3]) de baptesme avoir devotion,
Et vous venons prier, pour Dieu et a son nom,
Que vous nous baptisiéz, se il vous vient a bon;

[1]) Tourts — [2]) auecque — [3]) auons

De vous nous le voulons recevoir a bandon.»
Et dist le archevesque [1]: »Ne dictez se bien non!»
Donc les maine au mostier en veneration,
Les fons fist aprester [2] a sa devotion,
Puis les fist desvestir sens nulle arrestison;
Brac desvesti premier et cotte et ocqueton.
Tout nu prinst son cofin; la estoit, ce dist on,
Le brac qui fut Helaine a la clare faççon.
L'archevesque Martin l'en a mis a rayson:
»Amis, et qu'es-se la? n'en faictez celeison!»
»Sire, ço est [3] ung brac, pour vray le vous dison,
»Que j'ay porté long temps, par bonne entention».
»Ung brac», dist l'archevesque, »tu me tiens a bricon!»
»Non fay», ce [4] dist l'enfant, donc luy monstre a bandon,
Le brac hors du cofin a tiré sens trenchon,
Qui estoit aussi blanc et de celle faççon
Que tout le premier jour que coppé luy eust on.

Quant le brac fut saignié et la main fut monstrée,
Le gentil archevesque a la coleur muée,
Il a dit a l'enfant a moult aulte levée:
»Enfant, je te conjur de la Vierge honnorée *f⁰ 89 r⁰*
Que tu me diez voir, si te plait et agrée:
Dont te vient ce bras cy? N'a pas tierce journée
Que d'aulcune personne elle a esté coppée».
»Sire», ce dist l'enfant, »par la Vierge honorée,
Il a XVII ans que la main ay portée,
Oncques ne se changa, c'est verité prouvée.
A moi Joience estoit ycelle main nomée,
Et pour itant [5], beau sire, je l'ay tousjours pourtée.»
Et dist le archevesque [6]: »A bonne destinnée

---

[1]) larcheuesque — [2]) apareillier — [3]) cest — [4]) ce *manque* — [5]) pourtant — [6]) larcheuesque

Pour ce aréz nom Brisse, il me plait et agrée.»
La fut Brice clamé a ycelle journée,
Mais ne fut pas saint Brice, dont il est renommée.

Seigneurs, l'istoire nous demonstre [1]) et aprent
Que le bon archevesque de Tours ot [2]) tenement.
Et Brisse baptisié, adonc dit liement:
»Lion, venéz avant, sens faire arrestement,
Baptesme recevoir au nom du Sapient!
Vous avéz bonne chiere a mon avisement,
Et semble qu'avéz chier a boire vin souvent.
Mon bouteillier vous fay a ce commancement;
Martin aréz a nom, il me vient a talent.»
»Sire», ce dist Lion, »bien me plait vrayement.»
Adonc se devesti sans nul delayement,
Le baptesme receupt, le digne sacrement.

Droictement en Amiens, l'amirable cité,
Furent les deulx enfans baptisié et levé,
Lion ot nom certain, selon l'auctorité,
Et par son propre nom fut [3]) Martin appellé,
Filoeul a l'archevesque, que moult l'a enamé,
Que de Tours en Touraine tenoit la dignité.
f° 89 v° Puis le tint son filhouel par la Dieu volenté,
Ainsi que je diray qui m'ara escouté.
Ung mois a Amiens furent [4]) illecques sejourné,
Quant l'evesque d'Amiens ot son corps respité.
Depuis si se partirent et si s'en s'ont alé
Et sont venus a Tours, celle noble cité,
Brice et l'archevesque [5]), dont je vous ay parlé — —
Pourtoit darriere luy le sien chappel troé,

[1]) monstre — [2]) le — [3]) fut par son pr. n. — [4]) furent a Amiens — [5]) et archevesque

Au mostier et partout avec luy est alé,
Et Martin estoit sire du vin et du claré
Et donnoit le reliefz quant hom avoit disné.

— — — — — — — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — — — — — — —

Or est la belle Helaine a Tours, celle cité. f⁰ 94 v⁰
Martin, son filz, luy fait tres grande charité.
Or diray de Martin que ainsi eust ouvré
Que le pain et le vin eust tout pour Dieu donné,
Oncques n'y demoura rost ne chappon lardé.
Atant est l'archevesque et le riche barné
Que la messe ot chantée au nom de Damedé;
Ung queux ce [1]) luy a dit et trestout raconté:
»Sire, par Jhesus Crist, Martin a mal ouvré,
Car sachiéz qu'il a tout pour Jhesus Crist donné,
Ung trestout seul chappon n'y a pas demouré;
Ne sçaréz que mengier, par Dieu de majesté.»
Et quant le archevesque [2]) l'a [3]) devant luy mandé,
Et il y est venu qu'il n'y est arresté,
»Filloeul», dit l'archevesque, »vous avéz mal ouvré!
J'avoye cy endroit mes barons assemblé,
Et pour l'amour de moy estoient demouré:
Or seront povrement servy et conroyé;
Ce n'est mie bien fait, par ma chrestienté [4]),
Que vous donnéz a povrez a si grande planté:
On ne leur doit donner, ny yver ne esté,
Fors relief [5]) de la table que on a jus osté.»
»Sire», ce dist Martin, »Dieu vous en sçache [6]) gré! f⁰ 95 r⁰
Cuydiéz que Jhesus Crist, le roy de majesté,
Prendra [7]) en gré ce fais, donc avés fol pensé!

---

[1]) ce *manque* — [2]) larcheuesque — [3]) a — [4]) chrestiennete — [5]) le relief — [6]) scet — [7]) prendre

Janil, j'en suy certain, Dieu ne vous en scet gré,
Vous ne faictez pour luy ung denier monnoyé
Quant la viande [1]) es chiens avéz pour lui donné.
Tant que seray seans, par vraye charité,
Auront les povrez Dieu, sçachiéz en verité,
Trestout, en verité, qu'on ara apresté;
Ja de viande ez chiens ne seront ilz gousté!»
Quant l'archevesque l'ot, si a heu ung pensé
Et a dit a Martin, le dameisel loé:
»Par Dieu, filloeul», dist il, »vous avéz bien parlé.
Oncques vous ne venistez de villain parenté!»
Et atant vint ung queux qui a ault escrié
A l'archevesque dist: »N'ayéz Martin blasmé!
Car sçhachiéz, beau, doulz sire, nous avons a planté
Et pain et char et vin et bons chapons lardé;
Ne sçavons dont il vient, ne qui l'a rapporté.
Or endroit n'y avoit vaillant ung ail pelé.»
»Seigneurs», dist l'archevesque, »vous avéz bien parlé!»
Puis a dit coyement: »Jhesus a cy ouvré.
Moult est le mien [2]) filloeul de grande dignité:
Beneoicte [3]) en soit l'eure, qu'il vint en ce regné!»

Moult fut le archevesque joyeux et esbaudis,
Quant le parler des queux luy fut ensement dis;
Son filloeul acolla l'archevesque gentilz.
Adonc sont au disner moult noblement servis.
Moult fut la court pleniere des barons seignouris.
Tant que chascun en rent et gracez et mercis.
f⁰ 95 r⁰ Le gentilz archevesque s'est en sa chambre mis,
A genoulz se gecta et dist: »Doulz Jhesus Crist,
Bien doit de chascun estre voustre nom beneïs,
Qui envoyé m'avéz tel homme en ce paÿs!

---

[1]) viande *manque* — [2]) est mon — [3]) benoicte

Ne le vouldroye perdre pour le tresor Damis;
Miracle fait pour luy le vray saint esperis.»
Ainsi dist l'archevesque, qui tant fut agensis.
Or est droit et raison, selon le mien advis,
Que des enfans me taise, par Dieu de paradis.
Si vous diray d'Anthoine, qui tant fut poëstis,
Et du roy d'Engleterre, qui fut nommé Henris,
Qui bien trente deux ans passéz et acomplis
S'en alarent ensemble en estrange paÿs,
Qu'ilz n'ont oÿ novellez, ne en fais ne en dis,
D'Elaine la courtoise, ne de ses deux beaux filz,
Dont chascun d'eux estoit dolant et fort marris.
Or les mena tant Dieu, le roy de paradis,
Que les [1]) roys honorablez au voloir Jhesus Crist,
Arriverent au lieu, ce nous dit le escris,
Ou l'ermite ot einçois [2]) les deux enfans nourris;
Estoit encore en vie messire [3]) saint Felis,
Qui XVI ans gouverna les enfans seignouris.
Ens au bois arriverent les deux rois dont je dis;
Les bracquez et les chiens [4]) ont les adveneurs pris,
Au bois les vont menant pour faire leurs delis,
Canins et aultrez bestez y ont ilz assés pris.

— — — — — — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — — — — — —

Or sont en la cisterne les christians entréz. *f⁰ 196 r⁰*
Torches ardans avoient [5]) et fallos a planté;
Tant vont par dessoubs terre nous barons honoré,
Qu'en [6]) la Tour au Geant sont ensemble entré;
Les huis en hont ouvers, Henry en ot [7]) les cléfz;
Cent Sarrasins avoit la dedans amasséz.

---

[1]) les *manque* — [2]) einçois *manque* — [3]) et messire — [4]) Les chiens et les br. — [5]) auoient ardans — [6]) Quant — [7]) hont

Quant ilz virent le peuple qui la fut arrivé,
Sçachéz que moult en furent au cuer espaventé,
Et Maloré leur dist: »Sçavéz que vous feréz!
Creéz en Jhesus Crist, ou le chiefz parderéz!»
Lors leur compte comment son frere fut finé;
Tant leur a Maloré de beaux motz sermoné
Que ilz se sont trestous a nous loy accordé.
La fut le archevesque [1]) et tous lez clercs mandéz,
A qui tout l'estat fut et faitz et devisé;
Jhesus Crist en loa [2]) et sa saincte bonté:
S'y a [3]) tantost trestout et beny et sacré:
Sarrasins se baptisent adoncques de tous lés;
Maloré se baptise de bone volenté,
(Ce jour fait le saint pere que la ost fut entré)
En l'onneur de saint pere fut Pierre appelléz.
Moult estoit richez homs de grand tresor moeubléz,
Mais il dist que lairoit terrez et richetéz.
Assés prés de la tour s'est ly ber amasséz,
Deux trais d'arbelestier [4]) y eüst bien gecté.
La fist ung hermitaige et si s'est appensé
Qu'em l'onneur de saint Pierre, qui ainsi fut nommé,
f⁰ 196 r⁰ Y fist fere une esglise qu'en aoura asséz.
Adonc fut le mostier du saint Pere fondéz,
Et Morant de Riviere, qui tant eust de bontéz,
Il ordenna despuis terre et rante asséz
Et fut canonisié du pape en verité.
Or diray de Henry, qui fut roy coronné,
Et du bon roy Anthoine, qui estoient entréz
En la Tour au Geant, ou parfont eust fosséz.
Le fort terin qui furent en terre machonné,
Furent si bien remplis et si bien ordonné,
Qu'oncque puis n'y passa personne qui soit né,
Fort cellui de cantin, cellui est demouré.

[1]) larcheuesque — [2]) loe — [3]) Et sy a — [4]) dun arbelestier

VIII jours apréz ce term sont ce roy reposé,
Et au IX:e jour ont[1]) leur gent apresté
Pour aler a l'Escluse, ou prestez sont leur néfz.
Le droit roy debonnaire ont Morant appellé:
»Sire, nous vous avons vous paÿs acquicté,
A vous prenons congié, cy serons desseuré,
Noustre Sire vous tiegne en vraye auctorité,
Par quoy puissiez avoir en la fin sainctité!»
»Seigneurs», ce dist Morant, »Dieu vous en sçache gré!
Ja ne vis se la tour s'il n'y eüst ouvré,
Or verray cy manoir et yver et esté,
Et si ediffiray tres noble fermeté,
Ou mon peuple sera entour moy amassé,
Car bon paÿs y a, bois, et riviere, et pré,
Et pour la grand riviere, dont il y a planté,
Ara la ville a nom Riviere, en verité.»
»Sire», ce dist le roy, »vous l'avéz bien nommé, *f⁰ 197 r⁰*
Et Riviere ait a nom, puis que c'est voustre gré.»
Adoncques ont Morant baisé et acolé,
Et si fist l'archevesque et Martin le doubté,
Et Brice ensement; puis se sont desseuré,
Tout leur harnois estoit et chargié et torché.
Vers l'Escluse s'en vont et en mer sont entré.
Et le conte Morant si est la demouré,
Noble ville y fonda, ses gens y eust plenté.
Et depuis luy a hom le sien nom transumé:
S'y eust a non Donay, car hom en eust doubbé
La mere saint Morant, qui tant eust de bonté.

Seigneurs, cy vous larray du bon conte Morant
Et diray de nous gens, qui par mer vont vagant,
Le riche roy Henry et Anthoine le franc:
Il eust oÿ nouvellez d'Engleterre la grand,

[1]) sy ont

Que le quenx de Clocestre aloit bien gouvernant.
Ainsi que par la mer se [1]) vont nous gens waucrant
Trouverent une ville desus la mer seant;
La ville fut moult grande et de moult bel semblant,
Hom l'appelloit Hantonne, ce trouvons nous lisant.
Layens eust ung payen qui s'aloit gouvrenant,
Sy avoit [2]) une femme aveucques luy manant;
Seur estoit Amaury, le chevalier vaillant,
Qui morut en la croix en Plaisance la grand;
Cellui estoit son frere, don je vous voy parlant,
Mais il ne creoit point au Pere tout puissant.
Cil estoit roi d'Escosse, le royaume puissant,
Agaman [3]) avoit nom, pour vray le vous creant,
N'avoit plus orgueilloux en ce monde vivant,
Ne qui tant haïst [4]) ceulz qui sont en Dieu croant.
Ludiane, sa seur, eust le corps advenant,
f⁰ 197 r⁰ N'avoit telle pucelle en ce monde vivant:
Blanche estoit que nege qui de cieulz va negant,
Noire fut couleurée, les yeulz avoit riant
Et se creoit moult bien au Pere tout puissant,
Mais dire ne l'oisoit [5]), ce sçachiéz ensciant,
Car eust [6]) esté arsé dedans ung feu bruyant
Se son frere sceusist de luy le convenant.

Belle fut la pucelle et de gente faiçcon;
Je croy qu'en [7]) tout le monde telle ne trovast hom,
Tant belle ne tant gente n'a en nesun royon.
Or diray de nous gens, se il vous vient a bon,
Que Dieu fist arriver en celle region.
Quant ilz virent Hantonne, la ville de renom,
Au port sont arrivéz sens nulle arrestison,
A ung homme demandent de la ville le nom.

---

[1]) se *manque* — [2]) sy avoit — [3]) Amaury — [4]) haisist — [5]) ne l'oisoit dire — [6]) elle eust — [7]) que

Et hom leur dist Anthone et qu'ainsi l'appellon.
»Seigneurs», ce dist Henry, »oëz m'intention!
Veéz cy le grand royaume Amaury le baron,
Qui mourut en Plaisance en l'onneur de Jhesum.
Or y a cy un frere [1]), Agaman a a nom;
Car luy voulons mander, se il vous semble bon,
Que baptiser se veulhe sens nulle arestison [2]);
Et s'il prent le baptesme par bonne intention,
Ja ne luy mesferons la monce d'un bouton.»
Et dist le roy Anthoine: »Il me vient bien a bon».
Lors ont prins ung messaige, n'y font demourison [3]),
Mais le roy Agaman [4]), dont je fays mention, *f⁰ 198 r⁰*
Yssoit de la cité a force et a bandon;
Trente mille Escoussois, qui furent du royon,
Avoit avecquez luy, pour vray le vous dist hom;
Sur la rive de mer aqueurent a randon.
Donc monterent nous gens, que Dieu face pardon,
Pour combactre aux payens font leur establison;
A l'approucher y eust ung estour moult felon,
Et si forte bataille et telle occision
Que les champs sont couvers entour et environ.

Grande fut la bataille et fiere la meslée,
Et Ludiane fut sur la tour [5]) arrestée.
N'ot si belle pucelle en toute la contrée,
Et avec la beauté fut de bonté parée,
Et creoit bien en Dieu et la Vierge honnorée,
Puis luy fist Dieu tel grace, c'est verité provée,
Que de son corps yssi une telle portée,
Ce fut le corps saint Brice, Brice en fist l'engendrée,
Cil que [6]) par tant aura la pucelle espousée,
Ainsi que vous orréz, si vous plait et agrée.

---

[1]) filz — [2]) dilation — [3]) sont de mourison — [4]) Gaman — [5]) mer — [6]) Que partant

Grande fut la bataille aux champs dessus la prée
Agaman [1]) fut armé sur la mule afeutrée
Et tenoit en sa main une trenchant espée,
Christiens va [2]) donnant mainte grande colée
Il n'ateint [3]) chrestien que n'ait la vie ostée [4]).
Anthoine, le bon roy, trouva en la vallée,
Tel cop lui a donné par dessoubz l'esthivée,
Que pou s'en est [5]) failli n'eust la cuisse coppée;
f⁰ 198 r⁰ De l'anguoisse qu'il sent en cheÿ en la prée,
Prins fut et retenu, n'y puet avoir durée.
»Costantinoble!» crie, ce ne lui vault riens née.
Car il fut enmené en la ville fermée,
A Ludiane fut la jouvente menée;
Et Agaman [6]), le roy d'Escousse honnourée,
Se fiert en la bataille a chiere desguisée:
L'archevesque de Tours donna tel hatrellée,
Petit fault ne luy a la cervelle espautrée,
A terre l'abbatty de la selle dorée,
Et fut prins des payens, celle gens mal senée.
Quant Brice les parceust, mie ne luy agrée.

Brice fut moult dolant et plain de marrison,
Quant il vit retenir l'archevesque de nom;
Donc broche le cheval et se broche en l'estour;
Le roy va approuchier, qui tant a de furour,
Tel cop luy a donné de son brant de coulour
Que le col luy coppa du destrier musadour,
Et puis s'est escrié: »Par ma foy, traïctour,
Ensemble n'enmerréz, se je puis, mon seignour,
L'archevesque de Tours, qui tant a de valour!»
Le roy qui jut a terre i [7]) fut moult plain d'ardour
De ravoir son seignour, ou tant avoit d'onnour;

---

[1]) Gaman — [2]) en va — [3]) natuist — [4]) que la vie nait — [5]) est *manque* — [6]) Gaman — [7]) i *manque*

Au roy donna tel cop, sens avoir point d'amour,
Que le brac luy a fait cheïr sur la verdour.
Quant le roy sent le cop, adonc fut sens baudour:
Il gecta ung tel cry et de si grand ydour
Que sa seur Ludiane l'oÿ bien de sa tour;
Si dist a ses chambrierez: »Nous avons du peiour! *f⁰ 199 r⁰*
Le mien[1]) frere y est mors, mal vey en ce jour
Sur la gent chrestienne, qui sont de grant valour.»
La gecta Ludiane maint souspir et maint plour,
Et le fort roy d'Escosse eust pardu sa vigour.
Brice fut assailli des[2]) payens furicour,
Mais le franc combactant y acquist grand honnour:
De tous les combatans il emporta la flour.

Moult fut Brice vailhant, couraigeux et hardis,
Il se fiert en bataille moult fort mal talentis,
Puis qu'il est aïrez, il fut bel et despis,
Il n'a compte a morir vaillissant II parsis,
Mais tout adéz avoit son corps a Jhesus Crist.
»Rendéz moy ce glouton, franc chevalier de pris!
A tous les jours du monde je suy par lui honnis!»
Donc fut Brice le béz de pluseurs assaillis;
Le enfant se deffend com chevalier hardis,
Et dist: »Vient moy aider Martin, le mien amy!
Je suy mort et destruit se des tars suy saisi!»
Il crioit pour neant, le dameiseaux eslis,
Trop luy fut loing Martin et son pere Henry,
Sy qu'il fut des payens et retenu et prins
Et mené en Hantonne des payens malleïs.
Agaman[3]) s'est retrait bien dolant et maris
Et jure Mahommet, a qui il est subgis,
Que tous ceulz fera pendre qu'en bataille sont pris.

---

[1]) Mon — [2]) de ces — [3]) Et Gaman

Le roy Henry le chasse, qui fut au corps marris,
Durement fut dolant et en faitz et en ditz,
Quant vit qu'il eust pardu ensement ses amis;
f⁰ 199 v⁰ Aussi en fut dolant Martin, le sien beau [1]) filz.
Agaman [2]) est entré en son palais de pris,
D'enchoste Ludiane, qui tant a le cler vis.
»Belle seur,» dist le roy, »je suy trop mal baillis:
Cheans a ung chrestien, en ma chartre est mis,
Par qui suy affolé, a tousjours en vaulz pis;
Voir [3]) par cellui Mahon, a qui je suy subgis,
Demain sera pendu comme lairon chetis!»
Adonc le fist venir par devant ses marchis;
La fut admené Brice, le dameisel de pris,
Et le bon roi Anthoine, qui fut mal talentis,
Et le bon archevesque, qui fut beaux et flouris.
Et quant le roi les voit, si s'escrie a aultz cris:
»Belle seur, par cestui suy ainsi amenris!»
Adonc [4]) lieve ung baston, qu'il eust en sa main pris,
Si en a feru Brice droictement sur le vis,
Sur le chiez le navra, le sang en est saillis;
Le roy eust en feru, s'il ne se fust gautis.

Moult fut Brice dolant quant se senti feru;
Il se fut bien vengéz du felon malotru,
Quant le fort roy d'Escosse est arriere couru;
Il escrie a ses hommez: »N'actendéz, barons, plus,
Faictez que ce vassal soit vistement pendus!
Jamais ne mengeray qu'il sera confondus!»
Donc fut Brice ahers et se fut tant battus
Que de son corps en est le vermeil sang yssus;
Le enfent fut navréz en XV lieux ou plus.
L'archevesque de Tours, qui fut bel et quenus,

[1]) beau *manque* — [2]) Et Gaman — [3]) Mahou — [4]) Donc

A dit au roy Anthoine: »Nous vecy tous perdus! *f⁰ 200 r⁰*
Tous serons mis a fin, car nous jour est venus;
Oncques mais homs ne fut ensement decheüz
Devant[1]) ce que je suy ycy aval venus.
J'amaisse mieulz que visse les deux enfans rendus.»
Et dist le roy Anthoine: »Ce fut ung grand abus:
Au jour d'huy en mourréz et j'en seray pendus.»
Donc fut le roy Anthoine vistement assallus,
Et le bon archevesque il fut mal receüs,
Brice sur tous les auttrez y fut trop mal venus,
Le roy eust affollé qui moult en fut confus.
Il escrie: »Pendez ses murtriers la dessus!»
Ludiane, la belle, qui creoit en Jhesus,
Quant elle parceut Brice qui tant fut esleüz,
Sy tresbel luy sembla, grand, jovensne et membrus,
C'un dart d'amor[2]) luy est parmy le ceur ferus.

Ludiane la belle, qui fut seur Amaury,
Quant elle parceut Brice qu'om a ainsi servy,
Sy tresbeau luy sembla, pour vray le vous affy,
Que forment convoita le dameisel joly.
Et quant elle oÿ dire que fut le filz Henry,
Le seigneur d'Angleterre, adonc plus le chiery,
Et a luy mesmez dist[3]): »Vray Dieu, qui ne menty,
Qu'ot pleüst a vous nom qu'eüsse ung tel amy
Et fuysse baptisé, Dieu! s'il estoit ainsi,
Le cueur moult[4]) en aroye joyant et esbaudy.»
Brice ont admené les felons Araby,
Et pour le trayner furent prest LX roussi.
Agaman[5]) fut monté et ses hommez aussi,
Et jure Mahommet, ou son corps a pleni,
Jamais n'arrestera qu'ara Brice honny. *f⁰ 200 v⁰*

---

[1]) De ce — [2]) damer — [3]) dist a luy m. — [4]) moult *manque* — [5]) Quant Maury

Atant est Ludiane qui vint parler a ly:
»Beau frere», dist la dame, »veullez parler a my!
Tu as trois christians, qui sont tes ennemis,
Ja de les exillier n'aras de moy l'octry,
Car s'il advenoit ja que le christian hardy
Prefissent nous barons, qui sont bien vous amis,
S'ilz scevent que leur gent soient si mal bailli,
Les tiens n'aront de port qu'ilz ne soient peris.
Or croiéz mon conseil, car pour bien le vous dy,
Mectéz les en prison ou ilz soient pourry,
Et n'ayent que du pain et de l'eaue autressi [1])
Et soient chascun jour bien battus, je vous pry;
Trop mieulz vous vengeréz se le faictes ainsi,
Que ce qu'a une fois vous le feissiéz morir.
Pas ne se venge bien [2]), ainsi je le vous dy,
Le homs quant il occist le sien fel ennemy:
Qui est mors, il est mors, n'est pas vengiéz de ly;
Trop mieulz vous vourroit faire ainsi que vous le [3]) dy.

»Sire roy,» dist la dame, »se tu te veulz vengier
De tes faulz ennemis, que tu n'aimez n'as chier,
Ne les méz mie a mort, ce ne vault ung denier.»
»Belle seur», dist le roy, »ce fait a octroyer!
De croire bon conseil a le homs bon mestier;
Mais ne sçay homme au monde ou me puisse fier
De garder prisonniers qui tant sont a prisier;
Ce sont les plus vaillans et les plus aultz princier
De l'ost au roy Henry, qui nous veult asseigier:
f⁰ 201 r⁰ Celluy est le sien filz qui me veult mehaignier,
Et l'aultre est evesque pour leur loy enseignier,
Et le tiers est ung roy qui moult fait a prisier,
Il a Costantinoble soubz luy a justicier,

---

[1]) aussi — [2]) bien ne se v. — [3]) le *manque*

Et or fin et argent, fait tant a convoitier.
Tel lez pourroit garder que pour or ou denier
S'accorderoit a eulz pour yssir de dangier.»
»Sire», dist Ludiane, »se me vouléz bailler
Les cléfz de la prison, je vous veulz fiancier
Que pour voustre prouffit y vouldray cy veillier,
Que ja ne n'y lairay aler nul chevalier.»
»Ma seur», ce dist le roy, »ce fait a octroyer!»
Et ce fist le vassaulz leur vie respitier,
Ens au palais lassus les remena arrier.

Or furent au palais remennéz ly prison;
En une chartre [1]) obscure tous trois les remist hom;
Ilz en loerent Dieu qui souffri passion.
»Seigneurs», dist l'archevesque, qui Martin eust a nom,
»Mieulz vault prison que mort, pour vray le vous dist hom,
Car hom eschappe bien pour payer la ranson,
Mes le hom qui est mors ne voult mie ung bouton;
Comment que cy soions en tabulation,
Jhesus nous aidera quant li vendra a bon.»
Et dist le roy Anthoine: »Ne dictes se voir non!
Mais hom nous a cy mis en moult laide prison.»
Ainsi que la parloient et font devision,
Atant vint [2]) Ludiane a la clare faiççon,
Qui entra en la chartre, en sa main ung brandon,
Nous gens a salué et leur dist a ault ton:
»Seigneurs», ce dist la dame, »entendéz ma raison: *f⁰ 201 v⁰*
Par moy avez heü de mort salvation.
Mais tout ce ne vous vault la monce du bouton,
Ne povéz eschapper par nulle occaision,
Si vous ne voulez faire mon talent et mon bon;
S'obliger vous voulez a ma devotion,

[1]) charte — [2]) y vint

Je vous deslivreray a bien briefve raison.»
»Belle», ce dist Anthoine, »bien seriesmez brisson
Se nous nous veaissiemez a voustre intention!»

»Belle», ce dist Anthoine, »a la chiere menbrée,
Pour Dieu ne vous gabéz, doulce dame loée!
Ne sçariéz commander en ce monde riens née,
Que tantost ne fut fais, sens point de l'arrestée.
»Seigneurs,» dist la roïne, »vous sçaréz ma pensée:
Seur suy a Amaury a la brasse quarrée,
Et seur a roy d'Escousse, qui tant a renommée,
Qu'avec le roy Henry a esté mainte année;
Mais sçachiez de certain que je suis [1]) atournée
A la loy Jhesus Crist, qui fist ciel et rousée.
Moult voulentiers seroye baptisié et levée,
Et a ung de vous loy chevalier mariée;
Car Mahon si ne vault une pomme pellée.
Seans a ung vassal ou j'ay m'amor donnée:
Bel est et souffisant, bien seroie assenée
S'il me vouloit avoir ycy sa foy jurée
Que il me prenderoit [2]) a mouller espousée.
Tel tour je trouveroie [3]), ains la tierce journée,
Dont delivréz seriéz de la chartre murée.»
Quant l'archevesque eüst la raison escoutée,
Il a sailli avant, se lui dist: »Belle née,
f⁰ 202 r⁰ Se me vouléz avoir, bien seréz assenée,
Messe vous chanteroye chascune matinée!»
»Sire,» dist Ludiane, »je suis bien escollée
Que gent de voustre ordre n'ont point femme esposée,
Si [4]) estéz trop viellart, la barbe avez meslée;
J'aime mieulz cestuy la, léz soubz la cheminée,
Qu'a mon frere trencha la main de son espée;

---

[1]) suis *manque* — [2]) prendroit — [3]) Je trouveroie tel t. — [4]) Et si

Tost en ara vers moy sa paix bien accordée.»
Et quant Brice l'entent, sy a coleur muée:
Oncquez de femme avoir il n'eust nulle pensée,
Il fut tant esbaÿ si que ne dist riens née.
L'archevesque de Tours n'y a fait arrestée,
Le dameisel appelle sens nulle demorée.
»Brice», dist l'archevesque, »ne [1]) sçay ou vous corps bée,
Regardéz la pucelle qui est blanche que faée,
Qui n'aroit plus vaillant que une telle acollée,
Et fusist un ami d'encoste tel derrée,
Aroit [2]) ung meilliurz temps a passer la vesprée
Qu'iceluy [3]) qui d'avoir ha une charretée.
Je vourroye qu'a moy se fust habondonnée,
Et que messe ne fust jamais par moy chantée.»
Et quant Brice l'entent mie ne luy agrée.
Quant la pucelle voit qu'il ne disoit riens née,
Tout, sens plus dire mot, arriere est retornée
Et a par maltalent la prison refermée.
En sa chambre revint comme dame abomée;
La endroit fut d'amours tellement aprissée
Qu'elle ne dormesist pour toute la nuictée, [4])
Et a luy mesmez dist: »Je suy trop aÿrée,
De ce que ce vassal ay ainsi enamée.»
En ce point ce maintient jusquez a la vesprée. *f⁰ 202 v⁰*
Et le bon roy Anthoine eust moult la chiere irée
Aussi eust l'archevesque, cil fist chiere dervée.

»Brice», dist l'archevesque, qui tant eust de renom,
»Par vous arons la mort, bien prover le puet hom;
Ore ay fait en vous corps malvaise nourresson.»
Et dist le roy Anthoine: »Qui refuse tel don
De telle dameiselle, il a cuer de brisson.»

---

[1]) ne *manque* — [2]) Quaroit — [3]) Qui cieulz — [4]) contrée

»Par Dieu!» ce a dit [1]) Brice, point ne dictez raison,
Aussi bien vous peust Dieu faire restablison,
Et gecter, s'il luy plait, hors de ceste prison,
Que se de la pucelle eüsse prins le don.
Jhesus est tant puissant, c'est mon intention.»
Et dist le archevesque: »Ne dictes ce bien non!
Hon scet bien que Dieu est plain de devotion,
Mais le bien qu'il envoye refuser ne doit hom;
Se vous luy heussiéz dit une belle raison,
Labouré eüssiéz a ma devotion.
S'en fuïssons tous richez, don nous sommez bricon.»
»Certez, ce poise moy» celuy a dit Briçon,
»Mais de dame enamer ja n'eus devotion.»
Et dist le archevesque ou le floury grenon:
»Ordre de mariage moult bien prisier doit hom,
Ce fust le premier ordre, et de vray le scet hom,
Que Dieu establit oncquez, et ainsi le dist hom.»
Et dist le roy Anthoine: »Veéz cy un bon sermon!
Si m'ayeut Dieu de gloire, ne dictez ce bien non!»
»Seigneurs», ce a dit Brice, »puis qu'il vous vient a bon,
Vouz conseil je feray et vou devision.»
Ainsi furent d'acort le vaillant compaignon.

f⁰ 203 r⁰ Or fut Brice d'acord qu'il prenderoit mouller,
Ludiane la belle [2]), qui tant fist a prisier,
Qui [3]) ne povoit pour luy ne dormir ne durer.
En l'aultre nuyt apréz, si que j'oÿ noncer,
Entra en la prison, sens point de l'aterger:
Son torsin alumé entra ens au celier,
Puis dist ce: »Damedieu, qui tout a a juger,
Garde bien [4]) ses barons de mal et d'emcombrier!»
»Dame», ce dist Anthoine, qui le corps eust entier,

---

[1]) ce dist — [2]) la pucelle — [3]) Quil — [4]) bien *manque*

»Dieu vous veulle garder, qui se laissa player
En la saincte vraye croix pour nous gecter d'enfer.
Bien vous devons, madame, loer et graciër,
Car vous nous avéz fait apporter a menger
De vous biens largement, dont nous avons mestier.»
»Anthoine,» dist la dame, »mal le puis employer,
Mais conjurer le veulz sur Dieu le droicturier,
Que vous me dictez voir, sens point de l'espargnier.»
»Demandéz», dist Anthoine, »a voustre desirier,
Foy que doy ma coronne, qui est de fin ormier,
Ce que demanderéz ne vous vouldray neyer,
Et ja hom me devist tous les membrez trencher;
Dessus celle paroule vous povez apoyer.»
»Or bien», dist Ludiane, »veulléz moy declairer
Se ce dameisel cy a femme ne mouller.»
»Nanil», ce dist Anthoine, »se Dieu me puist aider,
Oncquez n'eüz talent d'en nullez fiancier!»
Sa vie luy compta et prins a desrennier.
»Orez», dist Ludiane, »s'il me veult affier
Et prendre a mariage ens ou noustre heretier,
Je vous deslivreray ains demain l'esclerier.»
»Oïl», ce dist Anthoine, »et pour vous asseurer, *f⁰ 203 v⁰*
Donne [1]) Costantinoble, dont les murs sont pleniers,
Aprés ma fin aréz ma terre justicier.»
»Sire», ce a dit Brice, »ce fait a octroyer!»
Adonc va la pucelle doulcement embrasser,
Tant la vit belle et gente, qu'amours le va lancer
Ungs de ses dars au cuer, et mettre en tel danger,
Quil ne peüst tenir de la dame baiser.
»Seigneurs», dist la pucelle, »or ay mon destrier,
Or yssiéz de ce lieu, frans, gentilz chevalier,
En ma chambre verréz sens point de l'atargier!»
Ceuly ont respondu: »Ce fait a octroyer!»

---

[1]) vous donne

Qui veit le archevesque [1]), Jhesus prins a loer,
Il pensist bien en luy et penser et cuider,
Que mieulz amast il la dormir que au celier. *)

— — — — — — — — — — — — — —

— — — — — — — — — — — — — —

f⁰ 216 r⁰ Le [2]) dameisel Martin, qui tant eust renommée,
Se mist a deux genoulz en la sale pavée,

[1]) larchevesque — [2]) Les

*) Voici comment toute cette scène est racontée dans le ms. 1489

— — — — — — — — — — — — — — — —

Et tantost nos barons em prison on mena,
Ludiane, [1]) la belle, les fist bien enfermer,
Mais elle ne dict mie au roy tout son penser.
Quant vint aprés souper que couchiet estoit on,
La dame prist les cléfz, s'ala vers la prison.
Quant l'huis ot deffermé, si est dedens entrée.
Quant l'evesque le vit de Dieu l'a saluée.
»Amis», se dist la dame, »j'ay moult oï parler
De ton Dieu, mais moult pou ay oï recorder
Des oeuvres qu'il a fait, voeulles m'en dire ung poy
Par quoy puisse [2]) sçavoir li quelz a meilleur loy.»
Quant l'evesque l'entend que de Dieu voeult oïr,
Si bien il le prescha qu'elle i prist grant plaisir,
De la Vierge Marie, de sa nativité,
Et du crucifiement que Dieu ot enduré,
Et comment de son sanc trestous nous racheta,
Et comment en enfer ses amis querre ala,
Et du benoit baptesme que ly meismes rechupt,
Qui ensy ne feroit tous jours seroit perdus.
»Amis», se dist la dame, »vous avés belle loy,
Je voroye que pleust le Dieu en que je croy
Que j'eusse tel mari que je vodroie avoir.»
A ces mos se partit, ne volt plus attarger,
Mais assés loeur laissa a boire et a menger.
f⁰ 49 r⁰ Desy a l'endemain que le vespre approcha

[1]) La diane — [2]) puisses

Et dist une oreison qui doit estre escoutée:
»Glorieux Dieu», dist il, »qu'en la Vierge honnourée

De reparler a eulx moult elle convoicta.
Quant vint aprés souper es prisons est alée;
Quant elle voit Briçon [1]), couleur lui est muée,
Puis a dit en riant: »Toux vous tiengs en prison
Et serés longuement se je n'ay ung baron.»
»Dame», ce dist l'evesque, »renonchier je voldroie [2])
De prestage, pour voir, s'avoir je vous povoie;
Je croy que temprement seroie hors de chy,
Mais bien sçay que pour vous j'ay le poil trop flouri.»
»Dame», ce dist Anthoine, »s'avoir vous me volés,
Je suis a marier, ne suis pas assenés.»
»Bien vous ois», dist la dame, »j'entens bien vos raison,
Mais che jovenciau la ne dit ne ou ne non,
Est il point mariés? Ne le me celés ja!»
»Par foy», se dist Anthoine, »je croy c'onques n'ama,
N'en femme n'en pucelle ne vault estudier,
Fors a ses heures dire et aler au moustier.»
»Le Dieu servir», dist elle, »ne voeuls je point blasmer,
Mais je croy que suis celle qui vous puis tous sauver.»
»Brixes», se dist l'evesques, »que ne respondés vous?
Ou chi nous fault morir, bien voy n'est que par vous;
La pucelle est tant belle com l'en [3]) poeult desirer,
O mond mieulx ne querroie se me voloit amer.»
»A, sire», se dist Brixe, »je ne sçay voir que dire,
Volentiers parleroie, may j'ay pour de mesdire,
De parler pou ou trop seroie plus repris [4]),
Qu'a lirre en mon psauttier, car piessa l'ay apris.»
»Sire» dist Ludiane [5]), vo psauttier tant amés
Qu'ermitte ou pappelart temprement devendrés:
Mieulx vous vault belle dame avoir a vo coucher,
Et maintenir estat a loy de chevalier;
Se croire me volés, d'Escoce serés roy,
Et si cresray en Dieu qui morut en la croix.» *f⁰ 50 r⁰*
Quant Brixes l'entendit, couleur print a muer,
Amours le fiert au coeur, ne pot ung mot sonner,

---

[1]) Brixes — [2]) renonchier voldroie lordre — [3]) le — [4]) plus tost — [5]) La diane

Encorporas ça jus, par miracle ordonée,
Et neufz mois le portas comme tresbien eurée,
Et au chief de neufz mois fust vierge deslivrée,
Trente II ans regnas entre la gent dervée,
Et adnonças la loy qui fut rennouvellée;
Pour baptesme exaucer, c'est verité prouvée,
Te baptisa saint Jehan en eaue consacrée,
Et Judas te vendy par male destinée,
Trente pieces d'argent ce fut grande denrée,
En baisant te livra a le gent diffaée,
Dont ta char precieuse fut a dueil [1]) demenée,
Car a l'estace fus battus de randonnée.
Puis portas une croix sur la montaigne lée;
La fut ta digne char en la vraye croix posée,
Et Longis te fery d'une lance aserée,
La receus mort pour nous, par la gent diffaée;
Mais au III:e jour fut ta char suscitée,
Et puis montas lassus en la gloire adurée,
Ou despuis fut ta mere raïne et adrescée,
En la gloire des cieulz des angelz eslevée,
A ses piez est la lune couchié et ordonée
Du precieux soleil est servie et loée. [2])
Sire, comme c'est vray saincte vertu nommée,
f⁰ 216 v⁰ Je vous pry et regnie [3]), s'il vous plait et agrée.

[1]) ad ueil — [2]) honnourée — [3]) regnier

Quant ung pou si s'est teu, son taion regarda
Et dist: »Sire, feray tout che qu'il vous plaira!»
»Donc voeul je», dist Anthoine, »que la [1]) dame prenés
Et deschy je vous donne quant seray definés
Toute Constantinoble dont j'ay la segnourie,
Je vous en fay droit hoir, n'est nuls qui le desdie.»
Quant Brixes l'entendit, a genoulx se jetta,
Anthoine, son taion, doulcement mercia.

[1]) la *manque*

Que vous miracle soit cy endroit demonstrée
Par quoy ma mere Helaine en soit reconfortée».
Donc oÿ une voix coyement a cellée,
Et luy a dit: »Martin, or entens ma pensée:
Dieu te mande par moy: la main qui est coppée.
Resoit droit au moignon incontinent posée,
Et Dieu si ara tost [1]) t'oreison escoutée.»
Martin le fist ainsi, qui a nul mal ne [2]) bée;
Aussi tost qu'ou moignon fust la main adjoustée,
Par le vouloir de Dieu, et [3]) au brac ranovée,
Et fut comment devant toute saine et sainée.
La fut grande la feste et la joye menée,
L'archevesque de Tours a la messe chantée,
Et le roy d'Angleterre l'a de cuer escoutée.
Et apréz fut le corps exaucié et doublée.
Helaine commanda, la roïne senée,
Que son hostesse fut vistement deslivrée,
Et la fist bien rancer en la ville murée.
Ensement fut la dame cognucte et ravisée.
Henry coucha en luy joyant celle vesprée.
VIII jours trestous entiers, c'est verité prouvée,
Sejournerent a Tours, celle cité loée.

Seigneurs, aprés ce terme et aprés cellui jour
Departirent nous gens de la cité de Tours,
Et dyent qu'il iront a Romme la majour:
A Climent, l'apostole, en diront le veirour,
Comment ont retrouvé Helaine et par quel tour.
Par Lombardie passent [4]) a vye et a baudour,
Et vinrent a Plaisance, une ville d'onnour. *f⁰ 217 r⁰*
La ont trouvé Plaisance a la fresche colour
Qu'encore ne ravoit Costant, le sien seigneur.

---

[1]) tost *manque* — [2]) le — [3]) et *manque* — [4]) passant

Helaine festia et luy fist grand honnour,
Et les barons aussi, et la furent III jour.
Avec eulz s'en ala coyement sens sejour;
Or se mettent a voys les vassaulz par honnour
Parmi une forest ou il ot une tour
Ou grand temps se estoient[1]) logéz les murtreour;
Les gens qui la manoient font a nous gens clamour;
Les larrons qui mettoient le paÿs a doulour;
Tant firent nous barons et tous les vassaour,
Que la tour conquestarent et prinrent[2]) a ce jour.
La trouvarent en chartre Costant, le poigneour;
Quant les rois le cognurent, liéz furent sans tristour,
Adonc plus que devant y eust joye greignour;
Plaisance fut moult lié et dist: »Dieu, je t'aour!»
La espousa Costant le bon roy de valour;
Puis alerent a Romme, la grand cité majour;
La trouvarent Climent, l'apostole d'onnour,
Qui entre eulz ala et leur fist grand honnour
Pour la roïne Helaine, quant il sceust la veour.
Les barons l'enclinarent environ et entour.

Quant les barons parceurent le bon pape Climent,
Devant luy s'enclinarent a terre doulcement;
Le pape prinst Helaine et l'acolle forment.
La lui va racomptant la dame vistement,
Son estat et sa vie, ne luy cela neant.
Le pape le fist mectre en escript vistement,
f⁰ 217 v⁰ Et du bon roy Henry y mist le sentement.
Au livre la trouve on en escript justement.
Les barons descendirent trestous covenement,
Puis montent au palais qui reluist clerement.
Le pape leur donna moult honnourablement

---

[1]) sestorient — [2]) la prinrent

Saincte absolution et pardon plainement.
De toute Romainie, si loing qu'elle s'extent,
La fut la court pleniere et joyeuse ensement.
Ung mois y sejournarent et amis et parens.
Le roy Anthoine prinst congié premierement;
Brice menne aveuc luy et sa femme ensement:
D'eulz II yssi saint Brice, on le scet clerement.
Anthoine prinst congié a Henry noblement
En loant Jhesus Crist, a qui le monde appent,
Que chrestienté avoient exaucié plainement.
A sa fille est venu, la baisa doulcement.
Devers Constantinoble a fait repairement.
A Dieu les commanda des fiëz plus de cent.
Et le bon roy Henry, au gré du Sapient,
Morut par dedans Rome et a prins finement.
De dueul mourut Helaine asséz prochainement.
Ens au mostier saint Pierre, sçachiéz certainement,
Furent ilz enterréz moult solempnelement;
La messe leur chanta l'apostole Climent;
Et Martin, le gentilz, y fist delayement;
Pour servir Jhesus Crist, a qui le monde appent,
Se parti et s'embla assés priveement
Du gentil apostole qui le tint a parent.
Vers la cité de Tours s'en ala vistement,
Et en une forest, qui vers Touraine appent, *f⁰ 218 r⁰*
Fut l'ermite longtemps au gré du Sapient.
Puis morut son parrin, mais par adnoncement
De Dieu nous Createur, qui ne fault ne ne ment,
Fut Martin archevesque de Tours perfaictement,
Et regna dedans Tours et vesqui longuement;
Et Brice en Angleterre maintint le casement,
Et si fut empereur de Grece noblement,
Et de Costantinoble maintint le tenement.
Mais saint Brice, son filz, ne vault tenir noient:
Ains vint servir son oncle a Tours devotement,
Despuis fut archevesque, se l'istoire ne ment.

Mais le romant ne fait plus cy racomptement;
Qui plus en veult sçavoir, a Romme droictement
S'en voit le droit chemin sens nul sournoyement
Car toute la legende, fin et commancement,
Y trouveréz sens faille et la vie ensement
Du benoit saint Martin, que Dieu ama forment.
Cy endroit fineray mon livre maintenent,
Il est temps que d'un auttre face racomptement.
Jhesus veulle garder de mal et de torment
A tous jours de leur vie, sens nul empeschement,
Tous ceulz qui ont oÿ et prins esbatement.
Alosmes [1]) trestous boire, il est temps vrayement.
Cy finiray d'Elaine qui tant eust de torment
Dieu en ait los [2]) et graces, la fin est a present.

---

[1]) Alonsment — [2]) loengez

Werner Söderhjelm.

Notice et extraits d'un manuscrit latin-français du XV:e siècle, se trouvant en Finlande.

Il y a quelque temps, un particulier à Helsingfors, M. A. von Collan, me communiqua un beau petit manuscrit latin-français, qu'il avait acheté chez un antiquaire de Strasbourg. Le seul fait qu'un tel bouquin s'est égaré jusque dans notre pays, où il est certainement unique dans son genre, m'a semblé justifier qu'on donne ici quelques renseignements sur lui.

C'est un petit in-8⁰ (137 + 100 mm.), en parchemin, de 222 feuilles non-numérotées (16 lignes sur chaque page) et contenant de nombreuses miniatures — il y en a une à côté de presque toutes les rubriques nommées ci-dessous. Plusieurs de ces miniatures sont très jolies: surtout les petites figures des cadres — des fleurs, des fruits, des instruments de torture, des ornements de toute espèce — sont composées et exécutées avec un vrai goût d'artiste et en général dans des couleurs d'une délicatesse remarquable. L'ecriture gothique est, à ce que je crois, du commencement du XV:e siècle; le texte latin est écrit avec de l'encre noire, toutes les rubriques et les morceaux français avec de l'encre rouge.

Sauf le calendrier du commencement, les rubriques et les morceaux reproduits ci-dessous, tout le manuscrit est en latin. La table suivante en indique le contenu:

1. Calendrier en français f⁰ 1 r⁰—12 v⁰

2. Pater noster et Credo, f⁰ 14 r⁰—15 r⁰

3. *Initium sancti euangelii sancti domini ioheni. Gloria tibi domine* f⁰ 16 r⁰—17 r⁰

2. *Secundum lucam* f⁰ 17 r⁰—18 r⁰

3. *Secundum matheum* f⁰ 18 r⁰—18 v⁰

4. *Sequentia sancti euangelii secundum marcum* f⁰ 18 v⁰—19 v⁰

5. *Secuntur hore de sancta trinitate* f⁰ 20 r⁰—26 v⁰

6. *Feria secunda hore pro defunctis* f⁰ 28 r⁰—36 r⁰

7. *Feria tertia hore de sancto spiritu* f⁰ 38 r⁰—44 r⁰

8. *Feria quarta hore de omnibus sanctis* f⁰ 45 r⁰—50 v⁰

9. *Feria quinta hore de sacramento* f⁰ 51 r⁰—56 v⁰

10. *Feria sexta hore de sancta cruce* f⁰ 51 r⁰—73 v⁰

F⁰ 72 v⁰ il y a, à la tête d'une oraison, ces mots en français:

Pape bonifache VI ottroya a la requeste de philippe roy de franche a tous ceulx et a touttes celles qui deuotement diront ceste oroison quant on lieue le corps et le sanc de nostre seigneur. Ou quant on dist trois fois *Agnus dei* deux mille ans de pardon.

Entre l'oraison qui suit et une autre, plus brève, il y a (f⁰ 73 v⁰):

Quant on voelt recepuoir le corps de nostre seigneur ihesu crist.

11. *Incipit officium beate marie virginis secundum usum curie romane ecclesie* f⁰ 74 r⁰— 91 r⁰

12. *Ad laudes* f⁰ 92 r⁰—102 r⁰

13. Livre d'heures (avec les rubriques suivantes accompagnées de miniatures: *Ad primam, Ad tertiam, Ad sextam, Ad nonam)* f⁰ 103 r⁰—125 v⁰

14. Oraison à la sainte Vierge (sans rubrique) f⁰ 126 r⁰ —129 v⁰

15. *Deuote orison a la vierge marie* f⁰ 130 r⁰—135 r⁰

16. F⁰ 135 r⁰ commence (sans rubrique), immédiatement après le texte latin de l'oraison, le morceau suivant, qui s'étend jusqu'à la fin du f⁰ 136 v⁰:

Ung hons q*ui* preudo*n*s fut *(fut)* iadis de religio*n* li quel estoit chanoine Ernoul auoit anom et estoit bie*n* amet de dieu et de la benoite vierge marie car nuit et iour le seruoit ta*n*t q*ue* vne nuit la benoite vierge marie li apparu e*n* sa visio*n* et li mo*n*stra en escript vne moult bielle oriso*n* qui estoit de gra*n*t deuotio*n* si co*m*me vous trouueres si apres en escript et li dist. Ernoul rechois ceste oriso*n* et le dis deuote*m*me*n*t· cascu*n* samedi en lhoneur de my et laprens ta*n*t de ge*n*s q*ue* tu pues Et tous ceulx qui le diro*n*t en lhoneur de my gra*n*t ioie leur a*n*ue*n*ra Car il me verro*n*t chincq*ue* fois deua*n*t leur trespas en leur aide et co*n*fort. La p*re*mier fois q*ue* il me vero*n*t ce sera en teille maniere co*m*me ie fui qua*n*t li angele gabriel mano*n*cha. Le seco*n*de sera ensi co*m*e ie fuy en ma gesine qua*n*t ialaitoie mo*n* chier enfa*n*t. La tierche sera q*ue* ie fui en gra*n*t doleur qua*n*t le vich morir e*n* la sai*n*te croix pour le mo*n*de saluer. La quarte sera ainsi que je le vich releuer de mort a vie au benoit iour de pasq*ue*. La qui*n*te ainsi co*m*me ie fui assize ou trosne des cieulx par dales mo*n* chier enfant co*m*me emperesse de ciel et de la terre. Et au matin quant li boin preudons sesuillat il luy souui*n*t de la vision quil eut en son dormant si regratia dieu et la benoite vierge marie Et trouuat ly orison escript que la benoite vierge marie li auoit laissiet adont lalla il tantost anonchier a leuesque de la citet Li quel euesque lanuncha et prescha par tout le pais.

17. Hymne à la sainte Vierge (sans rubrique) f⁰ 137 r⁰ —143 v⁰

18. *Symbolum anastasianum* (sic) f⁰ 144 r⁰—147 v⁰
19. *De la saint trinite antene* f⁰ 147 v⁰—148 r⁰
20. *De saint michel antene* f⁰ 148 r⁰—148 v⁰
21. *De saint piere et saint pol* f⁰ 149 r⁰—149 v⁰
22. *De sainct cristoffe antene* f⁰ 149 v⁰—151 r⁰
23. *De saint sebastien* f⁰ 151 r⁰—152 r⁰
24. *De saint adrien antene* f⁰ 152 r⁰—153 r⁰
25. *De saint quintin* f⁰ 153 r⁰—153 v⁰
26. *De saint nicolay* f⁰ 153 v⁰—154 r⁰
27. *De saint hubert* f⁰ 154 r⁰—154 v⁰
28. *De saint gislain antene* f⁰ 154 v⁰—155 v⁰
29. *De sainct anthoine* f⁰ 155 v⁰—156 r⁰
30. *Des chincque sains* f⁰ 156 r⁰—157 r⁰
31. *De sainte anne antene* f⁰ 157 r⁰—157 v⁰
32. *De sainte katherine* f⁰ 157 v⁰—158 v⁰
33. *De sainte barbe antene* f⁰ 158 v⁰—159 v⁰
34. *Secuntur septem psalmi penitentiales* f⁰ 160 r⁰—178 v⁰
35. *Incipiunt vigilie mortuorum* f⁰ 179 r⁰—222 v⁰

Il reste à dire un mot sur le texte français reproduit ci-dessus.

Pour ce qui est du contenu de cette »vision de saint Ernoul», je ne suis pas, faute de sources, à même de l'identifier avec son origine latine ni avec d'autres versions qui se trouveront peut-être dans des manuscrits français [1]).

Quant à la langue des morceaux français du manuscrit en question, j'en relève les traits suivants [2]):

1. *c* est maintenu dans *cascun*; devant un *a* latin qui s'est transformé en *ie* il est devenu *ch: chier*.

---

[1]) *Fritsche*, Die lateinischen Visionen des Mittelalters (Romanische Forschungen II—III), ne mentionne pas une vision semblable.

[2]) Les noms dans le calendrier ne fournissent aucun éclaircissement sur le dialecte du scribe.

2. *c* devant *e*, *i* latins est devenu *ch* dans *bonifache*, *franche*, *rechois*, *anoncha*, *anonchier*, *chincque*, *tierche*; il s'est maintenu dans *ciel*, *cieux*.

3. *a* latin a donné *ei* dans *teille*.

4. La terminaison *-ationem* est devenue *-ison* dans *orison*.

5. *e* ouv. lat. en position a donné *ie* dans *bielle* (et *tierche*), mais *e* dans *terre*.

6. *o* ouv. lat. est devenu *oi* dans *boin*.

7. L'article féminin au régime sing. est *le*, au cas-sujet une fois *ly*.

8. La forme du régime du. pron. pers. absolu est *my*.

9. La 1. pers. sing. du passé déf. de *videre* est *vich*.

Si, à l'égard de la localisation du manuscrit, on osait tirer quelques conclusions de ces faits linguistiques, qui pour la plus grande partie sont isolés, on pourrait raisonner à peu près ainsi:

Dans leur ensemble, les traits dialectaux indiquent clairement que le manuscrit est du Nord de la France. Pas un seul n'exclut la provenance picarde[1]): il est vrai que 5 *(bielle)* semble plutôt indiquer le wallon, mais ce dialecte est exclus par 1 et 2. Le domaine où le traitement picard de $c + a$, $c + e$, i, se rencontre avec 3 *(a > ei* au lieu de *a > e)* et avec 5 *(e* ouv. en pos. > *ie)*, c'est le Hainaut. Je serais par consé-

---

[1]) »Les formes *mi*, *ti* appartiennent à l'est» dit *Horning* (Langue et litt. p. 48) mais *Neumann*, Laut- u. Flexionslehre p. 22, appelle *mi* »speziell pikardisch». — *Vich* (passé déf.) est dû à l'analogie des formes du présent en *-ch;* cette terminaison semble n'être pas très fréquente au passé déf., mais il s'y trouve pourtant. Cmp. *Suchier*, Auc. et Nicol.[3] p. 69.

quent d'avis que le manuscrit provient de cette partie de la Picardie.

L'inconstance dans le traitement de $c + i$ atteste peut-être ou que le scribe habitait près de la frontière wallone ou bien que son modèle provenait de la France centrale.

Werner Söderhjelm.

Das Verhältniss zwischen den deutschen und den entsprechenden lateinischen Liedern in den „Carmina Burana."

In der K. B. Hof- und Staats-Bibliothek zu München findet sich eine Handschrift des XIII. Jahrhunderts (die s. g. Benedictbeuerner Hs.), welche eine grössere Sammlung lateinischer und deutscher Gedichte enthält. Diese Gedichte, die von J. A. Schmeller unter dem Titel »Carmina Burana» herausgegeben worden sind (Stuttgart 1847; zweite unveränderte Auflage, Breslau 1883), haben in der philologischen Welt ziemlich viel von sich reden gemacht, und zwar ist das innere Verhältniss der lateinischen und deutschen Lieder zu einander mehrere Male Gegenstand wissenschaftlicher Erörterungen gewesen. Um den Grund und die Art dieser Erörterungen recht zu verstehen, mag es nicht überflüssig sein mit einer kurzen Beschreibung des Inhalts und der Disposition der Lieder der Hs. zu beginnen.

Der lateinische Teil der »Carmina Burana» ist, wenigstens der Hauptsache nach, zu der s. g. Vagantenlitteratur zu rechnen. Die lateinischen Lieder rühren von jener Klasse fahrender Kleriker her, Vaganten oder Goliarden genannt, welche während

des Mittelalters von Ort zu Ort umherzogen und dabei, wenigstens teilweise, sich ein Gewerbe daraus machten lateinische Lieder religiösen oder weltlichen Inhalts vorzutragen, welche sie gesammelt oder selbst gedichtet hatten [1]). Die hier vorliegende Sammlung enthält Lieder allerlei Art: religiöse, satirische, moralische Gedichte, Liebes- und Trinklieder, Scherzgedichte, u. s. w. Auch finden sich in der Hs. zwei Mysterien (»Ludus scenicus de nativitate Domini» und »Ludus paschalis sive de passione Domini») und einige Prosastücke, ebenfalls der Vagantenlitteratur angehörig. Zu dieser sind auch zu rechnen die nicht sehr zahlreichen »Mischgedichte» in lateinischer und deutscher Sprache (in einem Falle auch in lateinischer und provenzalischer Sprache), welche sich in der Hs. vorfinden.

Ausser dieser ganzen lateinischen Vagantenlitteratur, welche den grössten Teil der Hs. bildet, enthält diese auch eine Anzahl anonymer Lieder in deutscher Sprache, meistens erotischen Charakters, von denen einige auch in anderen Hss. anzutreffen sind, wo sie zum Teil bekannten »Minnesängern» zugeschrieben werden. Diese deutschen Lieder, die fast sämtlich nur aus einer Strophe bestehen, bilden nicht eine von den lateinischen abgesonderte Gruppe; sie kommen im Gegenteil zwischen den lateinischen Liedern eingestreut vor, und zwar so, dass nie zwei deutsche Lieder einander unmittelbar folgen.

Dass in einer Vagantenlieder enthaltenden Handschrift auch deutsche Minnelieder sich vorfinden, ist nichts was uns besonders überraschen dürfte. *A priori* liegt die Vermutung nahe, dass die deutschen Lieder in die Hs. geraten sind aus demselben Grunde wie die lateinischen — ihrer selbst wegen, d. h. weil

---

[1]) S. O. Hubatsch, Die lateinischen Vagantenlieder des Mittelalters, S. 14 f.

der Sammler Gefallen an ihnen gefunden hatte und sie deswegen seiner Liedersammlung einverleibte. Eine genauere Beobachtung zeigt aber sofort, dass die deutschen Strophen und die jedesmal vorhergehenden lateinischen Lieder zusammengehören: in Betreff des Strophenbaus und bisweilen auch des Inhalts findet zwischen Beiden eine solche Ähnlichkeit Statt, dass man zugeben muss, dass die lateinischen und die deutschen Lieder nicht unabhängig von einander in die Hs. gekommen sind. Von vornherein scheint es also glaublich, dass entweder die deutschen Lieder den lateinischen ihr Dasein verdanken, oder *vice versa.* Die Hs. selbst deutet durch ihre äussere Einrichtung diesen Zusammenhang zwischen den lateinischen und den deutschen Liedern an: jedes deutsche Gedicht folgt unmittelbar (ohne Zwischenraum) nach dem entsprechenden lateinischen und fängt mit einer relativ kleinen Initiale an [1]. Schmeller hat in seinen »Carmina Burana» diesen Umstand dadurch gekennzeichnet, dass er dem deutschen Liede die Ordnungsnummer des vorhergehenden lateinischen Liedes nebst einem zugefügten *a* giebt (98 a, u. s. w.) [2]. Übrigens sei hier gleich erwähnt, dass Schmeller die ernsthaften Gedichte (»seria») von den übrigen (»amatoria, potatoria, lusoria») geschieden hat, so dass die »Carmina Burana» in zwei Teile zerfallen. Die handschriftliche Reihenfolge der Lieder ist dabei in jedem Teile im Grossen und Ganzen beibehalten und angegeben. Die Lieder des ersten Teiles, die ernsthaften Lieder, werden mit römischen, die des

---

[1]) Nach einer gefälligen Mitteilung dess Herrn Dr. Aug. Hartmann, Custos an der Hof- und Staats-Bibliothek zu München.

[2]) In einem Falle wendet Schmeller auch ein *b* an (144 b), weil an jener Stelle, auf Grund einer willkürlichen Änderung der Reihenfolge der Lieder von Seiten des Herausgebers, zwei deutsche Lieder nach einander folgen.

zweiten Teiles mit arabischen Ziffern bezeichnet: LXXXVII ist z. B. ein ernsthaftes Gedicht, 88 ein erotisches Lied.

Wie schon gesagt, zeigt der Strophenbau und bisweilen auch der Inhalt der Lieder, sowie die äussere Einrichtung der Hs., ganz deutlich eine gewisse Zusammengehörigkeit der deutschen und der entsprechenden lateinischen Lieder. Es giebt in der Hs. jedoch auch einige deutsche Verse, die vollkommen isolirt stehen, nämlich: 1) diejenigen, welche sich an verschiedenen Stellen in Nr CCIII, dem schon genannten »Ludus paschalis», finden, und 2) eine Sammlung von 27 auf einander folgenden, bis auf eine Ausnahme zweiversigen Freidank'schen Sinnsprüchen (Nr CCIV). Was die übrigen deutschen Gedichte betrifft, die sämtlich von Schmeller als den lateinischen angehängt bezeichnet worden sind, so sind sie, wie erwähnt, fast sämtlich erotischen Inhalts oder enthalten doch Züge, wie z. B. Naturschilderungen und Aufforderungen zum Tanz, die den mittelhochdeutschen Minneliedern eigentümlich sind. Die einzigen Ausnahmen bilden CLXXX a, eine Variante der 69. Strophe des Eckenliedes, und CLXXXVI a [1]), die erste Strophe eines Kreuzliedes Walthers von der Vogelweide (Lachm. 14, 38). Im Ganzen haben wir 49 den lateinischen angehängte deutsche Lieder: 94 a, 98 a — 117 a, 123 a — 137 a, 139 a — 144 a, 144 b, 163 a — 166 a, CLXXX a und CLXXXVI a.

Schon Docen in seinen »Miscellaneen zur Geschichte der teutschen Literatur» 1807, II, 190 lenkte die Aufmerksamkeit der Leser auf die formelle Ähnlichkeit der lateinischen und deutschen Lieder. Er betrachtete die letzteren als Zusätze zu den ersteren, damit man »zur Abwechselung zugleich einiges

---

[1]) CLXXXVI a ist ein lateinischer »Versus» von 4 Zeilen.

in der Muttersprache in der nämlichen Melodie» vor sich habe. Schmeller (C. B.² S. IV) fand in den deutschen Strophen der Carmina Burana einen Beleg dafür, dass »der deutsche, wenigstens der kunstmässige, Minnegesang» sich nach einem lateinischen gebildet habe, aber er berührte nicht näher das Verhältniss zwischen den deutschen und den lateinischen Liedern der C. B. Alle Anderen dagegen, die vor 1876 sich über dieses Verhältniss ausgesprochen haben, scheinen die lateinischen Lieder als Nachbildungen zu betrachten. So spricht Bartsch in seinen »Deutschen Liederdichtern» (1864) fortwährend von den »lateinischen Nachbildungen» der deutschen Strophen der C. B. Er führt ausdrücklich als solche an: 98, 103, 107, 109, 112, 115, 128, 133, 136, 139, 140, 141 und 164 (D. L.² S. 313, 375—378). Scherer nennt, in den »Deutschen Studien II» (1874), C. B. 108, 144 und 164 Nachbildungen der entsprechenden deutschen Lieder (Wiener Sitzungsber. d. phil.-hist. Cl. LXXVII. Bd., S. 440, 479, 489). In einer ähnlichen Richtung gehen überhaupt die Ansichten jener Zeit.

Im Jahre 1876 veröffentlichte aber E. Martin in der Zs. f. d. Alt., Bd. XX, 46—69 einen Aufsatz über »Die Carmina Burana und die anfänge des deutschen minnesangs,» worin er, in Anschluss an die oben angeführte Behauptung Schmellers, zu beweisen suchte, dass die deutschen Lieder der C. B. den lateinischen nachgebildet seien. Von den deutschen Strophen, die er einer Untersuchung unterwarf (er liess, ausser CCIII und CCIV, auch 94 a, 144 b, CLXXX a und CLXXXVI a, als isolirt stehend, bei Seite), seien nur und 129 a der deutsche Teil von 112 ursprünglich. Diese Behauptung rief bestimmte Proteste von Seiten K. Burdachs hervor (Reinmar der Alte und Walther von der Vogelweide, 1880, S. 155—168). Dieser sah das Verhältniss der Lieder als ein ganz entgegengesetztes an: die

deutschen Strophen seien, mit Ausnahme von 104 a, die Originale, welchen die lateinischen Vaganten nachgebildet hätten. Dieser Meinung schloss sich auch R. Becker an (Der altheimische Minnesang, 1882, S. 221), doch mit der Einschränkung, dass er sich nicht bestimmt über die Priorität sämtlicher deutscher Lieder aussprechen wolle, da es anzunehmen sei, dass mehrere derselben gerade von Vaganten verfasst worden seien. Mit Burdach glaubt er jedoch keineswegs an einen »Einfluss der Vagantendichtung auf die höfische Lyrik».

Da trat im Jahre 1885 R. M. Meyer mit einer sehr gründlichen Untersuchung über »Alte deutsche volksliedchen» (in ZfdA. XXIX, 121—236) auf, wobei er Gelegenheit fand, dem Verhältnisse zwischen den lateinischen und den deutschen Liedern der C. B. eine zum Teil sehr eingehende Prüfung von einem neuen Gesichtspunkte aus zu widmen (S. 177—225). Er ging von der Ansicht aus, dass es gar nicht berechtigt sei anzunehmen, es müssten sämtliche deutsche Strophen »entweder vorbilder oder nachahmungen der entsprechenden lat. strophen sein» (S. 178). Eine deutsche Strophe könne ganz gut das Vorbild des entsprechenden lateinischen sein, während eine andere deutsche Strophe die Nachahmung der ihr entsprechenden lateinischen bilde. Er kam auch bei seiner Untersuchung zu dem Resultate, dass allerdings einige deutsche Strophen als die (meistenteils formalen) Muster betrachtet werden können, nach denen die entsprechenden lateinischen Lieder gedichtet worden sind (105 a, 106 a, 110 a, 112[a], 115 a, 125 a, 141 a und 142 a), dass aber die Mehrzahl der Strophen, die er untersucht, in ihrer jetzigen Gestalt, als formale Nachbildungen der lateinischen Vagantenlieder, meist von den Verfassern eben dieser herrührend, zu betrachten sind (98 a — 104 a, 107 a, 108 a, 111 a, 116 a, 123 a, 124 a, 126 a, 127 a, 132 a — 134 a, 136 a, 139 a, 143 a und 166 a). Zwei

deutsche Strophen (129 a und 165 a) sieht er als unabhängig von den entsprechenden lateinischen Liedern entstanden an, und *vice versa.* In Betreff der übrigen deutschen Strophen, die, mit Ausnahme von CLXXX a — der Strophe aus dem Eckenliede —, höfischen Charakters sind, spricht er sich nicht bestimmt aus. Im Allgemeinen sieht er in der relativ späten Abfassungszeit ein Kriterium für die Unursprünglichkeit den lateinischen Liedern gegenüber, aber er behauptet andrerseits ausdrücklich, dass es nicht gesagt sei, »dass alle höfisch gehaltenen strophen unserer sammlung später als ihre lat. entsprechungen entstanden wären» (S. 222), und führt als Beispiele dafür die Strophen 105 a, 106 a, 110 a und 125 a an. Wie er übrigens das ganze Verhältniss der lateinischen und deutschen Lieder zu einander betrachtet, geht aus den folgenden Zeilen (S. 187) hervor: »ich halte diesen ganzen teil der CB» (die Lieder 98—144) »für zusammengestellt mindestens mit benutzung des liederbuchs eines fahrenden (und 163—166 vielleicht eines zweiten solchen liederbuchs), der stücke gleicher melodie zusammenschrieb und, wo er deutsche stücke gleicher weise nicht kannte, sie selbst hinzudichtete, ebenso aber auch lateinisch neue lieder auf die alten melodien verfasste.» Dasselbe spricht auch folgender Passus (S. 216) aus: »ein deutscher fahrender sammelt strophen, die er zu derselben melodie singen kann, dichtet sie im notfall selbst.» Meyer nimmt also gewissermassen einen vermittelnden Standpunkt zwischen den Ansichten Martins und Burdachs ein.

Nach R. M. Meyer hat, so viel ich weiss, Niemand das Verhältniss der lateinischen und deutschen Lieder der C. B. zu einander einer näheren Untersuchung unterworfen. E. Th. Walters heftige Kritik der Meyer'schen Abhandlung (in Germania XXXIV, 1—74, 141—156) vom Jahre 1889 berührt nicht direkt die hier vorliegende Frage. Walter scheint im Allgemei-

nen das Verhältniss zwischen den lateinischen und den deutschen Liedern ebenso wie Meyer aufzufassen (S. 142—152 und besonders S. 152, Note 4); nur sieht er C. B. 136 a auch in seiner jetzigen Gestalt als ein ursprüngliches Lied und daher als Vorbild des lateinischen Gedichtes an (S. 150—1).

Darf man also nach allem diesem annehmen, dass R. M. Meyer, der sich mit den Carmina Burana in so eingehender Weise beschäftigt hat, am Ende im Grossen und Ganzen die richtige Lösung der Frage gefunden hat?[1]) Sind also wirklich die deutschen Strophen der C. B. zum grössten Teile im Kreise der Vaganten und unter der Einwirkung vorher verfasster lateinischer Gedichte entstanden? Ist überhaupt die Auffassung richtig, dass ein deutscher Fahrender »stücke gleicher melodie zusammenschrieb und, wo er deutsche stücke gleicher weise nicht kannte, sie selbst hinzudichtete»? Um es gleich zu sagen, ich glaube es nicht. Meines Erachtens ist die alte, von Burdach zuletzt verfochtene Ansicht, dass die lateinischen Lieder Nachbildungen der deutschen seien, entschieden richtig. Und wenn Burdach von C. B. 114 a sagt (a. O. S. 166): »Irgend ein Fahrender, der sie kannte, — — — — wollte ihre Melodie, die ihm gefiel, in einem lateinischen Gedichte wiedergeben,» so möchte ich jene Anschauungsweise auf sämtliche deutsche Strophen, die mit den vorhergehenden lateinischen Liedern in Zusammenhang stehen, ausgedehnt sehen. Lateinische Vaganten (denn schon der verschiedene Stil der lateinischen Lieder lässt auf Mehrere schliessen) bedienten sich der Melodie und der Strophenkonstruktion ihnen bekannter deutscher Lieder, wahrscheinlich um dadurch ihre eigene Dichterarbeit, vielleicht auch das Absingen

---

[1]) Es scheint dies die Ansicht Vogt's zu sein (Paul's Grundriss II, 325).

der lateinischen Lieder, zu erleichtern. Um den Inhalt der deutschen Gedichte bekümmerten sie sich im Allgemeinen sehr wenig; nur hier und da lässt sich ein Zusammenhang in Betreff des Inhalts zwischen den lateinischen und den deutschen Liedern nachweisen. Die deutschen Musterstrophen, die also für unsere Vaganten keinen selbständigen Wert hatten, wurden aus irgend einer Ursache nach den betreffenden lateinischen Liedern eingetragen. — Die folgende Untersuchung soll zur Begründung dieser Ansicht dienen.

Zuerst sei bemerkt, dass fast sämtliche deutsche Strophen nebst ihren lateinischen Entsprechungen eine abgesonderte Gruppe in der Hs. bilden, auf den Blättern 56 v — 82 r. Doch finden sich auf diesen Blättern auch mehrere alleinstehende Gedichte, nämlich: Bl. 62 r ein aus 8 Hexametern bestehender »Versus» (116 b), Bl. 63—64 fünf lateinische Liebeslieder (118—122), Bl. 69 v wieder zwei zweizeilige »Versus» (137 b), Bl. 70 r ein scherzhaftes lateinisch-deutsches Mischgedicht (138), Bl. 72 zwei andere solche Mischgedichte (145, 146), Bl. 72 v ein lateinisches Liebeslied (147), Bl. 73—77 Stücke lateinischer Poesie und Prosa ernsten Inhaltes (CXLVIII—CLIII), und schliesslich Bl. 77 v — 80 v lateinische Lieder fröhlichen Charakters (154—162). Wie man hieraus ersieht, zerfällt die grosse Gruppe lateinischer und deutscher Lieder deutlich in drei kleinere Gruppen, auf den Blättern 56 v — 62 v, 65 r — 71 v und 81; die Versus 116 b und 137 b, ebenso wie das kurze Mischgedicht 138, sind sicher als spätere Einschaltungen zu betrachten. Auch die Gedichte 118—122 und 145—162 gehörten wohl ursprünglich nicht unserer Sammlung an, wenigstens kann man es von den ernsten Liedern mit ziemlicher Sicherheit behaupten. Somit hätten wir eine fortlaufende Sammlung von 45 lateinischen Liedern, deren jedem ein deutsches Lied angehängt ist, welche

Sammlung vielleicht einst eine Handschrift für sich gebildet hat. Jedenfalls enhält die Benedictbeuerner Hs. Elemente, die zu verschiedenen Zeiten in die »Carmina Burana» geraten sind, was unter Anderm daraus hervorgeht, dass drei lateinische Lieder zweimal in der Hs. vorkommen (CCII, 45 = 53; CCII, 46 = 123; 58 = 121), aus denen gerade eins (123) unserer kleinen Sammlung angehört. Wenn wir also eine ursprüngliche Specialhandschrift lateinischer und deutscher Lieder vor uns haben, so liegt es, scheint es mir, *a priori* sehr nahe zu glauben, dass das Verhältniss dieser beiden Liederkategorien zu einander ein homogenes ist, und nicht ein gemischtes, wie Meyer meint. In welchem Verhältnisse zu dieser kleinen Sammlung die vier übrigen lateinisch-deutschen Doppellieder (XXIV — 144 b [Bl. 13 v. — 14 r], XCIII + XCIV — 94 a [Bl. 54], 180 — CLXXX a [Bl. 90] und CLXXXVI — CLXXXVI a [Bl. 92 b]) stehen, ist nicht leicht zu sagen. Nur soviel scheint sicher, dass XCIII + XCIV [1]) und 94 a weder inhaltlich noch formell in Beziehung zu einander stehen, weswegen also 94 a nichts mit den übrigen deutschen Liedern zu schaffen haben kann. Es ist ein dreistrophiges Minnelied mit dem Schema: 4 a 3 b ⌣ 4 a 3 b ⌣ 3 c 4 c 4 d 3 d, während das vorhergehende lateinische Lied ein sechsstrophiges religiöses Gedicht ist, das auf zwei wechselweise zur Anwendung gekommenen Schemata gebaut ist: 3 a 3 a 3 a 3 a 4 b ⌣ 4 b ⌣ 4 c ⌣ 4 c ⌣ 4 d 3 e ⌣ 4 d 3 e ⌣ und 3 a ⌣ 3 a ⌣ 3 a ⌣ 3 a ⌣ 4 b 4 b 3 a ⌣ 4 b 3 a ⌣ 3 b 3 a ⌣. [2]) Wir können also von jetzt an das Lied 94 a ganz ausser Acht lassen; es ist ein

---

[1]) Es ist nur éin Lied, welches durch ein Versehen des Herausgebers in zwei geteilt worden ist (s. Schmeller, Carm. Bur.² S. 258).

[2]) Die Überlieferung enthält mehrere, auch das Metrum störende Fehler.

isolirtes Liebeslied, das von einem Kopisten nach dem vorhergehenden lateinischen Gedichte aufgezeichnet worden ist, ohne etwas Gemeinsames mit diesem zu haben.

Wenn wir jetzt das Verhältniss der lateinischen und deutschen Lieder zu einander näher ins Auge fassen, so spricht schon der Umstand, dass die deutschen Lieder mit sehr wenigen Ausnahmen einstrophig, die lateinischen Lieder dagegen fast durchgängig mehrstrophig sind, für die Ansicht, dass jene ihrer Herkunft nach von diesen ganz unabhängig sind. Würden die deutschen Lieder von den Verfassern der lateinischen herrühren, so würden sie wohl nicht in Betreff ihrer Länge den lateinischen Liedern so durchaus unähnlich sein. Nun sind von den deutschen Liedern der C. B., mit denen wir uns hier beschäftigen, nur drei zweistrophig, nämlich 136 a, 141 a und 142 a, und kein einziges besteht aus mehreren Strophen. Und von diesen drei Liedern ist sogar 136 a im Grunde wahrscheinlich einstrophig. Wir lesen in den C. B.:

Chume, chum(e), geselle min,
ih enbite harte din;
ih enbite harte din,
chum(e), chum geselle min.

Suzer, rosenvarwer[1] *munt,*
chum und mache mich gesunt;
chum und mache mich gesunt,
suzer, rosenvarwer[1] *munt.*

Meyer meint (a. a. O. S. 188 f.), wir haben hier eine unter dem Einfluss der vorhergehenden durchgereimten lateinischen

---

[1]) Hs. *roservarwer.*

Strophen entstandene Bearbeitung eines älteren Liedes, das aus den zwei ersten Zeilen beider Strophen bestand. Das wäre doch eine sehr eigentümliche Bearbeitung, und zwar nur um Reimeinheit zu erreichen, wo es doch sonst mit der Reimübereinstimmung zwischen den lateinischen und den deutschen Liedern nicht so genau ist. Mit Walter (a. a. O. S. 150 f.) glaube ich vielmehr, dass der Grund der Verswiederholung in der Melodie zu suchen ist. Meiner Ansicht nach haben wir hier ein einfaches vierzeiliges Lied, das mit gewissen charakteristischen Wiederholungen zu singen war. Jede der drei lateinischen Strophen sollte dann auch auf dieselbe Weise gesungen werden [1]). Leider kann man eine bestimmte Behauptung nicht aufstellen, da die Melodie nicht angegeben ist.

Was die beiden andern Lieder, 141 a und 142 a, betrifft, so sind sie wirklich zweistrophig, jedes mit einem Refrain nach der ersten Strophe. Diese Zweistrophigkeit ist allerdings überraschend, denn wenn, wie ich glaube, die deutschen Lieder sämtlich als Muster benutzt worden sind, so ist es schwer einzusehen, warum zwei Strophen aufgeschrieben worden sind; éine hätte ja genügt. Immerhin kann man getrost annehmen, dass auch diese beiden zweistrophigen Lieder als Muster der entsprechenden lateinischen Lieder gedient haben, denn wenigstens 142 a ist in seiner jetzigen Gestalt sicher unvollständig — es sieht ganz wie die einleitende Naturschilderung eines Minneliedes aus — und steht wohl somit nicht um seiner selbst willen da. Wenn die Zweistrophigkeit dieser Lieder nicht ganz und gar zufällig ist, so beruht sie vielleicht auf dem Streben des Aufzeichners den Refrain hier auf diese Weise deutlich hervor-

---

[1]) In der ersten lateinischen Strophe sind die zwei letzten Verse durch einige sinnlose Wörter ersetzt.

zuheben (der Refrain wird sonst durch »Refl.« angegeben), oder auch die etwas verschiedene Reimbehandlung in den lateinischen Liedern anzudeuten: in 141 a haben wir in den beiden Strophen dieselben Reime, aber in entgegengesetzter Reihenfolge (aabb und bbaa), in 141 hat jede Strophe andere Reime; in 142 a haben die beiden Strophen verschiedene Reime, in 142 geht éin Reim durch alle vier Strophen. Der letztgenannte Grund hat besonders deshalb eine gewisse Wahrscheinlichkeit, weil gerade 142 das einzige unserer lateinischen Lieder ist, das einen durchgehenden Reim hat (wenn man von C. B. 98 absieht, das auf einem Reime gebaut ist).

Wenn schon die Einstrophigkeit der deutschen Lieder an und für sich dafür spricht, dass sie nicht von den Verfassern der mehrstrophigen lateinischen Lieder herrühren, so leuchtet ihre Ursprünglichkeit den lateinischen Liedern gegenüber noch mehr ein, wenn man sieht, dass eine sehr grosse Anzahl derselben nur Bruchstücke grösserer Lieder sind. Inhaltlich unvollständige Strophen können wohl als formelle Muster lateinischer Nachbildungen gedient haben, nicht aber den lateinischen Liedern nachgedichtet worden sein. Als solche Bruchstücke müssen vor Allem diejenigen deutschen Strophen der C. B. bezeichnet werden, die in anderen Handschriften als Teile mehrstrophiger Lieder vorkommen. Diese Strophen sind: 106 a, die erste Strophe eines zweistrophigen, Reinmar zugeschriebenen Liedes der Hs. e (MF. 203, 10); 110 a, die erste Strophe eines fünfstrophigen Liedes desselben Dichters, das in den Hss. b und C sich findet (MF. 177, 10); 114 a, die dritte Strophe eines sechsstrophigen Liedes Walthers von der Vogelweide, welches vollständig in C, teilweise in A (und s) vorliegt (Lachm. 51, 13); 128 a, die erste (oder dritte) Strophe eines fünfstrophigen Liedes, das in den Hss. C und A sich findet und Reinmar zugeschrieben

wird (MF. 185, 27); 130 a, die erste Strophe eines elfstrophigen Liedes Neidharts, welches die Hss. R, C und c aufbewahrt haben (Haupt 11, 8); 131 a, die vierte Strophe (nach C) des obengenannten Liedes Walthers (114 a); 144 b, die dritte Strophe eines dreistrophigen Tageliedes Ottos von Botenlouben, in den Hss. C und A befindlich (MSH. I, 32 a); 164 a, die erste Strophe eines dreistrophigen Liedes Dietmars von Eist nach den Hss. B und C (MF. 32, 1); CLXXX a, wie schon genannt eine Variante der 69. Strophe des Eckenliedes (Lassberg, S. 25); und CLXXXVI a, die erste Strophe eines elfstrophigen Kreuzliedes Walthers von der Vogelweide, in den Hss. A, B, C und E befindlich (Lachm. 14, 38).

Nach diesen 10 Strophen der C. B. sind als unzweideutige Bruchstücke längerer Lieder die mit einem Refrain versehenen zu nennen: 125 a, 140 a, 143 a und 166 a [1]). Ein einstrophiges Gedicht mit Refrain ist ein Unding; zum Wesen des Refrains gehört ja, dass er wiederholt wird.

Was die übrigen deutschen Strophen betrifft, so giebt der Inhalt mehrerer mehr oder weniger deutlich an, dass sie unvollständig sind. Martin meint allerdings (a. a. O. S. 62), dass die deutschen Strophen »meist für sich abgeschlossen sind und eine fortsetzung nicht erwarten lassen». Das kann allerdings für viele gelten, aber unmöglich als etwas für die Gesamtheit Charakteristisches angesehen werden. Mit Bartsch (a. a. O. S. 378) glaube ich, dass die meisten unserer Lieder nur »einzelne Strophen verlorner Lieder sind.» Ich gebe hier das Verzeichniss der m. E. unvollständigen Lieder, wobei ich diejenigen, die es unzweifelhaft sind, kursiv bezeichne: 98 a (Natureingang), 99 a

---

[1]) In Betreff der Lieder 141 a und 142, s. oben S. 82 f.

(Liebeserguss), 101 a (Natureingang), 102 a (Natureingang und Liebe), 104 a (Natureingang), 105 a (pastourellenartige Episode), 107 a (Naturschilderung), 109 a (Liebeserguss), 111 a (refrainartiges Wiederholen zweier unzusammenhängender Formeln), *115 a* (Natureingang), 123 a (Natureingang), 124 a (Liebeserguss), 126 a (Liebesbekenntniss), 127 a (Liebesbekenntniss), 134 a (Natureindruck und Liebesbekenntniss), 135 a (Liebeserguss), 136 a (scherzhafte Anrede an den Geliebten), 137 a (Ausspruch über »die heimliche Liebe»), *142 a* (s. oben S. 82), *144 a* (Strophe eines Tageliedes), 163 a (Liebeserguss), und *165 a* (aus einem Minneliede).

Von den noch übrigen 12 Liedern (100 a, 103 a, 108 a, 112[a], 113 a, 116 a, 117 a, 129 a, 132 a, 133 a, 139 a und 141 a) wage ich nichts Bestimmtes zu behaupten. Nur in Betreff eines (113 a) spricht für dessen ursprüngliche Einstrophigkeit der Umstand, dass es auch in der Hs. C, wo es vorkommt, einstrophig ist (MF. 142, 19). Von den anderen sind vier (100 a, 103 a, 129 a und 139 a) offenbar Tanzlieder, und von dem Charakter der mittelhochdeutschen Tanzlieder wissen wir ja so gut wie nichts; 108 a ist die bekannte freche Strophe aus der Zeit der »künegin von Engellant», Alienors von Poitou (MF. 3, 7); 117 a ist nur eine trockne Häufung von klassischen Frauennamen; 116 a und 141 a sind höfische Minnelieder; 132 a enthält eine Huldigung von »Frau Venus»; 133 a fordert in ziemlich unzusammenhängender Weise die Frauen auf fröhlich zu sein; und 112[a] ist eine formell und inhaltlich sehr unbeholfene »Frauenstrophe.»

Also: von den in Rede stehenden 48 Liedern sind vermutlich zum mindesten 36, sicher 18 unvollständig, und das wird wohl schon genügen, um zu zeigen, dass die deutschen Strophen, als einheitliche Sammlung betrachtet, nicht nur nicht Nachbildungen der lateinischen Lieder sein können (was übrigens der Inhalt

und die Herstammung mehrerer, wie schon Burdach und Meyer dargethan haben, anzunehmen verbietet), sondern nicht einmal um ihres Inhalts willen in diesem Zusammenhange ursprünglich aufgezeichnet worden sind. Ein Einwand liegt allerdings nahe: ist es denn absolut sicher, dass die deutschen Lieder der C. B. auch ursprünglich, als sie mit den lateinischen Liedern zusammengestellt wurden, unvollständig waren? Ist es nicht annehmbar, dass unsere Lieder erst später, durch das Zuthun eines Kopisten, dem lange deutsche Lieder nicht gefielen, auf eine Strophe reducirt wurden? Nein, eine solche Annahme ist höchst unwahrscheinlich. Dann müsste ja der Kopist gar kein Interesse für den Inhalt der Lieder gehabt haben, und wäre das der Fall, so würde er wohl, wenn er doch einmal die deutschen Lieder nicht ganz weglassen wollte, jedesmal den Anfang der Lieder bewahrt haben. Nun wissen wir aber mit Sicherheit, dass wenigstens vier deutsche Strophen (114 a, 131 a, 144 b und CLXXX a) nicht Anfangsstrophen gewesen sind (s. oben S. 83 f.), und von mehreren anderen (z. B. von 125 a, 144 a und 165 a) ist dies mehr als wahrscheinlich. Bereits CLXXX a, die Strophe aus dem Eckenliede, die allerdings nicht zu der eigentlichen Sammlung gehört, ist Beweis genug, und auch der letzte Gedanke an eine systematische Verkürzung längerer Lieder muss verschwinden, sobald wir wissen, dass 114 a und 131 a verschiedene Strophen desselben Liedes sind.

Die Unvollständigkeit einer grossen Anzahl (vielleicht der allermeisten), unserer deutschen Lieder beweist also, wie gesagt, dass diese deutschen Lieder in ihrer Gesamtheit nicht um ihres Inhalts willen ursprünglich mit den lateinischen Liedern zusammengestellt worden sind, sondern ausschliesslich ihrer Melodie und ihrer Struktur wegen. Sie hatten also ihre Be-

deutung nur als formelle Muster für die entsprechenden lateinischen Lieder.

In Betreff dieser Musterstrophen sind nun zwei Erklärungen möglich: entweder sind sie gerade die Strophen, deren Melodie und Form die Vaganten benutzten, um ihre Lieder zu dichten, oder sind sie später den lateinischen Liedern angehängt worden, um den mit der deutschen Lyrik vertrauten Lesern zu zeigen, wie die lateinischen Lieder zu singen waren oder gesungen werden konnten. Diese letztere Hypothese ist aber aus mehreren Gründen unhaltbar. Sowohl der Inhalt der deutschen Lieder, wie besonders ihre äussere Form und auch die Neumenbezeichung, die in einigen vorkommt, sprechen gegen eine solche Annahme.

Was zuerst den Inhalt der deutschen Lieder betrifft, so ist zu bemerken, dass sie aus dem Grunde nicht nachträglich als Musterstrophen haben zugefügt werden können, weil einige derselben inhaltlich eine so grosse Ähnlichkeit mit den entsprechenden lateinischen Liedern zeigen, dass man unmöglich an eine nur zufällige Übereinstimmung denken kann; und zufällig müsste ja die Übereinstimmung sein, wenn die deutschen Strophen nur der Melodie und der Form wegen den lateinischen Liedern angehängt worden wären. Dagegen ist es sehr denkbar, dass die lateinischen Gedichte, wenn sie formelle Nachbildungen dieser Strophen sind, auch in Betreff ihres Inhalts durch die deutschen Strophen beeinflusst worden sind. Die Lieder, welche einen entschieden übereinstimmenden Inhalt zeigen, sind: 98 a — 98, 112[a] — 112, 115 a — 115 (Str. 1), 136 a — 136 (Str. 1) und 166 a — 166 (Str. 1). Ausserdem zeugt von näherer Verwandtschaft der identische Refrain in 125 a und 125, und mit Burdach (a. a. O. S. 164) darf man vielleicht in dem Refrain von 141 eine Art von Antwort auf denjenigen von 141 a sehen.

Von den übrigen lateinischen Liedern wage ich nichts Bestimmtes auszusagen; möglicherweise ist der Inhalt einiger eine freie Bearbeitung des Inhalts der entsprechenden deutschen Strophen oder hat doch durch dieselben seinen ersten Anstoss bekommen. Jedenfalls ist es sicher, dass für die lateinischen Vaganten bei ihren Nachbildungen der Inhalt keine wesentliche Rolle spielte. Von unseren 48 lateinischen Liedern haben wenigstens 20 (105, 106, 108—110, 113, 124, 127, 129, 133, 134, 137, 139, 140, 142, 144, 164, 165, 180 und CLXXXVI) einen von den entsprechenden deutschen Strophen ganz abweichenden Inhalt.

Der hauptsächlichste Beweis aber dafür, dass die deutschen Strophen nicht später von einem Sammler oder Abschreiber den lateinischen Liedern angehängt worden sind, um diesen als Singmuster zu dienen, liegt in ihrer äusseren Form. Eine grosse Anzahl derselben zeigt nämlich eine Struktur, die unmöglich dem anders gebauten lateinischen Liede als musikalisches Vorbild direkt nützlich sein konnte. Es muss somit angenommen werden, dass die lateinischen Lieder in Anlehnung an die deutschen Strophenformen entstanden sind, und dass sie also in formeller Hinsicht wirkliche Nachbildungen der deutschen Strophen sind. Ich werde hier eine systematische Übersicht dieses äusseren Verhältnisses der lateinischen und deutschen Strophen zu einander geben und benutze zugleich die Gelegenheit, um die erforderlichen Zusätze und Berichtigungen zu Martins Verbesserungsvorschlägen des lateinischen und des deutschen Textes (a. a. O. S. 48 ff.) zu liefern, insofern die formelle Seite der Lieder dadurch berührt wird.

Einen mit den entsprechenden deutschen Strophen vollkommen identischen Strophen- und Reimbau haben oder hatten die folgenden 17 lateinischen Lieder: 99, 100, 104, 108, 109, 117, 123—126, 128, 131, 137, 139, 141—143. Doch ist bei

diesen, ebenso wie bei den übrigen lateinischen Liedern zu bemerken, dass der Auftakt nicht streng geregelt ist, was übrigens deutlich einen deutschen Einfluss verrät. Doch ist in den lateinischen Liedern ein Streben sichtbar, konseqventer als in der deutschen Lyrik entweder rein trochäische oder rein jambische Verse zu bilden.

Ich gebe nun einige textkritische Bemerkungen zu den oben genannten Liedern.

C. B. 100. Der 5. Vers ist in den beiden Strophen eine Waise und reimt nicht mit V. 7 und 8, wie Martin irrig meint.

C. B. 104 und 104 a. Das lateinische Lied scheint aus zwei (oder drei) ungleich gebauten Liedern zusammengesetzt zu sein. Nur die vier (nach Schmeller: zwei) ersten Strophen sind sicher der deutschen Strophe nachgebildet (Schema: 4 a 4 a 4 a 4 a), vielleicht auch Schmellers dritte Strophe, welche dann in zwei Strophen zu teilen wäre, von denen der ersten zwei Verse (auf *-is*) fehlen. In den letzten von diesen Strophen ist (V. 3) *tam* zu streichen. Die zwei übrigen Strophen mit abweichendem Schema (3 a 2 a 2 a 4 a 4 b 4 b) sind möglicherweise spätere Interpolationen. Meyer (a. a. O. S. 221) meint irrig, dass die deutsche Strophe zu diesen stimmt. — Was die deutsche Strophe betrifft, so nehmen Martin (a. a. O. S. 49), Burdach (a. a. O. S. 160) und Meyer (a. a. O. S. 179) für die zwei ersten Verse Inreim an:

Diu heide/grunet und der walt;
stolçe meide,/wesent palt!

Das ist doch gewiss unrichtig. Nach jener Annahme würde der erste Vers zwei Halbverse von ungleicher Länge haben (1 + 3 Hebungen), der zweite aber zwei Halbverse von gleicher Länge (2 + 2 Hebungen). Ist aber unter solchen Bedingungen

ein Inreim möglich? M. E. sind die Reime *heide: meide,* wenn sie ursprünglich wirkliche Reime bildeten, nur zufällig. Somit fällt auch Burdachs Annahme (a. a. O. S. 160), dass die deutsche Strophe, wegen des in dem lateinischen Liede nicht vorkommenden Inreims, die Nachbildung wäre.

C. B. 117 und 117 a. Die vier letzten Verse jeder Strophe haben nicht, wie Martin sagt, denselben Reim wie V. 2 und 4. Die zweite Strophe zeigt es deutlich. In den übrigen Strophen beachte man den reichen Reim: Str. I: *intima: plurima* und *suspiria: regia: tristia* (beispielsweise statt des unmöglichen *multa* oder *maxima): gaudia;* Str. III: *sedule: Hercule* und *Cerere* (statt *Pallade): Venere: prospere: vincere.* Man lese übrigens Str. II, 4 etwa: *corda mea* (statt *mea viscera;* Hs. + *cordis);* 5: *illud langueo* (statt *langueo);* 7: *exeo* (statt *exero;* Hs. *exsto);* Str. III, 7: *perprospere* (statt *prospere*). Die letzte Änderung ist nötig, weil II, 7 deutlich drei Hebungen haben muss; darnach hat auch die deutsche Strophe an derselben Stelle drei Hebungen.

C. B. 143. Die dritte Strophe, die nicht wie die übrigen Strophen einen einheitlichen Reim hat, sondern die Reimstellung aabb, ist vermutlich interpolirt. V, 2 ist um eine Silbe zu lang; vielleicht ist nur *qui* wegzulassen.

Folgende 13 lateinische Lieder haben dann eine mit den entsprechenden deutschen Strophen identische Strophenkonstruktion, wenn man von der abweichenden Reim- und Cäsurbehandlung absieht: 101, 102, 105, 107, 111, 113—116, 130, 132, 136 und 165. Diese Lieder unterscheiden sich auf folgende Weise von ihren deutschen Entsprechungen: 101, 102, 111 und 113 ersetzen éinen (deutschen) Reim durch zwei, 136 im Gegenteil zwei (deutsche) Reime durch éinen; 115 und 165 ersetzen (deutsche) Waisen durch mit einander reimende Verse, 105 und 132

im Gegenteil reimende Verse durch Waisen; 107 und 114 haben innere Reime eingeführt, was auch 116 gethan hat, wo ausserdem ein (deutscher) Reim von einem schon vorhandenen ersetzt wird; 130 hat einen Vers durch Cäsur in zwei Hälften geteilt; und 135 schliesslich hat innere Reime teils eingeführt, teils weggelassen und ausserdem mehrere Veränderungen in der Anordnung der Reime gemacht.

Zu den einzelnen Liedern will ich folgende Bemerkungen machen:

C. B. 101. Wie Martin schon bemerkt hat, entsprechen die zweite und die dritte Strophe ganz dem deutschen Liede. Die beiden Strophen scheinen ursprünglich zu sein, da sie dem Inhalte nach mit den anderen übereinstimmen.

C. B. 102 und 102 a. Auch von diesem Liede stimmt ein Teil, und sogar alle Strophen ausser der ersten (im Ganzen fünf) vollkommen mit der deutschen Strophe überein. Mit Martin glaube ich, dass das deutsche Lied nach dem fünften Vers einen Vers auf *-üte* verloren hat.

C. B. 107. Nur die erste Strophe vermisst den Inreim, denn *revirescit: cessit* in Str. II reimen sicher (vgl. Burdach, a. a. O. S. 159). Vielleicht darf man in der ersten Strophe, V. 1: *terre* statt *prata* lesen.

C. B. 111. In der dritten Strophe wird man wohl der Konseqvens wegen *púellás: domícellás* als stumpfe Reime auffassen müssen.

C. B. 114. In der 5. Strophe, V. 10 muss natürlich der Reim auf *-ecti* sein; vielleicht darf man lesen: *in secreto loco lecti* statt *loco leto in secreto*.

C. B. 115. Nur die erste und die vierte Strophe haben Reimverse anstatt der deutschen Waisen (I: *apparuit: fuerit*: II: *iuvenes: senes*). Man könnte allerdings glauben, dass diese

Reime zufällig sind (in Str. I sind sie nicht, wie sonst gewöhnlich, reich), aber da, wie schon Meyer (a. a. O. S. 217) bemerkt hat, die Strophen II und III auch dem Inhalte nach von den zwei übrigen sich unterscheiden, ist es möglich, dass sie spätere Interpolationen sind. In Str. II, V. 2 und 4 darf man jedenfalls weder *amóre máritáli: re ártifíciáli* (Martin) noch *amóre máritálí: re ártifíciálí* (Burdach, a. a. O. S. 160) lesen, sondern mit trochäischem Rytmus regelmässig: *ámoré marítalí: ré artíficíalí.* Eine solche falsche Betonung ist in den C. B. ausserordentlich gewöhnlich (vgl. schon den Refrain desselben Liedes).

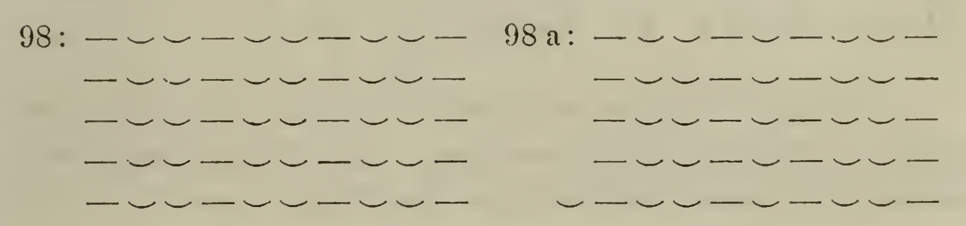
C. B. 130 und 130 a. Str. III, 2 muss statt *rubea* ein mit *amabilis* reimendes Attribut stehen, etwa *gracilis.* In der deutschen Strophe sind die beiden letzten Verse des Schmellerschen Textes in éinen zusammenzuziehen, wie eine Vergleichung mit den anderen Strophen desselben Liedes (Haupt 11, 8) zeigt.

C. B. 136 und 136 a. S. S. 81 f.

Es bleiben noch zu besprechen die 18 lateinischen Lieder die nicht dieselbe Strophenkonstruktion wie die deutschen Lieder aufweisen, und welche also der Form nach wirkliche Überarbeitungen der entsprechenden deutschen Strophen sind. Es sind dies die Lieder: XXIV, 98, 103, 106, 110, 112, 127, 129, 133—135, 140, 144, 163, 164, 166, 180 und CLXXXVI. Von diesen scheinen mir nur 129 und CLXXXVI wegen ihres einfachen Baues ihren deutschen Entsprechungen so unähnlich, dass man zweifeln kann, ob sie wirklich etwas mit einander zu schaffen gehabt haben. Martin (a. a. O. S. 47) und Meyer (a. a. O. S. 178) betrachten 129 als unabhängig von 129 a entstanden, Burdach (a. a. O. S. 157) thut es aber nicht. Mit CLXXXVI a befasst sich keiner von ihnen. Ich ziehe indessen vor diese Lieder im Zusammenhang mit den übrigen zu behandeln, da ja eine Entlehnung der Melodie von Seiten der lateinischen Lieder

recht gut möglich ist, und sonst nicht einzusehen ist, warum die unvollständigen deutschen Strophen (CLXXXVI a ist ja sicher unvollständig) in die Hs. geraten wären.

Um dem Leser das formelle Verhältniss der lateinischen und deutschen Lieder dieser Gruppe zu einander klar zu machen, lasse ich hier die Schemata systematisch geordnet folgen. Die das Metrum störenden Abweichungen der lateinischen Lieder deute ich durch kursive Schrift an. Zunächst führe ich den Fall an, wo der Unterschied zwischen dem lateinischen Liede und der deutschen Strophe in der Anzahl der Senkungen innerhalb der Verse liegt. Es betrifft unsere einzigen daktylischen Lieder (1):



Darnach möge der Fall genannt werden, wo wegen des Zusammenstosses zweier Hebungen im lateinischen Liede Kleinverse angenommen werden müssen (2):

166 : 3 3 a 3 3 a 3 *3 a* + *2 b* Refl. 3 *3* + *2 b*
166 a: 3 a 3 b 3 a 3 b 3 b 5 b Refl. 3 c 5 c

Zusammenziehung zweier Verse, von denen der erste weiblich schliesst und der zweite mit Auftakt anfängt, haben wir im folgenden Falle (3):

180 : 4 a 4 a 3 b ◡ 4 c 4 c 3 b ◡ 4 3 d ◡ 4 3 d ◡ 4 e *6 e*
CLXXX a: 4 a 4 a 3 b ◡ 4 a 4 a 3 b ◡ 4 d 3 e ◡ 4 d 3 e ◡ 4 d 3 ◡ + 3 d

Wir kommen dann zu dem Falle, wo das lateinische Lied klingende Reime anstatt stumpfer mit Beibehalten derselben Anzahl von Hebungen hat (4):

106 : *2a*⌣ + *2a*⌣ 4b *2a*⌣ + *2a*⌣ 4b 4b *2c*⌣ + *2c*⌣ 4b
106a: 4a 4b 4a 4b 4c 4c 4c

Das entgegengesetzte Verhältniss — stumpfe Reime statt klingender — findet auch Statt in einem Falle (5):

164 : 4a 4b *4a* 4b *4a* *4b* *2c* Refl. *6c*
164a: 4 + 4a 4⌣ + 4a 4b⌣ + 4b⌣ + 2c⌣ 6c⌣

Wir haben dann den Fall, wo auch klingende Reime anstatt stumpfer eingeführt worden sind, aber mit Weglassung einer Hebung (6):

103 : 4 *3a*⌣ 4 *3a*⌣ 4 3b⌣ 4 3b⌣ 4 3b⌣
103a: 4a 4a 4a 4a 4b 3b⌣ 4b 3c⌣ 4b 3c⌣

Auch der Fall, dass ein stumpfreimender Vers anstatt eines klingendreimenden mit Hinzufügung einer Hebung angewandt worden ist, kommt, kombinirt mit dem Falle 5, vor (7):

163 : 3a *3b* 3a *3b* 3a *3b* 3a *3a* + *2b*
163a: 3a 3b⌣ 3a 3b⌣ 3a 3b⌣ 3a 4b⌣

Kombinationen der Fälle 4 und 6 finden sich in den folgenden Liedern (8):

133 : 3a *3b*⌣ 3a *3b*⌣ 3a 3a *3b*⌣ 3a
133a: 3a 4b 3a 4b 3a 3a 3b 3a

134 : 4a *3b*⌣ 4a *3b*⌣ 4c 4c *3b*⌣
134a: 4 3a 4 3a 4b 4b 4b

Einfache Verlängerung oder Verkürzung einzelner Verse kommt auch vor (9):

110 : 2a⌣ + 2a⌣ *3b* 2c⌣ + 2c⌣ *3b* 4d *2c*⌣ + *2c*⌣ + *3d*
110a: 4a⌣ 5b 4a 5b 4c 6c

Auch erscheint Verlängerung einzelner Verse, kombinirt mit den Fällen 5 und 7 (10):

XXIV: *5a* 3 a 5 a *5a* 3 a 5 a *5a* *5a* 3 a 5 a Refl. *3*
144 b: 5 a ⌣ 3 b 5 c 5 a ⌣ 3 b 5 c 4 b 4 b 3 d 5 d [Refl.] 2 ⌣

Es bleiben noch diejenigen Fälle, wo ganze Verse hinzugefügt oder weggelassen worden sind. Zuerst diejenigen ohne sonstige Veränderung des Strophenbaues (11):

112 : 4 a 4 a 3 b ⌣ 3 b ⌣ 3 c ⌣ 3 c ⌣ Refl. 4 e 4 e
112[a]: 4 a 4 a 3 b ⌣ 3 b ⌣ 3 c ⌣ 3 c ⌣

127 : 6 a 6 a 4 b 6 a 6 a 4 b 5 c ⌣ 6 3 c ⌣
127 a: 6 a 6 a 4 b 6 c 6 c 4 b

129 : 4 a 4 a 4 a 4 b 4 a 4 b
129 a: 4 a 4 a 4 b 4 b

140 : 3 a ⌣ 2 b 3 a ⌣ 2 b Refl. 4 c 5 c 5 c
140 a: 3 a ⌣ 2 b 3 a ⌣ 2 b 5 c 2 c 3 b 3 b Refl. 4 d 3 b + 2 d 2 d + 3 b

Schliesslich Hinzufügung oder Weglassung einzelner Verse, kombinirt teils mit dem Falle 9 (12):

144 : 4 a 4 a 3 b 3 ⌣ 3 b *4 b* 4 c 4 c
144 a: 4 a 4 a 3 b 3 ⌣ 3 b 3 b

teils mit dem Falle 4 (13):

CLXXXVI : 4 a ⌣ *4 a* ⌣ 4 b *4 b* ⌣ *4 c* ⌣ *4 c* ⌣
CLXXXVI a: 4 a ⌣ 4 b 4 a ⌣ 4 b 4 c 4 c 4 c

Zu diesen Liedern habe ich folgende Bemerkungen zu machen:

C. B. XXIV. Schmellers Stropheneinteilung ist offenbar unrichtig; die 2. Strophe ist vier Verse zu lang. Sie fängt wahrscheinlich mit *Sunamitis* etc. an, und die vorhergehenden

vier Verse bilden den Schluss einer teilweise verloren gegangenen Strophe. Da indessen auch Schmellers Refrain zu der ersten Strophe viel zu lang ist im Verhältniss zu seiner deutschen Entsprechung, glaube ich, dass der grösste Teil desselben, nämlich alles, was nach *Exsurgat Deus* folgt (3 Verse), zu der unvollständigen Zwischenstrophe gehört. Dieser fehlen also schliesslich nur drei Verse, vermutlich die drei ersten. Der Inhalt ist so verdorben und unzusammenhängend, dass man daraus keinen sicheren Schluss in dieser Hinsicht ziehen kann. Des Metrums und des Reimes wegen sind ausserdem folgende Fehler im Schmeller'schen Texte anzunehmen: II, 5: es sind zwei Verse, der erste verdorben, mit *filio* als Reimwort (: *-it*); 10 : *nisi,* nicht *ni;* III, 1 : zwei Verse, der erste verdorben, mit *exercitu* als Reimwort (: *-erit*); 4 : *venie* gehört zum vorhergehenden Verse nach *tempus;* IV, 1 : zwei gute Verse; 4 : *voluit* gehört zum vorhergehenden Verse nach *Ierusalem.*

C. B. 103 a. Mit Bartsch (a. a. O. S. 294) lese ich V. 5: *Tanzen, reien, springen wol* (statt *wir*) *: sol : vol.*

C. B. 112. In Betreff dieses Liedes nimmt auch Martin (a. a. O. S. 56 f.) an, dass der lateinische Teil die Nachbildung ist. Diesen Schluss zieht er aus dem Umstande, dass im lateinischen Liede Senkungen nach altdeutscher Weise fehlen und dadurch in paroxytonischen Wörtern die letzte Silbe des Wortes im Reime den Ton bekommt *(antíquús : amícús, equitávít : amábít).* Ich kann mich jedoch unmöglich davon überzeugen, dass die Strophe so beschaffen ist, wie Martin sagt. Erstens spricht gegen eine Auslassung der letzten Senkung die Thatsache, dass dergleichen sonst in den lateinischen Liedern der C. B. nicht vorkommt (s. Martin, a. a. O. S. 57; von Burdachs zwei Beispielen dafür [a. a. O. S. 160] ist das eine schon oben S. 92 verworfen worden; das andere hat ebensowenig Gültigkeit,

da, wie aus der obigen Darstellung hervorgeht, in mehreren lateinischen Liedern Verse mit klingendem Ausgange um eine Hebung längere stumpfreimende deutsche ersetzen); zweitens ist aber eine solche Annahme ganz and gar überflüssig, sobald man annimmt, dass der überlieferte Text insofern verdorben ist, als zwei Verse um eine oder zwei Silben verkürzt worden sind, denn jene oben besprochenen Reime sind gut weiblich. Ich lese somit beispielsweise:

Floret silva nobilis
floribus et foliis.
Ubi est antiquus
meus [carus] amicus?
[Ab]hinc equitavit.
Eia! quis me amabit!

Die zwei ersten Verse sind von vier Hebungen stumpf, die übrigen von drei Hebungen klingend. Im vierten Verse ist die Betonung sprachlich unrichtig, wie sonst oft in den lateinischen Liedern. Das könnte vielleicht durch eine andere Änderung vermieden werden. *Antiquus : amicus* reimen gut (vgl. C. B. 65, Str. 40: *lorica : lectica : antiqua : amica*), ebenso *equitavit : amabit,* wenn man bilabiale Aussprache von *v* und nachlässige (mitteldeutsche) Aussprache von *b* für den Verfasser annimmt. — Nach dieser lateinischen Strophe folgt der Refrain (mit »Refl.« angegeben); die Frage ist nur, wo er endigt. Ich glaube: mit dem zweiten Verse, weil die zwei ersten Verse, obgleich in verschiedenen Sprachen, mit einander reimen:

Floret silva undique,
Nah mime[1]*) gesellen ist mir we.*

---

[1]) Hs. *mine*

Auch enthält der deutsche Vers einen Gedanken, der in der lateinischen Strophe keine Entsprechung hat; sonst aber ist die inhaltliche Entsprechung vollständig. — Es bleiben noch vier deutsche Verse, die nach Martin stumpf reimen und aus vier Hebungen bestehen sollen:

Gruonet der walt allenthalben:
wa ist min geselle alselange [1]*?*
Der ist geriten hinnen,
owi, wer sol mich minnen?

Nun sind aber die zwei letzten Verse gut klingend und von drei Hebungen und entsprechen somit ganz den zwei letzten lateinischen Versen. Wie verhält es sich schliesslich mit den zwei ersten deutschen Versen? Da sie offenbar zu lang sind und vier lateinischen Versen inhaltlich entsprechen, glaube ich, dass sie von einem Bearbeiter aus vier mit den lateinischen gleichgebauten Versen zusammengezogen worden sind. Vielleicht las man ursprünglich z. B. folgendes:

Allenthalben gruont der walt
mit laube und blumen manicvalt.
Wa ist min liber herre
alselange verre?

Das Wort *geselle* war vielleicht unter dem Einflusse des Refrains eingedrungen. Somit würde die lateinische Strophe der deutschen formell und inhaltlich ganz entsprechen. Der Refrain würde also das Einzige sein, was der Vagant selbständig gedichtet hätte, falls man annehmen darf, dass das deutsche Lied vollständig überliefert worden ist. Sehr kunstlos ist jedenfalls der Strophenbau in seiner jetzigen Gestalt.

---

[1]) Hs. *alsenlange.*

C. B. 129 a. Möglicherweise ist das Lied, wie schon Burdach (a. a. O. S. 157) angenommen hat, in seiner jetzigen Gestalt unvollständig. Sehr möglich ist jedoch auch, dass es in musikalischer Hinsicht den lateinischen Strophen ganz entsprach, vielleicht in der Weise, dass seine beiden letzten Zeilen zweimal gesungen wurden.

C. B. 140. Ich finde es sehr wahrscheinlich, dass der Refrain demjenigen der deutschen Strophe metrisch ganz entsprochen hat. Vollkommene Übereinstimmung kann zu Wege gebracht werden, wenn man einige inhaltlich überflüssige Wörter tilgt. Ich lese:

O! o! totus floreo,
Amore virginali ardeo.
Novus amor est, quo pereo.

C. B. 180 und CLXXX a. In Str. 3 des lateinischen Liedes reimen auch die Verse 7 und 9 *(nimium : martyrum)*. Metrisch falsch sind: I, 4. 11; II, 5. 6. 10; III, 6. 11. Die deutsche Strophe ist auch sehr mangelhaft überliefert. Metrisch falsch sind die Zeilen 1, 5 und 12. In dieser letzten ist *vil rosse* statt *rosse vil* zu lesen (man vergleiche die übrigen Strophen des Eckenliedes). Es ist immerhin möglich anzunehmen, der Verfasser von 180 habe selbst die unrichtige Wortstellung aufgezeichnet und als Vorbild genommen, aber es ist doch kaum glaublich, denn man müsste ihm dann vollständige Unkenntniss des ganzen Eckenliedes zuschreiben. Unrichtige Reimwörter bieten die Verse 3 und 9. Dass die Zeilen 4, 5 denselben Reim wie 1, 2, und 11, 13 denselben wie 7, 9 haben, ist nur ein Zufall bei dieser Strophe.

C. B. CLXXXVI. Hier ist zu bemerken, dass die dritte Strophe durchgereimt ist.

Aus der obigen Untersuchung geht also deutlich hervor, dass die deutschen Strophen in ihrer Gesamtheit nicht von einem späteren Sammler den lateinischen Liedern als etwaige willkürliche Singmuster angehängt worden sind, sondern dass sie mit dem Entstehen der lateinischen Lieder organisch verbunden sind. Zu demselben Schlusse kommt man auch, wenn man die rein musikalische Seite beachtet. Nach Schmellers Angabe (a. a. O. S. 262) ist für 16 unserer lateinischen Lieder (XXIV, 106, 109, 110, 113, 114, 116, 123, 124, 126, 127—130, 140 und 141) die Melodie mit Noten oder Neumen angegeben, aber ausserdem auch für 4 der entsprechenden deutschen Strophen: 110 a, 113 a, 114 a und 123 a, zu welchen noch 109 a hinzuzufügen ist[1]). Dieser letztere Umstand wäre schon an und für sich höchst auffallend, wenn man annähme, dass die deutschen Strophen erst später hinzugefügt wurden; denn wozu zweimal die Singweise anführen? Eine solche Annahme wird aber ganz unhaltbar, sobald man den Umstand beachtet, dass die Melodien der deutschen Strophen mit denen der entsprechenden lateinischen nicht vollkommen übereinstimmen. Allerdings sind inbezug auf 109 — 109 a (in beiden Liedern umfasst die Melodie nur die vier ersten Zeilen), 113 — 113 a (die Melodie umfasst nur fünf Zeilen), 114 — 114 a (die Melodie umfasst im lateinischen Liede [zwei Strophen] sechs Zeilen, im deutschen zwei Zeilen und ein Wort) und inbezug auf 123 — 123 a die Abweichungen meist so unbedeutend, dass man einfach an schlechte Überlieferung glauben kann, um so mehr da die Strophenkonstruktionen der lateinischen und der deutschen Lieder dieselben sind (s. oben S. 88 und 90). In 110 aber, wo auch der Strophenbau demjenigen der deutschen Strophe nicht ganz entspricht (s. oben

[1]) Nach einer gütigen Mitteilung des Herrn Dr. Aug. Hartmann.

S. 94), sind die Abweichungen, wenigstens im Grossen und Ganzen, ohne Zweifel ursprünglich: nur die Melodie der vier ersten deutschen Verse findet sich deutlich im lateinischen Liede (nur die letzte Strophe ist mit Neumen versehen) wieder [1]. — Es ist also offenbar, das der Vagant, der 110 gedichtet, die Melodie der deutschen Strophe seinem Liede zu Grunde gelegt hat.

* * *

Ich habe bis jetzt unsere Sammlung lateinischer und deutscher Lieder so behandelt, als wenn das Verhältniss der lateinischen und deutschen Lieder zu einander in jedem einzelnen Falle dasselbe wäre, und glaube dabei unzweideutig gezeigt zu haben, dass die alte Ansicht, es seien die lateinischen Lieder die formalen Nachbildungen der entsprechenden deutschen Strophen, die richtige ist. Nun meint aber R. M. Meyer dass man kein Recht hat vorauszusetzen, dass sämtliche lateinische Lieder Nachbildungen sind und er sucht auch zu beweisen, dass mehrere lateinische Lieder es nicht sein können, sondern dass im Gegenteil mehrere deutsche Strophen den lateinischen nachgebildet, oder auch nur des gleichen Strophenbaues halber mit ihnen zusammengestellt worden sind (vgl. oben S. 76 f.). *A priori* ist natürlich eine solche Annahme möglich. Aber ist sie auch wahrscheinlich? Ich glaube es nicht. Der Umstand, dass fast sämtliche deutsche Lieder einstrophig, und die meisten unvollständig sind, spricht jedenfalls für die Annahme, dass dieselben durchgängig als formale Vorbilder gedient haben. Dieser Schluss würde noch mehr überzeugend sein, wenn man anneh-

[1] Meine Angaben gründen sich auf eine Abschrift der Melodien, welche Herr Dr. Aug. Hartmann gütigst für mich besorgt hat.

men könnte, dass unsere lateinischen Lieder — wenigstens die, welche die angenommene kleine Specialhandschrift gebildet haben (s. oben S. 79 f.) — von einunddemselben Verfasser herrühren. Das kann man aber nicht: die einzelnen lateinischen Lieder sind in stilistischer Hinsicht einander allzu unähnlich. Dieses stützt wiederum andererseits meine Hypothese, — denn es wäre doch sonderbar, wenn von mehreren Vaganten, welche deutsche Strophen zugedichtet hätten, kein einziger auf den Einfall gekommen wäre mehrstrophige deutsche Lieder zu verfassen. Ich will indessen die verschiedenen Beweisgründe Meyers für die Unursprünglichkeit einzelner deutschen Strophen durchmustern um zu zeigen, dass kein einziger bindender Grund vorliegt die Ansicht von einem einheitlichen Verfahren der Vaganten aufzugeben.

Meyers wichtigstes Kriterium zur Beurteilung der Ursprünglichkeit oder Unursprünglichkeit eines deutschen Liedes ist folgendes: wenn eine deutsche Strophe einfach gebaut und zugleich inhaltlich ungekünstelt oder zu einem abgeschlossenen Ganzen aus anderswoher bekannten Versformeln zusammengesetzt ist, so ist sie ursprünglich; ist dagegen der Strophenbau komplicirter (Reimhäufung und Reimkreuzung) und der Inhalt gekünstelt oder unzusammenhängend, so haben wir eine Nachbildung des entsprechenden lateinischen Liedes oder, wenn man so will, eine selbständige Zudichtung des Vaganten auf dieselbe Melodie. So betrachtet Meyer 112[a], 115 a, 129 a, 141 a, 142 a und 165 a als Originalgedichte, gerade weil ihre Form sehr einfach und ihr Inhalt ungekünstelt, volkstümlich ist (112[a], 141 a und 165 a: Liebeslieder; 115 a und 142 a: Frühlingsstrophen; 129 a: Tanzliedchen). Diese Gründe finde auch ich unstreitig; dagegen kann ich nicht einsehen, dass es berechtigt wäre, aus dem Umstande dass die Form eines Liedes zu kunstvoll und sein Inhalt

nicht rein volkstümlich ist, (wie bei 98 a, 99 a, 101 a—104 a, 111 a, 116 a, 123 a, 124 a, 126 a, 132 a, 133 a, 139 a, 143 a und 166 a) den Schluss zu ziehen, dass es eine Nachbildung eines lateinischen Vagantenliedes sei und nicht *vice versa*. Warum sollten erstens die Vaganten nicht ebensowohl höfische Minnelieder als mehr oder weniger volkstümliche Gedichte zu Vorbildern genommen haben? Vorausgesetzt dass die Melodie eines deutschen Liedes ihnen gefiel, so war es ihnen wohl gleichgültig ob es volkstümlichen oder höfischen Ursprungs war. Und dass unsere Vaganten die ritterliche Hofpoesie kannten, geht aus dem Inhalt ihrer Lieder mehrmals hervor. Meyer giebt ja selbst ausdrücklich zu (a. a. O. S. 222), dass wenigstens 105 a, »eine pastourelle wol nach französischem muster,» ebenso wie 106 a und 110 a, zwei Strophen Reinmars, und vielleicht noch 125 a, auch eine Pastourellenstrophe, die Vorbilder der entsprechenden lateinischen Lieder gewesen sind. Also hindert principiell nichts alle höfisch gehaltenen Strophen, vor Allem die, welche von bekannten Dichtern herrühren (113 a, 114 a, 128 a, 130 a, 131 a, 144 b, 164 a und CLXXXVI a), als Vorbilder der entsprechenden lateinischen Lieder zu betrachten. — Was wieder die deutschen Strophen betrifft, deren Inhalt mehr oder weniger unzusammenhängend ist, wie 99 a und 111 a, die aus sinnlosen Formeln bestehen, oder wie 100 a und 133 a, in denen der Inhalt in ungewöhnlicher Weise geordnet vorliegt (das Naturbild am Schlusse der Strophe), oder wie 103 a, die aus verschiedenen unvermittelten Bestandteilen zusammengefügt ist, oder wie 123 a und 126 a, die sonst inhaltlich unbeholfen sind, so ist es mir ebenso unbegreiflich, warum sie Nachbildungen der lateinischen Lieder sein müssen. Sie können ja, trotz ihres unbeholfenen Inhalts, sehr wohl ihrer Melodie und Form halber als Muster genommen worden sein.

Meyer meint aber (a. a. O. S. 215, 220), dass einige der deutschen Strophen (101 a, 102 a, 104 a, 123 a und 133 a) ihren Vagantenursprung auch dadurch deutlich verraten, dass sie Ausdrücke aus der lateinischen Vagantenpoesie in deutscher Übertragung aufweisen. Er giebt folgende Fälle an: 101 a, 102 a, 104 a: *manichvalt;* 123 a: *aller slahte* (lat. *omnium generum*); und 133 a: *rosen, lilien si uns git* (vgl. C. B. 35, 16, 3—4: *et lilium / rosaque periere;* 40, 5, 6: *rosam maritans lilio;* 65, 58, 5—6: *Sic emergunt lilia, / sic rose novelle;* 103, 4, 7—8: *dulcius est carpere / iam lilium cum rosa;* 126, 3, 3—5: *rosa rubet rubore, / et lilium convallium / tota vincit odore,* u. ö.). Sind aber diese Ausdrücke sicher der lateinischen Vagantenpoesie entlehnt? Ich bin keineswegs davon überzeugt. Sie kommen nicht selten im späteren Minnesang vor, der doch von der lateinischen Poesie nur sehr wenig beeinflusst worden sein kann. *Manichvalt* und *manger hande leie* sind schon von Meyer (s. a. a. O. S. 215) bei Walther von der Vogelweide und Neidhart angetroffen worden. Für das erste Wort kann ich noch folgende Stellen, ausser den bei Lexer angegebenen (Neidh. 58, 13; LI, 9; Rugge, MF. 110, 33), anführen: König Tirol von Schotten: *Got hat wunder manikvalt* MSH. I, 5 a (I, 1, 1); Meister Stolle: *Vrouwe Ere hat grozen schaden, ir klage ist manikvalt* MSH. III, 10 b (Str. 41, 1); Konrad von Würzburg: *Din gewalt / manikvalt* MSH. II, 310 b (I, 5, 1—2) und *uz dem swarzen dorne lachet / wiziu bluot vil manikvalt* MSH. II, 314 a (III, 1, 9—10); Hadloub: *Ich schouwete si vil manikvalt* MSH. II, 287 a (XIII, 7, 1). Mit *manger hande leie* Neidh. 32, 13 ist Neifen: *maneger leige* (Haupt 31, 29) zu vergleichen. Was dann die Zusammenstellung von Rosen und Lilien betrifft, so finde ich sie an folgenden Stellen: Heinrich von Morungen: *doch wart ir varwe*

liljen wîz und rôsen rôt MF. 136, 5; Walther von der Vogelweide: *kumt iu mit zühten sîn gemeit, / sô stêt diu lilje wol der rôsen bî* Lachm. 43, 31—2; *Got hât ir wengel hôhen vlîz, / er streich sô tiure varwe dar, / sô reine rôt, sô reine wîz, / dâ rœseloht, dâ liljenvar* Lachm. 53, 35—8; *sîn liljerôsevarwe wart sô karkelvar* Lachm. 68, 2; *ir wangen wurden rôt, / same diu rôse, dâ si bî der liljen stât* Lachm. 74, 30—1; Regenbogen: *daz ich den zukker suezen, rubin roten munt / bi liljen wizen wengelin sach* MSH. III, 452 a (I, 1, 4—5). Lilien zusammen mit anderen Blumen (auch Rosen) nennen ausserdem noch Der Marner (MSH. II, 239 a, [VII, 2, 3]), Hugo von Werbenwag (MSH. II, 69 b [V, 10]), Der Tannhäuser (MSH. II, 84 a [III, 3, 4]), u. a. Aus allem diesem geht hervor, dass man kein Recht hat, die oben angeführten Ausdrücke als Plagiate aus dem Lateinischen anzusehen, nur weil sie zufällig in dem ältesten deutschen Minnesang nicht aufzuweisen sind.

Hiemit will ich doch nicht ohne Weiteres behaupten, keine von unseren deutschen Strophen könne von einem Vaganten verfasst worden sein. Im Gegenteil, ich glaube mit Bestimtheit, dass wenigstens einige derselben von Leuten mit klassischer Bildung, also wahrscheinlich von fahrenden Klerikern, herrühren. 117 a ist ja voll klassischer Frauennamen (Dido, Helena u. s. w.) und in 111 a, 124 a und 132 a ist wohl die Erwähnung der »Frau Venus» nicht einem ritterlichen Sänger zuzuschreiben (vgl. doch Burdach, a. a. O. S. 162 f.). Aber dieser Umstand beeinträchtigt nicht im Geringsten die Ansicht, es seien die lateinischen Lieder Nachbildungen der angehängten deutschen Strophen, denn nichts verbietet uns anzunehmen, dass ein Vagant die Melodie eines deutschen Vagantenliedes, ebenso gut wie die eines volkstümlichen oder höfischen Liedes, benützte. Das Ver-

hältniss der lateinischen Lieder der C. B. zu den deutschen Strophen bleibt in jedem Falle dasselbe.

Meyer stützt aber seine Ansicht von der Unursprünglichkeit gewisser deutscher Strophen in Bezug auf die entsprechenden lateinischen Lieder nicht nur auf die Form und den Inhalt eben dieser deutschen Strophen, sondern auch auf den Charakter der lateinischen Lieder. Wenn diese echte Vagantengedichte sind, d. h. nur echt lateinische Ausdrücke und Wendungen aufzuweisen haben (wie 98, 99, 101, 102, 104, 111, 116, 123, 124, 126, 127, 132, 136 (Str. II), 139 und 165), oder auch wenn sie offenbar von der deutschen Lyrik beeinflusst sind, aber dem Inhalte nach den deutschen Strophen nicht entsprechen (wie 100, 103 und 143), dann sind sie, nach Meyers Erachten, nicht Nachbildungen der deutschen Strophen. Was zuerst die letztere Kategorie — lateinische Lieder, entstanden unter dem Einflusse deutscher Gedichte — betrifft, so sehe ich unmöglich ein, warum sie nicht formelle Nachbildungen der entsprechenden deutschen Strophen sein können, obgleich sie inhaltlich von ihnen nicht direkt beeinflusst worden sind. Einige sind es ja übrigens auch mehr oder weniger (s. oben S. 87 f.). Was war wohl natürlicher, als dass Vaganten, die lateinische Liebeslieder im Stil der deutschen dichten wollten, für die formelle Seite ihrer Gedichte gewisse ihnen geläufige deutsche Strophen — sie brauchten ja nicht die ganzen Lieder aufzuschreiben — als Muster nahmen? Und ist nicht auch ein ähnliches Verfahren denkbar bei den echten Vagantenliedern? Ich kann mir wenigstens sehr gut vorstellen, dass Vaganten, die nicht mit der deutschen Minnelyrik so vertraut waren, dass sie die Ausdrucksweise derselben notwendig nachahmten, sich doch der Melodie und der äusseren Form beliebter deutscher Liebeslieder bedienten, um ihre Liebeslieder in der guten alten Weise zu dichten. Und

wenn Meyer aus dem Umstande, dass einige lateinische Lieder (wie 107 und 108) Kompilationen so verschiedenartiger Elemente sind, dass sie nur als Zusammenstellungen von Strophen desselben Masses zu beurteilen sind, die Schlussfolgerung zieht, dass die deutschen Strophen Zudichtungen des Vaganten, des Sammlers, sein müssen, so behaupte ich, dass es gar nicht unwahrscheinlicher ist anzunehmen, dass die deutschen Strophen die formellen Vorbilder der ursprünglichen lateinischen Gedichte gewesen sind, welche später durch Zudichtungen (wenn man einmal den Liedern ein einheitliches Entstehen absprechen will) verlängert wurden.

Schliesslich mag noch ein Erklärungsversuch Meyers, wie die Vaganten dazu kamen auch deutsche Lieder den lateinischen Liedern hinzuzudichten, erörtert werden. Von 108 a sprechend, sagt Meyer (a. a. O. S. 184), diese Strophe sei dem lateinischen Liede »als ein weiteres muster des ursprünglich deutschen masses — — — — nachgestellt, gleichsam zur erläuterung» und fügt hinzu, dass in den C. B. wiederholt »erläuternde verse» grösseren Gedichten folgen, namentlich die »Versus» 38 a, 39 a und 116 b den Liedern 38, 39 und 116 + 116 a. Der Vergleich ist indessen unglücklich, wie Meyer selbst einzusehen scheint. Diese lateinischen Zuthaten, welche in inhaltlicher Beziehung zu den vorhergehenden lateinischen Liedern stehen, sind ja der Form nach von diesen verschieden, einander aber gleich. Ich zweifle gar nicht daran, dass sie, ebenso wie alle übrigen unselbständigen hexametrischen Zudichtungen (im Ganzen 34, unter denen die drei oben S. 79 genannten, welche mitten in unserer kleinen Liedersammlung vorkommen) von einem Kopisten oder dem Besitzer einer früheren Vorlage der Hs. herstammen. C. B. 108 a betrachtet aber Meyer als eine Zudichtung desselben Vaganten, der 108 schuf. Somit haben wir unter den

lateinischen Gedichten der C. B. keine Analogien für das Verfahren, welches Meyer den Verfassern der lateinischen Lieder zuschreibt.

Aus der ganzen vorhergehenden Untersuchung scheint mir also deutlich hervorzugehen, dass man keinen hinreichenden Grund hat der Ansicht entgegenzutreten, dass unsere sämtlichen lateinischen Lieder den entsprechenden deutschen Strophen der Form und bisweilen dem Inhalte nach nachgebildet sind. Was uns bei diesem Resultate vor Allem überraschen muss, ist, dass die Nachbildungen vor den Vorbildern in der Hs. stehen; man würde natürlich das Gegenteil erwarten, weil man *a priori* geneigt ist in der Einrichtung der Handschrift die Hand des Verfassers zu erkennen, und ein Verfasser muss ja zuerst das Muster aufschreiben (wenn er einer Aufzeichnung bedarf), ehe er es nachbilden kann; so muss man aber annehmen, dass der erste Sammler aller dieser Lieder das Hauptsächlichste — die vollständigen lateinischen Gedichte — zuerst aufschrieb und erst nachträglich die Musterstrophen. Auch ein anderer Umstand ist auffallend, der nämlich, dass überhaupt die Musterstrophen bewahrt worden sind (einige sogar mit Neumen). Man hat ja sonst in den mittelalterlichen Texten, so viel ich weiss, keine Beispiele eines solchen Verfahrens. Vielleicht verdanken wir die deutschen Strophen nur einer originellen Idee des Sammlers, der, möglicherweise in seiner Eigenschaft als einer der Verfasser, an der Erhaltung der Musterstrophen Gefallen fand. Wenn ich noch eine Vermutung über das Entstehen unserer kleinen Liedersammlung aussprechen dürfte, so möchte ich als meine Ansicht anführen, dass die lateinischen Lieder in einem kleinen Kreise guter Freunde auf Grund eines gemeinsamen Beschlusses entstanden sind. Jeder unserer Vaganten sollte sich bekannte

deutsche Strophen zum Muster nehmen und im Anschluss an ihre Strophenformen und Melodien seine Lieder dichten. Ich stütze diese Ansicht teils auf die konsequente Benutzung deutscher Lieder, teils auf den Umstand, dass nie dieselbe deutsche Strophe mehreren lateinischen Liedern als Vorbild gedient hat, obgleich nicht selten genau dieselbe Strophenform [1]) (und damit vielleicht auch dieselbe Melodie) vorliegt. So erklärt sich auch leichter, dass zwei verschiedene Strophen aus Walthers oben besprochenem Liede als Musterstrophen benutzt sind: jeder Verfasser wollte seine Vorbilder haben.

In seinem Aufsatze in der »Zeitschrift für deutsches alterthum» untersucht Meyer vor Allem die deutschen (und lateinischen) Lieder ihrer selbst wegen, um die volkstümlichen Elemente herauszusondern. Ich will hier diese sehr interessante Frage nicht berühren, weil sie mich zu weit führen würde. Vielleicht finde ich ein anderes Mal Gelegenheit Meyers Ansicht in diesem Punkt näher zu betrachten.

---

[1]) Vgl. C. B. 99 a — 101 a — 102 a — 132 a, 108 a — 137 a, 129 a — 136 a.

Axel Wallensköld.

The English Language in Finland.

Finland is, no doubt, the only corner of the world, where five modern languages are studied in almost every high school. To a foreigner this state of things will seem monstrous, especially to an Englishman who, as a rule, learns his own language thoroughly and manages to get on with it in all countries; but to us this appears to be the most natural thing in the world. Swedish and Finnish *must* be learnt — not to speak of a certain impending necessity; the German language is indispensable, being of so much use to the scientific student — and French? Who could pretend to being properly educated without having acquired, at least, an inkling, of the language of the diplomatic and the polite world? Some would, perhaps, but, of course, fashion prevails, and so French is learnt by almost everybody in Finland.

Under these circumstances it seems cruel to speak of a sixth language, cruel to pupils, I mean, who have quite enough to learn, as it is. And yet, this is the very crime I am committing. The English language is of too much importance in every respect, to be neglected in any country, yet in Finland

this has been the case for years and years. It was not till 1886 that English was introduced into some of our State-Schools, as a free subject, to be chosen at will by the pupils from among three others, German, French and Russian, though before that time it was studied in some few private schools, even as far back as the year 1857. This seems rather contradictory, but what I mean to say, is, that, until the last five years, the State and School-Board have done next to nothing to promote a more general study of a language so useful and so beneficial to young and old. The simple fact of there being, now, quite a number of private schools in Finland where English is taught, and the still greater number of private teachers of English, indeed prove the interest which is taken in the language and in English literature, while the number of Swedish translations alone, from English works «For the Young», that crowd our bookshops at Christmas, is the best sign of what our opinion is as to this branch of its literature. On the other hand, to enlarge upon the difficulty a mother or teacher will find in choosing a good French book for her young daughter or pupil, is superfluous here, this well-known fact speaking for itself.

The statement given above concerning the date when English was introduced into our State-School, is to be taken in regard to Ladies' Schools only. In the lyceums, the so-called «Normal Lyceums» for boys, English is still an unexplored field of instruction, but in the «Realskolan» of Helsingfors, the Lyceums («Reallyceer») of Helsingfors, Åbo, Tammerfors and Nyslott, and the Elementary School of Viborg, it has been taught for some years past, though to a small number of pupils. The following statement will prove this.

To begin with Helsingfors and the Lyceum, the average number of pupils in English has been about 13; at the

Lyceum of Tammerfors, where English is compulsory, there have been from 8—15 pupils in the sixth class (since 1889), from 7—12 in the seventh (since 1890), and 7 in the eight (since 1891). As to the number of pupils at the Lyceum of Åbo I am sorry to say the specification I received from the Head-Master, gives no certain number of pupils, it only says that «it depends on the number of pupils in each class, as English is compulsory.» This is also the case with the statement sent from the Lyceum of Nyslott, where «English is compulsory and learnt by the whole class» — it does not say by how many pupils. The Elementary School of Viborg can boast of 18 pupils, on an average, and the «Realskolan» of Helsingfors, of the same number.

In learning these facts, the question forces itself upon us, why should a language, so interesting and so useful in practical life, be studied only by a limited number of pupils at a few of the larger schools? The answer is easily found. It is not among the subjects required for the student's examination, as in Sweden; the pupil, on leaving school, is not allowed to be examined in English at the University — English «does not count», and the «white cap» being the highest ambition of every school-boy, he will, of course, leave out any study that does not further this end. I must confess, that to me it seems a curious inconsistency that allows students to write *pro exercitio* in English at the University (Phys. Mathemat. Sec.), and to go in for an examination — also in English — for their bachelor's degree in pedagogy. Why this leniency afterwards? It does not seem consistent.

There are, however, certain schools in Finland, where more attention is given to the English language (as to the number of lessons, at least), viz. the Navigation Schools, and the Com-

mercial Schools, and this is natural enough — (though indeed, there is a certain commercial school in our country, where some years ago the English language was considered «unnecessary for *girls*»! At last it was introduced, and proved very useful indeed). At our Navigation Schools, English is indispensable, and, of course, compulsory, and here we find a larger number of pupils. Thus, at the Navigation School of Åbo the number varies between 60 and 120 yearly, at that of Mariehamn there have been 32 every year for nineteen years past, at Vasa an average of 14, since 1881, at Uleåborg 16, since 1880, at Helsingfors 11, and at Viborg, during the period of eight years, 8 pupils yearly.

In the Commercial Schools English is not compulsory, but the pupils, those of Helsingfors, at least, seem to realize the necessity of learning the language of a people that «rules the waves», and most of them take part in the English lessons. I regret to say that I have not been successful in obtaining the «Prospectus» of more than four commercial schools, viz. those of the Commercial Institute of Helsingfors, the Commercial Schools of Kuopio, Brahestad and Uleåborg. In the first-named the average number of pupils has been 80. In the Commercial School of Kuopio there were about 11, in that of Uleåborg 40 and in that of Brahestad 51. — In connection with these statements, it may be mentioned that the Polytechnic of Helsingfors can boast of an average of 25 yearly.

Another detail to be considered in this paper, is the method of teaching English at the different schools, as well as the textbooks which are used at present. The former being evidently the consequence, more or less, of the latter, I shall proceed to giving a complete list of the books:

1 a). *Afzelius,* »Engelsk elementarbok», used at
Helsingfors, The Polytechnic,
Helsingfors, The »Realskolan».

1 b). *Afzelius,* »Engelsk Handelskorrespondens», used at
Helsingfors, The Commercial Institute,
Åbo, The Navigation School,
Kuopio, The Commercial School.

2 a). *Brekke,* »Lärobok i engelska språket för nybegynnare», used at
Helsingfors, The Swedish Ladies' School.

2 b). *Brekke-Andersin,* »Englanninkielen Oppikirja», used at
Helsingfors, The Finnish Ladies' School,
Helsingfors, The Commercial School.
Tammerfors, The Lyceum,
Nyslott, The Lyceum,
Uleåborg, The Commercial School,
Kuopio, The Commercial School.

3. *Burnett,* »Little Lord Fauntleroy», used at
Tammerfors, The Lyceum.

4. *Crüger,* »Engelsk elementarbok, Sievers bearb.», used at
Vasa, The Navigation School,
Brahestad, The Commercial School.

5. *Furuhjelm,* «English Reading-Book for Senior Classes» used at
Helsingfors, The Lyceum,
,, The «Realskolan».

6. *Gray,* »The Rule of the Road», used at
Helsingfors, The Navigation School.

7. *Grönlund,* »Lärobok i engelska språket», used at
Mariehamn, The Navigation School.
8. *Hernstedt,* »Lärobok i engelska», used at
Viborg, The Elementary School.
9. *Kjellberg,* »Lärobok för ungdom i engelska språket», used at
Helsingfors, The Navigation School,
„ The Lyceum,
„ The Commercial Institute.
Brahestad, The Commercial School.
Åbo, The Lyceum.
10. *Lamb, Ch. & M.,* «Tales from Shakespeare», used at
Helsingfors, The Swedish Ladies' School.
11. *May,* »Lärobok i engelska språket», used at
Mariehamn, The Navigation School.
12. *M. C.,* »Englannin kielen käännösharjoituksia», used at
Helsingfors, The Finnish Ladies' School.
13. *M. H.,* »Englannin kielen lukukirja», used at
Uleåborg, The Navigation School,
Tammerfors, The Lyceum.
14. *Marén,* »Engelsk läsebok», used at
Helsingfors, The Commercial Institute,
Brahestad, The Commercial School.
15. *Oppman,* »Kielioppi», used at
Tammerfors, The Lyceum.
16. „ »Englannin kielen lukukirja», used at
Tammerfors, The Lyceum.
17. *Rohde-Berlitz,* »Praktisk lärobok i engelska», used at
Uleåborg, The Navigation School.

18. *Rohde-Berlitz,* «The Royal Readers, Sequel to N:o IV», used at
Helsingfors, The Swedish Ladies' School,
Helsingfors, The Finnish Ladies' School.
19. *Swan,* »Englannin kielioppi», used at
Nyslott, The Lyceum,
Uleåborg, The Navigation School.
20. *Sturzen-Becker,* »Engelsk språklära», used at
Mariehamn, The Navigation School.
21. „ »Engelsk Läsebok I», used at
Uleåborg, The Commercial School.
22. *Svensson-Rosenthal,* »Mästerskapssystemet», used at
Helsingfors, The Commercial Institute,
Åbo, The Navigation School.

From the above list it will be seen that a large number of old-fashioned grammars, like those by Crüger, Grönlund, Hernstedt, Kjellberg, May, Swan, etc. are still employed by most of our schools, whereas a practical grammar, such as that by Brekke, for instance, is used at *one* Swedish school only. The Finnish edition by Brekke-Andersin seems to have attracted the notice of some teachers, for we find it in use at six different schools, which indeed, is a good beginning to a very desirable reform. Brekke's Grammar, the Swedish edition as well as the Finnish, is a book, highly to be recommended to all teachers who realize the convenience of having a practical grammar to deal with, and to all those, who wish to teach their pupils

genuine, modern, good English, the living tongue of a practical people, not a «dead» language pieced together from various translations of foreign grammars. The sad fact of there being still so many old-fashioned or inapplicable English school-books in use, is the surest sign of what the method of teaching that language must be in our country — all theory, or at least, theory first and practice afterwards! In expressing this general supposition, I, of course, do not mean to judge my brother-teachers, without being conversant with their methods. I am quite aware that a clever teacher can do wonders with an idiotic school-book — but how much of his precious time does he not waste? And what does he gain? And what might he not attain with a good school-book?

Looking at the Prospectus of the Navigation School of Uleåborg, I was struck by a most astonishing peculiarity there. For the 1:st class, «Styrmansklassen», a recently published book of great value, Rohdes «Praktiska lärobok i engelska språket», seems to have been introduced, while in the 2:nd, «Kaptens-klassen», the unfortunate pupils are regaled with Swan's «Englannin kieli-oppi»! The contrast is too great, to pass unnoticed. — As to Rohde's book it is with the greatest satisfaction that I note the introduction of this work into one of our schools. It is to be hoped, that it will prove a success, and be used by many teachers.

In speaking of the English language in Finland, I have, as the reader will find, kept strictly to facts gathered almost exclusively from our State-Schools. A more satisfactory field of exploration, though a smaller one, is, of course, presented by our private schools, which, in general, enjoy more freedom with regard to school-books and to new methods of teaching etc.

But interesting as such exploration would prove, it is beyond the confines of these few pages.

It is with great pleasure that I add that the interest in the English language, as shown by private classes, and by private pupils in general, seems to be growing from year to year. This is best proved by the number of young ladies who yearly venture alone on the long voyage from Hangö to Hull, and, who return home delighted with what they have seen and heard — and perfected in the language of «Albion». — But I now take the liberty of asking a question, directed to anybody whom it may concern:

«Where are all these young teachers, so full of energy, of new ideas and new methods, to find work?»

Before closing this paper, I beg to express my most grateful thanks to all those who so kindly supplied me with the above-mentioned statistics.

Anna Krook.

Gedanken über den neusprachlichen Unterricht in Finland.

Obgleich wir Finländer uns nicht gern von Ausländern schlechtweg für Russen erklären lassen, sondern den verzeihlichen und kraft unserer Verfassung berechtigten Stolz besitzen, für eine in jeder Beziehung besondere Nation gelten zu wollen, schmeicheln wir uns doch damit, *ein* Verdienst mit unseren Nachbarn im Osten gemein zu haben — eine gewisse Fertigkeit in der Anwendung fremder Sprachen. Was bei den Russen jedoch auf anerkannten, natürlichen Anlagen beruht, speziell hinsichtlich der Aussprache, ist bei uns als das Ergebnis ethnographisher, politischer und kulturgeschichtlicher Verhältnisse zusammengenommen, anzusehen. Einer Verordnung des Jahres 1881 gemäss ist jeder Bewerber um ein noch so niederes Amt gezwungen, ein Zeugnis über Kenntnis sowohl der schwedischen als auch der finnischen Sprache vorzulegen. Ja, in den letzten Jahren ist es so weit gekommen, dass bei Besetzung von vielen hohen und niederen Stellen auch noch eine besondere Rücksicht auf Sprechfertigkeit im Russischen genommen wird.

Zur praktischen und theoretischen Beherrschung dreier von einander so verschiedenen Sprachen gelangt man offenbar nicht ohne sich einer teils recht anstrengenden geistigen Dressur unterworfen zu haben. Die formelle Bildung, welche von vielen als Hauptzweck des Sprachunterrichts angesehen wird, müsste also in der Schule schon durch Erlernung dieser drei Idiome einigermassen erreicht werden. Und doch ist es wohl noch keinem weder Philologen noch Pädagogen unseres Landes bisher eingefallen zu behaupten, dass wir uns mit diesen drei Sprachen genügen lassen könnten. Nein, die Bande, welche uns mit der westeuropäischen Kultur verknüpfen, sind allzu fest, als dass von einem Ausschluss oder auch nur einer Einschränkung des Studiums hinsichtlich irgend einer der drei grossen Kultursprachen die Rede sein könnte; nicht nur in dem Stundenplane der zur Universität leitenden Privatschulen ist diesen Sprachen eine gewisse Anzahl Stunden eingeräumt, sondern haben auch im Laufe des letzten Jahrzehntes Männer mit wissenschaftlicher Bildung es nicht unter ihrer Würde geachtet, anstatt der alten die modernen Sprachen zum Hauptgegenstande ihrer Studien zu machen.

Zu einer Professur in der romanischen und germanischen Philologie haben wir es trotz aller Anstrengungen der betreffenden Behörden bisher allerdings noch nicht gebracht. — wir wollen annehmen, dass wir, wenn die Hoffnungen der modernen Philologen seiner Zeit erfüllt werden, *zwei* Lehrstühle anstatt eines einzigen erhalten — aber trotzdem werden, wie an der Hochschule so auch an den Elementarschulen, die Studien der modernen Sprachen von Jahr zu Jahr mit grösserem Ernst und Eifer getrieben. Auch sind die Forderungen, die man gegenwärtig an den Lehrenden stellt, durchaus nicht gering. Schon was die theoretischen Einsichten betrifft, ist der vom Universitätslektor, dem die Prüfung der Sprachlehrer bisher

obgelegen hat [1]), vorgeschriebene Kursus durchaus kein unbedeutender. Hier mögen nur die Forderungen in der deutschen Sprache angeführt werden. Der Examinand soll nicht allein die Übungen in einem Lehrbuche (Calwagen) übersetzen können, welches so grosse Schwierigkeiten enthält, dass es den schriftlichen Proben im Latein beim Abiturientenexamen an die Seite gestellt wird, er soll ausserdem mit ziemlicher Genauigkeit die Regeln der für höhere Lehranstalten bearbeiteten Grammatik von Ed. und Fr. Wetzel angeben können. Dies was die eigentliche Sprachlehre betrifft. In der Litteratur wiederum wird eine genaue Kenntnis der Geschichte der deutschen National-Litteratur von Dr. Herman Kluge verlangt, und ausserdem muss man an die dreissig Werke von hervorragenden Schriftstellern so genau gelesen haben, dass man auf Wunsch des Examinators den Inhalt irgend eines derselben erzählen kann. Von denjenigen Lehrerinnenkandidaten, welche die s. g. »Fortbildungsanstalten» beziehen, wird für die höchste Note ungefähr dasselbe Mass verlangt; in der schwedischen Fortbildungsanstalt tritt anstatt Wetzel Heyse-Lyon, woneben noch Behaghel, Die deutsche Sprache, hinzukommt. Wenn man daher über geringe Vorbildung unserer Sprachlehrer und -Lehrerinnen zu ihrem Berufe bei uns klagt, muss ich gestehen, dass ich die Berechtigung dieser Klagen nicht vollkommen einsehen kann, in so fern die Lehrenden nämlich derjenigen Generation angehören, die eine derartige Prüfung hat bestehen müssen.

In späteren Jahren ist zu diesen Forderungen noch die hinzugefügt worden, dass der Examinand einen längeren, selb-

---

[1]) Nunmehr kann doch, auf spezielles Gesuch, ein Examen in der germanischen und romanischen Philologie abgelegt werden; hiermit hat die Fakultät den ältesten neuphilologischen Dozenten beauftragt.

ständigen Aufsatz verfassen soll. Auch findet das Examen in deutscher Sprache statt, wodurch also auch praktische Fertigkeit in Behandlung der Sprache an den Tag gelegt werden muss. Gerade in diesem letzten Punkte aber haben wir unsere schwache Seite zu suchen. Kraft jahrelanger Anstrengungen und Übungen kann der Betreffende es wohl zu einer ansehnlichen Geläufigkeit im Sprechen gebracht haben, während die Sprach*richtigkeit* noch vieles zu wünschen übrig lässt. Dieses hat seinen Grund in verschiedenen Umständen.

Zunächst muss man wohl zugeben, dass diese Thatsache nicht allein für unsere Nation charakteristisch ist. In welchem Lande, die Schweiz möglicherweise ausgenommen, werden wir wohl Lehrer und Lehrerinnen finden, welche eine andere lebende Sprache, und zwar eine der grossen Kultursprachen, ebenso gut beherrschen wie die Muttersprache? Es kann dies nur ausnahmsweise, in Folge besonderer Verhältnisse, der Fall sein. Bei uns ist dies um so leichter zu verstehen, wo sowohl Zeit als Interesse von Kindheit an auf so viele Sprachen zersplittert werden müssen, dass der grundlegende Unterricht in der Schule nicht einen so langen Kursus umfassen kann, wie z. B. das Französische in vielen deutschen Schulen.

Ein Umstand, der einer besonderen Erwähnung verdient, ist die Ähnlichkeit, welche, wie bekannt, zwischen der schwedischen und der deutschen Sprache existirt. Einerseits ist dies natürlich eine grosse Erleichterung bei Erlernung der deutschen Sprache. Es dauert nicht lange, ehe es möglich ist, deutschen Text leidlich zu verstehen, auch der Wortvorrat, dessen man beim Sprechen bedarf, ist leichter anzueignen: aber *dann* beginnen die Gefahren. Selbst solche, welche ursprünglich Deutsch besser sprachen als Schwedisch, müssen sich mit aller Energie dagegen wehren, sich nicht allerlei Sveticismen anzugewöhnen. Wenn

man den grössten Teil des Tages sich schwedisch ausgedrückt hat, und dann plötzlich veranlasst wird über ebendieselben Dinge, die man vorher schwedisch besprochen, ein Urteil in deutscher Sprache abzugeben, so gerät man unwillkürlich in's Übersetzen und macht sich dabei leicht mancher Fehler schuldig. Bei der Wahl eines Lehrers oder einer Lehrerin hat man also in den meisten Fällen zwischen zwei Übelständen zu wählen: Entweder ist der Lehrer mehr oder weniger unbekannt mit der Muttersprache der Schüler, oder er lässt sich Fehler in der fremden Sprache zu Schulden kommen.

In ersterem Falle ist der Lehrer nicht im Stande zu beurteilen, ob der Schüler bei einer Übersetzung den Sinn des Textes in der fremden Sprache hat vollkommen richtig wiedergeben können; er kann nur sagen, ob die Übersetzung richtiges Deutsch, Französisch oder Englisch an sich ist. Er kann ferner nicht darauf hinweisen, worauf gewisse Fehler bei der Übersetzung beruhen, da er dem Schüler in dessen Muttersprache nichts nachkonstruiren oder nach-denken kann.

Ein grosser Teil von der Intelligenz des Schülers wird auf diese Weise von jeder Thätigkeit ausgeschlossen. Diese Mängel können sogar bei dem tüchtigen und gewissenhaften Lehrer vorkommen, aber wer garantirt nun dafür, dass es wirklich immer die besten Pädagogen sind, die eine Anstellung im fremden Lande suchen? In diesem ist man selbstverständlich nicht so vertraut mit den Verhältnissen des Auslandes, dass man nicht möglicherweise den Wert eines glänzenden Zeugnisses, das der Suchende vorzulegen im Stande ist, überschätzen könnte. In lebhafter Erinnerung sind mir noch die französischen und englischen Stunden, an welchen ich seiner Zeit in Dresden teilnahm. In den unteren Klassen leitete die Vorsteherin der Schule selbst den französischen Unterricht. Aus übertriebener Bescheidenheit

oder Gewissenhaftigkeit dieser Dame jedoch wurden diese Stunden in den höheren Klassen einem Franzosen und einer Französin anvertraut. Sicher ist, dass die Fortschritte von der Zeit an bedeutend geringer wurden. Der Lehrer hielt Vorträge in französischer Sprache, welche nur von einer geringen Anzahl der Schülerinnen verstanden wurden, und die grammatischen und stylistischen Übungen wurden bei weitem nicht so regelmässig und sorgfältig ausgeführt, als unsere werte Vorsteherin sich das möglicherweise dachte. Als Ausländer war unser Lehrer wohl auch nicht ganz im Klaren darüber, welche Forderungen er in Bezug auf Fleiss und Aufmerksamkeit an junge Damen von 13—16 Jahren stellen könnte.

Ich denke mir, dass man in meinem lieben Vaterlande bisweilen ähnliche Erfahrungen gemacht hat, denn ich habe wohl von einzelnen Schulvorsteherinnen versichern hören, dass sie nicht zum zweiten Male das Experiment machen möchten, eine Lehrerin anzustellen, welche nicht der Sprache des Landes mächtig ist. Dass man bei uns auch Beispiele anführen könnte, wo man zu einer entgegengesetzten Erfahrung gelangt ist, will ich natürlich nicht läugnen; meine Absicht war nur die sowohl in unserem Lande als anderwärtig existirenden Gefahren anzudeuten, welche mit dem Unterrichte eines Lehrers aus dem Auslande verbunden sind.

An den Staatsschulen sind wir übrigens dieser Gefahr nicht mehr ausgesetzt, seitdem obenerwähnte Verordnung von 1881 die Kenntnis der schwedischen und finnischen Sprachen zu einer Bedingung der Competenz gemacht hat; nur was die Privatschulen anbelangt, hat der Vorsteher oder die Direktion noch vollkommene Freiheit in der Wahl der Lehrkräfte. Nun fragt es sich also, ob die eben angedeuteten Nachteile mehr zu bedeuten haben als etwaige Fehler, die von dem im eigenen

Lande geborenen Lehrer begangen werden? Diese Frage lässt sich wohl nicht so ohne weiteres beantworten.

Vor allem muss man wohl auf die pädagogische Tüchtigkeit sowie auch auf die allgemeine Bildung und Begabung des Lehrers Rücksicht nehmen. Je grösser diese sind, um so weniger wird der Unterricht sowohl in dem einen als anderen Falle an den erwähnten Mängeln leiden; diese müssten sogar durch einige Anstrengung und Gewissenhaftigkeit von Seiten des Lehrers mit der Zeit beseitigt werden können. Während der Zeit aber, wo der Lehrer seine Erfahrungan sammelt, und sich selbst vervollkommnet, muss die eine Generation nach der anderen die Schule verlassen, ohne einen in jeder Beziehung befriedigenden Unterricht genossen zu haben.

Ratsam wäre es daher, dass die Schüler auf einer höheren Stufe zwei Lehrer hätten, einen mit der Muttersprache der Schüler, welcher teils durch Übersetzungen, teils durch den theoretischen Unterricht im Allgemeinen auf die charakteristischen Unterschiede zwischen den beiden Sprachen aufmerksam machen könnte, und einen andern, mit der fremden Sprache als Muttersprache. Diesem sollte es obliegen, die stylistischen Übungen zu leiten und durch die eigene Gewandheit in der Rede, den Schülern ein lebendigeres und reicheres Bild von der zu erlernenden Sprache zu geben. Auch würden die beiden Lehrer durch Verkehr und gemeinsame Beratungen wesentlich zur gegenseitigen Vervollkommnung beitragen.

Dies wäre nun das Ideal, welches sich jedoch sicherlich an vielen Orten nicht würde verwirklichen lassen können.

Auch muss man besinnen, dass man unter den Pädagogen wie unter anderen Berufsgenossen nicht allein Sterne erster Grösse findet. Wo den betreffenden Lehrern und Lehrerinnen die Gabe fehlt, selbst die besten Mittel auszudenken um den Unter-

richt so fruchtbringend als möglich zu machen, da müssten denselben bekannte und anerkannte Methoden zur Verfügung stehen, um die nötige Anleitung zu finden.

Sei es mir nun vergönnt, in dem Folgenden einige persönliche Erfahrungen in Bezug auf die Methode hinzuzufügen.

Wie Schlagwellen sind in langen Zwischenräumen durch die Geschichte des Sprachunterrichtes Bewegungen gegangen, welche gegen ein einseitiges Theoretisiren und Grammatisiren drangen.

Schon zu jener Zeit, als noch die klassischen Sprachen die Alleinherrschaft in den Schulen besassen, hatten sich Ansichten geltend gemacht, dass man durch Anschauungsunterricht lernen müsse, Latein zu reden. Dies geht unter anderem aus den noch erhaltenen illustrirten Lehrbüchern im Latein hervor. Jene weisen Ansichten der Väter müssen aber wieder in Vergessenheit geraten oder durch verkehrte Anwendung in Verruf gekommen sein, sicher ist, dass die abstrakte Methode des Regellernens seiner Zeit auch dem Unterrichte der modernen Sprachen angepasst wurde.

Gegenwärtig stehen wir aber wieder mitten drinn in einer jener Bewegungen, die anschaulichen Unterricht und praktische Kenntnis der lebenden Sprachen zum Ziele hat. Auch in unseren sowohl Staats- als Privatschulen in Finland haben sich verschiedene Lehrer und Lehrerinnen einzelnen Grundsätzen der pädagogischen Vereine Association Fonétique und Quousque Tandem sowohl im praktischen Unterrichte als in der Bearbeitung von Lehrbüchern angeschlossen.

Dass man jedoch schon früher, besonders von Seiten der Eltern, den Wunsch gehegt hatte, dass die Kinder auch einige Sprechfertigkeit durch den Sprachunterricht erreichen sollten, ist selbstverständlich, und besonders in Mädchenschulen, wo der

Kursus im Allgemeinen ein längerer ist, waren auch von Lehrerinnen, die sich beim Unterrichte selbst der fremden Sprache bedienten, recht erfreuliche Resultate in der Beziehung erreicht worden. Auch Verfasserin dieses Aufsatzes hatte teils an einer Mädchenschule, teils in Privatstunden durch kleine, für den täglichen Gebrauch anwendbare Gespräche, die ich diktirte, und durch zusammenhängende Beschreibungen von Bildern, welche von den Schülern wiederholt werden mussten, darauf hingearbeitet, einige Fertigkeit im Sprechen zu erzielen. An einer Knabenschule (Svenska Normallyceum), wo ich von 1880—1886 angestellt war, wagte ich nicht so vollkommen mit alten Traditionen zu brechen, sondern begnügte mich damit, den Unterricht in deutscher Sprache zu erteilen. Da ward die Aufmerksamkeit der Zeitungsleser im Herbet 1885 durch einen Artikel über den Sprachunterricht in Amerika auf die Berlitzschen Schulen daselbst gelenkt. Die Erfolge grenzten wohl dem Berichte nach an's Unglaubliche, aber ehe man die Methode probirt hatte, durfte man sie doch nicht ohne Weiteres verwerfen. Das, was an der amerikanischen Methode sofort als neu auffallen musste, war, dass von Anfang an jegliche Übersetzung ausgeschlossen war. Sollte es möglich sein, das bei Anfängern durchzuführen? Da Schüler und Schülerinnen mit verschiedenen Muttersprachen an denselben Stunden teilgenommen hatten, musste dieser Umstand wenigstens seine Richtigkeit haben, wenn auch einiges andere in der Schilderung, wie z. B. die gepriesenen, grossartigen Fortschritte und die Freude der Lernenden am Unterricht von der Persönlichkeit des Lehrers abhängen oder auf offenbarem Missverständnisse beruhen konnte.

Demütigend war es jedenfalls, sich ohne Weiteres die Annahme gefallen zu lassen, dass Sprachlehrer und Pädagogen bei uns nicht ebenso viel sollten leisten können, wie in Amerika.

Am Ende war der Schritt von dem Verfahren, das ich bis dahin angewandt hatte, zu der neuen Methode nicht so riesengross, dass man ihn nicht wagen sollte! Man konnte es ja auf einen Versuch ankommen lassen!

Binnen kurzer Zeit hatten sich mehr Privatschüler und Schülerinnen angemeldet, als ich aufzunehmen im Stande war. Mit 28, die in drei verschiedenen Abteilungen lernten, aber alle Anfänger waren, wurde die Methode jedoch durchgeführt. Der Kursus umfasste 60 Stunden; während dieser Zeit behandelte ich die Grundrisse der deutschen Grammatik in Beispielen, die, so lange dies nötig war, durch Bild oder That anschaulich gemacht wurden. Die Regeln an sich wurden dabei selten ausdrücklich angegeben. Wie ich die Methode in ihren Eizelheiten ausarbeitete, habe ich in Ped. Tidskrift 1886 Hft V und 1892 Hft VI etwas näher auseinandergesetzt. Hier will ich nur so viel hervorheben, dass jede Stunde eine gründliche Vorbereitung erforderte, um stufenweise sowohl neue Biegungsformen als neue Worte einzuüben.

In *einer* Beziehung war das Resultat entschieden höchst befriedigend. Das von Anfang an durchgeführte Prinzip jeden Satz erst zu *hören*, darnach erst schriftlich (an der schwarzen Tafel) vor sich zu sehen, brachte die Schüler in ungewöhnlich kurzer Zeit so weit, *gesprochenes* Deutsch zu verstehen. Wie oft macht man nicht die entgegengesetzte Erfahrung, dass die Schüler das verstehen, was sie lesen, aber nicht das, was sie hören, weil sie eben die Sprache mehr mit Hülfe der Augen als der Ohren und Sprechwerkzeuge gelernt haben.

Was die Sprechfertigkeit anbelangte, waren die Leistungen je nach Begabung, Fleiss und regelmässiger Teilnahme an den Stunden ausserordentlich verschieden. Dass der Erfolg jedoch einigermassen den Erwartungen entsprochen hat, beweist der

Umstand, dass sich noch jedes Jahr neue Schüler und Schülerinnen melden, um einen ähnlichen Kursus durchzumachen.

Wenn oben von den Gefahren die Rede war, die teils darin liegen, dass der Lehrer entweder die Muttersprache der Schüler nicht genau kennt, oder auch bisweilen Fehler in der fremden Sprache macht, so glaube ich in dieser Methode ein Mittel anweisen zu können, um beide Uebelstände zu verringern. Ein Lehrer, welcher die deutsche Sprache vollkommen beherrscht, gerät bei dieser Art des Unterrichts nicht so leicht in Gefahr sich Sveticismen anzueignen. Nur soll der Lehrer mitteilen, ehe er ausfragt. Wie mancher deutsche Ausdruck, auf den man bei einer Übersetzung garnicht gekommen wäre, wird dadurch mit der grössten Leichtigkeit eingeprägt, sowohl bei der Beschreibung eines Bildes mit einer passenden Situation, wie man deren genug in allen illustrirten Zeitschriften findet, als bei einfachen Gesprächen, die der Lehrer nach Bedürfnis ausgedacht und aufgeschrieben hat!

Derjenige wieder, dem die Sicherheit in der Behandlung der fremden Sprache mangelt, müsste sich an ein Buch mit fertig ausgearbeiteten Beispielen sowohl der einen als andern Art halten.

Nur müssen die Übersetzungen seiner Zeit auch ihren Platz in dem Lehrplane erhalten, wiewohl sie meiner Ansicht nach nicht auf die *erste* Stufe gehören. Der Schüler muss schon zur Einsicht gelangt sein, dass er sich in der fremden Sprache ausdrücken kann, dann werden die Übersetzungen dazu beitragen, durch genaueres Nachdenken die grammatischen Begriffe deutlicher zu machen, und zu nützlichen Vergleichen zwischem dem Bau der beiden Sprachen Anlass geben.

Auch hier wird man die Erfahrung machen, dass dasjenige was man auf der Schulbank gelernt hat, einem das ganze Leben

zu gute kommt. Wie oft haben wir nicht Gelegenheit zu beobachten, dass Lehrer- und Lehrerinnenkandidaten mit geringerem Erfolge in Bezug auf Sprachfertigkeit aus dem Auslande zurückkehren, als man erwartete und als dies bei etwas besseren Vorkenntnissen der Fall gewesen wäre.

Es muss ja auch dem Fremden als ein seltsamer Kontrast erscheinen, wenn er von derselben Person, die mit allem Eifer die Werke eines »Christian Weise »oder, »Johann Lauremberg» einzuprägen sucht, Fehler machen hört, die einem deutschen Schüler der untersten Klasse auffallen würden. Und es ist erklärlich, wenn selbst der Lehrer einem solchen Schüler gegenüber entweder an dem vollkommenen Ernst der Studien oder am nötigen Urteil zweifelt.

Möchte also durch eifrige Mitwirkung aller dazu Berufenen gerade der grundlegende, praktische Unterricht zu immer grösserer Vollkommenheit gelangen.

Edla Freudenthal.

Zur Erklärung einiger französischen Verbalformen.

In den Endungen von Präs. Konj. 1. 2. 3.[1]) und Präs. Ind. 1. der meisten Verben auf Inf. *-er* des Französischen ist das lautgesetzwidrige Auftreten eines femininischen *e* zu bemerken. Diese Unregelmässigkeit ist allgemein analogischer Einwirkung zugeschrieben worden. Teils weichen aber die von verschiedenen Verfassern gegebenen Erklärungen von einander ab, teils scheinen sie mir meistens ungenügend. Ehe ich aber zur Untersuchung der Ursachen dieser Erscheinungen übergehe, will ich die historischen Thatsachen hinsichtlich dieser Formen feststellen.

Nach der lautgesetzlichen Entwickelung hatten Pr. Konj. 1. 2. 3. im früheren Altfr. die Endungen 1. *-e* 2. *-es* 3. *-et* (oder später nur *-e*) bei den Verben, die im Inf. nicht *-er* hatten, den nicht-*er*-Verben (Typus *servir : serve -es -e(t)),* sowie bei denjenigen *er*-Verben, deren Stammausgang einen stützenden Vokal forderte (Typus *livrer : livre -es -e(t));* bei den übrigen *er*-Verben, d. h. der grossen Mehrzahl, waren die Endungen dagegen 1. — 2. *-s* 3 *-t* (Typus *jurer : jur -s -t)* [2]). Später

---

[1]) Mit 1. (2. 3. 4. 5. 6.) meine ich immer die Formen der 1. (2. 3.) Pers. Sing. (Plur.).

[2]) Ob und inwieweit *e*, wie in *patrem* > *pere*, bei Verben blieb, deren Stammausgang bei dem Zeitpunkt des Wegfalles der unbetonten Ultimavokale

aber nahmen auch diese letzteren ganz allmählich 1. *-e* 2. *-es* 3. *-e* an. Willenberg[1]) hat die Gestaltung der Pr. Konj. 1. 2. 3. der *er*-Verben zum Gegenstand einer besonderen Untersuchung gemacht, die als Materialsammlung einen grossen Wert hat, deren Resultate aber in vielen Hinsichten unzuverlässig sind. So sucht er nachzuweisen, dass die Stammausgänge *c, gn* und *ill,* wenigstens teilweise, und in 2. *st* und *ss* ein stützendes *e* gefordert hätten, sowie dass überhaupt das *e* in 2. früher als in 1. und 3. aufgetreten wäre, begeht aber dabei den unentschuldbaren, in den Kritiken Romania VIII (1879) 299 f. und Zschr. f. rom. Phil. III (1879) 461 ff. übersehenen Fehler, als Belege dafür durchgängig oder fast durchgängig Formen aus solchen Werken anzuführen, die auch bei anderen Stammausgängen bezw. in 1. und 3. schon ein *e* aufzuweisen hatten. Ohne hier auf das successive chronologische Auftreten des *e* bei verschiedenen Verben und Personalformen näher einzugehen, begnüge ich mich, auf Grund des von Willenberg gesammelten Materials folgendes festzustellen. In Pr. Konj. 1. 2. 3. *jurer* (= *er*-Verben ohne stützendes *e*) erschien das *e* vor dem 13. Jh. in nur wenigen Texten häufig, bezw. ausschliesslich, wie im Oxforder und Cambridger Psalter, im Buch der Könige, im Hiob, in übrigen Texten aber ganz ausnahmsweise, teils in unsicheren Lesarten[2]). Im 13. Jh. wurden Formen mit *e* mehr und mehr häufig und erscheinen gewöhnlich neben den alten Formen im selben Text, im 14., mit Ausnahme der 3., beinahe die einzigen.

---

zwar Vokalstütze forderte, aber später derselben entbehren konnte, kann ich nicht entscheiden. Horning 52 citirt das einzelne, mit Pr. Konj. 1. 2. 3. analog stehende Pr. Ind. 1. *nome* (für *nomne*) aus Eracles.

[1]) Historische Untersuchung über den Conjunctiv Præsentis der ersten schwachen Conjugation im Französischen, in Roman. Studien III (1878).

[2]) Vgl. schon die seltsamen 3. *degnet ranciet* nebet *laist* in der Eulalia.

Was das Verhältnis der Formen der drei verschiedenen Personen betrifft, kann zwischen 1. und 2. kein Unterschied sicher angenommen werden, auch kein besonderer Einfluss der Stammausgänge *st* und *ss* für 2. (wie auch nicht der Stammausgänge *c gn ill* für 1. 2. 3.). Es hiess folglich 1. *lais* 2. *lais*. Die von Willenberg als beweiskräftig citirten Formen *laisses* etc. stammen aus dem 14. und 15. Jh.! Inbetreff des Verhältnisses von 3. zu 1. (und 2.) scheint es, dass das *e* vereinzelt ebenso früh in 3. als in 1. auftrat und dass kein Text, wo *-e* in 1. schon gewöhnlich oder ausschliesslich vorkommt, in 3. noch ausschliesslich *-t* hat. 3. mit *-t* blieben aber, neben 3. *-e*, allgemeiner und länger im Gebrauch als 1. — 2. *-s*. So kommen im Oxforder Psalter und im Buche der Könige ausschliesslich 1. und 2. mit *e* vor, 3. aber haben wechselnd *-t* und *-e* (die erste Endung im Oxf. Ps. die gewöhnlichere). Auch in gewissen Texten aus der zweiten Hälfte des 13. Jh., in welchen *-e* in 1. die gewöhnliche, bezw. die einzige Endung ist, sind 3. *-t* noch überwiegend oder mindestens gewöhnlich. Noch im 14. und 15. Jh. kommen 3. *-t*, besonders bei gewissen Verben (s. näher Willenberg), in Texten vor, die in 1. und 2. nur *-e -es* haben.

Aber schon früher als sich diese tief eingreifende Änderung im Endungssystem des Pr. Konj. vollzog, boten einige einzelne Verben eine Abweichung von dem oben angegebenen lautgesetzlichen Verhältnis des fem. *e* in Pr. Konj. 1. 2. 3. dar. Unter den *er*-Verben hatten nämlich einige in diesen Formen einen besonderen, vom Stamme der übrigen Formen abweichenden Stamm mit *e*, obwohl der Stammausgang keines Stützevokals bedurfte, nämlich[1]: a) Stammausgang palatalisiertes *ill*

[1]) Das folgende Verzeichnis sowohl der *er*-Verben als der nicht-*er*-Verben ist zusammengestellt nach Diez, Gramm. d. rom. Sprachen, Horning,

gn : aille (aler; »wird im XIII. Jahrh. im Schriftfranzösischen die übliche» Schwan² 207) und *doigne doingne (doner;* schon ziemlich früh, s. Horning 53—54); b) Stammausgang *ss* oder *s*: *pruisse (prover) ruisse (rover) truisse (trover); doinse (doner;* 3. *duinst* und *parduinst* schon im Alexius) *estoise (ester)*. Hieran schlossen sich einige Pr. Konj. der *er*-Verben mit dem besonderen Stammausgang *g* (= dž) *(lg ng rg)*, welcher doch schon lautgesetzlich ein *e* forderte. Solche Formen, nach Diez II 241 »mundartlich, hauptsächlich normannisch», waren: *alge auge (aler;* schon im Alexius und im Hohen Lied), *doinge dunge duinge (doner;* schon ziemlich früh, s. Diez II 236), und weiter *demurge (demorer) devorge (devorer) parolge paroge (parler)* (die letzten Formen bei Diez II 241 und Willenberg 385). Unter den nicht-*er*-Verben waren diese besonderen Pr. Konj.-Stammausgänge noch mehr verbreitet: *chaille dueille (doille) faille soille (sueille) toille vaille vueille (voille); criegne maigne preigne (praingne* Horning 59) *tiegne viegne; estuisse (estoveir) puisse voise; tolget vauge (= valge) prenge tienge* (3. *tenget* schon im Alexius), *vienge apierge courge dorge fierge moerge perge querge sorge*.

Inbetreff des fem. *e* verhielten sich diese Pr. Konj.-Formen in folgender Weise. 1. und 2. sowohl der *er*- als der nicht-*er*-Verben hatten *e*. 3. hatten bei den nicht-*er*-Verben, ausser bei einigen Stämmen auf *ss (s)*, immer *-e(t)*. Von den *er*-Verben hatten die Stämme auf *g* lautgesetzlich *-e(t)*. Zu 1. *aille* gehörte 3. *alt* (Roman d'Eneas, s. Horning 53)[1], zu 1.

Gramm. de l'anc. franç., Suchier, Die franz. und prov. Sprache in Gröbers Grundr. d. rom. Phil., Schwan, Gramm. d. Altfr. 1. Aufl. 1888, 2. Aufl. 1893, und der angeführten Abh. von Willenberg.

[1]) Willenberg 426 hat 3. *aille* (?), ohne die Quelle anzugeben.

doigne 3. *doint,* selten *doigne* (Willenberg 437). Bei den Stämmen auf *ss* (*s*) der beiden grossen Hauptgruppen der franz. Verben herrschte für 3. Schwanken zwischen Formen mit und ohne *e;* so werden angeführt: *estoist* (Willenberg aus dem Oxforder Psalter), *truisse* und *truist* (Willenberg 439), *doinse* und *doinst* (Willenberg 436; *doinst* die allgemeine Form), *estuisse* (Horning 60), *voise* und *voist* (Willenberg 434, *voist* die allgemeine Form), *puisse*(*t*) und *puist* (Willenberg 432 Note 3, Horning 54). Nach Willenbergs Untersuchungen war von den zwei letzten Formen *puist* im Gebrauche durchaus überwiegend. Schwan² 182 giebt für die grosse Gruppe *fenir* Pr. Konj. 3. *fenist* statt *fenisse* »etwa seit Mitte des XII. Jahrh.», eine, in dieser allgemeinen Fassung, sicher unrichtige Angabe; dergleichen Formen werden von den anderen Grammatikern nicht erwähnt. Endlich sind noch Abweichungen 3. *seit,* später *soit,* sowie *ait,* neben dem in den ältesten Texten auftretenden *aiet* [1]).

In Pr. Ind. 1. der *er*-Verben war die Sachlage ursprünglich und lautgesetzlich der in Pr. Konj. 1. 2. 3. ganz gleich: zu *jurer* gehörte *jur,* zu *livrer livre.* Aber auch hier traten in der späteren Periode des Altfr. Formen wie *jure* auf, die allmählich die alten Formen verdrängten. Aus der Zeit vor dem 13. Jh. citiren Schwan² 164 aus dem Cambridger Psalter, Brekke [2]) aus dem St. Brandan, aus St. Bernhards Predigten Diez II 232 und Willenberg 376 Formen auf *-e.* Nach Willenberg 376 traten solche Formen »spärlich in der ersten Hälfte,

---

[1]) Das lautgesetzwidrige bezw. gegen die Analogie der 1. 2. streitende Fehlen des *e* in den genannten Pr. Konj. 3., sowie auch in Imp. Ind. 3. *-eit* neben 1. *-eie* 2. *-eies*, wird in dem vorliegenden Aufsatz nicht behandelt; ich behalte mir vor, bei einer anderen Gelegenheit darauf zurückzukommen.

[2]) Étude sur la flexion dans le voyage de S. Brandan, 1885, S. 54.

häufiger schon in der zweiten Hälfte des 13. Jahrh.» auf, nach Schwan² 165 waren sie »seit der 2. Hälfte des XIV. Jahrh. die alleinigen», nach Suchier 609 dagegen waren »einzelne Formen der alten Bildung bis ins 16. Jahrhundert erlaubt». Es scheint, dass das *e* in Pr. Ind. 1. später als in Pr. Konj. 1. 2. (3.) in demselben Dialekt allgemein eindrang. So hat der Oxforder Psalter nur Pr. Konj. 1. 2. mit *e*, Pr. Konj. 3. meistens mit *-t* aber einigemal mit *-e*, Pr. Ind. 1. dagegen nur ohne *e* [1]).

Die zu erklärenden, oben beschriebenen Unregelmässigkeiten bestanden folglich darin, dass ein fem. *e* in der Endung lautgesetzwidrig auftrat: erstens seit Anfang der altfr. Periode in Pr. Konj. 1. 2. teilweise 3. von einigen *er*-Verben, und zweitens im späteren Altfr. in Pr. Konj. 1. 2. 3. und Pr. Ind. 1. von allen *er*-Verben, welche eines Stützevokals nicht bedurften.

Was Pr. Konj. *aille doigne pruisse ruisse truisse doinse estoise* anbelangt, ist die nahe analogische Berührung der Stämme dieser Formen mit denjenigen der oben aufgezählten weit zahlreicheren bezw. frequenteren nicht-*er*-Verben mit besonderen Pr. Konj.-Stämmen zu bemerken; dieses gilt auch *alge* und andere Stämme auf *g*. Weiter gehörten zu der Mehrzahl dieser Pr. Konj.-Formen, sowohl der *er*-Verben als der nicht-*er*-Verben, eigentümliche Pr. Ind. 1.: *doing pruis ruis truis doins estois; dueil fail sueil toil vail voil; crieng maing preing tieng vieng* (*ng* = ñ); *puis vois; tiene viene moere sore*. Es ist klar, dass diese Pr. Konj. und Pr. Ind. 1. Stämme, von denen die meisten nicht lautgesetzlich sind, durch anglei-

[1]) Meister, Die Flexion im Oxforder Psalter 1877.

chenden Einfluss zwischen Formen der zwei Tempora desselben Verbes bzw. zwischen Formen desselben Tempus verschiedener Verben entstanden sind[1]). Es ist nicht meine Aufgabe, hier näher zu untersuchen, in welcher Lautperiode, in welcher Weise und aus welchen Ursachen dieser verwickelte Prozess vor sich gegangen ist. So viel scheint unzweideutig hervorzugehen und ist auch früher erwiesen worden (Suchier 618, Horning 53, Schwan[2] 162—3), dass diese Gestaltung der Stämme von denjenigen der aufgezählten nicht-*er*-Verben ausgegangen sein muss, deren hierher gehörige Formen lautgesetzlich sind (lat. End. *-eo -io, -eam -iam*), wie *vaille* < *valeam, maing* < *maneo, viegne* < *veniam, puisse* < *possiam* (das letzte Suchier 618), um dann auf die übrigen citirten nicht-*er*-Verben und auf die geringe Anzahl *er*-Verben übertragen zu werden[2]). Die Stämme aller dieser angeglichenen Verben in verschiedenen Formen standen nämlich in besonders enger analogischer Beziehung zu denjenigen der entsprechenden angleichenden Verben.

Unter Voraussetzung dieser Entstehungsweise haben sich natürlich auch die Endungen dieser *er*-Verben nach denjenigen der nicht-*er*-Verben gerichtet. Eine Übertragung der für einige nicht-*er*-Verben eigentümlichen Pr. Konj.-Stammausgänge ohne gleichzeitige Übertragung der Endungen, welche Pr. Konj. 1. 2. 3. der nicht-*er*-Verben auszeichnen, ist undenkbar.

---

[1]) Auch in anderen Verben standen Pr. Ind. 1. und Pr. Konj. 1. 2. 3. einander nahe: *faz face*, *plaz place* (*z* und *c* mit demselben Lautwert), und noch mehr im Prov., s. Diez II, 211.

[2]) Was den Stammausgang Pr. Konj. *g*, Pr. Ind. 1. *c* betrifft, glaubt Suchier 618 und 608, dass derselbe von Verben ausgegangen ist, wo schon das Lat. *g* hatte, wie *sorge* < *surgam*, *sorc* < *surgo*, wogegen Horning 53 wenigstens für Pr. Konj. *-ge* eine direkte Entwickelung aus lat. *-cam -iam* annimmt.

Die spätere Einführung des *e* in die Endungen von Pr. Konj. 1. 2. 3., Pr. Ind. 1. der Gruppe *jurer* wird von allen Verff. angleichendem Einfluss zugeschrieben. Verschiedene Verff. haben dabei etwas abweichende Ansichten ausgesprochen, und die Frage ist im allgemeinen nicht gründlich untersucht worden. Über diese Erscheinung in Pr. Konj. geben Diez, Horning und Suchier keine Erklärung. Schwan² 161 u. 174 nimmt Einfluss von Pr. Konj. 1. 2. 3. der *er*-Verben mit Stützevokal (*livrer*) und »der II und III Klasse der sekundären Verba» an (S. 174; S. 161 werden wohl dieselben Verben gemeint). In der 1. Aufl. 130 u. 141 spricht er dieselbe Ansicht aus, scheint aber zugleich den Pr. Konj. 1. 2. 3. *livrer* bei der Einwirkung den Vorrang zu geben (seine Worte sind allerdings nicht deutlich). Neumann in seiner Kritik dieser Aufl. [1]) meint dagegen, dass »wohl in erster Linie» Pr. Konj. 1. 2. 3. »der 2. und 3. sekundären Konjugation» gewirkt haben (S. 580). Meyer-Lübke [2]) nennt als einwirkend Pr. Konj. 1. 2. 3. *livrer* und »le subjonctif régulier de la 2e et de la 3e conjugaison» (S. 345) (= le subj. des 2e et 3e conj. régulières (?); was sonst?), ohne der einen Gruppe den Vorzug vor der anderen zu geben.

Was Pr. Ind. 1. *jurer* betrifft, haben auch hier Diez und Horning keine Erklärung. Schwan¹ 130 sagt: »es geschah dies in Analogie zu den Verben, deren nachtoniges *o* als *e* durch eine Konsonantengruppe erhalten wurde» (folglich meint er wohl nur Einfluss von Pr. Ind. 1. (nicht 2. 3.) *livrer*) — — — »wobei die Formen des Konjunktivs der franz. II und III sekundären Konjugation *-e, -es, -e* eingewirkt haben mögen» (vgl. die

---

[1]) Zeitschr. f. roman. Philol. XIV (1890), 543—586.

[2]) La première personne du pluriel en français, Romania XXI (1892), 338—351.

Ungleichförmigkeit, inbetreff des Pr. Konj. Einfluss von 1. 2. 3., aber inbetreff des Pr. Ind. nur von 1. anzunehmen). Diesen Einfluss von Pr. Konj. findet Neumann 580 »wenig glaublich», und in seiner zweiten Auflage 164 erwähnt Schwan desselben auch nicht mehr und scheint nur Einfluss von Pr. Ind. 1. *livrer* anzunehmen. Suchier 609 endlich sagt, dass »die Sprache statt einer lautlich stark abweichenden Form (*ain aimes, juz juges, doins dones*, *lef leves*) aus der 2. u. 3. Sg. eine Form auf *e* entwickelte, — — — welche auch durch die Abwandlung des Subj. *mete metes metet*» *[mete]* »lat. MITTAM u. s. w. empfohlen wurde».

Bezüglich dieser Erklärungen ist zuerst eine wohl unbeabsichtigte Inkorrektheit zu bemerken. Sowohl Schwan als Neumann und wohl Meyer-Lübke, jener sicherlich, dieser vielleicht im Anschluss an Schwan[1], sprechen nur vom Einfluss des Pr. Konj. »der 2. und 3. sekundären (regelmässigen) Konjugation», d. h. der Gruppen *vendre* und *fenir, sentir* nebst den sich an diese eng anschliessenden Verben. Es ist aber klar, dass hier alle Pr. Konj. 1. 2. 3. mit fem. *e* in Betracht kommen, d. h. nach Schwans, nebenbei gesagt, wenig angemessener Einteilung, noch alle »primären» Verben einschliesslich *estre* und *avoir* (ausgenommen 3. *soit ait puist* etc.) Diese Unrichtigkeit ist wohl dadurch zu erklären, dass die Verff. sich keinen richtigen Begriff von der grossen Frequenz der »primären» Verben und von der Rolle, die diese bei Angleichungen spielt, gemacht haben. Obgleich an Zahl geringer, waren diese Verben nämlich den Gruppen *vendre* und *fenir*, *sentir* an Frequenz bedeutend überlegen (vgl. unten die Tabelle S. 141 und die Note 2 S. 142). Aber auch um nur auf die Anzahl Rücksicht zu nehmen, waren die »primären» Verben nicht zu übersehen.

Bei dem Versuch, die fraglichen lautgesetzwidrigen Formen zu erklären, ist es vom Gewicht, die allgemeine Sachlage in Pr. Ind. und Pr. Konj. zu jener Zeit klar vor Augen zu haben. Wir finden daselbst die eigentümliche Ungleichförmigkeit, dass in den Gruppen *jurer* und *servir* die Anwendung des fem. *e* in den Endungen von Pr. Ind. 2. 3. und Pr. Konj. 1. 2. 3. umgekehrt war: Pr. Ind. 2. 3. hatten bei jenen Verben *e,* bei diesen fehlte es, Pr. Konj. 1. 2. 3. hatten bei diesen, mit Ausnahme der einzelnen *soit ait* etc., *e*, bei jenen fehlte es. Die Gruppe *livrer* war mit *jurer* in Pr. Ind. 2. 3., mit *servir* in Pr. Konj. 1. 2. 3. analog. Dagegen waren Pr. Ind. 1. *jur serf* an und für sich analog und von Pr. Ind. 1. *livre* abweichend. In 4. 5. 6. Pr. Ind., Pr. Konj. waren *jurer* (*livrer*) und *servir* analog, vielleicht nur partiell in Pr. Konj. 4. 5. (*-ọns -ez* und *-ions -iez*).

Es ist klar, dass die Sprache darum bemüht sein sollte, diese eigentümliche und tief eingreifende Anomalie wegzuarbeiten. Aber wie die Verhältnisse lagen, war das keine leichte Sache. Sehr starke Gruppen, *jurer* (bezw. *jurer* und *livrer*) und *servir* (bezw. *servir* und *livrer*), standen einander gegenüber.

Bei der Untersuchung von Analogieeinflüssen hat man bisher versäumt, eine oft entscheidende und jedenfalls die Sache sehr beleuchtende Seite ernstlich in Betracht zu ziehen, nämlich die relative Frequenz der einzelnen auf einander einwirkenden Gruppen in dem thatsächlichen Sprachgebrauch. Diese statistisch zu ermittelnde Frequenz giebt wohl den einzigen objektiven Ausdruck für die angleichende Stärke einer Gruppe. Ich teile hier das Ergebnis einer Statistik mit, die zwar wegen des geringen Materials nicht absolut zuverlässig ist, doch aber einen ungefähren Begriff von der Frequenz der wichtigsten hier in Betracht kommenden Verbgruppen bezw. Verben giebt. Ich habe dazu benutzt: 1) das in Stengels Ausgaben und Abhand-

lungen I (1882) aufgenommene Wörterbuch, das die ältesten altfr. Sprachdenkmäler bis auf die Stephansepistel mit vollständigem Verzeichnis der Formen und Stellen umfasst; 2) Molières Bourgeois gentilhomme Akt II. und III. Sc. 1., 2. und von der 3. Sc. bis gegen das Ende derselben. Die darin vorkommenden Verbalformen (einschl. Participien) verteilen sich auf die verschiedenen Gruppen folgendermassen:

	Älteste altfr. Texte.		*Bourgeois gentilhomme.*		
alle Verbalformen	2,506	%	500	500	1,000
er-Verben	843	33,7	159	158	317
Gr. *jurer*	709	28,4	133	122	255
Gr. *livrer*	134	5,3	26	36	62
nicht-*er*-Verben . .	1,663	66,3	341	342	683
estre	349	13,9	88	84	172
aveir	228	9,1	46	50	96
übrige nicht-*er*-Verben	1,086	43,4	207	208	415

Auf den ersten Blick bemerkt man die überraschend nahe Übereinstimmung in den Ergebnissen der ältesten Texte und des Bourgeois gentilhomme, eine Übereinstimmung, die wohl nicht ganz und gar zufällig sein dürfte. In Texten, wo die Sprache gelehrter ist, steigt die relative Frequenz der *er*-Verben bedeutend. So fand ich in einigen beschreibenden und erzählenden Abschnitten in einem Romane von Zola 165 *er*-Verben auf nur 147 nicht-*er*-Verben. Im Oxforder Psalter [1]) ist diese Frequenz der *er*-Verben ebenfalls bedeutend grösser als in Stengels Wörterbuch. Dieses muss so erklärt werden, dass die der Volkssprache fremden, nur in der gelehrter Litteratursprache vorkommenden Verben beinahe ausschliesslich zu den *er*-Verben gehören. Zu den nicht-*er*-Verben gehören dagegen die gebräuchlichsten Verben der Sprache. Je mehr sich die Sprache eines franz. Textes von der natürlichen Volkssprache entfernt, desto mehr muss daher die relative Frequenz der *er*-Verben auf Kosten der nicht-*er*-Verben steigen. Dagegen ist wohl nicht anzunehmen, dass die Frequenz-Proportion innerhalb der zwei Hauptgruppen der franz. Verben durch den verschiedenen Stil merkbar beeinflusst wird. Für die sprachlichen Kreise, wo die Angleichungen entstehen, d. h. in der Sprache der Ungebildeten, der Kinder u. d., ist sicherlich die relative Frequenz der nicht-*er*-Verben noch höher anzuschlagen, als die oben ermittelten Prozente angeben; wie viel höher, kann ohne besondere Untersuchung auch nicht annähernd angegeben werden [2]).

---

[1]) S. die angef. Abh. von Meister; leider sind alle Stellen der Formen von *estre* nicht verzeichnet.

[2]) Von den nicht-*er*-Verben sind in Stengels Wörterb., ausser *estre* und *aveir*, die frequentesten folgende (einschl. der zusammengesetzten Verben): *faire* (135 mal) *dire* (79) *venir* (76) *podeir* (67) *redeir* (60) *voleir* (53) *prendre* (47) *saveir* (42) *vois* (35) *tenir odir metre servir querre*,

Was besonders das Verhältnis des *e* in Pr. Konj. 1. 2. (3.) betrifft, ist zu bemerken, dass die Frequenz der Gr. *jurer* bedeutend dadurch vermindert wird, dass die Verben *aler doner, ester prover rover trover* sich hier der Gr. *livrer*, mit *e* in der Endung, anschliessen. Dadurch bekommt in Stengels Wörterb. die Gruppe ohne *e* in Pr. Konj. 1. 2. die Frequenz 24,0 %, die Gruppe mit *e* die Frequenz 9,7 %.

Um jetzt zu der Ungleichförmigkeit bezüglich des fem. *e* in Pr. Ind. 2. 3., Pr. Konj. 1. 2. 3. zurückzukehren, so zeigt uns unser statistisches Material, um uns daran zu halten, wie grosse Schwierigkeiten eine Beseitigung derselben dargeboten hätte. In Pr. Ind. 2. 3. standen die Gruppen mit und ohne *e* zu einander in einem Frequenzverhältnis von etwa 1 zu 2 (St. Wb. 33,7 und 66,3) in Pr. Konj. 1. 2. von etwa 3 zu 1 (St. Wb. 76,0 und 24,0), in Pr. Konj. 3. dagegen, wegen 3. *soit ait*, teilweise *puist alt doinst* etc., von etwa 1 zu 1. Unter solchen Umständen war die Möglichkeit einer Angleichung der nicht-*er*-Verben, Pr. Ind. 2. 3. *serves serve*, Pr. Konj. 1. 2. (3.) *serf sers (sert)*, wohl an und für sich ausgeschlossen, da wohl angenommen werden muss, dass eine Gruppe eine andere frequentere gar nicht oder doch nur ausnahmsweise angleichen kann, wenn nicht zugleich andere Nebeneinflüsse wirksam sind, wie der Deutlichkeitstrieb. Auch kann eine schon befindliche besonders enge Analogie zwischen den Stämmen einzelner Verben (wie in *pruisse* etc. nach *puisse*) eine Angleichung herbeiführen [1].

---

deveir (18) etc. Die gewöhnlichsten *er*-Verben haben eine weit geringere Frequenz: *aler* (34) *preier* (34) *doner* (33) *parler* (22) *laissier* (21) *porter* (20) etc.

[1] Durch solche partiellen Eroberungen kann eine weniger frequente Gruppe nach und nach eine frequentere angleichen, ohne dass in irgend einem einzelnen Moment dieser Entwickelung eine Einwirkung von einer weniger frequenten Gruppe auf eine frequentere stattgefunden hat.

Aber auch die entgegengesetzte Angleichung vermochte die Sprache nicht vollständig durchzuführen. In Pr. Ind. 2. 3. war die Gruppe ohne *e*, die nicht-*er*-Verben mit Ausnahme von *uerre* etc., der Gruppe mit *e*, den *er*-Verben, zwar überlegen, diese letzteren, die übrigens ein grosses numerisches Übergewicht über die nicht-*er*-Verben hatten, bildeten aber doch eine sehr grosse, schwer zu bewegende Masse, und in einem Teil derselben, der Gruppe *livrer,* war die Angleichung jedenfalls schon aus phonetischen Gründen ausgeschlossen. Auf die Dauer wurde doch die doppelte Ungleichförmigkeit in sowohl Pr. Ind. als Pr. Konj. dem Sprachgefühl unerträglich, und eine partielle Ausgleichung trat gerade auf dem Punkte ein, wo sie die geringsten Hindernisse vorfand, d. h. Pr. Konj. 1. 2. 3. *jurer* nahmen *e* an.

Ich glaube, dass man bei Bestimmung der Ursachen einer Angleichung, oder im allgemeinen einer analogischen Einwirkung, sich auf die weiteste Basis stellen und alle die Faktoren in Betracht ziehen muss, welche dazu haben mitwirken oder dem entgegenwirken können, um dann so weit wie möglich zu versuchen, das relative Gewicht dieser Faktoren gegen einander abzuwägen und somit das Natürliche in der Einwirkung zu finden. Dagegen scheinen mir die jetzigen Sprachforscher oft zu sündigen.

Um uns auf die Endungen der Verbformen zu beschränken, gilt es fürs erste, alle diejenigen Formen mit derselben Funktion (dieselbe Person und dasselbe Tempus einer anderen Verbgruppe) oder mit einer ähnlichen Funktion (dieselbe Person aber ein anderes Tempus derselben oder auch einer anderen Gruppe) festzustellen, mit welchen die neuen, angeglichenen Formen durch die Einführung der Angleichung mehr oder weniger analog geworden sind. Von allen solchen Formen kann

angenommen werden, dass sie den angeglichenen Formen, wenn auch in höchst verschiedenem Grade, als Muster haben dienen können. Neben diesen zur Angleichung direkt mitwirkenden, *angleichenden Formen* sind als zur Angleichung indirekt mitwirkend, die *Angleichung befördernde Formen*, alle diejenigen Formen mit anderen Funktionen zu zählen, welche unter *allen* Formen der angleichenden und der angeglichenen Gruppe schon analog sind, wenn die Angleichung zwischen Formen desselben Tempus zweier Gruppen vor sich gegangen ist, oder welche unter den Formen *zweier Tempora* schon analog sind, wenn die Angleichung vom einen Tempus zum anderen vor sich gegangen ist. *Der Angleichung entgegenwirkend* sind endlich diejenigen Formen mit derselben oder einer ähnlichen Funktion, welche mit den früheren, noch nicht angeglichenen Formen vielleicht analog waren.

Ich halte es für wahrscheinlich, wenn nicht sicher, dass der Sprachgeist in seinem unbewussten Angleichungstrieb, wenn auch in höchst verschiedenem Grade, unter dem Einfluss aller dieser mit- und entgegenwirkenden Faktoren, auch der unbedeutendsten, steht. Wir haben wenigstens kein Recht, willkürlich irgend einen ausser Betracht zu lassen. Bei Formen derselben Funktion (dasselbe Tempus und verschiedene Verbgruppen) hängt der Grad des angleichenden Einflusses teils von der relativen Frequenz der angleichenden Gruppe, teils von der Zahl und Beschaffenheit der anderen schon analogischen Formen mit anderer Funktion innerhalb der zwei Gruppen ab. Dazu kommt noch, wenn es einzelne Verben gilt, die grössere oder geringere Ähnlichkeit der Bedeutung und der Stämme der zwei Verben. Handelt es sich dagegen um Formen mit ähnlicher Funktion (verschiedene Tempora), hängt dieser Grad des Einflusses teils von der grösseren oder geringeren funktionellen Zusammen-

gehörigkeit des angleichenden Tempus mit dem angeglichenen, teils von der relativen Frequenz der beiden Tempora, teils von der Zahl und Beschaffenheit der schon analogen Formen mit anderer Funktion innerhalb der zwei Tempora ab. Mit der Beschaffenheit dieser Formen mit anderer Funktion meine ich dabei ihre grössere oder kleinere funktionelle und lautliche Ähnlichkeit mit den angeglichenen und angleichenden Formen (so wirken 6. mehr als 4. auf 3.).

Wenden wir nun diese Grundsätze bei der Untersuchung der Entstehung von Pr. Konj. 1. 2. 3. *jure -es -e* an. Zur Zeit des Anfangs dieser Angleichung besass die Sprache vier Haupttypen von Personalendungen für 1. 2. 3. (Imperativ 2. ausgeschlossen): A) 1. — 2. *-s* 3. *-t* (—) in Fut. und Perf. aller Verben, Pr. Ind. der nicht-*er*-Verben (*ofrir* etc. ausgenommen), Pr. Konj. *jurer;* B) 1. *-e* 2. *-es* 3. *-e* in Pr. Ind. *livrer* und einiger nicht-*er*-Verben: *ofrir* etc., Pr. Konj. *livrer* (und teilweise *pruisse* etc.) und der nicht-*er*-Verben, ausser *soie aie*, teilweise *puisse* etc.; C) 1. *-e* 2. *-es* 3. *-t* in Imp. Ind., Kond. und Imp. Konj. aller Verben, Pr. Konj. der einzelnen *soie aie*, teilweise *puisse pruisse* etc.; D) 1. — 2. *-es* 3. *-e* in Pr. Ind. *jurer*.

Mit den angeglichenen Pr. Konj. 1. 2. *jure -es* waren folglich die Formen mit den Typen B und C übereinstimmend, die Formen mit dem Typus A aber analogiewidrig. Mit Pr. Konj. 3. *jure* stimmten dagegen nur die Formen mit dem Typus B, diejenigen mit den Typen A und C waren damit analogiewidrig. Der Typus D kommt hier nicht in Betracht.

Nun ist es unleugbar, dass von den Formen mit *e* Pr. Konj. 1. 2. 3. *servir* und *livrer* (nebst *pruisse ruisse* etc.) die weitaus grösste angleichende Rolle gespielt haben, die eigentlich wirkenden gewesen sind, da sie mit den angeglichenen Formen funktionell vollständig übereinstimmend waren. Die Angleichung mit diesen Formen beförderten die schon befindlichen vollständig oder nur partiell analogen Endungen in einer grossen Anzahl entsprechender Formen von *servir* und *jurer*, in allen ausser Pr. Ind. 1. (*livre jur*) von *livrer* und *jurer*. Besonders kommen unter diesen schon analogen Formen in Betracht Pr. Konj. 6. *jurent servent livrent,* zu demselben Tempus gehörend und auch durch fem. *e* ausgezeichnet, und weiter Pr. Ind. 2. 3. von *livrer* und *jurer*. Pr. Ind. 2. 3. *livrer* waren mit Pr. Konj. 2. 3. *livres livre* gleich, Pr. Ind. 2. 3. *jures jure* boten dagegen mit Pr. Konj. 2. 3. *jurs jurt* eine Ungleichkeit dar, die durch Einführung von Pr. Konj. *jures jure* gehoben wurde. Unter den schon analogen Formen zwischen *livrer* und *jurer* hatten auch Pr. Konj. 4. 5. eine besondere Einwirkung; ob und inwieweit diese Formen von *servir* mit den von *jurer* damals analog waren, kann ich nicht entscheiden.

Die von Schwan und Neumann verschieden beantwortete Frage, in welchem Verhältnis der angleichende Einfluss zwischen *servir* und *livrer* zu verteilen ist, ist von sekundärer Bedeutung. Die Frequenz sowohl der 1. und 2. als auch der 3. mit *e* der nicht-*er*-Verben ist in den ältesten Texten 6 bis 7 mal so gross als diejenige der entsprechenden Formen mit *e* der *er*-Verben; dagegen steht die Gruppe *livrer* der Gr. *jurer* viel näher als die Gr. *servir*. Weiter ist zu bemerken, dass in Pr. Konj. 1. 2. 3. *livrer* das fem. *e* eine etwas andere Stellung einnahm als in den meisten Pr. Konj. 1. 2. 3. *servir,* indem es in den ersteren Formen schon auf Grund der von der Sprache geforderten

Lautverhältnisse vorhanden sein musste; dies trug natürlich nicht dazu bei, den von *livrer* ausgeübten Einfluss zu verstärken. Wenn dazu die Erwägung kommt, dass wohl vielleicht *servir*, nicht aber *livrer* stark genug gewesen wäre, die Angleichung allein zu bewirken, können wir kein Bedenken tragen, wie Neumann den nicht-*er*-Verben ein entschiedenes Übergewicht zuzusprechen.

Jedenfalls war die Gruppe *livrer* bei der fraglichen Angleichung ein äusserst wichtiger Faktor, ohne welchen sie vielleicht nicht stattgefunden hätte. Der Widerstand der grossen Masse der *er*-Verben war nämlich dadurch, dass sich die Gruppe *livrer* hier an die nicht-*er*-Verben anschloss, beträchtlich abgeschwächt. In Pr. Ind., wo sich *livrer* auf derselben Seite wie *jurer* hielt, ist auch jede Ausgleichung zwischen den zwei Hauptgruppen der fr. Verben ausgeblieben. Der Angleichungstrieb in Pr. Konj. trat auch erst dann auf, als die Sprache die vorhistorische Lautperiode verlassen hatte, wo das unbetonte letztsilbige *a* noch nicht in *e* übergegangen war und es folglich 1. *jur* (oder noch früher *jure) livre,* dagegen aber *serva* hiess.

Aber wie verhielt es sich mit der Einwirkung der Formen der anderen Tempora? Vorerst ist hier zu bemerken, dass Pr. Ind. im Verhältnis zu Pr. Konj. eine Sonderstellung einnahm. In den Formen dieser zwei Tempora war es nämlich der Fall, dass die Personalendungen bei fast allen Verben das einzige unterscheidende Merkmal zwischen den Formen derselben Person verschiedener Tempora waren, da ein besonderes Tempuselement in den Endungen fehlte. In Bezug auf die Endungen derselben Person dieser zwei Tempora musste folglich der sonst herrschende Angleichungstrieb aufgehoben werden und dem

entgegengesetzten Triebe Platz machen, die Verschiedenheit dieser Endungen möglichst aufrecht zu erhalten. In den Formen aller übrigen Tempora war dagegen das Tempus durch besondere Endungselemente angegeben (ausser in Imp. Ind. 4. 5., die auch zum Teil mit den damit übrigens nicht leicht zu verwechselnden Pr. Konj. 4. 5. zusammenfielen), und es muss wohl angenommen werden, dass in der psychischen Berührung, in der sie zu einander und zu den Formen von Pr. Konj. standen, das Streben nach Konformität in den die Person bezeichnenden Endungselementen waltete.

Wenn wir folglich Pr. Ind. ausschliessen, hatten für die übrigen Tempora Fut. und Perf. 1. — 2. *-s*. 3. *-t* (—), Imp. Ind., Kond. und Imp. Konj. 1. *-e* 2. *-es* 3. *-t*.

Was Fut. und Perf. betrifft, standen die Formen dieser Tempora sonst in einem ziemlich losen Analogieverhältnis zu den Formen von Pr. Konj. Das Perf., das zwar verhältnismässig sehr frequent war, hatte in 4. 5. 6. den Formen der übrigen Tempora fremde Personalendungen *(-mes -tes -rent)* und zeichnete sich ausserdem durch verschiedene Tempusvokale für verschiedene Verben, ja sogar für verschiedene Personalformen desselben Verbes aus. Das weniger frequente Fut. hatte einen eigenartigen Ausgang für 6., und das Verhältnis der Singularformen zu den Pluralformen war durch die Tempusvokale *ai a* des Sing. ganz anders gestaltet als in Pr. Konj. Dazu hatten 1. *ai,* 2. 3. *a*.

Dagegen standen besonders die Formen des Imp. Konj., das in funktioneller Hinsicht mit Pr. Konj. nahe zusammengehörte, aber auch, obwohl in geringerem Grade, die des Imp. Ind. und Kond., in näherem analogischen Verhältnisse zu den Formen des Pr. Konj. Durch Einführung von Pr. Konj. 1. *jure* 2. *jures* entstand in 1. 2. 6. der vier Tempora eine vollständige

Analogie *(jure -es -ent, juroie -oies -oient, jurroie -oies -oient, jurasse -es -ent)*. Von den Personalendungen abgesehen, war das Verhältnis von 4. 5. zu 1. 2. 3. 6. in Imp. Konj. und Pr. Konj. gleich; in Imp. Ind., Kond. im Vergleich zu Pr. Konj. war es ungleich durch das Vorhandensein von *ai* in 1. 2. 3. 6.

Was die Personalendungen von 4. 5. dieser vier Tempora anbelangt, begegnen uns während der langen Periode vom 11.—12. bis zum 16. Jahrh. in 4. die Endungen *-ons -iens -ions*, in 5. die Endungen *-ez -iez* (und in gewissen Dialekten Imp. Konj., Pr. Konj. *-oiz (-eiz)* < lat. *-etis)*. Dem Imp. Ind. und Kond. sind *-ons -ez* fremd, im übrigen kann wohl gesagt werden, dass diese Endungen zu verschiedenen Zeiten und in verschiedenen Dialekten in den Formen aller dieser Tempora und in allen Verbgruppen wechselweise auftraten. Nachdem die wechselseitigen Angleichungen innerhalb dieser Formen und zwischen denselben und den Formen von Pr. Ind., Fut. sich vollzogen hatten, finden wir als Resultat der Entwickelung in Pr. Konj., Imp. Ind., Kond., Imp. Konj. überall: *-ions -iez*, wogegen Pr. Ind., Fut. *-ons -ez* haben.

Es ist sowohl inbezug auf die Chronologie wie die Dialekte noch lange nicht entschieden, in welcher Weise diese Einheitlichkeit erzielt worden ist[1]. Ich kann daher nicht entscheiden, inwieweit analoge Endungen in 4. 5. der vier Tempora, bezw. in Pr. Konj. 4. 5. der *er-* und nicht-*er*-Verben, zur Zeit der Angleichung von Pr. Konj. 1. 2. 3. *jurer* vorkamen. Ist das der Fall gewesen, was wenigstens teilweise,

[1] Ein Umstand, der bei der Übertragung von *-ons* von Pr. Ind. wohl eine grosse Rolle gespielt hat, meines Wissens aber nicht beachtet worden ist, ist das lautgesetzliche Vorkommen von *-ez (-iez)* einerseits in Imp. Ind., Kond. aller Verben und Pr. Konj. der nicht-*er*-Verben, andererseits in Pr. Ind. der *er*-Verben.

z. B. in Imp. Konj. und Pr. Konj., wahrscheinlich ist, so ist klar, dass dies in hohem Grade den angleichenden Einfluss der 1. 2. (3.) der drei anderen Tempora bezw. des Pr. Konj. *servir* auf Pr. Konj. 1. 2. (3.) *jurer* beförderte. Der Umstand, dass zwischen 4. 5. der verschiedenen Tempora Angleichung unzweifelhaft vorgekommen ist, macht an und für sich angleichenden Einfluss in 1. 2. 3. wahrscheinlich.

Aus dem oben Gesagten geht hervor, dass von den Zeiten ausser Pr. Konj. und Pr. Ind. diejenigen mit dem Typus 1. *-e* 2. *-es* 3. *-t* sich näher mit Pr. Konj. associirten als die mit dem Typus 1. — 2. *-s* 3. *-t* (—), und daher einen überwiegenden Einfluss auf dieses Tempus bezw. 1. 2. (3.) *jurer* ausüben mussten. Aber wenn auch das Gegenteil der Fall gewesen wäre, hätten wir kein Recht, die Association und folglich den wenn auch so geringen angleichenden Einfluss des Typus 1. *-e* 2. *-es* 3. *-t* ausser Betracht zu lassen. Die Aufgabe des Sprachforschers ist in erster Hand, alle die Formen zu konstatiren, an welche sich die Angleichung hat anknüpfen können. Erst dann gilt es zu entscheiden, welche von diesen eine grössere, welche eine geringere Rolle gespielt haben. Dass das Verhältnis der übrigen Tempora nicht ohne eine gewisse Bedeutung gewesen ist, finden wir, wenn wir uns den Fall vorstellen, dass alle die übrigen Tempora den Typus von Pr. Konj. *jur jurs jurt* aufgewiesen hätten. Es ist in diesem Falle fraglich, ob nicht der Einfluss von Pr. Konj. *servir livrer* dadurch paralysirt worden wäre, so dass Pr. Konj. *jur jurs jurt* keine Veränderung erlitten hätten.

Eigentümlich ist, dass dieselben Verfasser, die an eine wenn auch unbedeutende Nebeneinwirkung aller Imp. Konj. 1. 2., um nur von diesem Tempus zu sprechen, auf nur einen Teil Pr. Konj. 1. 2. (Gr. *jurer*) gar nicht gedacht haben, kein

Bedenken tragen, die Einwirkung eines Teils Pr. Konj. 1. 2. (3.) (Gr. *servir* bezw. *servir* und *livrer)* auf alle Imp. Konj. 1. 2. (3.) so hoch anzuschlagen, dass sie nur dadurch das Vorkommen des *e* in den letztgenannten Formen erklären wollen. Es scheint, dass man bisher bei Erklärungen durch die Analogie nur zu oft das bequeme Verfahren angewandt hat, zu den nächsten zur Hand liegenden, mit den angeglichenen analogen Formen zu greifen und diese ohne weiteres als alleinige Ursache der Angleichung zu statuiren, ohne sich viel darum zu bekümmern, ob sie zur Erklärung derselben hinreichend sind, und ohne zu prüfen, ob es etwa andere, ebenfalls analoge Formen giebt, welche die Angleichung wahrscheinlicher machen [1]).

Wenn nun bei Erklärung von Pr. Konj. *jure -es -e* in erster Linie der angleichende Einfluss der Pr. Konj.-Formen mit *e* und weiter der oben erwähnten Formen anderer Tempora mit in Betracht gezogen wird, erklären sich 1. *jure* 2. *jures* ganz natürlich. Schon in Pr. Konj. hatten die Formen mit *e* eine 3 mal so grosse Frequenz als die Formen ohne *e,* und dazu kam noch der Nebeneinfluss der 1. 2. Imp. Konj., Imp. Ind., Kond. besonders von *jurer,* aber auch *servir livrer.* Bei

---

[1]) Um ein noch eigentümlicheres Beispiel von diesem Verfahren zu geben, erklärt man Imp. Konj. 1. *-sse* 2. *-sses* nur durch den ganz unzulänglichen Einfluss von Pr. Konj. 1. 2. *serve -es* (und *livre -es),* welcher durch den entgegengesetzten Einfluss von Pr. Konj. *jur jurs* zum guten Teile aufgehoben wurde, ohne den wenigstens ebenso starken Einfluss von Imp. Ind. 1. 2. aller Verben, *-eie -eies* u. s. w., mit in Betracht zu ziehen. Die betreffenden Formen erklären sich übrigens wohl einfacher hauptsächlich durch den Trieb, den Unterschied zwischen 1. und. 2. aufrecht zu erhalten. Ich beabsichtige, diese Frage bei einer anderen Gelegenheit ausführlich zu untersuchen.

3. aber stellt sich die Sache anders. *e* in Pr. Konj. hatte nur ungefähr die Hälfte aller Verben (die meisten nicht-*er*-Verben, die Gruppe *livrer,* teilweise *pruisse* etc.), ohne *e* waren dagegen, ausser der Gruppe *jurer* (ungefähr 25 $^0/_0$), *soit ait* etc. (ungefähr 25 $^0/_0$). Dazu kamen die übrigen 3. des Typ. C, nicht aber des Typ. A, da hier auch Proportionseinfluss (s. unten) mit 1. 2. vorkam. Dass unter solchen Umständen die Formen auf *-t* nicht so schnell durch die neuen verdrängt wurden, als in 1. 2. (s. S. 133), kann nicht Wunder nehmen, vielmehr dass die Formen auf *-e* doch endlich durchdrangen, ausser statt *soit ait* (neben der letzteren Form kam noch im 16. Jahrh. *aie* vor, Darmesteter-Hatzfeld, Le seizième siècle[3] 241). Ich finde für diese Thatsache keine andere Erklärung als diejenige, dass die verschiedenen Stammausgänge der Pr. Konj.-Formen hier eine bedeutende Rolle spielten. Wie immer bei Endungsangleichungen, associirten sich wohl besonders die Formen mit gleichen oder doch mehr oder weniger analogen Stammausgängen. Die Stämme der meisten Verben der Gr. *jurer* gingen auf einen Konsonanten aus, und diese Formen mit konsonantischem Stammausgang traten daher zunächst in Verbindung, nicht mit *soit ait,* sondern mit den nicht-*er*-Verben mit konsonantischem Stammausgang, welche die grosse Mehrzahl dieser Verben bildeten und auf 3. *-e* ausgingen, und wurden in erster Linie von diesen beeinflusst. Mit anderen Worten, *soit* und *ait* standen ein wenig isoliert da und hatten darum nicht den vollen Einfluss, den ihre grosse Frequenz (zusammen beinahe 25 $^0/_0$) ihnen zuteilte. Gerade darum blieben sie auch von der Angleichung mit den übrigen Pr. Konj. 3. auf *-e* unberührt. Die Pr. Konj. 3. auf *-t truist doinst pruist* etc., wie auch *voist,* gingen gleichzeitig mit dem Verschwinden dieser besonderen Pr. Konj.-Stämme verloren, und ebenfalls

puist, das sich, ausser an Imp. Konj. 3. *-st,* auch an *pruist* etc. angelehnt hatte.

Ausserdem ist zu bemerken, dass die Endung *-e* den Vorteil hatte, den Stamm unverändert zu lassen (siehe unten S. 162). Jedenfalls beweist die allgemeine Einführung von 3. *jure* statt *jur,* wenn dafür keine andre Erklärung als die jetzt gegebene vorgebracht werden kann, dass der Einfluss der 3. der anderen Tempora im Vergleich mit dem Einfluss von Pr. Konj. 3. sehr klein war.

In Bezug auf die Einführung von *e* in Pr. Ind. 1. *jure* haben die von Schwan, Neumann und Suchier vorgebrachten Erklärungen wiederum den wesentlichen Fehler, der Angleichung allzu wenige, ganz unzulängliche Formen zu Grunde zu legen, während sich doch eines angleichenden Einflusses fähige Formen in Überfluss darbieten. Die Verhältnisse lagen hier sehr eigentümlich, indem die betreffenden Formen zwei ungleichartigen Einflüssen ausgesetzt waren, von denen der eine für die Beibehaltung von *jur,* der andere aber für die Gestaltung *jure* überwiegend wirkte.

Wenn wir nur auf 1. Rücksicht nehmen, standen Pr. Ind. 1. *jur* in Analogie mit den nicht-*er*-Verben, in deren Pr. Ind. 1. das *e* ebenfalls regelrecht fehlte *(serf)*. Nur die sehr kleine Gruppe *lirrer,* wie auch einige nicht-*er*-Verben, *ofrir* etc., hatten in dieser Form aus phonetischen Gründen fem. *e.* Da hier die Gestaltung der Pr. Ind.-Formen massgebend war, hätten folglich Pr. Ind. 1. der nicht-*er*-Verben, die mit der Gruppe *jurer* beinahe alle franz. Verben umfassten,

im Gegenteil die Entstehung von Pr. Ind. 1. *jure* verhindern sollen (siehe weiter unten).

Der einfache und ausschliessliche Einfluss von 1., besonders Pr. Ind. 1. *servir,* war aber hier nicht der einzig vorkommende, sondern es gab auch einen zusammengesetzten Einfluss von 1. 2. und teilweise 3. Wie nun bei näherer Betrachtung der oben erwähnten vier Haupttypen der Personalendungen in 1. 2. 3. hervorgeht, war das Verhältnis der Pr. Ind. 1. *jurer* zu Pr. Ind. 2. 3. *jurer* hinsichtlich des Vorhandenseins des fem. *e* mit dem Verhältnis aller anderen 1. zu den entsprechenden 2. 3. analogiewidrig. Beim Typus B, wo das *e* in 2. 3. vorkam, kam es auch in 1. vor. Auch beim Typus C, wo es in 3. fehlte, aber in 2. vorkam, kam es ebenfalls in 1. vor[1]). Nur wo es in 2. und 3. fehlte, nämlich beim Typus A, fehlte es in 1. Durch Einführung des *e* wurde nun 1.: 2. 3. Pr. Ind. *jurer* mit 1.: 2. 3. der Typen A B analog, wenigstens was femin. *e* anbelangt, und 1.: 2. Pr. Ind. *jurer* mit 1.: 2. des Typus C analog. Man kann sogar sagen, dass 1. *jure:* 3. *jure* mit 1.: 3. des Typus C weniger analogiewidrig war als 1 *jur:* 3. *jure.* Was besonders den Typus A betrifft, ward das Verhältnis der Endung 1. — zu 2. *-s* mit dem Verhältnis der Endung in *jure* zu der in *jures* ganz gleich, indem die letzten Formen nur ein in den ersteren fehlendes *e* hatten; 3. wich durch das *t* von der vollkommenen Analogie ab.

1. *jure:* 2. *jures* (3. *jure)* analog mit z. B. 1. *serf:* 2. *sers* (3. *sert)* nenne ich eine Proportionsanalogie im engeren Sinne, wo die Proportion zwischen den Formen analog ist, die Formen selbst nicht. Wir haben auch 1. *jure:* 2. *jures* 3. *jure* analog mit z. B. 1. *serve:* 2. *serves* 3. *serve,* und in-

[1] Zu B (oder C) gehörten schon teilweise Pr. Konj. 1. 2. (3.) *jurer.*

sofern liegt auch hier eine Proportionsanalogie vor. Hier ist aber die Analogie der Proportionen nicht alles, ja vielleicht nicht einmal die Hauptsache; schon 1. *jure* ist ja mit 1. *serve* analog. Man kann folglich annehmen, dass 1. *serve,* und in gleicher Weise alle 1. der Typen B und C, an und für sich 1. *jur* zu *jure* angeglichen haben, allerdings unter dem stark befördernden Einfluss der Analogie in 2. (3.) Die Einwirkung des Typus A auf D hat folglich eine Proportionsangleichung hervorgebracht, die Angleichung des Typus D an B C kann entweder für eine Proportionsangleichung im weiteren Sinne gehalten werden oder für eine einfache Angleichung, durch schon befindliche Analogie funktionell nahestehender Formen befördert.

In der Regel lag bei einer Angleichung innerhalb der franz. Verben mit ihrem reich entwickelten Formensystem ein solches beförderndes Moment vor. Aber bei einfacheren Formensystemen, wie in den altfr. Nominalformen, ist auch Angleichung ohne eine solche Beförderung vorgekommen. Genau genommen, liegt auch in solchen Fällen eine gewisse Proportionsangleichung vor, wenn die gleiche oder doch analoge Funktion der sich angleichenden Formen mitgezählt wird. Wir bekommen dann: Funkt. *A*: Endung *a* = Funkt. *A* *(A A)*: End. *a*.

Der Trieb der Sprache, solche Proportionsangleichungen durchzuführen, erklärt sich psychologisch folgendermassen. Im Sprachcentrum associiren sich nicht nur Formen verschiedener Verben mit derselben oder gleichartiger Funktion, z. B. alle 1. desselben oder verschiedener Tempora, sondern auch Formen verschiedener Funktion mit demselben oder gleichartigem Stamm, was ich zu derselben Flexion gehörende Formen nennen möchte. Um als Beispiele Formen aus Pr. Ind. zu nehmen, associirten sich folglich einerseits 2. *dis* mit 2. *cries,* wie auch

1. *di* mit 1. *cri*, andererseits *dis* mit *di*, *cries* mit *cri*, und durch Wiederholung der Association der ersten Art weiter das Paar *dis di* mit dem Paare *cries cri*. Bei dieser letzten Association wurde dann die Disproportion der vier Glieder empfunden und durch die Substitution von *crie* vollständig getilgt, was freilich die Zerstörung der Analogie *di cri* zur Folge hatte.

Neumann äussert sich zwar nicht bestimmt, aus seinen Worten ist man aber berechtigt, den Schluss zu ziehen, dass er glaublich findet, dass nur Pr. Ind. 1. bezw. auch 2. 3. *livrer* zur Entstehung von Pr. Ind. 1. *jure* mitgewirkt hätten. Auch Schwan[2] bekennt sich wohl, augenscheinlich von Neumann beeinflusst, zu derselben Lehre. Ich habe nicht nötig, die Unmöglichkeit einer Angleichung nur aus diesem Grunde näher darzulegen. Die Gruppe *livrer* nimmt ja im Verhältnis zu *jurer* eine ganz untergeordnete Stellung ein. Schwan[1] nimmt neben Pr. Ind. *livrer*, wenn auch ein wenig zögernd, in zweiter Linie Pr. Konj. *servir* mit. Auch Suchier spricht von der Einwirkung der letztgenannten Formen. Der Einfluss dieser Formen und der zu derselben Kategorie gehörenden, von Schwan vergessenen Pr. Konj. 1. 2. 3. *livrer* (bezw. *jurer*) ist ohne Zweifel relativ gross gewesen, und zwar aus verschiedenen Ursachen. Es galt nämlich eine einfach angleichende Übertragung des *e*, weiter haben sowohl 2. als. 3. sie befördert, und endlich gehörten die angleichenden Formen zu demselben Tempus als die angeglichenen, bezw. zu einem funktionell sehr nahe stehenden Tempus. Andererseits handelte es sich, wenn Pr. Konj. *jurer* ausgeschlossen werden, nur um einen Teil der Pr. Konj.-Formen.

Der Einfluss aller dieser Formen wäre doch nicht gross genug gewesen um die Übertragung zu erklären.

Pr. Ind. hatte eine vielfach (in Stengels ältesten Texten 7 à 8 mal) grössere Frequenz als Pr. Konj., und daher waren Pr. Ind. *jurer* den Pr. Ind. *livrer*, Pr. Konj. *servir livrer* überlegen. Weiter berechtigt uns nichts, wohl Pr. Konj., nicht aber Imp. Ind., Kond., Imp. Konj. mitzunehmen, deren 1. und. 2. auch haben mitwirken müssen [1]).

Ausser diesen die Typen B oder C besitzenden Formen sind die Formen mit dem Typus A in Betracht zu ziehen. Von diesen standen Perf. und Fut. aus vielen, bei der Behandlung von Pr. Konj. *jure -es -e* hervorgehobenen Gründen zwar ziemlich fern, das Verhältnis 1.: 2. 3. dieser Tempora ist doch als einwirkend mitzuzählen, besonders des Perf., welches in der alten Sprache eine sehr grosse, mit der des Pr. Ind. vergleichbare Frequenz hatte. Aber in erster Linie steht hier der Proportionseinfluss von Pr. Ind. 1. 2. 3. *servir,* dessen Wirkung nicht gering anzuschlagen ist. An und für sich ist der Einfluss des Typus B, auch wohl des Typus C, stärker als derjenige des Typus A, da jene beiden sowohl einen direkten, einfachen, als einen Proportionseinfluss ausüben. Pr. Ind. 1. 2. 3. *servir* hatten aber, im Vergleich mit allen anderen Formen, die hier

---

[1] Konsequenter, obgleich absurd, is es dann, nur von dem Einfluss von Pr. Ind. *livrer* zu sprechen, wie auch Schwan in seiner zweiten Aufl. seine Ansicht geändert hat. Auch im Vergleich mit der Erklärung des *e* in Pr. Konj. *jurer* entsteht bei Schwan[1] eine Inkonsequenz. Bei Erklärung von Pr. Ind. 1. *jure* zieht er den Einfluss e i n e s T e i l s der Formen eines weit weniger frequenten Tempus, · Pr. Konj., herbei, bei Erklärung von Pr. Konj. 1. *jure* 2. *jures* aber nicht den Einfluss a l l e r Formen des bezüglich der Frequenz mit Pr. Konj. gleichstehenden Imp. Konj. Es scheint beinahe, dass man einer gewissen Formengruppe nur insoweit eine Einwirkung zuschreibt, als diese Gruppe zur dürftigen Erklärung der Angleichung absolut nötig ist. Als ob die angleichende Einwirkung einer gewissen Formengruppe dadurch vermindert werde, dass auch andere, mächtigere Formengruppen einwirken!

in Betracht kommen, ein bedeutendes Übergewicht, sowohl infolge der grossen Frequenz der Gruppe und des Tempus, als auf Grund des Umstandes, dass sie zu demselben Tempus als die anzugleichenden Formen gehörten. Darum muss wohl angenommen werden, dass die Proportion *sers sert : serf*, an und für sich genommen, kräftiger als alle anderen Einflüsse wirksam war, 1. *jure* hervorzurufen. Damit ist aber die Frage nicht erledigt, denn der einfache, die Beibehaltung von 1. *jur* unterstützende Einfluss der 1. *serf* ist auch mit in Betracht zu ziehen.

Das Vorhandensein dieses der Angleichung mächtig entgegenwirkenden Einflusses liefert uns den thatsächlichen Beweis dafür, dass ein Proportionseinfluss hier mit eingewirkt hat, was schon aus den oben gemachten theoretischen Erwägungen hervorging. Denn schliessen wir diesen Proportionseinfluss ganz und gar aus, so tritt der einfache Einfluss von 1. *serf* ungehemmt in Kraft, und bei dem grossen Frequenzübergewicht und der funktionellen Übereinstimmung dieser Formen wird gegen den Einfluss von Pr. Ind. 1. *serf* und die Trägheitskraft von 1. *jur* sicherlich kein hinreichender Gegeneinfluss durch die Formen auf 1. *-e* in Pr. Ind. und anderen Zeiten gebildet, um den Übergang in 1. *jure* zu motivieren, besonders da auch in Perf., Fut. 1. das *e* fehlte [1]).

---

[1]) Nehmen wir, um für dieses Verhältnis einen mathematischen Ausdruck — ohne allen Anspruch auf Genauigkeit — zu gewinnen, an, dass auf 100 Pr. Ind. 1. zusammen 50 1. Imp. Ind., Kond., Pr. Konj., Imp. Konj. auf *-e* vorkamen, und dass von den 100 Pr. Ind. 1. 5 auf *-e* noch andere 5 ohne *-e* eliminirten. Dann standen gegen 50 Formen auf *-e* 90 Pr. Ind. ohne *-e*, die ersteren zwar mit einer grösseren Zahl anderer schon analoger, die Angleichung befördernder Formen zusammenhangend. Zu den 90 Pr. Ind. 1. kamen noch alle Perf., Fut. 1.

Auch bei Annahme eines Übergewichtes des einfachen Einflusses im Vergleich mit dem doch anerkannten Proportionseinflusse erklärt sich diese Angleichung schwerlich, und zwar aus denselben Gründen. Ob aber die beiden Einflüsse einander gleich stark entgegenstanden oder ob der Proportionseinfluss die Oberhand hatte, wage ich nicht zu entscheiden. Im ersteren Falle wäre alle positive Einwirkung der zu dem Typus A gehörigen Formen durch den gegenseitigen Einfluss und Gegeneinfluss so zu sagen aufgehoben, und Pr. Ind. 1. *jure* würden nur einer angleichenden Kraft, die mit dem Einfluss der 1. auf *-e* nebst den entsprechenden 2. (3.) gleich war, ihr *-e* verdanken. Besser und leichter würde sich doch die Angleichung durch Annahme des zweiten Alternativs erklären. Die psychische Voraussetzung dafür ist, dass die Association zwischen den Paaren *dis di* und *cries cri(c)* stärker war als zwischen den einfachen *di* und *cri*, was a priori nicht unwahrscheinlich vorkommt. Aber auch im ersteren Falle liegt ein Proportionseinfluss wie auch eine Proportionsangleichung vor, obgleich nicht positiver Art. Das Vorhandensein des einfachen Einflusses von 1. ist ebensowenig zu leugnen. Derselbe ist vielleicht als eine Ursache dazu anzuführen, dass 1. *jure* doch so spät durchdrangen.

Der Einfluss von Pr. Ind. 1. *livrer* auf Pr. Ind. 1. *jurer* wurde natürlich dadurch verstärkt, dass die beiden Gruppen übrigens analog waren, der Einfluss der übrigen 1. mit *-e* dadurch, dass, ausser 2. und teilweise 3., auch 6. und teilweise 4. 5. der betreffenden Tempora schon analog waren. Bei der Proportionsangleichung ist jede Beteiligung anderer schon analogen Formen natürlicherweise ausgeschlossen.

Es bleibt mir übrig, die Ansicht Suchiers zu berühren, nach welcher *e* in 1. *jure* in erster Linie dadurch entstanden wäre, dass 2. 3. *e* hatten. Vielleicht denkt sich der Verfasser hierbei, mehr oder weniger unbewusst, hinzu, dass 2. 3. diese Wirkung hatten, weil das Verhältnis von 1. zu 2. (3.) dadurch mit dem Verhältnisse von 1. zu 2. (3.) in anderen Verben bezw. Zeiten analog wurde. Er erwähnt ja auch als eine Nebensache Pr. Konj. *servir*. Sonst und absolut genommen, schliessen seine Worte eine Annahme ein, die mir sehr fraglich vorkommt. In der That wäre das ganz dasselbe, als wenn man annehmen würde, dass auch falls in allen Verben und Zeiten 1. keine Personalendung und 2. *-es*, 3. *-e* gehabt hätten, der Sprache ein Trieb innegewohnt hätte, für 1. eine Form auf *-e* zu entwickeln. Nun ist allerdings wahr, dass 1. *jure* mehr als 1. *jur* den 2. *jures* 3. *jure* gleicht, so dass eine gewisse Angleichung vorgelegen hätte, aber ohne auswärtigen Einfluss sehe ich nicht, wo die Sprache den Antrieb zu einer solchen Angleichung genommen hätte. 1. hätten ja mit 2. 3. ungleichartig sein und verbleiben können, wie mit 4. 5. Der einzige Schritt, wozu die Sprache bei dieser Voraussetzung hätte getrieben werden können, falls sonst keine Nachteile dadurch entstanden wären, wäre gewesen, 1. mit 2. ganz gleich zu machen, d. h. in 1. die Endung *-es* einzuführen. Mit den ferner stehenden 3. hätte in diesem Falle die Angleichung nicht geschehen können [1]).

---

[1] Man könnte gegen diese Auseinandersetzung die späteren Perf. 4 *jurasmes servismes* etc. statt *jurames servimes* nach 5. *jurastes servistes* anführen. Hier stellt sich doch die Sache anders, indem erstens die Endungen von 4. und. 5. schon die meisten Laute gemeinsam hatten: *a . . es* bezw. *i . . es*, und weiter auch in den 4. 5. der anderen Tempora (4. *ons* = õns oder *ens* = ẽns, 5. *ez* = ets) der Unterschied der Endungen, ausser in

Durch die Einführung des *e* in Pr. Konj. 1. 2. 3. *jure jures jure,* Pr. Ind. 1. *jure* gewann die Sprache den Vorteil, dass die *er*-Verben, bei welchen sich ja besonders ein Streben nach grösserer oder vollständiger Gleichheit der Stämme innerhalb derselben Flexion geltend machen konnte und in der That auch geltend machte, denselben Stammausgang für alle derselben Flexion angehörigen Formen ausnahmslos durchführen konnten. Diese Gleichförmigkeit und Vereinfachung hatten die auf den blossen Stamm ausgehenden 1. Pr. Ind., Pr. Konj., sowie noch allgemeiner die Endungen *-s -t* der Pr. Konj. 2. 3. früher bei den meisten Verben nicht erlaubt (vgl. *lief lies liet* und *lieve lieves lieve*). Dieser Umstand mag wohl als die Einführung des *e* befördernd mit in Rechnung gezogen werden. Für Pr. Ind. 1. wird dies auch von Suchier 609 (oben citirt) angedeutet.

Im Gegenteil verdanken wohl Pr. Ind. 2. 3. *jures -e* zum Teil demselben Umstand die Beibehaltung des *e*. Denn durch die Analogie 1. *serf jur* befördert, lag hier die Angleichung an Formen ohne *e,* speciell die überlegenen 2. *sers* 3. *sert*, sehr nahe. Ausser dass sich die Gruppe *livrer* dieser Angleichung nicht hätte fügen können, wäre freilich in einer früheren Periode noch der Nachteil eines Zusammenfalls mit Pr. Konj. 2. 3. *jurs -t* hinzugekommen, und später, als Pr. Konj. 2. 3. *jures -e* allgemein wurden, hatten auch schon Pr. Ind. *jurer* einen anderen Weg, nämlich 1. *jure,* eingeschlagen.

Wenn nun diese Vereinfachung des Stammes als ein die Einführung des *e* befördernder Faktor angesehen werden kann, giebt andererseits diese Einführung zu einem Nachteile Veranlassung, der vielleicht auf das Entstehen und Durchdringen der

---

dem Vokal, nur in dem Wechsel von n (dem m der Perf. 4. nahestehend) und t, nicht aber in einem Plus von s oder dergl. für 5., bestand.

neuen Formen hemmend und verzögernd eingewirkt hat. Sie hatte nämlich den Zusammenfall von Formen mit verschiedenen Funktionen zur Folge. Es fielen zusammen: a) Pr. Ind. 2. 3. und Pr. Konj. 2. 3. *jures -e,* statt Pr. Ind. *jures -e*, Pr. Konj. *jurs -t;* b) Pr. Konj. 1. und 3. *jure* statt 1. *jur,* 3. *jurt;* c) Pr. Ind. 1. und 3. *jure* statt 1. *jur,* 3. *jure.*

Eine Unterscheidung von entsprechenden Formen des Pr. Ind. und Pr. Konj. war natürlich ein Vorteil, den die Sprache nicht ohne weiteres aufgeben wollte, wenn sie auch, infolge der ungleichartigen Verwendung der beiden Modi, von keinem besonders grossen Gewicht war. Auch 6. beinahe aller Verben waren in beiden Zeiten gleich, und zu der Zeit, wo die meisten Verben in Pr. Konj. 4. 5. *-ons -ez* hatten, fielen auch diese mit den entsprechenden Formen des Pr. Ind. zusammen. Weiter waren in Pr. Ind. und Pr. Konj. 1. *jur livre,* sowie 2. 3. *livres livre* gleich. Hier kommt folglich der eigentümliche Fall vor, dass einerseits der in der Sprache waltende Deutlichkeitstrieb auf der Unterscheidung (wie in der Gruppe *servir*) bestand, während andererseits der Analogietrieb sowohl indirekt, wie oben nachgewiesen worden ist, als auch direkt, um Gleichmässigkeit mit schon befindlichen zusammenfallenden Formen zu erreichen, darnach strebte, diese Unterscheidung aufzuheben. Der Analogietrieb behielt die Oberhand, aber es ist nicht unmöglich, dass dieser Erfolg gerade durch den Deutlichkeitstrieb verzögert und in die Länge gezogen wurde.

Ein grösserer Nachteil war an und für sich die Verwechslung zwischen 1. und 3. sowohl in Pr. Ind. als auch in Pr. Konj. Vor dem Wegfall des *t* in 3. *-et* in einer früheren Periode des Altfr. hätte die Angleichung keinen Zusammenfall herbeigeführt, aber diese wurde damals nicht durchgeführt, vielleicht zum Teil darum, weil die Verhältnisse in 4. 5. nicht so analog geordnet

waren als später. Als *t* fiel, entstand Zweideutigkeit für 1. 3. Pr. Ind., Pr. Konj. *livre,* Pr. Konj. *serve* (ausgenommen *soie soit*, *puisse puist*, etc.)[1]). Schon früher kam Zusammenfall zwischen 1. und 3. Pr. Ind. *servir*, Pr. Konj. *jurer* von Verben mit dem Stammausgang *d t* vor (*vent part; gart chant*), sowie 1. und 2. Pr. Ind. *servir*, Pr. Konj. *jurer* von Verben mit dem Stammausgange *s* (*finis; lais*). Die Angleichung brachte nun neue Zusammenfälle hervor. Die Sprache hatte doch einen Ausweg, die hierdurch entstehende Zweideutigkeit aufzuheben, nämlich die Aussetzung der Subjektspronomina, was auch während der altfr. Periode mehr und mehr gewöhnlich wurde, bis es endlich obligatorisch ward. Es ist hier nicht der Ort zu untersuchen, in welchem Verhältnis dieser zunehmende Gebrauch der Subjektspronomina zu den neuen auf der Lautentwickelung oder Angleichung beruhenden Zusammenfällen stand. Es versteht sich, dass diese zwei Umstände sich gegenseitig beeinflussten. Dass die fraglichen Angleichungen nicht früher zu Stande kamen, beruht jedenfalls wahrscheinlich gerade darauf, dass die Subjektspronomina damals noch nicht so allgemeine Verwendung gefunden hatten. Die besonders späte Beibehaltung von 3. *jurt* steht wohl auch damit zum Teil im Zusammenhang.

Unter der Voraussetzung, dass das *e* früher in Pr. Konj. 1. als in Pr. Ind. 1. auftrat und sich verbreitete, was durch die Texte wahrscheinlich gemacht wird, entstand während einer gewissen Übergangsperiode ein früher nicht befindlicher Unterschied zwischen Pr. Ind. 1. *jur* und Pr. Konj. 1. *jure.* Meyer-Lübke (angef. St. 345) sagt in Bezug darauf, dass die Einführung

---

[1]) Das Verhältnis dieser Ausnahmen, wie auch der Imp. Ind., Kond. 3. *-eit -out*, zu Imp. Konj. 3. *-st* hätte eine eingehende Untersuchung nötig, die ich hier nicht unternehmen kann.

des *e* in Pr. Konj. *jurer* »avait l'avantage de distinguer la 1re personne du subjonctif présent de la 1re personne de l'indicatif présent». Er vergisst aber hinzuzufügen, dass dieser Vorteil vollständig oder, um der geringeren Frequenz der 2. Rechnung zu tragen, doch zum grössten Teile aufgehoben wurde durch den Nachteil, dass die entsprechenden 2. (vielleicht auch 3.) zugleich zusammenfielen. An die Annahme einer früheren Einführung des *e* in 1. als in 2. ist schon wegen der Zeugnisse der Texte nicht zu denken. Ausserdem wäre der allen anderen 1. und 2. ganz fremde Typus 1. *-e* 2. *-s* ein Ding der Unmöglichkeit.

Bei Gestaltung der lautgesetzwidrigen Formen mit *e* in Pr. Konj., Pr. Ind. ist folglich die Rolle des Deutlichkeitstriebs überwiegend negativ gewesen [1]).

---

[1]) Die Existenz des Deutlichkeitstriebs, d. h. eines mehr oder weniger unbewussten Triebes des sprechenden Individuums, in seiner Rede für zwei verschiedene, nicht durch andere Mittel bezeichnete Bedeutungen bezw. Funktionen zwei lautlich verschiedene Wörter oder Ausdrücke vor einem einzigen vorzuziehen, kann wohl nicht verneint werden. Meiner Ansicht nach spielt dieser Trieb eine nicht zu unterschätzende Rolle in der sprachlichen Entwickelung, was bisher zwar von mehreren Sprachforschern in einzelnen Fällen angenommen, theoretisch aber meistens übersehen worden ist (eine Ausnahme bildet besonders Ziemer, Junggrammatische Streifzüge im Gebiete der Syntax). Ich kann auf diesen Gegenstand hier nicht näher eingehen, bemerke nur, dass auf dem Gebiete der Formenlehre drei hauptsächliche Arten seines Einflusses zu unterscheiden sind. Der Deutlichkeitstrieb kann nämlich bewirken oder doch dazu beitragen:

1) dass Formen, die sich der lautlichen Entwickelung nicht gefügt haben, im Sprachgebrauch bleiben, bezw. durch die lautgesetzliche Entwickelung etwa entstandene Nebenformen verdrängen (Der Deutlichkeitstrieb als den Lautgesetzen entgegenwirkend. Beispiel: Imp. Konj. 1. 2. *jurasse -sses, servisse -sses* etc. statt 1. 2. *juras servis)* — denselben Einfluss kann auch der Analogietrieb haben;

2) dass neue Formen durch Angleichung entstehen, oder, vorsichtiger ausgedrückt, durch blosse Angleichung entstandene Formen allgemein werden und die nicht angeglichenen Nebenformen verdrängen (Der Deutlichkeitstrieb als die Angleichung befördernd. Beispiel: Pr. Ind. 4. *jurons* <

Zuletzt ist zu bemerken, dass durch die Annahme, dass das *e* früher in Pr. Konj. 1. 2. (3.) als in Pr. Ind. 1. auftrat, die in den beiden Zeiten ausgeführten Angleichungen besser zu erklären sind. Denn die Sprache vertrug gewissermassen leichter den Zusammenfall der 2. (3.) durch die zu derselben Zeit eintretende Aufhebung des Zusammenfalls in 1.; wäre dagegen das *e* in Pr. Ind. 1. eingedrungen, während noch die alten Endungen in Pr. Konj. 1. 2. 3. blieben, so hätte es der Sprache noch weniger daran gelegen, darauf die Angleichung in Pr. Konj. auszuführen und somit die neuerworbene Unterscheidung zwischen den Formen aller drei Personen wieder aufzuheben.

---

juromes (< vulg. lat. *_juromos?_) statt *_jurames_ (< vl. _juramos?_), ausschliesslich (?) oder hauptsächlich Angleichung an _somes_ (< vl. _somos?_), um die Verwechselung mit Perf. 4. _jurames_ (< vl. *_juramos?_) zu vermeiden; ebenso vielleicht in 4. Perf., Pr. Ind. _servimes_ etc.);

3) dass der angleichende Einfluss überhaupt nicht zur Angleichung führt oder diese doch verspätet wird (Der Deutlichkeitstrieb als der Angleichung entgegenwirkend. Beispiele siehe S. 162—5).

Ivan Uschakoff.

Über einige Schwankungen im deutschen Sprachgebrauch.

Der Ausspruch Fouillées »la langue allemande est encore à l'état nébuleux: elle n'a ni une forme assez précise, ni des règles exactes, ni des limites nettes» ist offenbar hart und ungerecht, insoweit er über die Sprache in Bausch und Bogen aburteilt. Aber inbezug auf einzelne Gebiete des Sprachgebrauchs enthält er ein Körnchen Wahrheit: es giebt in der That im Deutschen einige Gebiete, wo nicht nur die Grammatiken und Lehrbücher, sondern auch der lebendige Sprachgebrauch eine Unsicherheit und Willkür bekunden, dass man sich vergeblich nach einem überzeugenden Kriterium umschaut, das eine definitive Entscheidung nach der einen oder anderen Richtung ermöglichte. Schon seit Jahrzehnten bemühen sich nun deutsche Sprachforscher in solche dunkle Gebiete Licht zu bringen und das Allgemeingültige und Richtige vom Willkürlichen und nur einzeln Auftretenden zu scheiden. Diesen Zweck verfolgen vor Allem die bereits vor den 80-ger Jahren erschienenen Bücher von Sanders, Keller, Lehmann und Andresen, abgesehen

von den älteren, hier und da ausgesprochenen Mahnworten einzelner Schriftsteller, wie beispielsweise SCHOPENHAUERS Philippika »Über Schriftstellerei und Stil» und »Über Sprache und Worte» [1]).

Sanders und Andresen konnten leider gegen die immer allgemeiner um sich greifende Sprachverwilderung und Abstumpfung gegen gewisse durch logische Unterscheidungen gebotene Formen nicht viel ausrichten. Das Sandersche Wörterbuch ist durch die unübersichtliche Anordnung des ungeheuer reichen Stoffes nur schwer zu gebrauchen und Andresen war in seinen eigenen Entscheidungen zu unsicher und zurückhaltend, um selbst denjenigen, die sich ihrer Unsicherheit schon bewusst geworden waren, eine feste Handhabe zu bieten.

In ein neues Stadium trat endlich der Kampf gegen die Sprachverwilderung im Jahre 1891, als WUSTMANN [2]) seine in den »Grenzboten» erschienenen Aufsätze »Allerhand Sprachdummheiten» in Buchform herausgab. In vielen Punkten stützte er sich auf Andresen und baute nur weiter aus, was dieser begonnen hatte, so dass sein Buch inbezug auf den Inhalt nur teilweise Neues enthält. Das Hauptverdienst des Wustmannschen

---

[1]) Parerga und Paralipomena. (4 Aufl. Leipzig 1878) S. 536 ff. und S. 599 ff. Vgl. auch »Materialien zu einer Abhandlung über den argen Unfug, der in jetziger Zeit mit der deutschen Sprache getrieben wird» im handschr. Nachlass (Leipzig 1864) S. 53 ff. Hierher gehören auch die Aufsätze HANS v. WOLZOGENS »Ueber Verrottung und Errettung der deutschen Sprache» in den »Bayreuther Blättern» Jahrg. 1879. In eine etwas spätere Zeit fallen die Bücher von SCHRÖDER »Vom papiernen Stil» und von HALATSCHKA »Zeitungsdeutsch».

[2]) D:r GUSTAV WUSTMANN. Allerhand Sprachdummheiten. Kleine deutsche Grammatik des Zweifelhaften, des Falschen und des Hässlichen. Ein Hilfsbuch für Alle, die sich öffentlich der deutschen Sprache bedienen. Leipzig. F. W. Grunow. 1891.

Buches liegt in seiner Form. Allerdings nicht in dem Sinne, als wäre sie an sich etwas Klassisches und Nachahmenswertes, denn Wustmann schulmeistert und kanzelt in seinem Buche in einer Weise, die schier an den seligen Schopenhauer erinnert. Aber gerade diesem seinem übermütigen, nichts weniger als wissenschaftlichen Ton verdankt das Buch seinen Erfolg und seine Verbreitung. Was Sanders und Andresen mit ihren ohne Zweifel unvergleichlich bedeutenderen Arbeiten nicht vermocht, das gelang Wustmann: die Tagespresse und die Schriftsteller, ja, alles, was ein gebildetes, richtiges und schönes Deutsch zu sprechen und zu schreiben sich einbildete, fühlte sich in seiner Sicherheit erschüttert und begann sogar einzusehen, dass thatsächlich nicht alles in der Ordnung war. Die heilsame Folge des Wustmannschen Buches war also nicht die, dass uns in ihm etwa Schwarz auf Weiss und verbrieft und versiegelt ein unumstösslich richtiges Deutsch in den Schoss gefallen wäre, zum Heil der geplagten Lehrer und den Papiermenschen zur Nacheiferung, sondern die, dass man nun auf die vielverschlungenen Pfade, die der Sprachgebrauch wandelt, allgemein aufmerksam wurde, dass nun in weiten Kreisen ein Licht darüber aufging, dass es beim richtigen und schönen Sprechen nicht so sehr auf geläufiges Nachplappern widersinniger Neu- und Missbildungen im Telegrammstil ankommt, als auf ein folgerichtiges Denken und ein feines Gehör. Ob diese Einsicht sich in That verdichtet, ist eine andere Frage, sie ist an sich schon Gewinn genug.

Aber Wustmanns »Sprachdummheiten« haben noch eine andere erfreuliche Folge gehabt. Sie haben eine Anzahl kritischer Streitschriften und Artikel ins Leben gerufen, die alle ihr Scherflein zur Klärung und Schlichtung streitiger Fälle beitragen

und manche beachtenswerte Beobachtungen und Berichtigungen alter Irrtümer enthalten [1]).

Schliesslich muss ich hier noch ein selbstständiges, unabhängig von Wustmann vor Kurzem erschienenes Buch erwähnen, das zugleich als das unzweifelhaft bedeutendste auf diesem Gebiet zu betrachten ist; nämlich: D:r Theodor Matthias, Sprachleben und Sprachschäden. Ein Führer durch die Schwankungen und Schwierigkeiten des deutschen Sprachgebrauchs.

---

[1]) Mir sind folgende zugänglich gewesen: J. Minor. Allerhand Sprachgrobheiten. Eine höfliche Entgegnung. Stuttgart 1892. Berührt nur einige Fälle und meistens ohne sich selbst in der einen oder anderen Richtung zu entscheiden. Speciell über *wer* und *welcher* bringt er ziemlich viel Material bei und zeigt, dass der durchschnittliche Gebrauch der beiden Wörter sich wie 2:1 verhält. August Faulde. Beiträge zur deutschen Grammatik und deutschen Lektüre. Zum Teil im Anschluss an Wustmanns Buch: »Allerhand Sprachdummheiten». Neisse. 1892. Bietet auch nur Einzelnes, das auf Wustmann Bezug hat, den er im Allgemeinen überschwänglich lobt, aber in Einzelheiten manchmal treffend widerlegt. Er giebt mehr eigene Beobachtungen über Kleinigkeiten. D:r X***. Allerhand Sprachverstand. Kleine deutsche Sprachlehre für Alle, denen ihr deutsches Sprachgefühl am Herzen liegt. (Auf dem Umschlage: »Kritische Keile auf Wustmannsche Klötze»). Bonn. 1892. Der Inhalt entspricht leider wenig dem grossthuerischen Titel. D:r X. berührt allerdings jedes Kapitel in Wustmanns Buch, aber in der oberflächlichsten Weise. Beinahe in sämtlichen Fällen widerspricht er Wustmann, aber ohne den geringsten Versuch seinen Widerspruch zu motiviren oder zu belegen. Karl Erbe. Randbemerkungen zu D:r Wustmanns »Allerhand Sprachdummheiten». Untersuchungen über wichtige Gegenstände der deutschen Sprachlehre. Stuttgart. 1892. Ein sehr nützliches Büchlein, das eine Menge Wustmannscher Fragen in ziemlich eingehender Weise erörtert. D:r August Schmits. Der Kampf gegen die Sprachverwilderung. Köln. 1892. Eine sehr beachtenswerte Arbeit, die in engem Rahmen viel Beherzigenswertes und auch manches Neue bringt. Der Erwähnung wert sind auch die Recensionen von O. Erdmann in der Zeitschr. f. deutsche Philologie. Bd. XXIV. Heft. IV. S. 560 ff. und Reinhold Bechstein in der Zeitschr. für den deutschen Unterricht. 6 Jahrg. 1 Heft, S. 64 ff., sowie H. Wunderlichs Artikel »Die deutsche Syntaxforschung und die Schule» in der Beilage N:o 139 zur Allgemeinen Zeitung. 1891.

(Leipzig. R. Richter. 1892.) Im Gegensatz zu Andresens rein beschreibender und Wustmanns diktatorischer, willkürliche Gesetze vorschreibender Methode wählt Matthias den Mittelweg, indem er die geschichtliche Entwickelung und Veränderung innerhalb längerer Zeiträume anerkennt und deshalb in manchen Fällen die Entscheidung dem Sprachgefühl der gebildeten Majorität überlässt, daneben aber die Notwendigkeit zugiebt, »für eine kürzere Spanne Zeit das in der Flucht ihrer grammatischen Erscheinungen Überwiegende und Üblichere als das Regelrechte, Sprachrichtigere und daher dem gewöhnlichen Schreibenden, nicht den vereinzelten Neuschöpfern und Weiterbildnern der Sprache, als das Musterhafte und Nachahmenswerte hinzustellen».

So verdienstvoll nun alle diese Werke einzeln genommen sind, haftet ihnen dennoch, als Gesamtheit betrachtet, ein Fehler an, der den Zweck, den sie alle verfolgen, nämlich das für heute Sprachrichtige endgültig festzustellen, leicht illusorisch machen kann. Sie weichen nämlich in ihrem Urteil darüber, was »in der Flucht der grammatischen Erscheinungen» schliesslich als das Richtige festzuhalten sei, häufig von einander ab, ja, wir stossen nicht selten auf vollständigen Widerspruch. Hat man sich heute von Andresen belehren lassen, dass die Substantive auf *al* im Plural nie den Umlaut haben dürfen, so überzeugt uns morgen Lyon, dass die meisten den Umlaut tragen, und übermorgen erfahren wir schliesslich von Matthias, dass sowohl Andresen wie Lyon im Irrtum befangen sind, und dass *Generäle* ebenso gut eine Existenzberechtigung haben wie *Admirale*.

Wem nun die Sprache blos zu eigenem Privatgebrauch gegeben, kann ja, wenn's ihm gefällt, *Tenöre* anhören und *Journäle* lesen oder auch *Palaste* und *Altare* bauen; im schlimmsten Fall kann es ihm passiren, dass Wustmann ihn einen unge-

bildeten Papiermenschen schilt. Aber der Sprachlehrer? Woran soll er sich halten, wenn er sich selbst und schliesslich ja auch seinem Auditorium Rechenschaft darüber ablegen soll, warum man denn nur *Tenore* und warum nur *Altäre* dekliniren darf? Und dies ist doch nur ein höchst einfacher Streitfall unter vielen anderen, die einem viel schlimmere Kopfschmerzen verursachen können.

Der Lehrer in Deutschland hat nun allerdings in dieser Lage einen Ausweg, der ihm die Lösung vieler Fragen wesentlich erleichtert: er lebt selbst mitten im Strom des lebendigen Sprachgebrauchs; wo ihm die Bücher den Zweifel erregen, da bringt ihm das Gehör den beruhigenden Glauben: bei uns heisst es einmal so. Das ist oft eine bequeme — und vollkommen ausreichende Lösung. In ganz anderer und viel schlimmerer Lage befindet sich der Lehrer der deutschen Sprache im Auslande. Ihn lotst kein deutlicher, fester Sprachgebrauch durch die Klippen der »Sprachverbesserer» und er verliert nur allzuleicht das Gleichgewicht, sobald er gar auf Wustmannsches Glatteis gerät.

Diese böse Erfahrung habe auch ich nicht selten erlebt. Um mir aus der Not zu helfen, griff ich nun nach dem einzigen Mittel, das hier Rat schaffen kann, — ich begann die widersprechenden Behauptungen und »Regeln» mit einander zu vergleichen und an der Hand der massgebenden Schriftsteller die Stichhaltigkeit ihrer Gründe zu prüfen, um auf diesem Wege hinter die thatsächliche Berechtigung und Allgemeingültigkeit dieser oder jener umstrittenen Form zu gelangen.

Die nachfolgenden Ausführungen sind also keine Untersuchungen über die historische Entwickelung gewisser grammatischen Formen, sondern nur einige vergleichende Schlussfolgerungen aus den Ergebnissen, die der jüngste Kampf wider die

Sprachverwilderung vorläufig geliefert hat. Sie haben also vor Allem, ja, ausschliesslich den praktischen Zweck, dem Lehrer der deutschen Sprache, insbesondere in unserem Lande, eine sichere Handhabe dafür zu bieten, was er im gegebenen Fall trotz des Widerspruchs mancher sprachwissenschaftlichen Autorität als das für heute Allgemeinübliche, also auch Sprachrichtige zu halten hat. Ich bin hierbei von dem Grundsatz ausgegangen, dass nicht die Grammatik, sondern der allgemeine Sprachgebrauch das entscheidende Wort hat; d. h., dass immer nur das als das »einzig Richtige» zu gelten hat, was die Mehrzahl der Sprachgebildeten für das Richtige hält und als solches allgemein übt.

Im vorliegenden Aufsatz kann natürlich von einer erschöpfenden Durchforschung jenes dunklen Gebietes keine Rede sein, ich habe mich darum auf die Untersuchung einer nur ganz kleinen Anzahl von zweifelhaften Fragen beschränkt, die mit einander in innigem Zusammenhang stehen und eben nur in diesem Zusammenhang mit Nutzen gewürdigt und gelöst werden können.

1. **Von hohem geschichtlichem Werte** oder **von hohem geschichtlichen Werte?**

Die deutsche Adjektivdeklination erfreut sich einer ebenso klaren wie einfachen Regel: das attributive Adjektiv erleidet die starke Flexion, sobald kein vorhergehendes Bestimmungswort durch seine Endung das Geschlecht ausgedrückt hat. Ist das Geschlecht bereits ausgedrückt, so begnügt sich das Adjektiv mit der schwachen Flexion. Es heisst also: *gut**er** Mensch,* aber: ***der** gute Mensch* und: *manch gut**er** Mensch,* aber: *manch**er** gute Mensch.* M. a. W. alle der Biegung unterworfenen Be-

stimmungswörter erfordern das nachfolgende Adjektiv in der schwachen Form, sobald sie selbst eine Flexionsendung tragen. Mit einigen Ausnahmen, die später berührt werden sollen, wird diese Regel ganz allgemein befolgt, soweit sie die Deklination nur eines oder nur des ersten von mehreren vor einem Substantiv stehenden Adjektiven betrifft.

Dagegen bildet einen der am meisten umstrittenen Fälle die Deklination des zweiten oder der folgenden Adjektive vor einem Substantiv. Soll es heissen: *langem schwarzem Haare* oder *langem schwarzen Haare; langer schwarzer Haare* oder *langer schwarzen Haare?* Zu bemerken ist, dass sich der Streit nur um diese zwei Fälle, den Dativ Sing. Mask. und Neutr. und den Genetiv Plur. dreht; im Gen. Sing. hat sich für das männliche und sächliche Geschlecht die schwache Endung allgemein eingebürgert, für das weibliche dagegen die starke Endung noch durchweg beibehalten. Auch inbezug auf die übrigen Kasus besteht im Allgemeinen kein Zweifel; es wird niemand einfallen zu sagen: *langes schwarze Haar, lange schwarzen Haare.* Die Erklärung dafür, warum gerade in diesen zwei Fällen die schwache Endung eine so häufige Anwendung gefunden, dass selbst Grammatiker sich veranlasst gesehen haben, sie durch Regeln in Schutz zu nehmen, liegt wohl vor Allem in einer auf Bequemlichkeit beruhenden Nachlässigkeit der Aussprache. Auch Matthias giebt diesen Grund an [1]) und fügt hinzu,

---

[1]) a. a. O. S. 55. »Dass Bequemlichkeit und Abneigung gegen gewisse der Zunge nicht sonderlich bequem liegende Endungen wirklich die Schuld trägt, geht auch daraus hervor, dass oft in ganzen, sonst vortrefflich geschriebenen Büchern von zwei Adjektiven vor einem *Femininum* nie das erste stark, das zweite schwach deklinirt gefunden wird, wohl aber häufig vor männlichen und sächlichen Dativen das erste mit der Endung *m* das zweite mit *n*«.

dass dies gerade die zwei Fälle sind, »deren vor den anderen noch auffällige, charakteristische Endungen unter der immer stärker werdenden Abneigung gegen die Kasusendungen wie unter der nicht genügenden Klarheit über sie am meisten zu leiden haben».

Dass diese Bequemlichkeit — imfall die Umwandlung des *m* in *n* als solche zu betrachten ist — nicht erst neueren Datums ist, beweist allerdings schon der Satz Luthers »nicht allein zu unserm eigen, sondern auch zu anderer Leute *grossem merklichen* Schaden».

Sehen wir vorläufig von den Sprachforschern und Grammatikern ab und ziehen die Werke derer zu Rate, von denen füglich ein richtiges und feines Sprachgefühl erwartet werden darf, die Werke der Dichter aus alter und neuer Zeit, so erleben wir unsere erste Enttäuschung auf diesem dornenvollen Pfade. Bei Klopstock und Lessing, bei Gœthe und Schiller, Heine und Auerbach, von den Jüngsten ganz zu geschweigen, finden wir bald die starke, bald die schwache Endung, ja oft in unmittelbarer Folge nach einander, ohne dass aus dem Sinn zu ersehen wäre, dass zu dem einen oder anderen Gebrauch irgend eine logische Unterscheidung Anlass gegeben hätte.

Man wäre infolgedessen versucht anzunehmen, dass das Sprachgefühl in dieser Frage überhaupt nicht mitspiele, wenn nicht die Thatsache vorläge, dass die eine Form, nämlich die starke [1]), bei weitem häufiger vorkommt, als die schwache [2]). Aus dem Umstande aber, dass auch die schwache Form von

---

[1]) Wir finden die starke Endung häufig sogar in Fällen, wo die unbequeme Aussprache doch noch ein *n* erklärt und entschuldigt hätte, wie *aus natürlichem frommem Gefühl* bei Gœthe.

[2]) S. Sanders, S. 98, a.

mustergültigen Schriftstellern gebraucht wird, haben einige Grammatiker eine Schlussfolgerung ziehen zu müssen geglaubt, die schliesslich zur Aufstellung einer ebenso unsicheren wie willkürlichen grammatischen Regel geführt hat. Sie behaupten nämlich, dass, wenn von mehreren vor einem Substantiv stehenden Adjektiven das dem Substantiv zunächst stehende mit diesem zusammen einen einheitlichen Begriff bildet, der als solcher dem oder den übrigen vorhergehenden Adjektiven gegenübersteht, nur das oder die ersten die starke, das dem Substantiv zunächst stehende jedoch die schwache Endung erhalten solle. Es müsse m. a. W. die logische Unterscheidung zwischen koordinirten und einander übergeordneten Adjektiven auch grammatisch durch die schwache Endung des untergeordneten Adjektivs zum Ausdruck gelangen. Diese Forderung stellen ausser dem alten Heyse und Becker[1]) auch Andresen und Wetzel.

Andresen[2]) (S. 56 ff.) geht von den adjektivischen Für- und Zahlwörtern aus, die dem attributiven Adjektiv, dem sie vorangehen, nicht beigeordnet sind, sondern sich auf den durch Substantiv und Adjektiv gebildeten Gesamtbegriff beziehen und infolgedessen das Adjektiv in der schwachen Form verlangen. Dieselbe Rolle sollen nach Andresen auch die eigentlichen Adjektive übernehmen, sobald eine Überordnung vorliegt. Es sei also nicht einerlei, ob es heisse *nach zwölfstündigem heissen Kampfe* oder *nach zwölfstündigem, heissem K.* Doch bringt er keine überzeugenden Beweise aus der Litteratur dafür bei, dass der schwankende Gebrauch der starken und schwachen

---

[1]) Nach Matthias, S. 55 Anm. 2.

[2]) Karl Gustaf Andresen. Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen. 7:te Auflage. Leipzig. O. R. Reisland. 1892.

Form thatsächlich durch eine solche bewusste Unterscheidung veranlasst worden wäre. Aus den von ihm angeführten Beispielen geht im Gegenteil deutlich hervor, dass, wo im Falle der Überordnung — also nach seiner Ansicht richtig — die schwache Flexion vorkommt, dies lediglich der Nachlässigkeit, Gedankenlosigkeit, Willkür oder ähnlichen Ursachen zugeschrieben werden muss[1]).

WETZEL[2]) stellt (S. 116) kurz und bündig die Regel auf: »Ist das erste Adjektiv dem andern grammatisch untergeordnet[3]), d. h. bestimmt es einen Dingbegriff, der schon durch ein dem Substantiv näher stehendes Adjektiv enger begrenzt ist, so wird jenes stark, dieses schwach deklinirt». Also: *heftigem täglichen Kopfschmerz*. Ebenso Schiller:

> Denn geendigt nach *langem verderblichen* Streit
> War die kaiserlose, die schreckliche Zeit.

Hören wir nun die anderen Grammatiker und Sprachkundigen über diesen Punkt.

Einen gleichgültigen Standpunkt nimmt SCHMITS (S. 7 und 45.) ein; da ja das Chaos doch nicht gelichtet ist, will er

---

[1]) So die Kölnische Zeitung: *in vollster körperlichen und geistigen Kraft* und nur wenige Tage später: *in voller körperlicher wie geistiger Frische.*

[2]) ED. WETZEL und FR. WETZEL. Die deutsche Sprache. Eine nach methodischen Grundsätzen bearbeitete Grammatik für höhere Lehranstalten und zum Selbstunterricht. 9:te Aufl. Berlin. 1887.

[3]) Charakteristisch für den Wirrwarr, der in dieser ganzen Frage herrscht, ist auch der Umstand, dass die Grammatiker nicht einmal darüber im Klaren zu sein scheinen, welches Adjektiv denn eigentlich als das übergeordnete und welches als das untergeordnete zu betrachten sei. Nach Wetzel und — wie es scheint — auch nach Sanders (S. 254, e) ist das dem Substantiv zunächst stehende Adjektiv das übergeordnete, nach Schmits und Heyse[24] ist es untergeordnet. Die übrigen drücken sich nicht deutlich genug aus, doch scheinen sie offenbar auch der letzteren Ansicht zu sein.

noch »ohne Gewissensbisse weiter schwanken» und beide Gebräuche zulassen, »wenn auch nicht gerade innerhalb desselben Satzes» (!).

Erdmann[1]) (S. 44, 45) konstatirt von seinem historisch-beschreibenden Standpunkt aus nur die Thatsache, dass die Neigung dahin geht, dem zweiten Adjektiv bei engerer Zugehörigkeit zum Substantiv im Gen. und Dat. Sing. Mask. und Neutr. und Gen. Pl. die schwache Form zu geben, ohne sich jedoch selbst ausdrücklich für die eine oder andere Form zu entscheiden. Da er in seiner Recension des Wustmannschen Buches der von Wustmann vertretenen Ansicht nur »teilweise» beitritt, könnte man möglicherweise schliessen, dass er im Fall der Überordnung die schwache Form des zweiten Adjektivs nicht unbedingt verwirft, im Fall der Nebenordnuug dagegen die starke Form entschieden vorzieht.

Wustmann (S. 44, 45) ist hier, wie an vielen anderen Stellen widerspruchsvoll; er meint nämlich, dass eine logische Unterscheidung zwischen neben- und übergeordneten Adjektiven unzweifelhaft notwendig sei und auch in der Interpunktion durch ein Komma zwischen nebengeordneten Adjektiven ausgedrückt werden solle. Zugleich gesteht er aber doch ein, dass es in vielen Fällen ganz unmöglich ist zu entscheiden, ob eine Koordination oder Überordnung vorliegt. Eine grammatische Unterscheidung verwirft er jedenfalls ganz entschieden. Einzig richtig nach ihm ist: *von hohem geschichtlichem Werte* und *nach langem, schwerem Leiden.*

Auch Erbe (a. a. O. S. 6) vertritt in seiner Broschüre über die »Sprachdummheiten» diese Ansicht Wustmanns.

---

[1]) Oskar Erdmann. Grundzüge der deutschen Syntax nach ihrer geschichtlichen Entwickelung. Erste Abteilung. Stuttgart. 1886.

Blatz[1]) (§ 270) berücksichtigt nur in einer Anmerkung die Thatsache, dass »bisweilen» auch die schwache Form stattfindet, aber als Regel stellt er auf[2]), dass sämtliche auf einander folgenden Adjektive vor einem Substantiv dieselbe Flexion erhalten, ob eine Verbindung durch eine Konjunktion stattfindet oder nicht, und ob ein Komma dazwischen tritt oder nicht. Sogar wenn dass dem Substantiv zunächst stehende Adjektiv mit seinem Substantiv einen Gesamtbegriff bildet, tritt nach Blatz jetzt meistens die gleichförmige Deklination mehrerer eigentlichen Adjektive ein. Es soll also auch heissen: *nach bestandenem juristischem Examen.*

Noch viel entschiedener spricht sich Heyse-Lyon[3]) (S. 170) gegen die schwache Form aus. Die Regel, dass das zweite Adjektivum schwach deklinirt werden müsse, wenn es untergeordneten Ton habe, ist nach ihm unrichtig. »Das erste Adjektivum sinkt niemals zu einem blossen Bestimmworte herab, sondern bleibt immer wirkliches Adjektivum, die schwache Form des zweiten Adjektivs ist durch nichts berechtigt. Nur pedantische Grübelei der Grammatiker schuf eine solche verkehrte Regel. Die lebendige Sprache kennt sie nicht».

Sanders[4]), (S. 96 ff.) der in seinem Wörterbuch volle sechs Spalten dieser Frage widmet, bezeichnet die Umwandlung

---

[1]) Friedrich Blatz. Neuhochdeutsche Schulgrammatik für höhere Lehranstalten. 3:te Aufl. Tauberbischofsheim. 1888.

[2]) Schmits (S. 6) rechnet Blatz zu den Grammatikern, die das untergeordnete Adjektiv in der schwachen Form verlangen. Vielleicht geschieht dies in den ersten Auflagen, die mir nicht zur Hand sind. In der dritten Auflage behauptet Blatz das Gegenteil.

[3]) D:r Joh. Christ. Aug. Heyses Deutsche Grammatik oder Lehrbuch der deutschen Sprache. 24:te Auflage der Schulgrammatik Heyses. Neu bearbeitet von D:r Otto Lyon. Hannover. 1886.

[4]) Daniel Sanders. Wörterbuch der Hauptschwierigkeiten in der deutschen Sprache. Grosse Ausgabe. 17:te Aufl. Berlin, 1888.

der zweiten Endung *em* in *en* bei nebengeordneten Adjektiven als in jeder Beziehung verwerflich. Wenn nicht Nebenordnung, sondern Unterordnung obwaltet, also kein »und» zwischengeschoben werden kann und auch kein Komma gesetzt werden sollte, liege das Verhältnis allerdings anders. Es könne z. B. der Satz »er hat einen neuen, schwarzen Anzug bekommen» einen andern Sinn erhalten, wenn das Komma weggelassen würde. Im ersten Fall sei von einem Anzug die Rede, der neu und schwarz ist, im letzteren dagegen von einem schwarzen Anzug, der neu ist. Aber Sanders selbst legt dieser Unterscheidung keine Bedeutung bei und behauptet ausdrücklich, dass der Sprachgebrauch diesen Unterschied nur bei den adjektivischen Pronomen und Zahlwörtern mache, bei den reinen Adjektiven gelte gewöhnlich auch für den Fall der Unterordnung dieselbe Form wie für den der Nebenordnung.

Auch Matthias (S. 55) verwirft auf das entschiedenste die schwache Form und meint, dass selbst bei übergeordneten Adjektiven nur die starke Endung zu gebrauchen sei, da über das gegenseitige Verhältnis der Bei-, Neben- und Unterordnung bei eigentlichen Adjektiven eine allgemeine Übereinstimmung nie erzielt werden kann und wird [1]). Die schwache Endung sei nur eine Missbildung und werde »durch die ausgeklügelte Regel vergeistigend zu einem feinen neuen Unterscheidungsmittel emporgeschraubt». Aber auch Matthias, und zwar noch bestimmter als Sanders, beschränkt dieses Urteil auf die eigentlichen

---

[1]) Trotz der absurden, auf die Spitze getriebenen Gleichmacherei, die D:r X * * * in seiner Broschüre betreibt, trifft er hier doch das Richtige, wenn er sagt: »diese logische Unterscheidung grenzt in vielen Fällen dicht an Haarspalterei, und auch wo sie wohlberechtigt ist, braucht sie noch lange nicht auf alle mögliche Weise ausgedrückt zu werden, weil sie überflüssig ist, und weil man ja nicht für denkfaule Schlafmützen schreibt». S. 22.

Adjektive, die adjektivischen Für- und Zahlwörter will auch er davon ausgenommen wissen und meint, dass dagegen nichts einzuwenden sei, wenn die letztgenannten, die ja keine Eigenschaft ausdrücken, allmählich zu einfachen Bestimmungswörtern herabsinken.

Wir sehen also, dass, abgesehen von Wetzel und Andresen (und der unbestimmten Haltung, die Erdmann und Schmits einnehmen), die Grammatiker und Sprachkundigen derselben Ansicht sind wie Wustmann. Dieser Umstand allein wäre allerdings nach meiner Ansicht nicht ausschlaggebend, wenn der allgemeine lebendige Sprachgebrauch den Bestimmungen der Sprachgelehrten widerspräche. In vorliegendem Fall kann aber von einem nennenswerten Widerspruch zwischen Sprachgebrauch und Grammatik nicht gut die Rede sein. Der Gebrauch der beiden Formen ist allerdings schwankend; es ist aber schon oben darauf hingewiesen worden, dass der Gebrauch der starken Form den der schwachen bedeutend überwiegt: die starke Endung wird also noch lebhaft als die richtigere Form empfunden [1]. Ein Sprachkundiger wie Lyon behauptet sogar, dass der lebendige Sprachgebrauch die schwache Form überhaupt nicht kenne.

Was nun den Standpunkt betrifft, den die Grammatik in dieser Frage einnehmen soll, so darf man einerseits den richtigen Grundsatz nicht ausser Acht lassen, dass es nicht ihre Aufgabe ist, den lebendigen Sprachgebrauch nach rein logischen, oft überwundenen, formelhaften Anschauungen zu regeln, sondern dass sie sich nach dem Sprachgebrauch zu richten hat und ihre Regeln nach ihm modeln soll, je nachdem die Sprache im lebendigen Verkehr allgemein angenommene Umwandlungen erleidet.

---

[1] Beispiele für die sogar nach gewissen Bestimmungswörtern noch immer als richtig empfundene starke Form siehe weiter unten.

So lange aber anderseits eine grammatisch richtige Form auch im Sprachbewusstsein noch lebhaft als solche empfunden wird, darf die Grammatik nicht einer aus Nachlässigkeit oder Trägheit entstandenen und aus Gedankenlosigkeit verbreiteten Missbildung durch neuerfundene Regeln Vorschub leisten. Sie muss im Gegenteil die bedrohte Form nachdrücklich in Schutz nehmen und auf das Bestimmteste jegliche Abweichung von ihr als fehlerhaft verwerfen. Es ist ja möglich, dass ihre Mühe verloren ist und dass sie einmal vor der Übermacht des Sprachgebrauchs die Flagge streichen muss. Aber in einem solchen Fall wird eben schon die neue »falsche» Form ganz allgemein als die »einzig richtige» empfunden und vor diesem fait accompli wird die Grammatik immer kapituliren müssen.

Was schliesslich den von D:r X *₊* beliebten Ausspruch betrifft: »bei dem *m* kommt doch als wichtiger (?) Umstand hinzu, dass beim Aussprechen das *m* in der Endung viel lästiger ist als *n*, und dass allzu scharf schartig macht», so glaube ich, dass vor einer solchen Indolenz der Sprache gegenüber nicht dringend genug gewarnt werden kann. Wenn man mit D:r X *₊* sogar das Genetiv-s »lästig» findet und lieber *des Herbst* statt *des Herbstes* schreibt und sagt, so ist ja das Ende dieser zungenschonenden Bequemlichkeitswut gar nicht abzusehen; sie müsste ja in ganz logischer Konsequenz schliesslich in einer von allen Buchstaben »entlasteten» Mimik oder Pantomime ihr Ideal suchen [1]).

---

[1]) Als Warnungszeichen mag hier Schopenhauer stehen: »Um Tagelohn dienende Büchermacher, gräuelich unwissende Litteraten und feile Zeitungsschreiber beschneiden die deutschen Wörter von allen Seiten, wie Gauner die Münzen; Alles bloss zum Zweck beliebter Kürze, — wie sie solche verstehen. In diesem Streben werden sie den unbändigen Schwätzern gleich, welche, um nur recht Vieles in kurzer Zeit und in einem Athem heraus zu

Aus dem Obigen ergiebt sich also Folgendes: bei mehreren vor einem Substantiv stehenden eigentlichen Adjektiven bevorzugt der Sprachgebrauch noch allgemein die starke Deklination aller Adjektive ohne Rücksicht darauf, ob Neben- oder Überordnung vorliegt. Bei nebengeordneten Adjektiven wird die schwache Form des zweiten Adjektivs auch von den Grammatikern durchweg als falsch bezeichnet. Im Fall der Überordnung wollen allerdings einige Grammatiker durch schwache Deklination des zweiten Adjektivs die Überordnung auch grammatisch zum Ausdruck gebracht wissen. Die anderen und zwar die meisten Sprachforscher bestreiten dagegen auch in diesem Fall die Notwendigkeit einer grammatischen Unterscheidung und stützen sich hierbei in erster Linie auf die Thatsache, dass es in den meisten Fällen überhaupt unmöglich ist zu entscheiden, ob Koordination oder Überordnung vorliegt. Eine grammatische Regel, die bei Überordnung die schwache Form vorschriebe, würde ausserdem nicht nur einer ungezügelten Willkür im Sprachgebrauch Vorschub leisten, sondern zugleich zur Folge haben, dass der notwendige Unterschied zwischen reinen Adjektiven und Bestimmungswörtern verwischt und selbst in diesen vorläufig noch verhältnismässig klaren und festen Gebrauch dasselbe Chaos hineingetragen würde.

Die Schlussfolgerungen, die ich gezogen, verdichten sich also zu folgender

Regel.

Stehen mehrere eigentliche Adjektive vor einem Substantiv, so richten sie sich alle nach den für die Adjektivdeklination

---

sprudeln, Buchstaben und Silben verschlucken und, hastig nach Luft schnappend, ihre Phrasen ächzend abhaspeln, wobei sie denn die Worte nur zur Hälfte aussprechen». Parerga und Paralipomena, II. 564.

gültigen Regeln. Sie werden also entweder alle stark oder alle schwach deklinirt.

Anm. Findet zwischen ihnen Überordnung statt, so kann diese logische Unterscheidung durch Weglassen des sonst notwendigen Kommas ausgedrückt werden [1]).

Beispiele für den richtigen Gebrauch: Mit vollem grauem, kurzgehaltenem Haupthaar und blondem Barte (Auerbach). Des Vaters liebstem, lange gehegtem Wunsche (Gœthe). Mit eben so wildem, ausschweifendem Jubel (Heine). Von hohem, denkendem Ansehn (Klopstock). Der kindische Hass äusserte sich nun in frohem Erstaunen, erfreulichem Betrachten, gefälligem Eingestehen, halb willigem, halb unwilligem und doch notwendigem Annahen (Gœthe).

2. **Sämtliche deutsche Stämme** oder **sämtliche deutschen Stämme?**

Schon oben wies ich darauf hin, dass sowohl Sanders wie Matthias, so entschieden sie die gleichförmige Deklination mehrerer auf einander folgenden eigentlichen Adjektive befürworten, doch ausdrücklich hiervon die adjektivischen Für- und Zahlwörter ausnehmen. Die Neigung des heutigen Sprachgebrauchs geht offenbar dahin einer immer grösseren Anzahl adjektivischer

---

[1]) Die in unseren Schulen gebräuchlichen Grammatiken von Paul, Calwagen und Löfgren berücksichtigen diese Frage in verschiedener Weise. Am richtigsten ist die Fassung bei Paul, der die Schwankung blos konstatirt und die Beibehaltung der starken Form empfiehlt. Calwagen folgt ganz und gar Sanders; die unbestimmte Form, in der die Regel bei ihm vorkommt, ist für unsere Schulen höchst ungeeignet. Ganz unrichtig behandelt dagegen Löfgren den Fall, wenn er hier den schwachen Dativ für ebenso häufig und richtig erklärt wie den schwachen Genitiv *roten Weines*. Als Beispiel führt er sogar an: *von armen Manne* (!).

Wörter den Charakter eines Bestimmungswortes zu verleihen und auf diese Weise die starke Flexion des nachfolgenden Adjektivs durch die schwache zu verdrängen [1]).

Die Wörter, die hier in Frage kommen, sind erstens die unbestimmten Zahlwörter, deren Charakter als einfache Bestimmungswörter deutlich zu Tage tritt: *all, sämtlich, viel, mehrere, einig, einzeln, etlich, etwelch, manch, wenig* und zweitens die adjektivischen Fürwörter: *ander*, *folgend*, *gewiss*, *solch*, *verschieden*, an welche letzteren sich eine Menge Wörter mit ähnlicher Bedeutung anschliessen, die es unmöglich ist auch nur annähernd aufzuzählen, da sie fortwährend durch neue Bildungen ergänzt und bereichert werden, z. B. *derartig, gedacht, genannt, erwähnt, gegenwärtig, jetzig, heutig*, *obig, weiter, sonstig, vorig, dortig* u. s. w. Diese, ursprünglich vielleicht blos als Adjektive empfundenen Formwörter verlieren offenbar im Sprachbewusstsein immer mehr diese Bedeutung und übernehmen vielleicht in Analogie mit dem bestimmten Artikel und dem demonstr. Pron. dieselbe Rolle wie die eigentlichen Bestimmungswörter. Die Ungewohnheit, zwischen den eigentlichen, qualitativen Adjek-

---

[1]) Wie schon Schmits hervorgehoben, irrt sich Wustmann, wenn er meint, dass das Adjektiv nach den adjektivischen Formwörtern ursprünglich schwach dekliniert wurde, und dass also die starke Flexion, wo sie auftrete, die schwache verdränge. Es ist gerade das Gegenteil der Fall. Sogar nach dem bestimmten Artikel stand früher nicht selten die starke Form: *die zu Toulon eingeschiffte Flüchtlinge* (F. H. Jacobi), *die heilige alte Gebräuche* (Gœthe im Prosaentwurf der Iphigenie) und Sanders führt aus Spate sogar an: »es heisst und muss heissen: *die arme Leute*«. Auch Luther, Lessing, Schiller u. A. liefern hierfür Beispiele. Ebenso verhielt es sich mit den übrigen adjektivischen Formwörtern: *deine süsse Lippen* (Gœthe), *seine meissnische Provinzialismen* (J. Grimm), *ihre übrige gelehrte Arbeiten* (Lessing), *wir sollen keine eigne Könige mehr haben* (Schiller), *gar keine vollkommen deutliche Gedanken* (Schopenhauer), *alle diese schöne Hoffnungen* (Lessing), *alle endliche Substanzen* (Heine) u. s. w.

tiven und diesen oft von Zeit- und Ortsadverbien gebildeten adjektivischen Wörtern im lebendigen Verkehr immer eine genaue Grenze zu ziehen, hat wohl vor Allem dazu beigetragen, dass bis heute von einer Klärung auf diesem Gebiet kaum die Rede sein kann.

Bevor ich die für uns notwendigen praktischen Schlussfolgerungen ziehe, will ich einige Einzelheiten berühren. Die grösste Unsicherheit zeigt die Adjektivflexion nach *solch.* SANDERS meint, dass hier ein Unterschied zwischen Neben- und Überordnung gemacht werden müsse. Das untergeordnete *solch* verlange das Adjektiv durchweg in der schwachen Form, nach dem nebengeordneten müsse jedoch ein Komma gesetzt werden und das Adjektiv die starke Flexion erhalten. Also: *diese läppische Selbstkorrespondenzlerei, solcher, dem Spectator nachgeahmter Wochenblätter* und ohne Komma: *solcher nachgeahmten W.* Im ersten Fall bedeute es: solche Wochenblätter, die . . . , im zweiten dagegen: Wochenblätter, die in solcher Weise dem Spectator nachgeahmt sind. In derselben Richtung spricht sich auch WETZEL aus; er fordert die starke Flexion, wenn *solch* die Qualität bezeichnet und soviel wie »so beschaffen, derartig» bedeutet, dagegen die schwache, wenn es gleich dem Adverb *so* den Grad ausdrückt. Also: *solche bunte Kleider liebe ich nicht* (aber wohl andere) und: *solche bunten Kleider liebe ich nicht* (wohl aber weniger bunte). ANDRESEN und SCHMITS verlangen durchweg die schwache Deklination, ohne sich um derartige, an den Haaren herbeigezogene Spitzfindigkeiten zu kümmern; MATTHIAS und BLATZ wollen im Nom. und Akk. Plur. stark dekliniren. HEYSE[24] schwankt hier wie bei den unbestimmten Zahlwörtern und findet beide Formen zulässig.

Ebenso will SANDERS im Gen. Plur. nach *ander, verschieden, wenig* u. ä. die Neben- und Unterordnung unterschie-

den wissen. Im erstgenannten Fall soll es *andrer, redlicher Leute* heissen, im zweiten *andrer redlichen Leute*.

Auch *all* bietet ein charakteristisches Beispiel für die herrschende Unsicherheit. Wie ich schon oben erwähnte, wurde auch nach diesem Wort früher häufig die starke Adjektivflexion gebraucht; heute hat sich dagegen die schwache Form in allen Kasus ganz allgemein eingebürgert. Aber wie schwankend der Sprachgebrauch selbst bei diesem Worte noch heutzutage ist, zeigen uns folgende Sätze: »denselben Eindruck, den im vergangnen Jahrhundert die »neue Heloise» auf *alle zärtlichen* Frauen, auf *alle* schwärmerisch *erglühende* Jünglinge ausgeübt . . .» (K. Frenzel) und *alles Gedrucktes ist Unsinn* (G. Freytag). Sogar ein Grammatiker, Wetzel, behauptet noch heute, dass »auch wohl nach *keine* und *alle*, wenn sie unmittelbar vor dem Adjektiv stehen», dieses im Nom. und Akk. Plur die starke Flexion erleidet. Dieselbe Unsicherheit herrscht inbezug auf das gleichbedeutende *sämtlich*.

Wenn nun Wustmann die Überschrift dieses Kapitels in seinen »Sprachdummheiten» in den Genet. Plur. setzt, indem er auf diese Weise die Genetivendung der Mehrzahl als schwankend bezeichnet, so ist das insofern nicht ganz zutreffend, als er damit nicht den eigentlich wunden Punkt dieser Streitfrage trifft, den er erst am Schluss des betr. Kapitels behandelt. Nach den unbestimmten Zahlwörtern und nach *andere, gewisse, verschiedene* und ähnlichen Wörtern hat sich nämlich die schwache Adjektivendung im. Gen. Plur. bereits so allgemein eingebürgert, dass es hier im Grunde nicht mehr zweifelhaft erscheint, in welcher Richtung man sich zu entscheiden hat. Auch unter den Grammatikern findet sich inbezug auf diesen Kasus weniger Widerspruch. Der eigentliche Kampf dreht sich nun ausschliesslich um den Nom. und Akk. Plur. Hier haust noch allerseits Will-

kür und Ratlosigkeit: Goethe sagt: *Verhältnisse, in welchen sich manche gute Menschen abängstigen,* Sanders verbessert: *manche guten.* Schiller schreibt: *so viele reiche, blühende Provinzen,* beim alten Heyse finden wir nur: *viele objektiven Verba.* Becker (Handbuch d. deutschen Sprache) und Wetzel verlangen: *keine grüne Blätter,* die übrigen Grammatiker: *keine grünen B.* u. s w.

Inbezug auf die unbestimmten Zahlwörter lässt sich hier nun für den heutigen Gebrauch doch noch ein entschiedenes Übergewicht in einer Richtung feststellen. Es hat sich nämlich nach ihnen, mit Ausnahme von *all* (und auch wohl *sämtlich*) im Nom. und Akk. Plur. die starke Adjektivflexion beibehalten, und in Analogie mit diesem Gebrauch behauptet sich auch nach anderen adjektivischen Wörtern die starke Endung in diesen Kasus noch mit Erfolg gegen das Überhandnehmen der schwachen.

Schmits macht hier einen Vorschlag zur Güte, der recht plausibel erscheint, nur dass er meines Erachtens etwas tiefer begründet und genauer gefasst werden müsste. Die schwache Form des attributiven Adjektivs hatte früher eine isolirende Bedeutung im Gegensatz zu der generalisirenden der starken Form. Im Nhd. hat sich diese isolirende Bedeutung auf den bestimmten Artikel und das demonstr. Pronomen beschränkt, und der Gebrauch der beiden Formen stützt sich nur auf den rein formellen Unterschied der Endungen [1]). Anknüpfend an diese, aus dem Sprachbewusstsein also noch keineswegs ganz entschwundene isolirende Bedeutung der schwachen Flexion kann man nun für den Gebrauch der umstrittenen adjektivischen Wörter eine gemeinverständliche Norm aufstellen, die sowohl

---

[1]) Vgl. Erdmann, Grundzüge § 87.

dem heute überwiegenden Sprachgebrauch, als auch der rein grammatischen Logik, soweit solches möglich ist, gerecht wird.

Also die schwache Form isolirt, d. h. sie umgrenzt, bestimmt oder individualisirt den im Adjektiv ausgedrückten Begriff. *Glückliche Menschen* sind beliebige Menschen, aber nicht: *die, jene, diese, solche, welche glücklichen Menschen.* Dasselbe ist mit *alle* und dessen geradem Gegenteil *keine* sowie *beide* der Fall. Hier scheint die isolirende Bedeutung der schwachen Form noch empfunden zu werden.

Anders verhält es sich aber mit den Wörtern, die an sich schon nichts bestimmt Umgrenztes oder Individualisirtes ausdrücken können, nämlich den unbestimmten Zahlwörtern. Es ist hier ganz belanglos wer und wie viel gemeint ist, es wird weder isolirt noch gezählt, sondern nur ganz allgemein eine beliebige Menge oder ein unbestimmter Gegenstand ausgedrückt. Hier tritt also die starke Form mit ihrer generalisirenden Bedeutung in ihre vollen Rechte. Es ist deshalb durchaus nicht zu verwerfen, wenn der lebendige Sprachgebrauch nach den unbestimmten Zahlwörtern das Adjektiv im Nom. und Akk. Plur. in der starken Form verlangt. Und wenn man diese Betrachtungsweise auch auf andere unbestimmte adjektivische Wörter überträgt, so braucht dies nicht willkürlich zu erscheinen, sondern findet auch in der rein grammatischen Logik Unterstützung und Erklärung. Aber hierdurch erhält zugleich der überwiegende Sprachgebrauch eine feste Norm. Wenn er, wie oben mehrfach hervorgehoben, die Neigung zeigt, die schwache Form nach adjektivischen Formwörtern auf Kosten der starken zu bevorzugen, so beruht dies allerdings in diesem Fall kaum auf einer bewussten Erkenntnis des Bedeutungsunterschiedes zwischen der starken und schwachen Form. Aber warum sollte diese Erkenntnis nicht wieder lebendig gemacht

werden, damit Konsequenz und bewusste, vernünftige Unterscheidung den Sprachgebrauch regele und nicht ratlose Willkür? Dies widerspricht nicht dem, was ich oben über den Standpunkt gesagt, den die Grammatik unter allen Umständen einzunehmen hat. Hiermit wird keine Regel aufgestellt, die im Sprachgebrauch keine oder nur teilweise Unterstützung findet, sondern es wird einer ganz deutlichen, aber noch vollständig ratlosen Neigung ein sicherer und längst bekannter Weg gewiesen.

Die nicht qualitativen adjektivischen Wörter sind demnach analog einerseits mit dem bestimmten Artikel, andrerseits mit den unbestimmten Zahlwörtern zu behandeln. Sobald sie nichts Bestimmtes, Individualisirtes ausdrücken, soll auch das nachfolgende Adjektiv keine isolirende Bedeutung erhalten und muss stark flektirt werden; weisen sie dagegen auf etwas Bestimmtes oder Begrenztes hin, so widerstrebt dem Adjektiv die generalisirende Bedeutung der starken Form und es wird schwach deklinirt.

Vor allen Dingen hüte man sich dem Sprachgebrauch Gewalt anzuthun, indem man alle jene an die Bedeutung des hinweisenden Fürworts erinnernden Wörter unter einen Kamm schert, ohne der tieferen Unterschiede zu achten, die in ihnen verborgen liegen. So heisst es ganz richtig *hiesige gewiegte Kenner, heutige radikale Anschauungen;* trotz der deutlichen Hinweisung liegt hier keinerlei Individualisirung vor. Dieser starke Nominativ behauptet sich vorläufig auch nach einigen Wörtern, die richtiger eine schwache Flexion verlangen (z. B. *beide grosse Männer*), aber vor der überwiegenden Neigung zur schwachen Form werden auch hier die starken Formen verschwinden.

Auf den etwaigen Einwand, dass nach den Zahlwörtern, die ja an Bestimmtheit nichts zu wünschen übrig lassen, das

Adjektiv im Widerspruch mit den obigen Ausführungen starke Flexion erleidet, ist zu erwidern, dass das unflektirte Zahlwort gar nicht als Bestimmungswort betrachtet werden kann und infolge dessen in keiner Weise die Adjektivdeklination beeinflusst. Das sehen wir am deutlichsten in den Fällen, wo das Zahlwort zwischen einem Adjektiv und einem wirklichen Bestimmungswort steht; hier richtet sich das Adjektiv nie nach dem ihm zunächst stehenden Zahlwort, sondern nach dem entfernteren Bestimmungswort — *diese zwei fleissigen Knaben* —, während es sich doch sonst bei mehreren vorhergehenden Bestimmungswörtern ohne Ausnahme nur nach dem ihm zunächst stehenden richtet: *dieser mein neuer Hut.* Das Zahlwort ist also ganz bedeutungslos und das nachfolgende Adjektiv ist als artikellos zu behandeln. Will man aber durchaus das Zahlwort als Bestimmungswort gelten lassen *(zweier reissenden Flüsse)*, so brauche ich hier nur auf die andere Grundregel der Adjektivdeklination hinzuweisen, nach welcher das Adjektiv nach unflektirten Bestimmungswörtern stets stark deklinirt wird.

Wie ich schon oben hervorgehoben, berührt dies Alles nur den Nom. und Akk. der Mehrzahl. Im Genet. Plur. sind die Bedeutungsunterschiede schon dermassen verwischt, dass nur eine dem lebendigen Sprachgebrauch fremd gegenüberstehende eigensinnige Pedanterie noch an der starken Flexion festhalten kann [1]). Dass diese sonderbare Pluraldeklination mit starkem Nominativ neben schwachem Genetiv wider alle grammatische Logik ist, kann man ja mit Adelung und seinen Anhängern bedauern, aber meines Erachtens ist eine Versündigung gegen

---

[1]) »Mitglied mehrerer *gelehrten* Gesellschaften« zeichnet sich August Lehmann auf dem Titelblatt seiner »Sprachlichen Sünden der Gegenwart«. Weitere Belege sind überflüssig, da man täglich welche hört und liest.

grammatische Logik ganz harmlos gegenüber einer Vergewaltigung des lebendigen Sprachgebrauchs. Der starke Genetiv Plur. wird voraussichtlich über kurz oder lang ganz aus dem lebendigen Gebrauch verschwinden und dasselbe Schicksal ist vielleicht, ja, wahrscheinlich auch dem starken Nominativ beschieden. Wenn wir so weit sind, dann wollen wir eine neue Regel aufstellen.

Die praktischen Schlussfolgerungen, die sich aus dem Obigen ziehen lassen, ergeben also folgende

Regel.

Nach den adjektivischen Pronomen und Zahlwörtern wird das Adjektiv schwach deklinirt. Wenn aber ein beliebiger, nicht näher bestimmter Gegenstand bezeichnet wird, also ein unbestimmtes Für- oder Zahlwort voraufgeht, so erhält das Adjektiv im Nom. und Akk. Plur. die starke Endung [1]).

Beispiele für den richtigen Gebrauch: 1) Alle durstenden Gewächse. Unter Preisgabe sämtlicher wichtigen Beschlüsse. Folgende massgebenden Unterschriften. Solche merkwürdigen Schwankungen. Obige adjektivischen Formwörter. Wie jung starben beide grossen Männer! 2) Einige sonnige Tage. Manche notgedrungene Zustände. Wenige deutsche Dichter. Sonstige verkehrte Anschauungen. Andere liebenswürdige Menschen. Verschiedene deutsche Ströme. Gewisse klatschsüchtige Frauen.

---

[1]) Paul, Calwagen und Löfgren berücksichtigen diesen Fall nur in Anmerkungen; die beiden erstgenannten fügen noch *solche* und *welche* und Löfgren *alle* und *solche* hinzu, die aber nach dem Obigen als nicht hierher gehörig eliminirt werden müssten.

3. Ein schönes Äusseres oder ein schönes Äussere? Grosser Gelehrter oder grosser Gelehrten?

Noch krausere Begriffe und wirrere Widersprüche als in der vorigen Frage finden sich in der Deklination des substantivirten Adjektivs. Hier scheint kaum ein einziger Kasus mehr auf sicheren Füssen zu stehen. Folgende Blütenlese mag davon überzeugen:

Nom. Sing.

Ein verklärtes Alltäglich*e* (Gœthe). Ein etwas wunderliches Äusser*es* (Gœthe). Bourgoing, französischer Gesandt*e* zu Dresden (Gœthe). Graf Aubespine, französischer Gesandt*er* (Schiller).

Dat. Sing.

Zu meines Hauses Best*em* (Gœthe). Weil an Europas grossem Best*en* ihm mehr liegt (Schiller). Herrn N. N. als französischem Gesandt*en* und: Herrn N. N. als zweitem Vorsitzend*em*.

Nom. Plur.

Dass ihn wahre Gelehrt*e* jederzeit verachtet haben (Lessing). Reitknechte, Bedient*en* und ein Trupp Husaren folgten nach (Gœthe).

Genet. Plur.

Die nicht geringe Anzahl bedeutender Gelehrt*er* (Hardenberg). Durch Vermittlung jüdischer Gelehrt*en* (Schack).

Ebenso bunt sieht es bei den Sprachgelehrten aus und zwar nicht nur in den Regeln, die sie selbst aufzustellen belieben, sondern auch in der Interpretation, die sie den ein-

schlägigen Stellen bei den Dichtern angedeihen lassen. So sagt ANDRESEN über Gœthe, dass dieser auf den unbestimmten Artikel und das possess. Pronomen die starke Form folgen lässt — *ein glattes Äusseres* —, sich aber, wenn kein Artikel oder Pronomen vorhergeht, der schwachen Form bedient: *fremdes und eignes Neue*. SANDERS wiederum führt aus Gœthe folgenden Satz an: »Sehr oft, wenn wir uns von dem Beabsichtigten für ewig getrennt sehen, haben wir schon auf unserem Wege irgend *ein anderes Wünschenswertes* gefunden» und meint seinerseits, dass dies Beispiel gegen die von Gœthe meist befolgte Regel verstösst. Jeder findet eben das, was er von seinem Standpunkt aus sucht.

Wenn ich oben sagte, dass sich die deutsche Adjektivdeklination einer einfachen und klaren Regel erfreut, so gilt dies nicht weniger von der Deklination der substantivirten Adjektive, sie werden nämlich genau ebenso deklinirt, wie das attributive Adjektiv. Belege liefern die Werke sämtlicher deutschen Schriftsteller. Nun stossen wir aber bei SANDERS auf folgende Bestimmung: »ein zwischengeschobenes starkformiges attributives Adjektiv nach flexionslosen Formen des unbestimmten Artikels oder adjektivischer Für- und Zahlwörter verwandelt überwiegend die starke Form des substantivirten Adjektivs in die schwache». Darum ist es nach Sanders falsch, wenn Gœthe sagt: *wie sich in der politischen Welt irgend ein ungeheures Bedrohliches hervorthat*.

HEYSE[2]¹ und WETZEL verlangen dagegen durchweg die gleiche Deklination für das attributive wie für das substantivirte Adjektiv.

BLATZ[3] hält nach einem starkformigen attributiven Adjektiv die starke Deklination für richtiger, meint aber, dass die schwache Flexion durchweg häufiger vorkomme; dem wider-

spricht jedoch Sanders' Behauptung, dass im Nom. und Akk. Plur. die starke Flexion häufiger sei.

Im Nom. Sing. hält Schmits *ein erträumtes Wirkliches* für das einzig Richtige, Matthias dagegen zieht ein *auffälliges Äussere vor.* Der Dativ endlich soll nach Matthias stark lauten — *von schönem Äusserem* — nach Andresen kennt der Sprachgebrauch nur die schwache Form, doch mit Ausnahme der Participien, wo es nach Andresen *zweitem Vorsitzendem,* nach Sanders aber im Gegenteil *zweitem Vorsitzenden*] heissen soll.

Es dünkt mich wahrhaftig verlorene Liebesmüh in diesem Chaos die Spreu vom Weizen sondern zu wollen. Auf Grund solcher einander strikt widersprechenden Urteile ist es nicht denkbar das thatsächlich Überwiegende festzustellen, denn wollte man die Glaubwürdigkeit dieser Behauptungen prüfen, so müsste man zum mindesten eine ganze Bibliothek deutscher Klassiker durchbuchstabiren. Nur einige Einzelheiten mögen hier einer näheren Betrachtung unterzogen werden.

Inbezug auf den Nom. Sing. *ein schönes Ganzes* behauptet Wustmann (S. 48): »die Sprache hat offenbar eine Abneigung gegen solche reimende Wortverbindungen» und in seinem Wohllautsbedürfnis verlangt Wustmann nach der schwachen Form. Genau 100 Seiten später wird der Satz *das Tau, das das Fahrzeug am Ufer hielt* für tadellos erklärt und jeder ein törichter Papiermensch gescholten, der an dieser Reimerei Anstoss findet. Dass Wustmann sich damit selbst ad absurdum führt, ist der Humor bei der Sache. Einem nicht voreingenommenen Betrachter wird es wohl auch schwerlich einleuchten, weshalb ein feines Sprachgefühl durch die zwei sächlichen Endungen — *ein schönes Ganzes* — sich beleidigt fühlen sollte, wenn doch selbst das empfindlichste Ohr bei Verbindungen wie *ein frohes, freudiges Herz, ein liebliches*

junges Mädchen nicht den geringsten Misston empfindet. Es waltet hier ein ähnlicher sonderbarer Widerspruch ob, wie in dem ersten der von mir beschriebenen Fälle. Wie dort einige Grammatiker nach einem starkformigen Nominativ einen schwachen Dativ verlangen zu müssen vermeinten, so wollen hier einige Andere einen starkformigen Dativ auf einen schwachen Nominativ zurückführen [1]). Und wenn sie doch — wenn auch in ihrer Willkür — wenigstens eine Methode beobachteten! Aber Sanders z. B. hält *inneres Wahres* für richtig, verlangt dagegen die schwache Form, sobald der unbestimmte Artikel davortritt: *ein inneres Wahre,* indem er sich hierbei auf einen von Gœthe bevorzugten Gebrauch zu stützen glaubt. »Aber weder Gœthe noch Schiller hat sich die Mühe genommen, die Frage grammatisch zu erwägen; andernfalls würden sie sich höchst wahrscheinlich für eine der beiden Formen ausschliesslich entschieden haben». (Schmits). Zudem konstatirt ja Andresen (s. oben S. 194) einen gerade entgegengesetzten Gebrauch bei Gœthe!

Ebenso verhält es sich mit dem Genetiv der Mehrzahl. Wenn uns *die Einbildung wunderlicher Heiliger, die Genossenschaft deutscher Bühnenangehöriger, der Zentralverband deutscher Industrieller* ganz geläufig ist, ohne dass wir das geringste Bedürfnis nach der schwachen Form verspüren, so verstehe ich nicht, weshalb wir uns gegen einen *Kreis lieber Verwandter* und die *Werke grosser Gelehrter* sträuben sollen. Wenn Wustmann die Verbindung *die Einbildung etlicher wunderlicher Heiliger* hässlich findet, so hat er vollkommen Recht und kann sich auf den überwiegenden Sprachgebrauch

---

[1]) Vgl. Schmits S. 11. Bei Andresen liegt die Frage vom Nominativ und Dativ — wie schon erwähnt — gerade umgekehrt: bei starkem Nominativ verlangt er einen schwachen Dativ!

stützen, denn nach den unbestimmten Zahlwörtern haben wir uns im Genet. Plur. (wie oben ausgeführt worden) schon vollkommen an die schwache Form gewöhnt; eliminiren wir aber das Wörtchen »etlicher», so erscheint uns die starke Form sofort ganz natürlich. Noch weniger am Platz scheint mir der Beleg, den Matthias (s. 57) für den schwachen Genetiv Plur. anführt: »wie auch Pfitzer einen Briefwechsel *zweier Deutschen* geschrieben hat». Nach den flektirten Zahlwörtern *zweier* und *dreier* kann wohl von einem eigentlichen Schwanken nicht mehr gut die Rede sein [1]).

Bei näherer Betrachtung wäre nun allerdings eine Annahme möglich, nämlich dass das Gefühl für den rein adjektivischen Charakter der in Frage stehenden Wörter, wenigstens inbezug auf einige derselben, allmählich abstumpft, wenn auch vorläufig noch kein einziges zu einem reinen Substantiv erhoben worden ist. Nach Sanders soll dies besonders bei den wenigen substantivirten Adjektiven weiblichen Geschlechts der Fall sein. Doch möchte ich dieses Letztere sehr bezweifeln. Trotz des Bürgerschen Verses

Hier that mit seiner *Schöne*
Der Herr sich trefflich bene

(wo vielleicht nur der witzige Reim die substantivische Flexion verschuldet hat) wird sich das heutige Sprachgefühl ohne Zweifel von einer Flexion wie *gleich der kostbaren Spröde* höchst unangenehm berührt fühlen. Eine einzige Ausnahme bildet hier *die Kokette,* bei welchem Wort die substantivische Flexion

---

[1]) Ich bezweifle jedenfalls, dass man aus modernen mustergültigen Schriftstellern Belege für die starke Adjektivflexion nach *zweier* und *dreier* beibringen könnte. Auch führt Matthias, der (S. 54) ein Schwanken hierin konstatiren zu müssen glaubt, keinen einzigen Beleg dafür an.

thatsächlich richtiger klingt: *an so einer gebornen Kokette* (Gœthe).

Ein Schwanken in dieser Beziehung findet eigentlich nur bei einigen Maskulinen statt, besonders bei *Bediente* und *Beamte*. Ob diese Unsicherheit wirklich auf einer Abstumpfung des Gefühls für den adjektivischen Charakter dieser Wörter beruht, oder gar im Gegenteil darauf, dass dies Gefühl noch nicht genügend geklärt ist, will ich dahin gestellt sein lassen. Bei Grimm (Wb. I. 1206) heist es: »Der pl. von *Beamte* sollte aber lauten *Beamten*, nicht *Beamte*». Beim adjektivischen schwachen Nom. Sing. *Beamte* kann ja der Nom. Plur. allerdings auch nur schwach lauten, so dass Grimms Regel von diesem Standpunkt ganz natürlich erscheint und im Einklang mit dem heutigen Sprachgebrauch steht, aber auffallend ist sie — wie Andresen richtig bemerkt — insofern, als es ja hier eben auf den Unterschied zwischen *Beamter* und *Beamte* für den Singular ankommt. Hin und wieder findet man nun auch thatsächlich den sonderbaren substantivischen Singular *ein Beamte, ein Bediente*.

Aber Zweifel in dieser Richtung herrschen, wie gesagt, nur ausnahmsweise bei diesen wenigen Wörtern. In den übrigen Fällen betrifft es nur einen scheinbar substantivischen Plural, der auf andere mehr an der Oberfläche liegende Ursachen zurückzuführen ist.

Da sich die Schwankungen in den meisten der in Frage kommenden Kasus die Wage zu halten scheinen, müsste man, um dem lebendigen Sprachgebrauch gerecht zu werden, vom rein beschreibenden Standpunkt sowohl den einen wie den anderen Gebrauch gestatten. Nun aber frage ich: sollen wir deshalb wirklich unsere Schüler mit einer Deklination behelligen, wo alle Kasus abwechselnd bald schwache, bald starke Endun-

gen tragen? Ich für mein Teil verneine das entschieden. Ich bezweifle sogar, dass in Deutschland ein Lehrer seinen Schülern zumuten würde im Nom. Sing. nur schwach, im Dat. Sing. nur stark, u. s. w. in den anderen Fällen zu dekliniren; er wird sie vielmehr in Anbetracht der Schwankungen auf ihr eignes Gehör verweisen. Dieser Ausweg steht uns, Lehrern im Auslande, leider nicht offen. Aber ebenso wenig wie wir unsere Schüler auf ihr eigenes Gehör verweisen können, dürfen wir ihnen verschiedene Deklinationsweisen zur beliebigen Auswahl überlassen. Die Deklination (wie anderes Grammatisches) soll ja der Schüler nicht durch Auswendiglernen zusammenhangsloser Paradigmen, sondern durch stetigen Gebrauch in zusammenhängender Rede sich aneignen. Wollte man ihn aber hier auf das dunkle Gebiet der Schwankungen führen, so läge die Gefahr nahe, dass er in seiner Unsicherheit gerade nach Paradigmen greift. Wenn man nun auch, meines Erachtens, unseren Schülern einen festen Gebrauch als den einzig richtigen vorschreiben muss, so folgt hieraus noch nicht, dass man inbezug auf die substantivirten Adjektive für den Gebrauch in der Schule eine ganz exceptionelle Deklination aufstellen soll; denn diese würde immer nur nach dem persönlichen Geschmack des jeweiligen Lehrers variiren und der Behandlung dieser Wörter den letzten Rest festen Bodens unter den Füssen rauben. Es ist auch kein triftiger Grund dazu vorhanden. So lange der Sprachgebrauch, wie es heute in dieser Frage noch der Fall ist, nicht durch augenscheinliches Übergewicht in der einen oder anderen Richtung eine Abweichung von der gewöhnlichen Deklination dringend fordert, sondern eine grammatisch einheitliche und logische Fassung gestattet, ist deshalb diese jeder anderen vorzuziehen. Da es nun niemand einfallen dürfte, der grammatischen Einheitlichkeit halber in unserem Fall die starken Formen ganz

zu vertilgen und ausschliesslich durch alle Kasus schwach dekliniren zu wollen, so bleibt nur die andere Alternative übrig; und diese ergiebt für den praktischen Gebrauch folgende einfache und widerspruchslose

Regel.

Die substantivirten Adjektive werden, ob sie allein oder mit vorhergehendem Adjektiv stehen, stets wie die attributiven Adjektive deklinirt, d. h. schwach, wenn ein stark flektirtes Bestimmungswort voraufgeht, sonst stark.

Nur die in ihrer reinen Grundform ohne Konkretionsendung gebrauchten substantivirten Adjektive sächlichen Geschlechts: das Recht und Unrecht, das Deutsch[1], das Blau etc. werden nach der starken Substantivdeklination gebeugt.

Beispiele für den richtigen Gebrauch: das grösste Neue zu schaffen, dadurch dass er grosses Altes vernichtet (G. Freytag). Unentwickeltes Tüchtiges streitet gegen entfaltete Mittelmässigkeit (Gœthe). Die Söhne der Patricier und strebsamer Adliger (Lasker). Nach dem Urteil sachverständiger Betheiligter Holtzendorff).

---

[1]) In der allgemeinen Konfusion mengt Wustmann alle substantivirten Adjektive sächlichen Geschlechts ohne Unterschied durcheinander, wenn er meint: «daher sagt man auch *das heutige Griechisch*, obleich es heisst: *das Griechische*». Diese Wörter sind aber streng von einander zu trennen und verschieden zu behandeln, je nachdem sie eine Konkretionsendung tragen oder nicht. Mit dem blossen bestimmten Artikel gebraucht man besser die attributive Form: *ich beherrsche das Deutsche besser als das Griechische;* dagegen mit einem vorhergehenden Attribut oder mit dem unbestimmten Artikel lieber die rein substantivische Form: *er schreibt ein sonderbares Deutsch, du sprichst ein korrektes Griechisch.*

4. Wir Deutschen oder wir Deutsche? Liebe Freunde oder lieben Freunde?

Nach den Personalpronomen fanden in der Adjektivdeklination nach Erdmann [1]) schon im Ahd. Schwankungen statt. Heute beschränken sie sich auf den Dativ. Sing. und Nom. und Akk. Plur. Und zwar wird eine Entscheidung eigentlich nur im Nom. Plur. schwieriger, obgleich auch hier das Gleichgewicht der beiden Formen nur scheinbar ist.

In der Einzahl wird das attributive und substantivirte Adjektiv nach den persönlichen Fürwörtern jetzt so gut wie ausschliesslich stark deklinirt. Im Dativ, wo noch Schwankungen vorkommen, ist die starke Endung so entschieden überwiegend, dass die schwache, die auch die Grammatik gegen sich hat, unbedingt als fehlerhaft verworfen werden muss. Nur zwei von den von mir zu Rate gezogenen Sprachforschern, Matthias und Wetzel, wollen sich nicht ausschliesslich für die eine oder andere Form entscheiden, sondern finden beide zulässig. Die übrigen ziehen die starke Form unbedingt vor. Bemerkenswert ist nur, dass, während keiner von ihnen für das weibliche Geschlecht irjend welcher Ausnahmen Erwähnung thut, Sanders für das Femininum die schwache Form als vorwiegend angiebt — *o weh mir Armen!* (Bürger) — und gerade aus diesem Grunde, um eine Verwechslung der beiden Geschlechter zu vermeiden, für den männlichen und sächlichen Dativ unbedingt die starke Form vorschreibt. Er führt allerdings

---

[1]) a. a. O. § 79. Im Mhd. galt nach Heyse[24] (s. 167, Anm.) der Wechsel zwischen schwacher und starker Form als schön, trotz entschiednen Überwiegens der starken Form.

auch nur für den schwachen weiblichen Dativ Belege an; ob aber sein Zeugnis allein als massgebend zu betrachten ist, wage ich zu bezweifeln. Jedenfalls hätten sich auch wohl die übrigen Grammatiker über diesen speciellen Fall bestimmter geäussert, wenn die Schwankungen thatsächlich so bedeutend wären, oder gar die schwache Form für das Femininum das Übergewicht hätte.

Im Plural scheint die grammatisch richtige, starke Endung des Nominativs der schwachen weichen zu müssen. Dass die letztere vom Sprachgebrauch schon unbedingt vorgezogen wird, wollen allerdings nicht alle Sprachforscher mit Bestimmtheit behaupten, aber die meisten glauben doch in Anbetracht der deutlichen Neigung des Sprachgebrauchs sich für den schwachen Nom. Plur. entscheiden zu müssen. Nur Sanders will auch hier eine Art von Neben- und Überordnung unterscheiden und meint, dass dies auch im Sprachgebrauch geschehe, wenn auch nicht mit genügender Konsequenz. Die starke Form sei »durchaus berechtigt und üblich, wo die Apposition, als solche, scharf gesondert von dem dadurch bestimmten Fürwort auftritt, während, wo sie mit dem Fürwort gleichsam in Eins verschmilzt, die schwache Form die überwiegende» sei. Er demonstrirt das an folgenden Sätzen: *wir beide bleiben hier, ihr andern Personen geht* — und *ihr, andre Personen als solche Lumpen, braucht euch an ihre Reden nicht zu kehren.* Trotz des ungeschickten Beispiels (er hätte statt »andre» ein reines Adjektiv wählen sollen) wird ja ohne Zweifel jeder »Feinhörende», wie Sanders sagt, diese Unterscheidung als richtig anerkennen, es fragt sich nur, ob sie für die Verständlichkeit der Rede unbedingt notwendig ist. Ich für meinen Teil bin überzeugt, dass derartige feine Unterscheidungen im Allgemeinen nicht beobachtet werden, am wenigsten im mündlichen Verkehr, wo der Accent und nicht die formale Endung den Hauptvermittler spielt. Übrigens dürfte

in diesem Fall eine Einigung über das gegenseitige Verhältnis der Neben- und Überordnung noch weniger erzielt werden können, als in jenen verhältnismässig einfacheren Fällen, wo mehrere qualitative Adjektive auf einander folgen [1]. Wenn ich dort eine solche pedantische Unterscheidung als ganz überflüssige Haarspalterei bezeichnete, so muss ich es in diesem Fall um so entschiedener thun. Die Sandersche Forderung, dass diese Unterscheidung von Allen gleichmässig durchgeführt werden sollte, »damit das regellose, willkürliche Schwanken endlich vollständig ein Ende fände», könnte, befürchte ich, zur Folge haben, dass das Schwanken nie ein Ende nähme. Die Hauptsache ist, dass die Deutlichkeit der Rede durch Unterlassung solcher formalen Unterscheidungen thatsächlich keinen Abbruch erleidet. In den Fällen, wo eine Nebenordnung ausdrücklich hervorgehoben werden muss, wird sich der Sprachgebrauch gewöhnlich kräftigerer und handgreiflicherer Mittel bedienen (durch Zwischensetzen von: und zwar, eines Pronomens oder dgl.). Abgesehen von dieser kleinen Pedanterie zählt aber auch Sanders zu jener Majorität, die für den schwachen Nom. Plur. eintritt [2].

Um so eigentümlicher erscheint der Eifer, mit dem Schmits für den starken Nom. Plur. eintritt, zumal er z. B. im ersten der hier behandelten Fälle, wo eine feste Entscheidung viel näher lag, eine neutrale Stellung vorzieht. Eine Erklärung hierfür glaube ich darin zu finden, dass Schmits sich ausschliesslich an den Ausdruck *wir Deutsche* hält. Es zeigt sich näm-

---

[1] Vgl. oben S. 180.

[2] Ganz überflüssig und irreführend ist die Motivirung Erbes, der den schwachen Nom. Plur. dadurch erklärt, dass der Kasus »schon deutlich durch das Fürwort bezeichnet» sei. Folgerichtig müsste er dann auch den Dat. Sing. in schwacher Form verlangen. Es wirkt hier einfach die in der ganzen Adjektivdeklination deutliche Neigung zur schwachen Flexion.

lich bei Schwankungen im Sprachgebrauch die eigentümliche Erscheinung, dass in manchen Fällen einzelne Wörter diesen Schwankungen mehr unterworfen sind als andere[1]). Und so geschieht es denn nicht selten, dass ein bestimmtes Wort, eine Redensart oder Wortverbindung, die, weil fester eingewurzelt, gewissen Umwandlungen länger Widerstand geleistet hat als die übrigen, als scheinbar vollgültiger Beleg gegen eine thatsächlich schon ganz allgemein vollzogene Umwandlung ausgespielt wird. Wollte man sich in solchen Fällen nicht an diese einzelnen Wörter klammern, sondern die Gesamtheit der in Betracht kommenden Wörter prüfen, so würde man sogleich einsehen, dass

---

[1]) Die Ursachen können verschieden, manchmal entgegengesetzter Art sein: ein Wort wird in einer bestimmten Fassung häufiger als andere gebraucht und widersteht länger der Umwandlung; ein andres wird vielleicht sehr selten gebraucht und infolgedessen vom allgemeinen Umwandlungsprocess weniger berührt. Dem feinen Ohr erscheint dann die neue Form für dieses einzelne Wort sehr leicht sonderbar. So haben z. B. einige feststehende und sehr häufig gebrauchte Wortverbindungen, wie *frohes Mutes*, *grades Weges*, *stehendes Fusses*, *reines Herzens* (besonders der letztgenannte Ausdruck) sich mit Erfolg gegen die sonst ganz allgemein eingedrungene schwache Genetivendung des Adjektivs behauptet. *Reinen Herzens* wäre auch noch heutzutage ganz unmöglich; es würde aber wohl niemand einfallen wegen der richtigen starken Endung in dieser Verbindung auch *erhobenes Hauptes* für allein richtig zu erklären. Ebensowenig wird man trotz *anderenteils* die starken Formen *keineswegs*, *einesteils* etc. verwerfen wollen. In ähnlicher Weise wird nach *manch* der schwache Nom. Plur. in der einen Verbindung *manche bittern Erfahrungen* nicht so störend empfunden wie sonst. Hier hat ohne Zweifel der Hiatus mitgewirkt. Schmits führt selbst gegen Wustmann *manche bittre Leiden* an, wogegen sich niemand sträuben dürfte. Im vorliegenden Fall wird für den Dativ Sing. auffälligerweise stets das Adjektiv *arm* herangezogen. Eine Zusammenstellung wie *mir armem, dummem, frommem*, *lahmem Mann* beweist doch noch nicht, dass die starke Form ungewöhnlich ist. Eine andere einfachere und weniger gesuchte Verbindung lässt die schwache Endung sofort als falsch empfinden: *mir treuen, alten Beamten* klingt wie ein falscher Akkusativ des alten Papa Wrangel. Vgl. auch den Schluss dieses Kapitels.

es voreilig ist, die Schwankungen nur auf Grund eines einzigen oder einiger wenigen Ausdrücke zu beurteilen. Für *wir Deutsche* bringt Schmits allerdings recht beachtenswerte Belege bei, und ich will es deshalb unentschieden lassen, ob bei diesem Wort die starke oder schwache Form allgemein als die richtigere empfunden wird. Warum führt aber Schmits kein einziges anderes Beispiel an? Sein eignes Gehör hätte ihn da vielleicht Lügen gestraft? Für einen Satz wie: *nun schweigt ihr Junge einmal, jetzt wollen wir Alte reden* hat er offenbar nicht so bestimmt und ausdrücklich auftreten wollen. Jedenfalls bricht er seiner eigenen Beweisführung die Spitze ab, indem er sich auf dieses eine Wort beschränkt [1]). Da er überdies allen anderen Sprachforschern allein gegenübersteht, muss wohl das so gut wie einstimmige Urteil der Letzteren als ausschlaggebend betrachtet werden. Es lässt sich also in diesem wie im zweiten der oben behandelten Fälle eine Abweichung von einer einheitlich regelmässigen Deklination nicht vermeiden, ohne dem lebendigen Sprachgebrauch Gewalt anzuthun. Da über den Akk. Plur. kein Zweifel herrscht, gestaltet sich also die Deklination nach heutigem Sprachgebrauch folgendermassen:

	Einzahl.	*Mehrzahl.*
Nom.	ich alter, treuer Beamter	wir alten, treuen Beamten
Gen.	(n i c h t g e b r ä u c h l i c h).	
Dat.	mir altem, treuem Beamtem	uns alten, treuen Beamten
Akk.	mich alten, treuen Beamten.	uns alte, treue Beamte.

[1]) Schmits hat sich auch nicht die Mühe genommen, im Allgemeinen für den starken Nom. Plur. Belege zu suchen, sondern das hierzu benutzte Material nur auf diesen einen Ausdruck hin durchgesehen.

Einen der besten Belege für die eben angedeutete Eigentümlichkeit, die die Schwankungen inbezug auf einzelne Wörter zeigen, liefert der Vokativ *lieben Freunde.* Das Adjektiv *lieb,* das in der Anrede ohne Zweifel häufiger als alle anderen angewandt wird, ist nämlich das einzige, das in dieser schwachen Form vorkommt[1]. Ihre Entstehung verdankt die Letztere wahrscheinlich dem Umstande, dass das persönliche Fürwort bei diesem täglich gebrauchten Wort unwillkürlich hinzugedacht wurde: *ihr lieben Freunde.* Gegen die letztgenannte Form kann nach heutigem Sprachgebrauch kein Einwand erhoben werden, da sie allgemein durchgeführt ist; fehlt jedoch das Fürwort, so muss unbedingt die starke Endung als die einzig richtige bezeichnet werden. Da für andere Adjektive ein schwacher Vokativ als Beleg kaum beigebracht werden könnte, ist auch kein triftiger Grund vorhanden, mit dem einen *lieb* eine so willkürliche Ausnahme zu machen. Der heutige Sprachgebrauch ergiebt also für die zuletzt behandelten Fälle folgende

Regel.

Nach einem persönlichen Fürwort wird ein attributives oder substantivirtes Adjektiv stark deklinirt, ausser im Nom Plur., wo heute die schwache Endung richtiger ist[2].

Anm. Ohne vorhergehendes Fürwort ist auch der Vokativ stets stark.

---

[1]) Bezeichnend ist folgende Stelle, die Halatschka (Zeitungsdeutsch, S. 43) aus G. Freytag anführt: »*ansehnliche* Herren und *lieben* Brüder.»

[2]) Calwagen und Löfgren verlangen nach dem persönlichen Fürwort die sog. gemischte Deklination, d. h. nur für den Nom. Sing. die starke Endung. Diese Regel ist nicht nur für heute, sondern auch überhaupt falsch; der Akk. Plur. ist nie schwach deklinirt worden. Paul verlangt richtigerweise nur nach *wir, ihr* die schwache Form.

Beispiele für den richtigen Gebrauch: Sie haben Mitleid mit mir thörichtem Schwätzer (Gutzkow). Mir armem Teufel (P. Heyse). Mir altem Wurm (Spielhagen). Rosen, ihr blendenden, Balsam versendenden! Flatternde, schwebende, heimlich belebende, Zweiglein beflügelte, knospenentsiegelte, eilet zu blühn![1]) (Gœthe). Gegrüsset seid mir, edle Herrn, gegrüsst ihr, schöne Damen![2]) (Gœthe). Vgl. auch den Monolog der Jungfrau von Orleans: Lebt wohl ihr Berge, ihr geliebten Triften etc.

Wie ich schon im Anfang hervorgehoben, haben diese Erörterungen nur den praktischen Zweck, für den Unterricht in unseren Schulen eine brauchbare und feste Handhabe zu bieten. Der gesetzgebende Charakter, den die Schlussfolgerungen tragen, mag aus diesem Grunde gerechtfertigt erscheinen, zumal sie stets im Sprachgebrauch eine genügende Stütze finden. Im lebendigen Verkehr liegen die Verhältnisse anders. Hier müssen mehrere qvantitativ gleichwertige Formen neben einander geduldet werden ohne Rücksicht auf grammatische Fehlerhaftigkeit der einen oder andern. Nur wo ein deutliches Übergewicht nach einer Seite unverkennbar ist, kann und muss die Entscheidung nur nach dieser Richtung gehen. Aber diese Duldung von Schwankungen betrifft auch nur die Gesamtheit der Gebildeten (von denen ja hier nur die Rede ist). Jeder Einzelne für sich müsste in allen Fällen immer nur die eine Form gebrauchen, für die er sich einmal entschieden, ob diese nun die Majorität für sich hat oder nicht. Ein folgerichtiges und

---

[1]) Man beachte, dass nach dem Ausrufungszeichen im neuen Satz sofort der starke Vokativ auftritt.

[2]) Stark, weil durch ein Komma vom Pronomen getrennt.

geordnetes Sprechen ist immer ein Vorzug. Der Unterricht, der dazu erziehen soll, müsste es deshalb zu vermeiden suchen, in zweifelhaften Fällen unschlüssig hin- und herzuschwanken, sondern sich jedesmal entweder in der einen oder andern Richtung fest entscheiden.

Johannes Öhquist.

Über die Lektüre beim modernsprachlichen Unterricht.

Il faut meubler les junes têtes en les forgeant, et il faut les forger en les meublant.

Montaigne.

Bis in die letzte Zeit haben die phonetischen und grammatischen Fragen derartig das modernsprachliche Reformprogramm ausgefüllt, dass für die übrigen Gebiete des Sprachunterrichts nicht viel Zeit übrig gebleiben ist. So finden sich in den Schriften der Reformfreunde massenhaft Darstellungen der verschiedenen Methoden für Grammatik und Aussprache, aber kaum eine erschöpfende Darstellung in Bezug auf die Behandlung der Lektüre beim Unterricht. Die zweckmässige Behandlung der Lektüre ist aber bei der Reform des Sprachunterrichts ein Umstand, den man keineswegs unbeachtet lassen darf, besonders da auf diesem Gebiete gar manches dem modernsprachlichen Unterricht an unseren Schulen anhaften dürfte, was weder zeitgemäss noch gut ist.

Die Reformfreunde heben die Lektüre besonders hervor; ihren Ansichten nach soll sie sowohl der Ausgangs- als der Mittelpunkt des Sprachunterrichts sein. Diese Ansicht ist schon in einer so eingehenden und überzeugenden Weise verfochten

worden, dass sie es kaum nötig haben wird hier noch einmal verteidigt zu werden. Selbstverständlich ist es ja gesünder, aus der reinen, frischen Quelle, welche die Sprache in ihrer ursprünglichen Gestalt darstellt, zu schöpfen, als das durch allerlei zweifelhafte Zugaben verdorbene Gemisch zu geniessen, welche die nach dem Muster der Grammatik zugeschnittenen, zusammenhangslosen Lesestücke dem Schüler bieten.

Die Lektüre tritt also schon von Anfang an in den Unterricht ein. Anfangs sind es kleinere Aufsätze aus solchen Gebieten, auf denen die Gedanken des Schülers sich häufig bewegen, wie Schule und Haus, die umgebende Natur. Diese Lesestücke können in mehreren Weisen ausgenützt werden. Es ist keineswegs nötig, dass jedes Stück übersetzt wird, aber wenn ein Stück zum Übersetzen gewählt worden ist, so muss man darauf achten, dass man eine möglichst gute Übersetzung zu Stande bringt. Eine Methode, die interessant ist und gute Ergebnisse gezeigt hat, weshalb auch der Unterzeichnete sie oft bei geeigneten Lesestücken gebraucht hat, ist die folgende: Der Lehrer liest langsam und deutlich und indem er sich um eine möglichst gute Aussprache bemüht, das betreffende Lesestück ein oder zweimal vor. Dann müssen die Schüler das, was sie verstanden haben, in der Muttersprache wiedergeben; der Lehrer erklärt ihnen die fremden Ausdrücke und stellt in der fremden Sprache Fragen über den Inhalt, welche die Schüler in derselben Sprache zu beantworten haben. Auch können sich grammatische Übungen an das Gelesene anschliessen. Zuletzt wird das Lesestück von den Schülern in der fremden Sprache wiedererzählt [1]).

[1]) Diese Methode ist beschrieben worden in A. Krooks: »Notizen über eine Reise in Dänemark, Frankreich und Deutschland 1888—89». Schulprogramm der Töchterschule zu Wasa 1890.

Die *schriftlichen Übungen* können und sollen sich an die Lektüre anschlissen. Die Schüler können schriftliche Wiedergaben in der fremden Sprache ausführen, sie können den Inhalt eines poetischen Stückes in Prosa wiedergeben, und wenn man durchaus Übersetzungen aus der Muttersprache in die fremde Sprache haben will, so kann der Lehrer ja ein geeignetes Lesestück umschreiben, damit der Schüler mit dem schon bekannten Wortschatze auskommen könne und sich, wenigstens anfänglich, nicht mit allen den fremden Ausdrücken des Wörterbuches wie auf Glatteis bewege. — Den von den Schülern so oft gefürchteten und gewöhnlich als langweilig angesehenen schriftlichen Übersetzungen können sie sogar ein gewisses Interesse abgewinnen, wenn man sie an dem Korrigieren teilnehmen lässt. Unterzeichneter ist dabei folgendermassen verfahren: Eine Viertelstunde vor Schluss der Stunde hört das Schreiben auf. Die Schüler tauschen mit einander die Hefte, und das Durchsehen wird vorgenommen, Satz für Satz. Der Lehrer fragt, welche Fehler im ersten Satze zu finden sind; gleich werden mehrere Hände erhoben, alle beeilen sich ihre Bemerkungen zu machen. Der Lehrer billigt oder verwirft die Kritik und schreibt den Satz an die Tafel, je nachdem er verbessert wird. Da hat nun jeder ein Muster, wonach er die Arbeit des Kameraden verbessern kann, nachdem er durch die vorhergehende Kritik darüber aufgeklärt worden ist, warum es so und nicht so heissen muss.

Eine Lektüre wie die oben genannte bietet ausserdem noch einen vorzüglichen Stoff für die Sprechübungen. Der Schüler findet ein gewisses Vergnügen daran, sich in der grossen fremden Kultursprache über dieses und jenes, was ihn interessirt, aussprechen zu können. Unterzeichneter hat bisweilen zu seiner grossen Freude die Schüler dabei überrascht, dass

sie auf Französisch irgend eine Aufforderung an einander richteten oder sich über etwas aussprachen, was sie zufälligerweise interessirte. —

In Bezug auf die Wahl der Lektüre für die höheren Klassen ist es ja schon ziemlich allgemein anerkannt, dass man der Litteratur des 19. Jahrhunderts den Vorzug geben muss, da diese ja eben die *lebende* Sprache vertritt, in welche der Schüler eingeführt werden soll. Dazu kommt, dass die neuere Litteratur der geistigen Fassungsfähigkeit und dem Gefühlsleben des Schülers weit näher liegt, als die klassische. Die edle Sprache und die erhabenen Gedanken in der »Jungfrau von Orleans», in »Iphigenie auf Tauris», die subtilen Schönheiten in »Athalie» oder »Britannicus» gehen verloren für Schüler, welche die Sprache noch nicht genügend beherrschen, um ihre Feinheit in diesen klassischen Meisterwerken zu empfinden, und welche ausserdem gewöhnlich nicht eine solche Entwickelungsstufe erreicht haben, dass sie diese geistige Nahrung verdauen könnten. Erst auf der höchsten Stufe und auch dann erst, wenn die Schüler wirklich in die Sprache eingedrungen sind und Verschiedenes aus der neueren Litteratur gelesen haben, kann man zur Lektüre der klassischen Werke übergehen.

Der Lesestoff muss so gewählt werden, das er dem Schüler einen Einblick in die Eigentümlichkeiten des fremden Landes und seiner Bewohner, sowie in die Kultur, Sitten und Gebräuche der letzteren gewährt, denn dadurch gewinnt er neue Gesichtspunkte und seine allgemeine Bildung wird bedeutend bereichert. Der Lehrer des Faches muss auch im Stande sein die nötigen Erklärungen zu geben: eine unerlässliche Bedingung dürfte aber sein, dass der Lehrer selbst in dem fremden Lande gewesen ist und dort alles selbst beobachtet hat, was er beim Unterricht erklärt.

Die Methode bei der Behandlung der Lektüre muss wohl anfangs ausschliesslich *statarisch* sein. Der Lehrer muss, soweit möglich, *immer zuerst selbst* das Lesestück vorlesen. Wenn der Lehrer ein Lesestück zum Übersetzen geeignet findet, (wie schon gesagt, brauchen nicht alle Stücke übersetzt zu werden), hat er darauf zu achten, dass die Übersetzung genau ist und gut stilisirt, und also ein Gewinn für den Unterricht der *Muttersprache*, was man besonders bei uns, wo dem Unterricht der Muttersprache so wenig Stunden zugeteilt sind und wo derselbe auch sonst nicht sehr entwickelt ist, beachten muss. So eine gut ausgearbeitete Übersetzung schärft, wie ein bekannter Fachmann [1]) bei uns behauptet hat, das Denkvermögen, beleuchtet beide Sprachen und giebt Einsicht in Vieles, woran man früher nicht gedacht hat. An der Schule, wo Unterzeichneter unterrichtet, ist die Methode noch weitergeführt worden, indem wir, der Lehrer der Muttersprache und ich, gelegentlich von den Schülern eine schriftliche Übersetzung irgend eines modernsprachlichen Textes haben ausführen lassen, und zwar eine doppelte, so dass sie auf der linken Seite des Heftes eine getreue, auf der rechten eine freiere Übersetzung des Originals haben geben müssen: diese Methode wird sicherlich von grossem Nutzen sowohl für die fremde als auch für die Muttersprache sein. —

Kursorisches Lesen wird wohl in den Oberklassen mit entwickelten Schülern stattfinden können; zuweilen müsste es jedoch mit statarischem abwechseln.

---

[1]) *W. Söderhjelm*, Tidskrift utg. af Pedagogiska Föreningen, 1889. S. 93.

Der für seine Aufgabe interessirte Lehrer muss sich aber nicht damit begnügen, in die fremde Sprache zu übersetzen, sie bei Sprechübungen zu benutzen, u. s. w.; er muss auch bestrebt sein, dem Schüler so viel wie möglich von deren Eigentümlichkeiten zu geben, er soll den Blick des Schülers auf das volle, lebendige, an eigentümlichen Wendungen reiche Idiom richten, auf die immergrüne Sprache, welche wie ein mächtiger Baum aus dem gewaltigen, tiefwurzelnden Stamme saftige grüne Sprossen in's Leben treibt. Er soll den Schüler auf den oft merkwürdigen Inhalt der Wörter aufmerksam machen, er soll den Reichtum an Bildern betonen, dieses geheimnissvolle Leben und Weben, welches dem Wesen der Sprache innewohnt und welches die Bilder aus längst vergangenen Zeiten in einer oft ganz unmittelbaren Frische bewahrt. Ganz besonders wäre die Muttersprache durch ein derartiges Achtgeben auf deren inneres Wesen beim Unterricht gedient.

Wir haben z. B. folgenden Satz von Lessing vor uns: »In der Nachahmung haben sich unsere Lustspieldichter an eine allzuflache Manier gewöhnt. Sie machen sie (die Originalnarren) ähnlich, aber nicht hervorspringend. Sie treffen; aber da sie ihren Gegenstand nicht vorteilhaft zu beleuchten gewusst, so mangelt dem Bilde die Rundung, das Körperliche.» Der Satz ist ein ausgezeichnetes Beispiel dafür, wie ein Dichter es versteht, den abgegriffenen Bildern in der Sprache ihren ursprünglichen Wert wiederzugeben. Wie ernsthaft fasst er nicht diese Begriffe wieder auf: flach, hervorspringend, Rundung! Wir werden geradezu gezwungen das *Bild* in konkreter Gestalt vor uns zu sehen, es zu empfinden, wie Lessing dies beabsichtigt hat, und wir fühlen den ganzen Begriff »flach», den er den kritisirten Schriftstellern beilegt.

Oder man hat den folgenden Satz zu übersetzen: »le cœur humain a des abîmes insondables». Dieses wird wahrscheinlich folgendermassen übersetzt: das menschliche Herz hat unergründliche Tiefen (schw. *outgrundliga djup*). Der Sinn des französischen Ausdruckes ist ja getroffen, aber zum vollständig Entsprechenden ist noch ein grosser Schritt, so viel schwächer, abstrakter sind die schwedischen Wörter: »*outgrundlig*» und »*djup*» in Vergleich mit den französischen »abîme» und »insondable».

An alte Sitten und Gebräuche der Vergangenheit wird unsere Phantasie von folgenden deutschen Ausdrücken gemahnt: »sich zur Reise *rüsten*», »einem die *Stange halten*», »*kredenzen*», von dem französischen: »*au temps où Berthe filait*». Diesem entspricht vielleicht das schwedische: »i kung Orres tid», und es wäre wohl zu übersetzen mit: »in grauen Zeiten; lange, lange her». Dies, mit der richtigen Betonung ausgesprochen und von einer bedeutungsvollen Gebärde der Hand oder des Kopfes begleitet, sagt schon viel. Es weckt die Phantasie des Schülers und lässt ihn einen Blick in diese geheimnisvolle Ferne werfen, wovon alles, was ihn umgiebt, seinen Ursprung herleitet[1]). Der französische Ausdruck giebt uns aber ein konkretes Bild aus dieser alten Zeit, er zaubert vor unser inneres Auge den altfranzösischen Hof, die Königin Berthe im Kreise ihrer Hofdamen spinnend, dem Gesange des Troubadours lauschend — ein reizendes Stück französischer Kulturgeschichte.

* * *

---

[1]) Vgl. das überaus interessante und anregende Buch von *R. Hildebrand:* Vom deutschen Sprachunterricht. Leipzig u. Berlin 1887.

Aus dem Obigen dürfte das Berechtigte in den folgenden Sätzen hervorgehen:

1) Die Lektüre bildet den Mittelpunkt des modernsprachlichen Unterrichts.

2) Bei der Wahl des Lesestoffes soll die moderne Sprache den Vorzug haben.

3) Der Hauptzweck der Lektüre ist, den Schülern die Kentnis der fremden lebendigen *Sprache* zu geben, sie muss ihnen aber zugleich die Kenntnis des betreffenden Landes und der Bewohner desselben bieten.

4) Auf der unteren Stufe herrscht die statarische Methode vor, auf der oberen tritt auch die kursorische ein.

* * *

Bevor ich diesen Aufsatz abschliesse, möge es mir erlaubt sein, einige Worte über die Lehrbücher zu sagen, die uns in dieser Hinsicht zu Gebote stehen.

Für den französischen Unterricht ist ausreichend gesorgt durch das Lesebuch von Söderhjelm-Tötterman, welches eine allgemeine Anerkennung von Seiten der Lehrer und (wenigstens meiner) Schüler gewonnen hat. Wenn dieses Lesebuch in den Unter- und Mittelklassen durchgenommen worden ist, werden die Schüler wohl an die Erzeugnisse der modernen Litteratur, die Novellen und Dramen gehen können, von denen man eine ausserordentlich reiche Auswahl in den deutschen Ausgaben, Verlag von Velhagen & Klasing, Weidmann, Dickmann u. A. hat. Die Lehranstalten, in welchen dem Französichen eine reichlichere Stundenanzahl zugeteilt ist, finden in H. Andersins »La

France moderne» eine gute Auswahl moderner Novellen und Erzählungen aus der frz. Litteratur.

Für den deutschen Elementarunterricht haben wir ein recht verwendbares Werk: Löfgrens Elementarbuch, ins finnische übertragen von N. Tötterman. Schwerer wird es, wenn man damit zu Ende ist, was in unseren Reallyceen in der vierten Klasse der Fall ist, denn das Lesebuch, welches der Grammatik von Paul beigefügt ist, kann nicht als zeitgemäss betrachtet werden. Die Stücke sind fast sämmtlich aus früheren Litteraturperioden herbeigeholt, so dass der Schüler sich auf ein ganz fremdes Gebiet versetzt fühlen muss, wenn er aus der modernen Sprache bei Löfgren plötzlich in die veraltete in Pauls Lesebuch gerät [1]). Nachdem das Lesebuch durchgenommen worden ist, haben wir in unserer Schule ein modernes deutsches Schriftwerk in Prosa angefangen. Von solchen giebt es eine gute Auswahl in den Sammlungen von Calvagen u. Melin (Für Schule und Haus) und Afzelius (Modern tysk lektyr), welche in Schweden erscheinen. Dann lesen wir ein klassisches Drama (Minna von Barnhelm, Wilhelm Tell, Götz v. Berlichingen), und wenn die Zeit es erlaubt, wiederum ein modernes und noch ein klassisches Werk. Meiner Ansicht nach können die deutschen Klassiker mit Erfolg von gut entwickelten Schülern gelesen werden, da sie dem Schüler viel näher stehen, als die französischen. Ein modernes deutsches Drama könnte recht wohl zum Lesen aufgenommen werden, wenn man nur ein modernes Stück nachweisen könnte, wel-

---

[1]) Neulich ist im Verlag von G. W. Edlund ein neues »Deutsches Lesebuch» erschienen, welches in mehreren Hinsichten Fortschritte zeigt. Es ist doch etwas einseitig, an mehreren Stellen sogar unzweckmässig zusammengestellt und man scheint gute moderne Erzählungen darin nicht genügend ausgenützt zu haben.

ches denselben gediegenen Wert besässe, wie die genannten klassischen. Die bis jetzt in Schweden erschienenen werden kaum diesen klassischen Wert hahen, mit Ausnahme vielleicht von »Die Journalisten».

W:m Juutilainen.

Beiträge zur Kenntnis des Altnorthumbrischen.

Es war ursprünglich meine Absicht, die Schwankungen des Nominalgeschlechts in den altnorthumbrischen Interlinearglossen der Handschriften Lindisfarne und Rushworth zum Gegenstand einer eingehenden Untersuchung zu machen. Die Resultate dieser Untersuchung führten mich, wie der Leser leicht einsehen wird, zur Frage nach den Flexionsverhältnissen der Feminina im Northumbrischen, deren Erörterung den zweiten Teil der nachstehenden Abhandlung bildet. Zum Schluss folgen einige kurze Bemerkungen über die Sprache der beiden Glossen, die sich aus der Betrachtung der besprochenen Verhältnisse ergeben.

I.

Die Schwankungen des Nominalgeschlechts im Altnorthumbrischen.

Es ist schon längst als Thatsache anerkannt, dass im Northumbrischen das Geschlecht der Substantiva vielfachen Schwankungen unterliegt, während in den anderen altenglischen Dia-

lekten der Geschlechtswechsel viel seltener und auf einige bestimmte Wörter beschränkt ist. Vgl. Sievers, Angels. Gramm. § 236, Anm. und § 251, Anm. Es fehlte aber bisher an einer Untersuchung, die auf die Natur jenes Schwankens näher einginge und das Verhältnis der einzelnen Denkmäler in Bezug darauf erörterte.

Eine sichere und unzweideutige Bezeichnung des Geschlechts ist bei weitem nicht bei allen in northumbrischen Texten belegten Substantiven vorhanden. Substantiva, die nur ohne attributive Adjectiv- oder Pronominalformen zu belegen sind, können ihrem Geschlechte nach nicht bestimmt werden. Aus den Casusendungen eines Wortes einen Schluss auf dessen Genus zu ziehen, wäre bei der im Northumbrischen herrschenden Unsicherheit der Flexion mehr als gewagt. Aus demselben Grunde sind aber auch die adjectivischen Attribute in zahlreichen, vielleicht in den meisten Fällen fast wertlos. Die Mischung von starken und schwachen Formen beim Adjectiv, die darauf beruhende Schwierigkeit in jedem einzelnen Falle zu entscheiden, ob man es mit einer starken oder mit einer schwachen Form zu thun hat, endlich die nirgends zu verleugnende Möglichkeit, dass der Glossator ganz einfach die lateinische Adjectivform und deren Geschlecht hat wiedergeben wollen, auch wo seine eigene Sprache ein anderes Geschlecht erfordert hätte: diese Umstände machen den Beistand, den uns die Adjectiva in der vorliegenden Frage leisten, sehr geringfügig. Es sind nur klare und durchsichtige Adjectivformen, wie der Acc. Sg. auf *-ne* (Masc.), der Gen. u. Dat. Sg. auf *-re* (Fem.) und der Dat. Sg. auf *-um* (Masc. oder Neutr.), die hier in Betracht kommen können. Vgl. die Darstellung der Adjectivflexion in meiner Abhandlung »Die Sprache des Rituals von Durham» (Helsingfors 1890). Es bleiben somit als einigermassen sichere

Mittel zur Entscheidung des grammatischen Geschlechts nur die mit den Substantiven verbundenen Formen des Artikels und einiger Fürwörter. Doch bleibt man auch hier bei der allgemeinen Regellosigkeit mehr als einmal im Zweifel.

Die Wörter die im Northumbrischen mit einer Geschlechtsbezeichnung versehen sind und somit in der folgenden Untersuchung in Betracht kommen, zerfallen in drei Gruppen: 1:o) Wörter, die in sämmtlichen vorhandenen Belegen ihr gemeinaltenglisches Geschlecht bewahren; 2:o) Wörter, bei denen immer dasselbe Geschlecht zum Vorschein kommt, dieses aber von dem gemeinaltenglischen Genus abweicht; 3:o) Wörter, deren Geschlecht in demselben Denkmal schwankt. — Die erste Gruppe ist von wenig Interesse; die zweite und vor allem die dritte erfordern dagegen eine genauere Untersuchung.

Ich teile die folgende Erörterung in zwei Abschnitte. Der erste wird die Verhältnisse in der Hs. Lindisfarne besprechen, wozu sich die Betrachtung des Rituals von Durham anschliesst, soweit das Denkmal für die vorliegende Frage von Interesse ist. Der zweite Abschnitt wird sich mit der Sprache der Hs. Rushworth beschäftigen.

A. Lindisfarne und Rituale.

1. Verzeichnis der Wörter aus Lindisfarne[1]), deren Geschlecht in der Glosse bestimmbar ist, von dem gemeinaltenglischen aber nicht abweicht. — In zahlreichen Fällen kommt es vor, dass ein Substantiv nur als nicht-feminin erscheint, die

[1]) Lindisfarne sowie Rushworth nach der Ausgabe von W. W. Skeat, Cambridge 1871—1887. — M. = Matthäus, Mc. = Marcus, L. = Lucas, J. = Johannes (nach Kapiteln und Versen citiert). Mpf., Mcpf., Lpf., Jpf. bezeichnen die Vorreden (Prefaces), Inhaltsverzeichnisse etc. der Evangelien in der Hs. Lindisf.; sie werden nach Seite und Zeile der Skeatschen Ausgabe citiert. — Die Anführung rein graphischer Varianten ist zwecklos. Die Orthographie ist die der zuerst angeführten Belegstelle.

Entscheidung aber, ob es der Glossator als masc. oder neutr. aufgefasst hat, nicht möglich ist. Solche Wörter sind in das folgende Verzeichnis nicht aufgenommen worden.

a) Masculina:

aldor, apostol, biscop, boecere, broðer, brydguma, camal, caser, casering, cempa, centur, cepe, costere, (eorð)crypel, cunnere, cyni(n)g, deað, diacon, doemere, drihten, duruard (ostiarius), *ðegn, ðeodscip, ðorn, ðræl, lic-ðrower, engel, esne, fæder, fiond, fisc, fot, fulwihtere, ymbyeong, middangeord(-geard), hælend, hiorde, hlaferd, hona, huæte, laruu, geleafa, lece, mona, monn, morsceaðe, noma, preost, (ðone) pricclu, pytt, regluord, geroefa, sacerd, sæ, sedere, godspellere, sunu, torr, uuðwuta, wer, wiðerbraca, witga, uulf.*

b) Feminina:

ædeaunise, ællmissa, aerc(e), bryd, cirice, cwoen, dohter, ðeod, ðiwa und *ðignen* (ancilla), *erfuardnise, farma* (cena), *feersuigo mið ðær maaste* (stupore maximo), *hond, (h)riofol, hwil, gelicnes, onlicnise, mægð, menniscnisse, nedre, onsuare, redo, sago, gesaegdnisse, sawel, gesihð(o), snytry, strengo, stret, tunga, untrymnise, wacan, uica, wid(i)ua*[1]) *(on ða) wisa, witga* (prophetissa), *gewitnesse, forwyrd.*

c) Neutra:

æcced, æg, gebed, bread, gecynd, dear, ede, erfe, (dom-, gest-, sprec-)ern, (leht-)fæt, feh, geflit, flod, folc, fulwiht, fyr, geafel (gæfel), gold, hat, heafut, hrægl, hus, lam, leht, lic, lin, luh, mæslen, gemong, nett, ric (Acc. Pl. *ricas* M. 4, 8), *rim* N. Pl. *rimas* Mpf. 4, 10), *gescead, scip(p), godspell* (A. Pl.

---

[1]) Der Glossator übersetzt Mcpf. 5, 6 die Worte »pauperem viduam» mit *ðone l. ða ðorfend widwa*, d. h. er fasst erst »pauperem» als Acc. Sg. Masc., bemerkt aber das folgende Wort, und erinnert sich dass die latein. Form auch Acc. Sg. Fem sein kann.

godspellas Mpf. 5, 1), *stol* (stolam), *suord, tacon, wæter, wæst(e)m, wigbed, win, woerc, wolcen, word, wuldur.*

Anm. Als Masc. ist in Lindisf. *sceæft* belegt: *ðæs sceæftes ðone* (creaturae quam) Mc. 13, 19. Das Wort ist aber auch sonst, wenn auch selten, als Masc. zu belegen (vgl. Bosworth-Toller). Im Rit. ist *gisceæft* regelmässig Fem. 99, 3. 9. 118, 18 etc.

2. Wörter, die in derselben Quelle immer dasselbe Geschlecht zeigen, dieses aber mit dem gemeinaltenglischen nicht übereinstimmt.

Ich gebe zuerst die Belege aus Lindisfarne.

a) Als Masculina erscheinen.

α) gemeinaltenglische Feminina:

ðone endung (consummationem) Lpf. 3, 5. — *ðone flege* (culicem) M. 23, 24. — *ðone fyllnisse* Mcpf. 1, 14. — *plantung ðone* (plantatio quam) M. 15, 13. — *setnesa iuera ðone* (traditionem vestram quam) Mc. 7, 13. — In diesem Zusammenhange führe ich auch die Fälle an, wo ein gemeinaltengl. Femininum von Adjectiv-, Pronominal- oder Artikelformen begleitet wird, die masculines oder neutrales Geschlecht andeuten können: *ðæs æs* M. 23, 23. — *ðæs ðrinise* Mcpf. 2, 8. — *minum gigoðe* (juventute mea) L. 18, 21. — *ðæs hefignise* (pressurae) J. 16, 21. — *ðæs ondspyrnise* Mpf. 17, 2. — *socnises ðines* L. 19, 44.

β) gemeinaltenglische Neutra:

blod ðone soðfæst (sanguinem justum) M. 27, 4.

b) Als Feminina erscheinen.

α) gemeinaltenglische Masculina:

in ðisser lego (in hac flamma) L. 16, 24. Doch ist es möglich, dass der Glossator nur das lateinische »hac» mit *ðisser*

übersetzt und somit gar nicht das Genus des altengl. Hauptwortes bezeichnet.

β) gemeinaltenglische Neutra:

ðære hrippes (messis) L. 10, 2. — Weniger sicher sind *ðio ilco gemet* (eadem mensura) L. 6, 38 und *scip min ðio* (ovem meam quae) L. 15, 6, (wozu noch *scip ðio,* Rit. 166, 10), weil überall nur direkte Wiedergabe der lateinischen Pronominalformen vorliegen kann.

c) Als Neutra erscheinen:

α) gemeinaltenglische Masculina:

þ [1]) *brord* (natum, vgl. Bosworth-Toller) L. 8, 6. — *þ burna* (torrentem, Bosworth-Toller giebt *burna,* Masc. und *burn* oder *burne,* Fem.) J. 18, 1. — *þ eft-cerr* Lpf. 8, 18. — *þ cropp* (uvam) L. 6, 44. — *þ cyrtil* (tunicam) L. 6, 29. J. 19, 23. — *ðæt dæl* (partem) L. 24, 42. — *þ ðeadom* (captivitatem Lpf. 10, 16. — *þ ende* L. 21, 9. — *þ fostrað* (manna, s. B-T.) J. 6, 49. — *þ gefea* Lpf. 8, 17. — *þ grund* L. 14, 29. — *þ heofun (-on)* L. 16, 17. J. 1, 51. — *þ innoð* Lpf. 7, 7. — *þ lust* Jpf. 1, 3. — *þ heofunlic met* (manna) J. 6, 58. — *þ metbælig* (peram) L. 22, 37. — *þ penning* L. 20, 24. — *þ scilling ðæt l. ðio* (dragmam quam) L. 15, 9. — *þ seam* (sacculum) L. 22, 36. — *þ song* L. 15, 25. — *þ styd* M. 14, 15 etc. — *þ witgadom* J. 19, 30 Randglosse.

β) gemeinaltenglische Feminina:

þ ber Mc. 2, 4. 12. — *þ ymbcearfnise* J. 7, 23. — *þ ceiste* (loculum) L. 7, 14. — *cursung þ mara l. þ maasto* (damnationem majorem) L. 20, 47. — *þ cyðnise* J. 5, 32. 21,

---

[1]) Um typographische Schwierigkeiten zu vermeiden, wird im folgenden das einfache Runenzeichen anstatt der in der Hs. vorkommenden Abkürzung der neutralen Artikelform verwendet.

24; dazu *niwes cyðnises* Mc. 14, 24. — *ðæt ebolsung* Mc. 14, 64; dazu *ðæm ebolsung* J. 10, 33. — *þ feber-adol* J. 4, 52. — *þ flowing* L. 8, 44. — *þ bærlic feruitgiornis* (publicam curiositatem) Lpf. 3, 8. — *þ glædnise* J. 16, 21. — *þ groefscire* L. 16, 3. — *þ hlaf* (sic! uxor) Mc. 12, 19. — *in ðæt mearda* (in illud proemium) Mpf. 7, 4. — *þ miltheart(nise,* misericordiam) L. 10, 37. — *þ palmung* J. 15, 2. — *þ sprec* Lpf. 7, 5. 11. — *þ sunor* (grex, vgl. B-T.) L. 8, 33. — *þ tidlicnisse* L. 22, 6. — *þ wanung* Mc. 5, 38. — *ðæt witgiung* Mpf. 5, 10. — *ðis worold* M. 12, 32. — *þ wræcco* (vindictam) L. 18, 7. — *ðæt wyrt* M. 6, 28.

Wir sehen, dass die Zahl der Wörter, die mit verändertem — wenn auch in demselben Denkmal unveränderlichem — Geschlecht auftreten, bedeutend ist. Zugleich bemerken wir, wie selten das Femininum auf das Gebiet der anderen Genera eingedrungen ist, während es im Gegenteil selbst sehr oft dem Masculinum und besonders dem Neutrum hat weichen müssen.

Das Rituale von Durham (vgl. meine Dissertation § 61, I) stimmt in den hauptsächlichsten Punkten mit Lindisf. überein. Dort kommen somit neben Wörtern, die ihr altes Geschlecht bewahren, auch solche vor, die regelmässig ein anderes Genus aufweisen.

Besonders zahlreich sind die Belege von gemeinaltengl. Fem., welche von Artikel-, Pronominal- oder Adjectivformen (Gen. u. Dat. Sg) begleitet werden, die masc. oder neutr. Genus andeuten:

halgum æ 108, 7. — *bilwitnisse ðinum* 125, 9. — *bloetsunge*(s) *ðines* u. *ðinum* 81, 19. 91, 19. 106, 10 etc. — *nives l. aldum gicyðnisse(s)* 113, 8. 193, 20. — *eadges clænnis'* 103, 16. — *agenlices dedes* 49, 14. — *eces eadignis'* 51, 8. — Schwanken, vielleicht nur infolge der latein. Form des Pron. possess., fin-

det statt in *erfevardnisse ðinum l. ðinræ* 173, 10; nur *erfevardnise ðinræ* 176, 5. — *ðines frofres* 41, 18 u. *ðinum frofra* 42, 18. — *glædnise gæstlicum* 89, 13. — *eces hæles* 76, 7. 16. 8, 3 etc. — *ðinum hæse* 98, 10. 16. — *ðines heannisse* 2, 4. — *ðines l. micles hernis(se')* 92, 8. 121, 14 etc. — *wyrðelicum to higunge* (digno affectu) 35, 19. — *lesinges ecelices* 38, 22. — *mearde miclum* 107, 4. — *godlicum mersunge* 8, 19. — *hælgades oestes* 38, 20; *arfæstlicum oeste* 4, 12; mit deutlicher Bezeichnung neutralen Geschlechts *þ ilce oest* 104, 18. — *sawles mines* 20, 18; daneben aber *sawel ðio ðe* (anima quae). — *giscildnisse ðinum* 17, 5 etc. — *fadorlices giselenisses* 24, 20. — *ðines sibbes* 94, 18; *longlifum sibbe* 110, 10. — *leasum synne* 101, 19. 102, 17. — *vorðunges ðines* 92, 1. — *eces wynsumnis'* 103, 12. — Neutrum ist *þ ondspyrnis'* 11, 7.

Von sonstigen Eigentümlichkeiten im Rit. seien genannt: *folc ðinne* (populum tuum) 61, 18. 76, 12. 173, 10 und *folc ðin - - - - - agef sorgleasne* (populum tuum redde securum) 40, 8. — *þ ilca deað* (eandem mortem) 94, 1. — *ðæt ilca hond* (eandem manum) 102, 6. — *þ lofsong* 47, 15. — *ðerh allne worold* 163, 13. — Als grobe Nachlässigkeit [1]) muss man das neben regelrechtem *ðone drihten* belegte *þ ilca driht'* (eundem Dominum) 172, 6 betrachten, falls man nicht in dem so häufig belegten *þ ilca* vor Substantiven verschiedenen Geschlechts irgend eine erstarrte Zusammenziehung sehen will, wo der Artikel seine ursprüngliche Kraft vollständig eingebüsst hat.

---

[1]) Als Beispiel für die Nachlässigkeit des Glossators sei eine Stelle 47, 4 angeführt, wo »verecundam sanctamque laetitiam» mit *arwyrðe haligne æc glæd(nise)* übersetzt wird.

3. Es folgen nun die Wörter, deren Geschlecht in demselben Denkmal schwankt. Zugleich mit Lindisf. werde ich die Belege aus Rit. besprechen. Nicht selten scheint es als ob das Genus der lateinischen Formen bei der Wiedergabe in der Glosse von Einfluss gewesen wäre.

a) Schwankung zwischen Masculinum und Neutrum.

α) Ich bespreche zuerst die gemeinaltenglischen Masculina, die in Lindisf. (und Rit.) sowohl als Masc. wie als Neutra auftreten.

beam: Masc. *ðone beam* M. 7, 3. 5. L. 6, 41. 42; *ðone fic-beom* M. 21, 19. — Neutr. *þ beam* Mc. 6, 42; *þ fic-beam* Mpf. 21, 4. Mc. 11, 13. 20. L. 21, 29. — Dazu kommen einige Belege, die sowohl Masc. als Neutr. sein können. Nichts als eine genaue Übersetzung der lateinischen Pronominalform sehe ich in *on fic-beame ðisser* (in ficulnea hac), das einmal belegt ist.

beg: Masc. *ðyrnenne beg* (spineam coronam) Mc. 15, 17. — Neutr. *þ ðyrnenne beg* (1 mal). Die Form des Adjectivs in dem letzten Beispiele macht zwar das masc. Geschlecht der ersten Belegstelle etwas zweifelhaft. — *þ sigbeg* J. 19, 2.

cælc (calic): Masc. *ðes cælc* (calix iste) M. 26, 39, 42; *calic ðiosne* Mc. 14, 36. L. 22, 42; *ðone calic (cælic)* L. 22, 20. Mc. 10, 38. — Nur einmal erscheint das Wort als Neutrum, wobei aber das folgende darauf bezügliche lateinische Pron. relat. (quem) mit masculiner Form übersetzt wird: *þ calic ðone* (calicem quem) Mc. 10, 39.

cnæht: Masc. *(se, ðe, ðone) cnæht* M. 17, 18. L. 1, 80. 2, 43 etc. (11). — Daneben tritt das Wort dreimal mit neutraler Artikelform auf: *þ cnæht* Mc. 9, 36. L. 18, 17. J. 16, 21. — *ðæs cnæhtes* etc. kann sowohl Masc. als Neutr. sein und bleibt deshalb für die vorliegende Frage ohne Bedeutung. — Rit. hat *cneht se heah* (puer excelsus) 198, 5.

diowl: Das Wort »Teufel» ist im Altenglischen bekanntlich sowohl als Masc. wie als Neutr. zu belegen (vgl. Bosworth-Toller). In Lindisf. sind die Fälle, wo es als Masc. erscheint, bei weitem die zahlreichsten: *(se, ðe, ðone) diow(e)l (diwl)* M. 9, 33. 17, 18. L. 18, 16 etc. (15). Nur einmal *þ diowl* L. 11, 14. — Aus dem Rit.: *ðone diwl* 147, 2.

dom: Masc. *ðe dom* J. 3, 19. — Als Neutrum ebenfalls nur einmal: *þ dom* L. 11, 42.

fola: Masc. *ðone fola(-o)* M. 21, 5. 7. L. 19, 32 etc. (6). — Dreimal ist das Wort als Neutrum belegt: *þ folo* Mc. 19, 33; *þ fole* Jpf. 6, 13 und *þ fola on ðene* (sic! pullum super quem) Mc. 11, 27.

gast: Masc. *(se, ðe ðone, haligne) gast* oder *gaast* Mc. 1, 12. 26. L. 11, 24. J. 7, 39 etc. (16). — Nur zweimal mit neutraler Artikelform: *þ gast* J. 19, 30. Lpf. 11, 13. — Im Rit. ist das Wort regelmässig Masc.

god: Das Wort ist in Lindisf. zehnmal Masc. *(ðe, ðone, ðinne ðiosne, userne) god* M. 26, 63. L. 5, 21. 18, 19. J. 8, 54. 9, 29 etc. Im Rit. ist das Wort rgm. Masc. — In Lindisf. kommt es einmal als Neutrum vor *þ god* (deum) J. 5, 18, wo nicht etwa von einem heidnischen, sondern vom jüdisch-christlichen Gotte die Rede ist.

here: Masc. *(ðe, ðone, ðiosne) here* M. 14, 19. Mc, 4, 36. L. 9, 13 etc. (5); dazu einmal im Rit. — Neutr. dreimal: *þ here* L. 18, 36. 22, 47. 23, 48. Ein Beispiel der Übersetzungsart des Glossators v. Lindisf. ist *ðe here ðio* (turba quae) J. 12, 29.

hlaf: Masc. *(ðiosne, userne) hlaf* M. 6, 11. L. 11, 3. J. 6, 34. 58. — Neutr. sechsmal *þ (h)laf* L. 24, 30. J. 6, 33. 13, 18 etc.

stan: Masc. (*ðone, ðiosne*) *stan* M. 7, 9. 21, 44. Mc. 16, 4 etc. (8). — Daneben viermal als Neutr.: *þ* (*ðæt*) *stan* L. 24, 2. J. 20, 1 etc. Eine Übersetzung wie die unter *here* angeführte liegt vor in *þ stan ðone* (lapidem quem) Mc. 12, 10.

stream: Masc. (*se, ðone*) *stream* L. 6, 48. J. 1, 28. 10, 40. — Neutr. *þ stream,* nur L. 6, 49.

weg (*woeg*)*:* Masc. ist das Wort dreimal: M. 12, 1. J. 14, 4. — Neutr. einmal *þ ueg* J. 14, 5.

Nur im Rit. mit Geschlechtsbezeichnung belegt ist das Wort »Sieg.» Es erscheint da einmal als Masc. *ðone sig* 5, 17 und einmal als Neutr. *ðios(!) is þ gisig* (haec est victoria) 28, 2. Da aber *gisig* bei Bosworth-Toller eben nur aus dem Rit belegt ist, kann es nicht entschieden werden, ob die Zusammensetzung vielleicht regelmässig ein anderes Geschlecht gehabt hätte, als das einfache Wort.

β) Es folgen die Wörter, die gemeinaltenglisch Neutra sind, deren Geschlecht aber in Lindisf. (Rit.) zw. Masc. u. Neutr. schwankt.

becon: Neutr. *þ forma becon* (einmal); in der Form *beceno miclo* (signa magna) einen Beweis für neutrales Geschlecht zu sehen, wäre zwar in einer anderen Mundart durchaus berechtigt; bei den eigentümlichen Flexionsverhältnissen in Lindisf. lässt sich aber auf Grund dieser Form sehr wenig behaupten. — Als Masc. erscheint das Wort einmal: *ðe æfterra becon* J. 4, 54.

(*be*)*bod:* Neutr. *þ* (*ðæt*) *bod* (*bebod*) M. 22, 36. J. 14, 31. Lpf. 3, 18. — Als Masc. ist das Wort gleichfalls dreimal belegt: *ðe forma — ðe æfterra bod* M. 22, 38. 39; *bebod ðiosne* (praeceptum istud) Mc. 10, 5.

cild: Neutr. *þ cild* (infantem) L. 2, 12. 16. — Daneben ebenfalls zweimal als Masc. belegt: *se cild* L. 1, 41. 44. Eine

der Endung nach masculine Form ist auch *cildas* (paruoli) M. 19, 13, vgl. aber darüber das unter *becon* Gesagte.

cynn: Neutr. *þ cynn* J. 11, 50. 19, 39. — Einmal mit masc. Attribut *cynn userne* L. 23, 2.

dor: Neutr. *þ dor* L. 13, 25. — Masc. *ðon dor* (ianuam) Mc. 11, 4.

mot (festuca): Neutr. *þ* (*ðæt*) *mot* L. 6, 41. 42. — Masc. *ðone mot* M. 7, 5. L. 6, 42.

salt: Neutr. *þ salt* Mc. 9, 50. — Daneben dreimaliges *se salt* Mc. 9, 50. L. 14, 34 etc.

tempel: Neutr. *þ* (*ðæt, ðis*) *tempel* Mc. 11, 15. 16. Mc. 15, 29 etc. (5). – Als Masc. tritt das Wort viermal auf: (*ðe, ðone*) *tempel* M. 23, 16. 17. 35. 27, 40

An die oben besprochenen Fälle, wo ein gemeinaltenglisches Masculinum oder Neutrum in Lindisfarne (Rit.) sowohl als Masc. wie als Neutr. zu belegen ist, schliessen sich einige noch eigentümlichere Erscheinungen an. Es kommt nämlich vor, dass ein Wort, das etymologisch und gemeinaltenglisch weiblichen Geschlechts ist, in Lindisf. (Rit.) gar nicht mit weiblicher Genusbezeichnung belegt ist, sondern ein Schwanken zwischen den beiden übrigen Geschlechtern, Masc. und Neutr. aufweist. Die in Frage kommenden Wörter sind

onsion: Masc. *ðone onsione* (faciem) M. 18, 10. — Neutr. *þ onsion* (vultum) L. 24, 5. — Masc. oder Neutr. ist *onsione ðinum* Rit. 71, 17 etc.

scyld: Masc. *ðone scyld* M. 18, 27. — Neutr. *þ scyld* M. 18, 30. Lpf. 8, 19.

Ich habe oben gesagt, dass eine Flexionsform an und für sich in Lindisf. und Rit. für das Geschlecht eines Wortes sehr wenig beweist. Die Darstellung der Nominalflexion liegt zwar ausserhalb des Rahmens dieses Aufsatzes; ich will aber doch meine Behauptung durch ein schlagendes Beispiel beleuchten.

Von dem Worte *cræft* kommen auf derselben Seite der Skeatschen Ausgabe der Evangelien folgende Formen des Nom. Acc. Plur. vor: *cræftas* M. 25, 15. 22; *cræfto* M. 25, 16. 20; *crefta* M. 25, 22 und *cræft* M. 25, 20, 28, sämmtliche das lateinische »talenta» übersetzend! Um noch einen Beweis für die Unsicherheit des Glossators auch in der Geschlechtsbezeichnung zu liefern, führe ich L. 5, 9 an, wo »in captura piscium quam ceperant» durch *on gefeng fiscana ðone l. þ genomon* wiedergegeben wird. Die Beweise dieser Art lassen sich leicht vervielfältigen.

b) Schwankung zwischen Masculinum und Femininum.

Die Fälle, wo von demselben Worte dasselbe Denkmal sichere masculine und feminine Belege enthält, sind sehr selten. Viel zahlreicher sind die Schwankungen zwischen Femininum und Neutrum; zahlreich sind schliesslich die Fälle, wo neben femininen Belegen solche auftreten, die als Masc. oder als Neutr. aufgefasst werden und von denen somit einige hierher gehören können.

ðoht: Masc. *in ðon ilco ðocht* (in eundem sensum) Mpf. 7, 16; dabei ist aber die deutlich masculine lateinische Pronominalform in Betracht zu ziehen — *in alle ðoht ðinne* (in tota mente tua) M. 22, 37 ist ein Beweis für die Nachlässigkeit des Glossators, falls nicht *ðinne* einfach *ðine* sein soll. Hierher gehört noch *hales ðohtes* (sanae mentis) Mc. 5, 15. — Weibliches Geschlecht scheint angedeutet zu sein Mc. 12, 30: *of alra ðoht ðin* (ex tota mente tua), wo jedoch die Form *ðin* schlecht zu den übrigen passt. Unbestimmbar in Bezug auf Genus ist *of alle ðohte* L. 10, 27.

miltheortnis(e): Fem. *ðinræ miltheortnis(s)e* Rit. 41, 3. 9. 125, 10. 172, 1. — Masc. *miltheort' ðinne* Rit. 34, 16. — Masc. oder Neutr. *m. ðines* Rit. 87, 2; *anum m.* Rit. 125, 1.

tid: Dieses ungemein häufig belegte Wort ist in der Mehrzahl der Fälle Fem. (*sio, ðio, ðær, ða*) *tid* L. 18, 30. J. 5, 25. 28. 16, 25. 32 u. s. w. (39): im Rit. zweimal. — Unzweideutig Masc. ist nur *ðone tid* (horam) M. 25, 13, sowie *arwyrðlicne symbelt(id)* Rit. 77, 13. — Zahlreich dagegen sind die Belege die als Masc. oder Neutr. gelten können: (*ðæs, anes*) *tides* L. 22, 59. Mcpf. 5, 7 etc. *ðæm tid* Mc. 13, 11 etc. (12 mal in Lindisf., 8 mal im Rit.).

Nichts als direkte Wiedergabe der lateinischen Formen ohne irgend welche Berücksichtigung des altenglischen Geschlechts liegt meines Erachtens in folgenden Fällen vor:

in foremercinc ðene (in titulo quem) Mpf. 9, 19, neben dem regelrechten *ðios gemercong* L. 2, 2. — *ðas l. ðios is ece lif* (haec est vita aeterna) J. 17, 3, woneben öfters *ðæm, ðissum life* etc. Ebenso beurteile ich Rit. 48, 15: *lif — ece — — — ondveardne* (vitam sempiternam praesentem), wo der Glossator bei »praesentem» den vorhergehenden Zusammenhang vergessen und die latein. Form durch das zunächst liegende Genus, das Masc., wiedergegeben hat. — Eine wirkliche Unsicherheit des Glossators scheint dagegen in L. 4, 29 ihren Ausdruck gefunden zu haben; er übersetzt »montis supra quem» mit *mores ofer ðone l. ðio.* Ist es aber das Geschlecht des latein. »mons» oder das Geschlecht des entsprechenden Wortes in seiner eigenen Sprache, das ihm Schwierigkeit bereitet hat? Das Wort *mor* erscheint sonst regelmässig als Masc.: *ðone mor* Mc. 5, 11. 15, 15 etc.

c) Schwankung zwischen Femininum und Neutrum.

α) Gemeinaltenglische Feminina.

asce (-a): Fem. *ða asca* M. 10, 14. — Dreimal erscheint das Wort als Neutrum: *þ asca* Mc. 6, 11. L. 9, 5. — Ein

schlagender Beweis für die gedankenlose Wiedergabe des Lateinischen ist *þ asca seðe* (pulverem qui) L. 10, 11.

bisen: Fem. (*ðio, ðios*) *bis(s)eno* L. 8, 9. 11. — Dreimal neutral *þ* (*ðæt*) *bisen* (*-e, -o*) L. 14, 17. 18, 1. Lpf. 7, 2.

boc: Fem. (*ðy, ðær, ðisser*) *boc* J. 20, 30. Mpf. 8, 1. Jpf. 1. 13. — Neutr. *þ* (*ðis*) *boc* L. 4, 17. 20 etc. (4).

burg: Fem. (*ðiu, ða*) *burg* M. 4, 13. J. 11, 18 etc.; *ðær byrig* M. 2, 1. 4, 13 etc. (im ganzen 54 mal, wozu 6 Belege aus Rit.). — Neutral ist das Wort nur ausnahmsweise: *þ* (*ðæt*) *bur(u)g* L. 7, 1. 9, 10. J. 5, 2. Nicht beweiskräftig, weil direkte Übertragung der lateinischen Pronominalform, ist Mc. 11, 2 *in burig þ* (in castellum quod). — Im Rit. einmal *ðæm byrig* 196, 17.

byrgen: Fem. *ðær byrgenne* Lpf. 11, 9. — Daneben kommt das Wort überaus häufig als Neutr. vor: *þ* (*ðæt*) *byrgenn* Mpf. 22, 6. M. 27, 61. 66. 28, 1. L. 23, 55 etc. 20). — J. 20, 11 schwankt der Glossator bei der Übersetzung des lateinischen »ad monumentum« zwischen »*to ðær byrg(enne)* und *æt ðæm byrg(enne)*.

ceaster: Fem. (*ðiu, ða, ðær, ðissær*) *ceaster* oder *ceastre* (*-æ, -a*) L. 9, 52. 10, 12. J. 4, 8 etc. (21). — Zweimal Neutr. *ðæt* (*þ*) *ceastra* L. 19, 41. J. 11, 30. Die letzte Belegstelle entspricht dem lateinischen »castellum«, dessen neutrales Geschlecht mit eingewirkt haben kann. L. 19, 41 steht aber im lateinischen Texte das gewöhnliche »civitatem«.

(*ge*)*costung:* Fem. *gecostung ðæræ ilca* (tribulationem illam) Mc. 13, 24. — Von geringer Beweiskraft ist *costung micelo* (tribulatio magna) M. 24, 21. — Neutr. *þ ðrifald costong* Lpf. 4, 11. — Rit. *ælcum costunge* 146, 4. Eigentümlich *costunege userne* Rit. 43, 9. Eine deutlich masculine Form wage ich kaum darin zu sehen, weil *userne* im Rit. sehr

oft fehlerhaft verwendet und auch anderen Casusformen als dem Acc. Sg. beigefügt wird, z. B. Nom. Sg. *god userne* 45, 17.

eorðo: Fem. *eorðo ða ilco* (terram illam) M. 9, 26; *in all eorðo ðy* l. *ðiu* (in tota terra illa) M. 9, 31. Diese Belege sind zwar wenig beweiskräftig, weil die femininen Pronominalformen nach dem Hauptwort stehen und vielleicht nur direkte Übersetzungen der lateinischen Pronominalformen sind. — Neutr. *þ eorðo* L. 16, 17; dazu *ðæm eorðo* M. 11, 24; *on eorðu godum* Mc. 4, 8.

geddung: Fem. *geddung ðios* (parabolam istam) L. 15, 3. 18, 9. 20, 9; *ða l. ðios l. ðus geddung* L. 13, 6. — Neutr. *þ geddung* L. 19, 11. Lpf. 7, 3.

gefe: In Lindisf. ist das Wort nur einmal mit Genusbezeichnung belegt, und zwar als Neutrum *þ gefe* M. 23, 19. — Im Rit. Fem. *gefe ðinræ* 37, 1. 100, 1 etc. (6); Neutr.-Masc.: (*ðines, ðinum, godcundes* etc.) *gefe* 7, 10. 22, 1. 99, 8 etc. (11).

hehstald (virgo): Fem. (*ða, ðær*) *hehstald*(*e*) L. 1, 27. Jpf. 2, 4 etc. (4). — Neutr. *þ hehstald* Jpf. 1, 13. — Rit. (*eadges, halgæs*) *hehstaldes* 51, 11. 69, 8 etc. (5).

lar: Fem. *lar ðius l. ðas* Mc. 1, 27. — N. *þ lar* Mcpf. 3, 8. Unsicher *ðæs — lar* Mcpf. 1, 4.

ear-lipprice (-*o*) (auricula): Fem. *e. ðio suiðro* L. 22, 51; *ðio e.* Lpf. 11, 6; *ða e.* Mc. 14, 47. — Neutral ist das Wort nur J. 18, 10, wo »auriculam dextram» mit *earlipprica ðio suiðra* übersetzt, *ðio* aber vom Glossator zu *þ* verbessert worden ist.

lufu: Lindisf. nur *ðær lufu* J. 17, 26. — Im Rit. öfters belegt: Fem. *lufu ðinre* (-*æ*) 93, 2. 95, 13. — Neutr. *þ ilca lufu*

57, 3, wozu *lufu* (-*e*) *ðinum* 50, 3. 111, 1 und *micles lufe'* 49, 12.

mæht: Fem. (*ðio, ðios, ðas* etc.) *mæht* M. 21, 23. L. 4, 6. 20, 2 (5). — Neutr. *þ mæht* Mc. 11, 29. 14, 36 etc. (6). Der Glossator scheint seiner Unsicherheit einen Ausdruck zu geben, wenn er Mc. 11, 28 das lateinische »hanc potestatem« mit *ðios l. ðis mæht* übersetzt. — Im Rit *ðæs mæhtes* zweimal, *ðæm mæht* einmal belegt; es kommt aber dazu ein Beleg mit masc. Attribut: *allne mæht* (omnem virtutem) 121, 8.

menigo: Fem. (*ðio, ðær* etc.) *menigo* M. 9, 25. L. 1, 10. J. 7, 43 etc. (9). — Neutr. *þ* (*ðæt*) *menigo* M. 21, 26. L. 5, 6 etc. (4). — M. 14, 19 wird »turbam« mit *ðone menig l. ðone here* wiedergegeben.

moder: Fem. (*ðio, ða, ðær* etc.) *moder* (Dat. auch *moeder*) M. 15, 4. 5. L. 2, 48. J. 19, 26 etc. (16). — Höchst unerwartet und eigentümlich ist es, sogar dieses Wort, wo doch natürliches und grammatisches Geschlecht so gut übereinstimmen, einmal als Neutrum belegt zu finden: *þ moder* (matrem) Lpf. 5, 17. Man wäre fast geneigt hier eine fehlerhafte Schreibung anzunehmen, wenn die Regellosigheit der Glosse nicht auch sonst so weit ginge.

rod: Fem. *ðær rode* J. 19, 25. — Neutr. *þ rod* L. 23, 26. — Im Rit. sind die Verhältnisse ganz analog, indem das Wort zweimal mit femininen, zweimal mit neutr. (masc.) Artikel- oder Adjectivformen verbunden erscheint.

side: Das Wort ist nur einmal mit Geschlechtsbezeichnung belegt und zwar in einer Weise, die für die Unsicherheit des Glossators ein unzweideutiges Zeugnis ablegt: *ða sidu* l. *þ sidu* (latus) J. 20, 20.

smirinis: Fem. *smirinis ðios* Mc. 14, 5. — Neutr. *smirinis ðis* M. 26, 16. J. 12, 5; dazu *ðæs smirinise* J. 12, 3.

(*un*)*smyltnis:* Nur zweimal mit Genusbezeichnung zu belegen, und zwar einmal als Fem. *ðio smyltnise* L. 8, 24, einmal als Neutrum *þ unsmyltnise* Mcpf. 3, 6.

somnung: Fem. (*ðiu, ðær, ða*) *somnung* M. 26, 59. Mc. 3, 1. J. 9, 22 etc. (5); dazu zweimal im Rit. — Neutr. *þ somnung* Mc. 14, 55. Mcpf. 1, 12.

stow: Fem. (*ðiu, ðær* etc.) *stou*(*e*) M. 28, 6. J. 3, 23. 6, 23 etc. (8). — Neutr. *þ stou*(*e*) L. 10, 32. 14, 9. 10. J. 10, 6. 18, 1 etc.; dazu einigemal *ðæs, ðæm st.* (im ganzen 11). Im Rit. ist kein Beleg deutlich feminin: Neben *ðæm, ðissum* etc. *stove* 36, 10. 120, 16 etc. (8) steht *ðiosne stove* (hunc locum) 100, 9 und das damit gleichwertige *stove ðios*' (locum istum) 100, 4.

β) Gemeinaltenglische Neutra:

ego: Neutr. *þ ego* Lpf. 7, 9. — Fem. *ðy ego* Mpf. 17, 9. Direkte Übersetzung des Lateinischen liegt M. 18, 9 vor: »si oculus tuus scandalizat te, erue eum» = *gif ego ðin ondspurnað ðec genere hine.*

ger: Neutr. *(ðæs, ðæm) ger(es)* L. 13, 9. J. 11, 51. 18, 13 (also keine unzweideutige Genusbezeichnung). — Fem. *ðios ger* (hoc anno) L. 13, 8.

ondget: Neutr. *þ ondget* L. 24, 45. — Fem. *of allra ondget* (ex toto intellectu) Mc. 12. 33.

mæ(g)den: Neutr. *þ mæ(g)den* Mc. 5, 39. 40, 2. Lpf. 6, 1 etc. (11). — Fem. *ðæræ mæ(g)dne* M. 14, 11. Mc. 6, 28 etc. (6). — Die Unsicherheit des Glossators äussert sich deutlich M. 9, 24, wo er »puella» mit *ðy meiden l. þ. maiden* übersetzt. Bei diesem Worte ist das Schwanken ja sehr

begreiflich, da das natürliche und das grammatische Geschlecht nicht übereinstimmen.

mægen: Neutr. *þ monn-mægen* J. 18, 3. — Fem. *of alra mægne ðin* (tota virtute tua) Mc. 12, 30, falls wir es nicht mit direkter Wiedergabe der lateinischen Form zu thun haben.

wif: Neutr. *þ wif* (dazu *ðæs, ðæm* etc, *wifes, -e.)* Mc. 12, 19. L. 8, 47. J. 8, 9. 10 etc. (46); im Rit. dreimal. — Obgleich das von dem natürlichen abweichende grammatische Geschlecht dieses Wortes somit im Allgemeinen bewahrt ist, fehlen doch nicht Versuche das natürliche Geschlecht zur Geltung kommen zu lassen: *ðios wif* (haec mulier, hanc mulierem) L. 7, 44. J. 8, 4; *ðio wif* (quae mulier) L. 14, 8; *þ wif ðio* (mulier quae) Mc. 5, 25. L. 13, 11 und *wif ðio* L. 7,37. Die Bedeutung dieser femininen Attribute wird zwar dadurch viel geringer, dass sie als genaue Übertragungen der entsprechenden lateinischen Pronominalformen betrachtet werden können. Das neutrale Geschlecht des Wortes muss wohl auch in Lindisf. als das durchaus regelmässige angesehen werden.

(ge)writ: Neutr. *þ writt* J. 7, 38. 42 etc. (4). — Fem. *(ðio, ðios ge)writt* Mc. 15, 28. L. 4, 21. J. 10, 35 etc. (7); dazu aus dem Rit. *ðio vrit* 79, 6.

In diesem Zusammenhange erwähne ich noch einen für die grammatischen Verhältnisse in Lindisf. recht bezeichnenden Fall. Das Wort *wind* ist bekanntlich etymologisch und gemeinaltenglisch männlichen Geschlechts. Gerade dieses Geschlecht kommt aber in Lindisf. bei dem Worte nie zum Vorschein; viermal deuten die beigefügten Attribute auf neutrales, einmal auf weibliches Geschlecht: *þ wind* M. 14, 32. Mc. 4, 39. 6, 51. L. 8. 24. — *ðiu wind* M. 14, 24.

d) Es folgen die Fälle, wo neben deutlich femininen Belegen solche auftreten, die als Masc. oder Neutr. aufgefasst werden können. In den meisten Fällen dürfte man meines Erachtens das Neutrum nicht das Masc., als das vom Glossator beabsichtigte Genus ansehen falls der Genusbegriff ihm überhaupt noch klar gewesen ist.

berhtnis(se): Schwanken des Glossators: *mið ðæm l. mið ðær berhtnise* (claritate) J. 17, 5. Im Rit. ist das Wort mit neutraler Genusbezeichnung belegt: *þ berhtnisse* 2, 16; *ðines brihtnises* 15, 4.

cneoreso: Fem. *(ðios, ðas* etc.) *cneoreso* M. 12, 42. L. 11, 29 etc. (7); dazu aus dem Rit. *ðio cneoreso* 96, 11. — Masc.-Neutr. *cn. ðisses, ðissum* etc. Mc. 8, 12. L. 7, 31. 11, 30 etc. (5).

groeteng: Fem. *ðios groeteng* L. 1, 29. — Masc.-Neutr. *groetenges ðines* L. 1, 44.

heorte (hearte). Die Genusangaben bei den Belegen dieses Wortes scheinen mir besonders unsicher, weil das latein. »cor» und dessen neutrale Attribute sehr leicht haben Verwirrung hervorrufen können. — Fem. *(alra, allra) h.* Mc. 12, 30. L. 10, 27 etc. (4); dazu Rit. 5, 1. — Masc.-Neutr. *heartes iueres* M. 19, 8 (2) und Rit. 39. 3 (2).

næht: Fem. *(ðær, ðisser, ðasser) næht* M. 26, 31. 34. J. 21, 3 etc. (5), dazu Rit. 182, 5. — Masc.-Neutr. *(ðæm, ðissum) næht, alles næhtes* Mc. 13, 35; Rit. 37, 10 etc. (5).

Nur im Rit. mit Genusbezeichnung belegt sind folgende hierhergehörigen Wörter:

arfæstnis: siebenmal Fem. — fünfmal Masc.-Neutr.

hyht: Fem. *in alra hyht* 17, 4. — Masc.-Neutr. *hælges hygtes* 3, 17.

mils(a, -e): Fem. *ðinræ(-e) milsa'* 67, 11. 124, 17. — Masc.-Neutr. *ðines milsa'* 42, 12 etc. (3).

nedre: Fem. *ðio nedre* 125, 15. — Masc.-Neutr. *ætt'nes nedres* (venenosi serpentis) 122, 13.

foresceawung: Fem. *ðinre f'esceavnge* 56, 15. — Masc.-Neutr. *f'escearnges ðines* 110, 8.

wræððo: Fem: *ðinræ wræððo* (-*e*) 41, 8. 43, 10 (3). — Masc.-Neutr. *ðines w.* 8, 18. 15, 13.

Hierher gehört noch *had*, das gemeinaltengl. Masc. ist; im Rit. aber ist neben *ælcum hade* 175, 13. auch das fem. *had ða leassa* (gradum minorem) 194, 18 belegt.

e) Wir haben bisher Fälle besprochen, wo dasselbe Wort in demselben Denkmal zwei verschiedene Genera aufweist. Es kommt aber auch vor, dass ein Wort mit sowohl masculinen als femininen und neutralen Artikel-, Pronominal und Adjectivformen verbunden wird. Die Regellosigkeit feiert hier ihren grössten Triumph.

dæg (doeg): Masc. *(se, ðe, ðone, ðiosne) dæg* M. 28, 15. L. 6, 1. 9, 12 etc. (27). — Fem. *ðio forrma daege l. sunnadoeg* (prima sabbati) Mc. 16, 9; *oðero doege ðiu* (altera die quae) M. 27, 62; *dæge ðio* (dies illa) L. 21, 34. Es muss jedoch zugegeben werden, dass die Belege für das Fem. recht dunkel und unsicher sind. — Neutr. *þ sunnedaeg* (sabbatum) Mc. 16, 1. Hat sich der Glossator vielleicht vom neutralen Geschlecht des zu übersetzenden Wortes beeinflussen lassen? Jedenfalls ein Zeugnis für ein nicht eben sicheres Gefühl für das grammatische Geschlecht.

ðreat: Masc. *(se, ðone) ðreat* Mc. 9, 25. 15, 11. J. 7, 40 etc. (6). — Fem. *(sio, ðio, ðios, ðær) ðreat* M. 9, 25. L. 8, 39. J. 12, 12. 17 etc. (8). — Neutr. *þ (ðæt) ðreat* Mc. 5. 31.

J. 6, 22 etc. (5); dazu drei Belege, wo Masc. oder Neutr. angenommen werden kann. — Ein treffliches Beispiel der in Ldf. herrschenden Unsicherheit.

wingeard: Masc. *(ðone, minne) wingeard* M. 21, 28. 33. — Fem. *ðære win-gearde* M. 20, 8. Mc. 12, 2 etc. (4). — Neutr. *þ wingeard* Mc. 10, 9. 20, 16 (3); Masc.-Neutr. 6 mal.

lichoma: Masc. *ðe lichoma* M. 27, 59. L. 17, 37; Rit. 22, 18. — Fem. *ðio lichoma* Mc. 14, 38; *in lichoma anre* (in carne una) M. 19, 5; das letzte Beispiel weniger beweisend. — Neutr. *þ lichoma* L. 12, 4. 24, 3 etc. (4).

duru: Fem. *ða dura* J. 10, 2. — Masc. *ðe dura* M. 25, 10. L. 11, 7. — Neutr. — *þ duro* L. 13, 25.

stefn: Fem. *stefn ðius* (vox haec). J. 12, 30; *micelre stefne* M. 27, 50. — Masc. *se (ðone) stefn* L. 9, 36. 11, 27. — Neutr. *þ stefn* L. 17, 13. — Rit. *stefne miclum* 44, 7; *stefn þ* (vocem quam) 47, 11.

lond: Neutr. *þ (ðæt) lond* Mc. 5, 10. 14, 32 etc. (5). Die daneben belegten Fälle, die masc. oder fem. Geschlecht anzudeuten scheinen, sind sämmtlich weniger beweiskräftig. Es sind *lond ða ilca* (regionem illam) Mc. 6, 55; *on londe ðio* Rit. 197, 2 (in terra quae); *lond ðone* l. *þ* (agrum illum) M. 13, 44. — Schwanken: *in all* l. *in allre lond ðæm* (in universam regionem illam) M. 14, 35.

treo: Neutr. *ðæt tre* (1 mal); *þ wintreo* J. 15, 5. — Masc. *ðone treu* Mpf. 19, 4; Masc.-Neutr. *ðæm, ðissum t.* dreimal. — Fem. *ðio palm-treo* J. 15, 4. Genaue Wiedergabe der latein. Form in *tree ðio* (arbor quae) L. 6, 43.

Das Nominalgeschlecht in Lindisfarne und dem damit in allen Hauptpunkten übereinstimmenden Ritual, ist, wie die vorhergehende Darstellung gezeigt haben dürfte, den verschieden-

artigsten Schwankungen unterworfen. Bei der allgemeinen Unsicherheit muss es als ein reiner Zufall betrachtet werden, dass doch so viele Wörter immer dasselbe Geschlecht aufweisen. Dieses Verhältnis beruht wahrscheinlich oft nur auf der geringen Anzahl der mit deutlicher Geschlechtsbezeichnung versehenen Wortformen. Wenn die Belege zahlreicher wären, hätte man wahrscheinlich mehrere Wörter aus dem ersten oder zweiten Abschnitt der obigen Einteilung in den dritten überführen müssen. — Es versteht sich von selbst, dass sich einige Nomina gegen die Geschlechtsschwankungen widerstandfähiger zeigen als andere. Am bestem geschützt sind die Wörter, deren grammatisches Geschlecht mit dem natürlichen übereinstimmt. Masculina sind deshalb ausnahmslos *fæder, sunu, broðer, biscop, caser, mon, preost, sacerd, wer* etc., feminina *bryd, cwoen, dohter* u. a. Die Wörter dagegen, denen ein ausgeprägtes natürliches Geschlecht gar nicht zukommt, sind der einzigen Stütze beraubt, welche das schwankende Gefühl für das Nominalgeschlecht aufrecht erhalten könnte. Im Westsächsischen ist mit gewissen Ableitungssilben regelmässig ein bestimmtes Geschlecht verknüpft. Die Substantiva af *-dom* und *-had* sind Masculina; die auf *-ung* und *-nis* Feminina. In unseren Denkmälern erweist sich die Endung als kraftlos, wenn es gilt das grammatische Genus eines Wortes zu bewahren. Durchmustern wir die oben angeführten Belegstellen aus Lindisfarne, so sehen wir, das z. B. unter den Substantiven auf *-nis(e)* nur 8 ausnahmslos Feminina sind; 6 sind nur als Masculina, 6 nur als Neutra belegt; 2 schliesslich schwanken zwischen Fem. und Neutrum. Überhaupt ist das Femininum den Schwankungen am meisten unterworfen; dass diese Neigung der Feminina männliches oder sächliches Geschlecht anzunehmen auch in der

Flexion einen Ausdruck gefunden hat, soll im zweiten Teil dieser Abhandlung nachgewiesen werden.

B. Rushworth.

Gehen wir nun zur Betrachtung der Glosse Rushworth² über. Der northumbrische Teil der Glosse in der Rushworth-Handschrift ist bedeutend kürzer als die Glosse Lindisfarne, welche nicht nur das Evangelium Matthäi[1]) sondern auch lange Vorreden zu sämmtlichen Evangelien enthält. Das Wörterbuch der Glosse Rushworth ist deshalb selbstverständlich nicht so reich wie das der Glosse Lindisfarne. Es kommt nicht selten vor, dass ein Wort, welches in Lindisfarne mit Genusbezeichnung zu belegen ist, in Rushworth entweder gar nicht, oder nur ohne eine solche vorkommt. Das Sprachmaterial genügt jedoch um die gänzlich verschiedenen Verhältnisse in den beiden Glossen zur Anschauung zu bringen.

Bei der Aufstellung der Belege bin ich in gleicher Weise, wie bei der Darstellung der Sprache von Lindisfarne verfahren.

Zuerst eine allgemeine Bemerkung: Die Wörter auf *-ung* und *-nis(e)*, die in Lindisf. mit der grössten Willkür behandelt werden, bewahren in Rushworth regelmässig ihr gemeinaltenglisches Geschlecht, das Femininum. Die einzigen Ausnahmen sind *ðæt ymb-cerfnise* (circumcisionem) J. 7, 23 und *ðæt mara l. mast cursunge* (damnationem majorem) L. 20, 47. — Ich lasse bei der folgenden Aufzählung die Wörter auf *-ung* und *-nis(e)* bei Seite.

---

[1]) Die Glosse zum Evang. Matthäi in der Hs. Rushworth gehört bekanntlich einer anderen Mundart an, als die Glosse zu den übrigen Evangelien. Ich spreche im folgenden aus Bequemlichkeitsrücksichten immer nur von Rushworth, wo ich natürlich den zweiten Teil der Glosse, die sog. Glosse Rushworth² meine.

1. Substantiva die ausnahmslos ihr gemeinaltenglisches Geschlecht bewahren. Um die Vergleichung der Verhältnisse in beiden Glossen zu erleichtern, bezeichne ich mit [1]) die Wörter die in Lindisfarne regelmässig ein anderes Geschlecht als das gemeinaltengl. zeigen, mit [2]) diejenigen, deren Geschlecht in Lindisf. schwankt.

Masculina:

aldor, met-bælig [1], *beg* [2], *(fic)beom* [2], *broðer, brydguma, calic* [2], *casering, centurion, cnæht* [2], *cynig, cyrtel* [1], *dæg* [2], *deoð, dom* [2], *doema, ðegn, ðeof, ðreat (ðreot)* [2], *engel, esne, fincer,* (sic! digitus), *fola* [2], *fot, friond, fulwihtere, gast* [2], *(midden-, win-)geord* [2], *god* [2], *gigoðhad, hælend, heofun* [1], *here* [2], *hlaf* [2], *hlafard, hona, larow, lichoma* [2], *mon, mor, morsceaða, noma, ombor, pening* [1], *fisc-poll, port, pytt, sæ, scilling, sedere, seom, stan* [2], *sumor, sunu, torr, uðwuta, wælla, wæstem, wer, wind, witga, woeg* [2], *wulf.*

Feminina:

asce (-a) [2], *bisin* [2], *boc* [2], *bryd, bur(u)g* [2], *byrgen* [2], *bytte, cæstre* [2], *cneoris(se)* [2], *cyððo, eorðo* [2], *feorm(e), fyrhto, ðiowe, half, hehstald* [2], *heorte* [2], *hwil, lufo* [2], *mæht* [2], *mengo* [2], *megð, moder* [2], *næht* [2], *nedre, rod* [2], *sawel, scyld* [2], *gisihð, sprec* [1], *stefn* [2], *stow* [2], *strengu, tid* [2], *wacon, widwe, wise, ðio witga.*

Neutra:

æced, becun [2], *gibed, bibod* [2], *bread, carcern, cæstel, cild* [2], *cynn* [2], *dor* [2], *dust, erfe, (gest-, sprec-)ern, fæt, folc, fulwiht, fyr, ger* [2], *gers, halm, hlott, hus, lam, leht, lin, lond* [2]. *mægden* [2], *mæslen, gimong, nett, rice, salt* [2], *scip, sword, treo* [2], *wæter, comp-weorod, wif* [2] *(wif ðio:* mulier quae, L. 13, 11), *win, wolcen, word, (gi)writ(t)* [2], *wuldor.*

2. Wörter, die in Rushworth ein vom gemeinaltengl. abweichendes Geschlecht haben.

æ erscheint wie in Lindisfarne als Masc.-Neutr. *ðæs æs* J. 9, 13; *æ iowrum* J. 18, 31.

adl ist Neutrum: *adle ðinum* Mc. 5, 34; *þ feferadol* J. 4, 52. Rushw. stimmt auch hier mit Lindisf. überein.

dæl ist wie in Ldf. Neutrum: *þ dæl* (partem) L. 24, 42.

onsion ist Neutrum *ðæt onsion* (vultum) L. 24, 5. In Lindisf. schwankt das Wort zwischen Masc. und Neutrum.

3. Wörter, deren Geschlecht in Rushworth schwankt.

diowul erscheint als Masc. Mc. 3, 23. J. 10, 21 etc. (8) und als Neutrum Mc. 7, 30 u. 11, 14. Das Wort schwankt im Altenglischen auch sonst zwischen Masc. und Neutrum. Masc. und Neutrum ist auch das seltene *earliprica;* Masc. Mc. 14, 47; Neutr. L. 22, 50. J. 18, 10.

Masc. und Fem. ist *duru:* Masc. *ðe dura* L. 11, 7. — Fem. *ða duro* L. 13, 25; *to ðær dura* Mc. 15, 46.

Die Grundverschiedenheit in der Behandlung des Nominalgeschlechts [1]) in den beiden grossen Glossen fällt gleich in die Augen. Allgemeinere Betrachtungen werden im dritten Abschnitt dieses Aufsatzes folgen.

---

[1]) Die strenge Consequenz in Rushworth im Vergleich mit der wüsten Regellosigkeit in Lindisf. geht u. a. aus einer statistischen Übersicht der Belege für Nom. Sg. Masc. des Artikels hervor. Lindisf. hat 447 mal *se*, 295 mal *ðe*. Eigentümlich ist dabei, dass *se* im Matth. nur 4 oder 5 mal vorkommt, im Marc. c. 80 mal; in Luc. u. Joh. überwiegt *se* durchaus an Zahl. — Rit. hat 32 *se*, 7 *ðe*. — Rushworth schliesslich hat 437 mal *ðe*, nur 6 mal *se*. — Joh. 18, 1—2 kommen hierbei gar nicht in Betracht, da diese Verse von dem Übersetzer des Evang. Matthäi glossiert sind und mit Rushworth [1] übereinstimmen.

II.

Die Flexion der Feminina in Lindisfarne und Rushworth.

Der Gegenstand dieses zweiten Abschnittes meiner Untersuchung ergab sich von selbst aus den Resultaten des vorhergehenden Teiles. Die Schwankungen des Geschlechts gehen bei den Femininen weiter als bei den Substantiven masculinen oder neutralen Geschlechts. Zu dieser Unsicherheit des Genus kommt bei den Femininen noch ein Umstand, der gleich in die Augen fällt, wenn man einige Zeilen aus der Glosse Lindisfarne durchliest. Ich meine das äusserst häufige Vorkommen der masc.-neutr. Genitivendung *-es* in der Flexion derselben. Es muss von vornherein als wahrscheinlich angesehen werden, dass diese beiden Eigentümlichkeiten mit einander in Zusammenhang stehen und sich gegenseitig beleuchten und erklären. Aus diesem Grunde eben schien es mir geeignet eine Darstellung der Flexion der Feminina an die Untersuchung über das altnorthumbrische Nominalgeschlecht zu knüpfen.

Unter »Feminina» zähle ich hier natürlich alle die in den beiden grossen northumbrischen Quellen vorkommenden Substantiva, deren gemeinaltenglisches Geschlecht das Femininum ist.

Ehe ich zur Darstellung der Flexion der Feminina gehe, muss ich jedoch einige Bemerkungen über die besonderen Schwierigkeiten vorausschicken, die sich derselben in den Weg stellen. Es ist in zahlreichen Fällen fast unmöglich genau zu ermitteln, welchen Casus man im Northumbrischen vor sich hat. Wenn ein Wort Subjekt oder Objekt des Satzes ist oder im Genitiv steht, ist die Frage überhaupt leicht. Schwieriger ist

es schon, wenn man es mit einem lateinischen Dativ oder Ablativ und dessen Wiedergabe in der Glosse zu thun hat; die grössten Bedenken stellen sich aber ein, wo im Lateinischen und Northumbrischen eine Praeposition mit ihrem Casus vorliegt. Man weiss oft nicht, ob der Glossator die latein. Praeposition und deren Casus hat übersetzen wollen, oder ob er auf die altenglische Praeposition auch den von der altenglischen Grammatik erforderten Casus hat folgen lassen. Einige Beispiele werden das Gesagte beleuchten. Sehr nahe liegt ein Irrtum in den Fällen, wo ein lateinisches Wort verschiedene Casus ähnlich bildet. Dies ist der Fall vor allem bei den zahlreichen lateinischen Femininen auf *-a* bei denen Nom. wie Abl. Sing. auf *-a* ausgehen. Zu den gewöhnlichsten Wörtern in den Evangelientexten gehören *gratia, doctrina, hora, anima* u. a. Wenn nun ein solches Wort in Verbindung mit den Praepositionen *de, ex, a* etc. auftritt, oder sonst im Ablativ steht, liegt es für den Glossator sehr nahe die latein. Form als Nom. Sg. aufzufassen. Ein Beispiel wie L. 24, 33, wo »eadem hora» (Abl.) in Lindisf. mit *ðio ilco tid* übersetzt wird, genügt um zu zeigen, dass die ausgesprochene Vermutung durchaus berechtigt ist. Dazu kommt, dass eine lateinische Casusform grob missverstanden werden kann, wie Jpf. 8, 7 »tactu lateris ac manuum» = *mið rining ðæm sidum* (sic!) *& honda*, wo »lateris» offenbar als Dat. oder Abl. Plur. aufgefasst worden ist, oder L. 11, 32 (Rushworth) *mið cneoreswum ðios* (cum generatione hac), wo »hac» wahrscheinlich als Nom. Sg. Fem. vom Glossator gedeutet worden ist, Übersetzungen, die unser Vertrauen zu den lateinischen Kenntnissen der Glossatoren [1]) nicht gerade bestärken werden.

[1]) Ein Curiosum aus der Glosse Lindisfarne mag hier angeführt werden. L. 6, 22 wird in dem Satze: »Beati eritis cum vos oderint homines — — — et eiecerinct nomen vestrum tamquam malum propter filium hominis» das Wort »malum» mit *yfel l. apoltre* (Apfelbaum!) übersetzt.

Die Hauptschwierigkeit liegt jedoch in der willkürlichen Behandlung der Praepositionen mit ihren Casus. Einigemal wird »in» mit Abl. in der Glosse mit *in* (*on*) mit Dativ, anderemal mit Accusativ wiedergegeben. J. 11, 30 (Ldf.) *wæs in ðær stoue* (erat in illo loco); J. 11, 6 dagegen (Ldf.) *geunade in ðæt ilca stoue l. styde* (mansit in eodem loco); Rushworth schreibt *giunade in ðær ilca stowue.* »In peccato vestro», J. 8, 21, wird in Ldf. durch *in synno Iuero,* in Rushw. durch *in synnum iowrum* wiedergegeben. — L. 24, 49 *gie sittas in ða ceastra* (Ldf.), *g. s. in ðær cæstre* (Rushw.) = »vos sedete in civitate». — Anderseits wird ein lateinischer Accusativ nach »in» nicht selten durch den Dativ übersetzt. »Abiit in Galilaeam» heisst in Ldf. J. 4, 3 *foerde in ðær mægð,* J. 4, 43 *eode in ðær ðeade.* L. 24, 51 übersetzt Ldf. »ferebatur in caelum» mit *wæs gefered in heofnum,* Rushw. mit *w. g. on heofnas.* Nicht selten hat der Glossator geschwankt und dabei nicht gescheut sein Schwanken dem Leser mitzuteilen. J. 12, 27 übersetzt Lindisf. »veni in horam hanc» mit *cym in ðiser l. in ðas tid;* J. 10, 40 hat Lindisf. *eade on ðæt l. ðær stouue l. styd* (abiit in eum locum), Rushw. *eode in ða l. in ðær stowe;* J. 4, 43 schreibt Lindisf. *æfter tuæm dagas l. dagum* (post duos dies), Rushw. *æfter twoege dagum* u. s. w.

Von Beispielen dieser Art könnte man ohne Mühe hunderte zusammenstellen. Wo ein Casus durch beigefügte Artikel-, Adjectiv- oder Pronominalform deutlich gekennzeichnet ist, ist ja keine Gefahr vorhanden. Schlimmer ist es aber, wenn eine sonst gar nicht charakterisierte Nominalform nach einer Praeposition steht. Welcher Casus liegt z. B. in *from lar* (a doctrina) Mpf. 20, 2, *to ðongunge* (ad gratias) Lpf. 9, 8 oder in den oft belegten *in* (*on*) *tid* oder *tide* vor? Im Westsächsischen wäre es zwar ein Leichtes die Form sicher zu bestimmen, in Texten

aber, deren Flexionen so regellos sind, wie dies besonders in Lindisf. der Fall ist, bleibt man mehr als einmal ratlos im Dunkel.

Das Angeführte dürfte hinreichen um zu beweisen, dass ein nicht geringer Teil des Sprachmaterials in den northumbrischen Quellen nur mit der grössten Vorsicht für morphologische Untersuchungen zu verwerten ist.

Ich gehe nun zur Darstellung der Flexion der Feminina in Lindisfarne und Rushworth über. In der Anordnung des Materials folge ich Sievers Angelsächsischer Grammatik.

I. *â-Deklination.*

a) *Reine â-Stämme.*

1. Kurzsilbige.

Lindisfarne. Im Singular ist zwischen Nom. und Acc. kein Unterschied vorhanden. Der Nom. geht teils wie im Wests. auf *-u, -o* aus, teils kommen andere Wortausgänge vor. Die Belege sind: *snoru* (nurus) L. 12, 53. — *gefo* J. 1, 17; *lufo* M. 24, 12; *sago* Mpf. 9, 10. Daneben belegt sind Nominative auf *-a: geafa* Mc. 7, 11; *lufa* M. 15, 28; *saga* Mpf. 1, Rubrik, *soðsaga* Mpf. 7, 2 und auf *-e: gefe* M. 23, 19; *onsuare* Lpf. 9, 16.

Dieselben Vocale kommen im Acc. Sg. als Wortausgänge vor: *lufu* M. 23, 23 etc. — *geafo* M. 9, 13; *lufo* L. 11, 42; *sago* Mpf. 5, 2. 9; *stalo* M. 19, 18; *wraco* Lpf. 9, 12 u. *wræcco* L. 18, 7. — *geafa* Mc. 7, 11; *lufa* M. 8, 10; *sceoma* L. 3, 14. 11, 45. — *ondsuare* J. 19, 9 u. *ondsuere* M. 2, 12; *wræcce* L. 18, 8.

Aber nicht nur Nom. und Acc. sind derartig zusammengefallen; auch die in Lindisf. belegten Formen des Dat. Sing. von kurzsilbigen Fem. zeigen genau dieselben Schwankungen des Endvocals, wie der Nom. u. Acc. Belege: *lufu* J. 15, 10. 17, 26. — *gefo* M. 23, 18; *lufo* J. 15, 10. Mcpf. 1, 16. — *lufa*

J. 15, 10 Randglosse; *foresaga* Lpf. 9, 6. — *ondsuare* Mpf. 19, 3 etc.

Wenn wir die Nom. Acc. und Dat. Sg. von kurzsilbigen Fem. in Lindisf. zählen, kommen als Endvocale vor: *u* 11 mal, *o* 14 mal, *a* 14 mal, *e* 8 mal.

Deutlicher charakterisiert ist der Genit. Sing. Die Belege sind leider nicht zahlreich:

lufes Mpf. 14, 10. Mcpf. 5, 3; *sceomaes* Mpf. 3, 12; also dreimal die Endung *-es*. Daneben ist nur einmal eine vocalisch ausgehende Form belegt: *lufæ* Mpf. 21, 12, die zwar dem latein. »dilectionis» entspricht, im Zusammenhange aber ebenso gut als Nom. aufgefasst werden könnte. Es scheint mir jedenfalls ausser allem Zweifel, dass der Gen. Sing. bei diesen Wörtern in der Sprache des Glossators auf *-es* ausging.

Im Plural ist die Zahl der Belege leider äusserst gering. Nom. Acc. *geafa* M. 2, 11. Der Gen. ist nicht belegt. Dat. *geafum* L. 21, 5; *ondsuærum* L. 20, 26; *sagum* Lpf. 2, 10. 11; *wræccum* L. 12, 48.

Sievers, Ags. Gr.² § 253, Anm. 2, charakterisiert das Verhältnis der Glosse Lindisf. in Bezug auf diese Stämme sehr zutreffend, indem er behauptet, dass die kurzsilbigen Feminina fast ganz erstarrt sind. Mit Ausnahme des Gen. Sg. mit der Endung *-es* und dem Dat. Pl. mit der gewöhnlichen Endung *-um* (der Gen. Plur. ist nicht belegt) gehen sämmtliche Formen dieser Wörter auf einen Vocal aus, der als *-u, -o, -a* und *-e* auftritt, dessen Aussprache wohl somit recht unbestimmt gewesen ist. — Auf die Umlautsverhältnisse in den Stammsilben gehe ich hier nicht ein, da die Darstellung derselben vielmehr in die Lautlehre gehört.

Rushworth. Die Belege von kurzsilbigen *â*-Stämmen sind nicht zahlreich genug um sichere Auskunft über deren

Flexion zu gewähren. Es scheint auch hier wie in Ldf. ein grosses Schwanken bezüglich der Endvocale stattzufinden. Die Andeutung Sievers' (a. a. O.), *u* wäre der für Rushw. charakteristische Vocal, im Gegensatz zum *o* in Lindisf., lässt sich aus den Belegen nicht bestätigen. Diese sind:

Sg. Nom. *geofo* J. 1, 17. — *snora* L. 12, 53. — *gefe* L. 2, 40. Acc. *scomu* L. 3, 14. 11, 45. — *geofo* J. 1, 16; *lufo* J. 5, 42. 15, 13; *wraco* L. 18. 7, 8. — *snora* L. 12, 53.

Dat. *geofo* J. 1, 16; *lufo* J. 15, 9. 10 (3); *scomo* L. 14, 9. — *ondswore* L. 20, 26.

Gen. *gefe* J. 1, 14.

Plur. Dat. *ondsworum* L. 2, 47; *scomum* Mc. 12, 4; *wræccum* L. 12, 48.

Interessant ist die Thatsache, dass Belege einer Genitivendung *-es* in Rushworth fehlen.

Ein Wegfall des Endvocals kommt bei den kurzsilbigen weder in Lindisf. noch in Rushw. vor.

2. Langsilbige [1]).

Lindisfarne.

Singular, Nominativ.

fefer-adol J. 4, 52. — *ceaster* M. 21, 10, aber *ceastra* M. 5, 14. 8, 34 u. *ceastre* Mc. 1, 33. — *ðarf* M. 9, 12. 14, 16; *ðearf* M. 6, 8; *ðærf* J. 2, 25; *ned-ðarf* J. 16, 30. Lpf. 2, 8. — *ðeod* Mc. 8, 12. — *farma* J. 13, 2. — (*h*)*riofol* (lepra) M. 8, 3. Mc. 1, 42. L. 5, 13. — *huil* M. 14, 15. 20, 12. 26, 45 (5). — *lar* M. 7, 28. 16, 12 (4). — *meard* L. 6, 35,

---

[1]) Wie die langsilbigen flectieren bekanntlich auch die ursprünglich dreisilbigen. Die Abstracta auf *-ung (-ing)* werde ich besonders besprechen, da sie naturgemäss eine Gruppe für sich bilden.

woneben aber *mearda* L. 6, 23. — *non* (hora nona, nach Sweet Fem., Bosworth-Toller Neutrum) Mc. 15, 34. — *merca* (titulus) Mc. 15, 26; *merce* L. 16, 17; *on-merca* (inscriptio) Mc. 12, 16 — *reord* M. 26, 73. — *riorda* (cena) J. 13, 2. — *sawel* M. 6, 25. 26, 38. Mc. 14, 34 (6). — *stefn* M. 2, 18. 3, 3. 17. 17, 5 und *stefne* (vox) J. 1, 23. — *waccen* M. 14, 25; *wacan* Mcpf. 3, 13. — *womb* L. 11, 27.

Wie aus den Belegen hervorgeht, wird die im Wests. geltende Regel, wonach im Nom. Sg. der lang- und mehrsilbigen Feminina die ursprüngliche Endung abgeworfen wird, auch in Lindisf. gewöhnlich beobachtet. Von grosser Bedeutung scheint es mir, dass gerade die am meisten vorkommenden Wörter, wie *huil*, *lar*, *sawel* ausnahmslos ohne Endvocal auftreten. Aus den Formen spärlich belegter und wenig gebräuchlicher Wörter darf man meines Erachtens überhaupt nicht weitgehende Schlüsse inbezug auf die Declination ziehen. Derartige Formen sind unter den angeführten Belegen z. B. *farma*, *on-merca* (etwa schwach?), *riorda*. Falsche Auffassung der lateinischen Formen liegt vielleicht einigemal vor. Unter den Belegen mit Endvocal verdienen nur die Formen von *ceaster*: *ceastra* u. *ceastre* einige Aufmerksamkeit. Man hat es wohl aber hier mit einem sonantischen (silbenbildenden) *r* zu thun, dessen Wiedergabe dem Schreiber schwierig erschienen ist und zu Schwankungen Anlass gegeben hat.

Accusativ.

Der Acc. ist im Wests. vom Nom. streng geschieden, indem er regelmässig die Endung *-e* hat. Die in Lindisf. belegten Accusative von langsilbigen Fem. sind: *ar* Lpf. 4, 13. — *be(e)r* Mc. 2, 4. 11, 2 etc. (8), woneben *bere* Mc. 2, 9. Jpf. 4, 8; *bero* M. 9, 6. — *ceastra* M. 4, 5. 13. 10, 11. 14, 15. 21, 17. 26, 18

etc.; *ceastre* M. 21, 18. L. 2, 4 etc.; *cæstre* J. 4, 5; *ceastræ* L. 9, 52. Die erste ist die bei weitem häufigste von diesen Formen. — *ned-ðarf* Mc. 2, 17. L. 14, 18. 23, 17. — *eorlippric* (auriculam) J. 18, 26; *e-ca* J. 18, 10; *e-co* L. 22, 50. 51; *e-ce* M. 26, 51. — *farma* Mc. 6, 21. L. 5, 29 (4); *færma* J. 12, 2. — *frofor* (consolationem) L. 2, 25. — *groefscire* (vilicationem) L. 16, 3. — *half* Mc. 6, 23. L. 19, 8. J. 21, 6. — *ða huile* M. 1, 25. 9, 15. 13, 33 (27), woneben zweimal *huil* Mc. 14, 32. L. 5, 34. — *hlaf* (uxorem) Mc. 6, 17. 18. 12, 19 (4). — *lar* Mcpf. 3, 8. 19. — *mearde* M. 5, 46. 6, 1. 2. 5. 16 (8); daneben *mearda* J. 4, 36. Mpf. 7, 4. 18, 16 und *meard* M. 10, 41. 42. — *rod* M. 27, 32. L. 23, 26; *roda* M. 16, 24. 19, 17. — *rest* M. 11, 29; *ræst* L. 11, 24. — *hriord* (prandium) L. 14, 12. — *sawel* M. 2, 20. 10, 39. 20 28 etc. (21), wozu *saul* M. 16, 25. M. 8, 35 (5); nur einmal *sawele* Mc. 3, 4. — *sprec* M. 6, 2. J. 11, 47 (6). — *stefn* M. 12, 19. L. 11, 27. J. 3, 8 (14); viermal *stefne* Mc. 14, 30. J. 3, 29 etc. — *stræt* M. 13, 4; *stret* Mc. 4, 4; *strete* M. 13, 19 — *wacan* Mc. 6, 48 (2); *waccane* L. 12, 38 — *womb* Mc. 7, 19. L. 15, 16.

Die Verhältnisse sind, wie aus den Belegen deutlich hervorgeht, gar nicht leicht zu beurteilen. Hat der Acc. Sg. der langsilbigen Feminina in der Sprache des Glossators überhaupt noch eine Endung gehabt — der Endvocal müsste dann jedenfalls eine unbestimmte Klangfarbe gehabt haben, da er bald als -*e*, bald als *a*, *æ*, u. *o* auftritt — oder ist er, wie der Nom. Sg., endungslos gewesen? Es kommt mir principiell nicht wahrscheinlich vor, dass einunddasselbe Wort bald einen endungslosen, bald einen mit Endung versehenen Accusativ gebildet hätte. Ich muss gestehen, dass meiner Meinung nach die Ansicht, der Acc. wäre in der lebendigen Rede des Glossators und seiner Umgebung endungslos gewesen, leichter zu begründen

ist, als die entgegengesetzte. Die grosse Zahl endungsloser Formen die durch *half, sprec, sawel, stefn* belegt sind, scheint mir beachtenswert. Über die Formen von *ceaster* vgl. das über den Nom. Gesagte. Das häufige *ða huile* fällt ausserhalb des Bereiches der Declination, da es den lateinischen Wörtern »dum, donec, quamdiu» entspricht und somit schon die Bedeutung einer Conjunction angenommen hat. Übrigens ist bei vielen Praepositionen die Möglichkeit vorhanden, dass dem lateinischen Accusativ in der Glosse ein Dativ entspricht, der ja regelmässig auf *-e* ausgeht. Ich glaube deshalb behaupten zu können, dass im Dialekte des Glossators v. Lindisfarne der Acc. Sg. der langsilbigen femininen *â*-Stämme dem Nom. Sg. gleichgelautet hat. Der Zusammenfall der beiden Casus beruht auf Wirkung der Analogie, wobei wohl auch die Verhältnisse in der *i*-Declination von Einfluss gewesen sind, da in derselben gemeinaltengl. Nom. und Acc. einander ähnlich sind.

Dativ.

adle Mc. 5, 29. 34. J. 5, 4. — *are* M. 13, 57. — *in bere* M. 9, 2; *on ber* L. 5, 18. — *ceastre* M. 10, 15. Mc. 11, 19. L. 2, 4. 11. (10); daneben *ceastræ* M. 10, 14 und *ceastra* L. 4, 29. 7, 3 (10). — *ðeade* J. 4, 43. 45 (4). — *farma* J. 13, 4. Jpf. 6, 19; *færmo* J. 21, 20. — *gigoðe* (juventute, urspr. *i*-Stamm, vgl. Sievers § 269, Anm. 4) Mc. 10, 20. L. 18, 21. — *groefscire* L. 16, 4. — *halfe* M. 26, 64. Mc. 1. 45. J. 12, 6. Unsicher ist, welcher Casus *on oðre halfe* (aliunde) J. 10, 1 sein soll. — *hriofle* L. 5, 12. — Acc. oder Dat. ist *ane huile* (una hora, Abl.) M. 26, 40; ebenso *in huil tides* (in momento temporis) L. 4, 5; *to huil* (ad tempus) L. 8, 13. letzteres wohl sicher Acc. — *lafe* J. 6, 13. Mcpf. 5, 2. — *lare* M. 10, 8 Randglosse. J. 18, 19. — *mearde* L. 10, 7. — *rode* M. 27, 26. 31. 40. Mc. 15, 30. (12); *on roda* (in cruce) J. 19, 3. — *sawle* M. 12, 18. L. 12,

19; *sawele* M. 22, 37. Mc. 12, 33. L. 10, 27; nur einmal endungslos *of alra sauel* Mc. 12, 30. — Nur endungslose Formen sind von dem Worte *sprec* belegt: *fore ðinre sprec* (propter tuam loquellam) J. 4, 42. Dabei muss aber der lateinische Acc. in Betracht gezogen werden. Siebenmal *in* (*on*) *sprec* (= in foro) Mc. 12, 38. 7, 32 etc., wo jedoch der Glossator, wie es so oft bei *in, on* der Fall ist, einen Accusativ geschrieben hat. — *stefne* M. 24, 31. 27, 46. 50 etc. (17); nur einmal *stefn mið micla* (voce magna) L. 1, 42. — *wombe* J. 7, 38; ob *in uombe* J. 3, 4 Dat. oder Acc. sein soll, geht aus der Stelle selbst nicht deutlich hervor.

Aus der Betrachtung der Belege ergiebt sich meines Erachtens unzweifelhaft, dass der Dat Sg. noch die alte Endung *-e* bewahrt hat. In den Fällen, wo endungslose Formen belegt sind, kann man fast immer ohne Bedenken einen Acc. annehmen.

Genitiv.

Die Belege des Gen. Sg. sind:

ceastres L. 7, 12 (2), woneben *ðære ceastre* L. 14, 21; *ðæræ ceastra* Lpf. 2, 1. — *farmes* L. 14, 17; daneben *færme* Mcpf. 5, 11 und *færma* Lpf. 11, 4. — *groefscire* (vilicationis) L. 16, 2. — *nedles* M. 19, 24. Mc. 10, 25. L. 18, 25. — *nones* M. 27, 45. 46. — *rodes* Irf. 8, 12. — *saules* M. 6, 25. 16, 26 Mc. 8, 36. — *stefnes* Mcpf. 1, 9 und *godcundes stefn* (divinae vocis) Mcpf. 1, 7.

Die normale Endung der Sprache des Glossators war wohl sicher *-es,* d. h. die Endung der Masc. und Neutra, die durch Analogie auch ins Femininum eingedrungen ist. Da es kaum glaublich ist, dass dasselbe Wort seinen Genitiv bald auf *-e,* bald auf *-es* gebildet hätte, müssen wohl die noch belegten Gen. Sg. mit vocalischer Endung einfach auf Schreibertradition oder auf dem Einfluss der südlichen Schriftsprache beruhen.

Plural. Nom. Acc.

adlo L. 21, 11; *aðlo* Mc. 3, 10 und *adle* M. 24, 7. — *byt(t)o* (utres) M. 9, 17. Mc. 2, 22 L. 5, 37 (4). — *ceastro* L. 13, 22. Lpf. 6, 15; *ceastra* L. 9, 12; *ceastræ* M. 9, 35; *ceastre* Mc. 1, 38. — *earliprico* Mc. 7, 33; Acc. Plur. ist wahrscheinlich auch *ða earelipprica* (auricula) Mc. 14, 47. — *færmo* M. 22, 2. 8. 10. J. 2, 1. — *feðra* Mpf. 7, 15. — *met-lafo* (reliquias) M. 14, 20. — *ða hlafo* Mc. 6, 43. — *lara* M. 15, 9; *laro* J. 7, 38 u. *laruo* (doctrinas) Mc. 7, 7. — *mearda* M. 5, 12. — *mondo* (cophinos, sportas) Mc. 8, 8. 19. — *ða hracengo* (catenas), vgl. Bosworth-Toller) Mc. 5, 4. — *resto* M. 23, 6; *hræsto* L. 14, 7. *sauelo* L. 21, 19. — *sifðe* (zizania) M. 13, 25; *sifða* M. 13, 38. — *stefno* L. 23, 23. — *stiga* M. 3, 3. Mpf. 7, 13; *stigo* Mc. 1, 3; *stige* Mpf. 2, 10. — *streta* Mpf. 7, 13. — *wacana* L. 2, 8. — *wombo* L. 23, 29. — *wundo* L. 10, 34 und *wund* (vielleicht Nom. Sg.) L. 16, 21. Als Endungsvocal erscheint somit *o* 16 mal, *a* 10 mal, *e* 4 mal, *æ* 1 mal. Eine dunkelfarbige Endung (*o* -*a*) ist ohne Zweifel als die echt northumbrische anzusehen. Diese Endung wird von Sievers erwähnt (§ 252, Anm. 3). Er vermutet dass wir es hier mit der schwachen Endung zu thun haben, was ja sehr möglich ist, da die Vermischung der schwachen und der starken Formen im Northumbrischen nach dem Abfall des -*n* in den Endungen der ersteren sehr nahe liegt. Auch im Westsächsischen zeigt sich der Einfluss der schwachen Declination in den nicht seltenen Genit. Plur. auf -*ena* bei sonst stark flectierten Femininen.

Genitiv.

Im Genitiv Plural ist in Lindisf. sowohl die starke Endung -*a, (-e)* als die schwache — *ena, -ana* zu belegen.

adla M. 24, 8. — *ðeada* M. 4, 15; *ðara ðeade* (gerasenorum) M. 8, 28; diese letzte Form ist jedoch vielleicht ein Genit. Sing. — *ðara farma* Jpf. 3, 12. — *ðara lara* Mpf. 6, 14.

ceastrana L. 5, 12. — *ðara farmana* Jpf. 1, 9. — *reordana* Jpf. 7, 10. — *sifðena* (zizaniorum) Mpf. 19, 11.

Dativ.

adlum Mc. 1, 34. L. 4, 40 etc. (6). — *ceastrum* M. 11, 1. Mc. 6, 33. 56 etc. — *færmum* M. 22, 3. 4. etc. (4) *farmum* M. 23, 6 etc. (4); *færmon* M. 22, 9. — *feðrum* M. 23, 37. L. 13, 34. — *huilum* L. 22, 32. 23, 19. — *mercum* Mpf. 9, 14. — *(h)rac(c)entegum* Mc. 5, 3. 4. L. 8, 29. — *gehriordum* Mpf. 19, 13. — *saulum* M. 11, 29. *sprecum* Mc. 16, 17. — *stefnum* L. 23, 23. 46. — *stigum* Mpf. 4, 9. — *wundum* L. 10, 30. 16, 20. Die Endung des Dat. Plur. ist somit die in allen altenglischen Dialekten gebräuchliche. Das vereinzelte *færmon* muss wohl als fehlerhafte Schreibung angesehen werden.

Anm. In Lindisfarne als Fem. belegt ist auch *hehstald* (virgo), bei dem in Bosworth-Toller das weibliche Geschlecht als unsicher bezeichnet wird. Die Belege sind: Sg. Nom. *hehstald* M. 1, 23 etc. (4); Acc. *hehstald* Jpf. 1, 5; Dat. *hehstalde* L. 1, 27 (3); Gen. *ðære hehstaldes* L. 1, 27. Plur. Nom. Acc. *hehstaldo* M. 25, 11; *-e* M. 25, 7. Dat. *hehstaldum* M. 25, 1 etc. Die Formen stimmen vollständig mit denen der langsilbigen *â*-Stämme überein.

Rushworth:

Singular. Nom.

fefer-adol J. 4, 52. — *bytte* Mc. 2, 22 (das Wort ist jedoch vielleicht schwach?). — *feorma* (cena) J. 13, 2. Da das Wort sowohl in Lindisf. als in Rushworth nur mit Endungsvocal (gew. *-a*) auftritt, könnte man vielleicht vermuten, dass man es mit Nom. Plur. zu thun hätte, oder dass das Wort der Analogie

der schwachen Declination gefolgt wäre. — *hwyl* Mc. 13, 32. — *lar* J. 7, 16. — *in- l. onmerca* (inscriptio) Mc. 12, 16. — *riordc* (refectio) Mc. 14, 14. — *sawel* Mc. 14, 34. L. 1, 46 (3). — *stefn* Mc. 9, 7. L. 1, 44 (9). — *womb* L. 11, 27. Der Nom. Sg. ist bei allen gewöhnlichen und häufig belegten Wörtern endungslos; Formen mit einem Endungsvocal sind nur durch verhältnismässig seltene, teilweise nicht ganz durchsichtige Wörter belegt.

Accusativ.

bere J. 5, 8. 9. 10. 11. 12. — *cæstre* Mc. 11, 2. L. 2, 3. 4 etc. (17). — *ðeade* (regionem) Mc. 6, 54. — *ear-liprica* J. 18, 10. 26. L. 22, 51; *æarliprica* Mc. 14, 47. Die Formen dieses Wortes, sowohl in Rushworth wie in Lindisf. scheinen für schwache Declination zu sprechen; Bosworth-Toller führt es als starkes Fem. und als Neutrum an. Das Genus des Wortes schwankt ja in den beiden northumbrischen Texten (vgl. Abschnitt I dieses Aufsatzes). — *fearme* Mc. 6, 21; *feorme* L. 14, 16. 24. J. 11, 2. — *frofre* L. 2, 35. — *halfe* J. 21, 6. — *halle* J. 18, 28. — *hwile* Mc. 4, 27. 9, 19 etc. (10) u. *hwyle* J. 9, 4. — *lafe* Mc. 6, 17. 18. — *mearde* Mc. 9, 41 und *meorde* J. 4, 36. — *ræste* (requiem) L. 11, 24. — *riordo* (prandium) L. 14, 12. Dieses im Altengl. spärlich belegte Wort zeigt wie das der Bedeutung nach verwandte *feorm* sowohl in Lindisf. als in Rushw. eigentümliche Schwankungen und Abweichungen von übrigen st. Fem. — *rode* Mc. 15, 21. L. 23, 26. — *sawle* Mc. 3, 4. 8, 35 (12); daneben *sawla* Mc. 8, 35 und *sawel* L. 2, 35. J. 13, 38. — *stefne* L. 11, 27. J. 3, 29 etc. (11), einmal *stefn* J. 3, 8. — *strete* Mc. 4, 4. — *wacone* L. 12, 38. — *wacune* Mc. 6, 48. — *wombe* L. 2, 23. J. 3, 4; *womba* Mc. 7, 19.

Aus den Belegen geht unzweideutig hervor, dass die Erhaltung der Accusativendung *-e* in Rushworth das regelmässige ist. Das Denkmal weicht in diesem Punkte von Lindisfarne ab.

Dativ.

adle Mc. 5, 29. 34. J. 5, 4. — *cæstre* Mc. 5, 14. L. 2, 4 etc. (14). — *feorme* J. 13, 4. — *hwile* L. 4, 5. — *lafe* Mc. 8, 8. — *lare* Mc. 4, 2. J. 7, 17. 8, 19. — *rode* Mc. 15, 30. 32 (4). — *sawle* Mc. 8, 37. 12, 30. 33. — *sprece* Mc. 6, 2. L. 11, 42. 20, 46 (5). — *stefne* Mc. 5, 7. 15, 34 (7). — *wombe* J. 7, 38. — Die Endung ist somit ausnahmslos die gemeinaltenglische: *-e*.

Genitiv.

cæstre L. 14, 21. — *feorme* L. 14, 17. — *hehstalde* L. 1, 27. — *nedle* L. 18, 25 u. *nedles* Mc. 10, 25. — *nones* Mc. 15, 34. — *sawle* Mc. 8, 34. — Die Belege sind leider nicht zahlreich. Indem ich mich einer eingehenderen Erörterung bis auf weiteres enthalte, lenke ich jetzt nur die Aufmerksamkeit auf die Seltenheit der Endung *-es,* die in Lindisf. die gewöhnliche ist. *non* ist vielleicht Neutrum, so dass *nedles* die einzige Form auf *-es* von einem Fem. ist, woneben aber die vocalisch auslautende Form *nedle* belegt ist

Plural.

Nom. Acc.

aiðulo (plagas) Mc. 3, 10. Es ist höchst eigentümlich in einem Denkmal aus dem 10. Jahrhundert eine entschieden archaistische Form zu finden. Das Vorkommen einer solchen Form ist ein Beweis für die Möglichkeit einer wirklichen Schreibertradition schon in jenen Zeiten, deren Culturverhältnisse von

denen der neueren litterarischen Epochen so gänzlich verschieden sind. — *bytte* Mc. 2, 22. — *cæstre* Mc. 6, 56. L. 9, 12 etc. (5). — (*earliprica* Mc. 7, 33). — *feorme* J. 2, 1. — *lafe* Mc. 6, 43. — *raconteye* Mc. 5, 4. — *sawle* L. 21, 19 — *wacone* L. 2, 8 — *wombe* L. 23, 29. Die Endung ist regelmässig *-e*, d. h. dieselbe wie im älteren Westsächs. und im Psalter. Die beiden Glossen, Lindisf. und Rushw. weichen somit auch hier von einander ab.

Genitiv. Belege fehlen.

Dativ.

berum M. 6, 55. — *cæstrum* Mc. 6, 33. — *ðeodum* L. 21, 24. — *feðrum* L. 13, 34. — *feormum* Mc. 12, 39 etc. — *hwilum* L. 22, 32. 23, 19. — *larum* Mc. 6, 2. 12, 38. — *raconteğum* Mc. 5, 3. 4. 5. — *sprecum* Mc. 16, 17. — *stefnum* L. 23, 23. Die Endung ist regelmässig *-um*.

Sehr zahlreich sind in Lindisf und Rushw. die Abstracta auf *-ung*. Da diese dem Sprachbewusstsein naturgemäss als eine unter sich abgeschlossene Gruppe erscheinen müssen, — sie zeigen ja im Westsächsischen gewisse Eigentümlichkeiten in Bezug auf die Endungen (vgl. Sievers, § 255, 1) — so habe ich es vorgezogen sie in einem Zusammenhange zu besprechen.

Lindisfarne.

Singular. Nom.

ceigung Mpf. 14, 2. 15, 1. — *cliopung* Mpf. 15, 1. — *costung* M. 13, 21 (3). — *cursung* M. 5, 29 (2). — *ðroung* Mcpf. 5, 16. — *elnung* J. 2, 17. — *endung* M. 13, 39 (5). — *ymbfæstnung* J. 19, 41. — *feorðung* M. 5, 26 (2). — *foregearuung* J. 19, 14. — *geddung* Lpf. 5, 14. — *gristbiotung* M. 13, 50. 22, 13 etc. — *halgung* J. 10, 22 (2). — *hucæstrung* J. 7, 12.

— *intrahtung* Mpf. 2, 7. — *mersung* M. 9, 26 (5). — *riordung* Mc. 14, 14. — *smea(w)ung* L. 9, 46 (3). — *(ge)somnung* M. 26, 59 (2). — *witgiung* M. 13, 14 (2). — *wynnung* M. 13, 25. 27. — Einen anderen Vocal als *u* in der Ableitungssilbe zeigen: a) *efolsong* Mc. 7, 22. — *gemercong* (descriptio) L. 2, 2. — *mersong* L. 4, 37. — b) *groeteng* L. 1, 29. — c) *flowing* L. 8, 44. — *gearwing* M. 27, 62. — *eft-lesing* L. 24, 21. — *c* anstatt des gewöhnlichen *g* hat *plontunc* M. 15, 13.

Accusativ.

ofercostung J. 16, 33. — *cunnung* Mcpf. 1, 12. — *cursung* L. 20, 47. — *(ge)ðæhtung* M. 28, 12. Mc. 3, 6 (4). — *ðongung* L. 17, 18. — *ðro(w)ung* M. 10, 38 (4). — *ebolsung* Mc. 14, 64. — *edniwung* M. 19, 28. — *endung* Lpf. 3, 5. — *geddung* L. 13, 6 (12). — *huislung* L. 15, 25. — *leasuung* (mendacium) J. 8, 44. — *(on)mercung* M. 14, 1. L. 20, 24. — *niðrung* L. 23, 40. 24, 20. — *ofersuiðung* J. 16, 33 (2). — *setnung* L. 23, 19 (2) u. *frumsettnung* J. 17, 24. — *somnung* Mc. 3, 1 (5). — *wanung* Mc. 5, 38. — *worðung* Mpf. 19, 13. — Vocalische Abweichungen von dem Haupttypus zeigen *ebolsong* Mcpf. 3, 2. — *flouing* M. 9, 20. — *groeting* L. 1, 41. — *innawritting* L. 20, 24. — *(eft)lesing* M. 20, 28 (3). — *scending* L. 11, 8. — *uphebbing* L. 8, 8 (2). — Consonantische Abweichungen zeigen *ðrounc* Mc. 8, 34. — *mercunc* Lpf. 6, 2. — *suigiunc* (moram) M. 24, 48. — *costuncg* M. 24, 9. — *feorðunge* L. 21, 2; vocalische und consonantische Abweichung zugleich zeigt *cepinc* M. 22, 5.

Neben diesen zahlreichen Belegen endungsloser Accusative kommen nur dreimal solche mit Endung vor. Es sind: *geðæhtunge* M. 27, 1. u. *geðæhtungæ* M. 26, 4. — *fiunge* Jpf. 7, 12. Als Regel können wir somit aufstellen: Der Acc. Sg. der

Abstracta auf *-ung* ist in Lindisfarne endungslos. Das Verhältnis dieser Wörter bestätigt in eklatanter Weise meine oben gemachte Behauptung, dass der Acc. Sg. der langsilbigen Feminina überhaupt in Lindisf. endungslos ist.

Dativ.

ceigunge Jpf. 6, 8. — *clænsunge* Mc. 1, 44 (5). — *costunge* M. 24, 29. (8). — *ðæhtunge* M. 27, 7. — *ðrounge* Jpf. 8, 12. — *hearnunge* (sic! merito) Jpf. 7, 10. — *endunge* M. 28, 20. — *fiunge* (odio) M. 10, 22 (4). — *grornunge* L. 1, 6. — *leasunge* (hypocrisi) M. 23, 28. — *insceaunge* Jpf. 8, 7. Mc. 1, 28. — Mit consonantischer Abweichung *gitsuncge* L. 12, 15. Die Belege von Dativen mit der regelmässigen Endung *-e* sind, wie wir sehen, recht zahlreich. Es giebt aber in Lindisf. auch eine beträchtliche Anzahl von Fällen, wo ein lateinischer Dat. (Abl.) durch eine endungslose Form übersetzt wird. Es sind: a) mit Vocal *u* in der Ableitungssilbe: *from endung* Lpf. 2, 15. — *mið fraignung* Mcpf. 4, 19. — *mið frasung* Mpf. 21, 10. — *in hwærflung* M. 24, 24. — *under sceawung* Mc. 12, 40. — *mið smeawung* L. 12, 25. — *somnung* Mc. 1, 21 etc. (6). — *buta worðung* Mc. 6, 4 (2). — b) mit anderen Vocalen in der Ableitungssilbe: *ebolsong* J. 10, 33. — *on setnong* Mc. 15, 7. — *ceigeng* Mcpf. 2, 9. — *ceping* Mcpf. 2, 15 (2). — *mið cnewbeging* M. 1, 41. — *in flowing* L. 8, 43. — *to lesinc* Mc. 10, 45. — *mið nedniminćg* (rapina, Abl., aber vielleicht als Nom. übersetzt) L. 11, 39. — *mið ræcing* Jpf. 7, 3 und *mið racing* Jpf. 8, 11. — *mið fore-scending* L. 21, 25. —

Die Verhältnisse sind beim Dativ recht verwickelt. Die Belege mit der Endung *-e* halten denen ohne Endung so ziemlich die Wage. Es ist zwar sehr möglich, dass ein Teil der endungslosen Formen, die ja fast immer nach Praeposition stehen

als Accusative zu fassen sind; einigemal ist dies sogar höchst wahrscheinlich. Es bleiben aber doch einige endungslose Formen, die nichts als Dative sein können. Es dürfte somit im Dativ dieser Wörter im Dialekte des Glossators ein Schwanken stattgefunden haben, indem der Casus bald durch eine Endung charakterisiert gewesen, bald ohne Endung erschienen wäre. Principiell ist ja dagegen nichts einzuwenden, da ja z. B. in der heutigen deutschen Schriftsprache ein ebensolches Schwanken im Dativ stattfindet. Diese Erklärungsweise ist aber meines Erachtens nicht befriedigend. Falls sämmtliche Belege ohne Endung nicht als Accusative gedeutet werden können, kommt mir die Annahme nicht unwahrscheinlich vor, der Dativ wäre bei den Wörtern auf *-ung* in der Rede des Glossators schon endungslos gewesen. Die zahlreichen Fälle mit *-e* würden dann nur auf traditioneller Schreibung beruhen. Eine Stütze könnte diese Auffassung darin finden, dass die Belege mit Ableitungssilbe *-ing*, welche Form ja die spätere, mittel- und neuenglische ist, ohne Endung auftreten, während die Endung immer mit der älteren Form der Ableitungssilbe (*-ung*) verbunden auftritt. — Ganz vereinzelt ist die Endung *-a* (Sievers, § 255, 1), *somnunga* Mcpf. 2, 10.

Genitiv.

clænsunges L. 2, 22. — *cossetunges* L. 7, 45. — *costunges* L. 8, 13. — *cursunges* M. 23, 15. — *ðro(w)unges* Mpf. 22, 6 (4). — *fæstnunges* Mcpf. 2, 5. — *gidsunges* M. 6, 24 Randglosse. — *hniðrunges* L. 10, 19. — *leasunges* Jpf. 5, 16. — *scearpsmeawunges* Mpf. 15, 3. — *sommunges* L. 8, 41, 49. — *witgiunges* Mpf. 21, 2. — *merciunces* Mpf. 9, 19. — *cæpinces* J. 2, 16. — *groetenges* L. 1, 44. — Der Genetiv geht somit bei diesen Wörtern in Lindisf. ausnahmslos auf *-es* aus; die Ana-

logie der Masc. und Neutra hat schon die ganze Gruppe ergriffen. Die häufigen Schwankungen des Geschlechts und das Eintreten dieser Endung erklären sich gegenseitig. — Von der Regel, dass die Fem. auf *-ung* in Lindisf. die Genitivendung *-es* haben, giebt es nur eine scheinbare Ausnahme. Der Glossator übersetzt »dies illi tribulationis» (Mc. 13, 19) mit *dagas ða costungo* Er hat aber offenbar »illi tribulationes» (sic!) gelesen.

Plural.

Nom. Acc.

costungo Mc. 13, 19. — *ðoncungo* Mc. 8, 6 (4). — *foremercungo* Mcpf. 1, Rubr. — *mersungo* Mc. 13, 7. — *screadungo* L. 24, 43. — *ymbsetnungo* L. 21, 9. — *windungo* L. 3, 17. — *groetingo* L. 20, 46; *groetencgo* L. 11, 43.

ðoncgunga L. 22, 19. — *geddunga* Lpf. 5, 9. — *leasunga* M. 13, 22. — *mercunga* Lpf. 3, 10 (2). — *merrunga* Mcpf. 5, 8. — *smeaunga* L. 5, 22 (3). — *winnunga* M. 13, 38 u. *wynnunga* M. 13, 26. — *merconga* Lpf. 11, 20.

ðoncunge J. 6, 11. 23, 11 etc. (4).

ebolsungas(*-songas*) M. 12, 31. Mc. 3, 28 (4); *efolsungas* M. 26, 65; *efalsongas* M. 12, 31. — *feorðungas* L. 21, 2. — *gitsungas* Mc. 7, 22. — *smea*(*w*)*ungas* Mc. 7, 21 (5). — *teigðuncgas* L. 18, 12.

Vocalische Endung des Nom. Acc. Plur. ist somit 28 mal belegt (12 mal *-o*, 12 mal *-a*, 4 mal *-e*). Das Vorkommen sämmtlicher Vocale (*-o*, *-a*, *-e*) bei demselben Worte (*ðoncung*) sowie die sonstigen Schwankungen scheinen auf unbestimmte Vocalqualität zu deuten. Der Einfluss der schwachen Declination ist wohl hier wie bei den übrigen langsilbigen *â*-Stämmen mit im Spiele gewesen.

Neben den vocalischen Endungen ist aber 14 mal eine masculine Endung belegt. Nur von einem Worte kommen sowohl Belege mit vocalischer als auch mit consonantischer Endung vor. Von den übrigen Wörtern mit Nom. Acc. Plur. auf *-as* hat das erste (*ebolsung*) sehr oft *o* in der Ableitungssilbe. Man könnte vielleicht eine volksetymologische Anlehnung dieses Wortes an das Masc. *song* vermuten. Die masc. Form des Nom. Acc. Plur. würde sich auf diese Weise leicht erklären. *feorðung* hat eine concrete Bedeutung angenommen, womit vielleicht die Veränderung des Geschlechts Hand in Hand gegangen ist. Dasselbe ist bei *teigðuncgas* möglich. Schwierigkeiten machen nur *gitsungas* und *smeawungas,* besonders das letztere, von dem daneben die regelmässige Form *smeaunga* belegt ist.

Genitiv.

Die Endung ist die gemeinaltenglische, *-a: gearuunga* J. 19, 31. — *giuunga* Lpf. 7, 2. — *mercunga* Mpf. 9, 9. — *screadunga* M. 14, 20. Mc. 6, 43 (6). — *winnunga* Mpf. 19, 11. — Höchst eigentümlich ist das Vorkommen der adjectivischen Genitivendung *-ra* bei zwei Wörtern auf *-ung*: *cursungra* (tormentorum) L. 16, 28 und *scraedungra* (fragmentorum) L. 9, 17.

Dativ.

Der Dat. Plur. geht regelmässig auf *-um* aus: *costungum, cunnungum, ðrowungum* u. s. w. — *gemoetingum* Mc. 13, 9. — *winnuncum* Mpf. 19, 10.

Rushworth.

Singular. Nom.

costung, feorðung, grist-bitung, halgung, leosung, mercung, mersung, smeoung, somnung. — *groeting* L. 1, 29;

eftlesing L. 24, 21. Nur einmal ist eine Form mit Endung belegt: *hwisprunge* (murmur) J. 7, 12.

Accusativ.

clænsunge J. 2, 6. — *costunge* L. 11, 4 (5) *cursunge* L. 20, 47. — *(gi)ðæhtunge* Mc. 3, 6. 15, 1. — *ðrowunge* L. 9, 23. 14, 27. — *eofulsunge* Mc. 14, 64. — *geddunge* L. 15, 3 (4). — *leosunge* J. 8. 44. — *onmercunge* L. 20, 24. — *(frum)setnunge* L. 23, 25. J. 17, 24. — *somnunge* L. 22, 66. — *groetinge* L. 1, 41. — *lesinge* L. 2, 38. — *onwritinge* L. 20, 24. — Die Endung *-e* ist in Rushw. im Acc. Sg. dieser Wörter durchaus vorherrschend. Die daneben belegten anderen Bildungsweisen können nur als zufällige Unregelmässigkeiten betrachtet werden. Die im Wests. und Kent. vorkommende Endung *-a,* die besonders im Dativ, aber auch im Acc. zu belegen ist (vgl. Sievers, § 255, 1), kommt in Rushw. zweimal vor: *geddunga* L. 13, 6. — *wanunga* M. 5, 38. Zweimal ist der Acc. Sg. ohne Endung: *niðrung* L. 23, 40. — *ðoncunc* L. 18, 11.

Dativ.

basnunge L. 21, 26. — *clænsunge* J. 3. 25. — *costunge* L. 4. 13. — *sceawunge* Mc. 12, 40. — *smeunge* L. 12, 25. — *somnunge* Mc. 5, 22 (4). — *swigunge* Mc. 5, 42. — *swinsunge* L. 21, 25. — *worðunge* Mc. 6, 4. — *setnunge* Mc. 15, 7. — *eofol-songe*[1]) J. 10, 33. — *fionge* J. 17, 14. — *bretinge* L. 24, 35. — *gimoetinge* Mc. 13, 9. — *rowinge* Mc. 6, 49. — *forescendinge* L. 21, 25. Neben der gewöhnlichen Endung *-e* ist *-a* fünfmal belegt: *grornunga* L. 1, 6. — *sceawunga* L. 23, 48. — *somnunga* Mc. 3, 1. 6, 2. J. 18, 20.

---

[1]) In dieser Schreibweise finde ich eine Stütze für meine Vermutung, dass eine volksetymologische Anlehnung an *song* hier vorliegt.

Genitiv.

clænsunge L. 2, 22. — *fore-georwunge* L. 23, 54. — *niðrunge* L. 10, 19. — *somnunge* L. 8, 41. — *cepinge* J. 2, 16. — *groetinge* L. 1, 44. — Im scharfen Gegensatze zu Lindisf. haben die Wörter auf *-ung,* wie die übrigen langsilbigen Feminina, in Rushw. die gemeinaltengl. Femininendung *-e* bewahrt. Jedoch kommt einmal eine Form mit der Endung *-es* vor: *costunges* Mc. 13. 19.

Plural.

Nom. Acc.

ðoncunge Mc. 8, 6, (5) u. *ðancunge* L. 17, 16 (2). — *gitsunge* Mc. 7, 22, *smeaunge* L. 24, 38 u. *smeounge* L. 11, 17. — *ymbsetnunge* L. 21, 9. — *tegðunge* (decimas) L. 18, 12. — *groetinge* L. 11, 43 (2). Neben der Endung *-e,* die in Rushw. die häufigste ist, kommen ein Paar andere vocalische Endungsformen vor: *-a: mersunga* Mc. 13, 7. — *screadunga* J. 6, 12 — und *smeaunga* (die Hs. falsch *sweaunga*) Mc. 7, 21. Einmal ist eine Endung *-æ* belegt: *screadungæ* L. 24, 43.

Es kommen aber auch von zwei Wörtern auf *-ung* Nom. Acc. Plur. mit masculiner Endung *-as* im Rushw. vor; es lassen sich aber diese Fälle gut erklären; *eofulsongas* Mc. 7, 22 bestätigt meine oben geäusserte Vermutung über das Wort *eofulsung(-ong)* und dessen Geschlecht; *feorðungas* L. 21, 2 zeigt, dass das Wort *feorðung* auch in der Mundart des Glossators von Rushw. Masculinum ist. — Eine zufällige Unregelmässigkeit zeigt *smeunges* L. 2, 35.

Genitiv.

Die Belege sind äusserst dürftig. Viermal, jedoch nur von einem Worte, kommt ein Genitiv mit der gewöhnlichen Endung *-a* vor: *screadunga* Mc. 8, 19. 20. J. 6. 13: fehlerhafte Schrei-

bung ist *scradunga* Mc. 6, 43. Eigentümlich ist, dass auch Rushworth einmal die adjectivische Genitivform auf *-ra* bei einem Fem. auf *-ung* zeigt, und zwar auf derselben Stelle, wo Lindisf. diese Endung hat: *cursungra* L. 16, 28.

Dativ.

costungum, gitsungum, screadungum, setnungum, somnungum. Die Endung des Dat. Plur. ist hier, wie in allen übrigen Declinationsklassen, sowohl in Lindisf. wie in Rushw. die gemeinaltengl.: *-um.*

Zur *â*-Declination gehören auch die Abstracta, die den gotischen auf *-iþa* entsprechen. Diese zeigen im Westsächsischen die Neigung zum Erstarren, indem das *-u* (*-o*) des Nom. Sing. in die übrigen Casus eindringt. Starke Berührungen mit diesen Wörtern zeigen die ihrem Ursprunge nach zur schwachen Declination gehörigen Feminina auf *-u, -o,* die den gotischen auf *-ei* (*managei*) entsprechen. Bei diesen letzteren ist im Wests. der Erstarrungsprocess noch weiter gegangen, als bei den ersteren: vgl. Sievers, § 255, 3 u. Anm. 2 und § 279 nebst Anmerkungen. Da im Westsächsischen der Zusammenfall der beiden, ihrem Ursprunge nach gänzlich verschiedenen Gruppen von Femininen schon nahe liegt, ist es von vornherein zu vermuten, dass das Northumbrische den Unterschied noch weniger hat aufrecht erhalten können. Dies ist denn auch wirklich der Fall. Wir sind deshalb berechtigt die zu diesen Gruppen gehörigen Wörter im Zusammenhang zu besprechen.

Lindisfarne.

Singular. Nom.

fyrhto Mc. 16, 8. L. 4, 36. — *hælo* M. 5, 47. 10, 12 etc. (6). — *hæto* (aestus) M. 20, 12. — *menigo* M. 9, 25. Mc. 3, 8.

20 etc. (14). — *merðu* (rumor) Mc. 1, 28. — *snyttro* L. 11, 49: *snytru* Mc. 6, 2 und *snytry* M. 13, 54. — *wræððo* L. 21, 23. J. 3, 36 u. *wuraðdo* M. 3, 7.

Accusativ.

ældo J. 9, 23. — *(un)hælo* M. 16, 24. 4, 23 etc. (9). — *laæðo* (iniuriam) M. 20, 13. — *menigo* M. 14. 19. 21, 26 etc. (4). — *snytro* M. 12, 42 etc. (3). — *wræð(ð)o* Mc. 3, 21 (2).

Dativ.

ældo L. 2, 52. — *bældo* Mpf, 7, 2. — *cyððo* Mc. 6, 4. L. 1, 61. — *fyrhto* Mc. 4, 41. L. 5, 26. 8, 37 und mit svarabhaktischem Vocal *fyrihto* M. 28, 4. — *(un)hælo* M. 12, 13 (4). — *henðu* (paenuria) Mc. 12, 44. — *læð(ð)o* M. 6, 24. J. 15, 18 etc. (5). — *lengo* M. 6, 27; *lencgo* L. 19, 3. (Daneben *to leng his* = ad staturam suam, L. 12, 25, zum Nom. *leng*, vgl. Bosworth-Toller). — *menigo* Mc. 3, 9 (2). — *(un)snytro* M. 11, 19 (4). — *strengo* Mc. 12, 33. — *wræððo* Mc. 3. 5; *wraðo* L. 4. 28; daneben aber *wraðe* L. 3, 7.

Genitiv.

Der Genit. Sg. ist leider nur zweimal belegt, und zwar von demselben Worte aber mit verschiedenen Endungen: *hales* L. 1. 77 u. *hælo* (salutis) L. 1, 69. Die erste Form ist wohl die der Mundart des Glossators eigene.

Plural.

Nom. Acc.

ðiostro M. 6, 23, 27, 45 etc. (8). — *(un)hælo* M. 8. 17. — *menigo* M. 9, 8. 33 etc.

Genitiv.

ðiostrana L. 22, 53 u. die eigentümliche Form *ðiostriona* L. 11, 36. Neben diesen beiden Belegen mit schwacher En-

dung kommt eine Form mit dem in den übrigen Casus gebräuchlichen Wortausgange *-o* vor: *haelo* (sanitatum) Mcpf. 3, 10, falls man hier überhaupt einen Gen. Plur. vor sich hat.

Dativ.

Die Endung ist *-um: ðiostrum* M. 4, 16. 10, 27 etc. (8). — *menigum* M. 13, 34. 15, 32 etc. (4). Zweimal ist *-om* die Form der Endung: *menigom* M. 11, 7. 12, 46.

Anm. Unsicher ist welche Casusform in *unclæno* (immunditia) M. 23, 25 und *unclaenæ* (spurcitia) M. 23, 37 vorliegt. Die lateinischen Formen sind beide Ablative, die aber der Glossator vielleicht als Nom. Sg. aufgefasst hat.

Die Belege zeigen uns das fast völlige Erstarren der Fem. auf *-u, -o* in Lindisf. Als Endvocal treffen wir in der überwiegenden Mehrzahl der Fälle *-o,* verhältnismässig selten *-u.* Nur der Gen. Sg. sowie der Gen. u. Dat. Plur. zeichnen sich durch besondere — und zwar die sonst gebräuchlichen — Endungen aus.

Anm. Eine Sonderstellung nimmt das Wort *megð* (provincia, etc.) ein. Es hat sich der Analogie der übrigen Fem. der eben besprochenen Klasse vollständig entzogen. Belegt sind davon der Dat. Sg. *megð* J. 4, 54. 7, 1 (3); auch in der Gestalt *meghð* J. 1, 44, *meigð* Jpf. 1, 11, *mægð* J. 4, 3. 57. 7, 9 und der Genit. Plur. (?) *ðære megða* Mc. 8, 10.

Rushworth.

Singular. Nom.

fyrhto Mc. 16, 8. — *hælo* L. 19, 9 (2). — *mengu* Mc. 3, 8. 20 etc. (9) und *mengo* L. 8, 45 etc. (5). — *snytro* L. 11, 49 u. *snytru* Mc. 6, 2, — *wræððo* L. 21, 23.

Accusativ.

ældo J. 9, 21 (2). — *hælo* L. 2, 30. — *snytro* L. 11, 31 u. *snytru* L. 21, 15. — *wræððo* Mc. 3, 21.

Dativ.

ældu L, 2, 52. — *cyððo* M. 6, 4 (2). — *oferfyllo* L. 21, 34. — *fyrhto* Mc. 4, 41 (2). — *læððo* J. 15, 18. — *lengo* L. 19, 3; *lengu* L. 12, 25. — *mengo* J. 7, 43 (2) u. *mengu* Mc. 10, 46. — *snytro* L. 2, 47 u. *snytru* L. 2, 52. — *strengu* Mc. 12, 33. — *wræððo* L. 4, 28. — Auch in Rushw. nimmt das Wort *megð* eine Sonderstellung ein; belegt ist davon der Dat. *of ðær megðe* J. 7, 41.

Genitiv.

Belegt ist nur *hælo* (salutis) L. 1, 69.

Plural.

Nom. Acc.

ðiostro L. 23, 44 (3) u. *ðiostru* Mc. 15, 33 (2). — *hælo* L. 13, 32. — *mengo* L. 9, 11 (2).

Genitiv.

ðiostrana L. 11, 36. 22, 53.

Dativ.

ðiostrum L. 1, 79 etc. (5). — *henðum* Mc. 12, 44. — *mengum* Mc. 3, 9 (2). — *snytrum* L. 2, 40.

Auch in Rushworth sind diese Wörter so gut wie vollständig erstarrt. Eine besondere Form des Genit. Sing. ist nicht belegt. Der Dativ Pl. hat seine gewöhnliche Endung; die einzige belegte Form des Gen. Plur. hat schwache Endung. Sonst geben alle Casus auf denselben Vocal aus, der gewöhnlich als *-o*, oft aber auch als *-u* auftritt.

b) *jâ-Stämme.*

Eine Unterscheidung von ursprünglich kurzsilbigen und ursprünglich langsilbigen ist nicht nötig, da diese beiden Klassen

im Altenglischen überhaupt nicht auseinander gehalten werden. — Die Declination der äusserst zahlreichen Feminina auf *-nis(e)*, die eine deutlich abgegrenzte Gruppe bilden, werde ich nach der Besprechung der übrigen *jâ*-Stämme besonders darstellen.

Lindisfarne.

Singular. Nom.

acas (securis) M. 3, 10 u. *acasa* L. 3, 9. — *byrðen* M. 11, 30. 20, 12. Mc. 9, 42. — *byrgenn* J. 19, 41. 42. — *ðignen* (ancilla) L. 22, 56. J. 18, 17. — *henne* (gallina) M. 23, 37. — *sibb* M. 10, 12. 13. L. 2, 14 etc. (8); dazu *unsib* (dissensio) J. 7, 43. — *synn* M. 12, 31. — *yð* Mc. 4, 37 (entspricht dem latein. Acc. Plur. »fluctus», der aber wohl sicher als Nom. Sg. aufgefasst worden ist). Es ist offenbar Regel, dass der Nom. Sg. der *jâ*-Stämme, wie im Westsächsischen, endungslos ist. Die wenigen Ausnahmen können nur als zufällige Unregelmässigkeiten oder missverständliche Wiedergabe der lateinischen Formen betrachtet werden. In Bezug auf Consonantengemination verfährt Lindisf. wie Rit. (vgl. meine Abhandlung § 45) mit der grössten Willkür. Ich gehe darauf hier nicht näher ein, da ja die Frage in die Lautlehre gehört.

Accusativ.

byrgenn M. 27, 61. 28, 8. L. 23, 35. Acc. oder Dat. ist *in byrgen* = in monumento, Mc. 15, 46. 15, 5. — *gerd* (virgam, harundinem) M. 12, 20 etc. (6). — *helle* M. 11, 23. — *mixen* (sterculinium) L. 11, 35. — *sibb* L. 12, 51. J. 14, 27 (4); *sib* Jpf. 7, 8; *sibbe* M. 10, 34. — *synn* J. 8, 31. 9, 41. 15, 22 etc. (6); *synne* J. 1, 29 (2). Die Verhältnisse sind nicht recht klar. Doch glaube ich, dass auch bei diesen Fem. der Acc. Sg. in Lindisf. vom Nom. nicht unterschieden wurde; die Formen mit Endung *-e* wären dann nur Nachahmungen der wests. Schrift-

sprache oder graphische Antiqvitäten. Es ist meines Erachtens leicht die mit Endung versehenen Formen auf diese Weise zu erklären: dagegen wäre das Vorkommen endungsloser Formen schwer zu begreifen, wenn man annimmt, dass der Glossator die Acc. mit der Endung *-e* noch gesprochen hätte. — Interessant ist J. 8, 34, wo der Glossator erst *synne* geschrieben, es aber nachher in *synn* berichtigt hat.

Dativ.

byrgenne M. 27. 60. 28, 8. Mc. 6, 29. 16. 1 etc. (20): nur als Schreibfehler müssen wohl die daneben belegten Dative *byrgenn* J. 20. 1 u. *byrgen* Mc. 16. 8 angesehen werden. — *mið gerd* (harundine) Mc. 15, 19; es wäre doch möglich, dass wir es hier mit einem Acc. zu thun haben, vgl. Bouterwek, Vorrede zu den Altnordh. Evangelien, S. CLXIV. — *helle* L. 10, 15, 16, 23. — *sibbe* L. 7. 50. 19. 42. Daneben sind die Formen *on sibb* L. 2, 29 und *in sipp* L. 8. 40 belegt; sie können aber als Acc. aufgefasst werden. — *synne* J. 16. 8. 9 etc. (6). Sonderbar — vielleicht nichts anderes als Schreibfehler — sind *of hiora synno* (de peccato suo) J. 15, 22; *from synn* (a peccatis) M. 1. 21 u. *in synno Iuero* (in peccato vestro) J. 8, 21. Das Eintreten der Endung *-e* im Dat. Sg. muss wohl auch bei dieser Klasse von Fem. in Lindisf. als das regelmässige betrachtet werden.

Genitiv.

ðæs byrgennes M. 27. 60. Mc. 15. 46. 16. 3. — *helles* M. 16, 18. — *sibbes* L. 10, 6. 14, 32; fehlerhafte Schreibung liegt vor in *we sibb* (uia pacis) L. 1, 79. — *synnes* J. 8. 34. Jpf. 5, 16. Die auf Analogie beruhende Endung *-es* im Genit. Sing. ist somit bei diesen Fem. in Lindisf. vollständig durchgedrungen.

Plural.

Nom. Acc.

byrčenna M. 23. 4 u. *byrčenno* M. 13. 30 — *byrgenna* M. 23. 29 etc. (6) u. *byrgenno* M. 23. 29. — *micxseno* (stercora) L. 13. 8. — *synna* M. 3. 6. 6. 13 etc. (18) u. *synno* M. 9. 2. Mc. 1. 5 etc. (9). In dem Schwanken zwischen *-a* und *-o* als Endungsvocal des Nom. Acc. Plur. stimmen die *já*-Stämme in Lindisf. mit den *á*-Stämmen überein.

Genitiv.

Die Endung ist, soweit die spärlichen Belege einen Schluss gestatten, die gewöhnliche: *-a: synna* M. 26. 28. Mc. 1. 4 (8).

Dativ.

Die Endung ist *-um: byrgennum* M. 8. 8 etc. — *synnum* J. 9. 34 etc.

Anm. Der schwachen Declination scheint das Wort *ðiua* (ancilla) zu folgen, obgleich es, wie so viele Wörter in Lindisf., ein Gemisch von verschiedenen Declinationsformen zeigt: Nom. Sg. *ðiua* (*ðiuu*) M. 26. 69. 71 etc. (5). — Gen. *ðiues* L. 1. 48. — Acc. Plur. nach Art des Masc. *ðiuuas* L. 12. 45. — Dat. *ðiowum* Mc. 14. 66.

Rushworth.

Singular. Nom.

acase L. 3. 9. — *byrgen* J. 19. 41. 42. — *čegnen* (ancilla) J. 18. 17. — *sibb* L. 2. 14. 10. 5 etc. (6); *sib* L. 24. 36. J. 20. 21; vereinzelt *sibbe* L. 10. 6 und *unsibbe* J. 7. 43. Eigentümlicherweise ist nur der Nom. *synne* belegt J. 9. 41. — *yð* Mc. 4. 37.

Accusativ.

byrgenne L. 23. 55 etc. (3). — *gerde* Mc. 6. 8. — *sibbe* L. 12. 51 (3). — *synne* J. 1. 29. 8. 34 etc. (6). Die Accusativendung ist somit regelmässig *-e*.

Dativ.

byrgenne Mc. 6, 29. 15, 46 etc. (24). — *helle* L. 10, 15. — *sibbe* Mc. 5, 34. L. 2, 29 etc. (5). — *synne* J. 8, 7 etc. (3). Die Endung ist *-e*.

Genitiv.

byrgenne Mc. 15, 46. 16, 3. — *sibbe* L. 1. 79 u. *sibbes* L. 10, 6. — *synnes* J. 8, 34. Es ist eigentümlich, die Endung *-es* hier zweimal neben dreimaligem *-e* zu finden, da diese Endung in Rushw. überhaupt nur selten vorkommt.

Plural.

Nom. Acc.

byrgenne L. 11, 44. 47. 48. — *synne* Mc. 3, 28. 4, 12 etc. (6) Die Endung ist somit regelmässig *-e* im Gegensatz zu Lindisf, wo sie als *a* oder *o* auftritt.

Genitiv.

Der Genit. Plur. ist nur dreimal belegt: zweimal (bei demselben Worte) erscheint die gewöhnliche starke Endung *-a: synna* L. 1, 77. 3, 3, einmal die Endung der schwachen Declination *-ana: yðana* L. 21, 25.

Dativ.

byrgennum Mc. 5, 2. 3 etc. — *synnum* J. 8, 24. 46 etc. — *yðum* M. 8, 24 etc.

Anm. Von *ðiowe* sind in Rushw. belegt: Nom. Sing. *ðiowe* Mc. 14, 69 u. *ðiowa* L. 1, 38. 22, 56. — Genit. *ðiowe* L. 1, 48. — Acc. Plur. *ðiowe* L. 12, 45. — Dat. *ðiowum* Mc. 14, 66.

Die Hauptmasse der in den northumbrischen Quellen vorkommenden *jâ*-Stämme bilden die Abstracta auf *-nis*, zu deren Besprechung ich nun übergehe.

Lindisfarne.

Singular Nom.

Die Frage die wir zunächst zu beantworten haben ist die folgende: Hat in Lindisf. der Nom. Sg. dieser Feminina die Endung der Casus obliqui angenommen, oder geht er noch, wie im Ws., auf *-nis* (*-nes*) aus? — Auf die Schwankungen in Bezug auf den Consonanten der Ableitungssilbe *-nis*(*e*) oder *-niss*(*e*) gehe ich hier nicht ein. Die Geminationsverhältnisse überhaupt sind in Lindisf. und Rit so regellos, dass eine genauere Erörterung derselben als vergebliche Mühe angesehen werden müsste.

Belege von Nom. Sing. ohne vocalische Endung:

æt-eaunis Jpf. 1, 1. — *cyðnis* J. 8, 14 (2). — *endebrednis* Mpf. 2, 16. — *esuicnis* Mc. 7, 21. — *foresaegdnis* J. 2, 16. — *gesihðnis* Mpf. 7, 7. — *herenis* Mpf. 6, 10. — *hripnis* (messis) M. 13, 39. — *hroernis* M. 8, 24 (2). — *ondspyrnis* M. 18, 7. — *unrehtwisnis* M. 24, 11. — *reihtniss* Mpf. 14, 10. — *smirinis* M. 26, 12 (2). — *smyltnis* Mc. 4, 35. — *uif-giornis* M. 15, 19. Dazu *gelicnes* Mc. 12, 16. — *setnes* Mpf. 15, 3.

Nom. Sing. mit vocalischer Endung:

accennise (2), *aedeaunise* (1), *astignise* (1), *berhtnise* (1), *cyðnisse* (1), *cynnreccenisse* (2), *endebrednis*(*s*)*e* (5), *erfeeardnise* (2), *esuicnise* (1), *fordrifnise* (1), *forletnisse* (1), *fylnise* (1), *gemnise* (2), *gesægdnise* (2), *asægdnise* (2), *foresægdnis*(*s*)*e* (2), *giornisse* (1), *glædnise* (2), *hefignise* (1), *hreo*(*w*)*nis*(*s*)*e* (c. 5), *hroernisse* (1), (*on*)*lesnis*(*s*)*e* (2), *mennisenise* (1), *miltheortnise* (1), *ofersuiðnisse* (1), *ondetnis*(*s*)*e* (3), *reccenisse* (1), *eftselenise* (1), *smirinise* (1), *smyltnis*(*s*)*e* (4), (*un*)*soðfæstnis*(*s*)*e* (7), *styr*(*e*)-*nise* (2), *todroefnise* (1), *toslitnise* (2), *ungeleaffullnise* (1), *unrotnisse* (1), *unsceomfulnise* (1), *untrymnise* (1), *werignise* (1),

wohfulnise (1), *woestenisse* (1). Dazu kommen einige Fälle mit einem anderen Endungsvocale als -e: *gecoreniso* (electio) Mcpf. 2, 1. — *gemeniso* (cura) M. 22, 16. — *ofersuiðnisso* L. 21, 23. — *gelicnesa* M. 22, 20. — *toslitnessa* (scissura) Mc. 2, 21. — *uittnesa* J. 8, 17.

Die Regel ergiebt sich leicht: 70 bis 80 Nominativen mit Endung stehen nur 20 nach der älteren Bildungsweise gegenüber. Es scheint mir ausser allem Zweifel, dass Lindisf. den Unterschied zwischen einem endungslosen Nom. und mit Endung versehenen Cas. obl. nicht hat aufrecht erhalten können. Die Formen auf *niso, -nesa* sind vielleicht, wenigstens teilweise, als Pluralformen anzusehen.

Accusativ.

accennise, berhtnise, bisignisse, bebyrgennisse, (ge)cyðnis(s)e (mehr als 30 mal), *ecnisse* (ebenfalls sehr oft), *eðmodnise, embehtsumnise, endebrednis(s)e* (häufig), *esuicnise, forgefnis(s)e* (öfters), *forworpnise, froerfernise, fyllnis(s)e* (häufig), *gebrengnise, gefæl(l)nis(s)e, onlicnise, gemnise* (oft), *geswipernise, giornise, glædnis(s)e* (häufig), *heanis(s)e, hefignise, hernisse, hroernise, idilnisse, lesnise, geliornise, miltheortnis(s)e* (oft), *niolnisse, ofersuiðnise, ondspyrnisse, oehtnisse, rehtnis(s)e, unrehtwisnisse, scinisse, (ge)selenis(s)e* (oft), *(ge)setnis(s)e, smyltnisse, soðfæstnis(s)e* (häufig), *stiðnise, styrenise, telnise, tidlicnisse, todælnis(s)e, towyrpnise, ungeleaffulnise, ungelefenise, unglcownise, unrotnise, untrymnise, gewitnisse, ymbcearfnise.* Den Vocal *-e* in der Ableitungssilbe zeigen *cyðnes(s)e* J. 1, 7. 34; *onlicnes(s)e* L. 4, 23 (4); *setnesse* Mc. 7, 3. 8; *witnesse.* Einen anderen Endungsvocal als *-e* zeigen folgende Formen, von denen einige vielleicht als Plurale aufzufassen sind: *forletnisse* M. 26, 28. — *setnes(s)a* M. 15, 2. Mc. 7, 13. Mcpf. 1, 14; *onlic-*

nessa L. 20, 24; *wit(t)nes(s)a* M. 8, 4. 19, 8; *bibyrignisa* M. 27, 7. — *baeligniso* (iniuriam) M. 20, 13; *cyðneso* L. 18, 20; *witneso* M. 26, 60. L. 24, 48. — Nur auf nachlässiger Schreibung beruhen wohl die äusserst selten (5 mal) belegten endungslosen Acc. Sg. in Lindisf.: *alesenis* M. 20, 28 u. *lesnis* L. 2, 38; *feruitgiornis* (curiositatem) Lpf. 3, 9; *miltheartnis* L. 10, 37; *unfegernis* (abominationem) M. 24, 15.

Aus der Betrachtung der Belege geht unzweideutig hervor, dass die normale Form des Acc. Sg. der altengl. Abstracta auf *-nis* in Lindisf. die auf *-nise* oder *-nisse* ist. Diese Wörter weichen somit in ihrer Flexion von den bisher besprochenen Arten von Fem. ab. Bei jenen ist der Acc. in der Regel endungslos und stimmt mit dem Nom. Sg. vollständig überein. Bei diesen fallen zwar auch Nom. u. Acc. Sg. formell zusammen, es ist aber die Form des Accusativs, die verallgemeinert wird und die alte Nominativform verdrängt. Jedenfalls verdient es hervorgehoben zu werden dass auch hier eine Unterscheidung der Nom. u. Acc. nicht mehr wahrzunehmen ist.

Dativ.

Der Dativ. Sing. geht regelmässig auf *-nise, -nisse* aus Die Belege sind sehr zahlreich, ich verzichte aber auf deren vollständige Aufzählung, da der Casus nichts von besonderem Interesse darbietet. — Formen mit *e* in der Ableitungssilbe sind *onlicnese* Mcpf. 5, 1 u. *licnesse* M. 6, 27; *setnesse* M. 13, 35; *witnese* M. 23, 31. Auf Nachlässigkeit der Schreibung beruhen folgende, lateinischen Dat. u. Abl. entsprechenden Formen, *soðfæstnis* J. 18, 37. — *untrymnis* L. 13, 12. — *worðnis* Mc. 6, 4.

Genitiv.

Weniger einfach als beim Dativ liegen die Verhältnisse beim Gen. Sing. Es kommen nämlich in Lindisfarne neben

zahlreichen Belegen der analogischen Bildungsweise auf *-es* noch zahlreichere Fälle vor, wo einem latein Genitiv eine Form auf *-nis(s)e* entspricht.

Genitive auf *-es: cyðnises* Mc. 14, 24. — *gennisses* Mc. 3, 15. — *hernis(s)es* M. 11, 15. etc. (5). — *hreownisses* Mc. 1, 4. — *geliornises* L. 9, 51. — *lust-giornisses* Mc. 4, 19. — *oehtnisses* Mpf. 16, 12. — *unrehtwisnisses* L. 13, 27. 16, 8. 9; *selenises* Jpf. 7, 19. — *smirinises* Mc. 14, 3. J. 12, 3. — *socnises* L. 19, 44. — *soðfæstnisses* J. 1, 14. 14, 17 (4). — *telnisses* Mpf. 3, 12. — *unrotnises* Jpf. 7, 15. — *untrymnises* Mcpf. 2, 5. L. 13, 11. Dazu mit *e* in der Ableitungssilbe *geliorneses* J. 2, 1 und mit etwas abweichender Endung *henisæs* L. 10, 19.

Genitive nach der gemeinaltenglischen Art: *tid acennise* (tempus pariendi) L. 1, 57. Lpf. 2, 15. — *in dæg ædeaunise* (in diem ostensionis) L. 1, 80. Lpf. 3, 18. — *dæg cennisse* (die natalis) M. 14, 6. Mc. 6, 21. — *cyðnise his halges* (testamenti sui sancti) L. 1, 72; *cyðnisse* Mpf. 6, 3. — *boc cynn-reccenisse* liber generationis) Mpf. 7, 11. — *mæht forgefnisse* (potestatem dimittendi) M. 9, 6. Mc. 2, 10. — *of boec forletnise* (de libello repudii) Mpf. 20, 14. — *hefignise* (pressurae) J. 16, 21. — *hersumnise* (humilitatis) Mcpf. 4, 15. — *fulwiht hreaunise* (baptismum paenitentiae) L. 3, 3. — *ondspyrnise* (scandalizantis) Mpf. 17, 2. — *unrehtwisnise* L. 18, 6 (2). — *selenise* L. 4, 19 (2) — *gesetnisse* Lpf. 2, 8. — *smirinis(s)e* M. 26, 7 (5). — *soðfæstnise* M. 21, 32. — *towyrpnise* Mc. 3, 15. — *trinise* Mpf. 16, 7 u. *ðrinise* Mcpf. 2, 8. Lpf. 4, 9. — *lustgeornnisse* Mpf. 17, 3. — *wræccenisse* L. 21, 22. — *dæge ymbeorfnise* (die circumcisionis) Lpf. 4, 3. Mit *e* in der Ableitungssilbe: *setnes(s)e* Mpf. 6, 3. Jpf. 6. 5. — *slitnese* M. 24, 15. — *smirinese* J. 12, 3. — *gewitnessæ* M. 26, 28.

Die Zahl der Belege nach der alten Bildungsart (38) ist somit etwas grösser als die der Belege nach der neuen analogischen Flexionsweise (25). Diese Stämme weichen somit auch in dieser Beziehung von den übrigen schon besprochenen Femininen ab. Eine Erklärung dieser eigentümlichen Thatsache kann ich nicht geben. Dass die Formen in derselben Mundart neben einander existiert hätten, ist kaum wahrscheinlich. In den zahlreichen Formen der älteren Art nichts als Archaismen zu sehen, kommt mir aber bei einem Denkmal, das im Nom. Sg. eine analogische Neubildung durchgeführt hat, ziemlich gewagt vor. Schreibfehler sind wohl *gebrehtnis* (clarificationis) Jpf. 6, 15 u. *herenis* (laudis) Mpf. 17, 7.

Plural.

Die pluralen Formen sind bei diesen Wörtern abstracter Bedeutung nicht häufig.

Nom. Acc.

Verschiedene Vocale treten als Endung auf: *æd-eaunise* Jpf. 2, 1. — *diopnise* M. 13, 11. — *eadignisse* Mpf. 16, 12. — *hefignise* M. 8, 17. — *ondspyrnisse* M. 13, 41. — *untrymnise* M. 8, 17 (2).

cyðnessa M. 27, 13. — *flownisa* Mpf. 6, 14. — (*ge*)*witnesa* M. 15, 19. Mc. 14, 63.

gecyðnisso Mc. 14, 56. — *eorðhroernis*(*s*)*o* M. 24, 7. L. 21. 11. — *fyrhtnisso* L. 21, 11. - - *ondspyrniso* M. 18, 7. L. 17, 1. — *smiriniso* L. 23, 56. — *gewitneso* M. 26, 60. L. 24, 48.

Es kommen somit neben sieben Belegen mit *-e* vier Belege mit *-a* und neun mit *-o* in Lindisf. vor. Dasselbe Schwanken ist ja auch bei übrigen Fem. zu beobachten.

Genitiv.

witnesa M. 18, 16. — Dunkel ist mir *ðæra hreonise* (paenitentium) Lpf. 8, 18.

Dativ.

Die Endung ist die gewöhnliche: *gemnissum, heanissum, oehtnissum, ondspyrnisum, (a)sægdnisum, smirinissum, soðfæstnissum, untrymnis(s)um; witnesum.*

Die Ableitungssilbe dieser ungemein häufigen Wörter zeigt, wie durch die Belege deutlich hervorgeht, in der Regel den Vocal *i*. Es giebt jedoch eine nicht ganz unbeträchtliche Minorität von Formen mit dem Vocal *i*. Oft sind von demselben Worte Belege auf *-nise* und solche auf *-nese* vorhanden. Die Zahl der Formen mit *e* in der Ableitungssilbe ist in Lindisfarne c. 40.

Rushworth.

Sing. Nom.

awestnisse (desolatio) L. 21, 20. — *berhtnisse* L. 1, 9. — *(gi)cyðnisse* Mc. 14, 59 (3). — *glædnisse* L. 1. 14. — *onlesnisse* L. 21, 28. — *mildheortnisse* L. 1, 50. 54. — *oferswiðnisse* L. 21, 25. — *unrotnisse* J. 16, 6. — *smirnisse* Mc. 14, 5. J. 12, 5. — *smyltnisse* Mc. 4, 39. J. 6, 16. — *soðfæstnisse* J. 1, 17. 8, 32. — *styrnisse* Mc. 14, 2. — *toslitnisse* J. 7, 43. — *untrymnisse* J. 11, 4. — Mit Vocal *e: toslitnesse* Mc. 2, 21. Neben diesen 20 Belegen mit vocalischer Endung kommen noch 6 mal Formen nach der ursprünglichen Bildungsart vor: *erfe-wordnis* Mc. 12, 7. — *es-swicnis* L. 12, 1. — *flownis* L. 8 44. — *forletnis* L. 21, 20. — *corðo hroernis* (terrae motus, im Latein. Nom. Plur., aber offenbar als Nom. Sg. aufgefasst) L. 2, 11. — *soðfæstnis* J. 8, 44. Rushworth stimmt mit Lindisf. in Bezug

auf das Verhältnis der endungslosen Formen zu denen mit Endung überein.

Accusativ.

Der Acc. Sg. ist häufig belegt. Mit Ausnahme von dem vereinzelten *asægdnis* (hostiam) L. 2, 24, das wahrscheinlich nur ein Schreibfehler ist, gehen sämmtliche Formen auf *-nisse* (oder *-nesse*) aus. Die Fälle mit *-nesse* sind *selnesse* Mc. 7, 3. — *settnesse* Mc. 7, 3. — *witnesse* Mc. 10, 19. J. 1, 7.

Dativ.

Der häufig belegte Dat. Sing. endigt regelmässig auf *-nisse*.

Genitiv.

acennisse L. 1, 57. — *æt-eownisse* L. 1, 80. — *cyðnisse* Mc. 14, 24. L. 1, 72. — *gemnisse* Mc. 3, 15. — *hennisse* L. 10, 19. — *hernisse* Mc. 4, 23. — *hreownisse* L. 3, 3. — *liornisse* L. 9, 51. — *mild-heortnisse* L. 1, 78. — *eft-to-selenisse* L. 4, 19. — *smirnisse* Mc. 14, 3. 4. J. 12, 3. — *soðfæstnisse* J. 1, 14. 14, 17. — *soecnisse* L. 19, 44. — *toworpnisse* Mc. 3, 15. — *untrymnisse* L. 13, 11. — *wrecnisse* (ultionis) L. 21, 22. Der Genit. Sing. wird somit in Rushw. ausnahmslos nach der gemeinaltenglischen Art gebildet. Für die Endung *-es* kommt kein einziges Beispiel vor.

Plural.

Nom. Acc.

gicydnisse Mc. 14, 56. — *doeð-bernisse* (pestilentiae) L. 21, 11. — *fyrhtnisse* (terrores) L. 21, 11. — *eorðu hroernisse* Mc. 13, 8. — *unrehtwisnisse* (nequitiae) Mc. 7, 22. — *smirnisse*

(unguenta) L. 23, 56. 24, 1. — *witnisse* L. 24, 48 und *gewitnesse* Mc. 14, 63. Die Endung ist, wie wir sehen, regelmässig *-e*.

Der Genitiv Plural ist nicht belegt.

Dativ.

Der Dativ hat seine gewöhnliche Endung *-um: (a)sægdnissum, heonissum, smirnissum, untrymnissum.*

Der Vocal *e* in der Ableitungssilbe ist in Rushworth im ganzen 8 Mal belegt.

Inlautend ist in Rushworth die Gemination des *s* in der Ableitungssilbe dieser Wörter ausnahmslos bezeichnet.

c) *wâ-Stämme.*

Von *wâ*-Stämmen kommen in Lindisfarne und Rushworth je ein langsilbiger und ein kurzsilbiger vor.

Langsilbig: *stow.*

Lindisfarne. Sing. Nom. *stou* M. 14, 15. 28, 6. J. 4, 20. Daneben sind aber auch mit vocalischer Endung versehene Formen belegt: *stoue* Mc. 16, 6. L. 1, 7. 23, 33. J. 19, 20. u. *stowa* M. 27, 33.

Es ist bei diesem Worte besonders schwierig zu entscheiden, ob man es mit einem Dativ oder mit einem Accusativ zu thun hat, da es gewöhnlich nur in Verbindung mit Praepositionen auftritt, vor allem *in*, *on* (latein. »in locum» und »in loco» entsprechend, und dabei sehr leicht Verwechslung hat stattfinden können. Die häufigst belegte Form des Acc. u. Dat. ist *stowe;* diese Form giebt sowohl das latein. »in locum» wieder, z. B. M. 14, 13. 26, 52. 27, 33. Mc. 15, 22 u. s. w., wie das lat. »in loco»: M. 24, 15. L. 4, 17. u. s. w. Um die beiden lateinischen Ausdrücke wiederzugeben kommen aber in Lindisf. auch endungslose Formen des altengl. Wortes vor: *stou (stow)*, dem Accus.

entsprechend, L. 10, 32 etc.; dem Dativ entspr. L. 6, 17. 9, 10 etc. Einmal (als Accus.) ist eine Form *stouæ* belegt J. 14, 2. Schreibfehler ist wohl *on woestigum stouo* Mc. 1, 35. Das letzte Beispiel zeigt zugleich, wie schwierig es ist das Verhältnis der north. Formen zu den latein. zu ergründen. Die angeführten north. Worte geben nämlich das latein. »in desertum locum« wieder.

Genit. *stowes* M. 14, 35. — Plur. Nom. Acc. *stowa* M. 12, 43. 24, 7. Mc. 13, 8 etc. — Dat. *stowum* Mpf. 10, 4 etc.

Rushworth. Sing. Nom. *stow* Mc. 6, 35. 15, 22. L. 23, 33 etc. (6); *stow(w)e* Mc. 16, 6. L. 2, 7. — Acc. *stow(w)e* Mc. 6, 31. 32. 15, 22. L. 10, 1 u. s. w. — Dat. *stow(w)e* Mc. 7, 4. L. 4, 17 etc. — Plur. Nom. Acc. *stow(w)e* Mc. 13, 8. L. 11, 24. Die Flexion des Wortes zeigt wie zu erwarten war, in Rushw. eine viel grössere Regelmässigkeit als in Lindisf.

Kurzsilbiger *wâ*-Stamm scheint im North. das Wort *cneoreso* zu sein. Das *w* tritt in den belegten Formen oft zum Vorschein. Es kommt eine fast unübersehbare Menge von (teilweise sicher nur graphischen) Formenvarianten vor. Das Wort ist, wie die Abstracta auf *-u* (*-o*) auf der Grenze des Erstarrens; dieselben Schwankungen treten in den verschiedenen Casus auf.

Lindisfarne. Sg. Nom. u. Acc. *cneoreso* (*cneureso*, *cnewreso*) M. 16, 4. 17, 7. 24, 34. Mc. 9, 19 etc. (12); *cneorisso* M. 12, 39; *cnearesu* Mpf. 14, 7 u. *cneuresuu* M. 1, 18. — Dat. *cneorisso* M. 12, 41. 42; *cneoreso* L. 11, 30 (5); *cneuresu* Mpf. 14, 3; dazu *cynreswu* (generationi) Mpf. 14, 3. — Gen. *cneureso* Mc. 8, 12. L. 11, 31. 32 u. *cneurise* M. 1, 1 (2); mit analogischer Endung *cneoreses* (*cneureses*) L. 7, 31. Mcpf. 2, 15 (3). — Plur. Nom. Acc. *cneuresa* M. 1, 17; *cneuresua* M. 1, 17. (3); *cneoreso* L. 1, 48.

Rushworth. Sing. Nom. *cneorisse* Mc. 8, 12. 9, 19; *cneoreswe* L. 11, 29 (3); *cneoreswa* L. 9, 41; *cneoreswo* Mc. 13, 30. — Dat. *cneorisse* Mc. 8, 12; *cneowreswe* L. 11, 51; *cneoreswa* L. 11, 30. 22, 18; *cneoreswo* L. 11, 50. — Gen. *cneoreswo* L. 11, 31. — Plur. Nom. *cneoreswo* L. 1, 48. — Dat. *cneoreswum* Mc. 8, 38 (3). Die Flexion dieses Wortes zeigt ein in Rushw. sonst nicht vorkommendes Schwanken.

II. *i-Declination* [1]).

Lindisfarne.

Sing. Nom.

cuen M. 12, 42 u. *coen* L. 11, 31. — *ded* Jpf. 1, 6. — *forwyrd* (perditio) M. 26, 8. — *mæht* L. 1, 35. 22, 53. — *ned* M. 14, 16. 18, 7 (3). — *onsion* J. 11, 44. Mpf. 7, 8. 9; *onsione* M. 6, 16. 17, 2. L. 9, 53. — *scyld* M. 18, 25. — *tid* M. 2, 7. 16. 8, 29 etc. — *wiht* M. 14, 26. Mc. 6, 49 (3). — *wyrt* M. 6, 28. Der Nom. ist in der Regel endungslos; eigentümlich sind jedoch die Formen *onsione* sowie *ðio biseno* (parabola) L. 8, 9; *ðios bisseno* L. 8, 11 u. *bisina* Mpf. 20, 13. Nach der schwachen Declination geht sicher *port-cuoene* (peccatrix) L. 7, 37. 39, obgleich Bosworth-Toller das Wort nur als *i*-Stamm anführt.

Accusativ.

Im Westsächsischen ist bekanntlich die Abwesenheit jeglicher Endung das Hauptmerkmal, wodurch die langsilbigen weiblichen *i*-Stämme sich von den *â*-Stämmen und *jâ*-Stämmen

[1]) Mit Ausnahme des Nom. Sg. *dene* (vallis, chaos), Ldf. L. 3, 5. 16, 26 u. Rushw. L. 3, 5 kommen nur langsilbige *i*-Stämme vor. Dieser Nom. Sg. *dene* ist ja der einzige Rest der *i*-Flexion bei kurzsilbigen Fem.; vgl. Sievers §. 268.

unterscheiden. In Lindisf. gestalten sich die Verhältnisse folgendermassen:

bisin Mpf. 19, 9. 10, 12 (6); *bisen* M. 13, 31. 33. 36. L. 4, 7 etc. (7); *bissen* Mc. 7, 16; also im ganzen 14 mal ohne Endung; daneben *bisene* L. 8, 4 etc. (3) und *biseno* L. 18, 1. — *ða brydo* (sponsam) J. 3, 29. — *cwoen* Mpf. 19, 6. Lpf. 7, 8, jedesmal mit der Artikelform des Nom. Sg. (*ðy, ðio*), obgleich das lateinische »reginam» wiedergebend. — *geðyld* M. 18, 26. 29 u. *geðuild* L. 18, 7. — *mæht* M. 7, 29. 8, 9. 9, 6. 8. 10, 1 etc. — *ned* Mc. 2, 25. — *onsione* M. 6, 17. 11, 10. 16, 3. 17, 6 etc. (21); daneben *onsion* M. 22, 16. L. 20, 21. L. 24, 5. — *scyld* M. 18, 27. 30. 32. — *worold* M. 12, 32. — *wyrt* L. 11, 42.

Die endungslosen Formen sind entschieden im Übergewicht. Lindisf. hat wohl in diesem Punkte die alte Regel bewahrt. Auch die *â*-Declination strebt ja in der Sprache des Glossators sichtbar nach der Durchführung der Nominativform auch in dem Acc. Sing., und es mag dabei gerade die Analogie der *i*-Declination mitgewirkt haben. — *onsione* scheint zwar die gewöhnliche Accusativform zu sein; dieselbe Form kommt ja aber oft als Nominativ vor, so dass wir in der Endung *-e* kein Mittel zur Unterscheidung der beiden Casus erblicken können. — *brydo* ist vielleicht nur ein Schreibfehler; jedenfalls kann man die Behauptung wagen, dass diese Accusativform nie in der lebendigen Rede angewandt worden ist. — Acc. Plur. sehe ich in *gesihðe* L. 1, 22. 4, 18. 24, 23 u. *gesihða* M. 17, 9, obgleich überall im lateinischen Texte »visionem» steht. Es kommt mir dies um so wahrscheinlicher vor, als *ða gesihðo* Lpf. 3, 12 das latein. »visio» wiedergiebt. Oder wäre das Wort in die Gruppe *cyððo*, *menigo* etc. geraten. Ein echter Acc. Sing., wenn auch mit Endung *-e*, ist wohl *gesihðe* (visum) L. 7, 21.

Dativ.

bisene Mcpf. 4, 15. Lpf. 9, 6; *mið bisseno* (exemplo) Lpf. 8, 5. — *bryde* M. 25, 1. — *mið ded* (faciendo, factu) L. 10, 25. Mcpf. 2, 11. Es ist jedoch sehr möglich, dass wir es hier mit einem Accusativ zu thun haben, vgl. Bouterwek, Vorrede z. d. Altn. Evang. S. CLXIV. — *in geðyld* L. 8, 15; *on ðyld* (in patientia) L. 21, 19; unsicher ist ob hier ein Dativ vorliegt, da nach *in, on* auch der Acc. steht, und die latein. Form missverständlich als Nom. hat aufgefasst werden können. — *mæhte* L. 4, 36; *mæghte* Mc. 9, 1; daneben aber (*in, mið*) *mæht* M. 21, 23. 25, 31 etc. (14). Die Möglichkeit des Accusativs ist ja auch hier nicht zu bestreiten. — *sceafte* Mc. 16, 15. — (*in, of, to*) *tid* M. 12, 1. 14, 1. 15, 28. 17, 18 etc. (30); nur einmal *alle tide* (omni tempore) L. 21, 36. — *of unspoed* (de paenuria) Mc. 12, 44. — *worulde* L. 1, 70. 20, 35. J. 9, 32.

Die Verhältnisse im Dativ sind äusserst schwierig zu beurteilen. Einerseits sind zahlreiche Belege mit der herkömmlichen Endung *-e* vorhanden, anderseits kann man aber nicht die Bedeutung der reichlich belegten endungslosen Dative von gewöhnlichen Wörtern wie *mæht* und *tid* bestreiten. Ich bin geneigt anzunehmen, dass der Dativ in der Mundart des Glossators schon endungslos war, obgleich die traditionelle Schreibung in vielen Fällen noch bewahrt ist.

Genitiv.

brydes M. 2, 11. — *mæhtes* Mc. 14, 62; *godcund-mæhtes* (majestatis) M. 19, 28; daneben *he sittes ofer seðel godcund-mæht his* (majestatis suae) M. 25, 31. — *onsiones* Mpf. 4, 7; als Genit. Sing. fasse ich auch *onsiones* Mpf. 8, 1, wo es dem latein. »facies» (Nom. Plur.) entspricht. — *sceæftes* Mc. 10, 6. 13, 19. — *ðæs ece scyld* (aeterni delicti) Mc. 3, 29. — *tides*

M. 25, 19. Mc. 9, 21. L. 4, 5 etc. (6). — *worldes* M. 13, 22. 39. 40 etc. (9); *woreldes* L. 20, 34; *worldes* M. 13, 49. Die normale Endung des Gen. Sing. der fem. *i*-Stämme ist somit in Lindisf. *-es*. Die Ausnahmen sind ohne Bedeutung und teilweise verdächtig.

Plural.

Nom. Acc.

æhta (possessiones) M. 19, 22. — *biseno* M. 13, 24. 53. Mc. 13, 53; *bissena* Mpf. 1, 1. 13. — *mæhto* M. 7, 22. 11, 20. 13, 58 etc. (12); *mæhte* M. 11, 21 und *mæht* M. 11. 23. Mc. 6, 14, falls nicht als Sing. aufzufassen. — (*port-cwoeno* M. 21, 31. 32). — *scylda* M. 6, 12. Mpf. 20, 11. — Über *gesihðo* etc. s. Acc. Sg. — *tido* L. 21, 24. — *wihta* Mpf. 8, 4. — *uorulda* J. 21, p. s. — *wyrto* M. 23, 23 Randglosse; *wyrta* Mc. 16, 1. L. 12, 27.

Die Endung ist also *-o* oder *-a*. Hochinteressant ist die einmal belegte Form *gloedi asettedo ueron* (prunas positas) J. 21, 9, wo die alte Endung der Nom. Acc. Plur. der *i*-Stämme (*mæcti*, Hymn. Cædmons, vgl. Sievers § 269, Anm. 2) in einem so jungen Denkmal wie Lindisf. hervortritt. Wie ist dem Glossator ein solcher Archaismus aus der Feder geflossen?

Genitiv.

sceafta (rerum) Mpf. 14, 9. — *boc ðæra sighðana* (apocalipsen) Jpf. 1, 11. — *wyrta* L. 23, 56; *ðara wyrtana* J. 19, 39. Die Endungen sind also die gewöhnlichen: *-a* und (schwach) *-ana*. Eigentümlich ist *ðæra tid* (temporum) M. 16, 3.

Dativ.

Die Endung ist *-um: bisenum, dedum, fystum, gloedum, mæhtum, tidum* etc.

Anm. 1. Das Wort *æ* flectiert in Lindisf. folgendermassen (vgl. Sievers, § 269, Anm. 3): Sing. (Plur. ist nicht belegt) N. A. D. *æ* oder *ae* M. 5, 17. 18. 11, 13. L. 2, 24. 10, 26. 16, 17 etc. Gen. *æs* M. 22, 35. 23, 23. L. 5, 17 etc. (11); einmal *ae* (legis) Mpf. 6, 3.

Anm. 2. Ob *sæ* in Lindisf. als Masc. oder als Fem. flectiert (vgl. Sievers, § 266, Anm. 3, ist aus den belegten Formen nicht zu ersehen, da Masc. und Fem. im Genit. Sg. dieselbe Endung haben. N. A. *sæ*(*sae*) M. 8, 32, 13, 1. 23, 15 etc. Dat. *sæ* M. 4, 13. 18. 8, 26. 17, 27; *sae* Mc. 4, 39. 6, 49; *sæe* Mc. 6. 48. Gen. *sæs* M. 4, 15. 14, 24 etc. (5); *sæes* M. 18, 6. Mc. 6, 47. Dunkel ist *uindas* & *saes* (venti et mare) M. 8, 27.

Rushworth.

Sing. Nom.

cwoen L. 11, 31. — *mæht* L. 1, 35. 22, 53. — *tid* Mc. 11, 13. 13, 32. 33 etc. (31); daneben *tide* Mc. 4, 29. J. 2, 4. 7, 6. Nom. Plur. ist sicher *comon tide* (venerat hora) J. 8, 20. — *wiht* M. 6, 49. Mit Endung erscheint auch in Rushw. *onsione* L. 9, 53.

Accusativ.

bisine (*-ene*) L. 13, 6. 14, 7. 18, 1. — *bryde* J. 3, 29. — *gisihðe* Mc. 9, 9 (vielleicht Plur.) L. 1, 22. 4, 18. 24, 23. — *mæhte* Mc. 3, 15. 5, 30. 6, 7 etc. (18); daneben einmal *mæht* L. 10, 19. — *onsione* Mc. 12, 14. 14, 65 etc. (9); einmal *onsion* L. 24, 5. — *tide* L. 18, 4. 19, 44. 23, 44. 24, 33. J. 4, 52. 5, 4. 6.

Die normale Form dess Acc. Sg. ist unzweifelhaft die auf *-e*. Diese Thatsache ist von grossem Interesse. Die Glosse Rushwort die bei den *â*-Stämmen die herkömmliche Endung im Accus. bewahrt, und wo somit der Acc. mit dem Dativ übereinstimmt, vom Nom. aber abweicht, diese Glosse hat bei den *i*-Stämmen eine ähnliche Gruppierung durchgeführt, obgleich dieselbe hier eine Abweichung von den historisch begründeten

Verhältnissen bezeichnet. Lindisf. dagegen ist bestrebt den Accusativ überall dem Nominativ gleich zu machen; diese Glosse hat deshalb bei den *â*-Stämmen Neuerungen eingeführt, zu denen bei den *i*-Stämmen kein Anlass vorhanden war, weil daselbst gemeinaltenglisch der Acc. mit dem Nom. übereinstimmt.

Dativ.

Die Endung ist regelmässig *-e: bisine* Mc. 4, 34 — *gescæfte* Mc. 16, 15. — *gisihðe* J. 20, 30. — *mæhte* Mc. 9, 1. 11, 28. 29 (7). — *tide* Mc. 10, 30. 12, 2. 13, 11 u. s. w. Accus. oder endungslose Dative liegen vor in *on efern-tid* (sero) und *on uhtu-tid* (galli cantu), beide Mc. 13, 35. — *weorlde* Mc. 10, 30. L. 1, 55. etc.

Genitiv.

Im strengen Gegensatze zu Lindisf. herrscht in Rushw. die herkömmliche Endung *-e: giscæfte* Mc. 10, 6. 13, 19. — *tide* L. 4, 5. — *weorulde* L. 20. 34. Merkwürdig ist *ðære ecan scyld* Mc. 3, 29, wo Lindisf. ebenfalls eine endungslose Form hat.

Plural.

Nom. Acc.

æhte (possessiones) Mc. 10, 22. — *bisine* Mc. 7, 13. — *gloede* J. 21, 9. — *mæhte* Mc. 6, 2. 14. 13, 25. — *tide* J. 11, 9. — *wyrte* Mc. 16, 1. L. 11, 42. 12, 27. Die Endung ist rgm. *-e,* d. h. die im Altwests. vorherrschende (vgl. Sievers, § 269, Anm. 2).

Genitiv.

wyrta J. 12, 3. — *wyrtana* J. 19, 39.

Dativ.

dedum, fystum, gloedum, mæhtum, tidum, unspoedum.

Anm. *æ:* N. D. A. Sg. *æ* L. 23, 2. J. 1, 17. 7. 49. 8, 17 etc.; *ææ* (legem) L. 23. 2. — Gen. Sg. *æs* L. 2, 27. 14, 3. J. 7, 32. Das Wort scheint Masc. oder Neutr. zu sein; vgl. Abschnitt I — *sæ* ist in Rushw. Masc.: N. Sg. *sæ* Mc. 4, 41. J. 6, 18. — Acc. (*ðone*) *sæ* Mc. 5, 21. J. 6, 1. 17. 19. — Dat. (*ðæm*) *sæ* Mc. 4, 1. 6, 47. J. 6, 25. — Gen. *sæs* Mc. 5, 1. L. 21, 25.

III *u-Declination.*

Von femininen *u*-Stämmen kommen in Lindisf. und Rushw. je ein kurzsilbiger, *duru,* und ein langsilbiger, *hond,* vor. Belegt sind von diesen beiden Wörtern (vgl. Sievers, § 274, Anm. 2) folgende Formen:

duru:

Lindisfarne. Sing. Nom. *duru* J. 10, 7. 9. Jpf. 6, 3: *dura* M. 25, 10. L. 11, 7. — Acc. *duru* J. 10, 1. 2, Jpf. 6, 2; *duro* L. 13, 25; *dure* M. 7, 13. — Dat. *duru* M. 26, 71. 27, 60. Mc. 1, 33; *dura* L. 16, 20; *duro* Mc. 16, 3; *dure* M. 6, 6. J. 18, 16. — Plur. N. A. *duro* M. 16, 18. Jpf. S. 5. — Dat. *durum* Mc. 24, 33. Mc. 13, 29. Mit Ausnahme des Dat. Pl., der seine gewöhnliche Endung hat, scheint das Wort ziemlich erstarrt. Dieselbe Schwankung des Endvocals tritt in allen Casus hervor; ess kann daher in der Verschiedenheit des Vocals kein Mittel zur Unterscheidung der Casus gesehen werden.

Rushworth. Sing. N. *dura* L. 11, 7. J. 10, 7. — Acc. *duro* L. 13, 25; *dura* J. 10, 1. 2. — Dat. *dura* Mc. 15, 46. 16, 3. J. 18, 16. — Plur. N. A. *duro* J. 20, 19. — Dat. *durum* Mc. 12, 29. J. 20, 26. Auch in Rushw. zeigen sich bedeutende Schwankungen des Endvocals, doch nicht so weitgehend wie in Lindisf. Bemerkenswert ist, dass der Dat. Sg. immer *dura* heisst.

hond:

Lindisfarne. Sing. N. A. *hond* M. 3, 12. 5, 30. 8, 3. 12, 49. 14, 31 etc. (15). — Dat. *from hond* (de manu) L. 1, 71; *mið honde* Mc. 14, 58 (2). Eine Dativform *honda*, die Sievers (a. a. O.) auch für Lindisf. angiebt, habe ich nicht notiert; dagegen fehlt bei Sievers die zweimal belegte analogische Form *honde*, welche Form wahrscheinlich dem Glossator geläufig war. — Plur. N. A. *honda* M. 18, 8. 26, 50 etc. (8); *hondo* Mc. 8, 55. 9. 43 (5); *hond* Mc. 9, 31. 14, 41. L. 24, 7 etc. (9); es ist aber möglich dass das latein.

»manus» (N. A. Pl.) als N. Sg. aufgefasst und übersetzt worden ist. — Gen. *honda* Jpf. 8, 7. 11. — Dat. *hondum* M. 4, 6. 11, 17 etc. (7).

Rushworth. Sg. N. *hond* L. 1, 66. 22, 21; *honda* Mc. 3, 5. 9, 43; wahrscheinlich missverständlich gebrauchte Nom. Pl. — Acc. *honda* Mc. 3, 1. 3. 5. 5, 41. 7, 32 etc. (7). Es ist gewiss kein Zufall, dass bei diesem Wort, wie bei den *i*-Stämmen, der Acc. mit dem Dat. formell zusammenfällt. — Dat. *honda* Mc. 6. 5. 14, 58. L. 1, 74 etc., einmal *mið hond* Mc. 5, 27. — Plur. N. A. *honda* Mc. 5, 23. 6, 2. 7, 3 etc. (21); *hond* (= manus, vgl. Lindisf.) L. 13, 13. 20, 19 (5). — Dat. *hondum* Mc. 8, 23. L. 1, 71 etc.

IV. *Schwache Declination.*

Durch den ausnahmslosen Abfall des auslautenden flexivischen *-n* ist die Gestalt der *n*-Stämme im Northumbrischen bis zur Unkenntlichkeit verändert. Dies betrifft sowohl Lindisf. als Rushworth. Durch die Unterdrückung des Endconsonanten wurde der nunmehr auslautende Endsilbenvocal seiner Stütze beraubt und unterlag den weitgehendsten Schwankungen.

Lindisfarne.

Singular. Nom.

ælmessa M. 6, 2. 4. — *cirica* Mpf. 5, 15. — *culfra* L. 3, 22. — *ðæccilla* (lucerna) Mc. 4, 21. L. 11, 34; *-e* J. 5, 35. — *hearta* M. 6, 21. 13, 15 etc. — *mæssa* J. 7, 2. — *mohða* (tinea) M. 6, 20. L. 12, 33 u. *-e* M. 6, 19. — *redo* Lpf. 11, 5. 16. — Eigentümlich ist *ðiu segni* (rete) J. 22, 11. — *sunna* M. 13, 6. 43 etc. (8). — *tunga* L. 1, 64. — *wid(i)ua* Mc. 12, 42 etc. (8). — *ðio witga* (prophetissa) L. 2, 36. — Der Nom. Sg. geht somit in Lindisf. in der Regel auf *-a* aus. Eine Ausnahme bildet das Wort »Erde» (vgl. Sievers, § 276, Anm. 2), wovon Nom. Acc. Dat. Sg. auf *-u*, *-o* ausgehen: *eorðu* M. 2, 6. 4, 15 etc. (16); *earðu* Mc. 4, 31; *eorðo* (*earðo*) M. 2, 20. 5, 5 etc. (46). Vereinzelt Nom. Sg. *eorðe* M. 10, 15; Dat. *-e* J. 6, 21. Nur der Gen.

Sg. zeigt die in Lindisf. gewöhnliche Endung *-es* und der Dat. Plur. lautet *eorðum*.

Accusativ.

asca M. 10, 14. 11, 21 etc. (6). — *ællmis(s)a* M. 6, 3 (3); *-e* L. 12, 33. Acc. oder Dat. ist *fore ælmiso* (propter elemosynam) Lpf. 7, 16. — *ærce* M. 24, 38; *-a* Mpf. 6, 3. — *cægo* L. 11, 52. — *cirica* M. 18, 17. L. 7, 5. — *culfre* M. 3, 16 (2); *-æ* J. 1, 32. — *cunela* (rutam) L. 11, 42. — *ðæccilla* L. 8, 16. (2); *-e* M. 5, 15 (2). — *flege* (culicem) M. 23, 24. — *gebede* (conjugem) M. 1, 20; daneben *gebed* M. 1, 24. — *hearta* Mc. 7, 19. 8, 17 etc. — *nedra* L. 11, 11; *-æ* J. 3, 14; *nedrie* M. 7, 10. — *scendla* (improbitatem) L. 11, 8. — *segna* J. 21, 6; *-i* J. 21, 8. — *sidu* J. 20, 20. — *sunna* M. 5, 45. — *suigo* (moram) M. 25, 5. — *suuopa* (flagellum) J. 2, 15. — *tunga* Mc 7, 33. L. 16, 24 (3). — *widua* L. 21, 3. Mcpf. 5, 6. — *wisa* L. 15, 7 (3).

Dativ.

asca L. 10, 13. — *cirice* M. 18, 17. — *feer-suigo* Mc. 5, 42. — *flege* Mpf. 21, 16. — *hearta* (*heorta*) M. 5, 28. 12, 40 etc. (16); *-e* M. 5, 8. 11, 29 etc. (8); *-æ* M. 14, 15. Dabei ist zu bemerken, dass die Belege mit *-e* als Endung fast sämmtlich mit den Praepositionen *of, from* verbunden erscheinen, somit sichere Dativformen sind, wogegen den Belegen auf *-a* meistenteils die Praeposition *in* vorausgeht, die ebensogut den Acc. regieren kann. Wäre vielleicht eine Unterscheidung des Dat. u. des Acc. nach dem Muster der übrigen Fem. (sowie der Masc. u. Neutr.) auch in die schwache Declination eingedrungen? — *segne* M. 13, 47; Acc. oder Dat. ist *segni* J. 21, 8. — *sidu* J. 20, 25. 27. Dieses Wort erscheint gewissermassen erstarrt, wie

die kurzsilbigen *â*-Stämme, die rgm. auf *-u, -o* ausgehen. — *sunna* L. 21, 25. — *uica* Lpf. 11, 16. — *uisa* J. 14, 11.

Genitiv.

heartes (*heortes*) M, 19, 8. L. 1, 51 etc. (7); *-æs* Mc. 3. 5; daneben *hearta muð* (cordis os) M. 12, 34. — *eorðes* (*earðes*) M. 5, 13. 12, 40 etc. (10). — *redes* Mpf. 9, 16 (2). — *tungæs* Mc. 7, 35. — *widues* Lpf. 5, 11. Die normale Genitivendung in Ldf. ist sicher auch bei diesen Stämmen *-es;* als zufällige Unregelmässigkeiten erscheinen, neben dem angeführten *hearta,* noch *cirica* Mpf. 6, 7 (ecclesiae, vielleicht als Dativ aufgefasst) und *cirica halgung* J. 10, 22; die beiden Wörter machen fast den Eindruck eines Compositums.

Plural.

Nom. Acc.

ata (zizania) M. 13, 30. 38. — *culfra* M. 21, 12; *-e* M. 10, 16; *-o* J. 2, 14. 16; dazu mit masculiner Endung *culfras* Mc. 11, 15. L. 2, 24. — *caegas* M. 16, 19. — *ðæccillæ* L. 12, 35 u. *-as* Mpf. 7, 15. — *hearpas* Mpf. 8, 2. — *hearta* Mc. 4, 15 etc. (3); *-o* L. 21, 34. — *lopestro* (locustas) Mc. 1, 6. — *nedra* M. 23, 23; *-o* M. 10, 16 (2). — *palmo* Jpf. 7, 9. — *sido* M. 3, 4 etc. (3). — *titlo* L. 11, 27. — *widua* L. 4, 25. Eigentümlich ist das verhältnismässig häufige Vorkommen masculiner Pluralbildung. Die schwache feminine Pluralform ist jedoch entschieden im Übergewicht.

Genitiv.

cirica Mpf. 6, 19. — *palma* Jpf. 6, 12 u. *palmana* J. 12, 13. — *plæcena* (platearum) M. 6, 5. — *reda* Mpf. 16, 1 (3). — *widuena* L. 20, 47 u. *widwuana* Mc. 12, 40. Wie die schwache

Genitivendung in die starke Declination eingedrungen ist, ist auch, wie wir sehen, einigemal starke Form bei *n*-Stämmen belegt.

Dativ.

ælmessum, cægum, ðæccillum, eorðum, heortum, nedrum, sidum u. s. w.

Anm. Von *eastro* (pascha) sind belegt: N. A. *eastro* M. 26, 2. Mc. 14, 1 etc. (12) u. *eostro* Mc. 14, 12 etc. (9). — Dat. *eastræ* J. 11, 55. — Genit. *eastres* (*eostres*) L. 2, 41 J. 12, 1 etc. (7). Der Genitiv zeigt, dass das Wort als Sing. gilt.

Rushworth.

Singular. Nom.

culfra L. 3, 22. — *ðæcele* L. 11, 33 u. *-a* Mc. 4, 21 (2). — *heorte* Mc. 7, 6 etc. (5) u. *-a* Mc. 6, 52. — *mæssa* J. 7, 2. — *mohða* L. 12, 33. — *synne* Mc. 13, 24 etc. (3). — *tunga* L. 1, 64. — *wid(u)we* Mc. 12, 42. 43 etc. (6). — *ðio witga* L. 2, 36. — Als Nominativendung ist *-e* 15 mal, *-a* 8 mal belegt. Nur auf Rushworth passt somit die Bemerkung Sievers' (§ 276, Anm. 2), dass der Nom. Sg. im North. meist auf *-e*, daneben auch auf *-a* endige. In Lindisf. ist *-a* entschieden im Übergewicht. — Auch in Rushw. nimmt *eorðo* eine Sonderstellung ein; das Wort ist hier noch vollständiger erstarrt, als in Lindisf. weil sogar der Gen. Sg. auf *-o* ausgeht. Die belegten Formen sind: Nom. *eorðo* Mc. 4, 28 (2). Acc. *-o* Mc. 4, 5. 8, 26 etc. Dat. *-o* Mc. 6, 47 etc. (15) u. *-u* Mc. 4, 31 (2). Gen. *-o* Mc. 4, 5 etc. (5); fehlerhaft ist *corð* L. 4, 5.

Accusativ.

asca Mc. 6, 11 (2). — *ðæcela* L. 15, 8. — *almesse* L. 12, 33; *-a* L. 11, 41. — *heorte* Mc. 7, 19 (2) u. *-a* Mc. 8, 17 (2).

— *nedre* L. 11, 11 (2). — *swiopa* J. 2, 15. — *tunga* Mc. 7, 33. — *widwe* L. 21, 2. — *wise* L. 17, 24 (3) u. *-a* L. 15, 7. Auch in Rushw. zeigt das Wort ws. *side* Eigentümlichkeiten in Bezug auf den Endungsvocal: Acc. Sg. *sido* J. 20, 25. 27; Nom. Pl. *sidu* L. 12, 35. Ebenso Acc. Sg. *eago* L. 11, 52.

Dativ.

asca L. 10, 13. — *fæfne* L. 1, 27. — *heorte* Mc. 7, 21 etc. (9). — *sunna* L. 21, 25. — *wica* L. 18, 12.

Genitiv.

heorta Mc. 3, 5 etc. (3) u. *-e* L. 15, 1. — *tunga* Mc. 7, 35. Eine Endung *-es* ist nicht belegt.

Plural.

Nom. Acc.

culfra J. 2, 16 (2). — *heorta* L. 1, 17. — *nedre* Mc. 16, 18 (2). — *plætsa* L. 10, 10 (2). — *tito* L. 11, 27. — *widuwe* L. 4, 25.

Genitiv.

culfra L. 2, 24. — *palmana* J. 12, 13. — *widwa* L. 20, 47 u. *-ana* Mc. 12, 40.

Dativ.

heortum, plæsum, swiopum.

Anm. In Rushw. ist das Wort »Ostern« offenbar Plural. Die Belege sind: N. A. *eostru* Mc. 14, 1. 12 etc. (9) u. *eostro* J. 18, 39. — Gen. *eastra* L. 2, 41; *eostro* J. 13. 1; *eostrana* J. 18, 28 u. *— una* Mc. 14, 12. — Dat. *eostrum* J. 2, 13 etc.

V. *Vereinzelte consonantische Stämme.*

1. *boc.*

Lindisfarne. Nom. *boc.* M. 1, 1. 16. 20 (3). — Acc. *boc.* M. 5, 31. 19, 7 etc. = Dat. *(of, on) boec* L. 20, 42 etc. (4); daseben *(on, in) boc* Mc. 12, 26. L. 3, 4. Man könnte in den zuletzt genannten Belegen Accusative sehen, falls nicht im Gegenteil *boc* die schon übliche Dativform war, und *boec* nur auf Schreibertradition beruht. — Plur. Nom. Acc. *boec* J. 21, 25. Mpf. 1, 13. 2, 11. — Gen. *boca* Mpf. 4, 1, woneben die schwache Form *bocana* Mpf. 9, 12. — Dat. *bocum* Mpf. 1, 9 etc.

Rushworth. N. A. *boc* Mc. 10, 4 etc. — Dat. *boec* L. 20, 42. J. 20, 30. — Plur. N. A. *boec* J. 21, 25. — Dat. *bocum* M. 12, 26 etc.

2. *burg.*

Lindisfarne. N. A. *burg* Mc. 2, 1 etc. (10) u. *burug* M. 5, 14 etc. (18). — Dat. *byrig* M. 1, 3. 2, 1 etc. (40). — Gen. (?) *ðæræ burge* Lpf. 2, 1. — Plur. N. A. lautet ausnahmslos *burgas* M. 9, 35. 10, 15 etc. — Gen. *ðara buriga* L. 4, 26. — Dat. *burgum* M. 10, 5. 11, 1 etc.

Rushworth. Nom. *burug* L. 4, 29 etc. (6); *byrug* J. 5, 2. — Acc. *burug* Mc. 10, 46 etc. (5); *burg* L. 19, 1 (2) u. *burig* J. 12, 1. — Dat. *byrig* Mc. 5, 20. 6, 45 etc. (22); *burge* J. 5, 2. — Gen. (?) *ðære burge* L. 11, 30. — Plur. Gen. *ðara burga* L. 4, 26. — Dat. *burgum* L. 17, 29.

3. *cu.*

Rushworth. Gen. Pl. *cyna* (boum) L. 14 19.

4. *ea.*

Lindisfarne. Nom. Plur. *ea* (flumina) M. 7, 25.

5. *næht.*

Lindisfarne. Nom. *næht* J. 9, 4 etc. — Dat. *næht* M. 2, 14. 28, 13 etc. — Gen. *næhtes* M. 14, 25 etc. (3) Ein Compositum liegt wohl vor in *næht wacan* (noctis vigilia) Mcpf. 3, 13. — Plur. Gen. *næhta* M. 4, 2 (2). — Dat. *næhtum* M. 12, 40.

R u s h w o r t h. Nom. *næht* J. 9, 4 etc. — Dat. *næht* Mc. 4, 27 etc. (12) u. *naht* J. 7, 50. — Plur. Dat. *næhtum* L. 21, 37.

6. Die Verwandtschaftsnamen.

a) *dohter*.

L i n d i s f a r n e. Nom. *dohter* M. 9, 18 etc. — Dat. *doehter* M. 21, 5. L. 12, 53 (3) u. *dohter* Mc. 7, 26. 29. — Plur. N. A. *dohtero* L. 23, 28. — Dat. *dohterum* L. 1, 5.

R u s h w o r t h. Nom. *dohter* Mc. 5, 23 etc. — Dat. *doehter* Mc. 7, 26. 29. Plur. Dat. *dohtrum* L. 1, 5.

b) *moder*.

L i n d i s f a r n e. N. A. *moder* M. 1, 18 etc. — Dat. *moeder* M. 15, 4, 5. Mc. 6, 24. 7, 11. L. 7, 15. 12, 53 und *moder* M. 14, 8. 11. Mc. 6, 28. 7, 10. J. 19, 26. — Gen. *moderes* L. 1, 15. 7, 12. J. 3, 4. 19, 25; *modres* M. 19, 12. Mpf. 19, 19; *moederes* Lpf. 4. 5; *widues moder* (viduae matris; vom Glossator wohl missverstanden) Lpf. 5, 11. — Plur. N. A. *modero* Mc. 10, 30. Die Angaben bei Sievers, § 285, Anm. 4, sind somit in einigen Punkten zu berichtigen.

R u s h w o r t h. N. A. *moder* Mc. 3, 31 etc. — Dat. *moeder* Mc. 6, 24. 28. 7, 10. 11. 12. — Gen. *moeder* L. 1, 15 u. *modor* J. 3, 4. — Plur. Acc. *moder* Mc. 10, 30.

c) *swoester*.

L i n d i s f a r n e N. A. *swoester (suoester)* M. 12. 50 etc. (5); *soester* L. 10, 40. — Gen. *suoester* J. 11, 1. — Plur. N. A. *suoestro* Mc. 6, 3. 10, 29 etc. (5). *soestra* M. 19, 29; *suoester* M. 13, 50.

R u s h w o r t h. N. *swester* Mc. 3, 35. L. 10, 39 etc. — Gen. *swester* J. 11, 1. — Plur. N. A. Mc. 6, 3. 10 etc. (4); *swestro* J. 11, 3.

III.

Schlussbemerkungen.

In den beiden vorhergehenden Abschnitten habe ich die altnorthumbrischen Texte in Bezug auf die Schwankungen des Nominalgeschlechts und die Flexion der Feminina durchmustert. Es bleibt nunmehr übrig die zerstreuten Züge der Untersuchung in grösster Kürze zusammenzufassen.

Die Sprache der Glosse Lindisfarne zeichnet sich im allgemeinen durch zahlreiche Inconsequenzen und eine weitgehende Regellosigkeit in der Wiedergabe der Sprachlaute und Formen aus. Das Nominalgeschlecht ist den grössten Schwankungen unterworfen; mit Ausnahme der Wörter, deren natürliches Geschlecht deutlich ausgeprägt ist und mit dem grammatischen Geschlecht übereinstimmt, giebt es nur wenige Substantiva, die ein festes grammatisches Genus aufweisen. Vor allem bemerken wir, dass die Ableitungssilben, die z. B. im Westsächsischen regelmässig ein bestimmtes Geschlecht bedingen, in Lindisfarne eine derartige Kraft nicht mehr besitzen. Die Schwankungen gehen so weit, dass man fast geneigt wäre, dem Glossator alles lebendige Gefühl für das grammatische Geschlecht abzusprechen. Die Sprache der Hs. Lindisfarne nimmt in dieser Beziehung einen sehr vorgerückten Standpunkt ein: sie ist schon weit auf dem Wege, der zu den neuenglischen Genusverhältnissen führt.

Die Declination der Feminina weicht in der Sprache von Lindisfarne von dem gemeinaltenglischen und westsächsischen Usus vielfach ab. Mit Ausnahme einiger altertümlichen Überreste, deren es in jeder Sprache eine grössere oder kleinere Anzahl giebt,

scheinen die Feminina sämmtlicher Declinationsklassen denselben Flexionstypus ausgebildet und durchgeführt zu haben, dessen Hauptzüge ich im vorhergehenden verschiedene mal hervorzuheben gesucht habe. Im Singular fallen der Nominativ und der Accusativ formell zusammen. Es ist dies ja auch im Westsächsischen der Fall bei den *i*- Stämmen, welche bei der northumbrischen Entwickelung ohne Zweifel von Einfluss gewesen sind. Der eigentliche Ausgangspunkt dieser Ausgleichung von Nominativ und Accusativ ist jedoch meines Erachtens in der Flexion der Masculina und Neutra zu suchen. Da man bei diesen ohne irgend welche Unterscheidung von Subjects- und Objectscasus auskam, lag es ja sehr nahe die Unterscheidung auch im Femininum aufzugeben. — Der Dativ dagegen bewahrt seine Endung; hier wird dieselbe ja durch die Analogie der Masculina und Neutra geschützt. Ausserdem ist die functionelle Bedeutung des Dativs im Sprachbewusstsein schärfer ausgeprägt als die des Accusativs. Es sind aber doch einzelne Spuren von Zusammenfall des Dativs mit dem Nominativ und Accusativ vorhanden, ein Vorgang, der sich in der Entwickelung des Nordenglischen jedenfalls bald vollzog.

Ausser allem Zweifel steht die Beeinflussung des Genitiv Singular der Feminina von Seiten der Masculina und Neutra. In der Grammatik der Sprache von Lindisfarne kann die Regel aufgestellt werden, dass der Genitiv Singular sämmtlicher Substantiva die Endung *-es* zeigt. Die Ausnahmen, welche die Regel in der Glosse erleidet, beruhen wahrscheinlich nur auf traditioneller Festhaltung an der älteren Schriftsprache; es kommt mir nämlich höchst unwahrscheinlich vor, dass einunddasselbe Wort in derselben Mundart den Genitiv Singular bald mit der Endung *-es*, bald mit der Endung *-e* gebildet hätte. Die Durchführung der Endung *-es* ist ein für die Sprache von Lindis-

farne sehr charakteristischer Zug, der mehr als alle anderen — vielleicht mit Ausnahme der Geschlechtsschwankungen — den vorgerückten Standpunkt dieses Denkmals beleuchtet.

Im Plural weicht Lindisfarne von dem gemeinaltenglischen Usus weniger ab. Bemerkenswert ist jedoch die Beliebtheit der dunklen Vocale *(-o, -a)* in der Endung der Nominativ-Accusativ. Man hat darin nach Sievers den Einfluss der schwachen Declination zu spüren. Der Genetiv Plural zeigt dieselben Schwankungen zwischen starker und schwacher Form, die im Westsächsischen vorkommen. Der Dativ Plural ist von allen Casus der einzige, der seine herkömmliche Endung fest und unveränderlich bewahrt.

Die Sprache der Glosse Rushworth [2] hat im strengsten Gegensatze zu Lindisfarne das grammatische Geschlecht der Substantiva mit wenigen und geringen Ausnahmen bewahrt.

Der Accusativ Singular der langsilbigen *â-* Stämme (und der *jâ-* Stämme) unterscheidet sich wie im Westsächsischen durch die Endung *-e* von dem Nominativ. Diese Unterscheidung zwischen Nominativ und Accusativ hat Rushworth auch in die *i-* Declination eingeführt, wo sie historisch keine Berechtigung hat.

Der Genetiv Singular hat seine alte vocalische Endung beibehalten. Die Zahl der Ausnahmen ist verschwindend.

Überhaupt zeichnet sich Rushworth durch grössere Consequenz sowohl des Laut- als des Formensystems aus. Die Sprache dieser Handschrift ist viel conservativer als die von Lindisfarne. Während das Paradigma der Feminina in Lindisfarne — wenigstens im Singular — fast ans Neuenglische erinnert, hat es in Rushworth noch im wesentlischen dieselbe Gestalt wie im klassischen Westsächsisch.

Über das gegenseitige Verhältnis der Mundarten von Lindisfarne und Rushworth, ist, so viel ich weiss, noch keine Untersuchung angestellt worden. Sievers (Ags. Gramm.[2] § 2, Anm. 3) und Sweet (History of English Sounds, § 347) behaupten, dass die Glosse Rushworth[2] nur eine Abschrift der Glosse Lindisfarne sei. Dass diese Behauptung nicht begründet ist, hoffe ich durch die vorhergehende Untersuchung dargelegt zu haben. Die sprachlichen Eigentümlichkeiten der Glossen sind viel zu ausgeprägt, als dass man in der einen nichts als eine Abschrift der anderen sehen könnte.

Etwas eingehender hat sich der Herausgeber der Texte, W. W. Skeat, über die Sprache derselben geäussert. In der Vorrede zum Evang. Marci bespricht er genauer einige Punkte aus der Sprache von Lindisfarne. Über die Glosse Rushworth sagt er (S. XXXII): »It is hardly necessary to say more of the Rushworth Gloss than that it represents the same dialect in a slightly later form, and presents similar terminations. Yet it has some peculiarities of its own, . . . and the general system of terminations simplified, so that the grammar of the Rushworth gloss becomes much more regular than that of the other». In der Vorrede zum Evang. Johannes (S. XIV) behauptet Skeat, dass Owun (der Glossator von Rushworth[2]) aus dem Nordlande gebürtig sei; »his copy of the Lindisfarne Ms.», sagt er, »is evidently more decidedly and consistently northern than the original, and is thus of some value in investigating the progress of the northern tongue, of which the remains are so scanty». Skeats Ansicht, dass Rushworth das Flexionssystem Lindisfarne gegenüber vereinfacht habe, kann ich nicht beistimmen. Im Gegenteil scheint es mir unleugbar, dass gerade Lindisfarne durch Ausgleichungen verschiedenster Art sich dem neuenglischen Zustande beträchtlich nähert. Eine andere Sache

ist es, dass die Schreibung in Lindisfarne durchgehend nachlässig ist. Man darf jedoch meines Erachtens nicht in jeder Kleinigkeit der Schreibung einen Reflex der Mundart des Schreibers sehen, muss aber in den Schwankungen der Schrift die festen Züge derselben zu entziffern suchen.

Einen grösseren Zeitunterschied zwischen den Glossen Lindisfarne und Rushworth zu statuieren ist nach den Ausführungen Skeats in seinen Vorreden nicht möglich. Es bleibt somit übrig, die Verschiedenheiten der Sprache durch die Annahme verschiedener Heimat der Glossatoren zu erklären. Skeat scheint den Dialekt von Rushworth als den nördlicheren zu betrachten. Wenn man aber, wie er es thut, den Verfall des alten Formensystems als ein Hauptmerkmal der nördlichen Mundart ansieht, müsste man meines Erachtens vielmehr in dem Glossator von Lindisfarne den Vertreter des äussersten Nordens im englischen Sprachgebiet sehen. Wie es sich damit verhält, bleibt dunkel. Es steht aber fest, dass zwischen Lindisfarne und Rushworth bedeutende sprachliche Differenzen existieren, aus deren Durchforschung für die altenglische Grammatik und die Geschichte der englischen Sprache vielleicht interessante Gesichtspunkte zu gewinnen wären.

Uno Lindelöf.

Lauttexte und ihre Verwertung im fremdsprachlichen Unterricht.

I.

Die Reformer, die in den Achtzigerjahren unseres Jahrhunderts weder Zeit noch Kräfte sparten, um den Unterricht in den neueren Sprachen zweckmässiger zu gestalten, können heut zu Tage mit berechtigtem Stolze auf die Früchte ihres Reformstrebens blicken. Die meisten ihrer Forderungen sind europäisches Gemeingut geworden und bilden die Grundpfeiler des modernen Sprachunterrichts: die inhaltlich zusammenhängende Lektüre ist in den Mittelpunkt des Unterrichts getreten und hat den frühern Alleinherrscher, die Grammatik, von ihrem Throne gestürzt und ihr die Stellung eines dienenden Gliedes im Sprachunterricht angewiesen. Und durch die Lektüre ist ferner dem Unsinn der bunt zusammengewürfelten Sätze und dem nicht minder grossen Unsinn des Übersetzungssystems im Anfangsunterricht ein Ende gemacht worden. Die lebende, gesprochene Sprache ist in den Vordergrund getreten, während die tote, d. h. die geschriebene Sprache ihr Platz gemacht hat, und jetzt

nur eine untergeordnete Stellung einnimmt. Es wird darum auch, wenigstens in der Theorie, allgemein anerkannt, dass nicht der Buchstabe, sondern der Laut, also die wirkliche, im Munde der Menschen lebende Sprache, den Ausgangspunkt des fremdsprachlichen Unterrichts bilden soll.

Der Unterricht in einer lebenden Sprache hat zunächst die Aufgabe, den Schüler in die Aussprache einzuführen. Dass es so sein muss, wird im Allgemeinen überall anerkannt. Nur herrscht in Betreff der Art und Weise, wie diese Aufgabe am zweckmässigsten gelöst werden kann, bei weitem keine Einstimmigkeit unter den Lehrern. Besonders ist in den letzten Jahren eine Frage in den Vordergrund gedrängt und lebhaft erörtert worden: die Frage, ob es nützlich sei eine Lautschrift d. h. Texte in phonetischer Transkription im fremdsprachlichen Anfangsunterricht anzuwenden. Zwei Parteien stehen hier einander schroff gegenüber. Die eine, leider die Mehrheit der Pädagogen umfassend, verhält sich auf Grund theoretischer Erwägungen ablehnend gegen die Lautschrift und bricht einfach den Stab über die jahrelange, redliche Arbeit so vieler Männer, welche die Erziehung der Jugend ernst nehmen; und dieses Stabbrechen erlaubt sie sich ohne sich auf irgend welche eigene Erfahrung zu stützen. Die andere Partei, eine anfangs kleine Schaar, welcher sich aber täglich neue Lehrerkräfte anschliessen, tritt auf Grund angestellter Versuche für die Lautschrift ein. Es gehören zu jenem Häuflein die berühmtesten der Reformer, die dem Sprachunterricht ungemein grosse Dienste geleistet, und durch die von ihnen befolgte Methode die glänzendsten Resultate gewonnen haben, ein Kühn, Walter und Klinghardt in Deutschland, Jespersen in Dänemark, Passy in Frankreich — um nur einige zu nennen. Und ein jeder von diesen Lehrern wird sicherlich den Worten Passy's beipflichten, die er vergange-

nen Sommer vor der Neuphilologenversammlung zu Kopenhagen äusserte, nachdem er von seiner elfjährigen Erfahrung mit englischen, französischen, deutschen und spanischen Lauttexten gesprochen hatte: »Nu kan jeg sige, at jeg aldrig vil undervise i et sprog uden lydskrift; og jeg tænker, at alle de, som vil pröve tingen praktisk, vil komme till samme beslutning».

Praktische Rücksichten sind es also, welche die Reformer bewogen haben, im Anfangsunterricht sich der Lauttexte zu bedienen. Es soll, ihrer Ansicht nach, die Lautschrift das gleichzeitige Lernen vieler verschiedenen Sachen verhüten, und dazu noch eine, Schülern und Lehrern Zeit ersparende Stütze des Ausspracheunterrichts sein.

Während [1]) verhältnismässig kleine Forderungen in Bezug auf die Muttersprache an den Schüler gestellt werden — die Sprache beherrscht er mündlich beim Eintreten in die Schule, und zum Lesen- und Schreibenlernen giebt man ihm geraume Zeit, fordert also nicht, er solle gleichzeitig die Sprache sprechen, schreiben und lesen lernen — verlangen wir von unseren Schülern, unter denen wohl auch 10 jährige sich befinden, sie sollen im Lernen der fremden Sprache eben das leisten, was von dem Unterricht in der Muttersprache nie gefordert werden kann. Statt unsere Schüler zu zwingen, zu gleicher Zeit z. B. französisch sprechen, lesen und schreiben zu lernen, müssten wir uns dem Wege des Unterrichts in der Muttersprache zuwenden, um nicht die Kinder mit dem gleichzeitigen Lernen so vieles Verschiedenen zu quälen.

Gewissermassen können die ersten zwei Jahre oder wenigstens das erste Jahr des Unterrichts in der fremden Sprache mit

---

[1]) Siehe: O. Badkes Kritik von E. Koschwitz »Neufranz. Formenlehre» in »Phonetische Studien» Band II.

der vor dem Beginn des Schulunterrichts liegenden Zeit verglichen werden, in welcher das Kind sich die Muttersprache nur mündlich aneignet. Bekanntlich lernen die Kinder in dieser Zeit schon oft einen ganzen Schatz von Kinderreimen, Gedichten und Erzählungen, die sie nur mündlich aus dem Gedächtnis hersagen. Soll nun bei dem Unterricht in den fremden Sprachen derselbe Weg eingeschlagen werden — und die ganze Reformbewegung geht in dieser Richtung — so muss auch hier mit solchen Stoffen mündlich angefangen werden. Es muss folglich der Schüler im Anfangsunterricht ebenso wenig von der gewöhnlich sehr schweren und bei weitem nicht lautähnlichen Orthographie der fremden Sprache wissen, wie das Kind beim Erlernen seiner Muttersprache von der schriftlichen Wiedergabe derselben weiss.

Wenn nun auch folglich die Methode der Erlernung der Muttersprache als die einzig natürliche, auch bei der Erlernung der Fremdsprache angewandt wird, gestaltet sich die Arbeitsweise des Lehrers und Schülers dennoch anders als die des Kindes und seiner Umgebung. Während das Kind, wenn es zu sprechen anfängt, in der Regel nur die Laute einer Sprache — bei uns wohl oft zweier Sprachen, der schwedischen und der finnischen — von allen Personen seiner Umgebung hört, und folglich allmählich und unbewusst nachahmend seine Sprachorgane an die Laute der Muttersprache gewöhnt, verhält es sich ganz anders mit dem Schüler, der eine Fremdsprache lernen soll. Seine Sprachorgane haben sich an das Lautsystem der Muttersprache gewöhnt; in seiner Umgebung spricht in der Regel niemand anders als der Lehrer die Fremdsprache; nur wenige Stunden in der Woche hört er sie sprechen, und ebenso selten hat er Gelegenheit, sich selbst in ihren Lauten zu üben. Da nun die Erlernung der fremdsprachlichen Laute durch das stete

Hören und Sprechen der Muttersprache gehemmt und erschwert wird, muss an die Stelle der unbewussten Nachahmung eine bewusste treten. Und jene bewusste Nachahmung kann nur so bewirkt werden, dass der Schüler an der Hand des Lesestoffes die Verschiedenheiten der Laute seiner Muttersprache und derjenigen der fremden Sprache kennen lernt. Der Lehrer muss also ohne sich in ein weitläufiges phonetisches Theoretisiren zu verlieren, die Schüler auf die Eigentümlichkeiten des fremdsprachlichen Lautsystems, je nachdem sie in dem von ihm gesprochenen Satze sich finden, aufmerksam machen, und die fremden Laute sorgfältig und wiederholt üben, also nötige Artikulationsgymnastik anwenden. Weil eben Erzielung einer guten Aussprache die erste Aufgabe des Unterrichts ist, muss der Lehrer bemüht sein, alles was dazu beitragen kann, die Lautnachahmung zu fördern, in den Bereich seines Unterrichts zu ziehen. Von diesem Gesichtspunkt aus betrachtet, ist die Lautschrift ein hervorragendes Mittel zur Erreichung einer guten Aussprache, indem sie einerseits dem Schüler die Möglichkeit bietet, zu kontrolliren ob er wirklich richtig gehört hat, andererseits ihm zu einer vortrefflichen Stütze wird, mit deren Hülfe er zuhause das in der Schule lautlich geübte leicht wieder ins Gedächtniss zurückrufen kann.

Um dem Leser klar zu machen, wie sich ein phonetisch geschulter Lehrer im Anfangsunterricht der Lautschrift bedienen würde, erlaube ich mir, hier das erste »La salle d'école» benannte Prosastück aus dem französischen Elementarbuch von Söderhjelm-Tötterman zur Besprechung aufzunehmen. Ich setze voraus, dass der Text mit lautähnlicher Umschrift gedruckt ist, und dass dabei hauptsächlich die Lautzeichen der phonetischen Zeitschrift »Le maître phonétique» angewandt sind.

Der Lehrer liest den ersten Satz vor: nu-sɔm-a-le'kɔl (nous sommes à l'école). Nachdem er den Satz übersetzt, sich also davon überzeugt hat, dass die Schüler den Satz verstehen, geht er zur Zergliederung desselben über, um die Schüler auf die darin enthaltenen Laute aufmerksam zu machen. Bei dieser Zergliederung greift er zur Lautschrift, um das Gehörte zu veranschaulichen, oder mit andern Worten, um den vom Gehör aufgefassten Laut gleichsam zu photographiren und somit dem Schüler vor die Augen zu stellen. Jeder Laut wird von ihm, sobald vom Laute im Worte die Rede ist, durch das entsprechende Lautzeichen an die Tafel geschrieben. So entsteht allmälich und immer als »Photographie» des ausgesprochenen Lautes und Wortes an der Tafel folgendes Lautbild: nu-sɔm-a-l-e'kɔl, wo alle Zeichen ausser dem ɔ dem Schüler von früher her bekannt sind und ihm folglich keine Schwierigkeit machen werden. Jetzt geht er an der Hand des Lehrers zum Sprechen des ganzen Satzes über, wobei er lernt, dass, wenn in der Umschrift die Wörter durch Bindestrich [1]) verbunden sind, sie zusammen gesprochen werden müssen, als bildeten sie nur ein einziges Wort. So lernt er ferner, dass im Satze die letzte Silbe des letzten Wortes stärker ausgesprochen werden soll, oder mit anderen Worten, dass der Satzaccent auf jener Silbe ruht, welches in der Umschrift durch ein ' bezeichnet wird. Er wird also gleich vom ersten Satze an in ordentlichem französischem Satzsprechen geübt. — Und damit ist die Vorbereitung des Satzes fertig. Der Lehrer kann getrost das endgültige Lernen

[1]) Im »maître phonétique» wird zwar nicht, wie ich es zu haben wünschte, Bindestrich zwischen alle Wörter des Satztaktes angewandt; doch sind die Wörter innerhalb des Satztaktes nahe an einander gedruckt, während der Abstand zwischen den Satztakten verhältnismässig gross ist.

des Satzes den Schülern als Hausaufgabe überlassen; die Schüler werden den Satz nun frei und unbehindert aus ihrem Buche zuhause lesen und lernen, ohne sich in den Zeichen zu täuschen und den Satz falsch auszusprechen, weil eben jedes Zeichen nur einen entsprechenden Laut angiebt.

Anders verhält es sich, wenn ein gewöhnlicher Text dem Unterricht zu Grunde gelegt wird. Folgt ein Lehrer einmal der neuen Methode, die vom Laut ausgeht, muss er die lautliche Zergliederung der Wörter und des Satzes ebenso vornehmen wie derjenige Lehrer, der die Lauttexte anwendet. Nur kann er sich der grossen Hülfe der Lautschrift nicht bedienen, sondern es müssen die Schüler die gelernten Laute nur im Kopfe behalten, ohne sie zu sehen. Lautschrift kann er an die Tafel nicht schreiben, denn sie würde die Schüler, die noch in derselben Stunde die orthographische Form des Satzes lesen müssen, nur durch das Zweierlei verwirren. Auch kann der Satz beim Zergliedern nicht in gewöhnlicher Orthographie an die Tafel geschrieben werden, weil da Laut und Schrift nicht nach einander, sondern vielmehr gleichzeitig den Schülern vorgeführt werden, und eine Gefahr daraus entstehen muss, dass er eines hört, das andere, und zwar ein ganz anderes, sieht, also das Lautbild im Kopfe, das Schriftbild vor den Augen hat.

Der Lehrer hat also die Zergliederung des Satzes in Wörter und Laute vornehmen müssen, ohne irgend welchen Nutzen vom Auge des Schülers, diesem sonst so wirksamen Hülfswerkzeuge, ziehen zu können. Wenn die Zergliederung fertig ist, muss er, statt, wie der Lehrer, der sich der Lautschrift bedient, zur Zergliederung des folgenden Satzes übergehen zu können, einen grossen Schritt rückwärts thun, und den im Buche befindlichen Satz mit dem ausgesprochenen Satze vergleichen. Es muss der Schüler dabei lernen: dass der u Laut in *nous* von zwei

Buchstaben *ou* bezeichnet wird; dass jenen Buchstaben noch ein *s* angehängt wird; das in *sommes* drei Buchstaben *mes* keinen Laut bezeichnen (also auch dass *sommes* nicht mit doppeltem sondern einfachem m gesprochen werden muss); dass über *a* ein Zeichen ` ist; dass in *l'école* zwischen *l* und *é* ein Apostroph ist; dass über *é* ein Zeichen ´ ist; dass der k Laut mit *c* bezeichnet wird; schliesslich, dass das *e* am Ende des Wortes keinen Laut bezeichnet. Natürlich muss ausserdem, da das Schriftbild so ganz vom Lautbilde verschieden ist, das Lesen und Einüben des Satzes mehr Zeit nehmen als bei der Lautschrift. Erst wenn der Lehrer ganz davon überzeugt ist, dass das Lautbild in das Gedächtnis fest geprägt ist, dass also der Schüler das Schriftbild nicht zuhause falsch ausspricht, kann er weitergehen und den zweiten Satz etwa zur selben Zeit beginnen, wo der erstgenannte Lehrer schon einen grossen Theil desselben zergliedert hat, und bald zum dritten übergehen kann.

Im zweiten Satze: dã-nɔtr-e'kɔl il-j-a plyz'jœ:r-'kl*a*:s (dans notre école il y a plusieurs classes), der in der schon genannten Weise zergliedert und Laut für Laut an die Tafel geschrieben wird, hat der Schüler fünf neue Lautzeichen zu lernen: das ˜, das allen Nasalvokalen gemeinsam ist, das z, das œ und das *a*, sowie die :, die den langen Vokal angeben. Wenn nun auch dieser Satz dem Schüler einige neue Lautzeichen vorführt, bereitet er ihm verhältnismässig geringe Schwierigkeit in Betreff des Satzsprechens, da die ihm schon vom ersten Satze her bekannten Binde- und Accentzeichen angeben, einerseits, welche Wörter zusammen ausgesprochen, andererseits, welche betont werden sollen. Ausserdem braucht er nicht zu wissen: dass in *dans* das *n* da ist, um den Nasalvokal zu bezeichnen, dass *s* nur ein Zeichen ohne entsprechenden Laut ist; dass in *notre* ein, keinen Laut bezeichnendes *e* angehängt werden muss;

dass in *il y a* der j Laut mit *y*, der vom früheren Satze bekannte Laut a hier nicht wie im ersten Satze mit *à* sondern mit blossem *a* bezeichnet wird; dass in *plusieurs* der y Laut mit *u*, der z Laut mit *s* (bei *sommes* hat er gehört, *s* bezeichne den s Laut: also muss hier die Regel zu Hülfe kommen: *s* = z zwischen Vokalen), der j Laut mit *i* (in *il y a* wurde derselbe Laut mit *y* bezeichnet), der œ Laut mit zwei Buchstaben *eu* bezeichnet wird, und schliesslich, dass ein *s* angehängt werden muss, um die Mehrzahl anzugeben. In *classes* stösst er auf ein *a;* das hat er früher für den a Laut gebraucht, jetzt muss er sich erinnern, dass es hier einen ganz andern Laut, den ɑ Laut bezeichnet; ferner sieht er den s Laut hier durch zwei *ss* bezeichnet (in *sommes* nur von einem *s;* in *plusieurs* hatte das *s* einerseits den z Laut, anderseits keinen Laut bezeichnet). Dabei wird der Schüler im Satzsprechen weder durch Bindestrich, Accent oder Längezeichen unterstützt. Er muss sich also immer nur auf das Gedächtnis verlassen. Und wie zuverlässig ist das Gedächtnis des Kindes, besonders wenn es mit so vielem Verschiedenartigen belastet wird? [1]).

Im folgenden Satze: nu-sɔm-ɑ̃-prəˈmjɛːr (nous sommes en première) lernt der Schüler die Laute und respektiven Zeichen ə und ɛ kennen. Dann folgt im Satze: la-sal-d-eˈkɔl ɛ-ˈgrɑ̃ːd; ɛl-ɛ-ˈlɔ̃ːg, ˈlarʒ-e-ˈoːt (la salle d'école est grande: elle

---

[1]) Es wird mir wohl von Seiten vieler Pädagogen erwidert, man müsse alles Teoretisiren aus dem Anfangsunterricht verbannen, also auch nicht Laut- und Schriftbild mit einander vergleichen, sondern nur vom Schüler fordern, er solle zuhause auswendig lernen wie die Wörter geschrieben werden. Ist aber dieses Belasten des Gedächtnisses viel besser als das von mir oben beschriebene? Wird denn das Kind etwa schneller die Orthographie lernen, wenn der Lehrer ihm keine Anknüpfungspunkte, d. h. keine Regeln giebt? Es scheint mir, die Überbürdung bleibe im grossen Ganzen dieselbe, welchen Weg man auch hierbei einschlagen möge.

est longue, large et haute) nur das ʒ als neues Zeichen. Im folgenden Satze: ɛl-a-œ̃-pla'fõ e-œ̃-plã ʃe (elle a un plafond et un plancher), ist gleichfalls nur ein neues Zeichen, das ʃ. Die folgenden drei Sätze, von denen zwei recht lang sind, bieten kein neues Lautzeichen; der vierte hat in: bwɑ (bois) das w Zeichen neu (ganz neu ist es zwar weder dem finnisch- noch dem schwedischsprechenden). Dann folgen *acht* Sätze ohne irgend welches neue Lautzeichen. Im neunten kommt das ɥ im Worte: ɛsɥi (essuie) vor. Damit ist das erste, verhältnismässig lange Stück im Lesebuch durchgenommen. Der Schüler hat nur noch zwei fremde Lautzeichen in der Zukunft zu lernen: ø in: dø (deux) und ɲ in: egratiɲe (égratigner), welches letztere erst im achten Stück vorkommt; wohl aber sieht er die im ersten Stück gelernten Zeichen unaufhörlich vor seinen Augen, immer in derselben Form, immer denselben Laut wiedergebend. So kommen z. B. in dem kleinen, aus acht kurzen Zeilen bestehenden Gedicht »Compter» die dem Schüler nicht aus der Muttersprache bekannten Lautzeichen folgendermassen vor: das Nasalvokalzeichen ˜ kommt 7 Mal vor; z, œ, ɛ = 3 Mal, w, ʒ, ɑ = 2 Mal und ø, ɥ, ə, = 1 Mal. Wenn nun ein so kurzes Stück jene Zeichen so oft zeigt, wie viel öfter müssen sie nicht in den längeren Stücken vertreten sein? Dass der Schüler bei dieser steten Wiederholung, bei diesem steten Vordieaugenstellen sehr bald die fremden Zeichen vollständig beherrscht, scheint mir keinem Zweifel unterworfen. Und dann muss es ihm ein Leichtes sein, die an der Hand des Lehrers in der Schule durchgenommenen Stücke auf eigene Hand zuhause durchzunehmen und zu lernen. Dabei wird er unaufhörlich an die richtige Aussprache der Laute und Wörter, ebensowie an das richtige Satzlesen erinnert, weil eben jedes Zeichen in ihm die Vorstellung des entsprechenden Lautes erweckt, und er keiner

orthographischen Regeln bedarf, um den Satz richtig aussprechen zu können. Der Lauttext ist ihm gewissermassen ein Lehrer, der ihm die Fehler nicht zu korrigiren braucht, weil er sie verhütet.

Aus dem Obengesagten geht hervor, dass, wenn die Schüler im Anfangsunterricht ein Lehrbuch haben sollen — und ohne Buch würde die ganze Arbeit auf die Schule fallen, wodurch bei grossem Zeitverlust verhältnismässig wenig gelernt würde — Lauttexte als vielfach leichter und einfacher den Texten mit herkömmlicher Orthographie vorzuziehen sind:

1) weil sie jeden Laut durch ein einziges entsprechendes Zeichen, das immer denselben Laut bezeichnet, wiedergeben, während die gewöhnliche Schrift in buntem Durcheinander einerseits sehr oft einen Laut mit zwei, sogar zuweilen mit drei Bustaben bezeichnet, andererseits wieder einen Buchstaben bald zur Bezeichnung eines, bald eines andern, dritten, vierten Lautes anwendet;

2) weil sie folglich keiner einzigen jener mehr oder weniger verwickelten Regeln bedürfen, deren bei der gewöhnlichen Orthographie der Schüler sich immer erinnern muss, damit er gleich beim Lesen wisse, hinter welchen verschiedenen Buchstaben sich dieser oder jener Laut versteckt, und sofort die Regeln zur Anwendung bringe;

3) weil diejenigen phonetischen Lautzeichen, die nicht zugleich Schriftzeichen der Muttersprache sind, verhältnismässig wenige sind und unaufhörlich wiederholt werden, so dass der Schüler die Lautschrift in viel kürzerer Zeit als die konventionelle Schrift vollständig beherrscht und selbständig lesen kann, ohne wiederholte Aussprachefehler zu begehen;

4) weil die Lautschrift das Satzlesen in ungemein hohem Grade erleichtert, während die herkömmliche Schreibweise mit

Ausnahme der Interpunktion kein einziges Mittel besitzt, ein gutes Satzlesen zu fördern. Im Vorhergehenden ist schon gesagt worden, von wie grossem Nutzen der Bindestrich und das Accentzeichen in der Lautschrift sind, indem sie in jedem Satze das Zusammengehörige und das Betonte dem Schüler anschaulich darstellen. Auch andere Dienste als die obengenannten leistet die Lautschrift dem Satzsprechen, indem sie den Schüler ohne irgend welche Schwierigkeit mit sehr wichtigen Eigentümlichkeiten des fremdsprachlichen Satzsprechens vertraut macht. Eine solche Eigentümlichkeit ist im Französischen das gewissen Gesetzen unterworfene Weglassen oder Beibehalten des ə Lautes in kurzer offener Silbe. Die konventionelle Schreibweise hat in jenen Silben immer ein *e;* folglich muss der Schüler beim Lesen sich immer der Regeln erinnern. Die Lautschrift dagegen bezeichnet natürlich den ə Laut wo das Satzsprechen es fordert, sonst aber nicht. Der Schüler gewöhnt sein Ohr an jenes harmonische Weglassen oder Beibehalten und kommt ohne Mühe zu gutem Satzsprechen, wie es vom Franzosen gefordert wird. Einige Beispiele mögen hier folgen:

cherche *le* livre	ʃɛrʃ-*lə*-li:vr
voici *le* livre	vwasi-*l*-li:vr
Paul *te* craint	pəl-*tə*-krɛ̃
tu *te* plains	ty-*t*-plɛ̃
je ne *te* le dis pas	*ze*-n-*tə*-l-di-pɑ
je *ne* te *le* dis pas	zə-*n*-tə-*l*-di-pɑ
une *pe*tite fille	yn-*pə*tit-fi:j
la *pe*tite fille	la-*ptit* fi:j
une *fe*nêtre	yn-*fə*nɛ:tr
deux *fe*nètres	dø-*fn*ɛ:tr

Wie sehr die Lautschrift das Satzsprechen erleichtert, wird ferner ein Blick auf die englische Sprache zeigen. Wie bekannt, werden in der Aussprache des Südengländers, also in der heutzutage immer gewöhnlicher werdenden englischen Aussprache, viele unbetonte Vokale im Satze zum Neutralvokal ə. Während nun die Lautschrift die Aussprache des Satzes, folglich auch die durch das Satzsprechen erlangten Veränderungen der Vokale in ə genau angiebt, giebt das Schriftenglisch die Wörter nur in ihrer unveränderlichen Form, welches das richtige Aussprechen des Satzes keineswegs erleichtert. Es möge folgender Satz aus Sweet's »*Primer*» als Beispiel dienen:

əi v ə ·kraun əv brait reiz̀, ənd əi send əut məi reiz evriwhεə (I've a great crown of bright rays, and I send out my rays everywhere). Die Wörter əi, ə, əv, ənd, əut, məi, haben, wenn betont, verschiedene Vokale, (bezeichnet durch i a o y), welche aber in sämtlichen hiergenannten Wörtern in ə übergehen.

Auch in anderer Weise ist die Lautschrift die Vermittlerin eines guten Satzsprechens. Es wird durch sie im Französischen die s. g. Bindung im engeren Sinne wesentlich erleichtert, indem im Texte immer, wo gebunden werden soll, die volle gebundene Form, sonst aber die kürzere steht.

Vergleiche: *lez* elε:v = *les* élèves
le mε:tr = *les* maîtres.

Wenn nun auch das Binden des Artikels und Hauptworts an der Hand der Schriftsprache verhältnismässig leicht ist, giebt es ja sehr viele Fälle, deren sich der Schüler nicht ebenso leicht erinnert und wo er folglich das Binden unterlässt, was natürlich bei dem Lesen der Lauttexte nicht geschehen kann.

Im Englischen kommt dasselbe vor, wenn ein *r* am Schlusse eines Wortes ausgesprochen und mit dem folgenden Worte verbunden werden soll, z. B.:

fər əi meik = *for* I make
fə dɔgz dount həət = *for* dogs don't hurt.

5) Das Einführen der Lauttexte würde, abgesehen davon dass es, wie oben dargelegt worden ist, die Arbeit des Schülers erleichtern und mit geringerem Zeitaufwande bessere Aussprache und richtigeres Auffassen der gehörten und gesprochenen Sprache vermitteln würde, auch die Mühe des Lehrers verringern. Denn hat der Schüler einmal die Laute der Fremdsprache unterscheiden gelernt, fällt es ihm nicht schwer, an der Hand des Lauttextes, der ihm eine genaue, anschauliche Darstellung der respektiven Laute giebt, ohne grosse Hülfe des Lehrers die Einzellaute und die Sätze gut auszusprechen. Der Lauttext nimmt faktisch dem Lehrer einen grossen Teil der Arbeit mit der Aussprache ab. Statt gezwungen zu sein — wie bei der konventionellen Orthographie — dem anfangenden Schüler die Sätze zu wiederholten Malen vorzusprechen, unaufhörlich die, infolge der bunten Schreibweise entstehenden Fehler zu korrigiren und wieder zu korrigiren, immer dieselben Regeln zur Anwendung zu bringen — also unablässig zu wiederholen und zu korrigiren, — statt dieser steten, ermüdenden, mündlichen Mahnung, richtig zu sprechen, giebt der Lehrer in dem Lauttexte dem Schüler ohne Worte eine unablässige und ebenso kräftige Mahnung, sowohl bei dem Lesen in der Schule als auch, und besonders, bei dem Lernen zuhause, wo der Schüler das berichtigende Wort des Lehrers nicht hört. Eben weil er den lautlichen Satz in seinem Buche photographirt sieht, geben ihm die Lautzeichen schon im Voraus, ehe er den Laut aus-

spricht, die Berichtigungen, die sonst mündlich vom Lehrer nach dem falschen Sprechen gegeben werden. Eigentlich kann also nicht von einem Korrigiren der Fehler, wohl aber von einem Verhüten derselben gesprochen werden.

Eine Frage, die mehrfach Gegenstand der Erörterung gewesen ist, ist die folgende: Wie lange sollen lauttreue Texte in der Schule angewandt werden? Während einige Reformer die Ansicht vertreten, dass Lauttexte nur so lange gebraucht werden müssen, bis die Laute eingeübt sind, also einige Wochen, einen Monat vielleicht mit einer Stundenzahl von ungefähr 4 in der Woche, fordern andere den Gebrauch der Umschrift so lange, bis die Schüler mit dem gewöhnlichen Wortvorrate der fremden Sprache vertraut geworden sind. Auf Grund der grös seren Schnelligkeit, mit welcher der Unterricht bei lauttreuen Texten vorschreiten kann, würde also bei uns, in unsern Mädchenschulen mit Schülerinnen von 10—11 Jahren etwa nach dem Verlaufe von anderthalb bis zwei Jahren zur gewöhnlichen Orthographie übergegangen werden. In den Schulen, wo der Unterricht der Fremdsprachen später anfängt, könnten die Lauttexte etwa im Verlaufe des zweiten Semesters des ersten Jahres durch die gewöhnliche Schrift ersetzt werden. Mir scheint es jedenfalls das rätlichste, nicht die Lautschrift aufzugeben, bevor der Schüler eine gute und fest eingewurzelte Aussprache der Fremdsprache und einen genug grossen Wortvorrat erlangt hat, um an einem leichten Gespräch des Lehrers teilnehmen und einen in Lautschrift gedruckten Text ohne vorhergehendes Vorbereiten lesen und verstehen zu können. Dann kann getrost zur herkömmlichen Orthographie übergegangen werden. Es wird dabei wohl am besten sein, so zu verfahren, wie Passy es bei seinem Unterricht zu thun pflegt, und wie er es den in Kopenhagen versammelten Neuphilologen in folgenden Worten

darstellt: »Saa tager læreren en tekst, eleverne kjender vel, næsten udenad, og lader dem se den i vanlig ortografi. De mindes om meget, de gjætter paa det de har glemt; alt i alt læser de teksten let og rigtig. Saa kommer en anden tekst, de kjender lidt mindre; det gaar ogsaa vel. Man fortsætter saa nogen tid; derefter tager man tekster, som eleverne ikke kjender, men som indeholder bare kjendte ord; og man ser, at eleverne endnu læser rigtig. Saa er sagen afgjort; lydskriften kan nu forlades, og meget snart glemmes den; men det som ikke glemmes, er den gode udtale, det grundige kjendskap til talesproget, som eleverne nu ved lydskriftens hjælp besidder».

Ein Vorwurf, der die Anwendung der Lautschrift von Seiten ihrer Gegner trifft, ist, dass der Schüler in der Orthographie immer schwanken werde, wenn er zuerst Lautschrift angewandt hat. Hierzu versichern die Freunde der Lautschrift auf Grund mehrjähriger Erfahrung, es sei nur wenig Gefahr da für Verwechselung der beiden Schriften. Die spätere Erlernung der Orthographie falle nicht schwer, weil der Schüler den Laut bereits fest besitzt und jetzt nur an die Schrift zu denken brauche. Bei seinem, im Vergleich mit dem Anfänger weit vorgeschrittenen Verständnis, eigne er sich deswegen das orthographische Zeichen leicht an, interessire sich auch weit mehr dafür, als der Anfänger, der bei der bisher gewöhnlichen Methode nur durch das Vielerlei der lautlichen, orthographischen und sprachlichen Schulung erschreckt wird. Und wenn es auch eintreffen würde, dass der Schüler im Laufe der nächsten Monate nach dem Erlernen der Orthographie z. B. *roze* für *rose, thiif* für *thief, leit* für *leid* schreiben würde, können solche Schreibfehler viel leichter ausgerottet werden als eine schlechte Aussprache. Ist man etwa unsicher, wie ein Wort geschrieben werden soll, kann man es in dem ersten besten Wörterbuch

nachschlagen; fehlerfreies Aussprechen wird aber nie und nimmer durch ein Wörterbuch gegeben. Nimmt man es denn ausserdem so übel, wenn noch in der dritten und vierten, ja wohl zuweilen auch in noch höheren Klassen die Rechtsschreibung der Muttersprache recht vieles zu wünschen übrig lässt?

Ferner wird von den Gegnern der Lautschrift dieselbe verworfen, weil bei ihrer Anwendung der grammatikalische Unterricht auf die gesprochene und nicht auf die geschriebene Sprache sich gründen muss. Es würde dieses etwa eine Menge unklarer, verwirrender Regeln und Ausnahmen in den Anfangsunterricht bringen. Darauf antworten die Reformer etwa folgendermassen: wo giebt es mehr Regeln und Ausnahmen als in der gewöhnlichen Grammatik? Man möge nur z. B. das Kapitel der Verbkonjugation, das der Mehrzahl der Substantive und das der weiblichen Adjektivformen im Französischen, wie sie von der Schrift- und der Lautgrammatik behandelt werden, vornehmen, um einzusehen, wie viel einfacher die letztgenannte ist. Es fallen ja eben in ihr alle die verschiedenen Buchstabenendungen, die die Schriftsprache belasten, weg. So hat das Präsens der Verben auf e *(-er)* nur *zwei* Endungen (1, 2 pers. plur. = õ, e) und nicht die *fünf* der Schriftsprache, das Imperfekt drei statt fünf u. s. w. Die Mehrzahl der Substantive wird nur durch die Form des Artikels gegeben (ausser den Subst. auf al, die o in der Mehrzahl haben); von verschiedenen Regeln, wann *s*, wann *x* gebraucht werden soll, weiss die Lautgrammatik nichts. Das Geschlecht der Adjektive, jenes bunte Kapitel der Schriftgrammatik, wird in der Lautgrammatik in wenige Regeln gefasst, wobei das historische Princip in ungezwungenster Weise zur Geltung kommt, indem die längere, historisch richtigere Form, nämlich die weibliche, zum Ausgangspunkt gewählt wird. — Wie viel einfacher die englische Grammatik

wird, wenn sie von der Lautsprache ausgeht, hat Sweet in seinen berühmten Lehrbüchern deutlich genug gezeigt. Wie einfach die Flexionen sich im Englischen auf dem Boden der Laute gestalten, hat unter anderen Vietor im folgenden klar gemacht, wo er sagt, der Schüler lerne an der Hand verschiedener Regeln ganz Gleichartiges, als sei es von einander himmelweit verschieden, ohne zu ahnen, »dass genau die nämliche dreiteilige Bildung:

ez nach den Zischlauten z s ž š, z. B. *foxes*
z „ andern tönenden Lauten als z und ž, z. B. *dogs*
s „ „ tonlosen „ „ s „ š, z. B. *cats*

nicht nur beim regelmässigen Plural, sondern auch beim Genitiv der Einzahl und der nicht regelmässig gebildeten Mehrzahl, und endlich bei der 3 pers. sing. ind. präs. zur Anwendung kommt, und dass mit Hinzunahme der durchaus analogen präteritum- und partizipialbildung durch

ed nach den Lauten d und t, z. B. *ended*
d „ andern tönenden Lauten als d, z. B. *loved*
t „ „ tonlosen „ „ t, z. B. *asked*,

der Form auf *ing*, der Komparation *(er, est)* und der Adverbialbildung *(ly)* der ganze regelmässige Flexionsapparat zusammengestellt ist».

Nachdem ich in dem Vorhergehenden darzustellen versucht habe, warum und in welcher Anwendung die Lautschrift dem Anfangsunterricht als wichtige Stütze dienen kann, will ich einen Blick auf die Lehrbuchlitteratur, die sich phonetischer Texte bedient, werfen. Ich wage dieses zu thun, weil genannte

Litteratur bei uns verhältnismässig wenig bekannt ist und ich folglich hoffen darf, unseren Lehrern, die sich möglicherweise für einen Versuch mit Lauttexten interessiren würden, durch jene Übersicht einen Dienst leisten zu können.

II.

Die meisten Lauttexte enthaltenden Lehrbücher bieten Zweierlei: 1) sie sollen zunächst Studirende und Lehrer mit der vom gebildeten Eingeborenen in natürlicher Rede wirklich gesprochenen Fremdsprache bekannt machen, und 2) sie sollen zu Unterrichtszwecken in der Schule verwendet werden. Es ist leicht zu ersehen, dass praktische Gründe die Verfasser von Lehrbüchern veranlasst haben jenes Zweierlei in einem Buche zu verbinden. Sie müssen eben den Studirenden, ja oft sogar auch den Lehrer gewissermassen erst bilden, ihm also Gelegenheit geben seine in der Schule vernachlässigte Aussprache mit Leitung der Lauttexte zu verbessern oder jedenfalls zu kontrolliren. Hat er dieses gethan, so wird er auch beim Unterricht die Lauttexte zu Hülfe nehmen, und somit verhüten, dass die jüngere Generation mit derselben doppelten Arbeit mit Aussprachelernen und späterem Flicken der schlechten Aussprache belastet werde. In der Zukunft, wenn die Lautschrift hoffentlich überall dem Anfangsunterricht als Grundlage dienen wird, fällt selbstverständlich jener Zweck der lautlichen Schulung des Lehrers durch Lauttexte weg, weil ein jeder Lehrer schon in seiner Schulzeit die Sache abgemacht hat.

Von den Lehrbüchern, die sich zur Anwendung im Anfangsunterricht eignen, sind an erster Stelle zu nennen: fürs Englische der »Primer of spoken english» vom be-

rühmten englischen Neuphilologen und Phonetiker, Professor *Henry Sweet,* sowie die »Elémans d'anglais parlé» von dem in phonetischen Kreisen wohlbekannten französischen Phonetiker *Paul Passy;* fürs Französische das »Elementarbuch des gesprochenen Französisch» von *Franz Beyer* und *Paul Passy,* ebenso wie das kleine Elementarbuch des bekannten dänischen Neuphilologen *Otto Jespersen* »Fransk Begynderbog». Das Deutsche ist verhältnismässig stiefmütterlich behandelt worden; es hat kein »Elementarbuch des gesprochenen Deutsch» aufzuweisen, sondern muss sich vorläufig mit den für englische Kinder von *Franz Lange* herausgegebenen »Hey's Fabeln für Kinder» begnügen. Hoffen wir, dass diesem Mangel möglichst bald abgeholfen und dem Deutschlernenden eine eben so zuverlässige Quelle des gesprochenen Deutsch gegeben werde, wie sie dem Französisch- und Englischlernenden Sweet und Passy gegeben haben. Es lebt ja doch in Deutschland der Mann, dem eine solche Arbeit ein Leichtes wäre, der tüchtige Kenner seiner Muttersprache, der weit berühmte Professor *W. Victor,* der durch seine kühne Streitschrift »Der Sprachunterricht muss umkehren» mit einem Schlage die neue Methode der Spracherlernung begründete.

Die vier obenerwähnten Lehrbücher des Englischen und Französischen haben natürlich sehr vieles gemeinsam weil sie eben hauptsächlich dasselbe Stadium des Unterrichts betreffen, näml. den Anfangsunterricht. Die Verf. haben darum ihr Augenmerk besonders darauf gerichtet, dass die Texte leicht und unterhaltend seien. Sie haben eine Menge im grossen Ganzen sehr gut gewählter Kinderreime und kleiner niedlicher Gedichte unter die Prosastücke verteilt. Die Wahl der letztgenannten zeugt ebenso von der vieljährigen Erfahrung der tüchtigen Pädagogen, die mit den Bedürfnissen ihrer kleinen Schüler wohl vertraut

sind. Den Forderungen der heutigen Pädagogik gemäss greifen die Verf. keck ins tägliche Leben hinein und machen ihre kleinen Leser mit allem vertraut, was sich innerhalb des beschränkten Gesichtskreises des Kindes befindet. Schule und Haus, Arbeit und Spiel wird ihnen vorgeführt in Lesestücken, deren Form, in den ersten Stücken leicht, stufenweise schwerer wird, ohne von der Alltagssprache abzuweichen. Manche anziehende kleine Geschichtchen und Gespräche, die sich unter den beschreibenden Stücken finden, machen den Inhalt nur abwechselnder, und bieten somit dem Lehrenden und dem Lernenden einen reichen und anziehenden sowie nützlichen Lesestoff.

Was die grössere oder geringere Schwierigkeit des Stoffes betrifft, so gehören die Bücher Passy's und Jespersen's einerseits und das «Elementarbuch» und der »Primer» andererseits zusammen. Es scheint mir eben der Prosastoff der beiden letztgenannten im Durchschnitt (in Beyer-Passy nicht inbetreff des Inhalts wohl aber der Form) für ältere Schüler sich besser zu eignen, während die Bücher Passy's und Jespersen's dem kleinen Anfänger verhältnismässig leichteres Material bieten. Die Kürze der meisten Stücke neben der leichten und kurzen Form der Sätze machen jene Bücher zu einer leichten und anziehenden Anfangslektüre für die 10—12 jährigen, ohne jedoch zu verhindern, dass sie mit grossem Nutzen von dem ältern Schüler gebraucht werden können. Das Buch Jespersen's scheint mir von allen den hier genannten Lehrbüchern das zu sein, das am leichtesten und schnellsten verbreitet werden dürfte, weil es schon von der achten Seite an neben der phonetischen Transkription den herkömmlichen Text bietet. Es können also auch Lehrer, welche die Lautschrift an der Seite der gewöhnlichen Schrift und gleichsam als Erklärung der letztgenannten, anwenden wollen, sich dieses Buches mit grossem Vorteil bedienen. Für die

Verbreitung des »Begynderbog» in Finnland und Schweden ist dadurch gesorgt, dass Dr. A. Wallensköld beschlossen hat eine für schwedische Schulen bestimmte Bearbeitung desselben zu veröffentlichen.

Auch in Bezug auf die Lautschrift kann obengenannte Zweiteilung der vier Bücher in Frage kommen. Das »Elementarbuch» und der »Primer» geben die vollkommen lauttreue Alltagsaussprache des ungezwungen sprechenden Eingeborenen, die anderen eine mehr gepflegte Aussprache, die es sich nicht erlaubt alle die Verkürzungen und Lautveränderungen der Alltagssprache wiederzugeben.

Die Lauttexte Sweet's haben einerseits einen Sturm von Unwillen, andererseits viel Lob geerntet. In der Vorrede des »Primer» erklärt der Verf. seine Absicht sei gewesen eine »phonetische Photographie« des gebildeten Londoner Sprechenglisch, wie es sich einerseits vom vulgären und provincialen Englisch, anderseits vom litteraren Englisch unterscheidet, zu geben. «Sweet's Sprache», sagt einer seiner Kritiker, «und zwar nicht nur Aussprache sondern auch Phraseologie und Syntax, ist nicht vulgär, aber wohl *gebildet-nachlässig*». Und weil eben die Sweet'schen Texte in naturgetreuer Gestalt die natürliche Umgangssprache, oder besser gesagt, »die Sprache, zu der die gebildete Sprache natürlicherweise werden muss bezw. werden kann, wenn man nicht sorgfältig spricht», wiedergeben, ist seine Sprache von vielen Seiten, besonders von Nord- und Mittelenglischer Seite streng getadelt und «Cockney-English» genannt worden. Wenn auch jene Kritiken unzweifelhaft in ihrem »edlen» Eifer, die Sweet'schen Texte für falsch und unbrauchbar zu erklären, zu weit gegangen sind, muss dennoch zugegeben werden, dass jene Texte wohl manches bieten, das nicht in die Schule hinein passt. Dass z. B. Verkürzungen der Formen von

have und *be* regelrecht vorkommen, wie *is* in z oder s, *am* in *m*, *I have* in *əiv* u. s. w., dass *and* vor Kons. zu *ən*, *to* zu *t*, *were* zu *wə* verkürzt werden, wird kein heutiger Lehrer des Londoner Englischen verkennen. Weniger nachahmenswerth erscheinen Verkürzungen wie *əd* statt *would*, *ə* statt *of*, *uw* statt *hwo* (im allgemeinen scheint mir das *h* zu oft weggelassen zu sein z. B. *im* für *him*, *ij* für *he*, *disaatnd* statt *disheartened*) *n* statt *and*, *oul* statt *old*, alterirte Formen des verneinten *do* wie *doum blijv* (don't believe) *doun nou* (don't know) *doum maind* (don't mind) u. s. w. Unzweifelhaft sind die genannten und eine Unmasse anderer hier nicht aufgezählter von der Satzphonetik bedingter Formen ungemein interessant und lehrreich, zudem sie *nicht vulgär* sondern wirklich vom gebildeten Südengländer in der ganz freien Rede gebraucht werden; aber dass sie von Anfängern, besonders von der Schuljugend fremder Nationen nachzuahmen seien, das kann meines Erachtens in Zweifel gestellt werden.

Auf der Leiter, die vom Rednerfranzösisch bis hinab zum ungezwungensten Kolloquialfranzösisch führt, nehmen Beyer und Passy bisher fürs Französische wie Sweet fürs Englische, die niedrigste Stufe ein, indem sie in ihrem Elementarbuche eine für den Schulunterricht allzu treue Photographie des in natürlicher Rede wirklich gesprochenen Französisch dem Schüler bieten. Ausser Verkürzungen, die einem jeden, der die französische Umgangssprache in Frankreich gehört hat, als sehr natürlich und vollkommen der schnellen Rede entsprechend vorkommen, wie das Wegfallen der Endung rə vor einem Konsonanten z. B. nɔt vil (*notre ville*), mɛt fino (*maître Finot*), die Form i für *il* (i-rsã:bl, *il ressemble*) vla für *voilà*, das Auslassen der Negation *ne* (s-ɛ rjɛ̃, *ce n'est rien*) u. s. w. enthält das Elementarbuch eine Menge Verkürzungen und alterirter For-

men, die in der Schule wenigstens nicht gelernt werden sollten. Es sind solche z. B. iltɔsi (*il est aussi*) pαttafɛ (*pas tout à fait*) epi (*et puis*), wie auch die zahlreichen durch Assimilation gewonnenen Formen, die, wie matɛ̃-*t*-prɛ̃tã (*matin de printemps*) gu*d*-d-o (*goutte d'eau*) po*f* pəti (*pauvre petit*) und andere, uns eigenthümlich vorkommen.

Die obengenannten Einwendungen gegen die radikale Art Sweet's und Beyer-Passy's die gesprochene Sprache wiederzugeben, haben keineswegs den Zweck die vortrefflichen Lehrbücher aus dem Unterricht zu verscheuchen. Im Gegentheil bin ich der Meinung, dass sie mit grossem Erfolg von einem Lehrer gebraucht werden können, der es versteht, die grössten Verschiedenheiten zwischen gepflegter und ungezwungener, wohl auch zuweil nachlässiger Alltagssprache aus den Texten zu beseitigen. Es haben ja auch die Verf. des »Elementarbuchs» recht oft unten an der Seite die vollständigere Form statt der im Stücke angewandten alterirten Form gedruckt, also gleichsam damit dem Lehrer die Art und Weise angedeutet, in der er seine Veränderungen vorzunehmen hat. Und mit Vorsicht angewandt werden sowohl der «Primer« wie auch Beyer-Passy's »Elementarbuch» zu dem vorzüglichsten gehören, das bisher auf dem Gebiete der Lehrbuchlitteratur erschienen ist. Dass jedenfalls eine treuere Wiedergabe der schnell und vollkommen ungezwungen ausgesprochenen Alltagssprache kaum zu denken ist, wird nicht in Zweifel gesetzt. Und damit ist auch den obengenannten Büchern ihr Platz als ursprünglichste und zuverlässigste Quelle angewiesen, woraus der mit dem Französischen oder dem Englischen vertraute Fremde nur zu schöpfen braucht um die Alltagssprache in der ihr am treuesten nachgebildeten Form kennen zu lernen. Den Werth der beiden Bücher erhöhen noch die den Texten beigefügten Grammatiken einer-

seits des gesprochenen Englisch, andererseits des gesprochenen Französisch, denen bis auf den heutigen Tag keine Lautgrammatik gleichgestellt werden kann[1]).

Unter den Lehrbüchern, die Lauttexte für den Anfangsunterricht bieten, können ferner genannt werden: das 1888 erschienene Büchlein von *W. Fick* »Materialien für den Anfangsunterricht im Englischen» und die schon erwähnten »Hey's Fabeln für Kinder» mit phonetischer Transkription herausgegeben von *Franz Lange*. Die Texte der beiden Bücher gleichen einander darin, dass sie alle die Form des gereimten Gedichtes haben. Das englische bietet mehrere lyrische Gedichte, das deutsche 40 reizende kleine Fabeln, die wegen ihrer leichten Form und ihres der Kinderwelt angemessenen Inhalts kleinen Anfängern Lust zum Lernen einflössen. Die Aussprache ist, wie sie es bei Gedichten zu sein pflegt, eine nicht ganz kolloquiale, weshalb sich auch die obengenannten Bücher gut für den Anfangsunterricht eignen. [2])

Unter den Lehrbüchern, die eigentlich nicht für den Schulgebrauch bestimmt sind, wohl aber neben einem Lehrbuch mit gewöhnlichen Texten in der Schule angewandt werden können, um den Schülern das Gesprächsfranzösisch und

---

[1]) Auch der »Begynderbog» und die »Elémans d'anglais parlé» enthalten einen kurzen Abriss der Lautgrammatik. Die Grammatik des »Elementarbuch des gesprochenen Englisch» von *Sweet*, ist dieselbe wie im »Primer». Andere Lautgrammatiken, die sich aber noch nicht von der geschriebenen Sprache haben losmachen können, sind die »Neufranzösische Formenlehre» von *E. Koschwitz* und der »Précis d'orthographe et de grammaire phonétiques» von *L. Clédat*.

[2]) Einen recht grossen Schatz von abwechselnden und anziehenden Texten bietet das »Introduction to the study of Phonetics» von *Laura Soames*. Unglücklicherweise ist aber die phonetische Transkription eine ganz und gar verfehlte, welches der Verbreitung des Buches schadet.

-englisch zu lehren, ist die Dialogenlitteratur zu nennen. Den Anstoss zu jener Litteratur gab im Jahre 1886 der früh verstorbene bekannte Vertreter der neusprachlichen Reform *Felix Franke* in seinen »Phrases de tous les jours». Das kleine Buch, das eine Sammlung idiomatischer Redensarten der französischen Umgangssprache in sowohl phonetischer Transkription als auch in gewöhnlicher Orthographie bietet, und mit einem Ergänzungsheft versehen ist, hat sehr grossen Erfolg gehabt, und liegt heutzutage schon in der 4:ten Auflage vor.

Dieser Erfolg beruht einerseits darauf, dass das Buch eine wahre Fundgrube idiomatischer Redensarten ist, aus der der Fremde ohne besondere Mühe das Material schöpfen kann, das ihm unumgänglich nötig ist, wenn er an einem Gespräch mit einem eingeborenen Franzosen teilnehmen will, ohne gezwungen zu sein, jeden Satz durch wörtliches Übersetzen aus der Muttersprache zu bilden. Die Verbreitung der »Phrases» ist aber auch unzweifelhaft der massvollen Weise, in welcher Franke die Alltagssprache wiedergiebt, zuzuschreiben. Wenn auch nicht in Zweifel gezogen werden kann, dass Beyer-Passy weit genauer die schnell gesprochene Umgangssprache »photographiren» als es Franke gethan hat, kann andererseits nicht geläugnet werden, dass jenes vorsichtigere, allzu viele alterirte Formen scheuende Wiedergeben manche Fremde, sogar manche Lehrer bewogen hat, sich dieses nützlichen Hülfsmittels zu bedienen. Auch scheint die Thatsache, dass der orthographische Text gleich nebenbei gegeben ist, nicht wenig zur Verbreitung des Büchleins beigetragen zu haben. Es hat wohl auch das Ergänzungsheft, das die Übersetzung der Texte ins Deutsche, ebensowie manche Erklärungen enthält, seinen Anteil an dem Erfolg der »Phrases».

Der Name *Jespersen's* ist mit dem Frankes eng verbunden. Kurze Zeit nach dem Erscheinen der »Phrases» gab Jespersen

nämlich ein Ergänzungsheft zu den Dialogen Frankes in dänischer Sprache heraus, und machte dadurch das Buch in Dänemark bekannt. Später hat er die neuen Auflagen der »Phrases» herausgegeben, wobei er kleinere Verbesserungen vorgenommen hat, ohne jedoch der Arbeit seines verstorbenen Freundes ihren ursprünglichen Charakter zu nehmen. Ferner hat sich Jespersen ein grosses Verdienst bei der englischen Bearbeitung des Frankeschen Buches erworben. Im Jahre 1890 hatte es *E. Th. True* unternommen, die »Phrases» unter dem Namen »Everyday Talk» ins Englische zu übertragen, um somit der englischen Jugend das Studium derselben zu erleichtern. Da jedoch das Buch von vielen Nichtengländern als eine Quelle der englischen Umgangssprache gebraucht wurde, wünschte der Verf. es jenem Zwecke noch mehr entsprechend zu machen, weshalb er die neue Auflage mit phonetischer Transkription versah und ihr den Namen »Spoken English» gab. Die Redaktion des Buches wurde Jespersen anvertraut, der demnach nicht nur für die Umschrift sondern auch für die im Ganzen unbedeutenden Veränderungen im Texte verantwortlich ist. Jene Veränderungen, die von einer genauen Kenntnis der englischen Umgangssprache zeugen, wurden ganz natürlich durch die verschiedene Denk- und Ausdrucksweise der beiden Völker bedingt. Die Aussprache, die den Texten zu Grunde liegt, ist die des gebildeten Südengländers. Dass Sweet's berühmte Wiedergabe der südenglischen Umgangssprache die hauptsächlichste Quelle gewesen ist, wird in der Vorrede angedeutet. Doch hat Jespersen hie und da auf Grund persönlicher Erfahrungen, Aenderungen der Sweet'schen Aussprachsweise vorgenommen. Im grossen Ganzen verhält sich die Aussprache des »Spoken English» zu Sweet's Aussprache wie die Frankes zu Beyer-Passy's (doch ist der Unterschied nicht so gross): sie giebt ein weniger genaues Bild der unge-

zwungenen englischen Umgangssprache, hat aber vielleicht eben darum mehr Aussicht, in weiteren Kreisen verbreitet zu werden.

Das dritte Buch, welches die Dialogenlitteratur auf dem Gebiete der Lauttexte repräsentirt, sind die »English Dialogues» von *C. H. Jeaffreson* und *O. Boensel.* Auch die Verf. dieser Dialoge haben den gewöhnlichen Text und die phonetische Transkription nebeneinander gestellt, um das Verstehen und Lesen des Buches zu erleichtern. Ihr Leserkreis ist unter Studirenden und wohl auch unter jungen Lehrern zu suchen. Für die Schule ist der Stoff zu schwer gehalten, und dem Gesichtskreis des Kindes zu fremd. Dem älteren Leserkreise aber, dem es geboten wird, kann das Buch zu grossem Nutzen sein, sowohl wegen des guten idiomatischen Englisch als auch wegen der recht gut wiedergegebenen Aussprache des Südengländers.

Mit den letzterwähnten Dialogen sind wir zu den Lehrbüchern gekommen, die für den strebsamen Selbstlerner, der das Schulalter hinter sich hat, und die Fremdsprache schon von früher her kennt, bestimmt sind. Auf dieser Stufe begegnen wir zwei Büchern, die zu dem berühmtesten und vorzüglichsten gehören, was auf dem Gebiete der Lauttextlitteratur geboten ist: das »Elementarbuch des gesprochenen Englisch» von *Henry Sweet* und das »Français parlé» von *Paul Passy.*

»Ein Buch von geradezu epochemachender Bedeutung» nennt im »Litteraturblatt für germ. und rom. Philologie», der Recensent A. Schröer das »Elementarbuch des gesprochenen Englisch». Und epochemachend ist das anderthalb hundert Seiten umfassende Büchlein, dessen erste Auflage im Jahre 1885 erschien, in der That gewesen. Denn abgesehen davon, dass es das »standard-work» des gesprochenen Englisch geworden ist, hat es als die erste wertvolle Arbeit seiner Art, den Anstoss zu derjenigen heutigen Lehrbuchlitteratur gegeben, die sich auf

die gesprochene Umgangssprache gründet, und diese in lautlicher Umschrift wiedergiebt.

Der Verf. sagt in seiner Vorrede, das Büchlein sei dazu bestimmt, als Einführung sowohl in das linguistische als in das rein praktische Studium des gesprochenen Englisch zu dienen. Die Texte, auf die er sein Hauptaugenmerk gerichtet hat, sind grösstenteils aus in England bekannten populären Arbeiten entnommen, und so einfach wie möglich gehalten, sowohl was den Inhalt als was die Form betrifft. Auf die beschreibenden Stücke folgen 10 Seiten sogenannter »Colloquial sentences» (alltägliche Redensarten), die den Lernenden auf die Gespräche vorbereiten sollen, die in einer Anzahl von 20 Alltagsleben und Treiben, im Hause und im Freien behandeln. Nach jenen Gesprächen, die eine sorgfältige Auswahl der gebräuchlichsten und unumgänglichsten idiomatischen Ausdrücke geben, kommt eine kleine Geschichte »The picnic», und zuletzt das reizende Gedicht von Hood »Past and Present», das der Verf. beigefügt hat, um den vollständigen Übergang in die reine Kunstform zu veranschaulichen.

Wie aus dem eben Gesagten leicht ersichtlich ist, leidet das Buch keinen Mangel an Lesestücken, sondern bietet vielmehr dem Englischlernenden reichen Stoff für seine Studien der englischen Sprache. Dass ausserdem noch das Englisch, das ein so tüchtiger Kenner seiner Muttersprache bietet, echtes Kolloquialenglisch sein muss, versteht sich von selbst.

Ein Vorfwurf, der Sweet's Elementarbuch recht allgemein trifft, ist der beim Besprechen des später erschienenen »Primer» genannte: Sweet habe durch seine Texte, wenn auch nicht eben »Cockney-English», so doch nachlässiges Alltagsenglisch in Europa verbreitet. Da die Sweet'sche Lautsprache schon erörtert worden ist, braucht sie hier nicht Gegenstand fer-

nerer Besprechung zu werden, zumal sie mit höchst unbedeutenden Abweichungen dieselbe in den beiden Büchern ist. Freilich kann sie vom Standpunkte des reiferen Leserkreises des »Elementarbuchs» eher verteidigt werden, als von dem des »Primer».

Das Lesen der Lauttexte des »Elementarbuchs» ist keine leichte Sache und wäre noch schwerer, falls der Verf. nicht vorsichtigerweise den herkömmlichen Text nebenbei gedruckt hätte. Sweet hat näml. alle die zur selben Betonungsgruppe gehörenden Wörter zusammengedruckt, so dass sie im Texte ein einziges Wort bilden. Für das Satzsprechen ist dieses natürlich sehr vorteilhaft, weil die zusammengehörigen Wörter, da sie als ein Wort gedruckt erscheinen, notwendig zusammengesprochen werden, wie sie ein eingeborener Engländer spricht. Aber z. B. den Satz: ai nijdntget apfərəkwotərəvən auə (I need'nt get up for a quarter of an hour) zu entziffern und in die kleinsten Bestandteile zu zerlegen, ist gewiss kein leichtes, sondern kostet dem mit der Lautschrift nicht Vertrauten viel Mühe. Das scheint Sweet auch später eingesehen zu haben; darum hat er wohl im »Primer» die Teilung in Wörter und nicht in Satztakte vorgenommen.

Das »Français parlé» von *Paul Passy*, das in der 3:ten, verbesserten Auflage vorliegt, ist den »Phrases» und dem »Elementarbuch» Sweet's in sofern ähnlich, als es sowohl gewöhnlichen Text, wie auf der gegenüberliegenden Seite auch die entsprechende Umschrift des Textes giebt. Der Text ist jedoch von dem Frankes wesentlich verschieden. Während Franke eine Menge alltäglicher Redensarten dem Lernenden bietet, ist Passy's Buch ein Lesebuch, das den Fremden mit neueren französischen Schriftstellern bekannt, und zugleich mit der Aussprache des gebildeten Franzosen vertraut machen soll. Die

Stücke, wie sie uns in der 3:te Auflage entgegentreten, sind im allgemeinen gut gewählt, und bieten recht grosse Abwechslung, indem einige aus dem Bereiche des täglichen Lebens gegriffen sind, und die Aussprache des Alltagsfranzösischen wiedergeben, während andere, gewähltere, die Aussprache der feierlichen Rede dem Schüler vorführen. Zwischen jenen beiden Extremen, die vom Verf. in jeder neuen Auflage immer besser und richtiger aufgefasst und wiedergegeben sind, und einerseits von dem kleinen Stück aus Labiche's bekanntem Lustspiel »Voyage de Monsieur Perrichon», andererseits von einer glänzenden Rede Mirabeau's vertreten sind, finden sich eine Reihe von Stücken, die ihrer Natur nach ein mehr oder weniger freies Alltagsfranzösisch oder ein gewählteres Rednerfranzösisch bieten. Im grossen Ganzen genommen hat der Verf. es verstanden, durch seine Transkription die Natur des Stückes dem Leser klar zu machen. Während z. B. in dem Stücke Labiche's, das die regellose Umgangssprache, wie sie zwei junge Leute im gegenseitigen unbefangenen Verkehr anwenden, wiedergiebt, zahlreiche Verkürzungen vorkommen, ganze Wörter weggelassen werden, Konsonanten je nach der Natur des folgenden Konsonanten in stimmlose oder stimmhafte verwandelt werden, finden wir z. B. in dem Vortrage Gaston Paris' und besonders in der schon erwähnten Rede Mirabeau's jene Freiheiten nicht, die der alltägliche Verkehr sich erlaubt, die aber mit der feierlich betonten Rede nichts gemein haben. Im grossen Ganzen ist das »Français parlé» ein vorzügliches Buch, das allen Studirenden der französischen Sprache aufs Wärmste empfohlen werden kann, und ihnen wegen des reichen und verschiedenartigen Stoffes sowie der von grosser Einsicht in das Sprechfranzösische zeugenden Umschrift von grossem Nutzen sein kann.

Die deutschen Texte, welche dem Selbstlerner zur Verfügung stehen, sind die Texte der bekannten Bücher *Wilhelm Vietor's,* das eine »German pronunciation» für Engländer, das andere »Die Aussprache des Schriftdeutschen» für Deutsche geschrieben. Die verhältnismässig wenigen Texte bestehen aus Proben aus den deutschen Klassikern z. B. aus Goethes »Faust», Schillers »Glocke» u. a. Die Aussprache des gebildeten Norddeutschen ist von Vietor mit grosser Genauigkeit und Pietät wiedergegeben. Die Texte sind also dem Deutschlernenden ein sehr nützlicher und zuverlässige Führer auf seinem Wege durch das Labyrinth der verschiedenen deutschen Ausspracheweisen, zumal er ruhig sein kann, dass er an der Hand Vietors kein schlechtes oder nachlässiges Deutsch lernt.

Ein Beitrag zur Lautschriftlitteratur, der zwar nicht in der Gestalt eines Lehrbuches auftritt, der aber dennoch in einer Übersicht wie diese nicht fehlen darf, ist schliesslich das Monatsorgan der »Association phonétique», der auch in Finnland bekannte »Maître phonétique». Die Zeitschrift, die seit 1886 in Paris erscheint, wird von *Paul Passy* unter Mitwirkung verschiedener Phonetiker und Lehrer herausgegeben. Die aus einem Druckbogen bestehenden Nummern enthalten Besprechungen neuer Lehrbücher, (auch wissenschaftlicher Arbeiten) besonders auf dem Gebiete der Phonetik und der Lautschriftlitteratur, sowie Berichte über Erfahrungen, die an der Hand der Lauttexte im Unterricht gemacht worden sind. Ausserdem werden in der Zeitschrift Fragen phonetischer Natur von den Mitgliedern der »Association» besprochen, alles dieses ausschliesslich in phonetischer Transkription, wobei die französische, englische und deutsche Sprache abwechselnd angewandt werden. Dem Lehrer und Studirenden ist die Thatsache, dass der ganze Text in phonetischer Umschrift geschrieben ist, von grosser Bedeutung. Die meisten unserer

Lehrer und Studirenden haben ja nur selten Gelegenheit, die fremde Sprache von Ausländern sprechen zu hören, weshalb der Lauttext ihnen gewissermassen den Fremden ersetzt und sie mit den Lauteigentümlichkeiten der Sprache bekannt macht, sowie ihre Fehler korrigirt, indem er ihnen das gesprochene Wort immer vor die Augen stellt. Auch für den, der Texte in seiner Muttersprache geschrieben sieht, kann die Umschrift von gewissem Nutzen sein, weil er durch sie auf persönliche Fehler und Eigentümlichkeiten aufmerksam gemacht wird und sie folglich korrigiren kann.

Die eben aufgezählten Vorzüge machen jedoch aus dem »Maître phonétique» noch keinen eigentlichen Beitrag zur Lehrbuchlitteratur. Damit die Zeitschrift unter diese Rubrik gezählt werden könne, bedarf es des in der Regel am Schluss jeder Nummer befindlichen Abschnittes, welcher den Namen »partie des élèves» trägt. Es enthält dieser »lerners corner» kleine Gedichte und Gespräche, leichte Beschreibungen und kurze Erzählungen, unter denen auch wohl einige Volksmärchen. Dieses Lehrmaterial, das abwechselnd in den drei Kultursprachen Europas dem Leser geboten wird, muss jedem Lehrer willkommen sein, da es einerseits seinen Vorrat an Lesestoff bereichert, andererseits ihm die Sicherheit bietet, jenen Lesestoff in fehlerloser Form seinen Schülern zu vermitteln. Den Verfassern von Lehrbüchern kann ferner der »lerners corner» bei ihrem Sammeln guter Texte vorzügliche Hülfe leisten. Ein Beweis dafür ist das Elementarbuch Beyer-Passy's, dessen Stücke zum grössten Teil solche sind, die zuerst in phonetischer Transkription im »Maître phonétique» veröffentlicht worden sind.

Der »Maître phonétique» sucht seinen Leserkreis dadurch zu erweitern, dass er an der Seite der genannten französischen, englischen und deutschen Texte auch solche in anderen Sprachen

giebt. Besonders sind es die romanischen Sprachen, — unter ihnen wohl am häufigsten die italienische —, die dem Lernenden vor die Augen gestellt werden. Auch hat die Zeitschrift von Zeit zu Zeit Proben aus der Litteratur der nordischen Sprachen gebracht; es sind mitunter sogar kleine Gedichte in unserer schwedischen wie auch in finnischer Sprache transkribirt worden. An der Hand solcher Proben kann der Selbstlerner, dem es schwer fallen würde, sich die Aussprache jener verhältnismässig wenig gesprochenen Sprachen anzueignen, ohne Hülfe eines Lehrers sich mit den Eigentümlichkeiten des fremden Lautsystems vertraut machen.

Wie aus dem Obengesagten ersichtlich ist, bietet die Lautschriftlitteratur — auch ohne die zahlreichen Lautschriftproben, die Beyers, Vietors u. a. Lautlehren beigefügt sind — ein verhältnismässig reiches Lehrmaterial, das bei dem allmälich allgemeiner werdenden Gebrauche der lautähnlichen Umschrift hoffentlich recht schnell einen noch grösseren Umfang erhalten wird.

Hanna Andersin.

———

Über einige Fälle sogenannter formaler Ausgleichung.

Derjenige Forscher, der am kräftigsten darauf gedrungen hat, dass die junggrammatischen Prinzipien nicht nur, wie zum grössten Teil geschehen ist, auf die Laut- und Formenlehre angewandt werden sollten, sondern dass man sich ihrer auch bediene um die syntaktischen Verhältnisse zu beleuchten, H. Ziemer, stellt in seinem überaus anregenden Buche *Junggrammatische Streifzüge im Gebiete der Syntax* (2 Aufl. Colberg 1883, S. 63 ff.) drei Kategorien syntaktischer Analogie auf, nämlich: 1. die formale (formelle) oder Funktions-Ausgleichung, welche darin besteht, dass »zwischen zwei Formen, die sich äusserlich nahe stehen oder in nahe Berührung gebracht werden, deren Funktion aber ursprünglich verschieden sein sollte, sich eine äusserliche Assimilation oder Exaequation» vollzieht, »veranlasst durch die enge Verbindung, Relation oder Beziehung, welche die Ideenassociation zwischen ihnen herstellt» (*audacior quam paratior*); 2. die reale oder Bedeutungs-Ausgleichung, die dann entsteht, wenn eine Form mit ihrem Inhalt in die Begriffssphäre einer andern übergreift (Beispiel bei Ziemer: *pars urbes petunt;* vgl. frz. *la plupart . . . sont*), und 3. die Kombinations-Ausgleichung, die in einer Verbindung der beiden er-

steren besteht oder in einer Erweiterung der zweiten nach der Seite der ersten hin; man könnte auch diese Art von Ausgleichung syntaktische Kontamination nennen (Beisp. bei Z.: *interdico alicui foro* aus *interdico alicui forum* und *intercludo aliquem foro;* vgl. d. *zu guter letzt* aus *zu lezt* und *zu guter letz,* schw. *opp och ut* aus *opp i dagen* und *ut och in* oder vielmehr *in och ut*). In den folgenden Zeilen werde ich die beiden lezteren Arten syntaktischer Analogiebildung ausser Betracht lassen und einige Fälle besprechen, welche unter die erste Kategorie, die der formalen Ausgleichung, fallen. Zuerst jedoch ein paar Worte über Ziemers Behandlung dieser Gruppe.

I.

Ziemer geht von den grammatischen Kategorien aus und teilt darnach die formalen Ausgleichungen in Genus-, Numerus-, Tempus-, |Modus- und Genus verbi-Ausgleichungen. Nur hier und da deutet er im Verlaufe der Darstellung auf einen Unterschied in der Natur der Ausgleichungen hin und seine zusammenfassenden Schlussbemerkungen zeigen, dass er, inbezug auf die Ursachen der formalen Ausgleichungen, zwei Arten ihrer annimmt: so sagt er S. 126 dass die allermeisten der formalen Ausgleichungen sich so zu sagen von selbst machen, sich unbewusst vollziehen, indem einzig die äussere Annäherung zweier Redeformen, ihre Nachbarschaft zu einem Ausgleich die erste Veranlassung wurde, während zu anderen formalen Ausgleichungen die Bedingungen in den Formen selbst gegeben sein mussten, wenn eine Ausgleichung unter ihnen eintreten sollte. Vgl. auch S. 82, 120 f.

Ohne die Berechtigung des von Ziemer angewandten Einteilungsgrundes in Abrede stellen zu wollen, glaube ich doch,

dass sich ein klarerer Überblick über die verschiedenartige Natur der formalen Ausgleichungen hätte gewinnen lassen, wenn man die Einteilung nach den zuletzt angeführten Gesichtspunkten vorgenommen hätte. Freilich würde es sich bei einer solchen Einteilung — besonders wenn man die neueren Sprachen in weiterem Umfange herbeizöge als Ziemer es getan hat — herausstellen, einerseits, dass es nicht immer so leicht ist, die Gründe der formalen Ausgleichungen zu kategorisiren, und andererseits, dass es deren mehr giebt als die zwei von Ziemer festgestellten Arten. Da man aber einmal von dem Wesen der Ausgleichung ausgeht, würde es ohne Zweifel konsequenter sein denselben Einteilungsgrund während der ganzen Untersuchung beizubehalten; auch würde dadurch ein wichtigerer Beitrag zur Frage von den syntaktischen Analogiebildungen im allgemeinen geliefert werden können, als wenn man nur die Ausgleichungen auf verschiedenen Gebieten der Grammatik konstatirt, ohne ihre Erklärung an erster Stelle ins Auge zu fassen.

Ich beabsichtige hier keineswegs eine Untersuchung aller der von Ziemer angeführten zahlreichen Beispiele von diesem Gesichtspunkte aus, ebensowenig wie ich jetzt im Stande bin, meine Auffassung an einem aus den neueren Sprachen zusammengezogenen Materiale zu demonstriren; ich will nur versuchen, einige von Ziemers Beispielen nach diesem Grundsatze in Gruppen zusammenzuführen, eben um zu zeigen, wie sehr die sogenannten formalen Ausgleichungen inbezug auf ihre Ursachen wechseln.

Die erste Gruppe besteht also aus solchen assimilativen Bildungen, welche nur ihrer Nachbarschaft mit anderen stofflich verwandten Formen ihre Ummodelung verdanken. Ich möchte dies m e c h a n i s c h e Ausgleichung nennen. Zu dieser Gruppe rechne

ich mit Ziemer die von ihm angeführten doppelten Komparative und Superlative *audacior quam paratior* — *auf dem möglichst schnellsten Wege,* — *der grösstmöglichste* (viele Beispiele bei Wustmann, Allerhand Sprachdummheiten, S. 62 f; vgl. schwed. *möjligast största* für *största möjliga*) — *nichts ist geeigneter, den Charakter Cäsars treffender zu illustriren*[1]), ferner den Genus-Ausgleich in *Athenae istae sunto*[2]) — *magis pedes quam arma tuta sunt,* den Numerus-Ausgleich in *summis opibus atque industriis,* auch in dem Satze aus Cäsars B. G. *non se hostem vereri, sed angustias itineris, magnitudinem silvarum . . . aut rem frumentariam ut satis commode apportari posset, timere dicebant*, wo das Subj. der von *timere* abhängigen Konstruktion gleichsam in einem Atemzuge mit den vorhergehenden Objekten in Ackusativ gestellt wird, ohne dass man sich noch der Natur der Konstruktion bewusst wäre, (kaum aber bei der Gerundialkonstruktion *sui recipiendi facultas, vestri adhortandi*, *operis faciundi causa* u. s. w. denn ohne Zweifel kann man hier mit besserem Recht annehmen, dass das Gerundium, wie seine Entsprechung in den neueren Sprachen, substantivischen Charakter angenommen hat und dass das Pronomen bezw. Subst. als Gen. Attribut zu ihm steht), weiter der Tempus-Ausgleich

---

[1]) Die drei letzten Beispiele scheint Ziemer von den ersten sondern zu wollen, indem er diesen eine gewissermassen grössere psychologische Berechtigung zuerteilt; der Unterschied ist jedoch meiner Ansicht nach ein haarfeiner.

[2]) Mit diesem Beispiele ist kaum, wie Ziemer meint, das Goethesche *dieser war ein Mann* ganz auf dieselbe Stufe zu stellen; die Form *istae* ist durch eine leicht begreifliche progressive, rein lautliche Assimilation enstanden, während das maskuline *dieser* schwerlich einem gleichartigen regressiven Prozesse seinen Ursprung verdankt. Vielmehr glaube ich, dass man es hier mit einer antizipirten konkreten Vorstellung des nachher genannten Gegenstandes zu tun hat (gleichsam »dieser Mann war ein Mann«, oder das Pronomen kann als ein substantivisches aufgefasst werden). Ein Beispiel wie etwa *diese sind die Propyläen* wäre wohl kaum im Deutschen anzutreffen.

bei Cicero (Ziemer S. 82: »Cicero wählt überhaupt . . . die Tempora oft ohne Rücksicht auf das grammatische Verhältnis, sondern nur stilistischer Gleichförmigkeit wegen nach einem in der Nähe stehenden Verbalausdruck;» Beispiele bei Draeger, Historische Syntax S. 318;) hierher gehört auch die Verwendung des Prät. Konj. im Deutschen in gewissen Fällen, wo kein Bewusstsein der Vergangenheit mehr vorhanden ist, sondern wo das Streben nach formaler Übereinstimmung mit dem Prät. des Hauptsatzes tätig gewesen ist, z. B. *fragte mich einer, wie mir Ossian gefiele* (doch hat wol hier die ältere Gebrauchsweise, nach der das Prät. Konj. noch Vergangenheitsbedeutung hatte, mitgewirkt) — *diu maere ich weste gerne, wer jener recke waere* — *ich möchte gern einen Geldbeutel haben, der nie leer würde* (wo auch im Hauptsatze keine Vergangenheitsbedeutung mehr vorliegt), vgl. Erdmann, Grundzüge der deutschen Syntax S. 132 f., 134., Matthias, Sprachleben und Sprachschäden S. 379; dann der Modus-Ausgleich, dessen sich ebenfalls besonders Cicero, aber auch andere Verfasser bedienen, z. B. *vel ut hortarer alios vel quod amarem meos;* schliesslich der Genus verbi-Ausgleich in *expleri nulla ratione potestur* u. s. w.[1])

Etwas verwickelter gestalten sich die Verhältnisse bei der zweiten Gruppe, d. h. bei denjenigen Formen, welche die Bedingungen für die Ausgleichung in sich tragen, wo also diese wesentlich auf psychologischen Gründen beruht. Hierher gehören zuerst einige Beispiele, von denen Ziemer nicht ausdrücklich sagt, wohin er sie eingestellt haben will. So die Numerus-Ausgleichung in *Volsinii, oppidum Tuscorum, concrematum*

---

[1]) Vgl. hiermit einige in unserem Schwedisch, in vernachlässigter Sprache, häufig vorkommende Ausdrücke wie *behöfs det ta's, det fås inte göras* u. Ä.

est, wo man es wohl zum Teil mit einer »constructio ad sensum» zu tun hat; die Beispiele, die Ziemer mit dem obigen zusammenstellt, einerseits *loca quae Numidia appellatur — ludi fuere, Megalesia appellata* und andererseits *doch alles dieses bleiben leere Worte* gehören, meiner Ansicht nach, nicht hierher, denn in den zwei ersteren ist nur mechanische Assimilation vorhanden, und was das deutsche (Goethesche) Beispiel betrifft, so will ich dahingestellt lassen, ob es nicht vielmehr unter die S. 88 f. erörterten Fälle der realen Numerus-Ausgleichung gehört (z. B. mhd. *ez waren — tiure vleisch mit den vischen,* vgl. die von Grimm, DG IV, 196 angeführten Sätze: *ez enmugen nicht allez künege sîn* und *daz wurden allez chouflûte).* — Ferner ist psychologisch zu erklären der Vokativ *quibus Hector ab oris exspectate venis?* denn die Anrede bezieht sich auf *exspectate* (gleichsam = o du der erwartete). Und wenn man *triumphum, victoriam clamare* sagt, so liegt keine blosse Assimilation (womit?) vor, sondern Analogie mit der gewöhnlichen Objektkonstruktion, welche dadurch unterstützt wird, dass in der Tat der dem ausgerufenen Worte innewohnende Begriff psychologisches Objekt zu dem Verbum ist: den Triumph, den Sieg ausrufen. Ähnlich ist das Verhältnis bei den zahlreichen plautinischen Ausdrücken von dem Typus *Naucratem quem convenire volui in nave non erat* und dem virgilschen *urbem quam statuo vestra est,* denn auch hier ist der an Stelle des Nominativs getretene Ackusativ nur dadurch möglich geworden, dass er das psychologische Objekt zu dem gleich darauf folgenden Verbum bezeichnet. Diese letzgenannten Fälle sind übrigens nicht sehr verschieden von den zahlreichen von Ziemer angeführten Beispielen der Attraktion (besonders des Relativpronomens), welche natürlich auch dieser Gruppe angehören. Schwieriger ist es zu sagen, ob der Casus-Ausgleich in Fällen

wie *nihil neque insolens neque gloriosum* . . . oder *nihil solidi, nihil expressi, nihil eminentis,* wo der Sprachgebrauch eigentlich *gloriosi* und *eminens* verlangt, als ein mechanischer oder psychologischer zu erklären sei; im letzten Falle dürfte wenigstens psychologische Erklärung angebracht sein, da die Ausgleichung ohne Zweifel durch das Bewusstsein dessen, dass partitiver Genetiv überhaupt nach Quantitätsbegriffen dem Sprachgebrauche geläufig ist, befördert wird, im ersten Falle mag dagegen einfach Anlehnung an *nihil* und an die vorhergehenden regelmässig gebrauchten Ackusative der 3. Deklination die ungewöhnliche Form herbeigeführt haben. — Angesichts der Fälle, in denen ein Perf. Inf. nach den Präteritis der Verba *oportet (decet convenit), aequum est* statt des Präsens steht, z. B. *quod iampridem factum esse oportuit — aequom fuit deos paravisse,* äussert sich Ziemer, dass hier »das abhängige Perfekt seine Existenz einzig und allein dem regirenden Perfekt verdankt, mit welchem es sich assimilirt hat» (S. 80); dies würde auf die Voraussetzung einer rein äusserlichen Angleichung hindeuten, aber wenn Ziemer später zu einer näheren Erklärung des Falles übergeht, kommt er doch zu dem Schluss, dass die Ausgleichung deswegen eine überaus nahe liegende ist, weil sich in der Seele des Redenden zwei Gedanken — das was hätte geschehen sollen und das was in der Tat geschehen ist — begegnen und einander mit solcher Gewalt durchdringen, dass der stärkere (der negative) »vermöge seines eigentümlichen Gewichts naturgemäss im Perfekt zum Ausdruck gelangt». »So vollzieht sich» schliesst Ziemer seine diesbezüglichen Erörterungen »auf psychologischem Wege der Ausgleich beider Gedanken und geht in die Rede über». Gewiss ist diese Betrachtungsweise die einzig richtige; rein mechanische Assimilation wird wohl in dem vorliegenden Falle ausgeschlossen sein. — Nicht ganz klar ist es, ob Ziemer

die psychologische Erklärung auf die zahlreichen Fälle der Anwendung des Konjunktivs in Nebensätzen, die von einem Konjunktivsatz abhängen, in denen aber der Indikativ von rechtswegen stehen sollte (S. 83 f.), angewandt haben will; nur von einem Falle der Modus-Ausgleichung (S. 85, der Nachsatz hat den Konj. in Übereinstimmung mit dem vorhergehenden Bedingungssatze) sagt er, dass er ihn »auf psychologische Weise» erkläre, begnügt sich aber mit der Behauptung, der Konj. erscheine hier »ohne logischen Grund, nur infolge einer Ausgleichung mit dem Konj. des Nebensatzes», und fügt weiter unten hinzu, dass der Konj. »also durch Assimilation zu erklären sei». Hier, wie öfters, vermisst man, meiner Ansicht nach, eine genaue Scheidung der Begriffe (psychologische) Ausgleichung (Analogie) und (mechanische) Assimilation. Wo dieser letztere Ausdruck begegnet, fühlt man sich immer geneigt, sich einen ähnlichen Vorgang vorzustellen wie derjenige, für den wir in der Lautlehre diesen Namen anwenden, während Ziemer die beiden Benennungen als vollständig synonym zu betrachten scheint. Was nun die in oben angedeuteter Weise gebrauchten Konjunktive betrifft, so glaube ich, dass auch hier ein Ausgleich der Gedanken zu Grunde liegt, indem nämlich der regirende Konjunktivsatz den abhängigen in seine Sphäre (bzw. in den Bereich der Möglichkeit) einzog, was wieder den Modus-Ausgleich mit sich führte; sie würden somit nicht in die Gruppe der reinen Assimilation gehören.

Es erübrigt noch von einigen unter Tempus-Ausgleichung (S. 77 ff.) angeführten Fällen zu sprechen, in denen Ziemer Resultate psychologischer Ausgleichung sehen will. Es sind dies einige Gebrauchsformen des Perf. Inf. statt Präsens Inf., nämlich erstens in Fällen, wo in der ältesten Sprache jene Form in Sätzen, die ein Verbot enthalten, nach *volo* und *nolo* steht

(ne quid emisse velit), dann, zweitens, wo dieser Gebrauch von den augustäischen Schriftstellern wieder aufgenommen wird und sich auf verneinende Sätze überhaupt ausdehnt *(haud me extulisse velim)*, und schliesslich, drittens, wo durch das Perf. Inf. Pass. (meist ohne *esse*) nach den Verbis voluntatis energische Willensäusserungen ausgedrückt werden und wofür sich Analogien in anderen Sprachen (z. B. im Mhd. *er wil sich an in gerochen hân — ich wolde sîn geriten*) vorfinden sollen. Diese Fälle nun erklärt Ziemer psychologisch: den ersten und zweiten Fall dadurch, »dass das auf Vollendung gerichtete Verlangen oder der Wunsch sich einmischt, die Sache möge nicht geschehen oder nicht eingetreten sein», den dritten wieder so, dass das Perfekt gebraucht wird »um den Eifer und die Ungeduld, mit welcher auf die Erfüllung des Wunsches gewartet und gedrungen wird, deutlicher zutage treten zu lassen, als dies bei Anwendung des Präsens möglich ist». Gegen diese Erklärungen an sich habe ich nichts einzuwenden. Wenn man aber die vorliegenden Fälle mit der ersten Definition vergleicht, die Ziemer für die formale Ausgleichung überhaupt aufstellt, nämlich dass sie darin bestehe, »dass sich zwischen zwei Formen, die sich äusserlich nahe stehen oder in nahe Berührung gebracht werden . . . . eine äusserliche Assimilation vollzieht» u. s. w., so fragt man sich, ob diese Fälle wirklich unter die Definition bezw. unter die Kategorie der formalen Ausgleichungen fallen, denn wo sind hier die zwei Formen, welche sich äusserlich nahe stehen und zwischen welchen sich eine äussere Assimilation vollzieht? Das kann doch nicht von den Formen resp. *velit — emisse, velim — extulisse, wil — gerochen hân* behauptet werden. Wohl aber ist das Gegenteil der Fall: die zweite Form entwickelt sich ganz unabhängig von der ersten und ist das Resultat einer Ideenassociation, welche einfach das erwünschte

Resultat der Handlung mit der Handlung selbst verwechselt, sich also ganz selbständig gegenüber dem Präsensbegriffe des verbi voluntatis verhält. Und da eben diese Verwechselung für alle drei oben citirten Fälle gemeinsam ist, so kann man sie gewissermassen als Resultate einer psychologischen Kontamination ansehen. Sie würden demnach besser in die dritte Kategorie der Ziemerschen Einteilung passen. In den Bereich der formalen Ausgleichungen gehören sie jedenfalls nicht, wenn man einmal an Ziemers Definition, die mir durchaus erschöpfend und gut scheint, festhalten will.[1])

Es fragt sich jetzt, ob hiermit alle die Faktoren erwähnt worden sind, deren Teilnahme an den syntaktischen Ausgleichungen mit in Betracht gezogen werden kann. Ich glaube es nicht, denn ohne Zweifel können z. B. historische Bedingungen vorhanden gewesen sein, in denen eine uns jetzt unsinnig vorkommende Ausgleichung ihren ersten Grund hat, und andererseits möchte ich auch nicht so entschieden wie Ziemer es zu tun scheint jede Möglichkeit einer logischen Erklärung von vorneherein ausgeschlossen sehen. Im folgenden werde ich ein paar Fälle besprechen, in denen, meiner Ansicht nach, derartige Faktoren der Assimilation befördernd zur Hilfe gekommen sind.

II.

Die deutsche Konstruktion von dem Typus *ich hätte sagen können*, wo an die Stelle des zweiten Partizips eine mit dem

---

[1]) Die Gebrauchsform des Perf. Inf., in der Ziemer eine Anlehnung an den Aorist sieht (S. 78), fällt natürlich auch ausserhalb der formalen Ausgleichungen.

vorhergehenden Infinitiv sich deckende Form tritt, und die seit mittelhochdeutscher Zeit bei den modalen Hilfszeitwörtern und einigen anderen Verben gebraucht wird, ist auf zweierlei Weise erklärt worden. Erdmann, der sich über diese syntaktische Erscheinung zuletzt in eingehenderer Weise ausgesprochen hat, a. a. O. S. 110 ff., sieht in der zweiten Verbalform einen Infinitiv und will den Vorgang als einfache mechanische Assimilation auffassen; Lachmann[1]) und Grimm (Deutsche Grammatik IV, 168) betrachten die unorganische Form als ein starkes Partizip ohne *ge-*, dessen ausgedehnter Gebrauch sich auf das Muster der in dieser Weise angewandten mittelhochdeutschen Partizipialformen stützt. Diese Ansicht scheint auch Behaghel zu teilen, denn in seiner Darstellung der Geschichte der deutschen Sprache in Pauls Grundriss der germ. Phil. I, 609 sagt er: «versteckt liegen alte Formen ohne *ge-*, bezw. deren Nachbildungen vor in den Verbindungen wie *ich habe ihn kommen lassen, gehen heissen, singen hören*,» vgl. desselben Verf:s Die deutsche Sprache S. 195, wo jedoch nur von *lassen* die Rede ist.[2]) Diejenigen Verfasser neuhochdeutscher Sprachlehren, die überhaupt auf die Frage näher eingehen, verhalten sich zu ihr in folgender Weise: Engelien, Gramm. der nhd. Sprache[3] S. 198, 173, scheint die Grimmsche Ansicht unbedingt zu teilen, denn er spricht neben dem schwachen Partizip von einem starken, »das sich überall mit dem Infinitiv ausgeglichen hat, nicht aber, seinem Ursprunge nach, mit ihm verwechselt werden darf» und nimmt sogar in das For-

---

[1]) Zu Nibel. 2241; citirt nach Erdmann, dessen Angabe ich nicht habe kontrolliren können.

[2]) Bei *Jolly*, Geschichte des Infinitivs im Indogermanischen (der deutsche Infinitiv S. 150—176) finde ich über diese Erscheinung nichts.

menverzeichnis der modalen Hilfsverben dieses «dem Infinitiv angeähnlichte Partizip» auf (*können* — mhd. *kunnen gekunnet*, nhd. *können gekonnt*). Heyse-Lyon, Deutsche Grammatik[24] S. 239, spricht wohl von der »Infitinivform», fügt aber in einer Anmerkung hinzu, dass diese Form bei den Präterito-Präsentia ein «altes starkes Participium» ist, »das wir aber nicht mehr als solches empfinden« — also jedenfalls eine mit der Grimmschen ziemlich genau überenstimmende Ansicht. Bei Wetzel, Die Deutsche Sprache[7] S. 142, ist nur von einem Infinitiv die Rede, ohne dass auf den Ursprung eingegangen würde. So auch bei Wilmanns, Deutsche Schulgrammatik[5] II, 80; Blatz, Neuhochd. Schulgrammatik.[3] S. 255 spricht von der mit dem Infinitiv übereinstimmenden Form, die «statt des 2 Partizips» tritt. — Auch in den bei uns angewandten deutschen Grammatiken spukt noch die grimmsche Auffassungsweise. So sagt Löfgren, Tysk språklära[4] S. 62 (der Einfluss Heyse-Lyons ist unverkennbar), dass *dürfen können* etc., wenn sie als modale Hilfsverben gebraucht werden, und *lassen heissen sehen*, wenn sie neben einem Infinitiv vorkommen, nicht die Vorsilbe *ge* im 2. Part. annehmen, und in einer Anmerkung wird hinzugefügt, dass *hören helfen* und zuweilen *fühlen lehren lernen* ihr Perf. Part. in diesem Falle gegen die Infinitivform austauschen. In noch schrofferer Weise äussert sich Calwagen, Tysk språklära[7] S. 97, 158 f., der für alle diese Verben ein zweites starkes Partizip, das dem Infinitiv ähnlich sieht, annimmt. Nur der sonst nicht sehr moderne Paul, Tysk språklära[2] S. 97, erkennt in den besagten Formen schlechtweg Infinitive.

Gegen Grimm's Auffassung hat Erdmann die einfache Tatsache gestellt, dass in der Zeit, wo diese eigentümliche Verbindung zuerst aufgekommen ist, nur sehr wenige von den so gebrauchten Verben — unbedingt nur *sehen lâzen heizen*, mit

Annahme wenig üblicher Nebenformen *kunnen wizzen* — Partizipformen hatten, welche mit der Infinitivform zusammenfielen. Er führt den Beweis nicht weiter aus, aber meint wahrscheinlich — und ich meine es jedenfalls — dass es ganz unglaublich erscheint, dass diese Verben, welche doch im Verhältnis zu den eigentlichen modalen Hilfsverben relativ selten mit einen Infinitiv zusammenstanden, eine so starke angleichende Wirkung auf diese hätten ausüben können, dass sie sich alle in der genannten Stellung ein neues Partizip nach dem Muster jener Verben herausbildeten. Können denn Analogiewirkungen nur so ohne Weiteres angenommen werden? Ich glaube es gewiss nicht, und es kommt mir eigentümlich vor, dass man, auch wenn man die Ansicht von den «nachgebildeten Partizipien» hegt, nicht einmal die Nähe des vorangehenden Infinitivs als ein unterstützendes Moment, bezw. als eine Bedingung der Analogiebildung erwähnt. Bei diesen von aller assimilativen Wirkung des Infinitivs abstrahirenden Auffassung erscheint die Frage natürlich, weshalb denn diese mit dem Infinitiv identischen Partizipialformen der Verben *sehen* u. s. w. nicht auch in anderen Stellungen auf das Partizip der modalen Hilfsverben bezw. anderer Zeitwörter eingewirkt haben? — Auch einen anderen wichtigen Beweis bringt Erdmann für seine Ansicht bei, nämlich dass bei diesen Verben das Partizip sofort eintritt, wenn der Infinitiv wegfällt oder wenn er von dem Partizip getrennt ist, z. B. *was ich gesollt, hab' ich gesungen* — *Schreiben hätte er zum wenigsten gekonnt.* [Wenn aber in dem Beispiele aus Lessing: *das hat meine Emilia nicht wollen* (sc. sündigen), Infinitiv statt Partizip allein steht, so geschieht dies, weil in Gedanken der vorhergehende Infinitiv (tun) lebhaft gefühlt wurde; jetzt würde man sagen *gewollt*].

Wenn nun auch somit angenommen werden muss, dass hier einfache Assimilation vorliegt, und wenn demnach auch das «alte Partizip» endlich aus den Grammatiken ausgemerzt werden sollte, so glaube ich doch, dass man den Umstand, dass wirklich bei einigen Verben die Partizipialform mit der Infinitivform identisch war, nicht ganz ausser Acht lassen kann, wie es Erdmann tut. Im Gegenteil darf wohl jene historische Tatsache als ein Moment angesehen werden, das die Assimilation wesentlich befördert hat, und wenn auch schon in den ersten litterarischen Belegen für diese Konstruktion Verben auftreten, bei denen eine solche Ähnlichkeit nicht vorhanden war, so beweist dies gegen unsere Annahme nichts, denn sie konnte doch wohl schon der gesprochenen Volkssprache geläufig sein, ohne dass man sich jedenfalls getraut hätte, sie niederzuschreiben (vgl. *mutatis mutandis* was unten über eine entsprechende Erscheinung im Schwedischen gesagt worden ist). — Dass die Assimilation, wie Erdmann S. 111 hervorhebt, bei den das Hilfsverbum *sein* annehmenden Verben der Bewegung vor finalem Infinitiv ebensowenig als bei *legen* vorkommt, rührt wohl einfach daher, weil bei diesen Verben die Zusammenstellung mit einem Infinitiv *(er ist jagen gegangen — ich habe das Kind schlafen gelegt)* seltener ist; diejenigen Verben aber, bei welchen die Assimilation vollzogen ist, werden gewissermassen alle als modale Hilfsverben gebraucht und stehen äusserst oft mit einem Infinitiv zusammen.

Die jetzt besprochene Verwendung des Infinitivs findet sich nach Grimm, ausser im späteren Mhd. und im Nhd., nur im Neuniederländischen. Indessen giebt Nissen, Forsøg til en middelnedertysk syntax S. 94, zwei Beispiele aus dem Mittelniederdeutschen des 15:ten Jhdts: *so ik hebbe horen lesen* und *ik hebbe wol horen nomen,* ohne doch aus diesen vereinzelten Belegen

irgend einen Schluss inbezug auf den Sprachgebrauch im allgemeinen zu ziehen. Kann man nicht vermuten, dass auch hier eine sprachliche Gewohnheit vorhanden ist, die nicht in die Schriftsprache Eingang gefunden hat?

Aus der Darstellung Nissens ersehe ich, dass dem Mnd. eine Wendung geläufig gewesen ist, die auch im Schwedischen vorkommt und die eine, wenn auch nur äussere, Analogie mit der eben erörterten Erscheinung darbietet. Ich will sie hier erwähnen, obgleich ich dadurch denselben Fehler begehe, den ich oben bei Ziemer gerügt habe, nämlich verschiedenartiges nur wegen äusserer Zusammengehörigkeit mit einander zu vermengen.

Es handelt sich um eine Assimilation, wodurch nicht wie oben Perf. Partizip in Infinitiv übergeht, sondern im Gegenteil 2 Part. bei zusammengesetztem Perf. und Plusquamperf. statt des Infinitivs tritt. Beispiele aus dem Mnd: *hie umme hebben de eldesten dyt bok* *g e s c r e v e n* *laten — se hadden* *v o r k u n d i g e t* *lathen — hedde sik* *g e f u n d e n* *laten* u. s. w. Die Konstruktion kommt nur bei *laten* vor; wenn aber Nissen a. a. O. sagt »imedens det styrende Verbum *laten* — i det mindste tilsyneladende — står i Inf. i Stedet for Perf. Part.» so hätte er diese, wenn auch mit aller Reservation ausgesprochene, Behauptung unterdrücken sollen, denn bekanntlich ist ja überhaupt im Niederdeutschen das Präfix *ge* vielfach, auch in Nominen, verloren gegangen und der grösste Teil des Nnd. zeigt bei Perf. Part. kein Präfix (vgl. Behaghel in Pauls Grundriss I, 576), welcher Tatbestand, wenngleich nicht ausschliesslich, bis in die mittelniederdeutsche Zeit hinauf reicht; ausserdem würde man es kaum erklären können, dass das Partizip und der Infinitiv die Rollen einfach mit einander getauscht hätten. Im Schwedischen, besonders in der gesprochenen, sehr selten aber in der geschrie-

benen Sprache (ich kenne Belege nur aus V. v. Heidenstam, der freilich ein guter Gewährsmann ist) kommt ein solcher Übergang bei allen modalen Hilfsverben vor. Von Beispielen, die ich mir aus der Umgangssprache gemerkt habe, führe ich folgende an: *jag hade bort sagt — det skulle du hafva kunnat gjort — skulle ni hafva velat haft mera té* [ein vereinzeltes, natürlich ganz zufälliges Beispiel für die Erstreckung dieser Assimilation auf zwei Infinitive, das aber die assimilative Natur der Erscheinung gut beleuchtet, kann ich anführen, nämlich: *hur har du kunnat börjat sagt* (für *börja säga*)].

An eine Zusammenstellung mit irgend einer von den von Grimm, DG. IV, 126 ff., erwähnten Fällen, in welchen sich ein Partizip und ein Infinitiv nahe berühren, ist hier selbstverständlich nicht zu denken (am nächsten läge die mhd. Konstruktion *nu hân ich ofte hört gesaget*). Vielmehr dürfte man, wie ich es auch schon getan, getrost die Erscheinung zu der Kategorie der formalen Ausgleichungen rechnen können. Es handelt sich aber nicht um eine rein mechanische, sinnlose Assimilation, sondern auch hier hat, neben der Neigung zur Formenübertragung, ein anderer Faktor mitgewirkt, und zwar ein psychologischer: das Bewusstsein der Vergangenheit, der Eifer, das Tempusverhältnis möglichst ausdrücklich hervorzuheben — das Hilfsverb wird gleichsam zu beiden Verben geführt — hat ohne Zweifel dazu beigetragen, die nahe liegende Ausgleichung zu vollziehen.

Ganz ohne Interesse für die oben besprochene Erscheinung im Deutschen ist dieser Gebrauch nicht, denn er beweist, wie leicht sich auf einander folgende Formen in der Rede ausgleichen, und kann als Stütze für die Auffassung jener Erscheinung als eine in erster Hand aus dem Assimilationsdrange hervorgegangene dienen.

III.

Wer sich ein wenig mit vergleichender Syntax beschäftigt oder in der darauf bezüglichen Litteratur umgesehen hat (wir Finländer brauchen uns dabei nur unserer zweiten Muttersprache zu erinnern), dem ist es bekannt, dass in vielen Sprachen ein Substantiv, welches einem Zahlworte folgt, im Singular steht. Besonders ist dies der Fall in den finnisch-ugrischen und keltischen Sprachen, es kommt aber auch, zum Teil unter gewissen Bedingungen, anderwärts, wie im Sanskrit, Hebräischen, Chinesischen, Persischen vor (vgl. Pott, Die quinare und vigesimale Zählmethode bei Völkern aller Welttheile S. 200 ff., Doppelung S. 165 ff., Etymologische Forschungen[1] II, 623, L. Tobler, Über den Begriff und besondere Bedeutungen des Plurals, in der Zeitschr. für Völkerpsychologie XIV, 412). Von den germanischen Sprachen weist das Deutsche diese Erscheinung seit frühneuhochdeutscher Zeit (sie findet sich aber schon im Altsächsischen, vgl. Pauls Grundriss I, 619) bei Maass- und Gewichtbestimmungen auf, ebenso die skandinavischen Sprachen und das Englische, aber im beschränkterem Grade. Was die romanischen Sprachen betrifft, weiss ich in ihnen keine anderen Analoga zu diesem Gebrauche anzuführen, als das fakultative Setzen des Singulars im Italienischen und Spanischen nach den mit *uno* zusammengesetzten Zahlwörtern und das von Mussafia, Beiträge zur Kunde der norditalienischen Mundarten S. 54, aus dem Venezianischen erwähnte *fiada,* das oft in dieser singularischen Form nach Zahlwörtern vorkommt.

Was die Erklärungen betrifft, so sagt schon Pott in der ersten Auflage seiner Etymol. Forsch. (1836) II, 622: »wenn das Appositum zu einem Nomen, z. B. ein Zahlwort, schon Plura-

lität bezeichnet, so ist die Pluralform daneben gewissermassen Ueberfluss». [1]) Dieselbe Erklärung, die Pott dann in seiner Zählmethode S. 200 wiederholt, führt L. Tobler, a. a. O. S. 411 f., ein wenig tiefer aus indem er sagt: »wir dürfen also den Grundbegriff des Plurals nicht erst aus Vorstellungen ableiten, welche wirkliche Zahlwörter voraussetzen; den wo solche ausdrücklich zum Plural hinzutreten, sind sie, die Zahlen selbst als solche, die eigentlich bedeutsamen Coefficienten der gezählten Grösse, er nur ein blasser Exponent; darum steht denn auch, eigentlich ganz richtig, in vielen Sprachen gerade bei Zahlwörtern das Substantiv im Singular und die Pluralform desselben ist ein Pleonasmus, wie ihn die Formsprachen auch sonst zur Bezeichnung der Congruenz lieben.» Und wenn Paul, Prinzipien² S. 227 die bezüglichen Fälle im Deutschen bespricht, fügt er hinzu: »es ist eben gerade nach einer zahl kein bedürfniss zu einem besonderen ausdruck fü die mehrheit, da dieselbe schon hinlänglich durch die zahl gekennzeichent ist.»

Soviel einstweilen über die Sache im allgemeinen. Es wird, wie wir sehen, einstimmig ein rein logischer Grund für die Erscheinung vorausgesetzt.

Gegenüber den genannten Autoritäten ist es wohl verwegen, eine eigene Ansicht zu haben. Bei der im Grund einfachen Natur der Erscheinung kann auch von einer abweichenden Erklärung nicht die Rede sein, denn dass die Logik hier wenigstens eine grosse Rolle gespielt hat, ist einleuchtend. Nur möchte ich sie nicht als die alleinige Triebfeder betrachten, die den Sprachgebrauch zu der vorliegenden eigentümlichen Konstruktion bewogen hat; vielmehr glaube ich, dass man auch hier mit dem

---

[1]) Die von Pott citirte Chinesische Grammatik v. *Endlicher* äussert sich auch schon in derselben Richtung.

assimilatorischen Drang rechnen muss — ob in höherem oder geringerem Grade kann freilich nicht entschieden werden.

Wenn wir nämlich diese Erscheinung mit denjenigen vergleichen, in denen wir oben eine formale Ausgleichung erkannt haben, muss es uns auffallen, das wohl in keinem dieser Fälle die Bedingungen für eine Assimilation in so grossem Maasse vorhanden waren wie hier. Wir wollen uns der Ziemerschen Definition noch einmal erinnern: »zwei Formen, die sich äusserlich nahe stehen oder in nahe Berührung gebracht werden . . . ». Wenn dies je für zwei Formen zutrifft, so ist es wohl hier in eminentester Weise der Fall. Den Zahlwörtern folgen die Substantive fast immer dicht auf den Fuss; sie haben fast immer singularische Form; der stärkere Nachdruck ruht meistens auf dem Zahlworte, wogegen das Substantiv verhältnismässig unbetont ist — genügt nicht das, um von diesem singularischen, betonten Worte einen rein assimilatorischen Einfluss auf das im nächsten Zusammenhange mit ihm stehende Wort ausgehen zu lassen? — Die oben genannten Konstruktionen im Italienischen und Spanischen, in welchen das Substantiv nach mit *uno* zusammengesetzen Zahlwörtern im Singular ausgedrückt wird, bietet, scheint es mir, für meine Ansicht eine gute Stütze, denn was anders ist da vorhanden als rein mechanische Assimilation, die dann wieder, wenn der Plural vorkommt — denn das ist nicht ausgeschlossen, ungeachtet der kategorischen Behauptung bei Diez, Grammatik[5] III, 833 — vom logischen Bewusstsein korrigirt wird? Und noch eins: in den finnisch-ugrischen Sprachen wird, wenn das nachfolgende Substantiv ein Pluralitantum ist, auch das Zahlwort in Plural gesetzt; so sagt man z. B. im Finnischen *kahdet rattaat* = zwei (Plur.) Karren. Man sieht hieraus, wie sehr sich das Sprachbewusstsein dagegen sträubt, die Gleichförmigkeit aufzuheben, und wenn es sich auch hier von regressiver Assimilation handelt, so

beweist doch der Vorgang zur Genüge, dass die Ausgleichung beim Zahlworte der Sprache ein förmliches Bedürfnis geworden ist.

Es erübrigt noch, von den diesbezüglichen Fällen im Deutschen (bezw. in anderen germanischen Sprachen) zu sprechen. In der ersten Auflage seiner Etymologischen Forschungen stellt Pott sie auf dieselbe Linie mit ihren Entsprechungen in den übrigen Sprachen. Nachdem aber Jacob Grimm in seiner Grammatik eine andere Erklärung beigebracht hatte, scheinen bei Pott Zweifel enstanden zu sein. Ohne sich mit Grimm ganz einverstanden zu erklären, sagt er, Zählmethode S. 200, wo von der besagten Erscheinung die Rede ist und er seine Et. Forsch. citirt: »wo aber der Sg. im *Deutschen* bei Gewicht, Maass und Zahl wenigstens in so fern in Frage zu stellen, als Grimm IV 285 für diesen Fall nur *scheinbare* Sg. will gelten lassen.» Und in dem fünfzehn Jahre später erschienenen Buche über Doppelung, S. 165 Anm., kehrt er zu seiner ursprünglichen Ansicht vom Vorhandensein eines wirklichen Singulars zurück und versucht ihn in einer anderen Weise zu erklären: »man hatte also dabei wohl immer nur den Modus des Messens nach einer solchen gegebenen Einheit im Sinne, indem man sich diese etwa um so viel Mal multiplicirt dachte, als die beigegebene Zahl besagt; mithin etwa wie *bis mille*, das ist 2 mal *ein*tausend, gegenüber von *duo millia*, 2 Tausende; doch will Grimm u. s. w.» — Die von Grimm a. a. O. und in seinem Wörterbuch unter »Fuss» (Bd IV, 1, Sp. 1,009; ich kann nicht sagen, ob der Artikel von Grimm selbst, Weigand oder Hildebrand herrührt) ausgesprochene Ansicht ist in Kürze die folgende: diejenigen Neutra, welche Maass, Gewicht oder Zahl bezeichnen und im Mhd. den Plural gleichlautend mit dem Singular hatten — wie *Fuder Pfund*

Fass Maass Buch (dahin gehören auch die Mask., welche im Mhd. fakultativ das *-e* der Endung im Plural ausstiessen, wie *Acker Eimer*, das anomale *Mann* und das Fem. *Mark*) — haben analogisch auf alle die übrigen in Frage kommenden Substantive eingewirkt, so dass diese nach dem Muster jener einen, mit dem Singular gleichlautenden, Plural herausbildeten. Diese Ansicht ist die herrschende geblieben: so L. Tobler, a. a. O. S. 412 Anm. 1, so Behaghel, Pauls Grundriss I, 619 f. und Die deutsche Sprache S. 168. Nur Paul, Prinzipien² S. 227, betont ausdrücklich, dass das Sprachgefühl in den altertümlichen Verbindungen so wenig wie in den analogisch nachgeschaffenen eine Pluralform empfindet (er führt, wie Pott, die Entstehung der »absoluten Form« nach Zahlwörtern auf das mangelnde Bedürfnis eines besonderen Ausdruckes für die Mehrheit zurück). Auch Nyrop, Adjektivernes Kønsbøjning S. 36, spricht von einem Verdrängen der Pluralform durch die Singularform in entsprechenden Wendungen im Dänischen. — Was die deutschen Sprachlehren betrifft, so erwähne ich nur, dass sowohl Heyse-Lyon, S. 110, wie auch Engelien, S. 139, von der Singularform reden; der letztere erklärt sie als auf kollektiver Auffassung beruhend [1]).

Wenn Paul sagt, dass das Sprachgefühl in den altertümlichen Verbindungen keine Pluralform empfindet, so kann dieses Präsens, glaube ich, getrost in ein Präteritum verwandelt werden. Denn es darf wohl angenommen werden, dass zu der Zeit,

[1]) *Wustmann,* der sich über diese wie über so manche andere Fragen mit suveräner Sicherheit äussert, sagt, a. a. O. S. 42, dass diese Formen »natürlich keine wirklichen Singulare sind» und dass »von irgend einer Regel, dass in allen solchen Fällen der Singular stehen müsse, keine Rede sein kann», weiss aber keinen Unterschied zu machen zwischen diesen und solchen Ausdrücken wie *drei Monate* u. Ä., die garnicht in dieselbe Kategorie fallen.

wo die Neutra von dem Typus *das dinc — diu dinc* sich mit dem Typus *der Tac—die Tage* ausglichen, die Vorstellung von einem in Wirklichkeit vorhandenen Singular bei den neutralen Maass- und Gewichtwörtern schon fertig herausgebildet war — ganz abgesehen davon, auf welchem Grunde diese Vorstellung schliesslich beruhte. Wie würde man sonst den Umstand erklären, dass nicht auch andere Neutra bei ihrer mit dem Singular übereinstimmenden Form verharrten? Von der Ähnlichkeit der Singular- und Pluralformen dieser Wörter muss man natürlich ausgehen, aber ohne diese zweite Stufe vorauszusetzten, würde man gleich auf Schwierigkeiten stossen. Wenn nun also das Bewusstsein von einer solchen assimilativen Konstruktion: Singular (Zahlwort) + Singular (Substantiv) einmal vorhanden war, konnte es sich sehr leicht auf andere in ähnlicher Weise gebrauchte Verbindungen ausstrecken. Was zur Rechtfertigung der Annahme einer mechanischen Ausgleichung als Faktor neben dem logischen Grunde oben gesagt worden ist (dass *Mann* als Kollektivum gelten kann gebe ich zu) gilt naturlich auch hier, und um so mehr, als es sich hier um — wenigstens ursprünglich — geradezu unbetonte Substantive handelt: denn diese Maass- u. a. Bestimmungen sind natürlich von Haus aus mit einem nachfolgenden Substantiv gebraucht worden, das nebst dem Zahlworte den Satzton getragen hat; so ist man gleichsam streifend über sie hinweggegangen, sie sind gleichsam zu gehaltlosen formalen Bestimmungen herabgesunken, man hat auf sie kein Gewicht gelegt und hat sie in nachlässigem Tone ausgesprochen, wodurch sie natürlich um so leichter unter dem Einflusse des Zahlwortes zu stehen gekommen sind. — Dass sich zweisilbige Feminina gegen diesen Einfluss sträuben, mag wohl darin seinen Grund haben, dass sie sich an keine historischen Muster anlehnen konnten.

Ich glaube also in allen diesen Fällen an einen starken assimilativen Einfluss, der sich mit logischen und auch zuweilen grammatischen — auf historischen Bedingungen beruhenden — Faktoren verbindet, um die hier erörterte singularische Verwendung des Substantivs ins Leben zu rufen.

Werner Söderhjelm.

Liste de mots français employés dans la langue suédoise avec une signification détournée.

Le fait qu'on rencontre dans le suédois parlé actuellement en Finlande un grand nombre de mots français dont la signification diffère d'une manière ou d'une autre de celle du mot correspondant en français, dans son emploi actuel, nous a suggéré l'idée de dresser le tableau qui suit; il n'a nullement la prétention d'être complet, mais il pourra cependant offrir de l'intérêt, spécialement sous le point de vue sémasiologique, comme donnant un échantillon des singulières évolutions auxquelles la signification a été sujette. Il comprend aussi des mots suédois qui n'ont jamais eu d'équivalent en français, mais qui sont tout simplement formés en analogie avec d'autres mots français. Pour la classification de cette liste les principes suivants ont été observés:

I. Mots français ou mots dérivés du français qui s'emploient en suédois *avec signification changée.*

II. Mots français qui depuis longtemps ont été introduits dans la langue suédoise et *y ont gardé leur signification première, tandis que cette signification est déjà vieillie en France.*

III. Mots qui ont plusieurs significations différentes en français, mais qui *en suédois n'expriment qu'une idée spéciale qui diffère de la signification fondamentale en français.*

IV. Mots qui ont une tournure française, mais qui n'ont jamais eu d'équivalent en français et qui sont tout bonnement *formés en analogie avec d'autres expressions françaises.*

Nous indiquons ci-dessous la prononciation finlandaise des mots suédois. Parmi les signes phonétiques dont nous nous servons pour ce but, nous croyons devoir donner l'explication des suivants (il va sans dire que les sons suédois ne ressemblent qu'approximativement à ceux du français):

a = *a* dans *pas.*
ä, plus ouvert que *è* dans *père.*
ó = *o* dans *sot.*
ò = *o* dans *porte.*
u, entre *ou* dans *sou* et *u* dans *tu.*
y = *u* dans *tu.*
ö̀ = *eu* dans *peur.*
ω = *ou* dans *sou.*
g = *g* dans *gant.*
ñ = *ng* dans l'allemand *singen.*
r, formé avec le bout de la langue.
s = *s* dans *sou.*
š = *ch* dans *champ.*
j = *i* dans *bien.*
: indique que la voyelle précédente est longue.
' indique que la syllabe précédente est la tonique.

Les définitions françaises sonst celles que donne le dictionnaire de Littré.

I.

Mots suédois.	Traduction française.	Signification des mots français correspondants.
Balans (balañs')	déficit.	*balance*, compte résumé d'un commerçant et qui présente le résultat général de toutes ses affaires.
bastant (bastant')	solide.	*bastant*, suffisant.
blamera sig (blamé:'ra si:g)	faire des bévues.	*blâmer*, juger que quelqu'un est digne de blâme.
bonjour. (bònšu:r')	redingote.	*bonjour*, terme de salutation.
bornera (bòrné:'ra)	mousser.	*borner*, limiter.
briljantera (briljañté:'ra)	enrichir de diamants.	*brillanter*, tailler un diamant en brillant.
byrå (by:'ró)	commode.	*bureau*, table sur laquelle on écrit, endroit où travaillent les employés.
eklatera (èklaté:'ra)	faire part, annoncer.	*éclater*, se briser par éclats, se produire avec violence.
formera (fòrmé:'ra)	tailler.	*former*, donner l'être et la forme.
galant, adv. (galant')	à merveille, comme sur des roulettes.	*galant*, adj. qui cherche à plaire, qui a de la grâce, de l'élégance.

Mots suédois.	Traduction française.	Signification des mots français correspondants.
karott (karòt')	plat, saladier, compotier.	*carotte,* plante potagère à racine comestible.
karusell (karusèl')	jeu de bague, cirque de chevaux de bois.	*carrousel,* tournoi où des cavaliers se livrent à différents jeux et exercices.
kommod (kòmω:d')	lavabo.	*commode,* espèce d'armoire avec des tiroirs pour enfermer le linge.
konkurs (kòñkurs')	faillite.	*concours,* affluence. Terme de de jurisprudence, se dit quand plusieurs prétendent avoir droit à un même objet. Concours entre créanciers.
linjal (linja:l')	règle.	*linéal,* adj. qui a rapport aux lignes d'un dessin.
madam (madam')	dame de la halle.	*madame,* titre qu'on donne aux femmes mariées.
mandat (manda:t')	exploit.	*mandat,* acte par lequel on commet le soin d'une affaire à quelqu'un qui s'en charge. Injonction de comparaître devant un juge.
orangeri (òrañšèri:')	serre, serre chaude.	*orangerie,* lieu où l'on conserve les orangers pendant l'hiver.
pardon (pardω:n')	quartier.	*pardon,* remission d'une faute, d'une offense.

Mots suédois.	Traduction française.	Signification des mots français correspondants.
parlör (parlö:r')	guide de conversation.	*parleur,* qui a l'habitude de parler beaucoup.
partout (partu:')	à tout prix.	*partout,* en tout lieu.
pirat (pira:t')	sac à ouvrage.	*pirate,* celui qui n'a de commission d'aucun gouvernement, et qui court les mers pour piller.
polisong (pólisòñ')	favoris.	*polisson,* petit garçon qui s'amuse à jouer dans les rues; homme qui a l'habitude de dire ou de faire des bouffonneries.
portör (pòrtö:r')	boîte à herboriser; plusieurs coupes en porcelaine superposées et serrées par une courroie dans lesquelles on transporte un repas.	*porteur,* celui dont le métier est de porter quelque fardeau.
recett (rèsèt')	représentation de bénéfice.	*recette,* ce qui est reçu en argent.
reel (rèé:l')	solide (en parlant de personnes: probe).	*réel,* qui est effectivement.

Mots suédois.	Traduction française.	Signification des mots français correspondants.
rekvisition (rèkvisitšω:n')	commande, demande.	*réquisition,* demande faite par l'autorité pour avoir à sa disposition des personnes ou des choses.
revers (rèvèrs')	billet, billet à ordre.	*revers,* le côté opposé au côté principal.
salopp (salòp')	une espèce de manteau.	*salope,* qui est sale, malpropre, »Il se piquait d'être stoïcien et il faisait gloire d'être salope en l'honneur de la profession».
schasa (ša:'sa)	s'agiter, tracasser.	*chasser,* poursuivre le gibier pour le tuer, pousser en avant.
schåsa (šó:'sa)	bavarder.	*causer.*
trikåer (trikó:'èr)	maillots.	*tricot,* tissu fait en mailles.
tur (tu:r)	bonne chance.	*tour,* toute action qui exige de l'habileté, de la subtilité, de la souplesse, de la force de corps.
tusch (tuš)	encre de Chine.	*touche,* manière dont un peintre indique et fait sentir le caractère des objets.
vigilant (vigilant')	habile, actif.	*vigilant,* qui veille.

II.

Mots suédois.	Traduction française.	1. Signification fondamentale actuelle. 2. Signification vieillie aujourd'hui en français, mais qui se rapproche de celle du mot suédois.
kadett (kadèt')	élève militaire.	1. *cadet,* un cadet de famille. 2. *cadets,* jeunes gentilshommes organisés en compagnies militaires sous Louis XIV.
kondition (kònditšω:n').	place de précepteur, de commis.	1. *condition,* convention, état. 2. service de domestique. »Ils ne chercheront pas à le mettre en condition jusqu'à votre retour». (M:me de Sévigné). — Le sens propre qui venait de la féodalité était: personne soumise à une condition, c'est-à-dire affranchie avec la condition de fournir un certain service.
kurera (kuré:'ra)	guérir.	1. *curer,* enlever des immondices accumulés. 2. En ancien français aussi: soigner, avoir souci.

Mots suédois.	Traduction française.	1. Signification fondamentale actuelle. 2. Signification vieillie aujourd'hui en français, mais qui se rapproche de celle du mot suédois.
motion (mòtšω:n')	exercice.	1. *motion,* sollicitation. 2. Autrefois: action de mouvoir. »Quand même il serait nécessaire que la nature fût en motion — —» Voltaire.
paskill (paskil')	libelle, pamphlet.	1. *pasquille*, écrit satirique. 2. Autrefois: pasquil ou pasquille: Le Pasquil de la Cour 1561. La pasquille d'Allemagne 1546.
planschett (plañšèt')	busc.	1. *planchette,* petite planche. 2. *planchette,* avec la même signification qu'en suédois, est vieilli en français.
schangtil (šañti:l')	élégant, superbe.	1. *gentil,* joli, mignon. 2. Autrefois l'idée de bonne race qui est le sens propre de *gentil* amenait une idée d'élégance; ex. gentil cavalier.
väst (vèst)	gilet.	1. *veste,* vêtement en forme d'habit mais sans basques.

Mots suédois.	Traduction française.	1. Signification fondamentale actuelle. 2. Signification vieillie aujourd'hui en français, mais qui se rapproche de celle du mot suédois.
		2. Autrefois: vêtement qui se portait sous l'habit et qui était à quatre pans, les deux de devant ayant des poches. Le gilet a remplacé la veste. (Dict. de l'Acad.)

III.

Mots suédois.	Traduction française.	1. Signification fondamentale. 2. Signification qui se rapproche le plus de celle du suédois.
kassera (kasé:'ra)	refuser, rejeter.	1. *casser,* faire d'un objet qui est frappé deux ou plusieurs fragments. 2. Terme de droit: annuler, destituer. »Ils lui ôtent tout le pouvoir de casser l'Alliance». Molière. Casser un magistrat.

Mots suédois.	Traduction française.	1. Signification fondamentale. 2. Signification qui se rapproche le plus de celle du suédois.
kontor (kòntω:r')	bureau.	1. *comptoir,* table sur laquelle le marchand fait montrer sa marchandise. 2. établissement secondaire d'une maison de commerce, de banque.
kuvert (kuvä:r' l. kuvèrt')	enveloppe.	1. *couvert,* logis où l'on est à couvert des intempéries. 2. »Sous le couvert» — avec l'enveloppe qui porte l'adresse d'un tiers: »Je supplie V. A. R. d'adresser les ordres sous le couvert de M. de Breuil». Voltaire.
patient (patsjènt')	malade.	1. *patient,* qui souffre, qui a de la patience. 3. qui est sous les mains des chirurgiens — autrefois le malade. »Monmartel, qui est à Genève au nombre des patients de Tronchin». Voltaire, 1763.
raket (rakèt')	fusée.	1. *raquette,* instrument pour jouer à la paume. 2. raquette, signal donné en temps de guerre (peu usité).

Mots suédois.	Traduction française.	1. Signification fondamentale. 2. Signification qui se rapproche le plus de celle du suédois.
ridikyl (ridiky:l')	sac à ouvrage.	1. *ridicule,* digne de risée. 2. sorte de petit sac que les dames portaient autrefois et qui leur servait de poche.
schäs (šé:s l. šè:s)	voiture à deux roues.	1. *chaise,* siège, à dossier et ordinairement sans bras. 2. voiture de voyage à deux ou à quatre roues (peu usité).
tambur (tambu:r')	antichambre.	1. *tambour,* instrument d'orchestre militaire. 2. petite enceinte de menuiserie qui est placée aux entrées principales d'un édifice.

IV.

Mots suédois.	Traduction française.	Explications.
Buteljera (butèljé:'ra)	mettre en bouteilles.	du subst. *butelj* (butèlj') = bouteille.

Mots suédois.	Traduction française.	Explications.
byggrage (bygra:š' l. bygra:'šè)	travail de construction.	du verbe *bygga* (byg'ga) = bâtir, construire.
fantisera (fantisé:'ra)	rêver, rêvasser.	comp. le subst. *fantasi* (fantasi:') = fantaisie.
fastage (fasta:š')	baril, futaille.	
flottyr (flòty:r')	graisse fondue	du subst. *flott* (flòt) = graisse.
kurtisör (kurtisö̀:r')	galant, adorateur.	du verbe *kurtisera* (kurtisé:'ra) = courtiser.
lampett (lampèt')	applique.	du subst. *lampa* (lam'pa) = lampe.
lastage-plats (lasta:'šè-plats)	port, embarcadère.	du verbe *lasta* (las'ta) = charger.
mokant (mòkant')	moqueur.	du verbe *mokera sig* (mòké:'ra si:g) = se moquer.
prenumerera (prènumèré:'ra)	s'abonner.	
slitage (slita:š')	déchet, fatigue. (terme naut.)	du verbe *slita* (sli:'ta) = user.
sortera (sòrté:'ra)	assortir, ranger par classes.	du subst. *sort* (sòrt) = sorte.

Annie Edelfelt.

Sveticismen in der deutschen Umgangssprache in Finland.

Wenn man gezwungen ist, zwei oder mehrere Sprachen zu sprechen, kann man es wohl kaum vermeiden, die den verschiedenen Sprachen eigenthümlichen Ausdrucksweisen mit einander zu vermischen, d. h. sich in einer Sprache so auszudrücken, wie es einzig und allein in einer bestimmten anderen statthaft wäre. So hört man denn auch Leute, welche mehrere Sprachen sprechen, gewöhnlich keine derselben vollkommen beherrschen. Ganz besonders ist dies bei nahe verwandten Sprachgebieten der Fall, wie es z. B. das deutsche und das schwedische sind. Deutsch sprechende Personen, welche des Schwedischen kundig sind, bedienen sich — sei es dass Deutsch oder Schwedisch ihre Muttersprache ist — einer Menge sogenannter Sveticismen, d. h. Ausdrücke und Redeweisen, welche, da sie aus dem Schwedischen herübergenommen, im Deutschen ganz und gar unzulässig sind. Ihr Gegenstück haben diese Sveticismen in den im Schwedischen, wenn schon viel seltener, vorkommenden Redensarten, welche als »tyskerier» bezeichnet werden.

Beseelt von dem Wunsche, wenigstens eine Sprache, meine deutsche Muttersprache, einigermassen richtig zu sprechen, habe

ich schon vor längerer Zeit ein Verzeichniss derjenigen Sveticismen begonnen, die ich nur allzu häufig zu hören Gelegenheit hatte, oder auf denen ich mich gar selber ertappte. Durch zeitweiliges Durchlesen dieses Fehlerverzeichnisses suche ich mich gegen den Einfluss der schwedischen Sprache auf meine deutsche Ausdrucksweise zu wehren.

Unter der Voraussetzung, dass vielleicht auch manche Andere, die sich in der gleichen Lage befinden wie ich, von dem Inhalt meines Sündenregisters gerne Notiz nehmen würden, habe ich mich zur Veröffentlichung desselben entschlossen. Es würde mich sehr erfreuen, wenn der eine oder der andere der Leser Veranlassung nehmen würde, die eigenthümliche Sammlung fortzusetzen; denn vollständig ist dieselbe keineswegs.

Der Übersicht halber habe ich die Sveticismen zu klassificiren versucht. In der Mehrzal der Fälle schien es mir die Deutlichkeit zu erfordern, die falschen Ausdrucksweisen an der Hand von Beispielen vorzuführen.

Substantiva.

1. Ohne *Zustand* (tillstånd) dürfen die Sänger nicht auftreten; statt: Erlaubniss.

2. Papier kann man in jedem *Buchhandel* (bokhandel) kaufen: st. Buchhandlung.

3. Heute Nacht um 2 Uhr war in seiner Wohnung noch *Feuer* (eld) zu sehen; st. Licht, wenn es sich bloss um Beleuchtung und nicht etwa um eine Feuersbrunst handelt.

4. Biertrinker haben häufig einen grossen *Magen;* st. Bauch.

5. *Papierlappen* (papperslapp) st. Zettel.

6. *Sachführer* (sakförare) st. Rechtsanwalt, Advokat.

7. Der *Mittag* (middag) ist fertig; st. Mittagsessen. Übrigens kann man sagen: zu Mittag geladen sein.

8. Die Wäscherin brachte die *Kleider* (tvättkläder) st. Wäsche.

9. Er ist auf sein *Eigenthum* (egendom) gefahren; st. Landgut.

10. *Schicklichkeit* (skicklighet) st. Geschicklichkeit.

11. *Brandkorps* (brandkår) st. Feuerwehr.

12. Vor seinen Freunden sollte man keine *Heimlichkeiten* (hemligheter) haben; st. Geheimnisse.

13. Der *Lohn* (lön) aller Beamten ist aufgebessert worden; st. Gehalt. Lohn beziehen Arbeiter und Dienstboten.

14. *Verhoffnung* (förhoppning) st. Hoffnung.

15. Wir hatten gestern Abend *Fremde* (främmande) st. Gäste.

16. Morgen erwarten wir *Reisende* (resande); st. auswärtige Gäste, Fremde. Unter Reisenden versteht man commis voyageurs.

17. Die Mitgliederzahl der deutschen *Versammlung* (församling) ist nicht gross; st. Gemeinde.

18. *Wachtmeister* (vaktmästare) st. Diener. Ein Wachtmeister ist ein Unteroffizier bei der Kavallerie.

19. Die modernen *Verfasser* (författare) sind meist Naturalisten; st. Schriftsteller.

20. Der *Postillon* (postiljon) brachte mir heute 3 Briefe; st. Briefträger. Ein Postillon ist ein Postkutscher.

21. In Tirol giebt es gute *Frucht* (frukt); st. Obst oder Früchte. Frucht bedeutet eine einzelne Frucht oder aber Getreide.

22. *Hofkerl* (gårdskarl) st. Hausknecht, Hausmann. Kerl hat häufig etwas Verächtliches und wird bei Weitem nicht so oft gebraucht wie das schwedische »karl».

23. Es hat sich nur ein *Suchender* (sökande) gemeldet; st. Bewerber.

24. Das Répertoir der finnischen *Scene* (scen) ist gut; st. Bühne.

25. Viele *Menschen* (människor) kamen aus der Kirche — ist gerade kein Fehler; natürlicher aber klingt Leute.

26. Um Urlaub bekommen zu können, musste er ein *Papier* (papper) von seinem Arzte haben; st. Zeugniss, Schein. Nur der Plural Papiere ist zulässig. Vgl. N:o 199.

27. Es war meine *Meinung* (mening), auch in das Konzert zu kommen; st. Absicht.

28. Das Schloss befindet sich an einer hübschen *Stelle* (ställe); st. Punkt, Gegend, Umgebung.

29. Bei der gestrigen Whistparthie machte ich einmal alle *Spiele* (spel); st. Stiche.

30. Gestern war in Tammerfors *Feuerschaden* (eldsvåda); st. Feuer, Feuersbrunst, Schadenfeuer. Feuerschaden ist das schwedische brandskada.

31. *Staatsanschlag* (statsanslag) st. Staatsunterstützung.

32. *Aufkömmling* (uppkomling) st. Emporkömmling.

33. Er hat eine wichtige *Auffindung* (uppfinning) gemacht; st. Erfindung.

34. Der *Umwechslung* halber (för omväxlingens skull) gehe ich heute Abend aus; st. Abwechslung.

35. Morgen bekomme ich meinen *Ausschlag* (utslag) st. erfahre ich das Resultat, die Entscheidung, das Urtheil. Ausschag ist das schwedische »afgörande».

36. Ich habe noch eine *Reihe* (rad) zu schreiben; st. Zeile.

37. Unsere *Dienstleute* (tjänstefolk) sind sehr anspruchsvoll; st. Dienstboten.

38. Was für *Volk* ist das? St. Leute.

Adjectiva.

39. *Beruhend* (beroende) st. abhängig.

40. *Dreidoppelt, vierdoppelt* u. s. w. (tredubbel) st. dreifach.

41. Ein *hervorstehender* (framstående) Gelehrter; st. bedeutend, hervorragend.

42. Dieser Stuhl ist *aufgenommen* (upptagen); st. besetzt.

43. Ein *losgekochtes* (löskokt) Ei; st. weichgesotten, wachsweich.

44. Ich war *einsam* (ensam) im Theater, d. h. ohne meine Angehörigen; st. allein.

45. Ein *rascher* (rask) Junge wurde geboren; st. kräftig.

46. Heute ist *hübsches* (vackert) Wetter; st. schön.

47. *Mitgeboren* (medfödd) st. angeboren.

48. Ein *lustiger* (lustig) Mensch; st. sonderbar.

49. Mein Onkel ist heute sehr *schlecht* (dålig); st. krank; oder man würde besser sagen: der Zustand meines Onkels hat sich heute sehr verschlimmert.

50. Ein *langer* Mann (en lång karl) st. ein grosser Mann. Lang lautet in diesem Falle sehr ungewöhnlich.

51. *Guter* (god) Verdienst, *gute* Zeit st. grosser Verdienst, viel Zeit.

52. Ein *fester* (fast) Wagen; st. geschlossen.

53. Bist du *klug* (klok)? st. gescheit. Klug ist z. B. die Schlange.

Verba.

54. Das Orchester musste die Ouverture *umnehmen* oder *umspielen* (spela om); st. wiederholen.

55. Geld *heben* (lyfta) st. erheben.

56. Von Berufsgeschäften *aufgenommen sein* (vara upptagen); st. in Anspruch genommen sein.

57. In Gegenwart von Kindern soll man nicht *schwören* (svära); st. fluchen.

58. Staub *trocknen* (torka dam) st. wischen, abwischen.

59. Sich der Kunst *eignen* (egna sig) st. sich widmen.

60. Bitte, *steigen Sie ein* (stig in)! St. eintreten.

61. Die Thüre *festmachen* (sätta fast) st. schliessen.

62. Du kannst das Buch beliebig lange *halten* (hålla); st. behalten.

63. Die Rechnung *schlägt ein* (slår in) st. stimmt.

64. Die Karten *theilen* (dela) st. geben.

65. Ich kann die Post nicht *vermögen* (förmå), mir die Briefe nach Hause zu schicken; st. bewegen, dazu bringen.

66. Die Passagiere *rechnen* (räkna) st. zählen.

67. *Backen* (baka) st. den Teig anmachen, kneten. Backen entspricht dem schwedischen grädda.

68. Ein Examen *nehmen* (taga), *sich* einen Spaziergang *nehmen* (taga sig) st. machen.

69. Eine Visitenkarte *lassen* (lemna) st. hinterlassen; eine Arbeit bis auf Weiteres *lassen* st. liegen lassen.

70. Der von der Druckerei angestellte Junge hat die Zeitung *geholt* (hemtat); st. gebracht. Geholt wäre nur dann richtig, wenn ich die Zeitung von m e i n e m Laufburschen hätte holen lassen.

71. *Betten* (bädda) st. das Bett machen.

72. Heiden *umwenden* (omvända) st. bekehren.

73. Jemand mit einem Auftrage *beschweren* (besvära) st. belästigen.

74. Sich in einer schönen Gegend *niederschlagen* (slå ner sig) st. niederlassen.

75. Dies Musikstück *schlägt an* (slår an) st. gefällt.

76. Gewisse Gegenstände *verkommen* (förkomma), ohne dass man es merkt; st. verschwinden.

77. Den Mantel *versuchen* (försöka) st. anprobiren, anversuchen.

78. Er *zieht sich* (drager sig) von dieser Arbeit; st. er scheut sich vor dieser Arbeit.

79. Sein Widerspruchsgeist ist zu gross, um dies *mitzugeben* (medgifva); st. zuzugeben.

80. Der Schmerz *geht über* (går öfver) st. vorüber.

81. *Weggeladen sein* (vara bortbjuden) st. eingeladen sein.

82. *Zusammensitzen* (sitta tillsammans) st. beisammen sitzen.

83. Das Leben *aufhalten* (uppehålla) st. erhalten.

84. *Ausmieten* (hyra ut) st. vermieten.

85. Er ist bei der Besetzung der Stelle *vorbeigegangen* worden (har förbigåtts) st. übergangen worden.

86. Die Gesundheit *verstören* (förstöra) st. zerstören.

87. Vom Bette *aufsteigen* (stiga upp) st. aufstehen.

88. Die Zeit *geht* (går) rasch: st. vergeht.

89. *Mitfolgen* (följa med) st. begleiten.

90. Hast du in der Zeitung *gesehen* (sett), dass —? st. gelesen.

91. *Es bläst* (det blåser) st. es ist windig, es geht Wind.

92. Ich muss mir Geld *schaffen* (skaffa) st. verschaffen.

93. Vorzüge muss man auch bei seinem Feinde *erkennen* (erkänna) st. anerkennen.

94. Das Zimmer *räumt* (rymmer) viel; st. das Zimmer ist sehr geräumig.

95. Mathematik *lesen* (läsa) st. studiren, lernen.

96. Die Hülsen aus den Körnern *herauspflücken* (plocka ut) st. herauslesen.

97. In diese Zeitschrift *geht* eine Abhandlung von N. N. *ein* (går in); st. in dieser Zeitschrift ist enthalten.

98. Ein Amt *suchen* (söka en tjänst) st. sich um ein Amt bewerben.

99. Ich werde die Sachen *führen* (föra) st. wegbringen.

100. In der ganzen Stadt *herumspringen* (springa omkring) st. herumlaufen.

101. Die Statuten *feststellen* (fastställa) st. bestätigen.

102. *Sollen* (skola) wir jetzt gehen? st. wollen oder werden, falls es sich nicht um eine Nothwendigheit handelt.

103. *An* Kunstwerken soll man nicht *rühren* (röra vid) st. Kunstwerke soll man nicht berühren.

104. Das Konzert *bleibt* (blir) am Mittwoch st. wird stattfinden oder ist a. M.

105. Hat man ihm *zusagen* (säga till) lassen? st. hat man es ihm sagen lassen? oder hat man ihn benachrichtigen lassen? Zusagen bedeutet lofva.

Pronomina.

106. Dies ist *meins* (mitt) st. mein.

107. Ich *glaube mich* (tror mig) gesund zu sein st. ich glaube gesund zu sein.

Adverbia.

108. *Dann* (då) war ich noch jung, als ich nach Schweden reiste; st. damals, da.

109. Ich wusste es schon *früher* (förut), dass das Mittel nichts helfen würde; st. vorher.

110. *Neulich* (nyligen) st. soeben, vorhin.

Unrichtige Wortstellung:

111. *Genug heiss* (tillräckligt hett) st. heiss genug.

112. Zum Studium der Mathematik ist Talent *unwillkürlich* erforderlich; st. unbedingt.

Präpositionen.

113. Beruhen *von* (bero af) st. auf.

114. Entzückt *in* (förtjust i) st. von.

115. Verstehen *mit* (förstå med) st. unter.

116. *Auf* etwas denken (tänka på något) st. an.

117. Die Augen *nach* (efter) der Mutter haben; st. von.

118. *An* oder *für* Jemand sagen (säga åt någon) st. Jemand sagen; also Dativ ohne Präposition.

119. Hafer *auf* (på) Fleischbrühe kochen; st. mit, in.

120. Nahe *von* (i närheten af) st. nahe bei.

121. *Nach* Jemand trauern (hafva sorg efter någon); st. um.

122. *Auf* den Kauf bekommen (få på köpet) st. in.

123. *Für* (för) Jemand Stunden nehmen st. bei.

124. Die Lampe hängt *von* (från) der Decke st. an.

125. *Für* (för) etwas angeklagt sein st. wegen.

126. *Von* (af) der Kälte leiden st. unter.

Ferner falsche Rektion:

127. Auf *seinem* Antrage wurde beschlossen — st. seinen.
128. Auf *dem* Gesuche verlautete keine Antwort st. das.

Hierher gehört auch:

129. Er kommt *davon* (därifrån) st. von da.
130. Sich in *religiöse* Betrachtungen ergehen; st. religiösen.

Verschiedene Redensarten.

131. *Bei kleinem* und *bei wenigem* (småningom) st. allmälig.

132. Alle haben Löffel, *ich bin ohne* (jag är utan); st. ich habe keinen.

133. *Die Uhr ist schon so viel* (klockan är redan så mycket — ohne vorherige Zeitangabe) st. es ist schon (sehr) spät.

134. *Es kann nicht geholfen werden* (det kan icke hjelpas) st. dem kann nicht geholfen werden.

135. *In Gelegenheit sein* (vara i tillfälle) st. Gelegenheit haben.

136. *Silberhochzeit* (silfverbröllop) st. silberne Hochzeit.

137. *Mit eins* (med ens) st. mit einem Mal.

138. *Mit demselben* (med detsamma) st. zugleich, gleichzeitig.

139. *Nasbluten* (näsblod) st. Nasenbluten.

140. *Für billig kaufen* (köpa för billigt) st. billig kaufen.

141. *Die Frage wecken* (väcka frågan) st. die Frage aufwerfen, anregen.

142. *Ein Mark* (en mark) st. eine Mark.

143. *Ein vier Mark* (en fyra mark) st. etwa oder ungefähr vier Mark.

144. *Kaufen gehen* (gå att köpa) st. gehen um zu kaufen.

145. Ich bin seit sechs Jahren in Finnland *gewesen* (har varit) st. ich bin seit sechs Jahren in Finnland.

146. Ich habe einen Brief *gehabt* (jag har haft bref) st. bekommen.

147. *Auf Jagd gehen* (gå på jakt) st. auf die Jagd gehen.

148. *Angenehm haben* (hafva roligt) st. es angenehm haben.

149. *Er wird aufgesagt, applaudiert, gratuliert* (han blir uppsagd m. m.) st. ihm wird aufgesagt (gekündigt) u. s. w.

150. *Aufschub nehmen* (taga uppskof) st. verschoben werden.

151. *Von Mal zu Mal* (från gång till gång) st. von einem Mal zum andern Mal.

152. *Maimonat* (maj månad) st. Mai.

153. Hast du den Arzt *nachgeschickt?* st. nach dem (oder zum) Arzt geschickt.

154. *Beide zwei* (båda två) st. beide, alle beide.

155. *Eine Menge mit Äpfeln* (en mängd med äppel) st. eine Menge Äpfel.

156. Dies Jahr *dauert es* (räcker det), bis endlich der Sommer kommt; st. dies Jahr dauert es lange.

157. *Übereinskommen* (komma öfverens) st. übereinkommen.

158. *Zur Flucht nehmen* (taga till flykten) st. die Flucht ergreifen.

159. Ich habe es jetzt *so gestellt* (ställt så), dass ich jeden Abend frei bin; st. ich habe es jetzt so eingerichtet.

160. *Er ist nach Geld* (han är efter pengar) st. er ist auf Geld versessen.

161. *Schuldigkeiten* (skyldigheter) st. Schuldigkeit, Obliegenheiten.

162. *Sich verschlafen, sich bekommen, sich lernen* (försofva sig, få sig, lära sig) st. verschlafen, bekommen, lernen.

163. *Vor 5 Jahren zurück* (för 5 år tillbaka) st. vor 5 Jahren.

164. *Etwas erinnern* (komma ihåg något) st. sich an etwas erinnern.

165. *Danke so viel* (tackar så mycket) st. danke sehr.

166. *Ich muss mich jetzt begeben* (begifva mig) st. ich muss jetzt gehen, mich wegbegeben.

167. *Meine Eltern bitten zu grüssen* (be hälsa) st. lassen grüssen.

168. *Unabgesehen* (oafsedt) st. abgesehen.

169. *Drinnen sitzen* (sitta inne) st. das Zimmer hüten, einsitzen.

170. *Die Herrschaft N. N.* (herrskapet N. N.) st. die Herrschaften N. N.; aber auch dies sagen eigentlich nur Dienstboten.

171. Du hast dein Messer verloren? Ich werde dir ein anderes *an die Stelle* (i stället) geben; st. ich werde dir ein anderes statt dessen geben. Vgl. N:o 189.

172. Es wird kein einziger Apfel *nachbleiben* (blifva efter); st. übrig bleiben.

173. *Der Zweck mit dieser Einrichtung* (ändamålet med) st. der Zweck dieser Einrichtung.

174. *Danke nein* (tackar nej) st. danke. »Danke nein» ist ein Pleonasmus.

175. Eine *schwer verdaute* Speise, ein *leicht versehener* Dienst u. s. w. (hårdt smält, lätt skött m. m.) st. schwer verdaulich, leicht zu versehend u. s. w.

176. *Wirst du mit?* (skall du med?) st. wirst du mit kommen, gehen, fahren?

177. Heute habe ich meinen Freund *festgekriegt* (fått tag i) st. endlich gefunden, getroffen.

178. *Auf Art und Weise* (på sätt och vis) st. gewissermassen.

179. Es *will* etwas knapp sein (det vill vara litet knapt).

Besondere Redensarten,

die im Deutschen gar nicht angewendet werden:

180. *Gute Fortsetzung* (god fortsättning).

181. *Vergessen Sie uns nicht* (glöm icke bort). Statt dessen sagt man allenfalls: auf Wiedersehen.

182. *Eins, zwei, drei* (ett, tu, tre) war er wieder da. Diese eigenthümliche Redensart wird im Deutschen höchst selten gebraucht. Gewöhnlich sagt man im Nu oder flugs.

183. *Weihnachtseile* (julbrådska).

184. *Ja so* gebraucht man im Deutschen bei Weitem nicht so oft wie im Schwedischen; meist nur, nachdem man über einen Irrtum aufgeklärt wurde.

185. *Ja* als Antwort auf eine Frage, wie z. B. die folgende: wie steht das Befinden?

186. *Nun* (nog) als erstes Wort verschiedener Wendungen; z. B. *nun* spielte er ganz gut; st. er spielte ja wohl ganz gut.

187. *Hörst du* (hör du) wird im Deutschen viel weniger angewendet als im Schwedischen. Auch sagt man dann gewöhnlich: höre mal.

Haarsträubende Ausdrücke,

die nur von Leuten gebraucht werden dürften, deren Kenntniss der deutschen Sprache sehr viel zu wünschen übrig lässt:

188. *In dieser Absicht* (i detta afseende) st. in dieser Beziehung.

189. *An die Stelle von* (i stället för) drei Schiffen kam nur eines an; st. statt dreier Schiffe. Vgl. N:o 171.

190. *Die Affairen aufmachen* (uppgöra affärerna) st. die Angelegenheiten ordnen, die Geschäfte abschliessen.

191. Ein Billet *bestehen* (bestå) st. sich ein Billet leisten, resp. Jemand ein Billet zukommen lassen, schenken.

192. Meine Nase ist *fest* (fast) st. verstopft.

193. *Zum Lande fahren* (fara till landet) st. auf das Land fahren.

194. *Ich habe eine gute Physik* st. ich habe eine feste Gesundheit.

195. *Aus vorgekommener Anleitung* (af förekommen anledning) st. eingetretener Hindernisse halber, in Folge von unvorhergesehener Veranlassung u. dgl.

196. *Einen ledigangeschlagenen Dienst suchen* (söka en lediganslagen tjenst) st. sich um eine ausgeschriebene (freie, offene) Stelle bewerben.

197. *Malen* (måla vid kortspel) st. ansagen, Farbe machen, zuerst sagen (reizen).

198. *Sich auskleiden* (kläda ut sig) st. sich verkleiden.

199. *Handlungen* (handlingar) st. Akten, Papiere.

200. Er gehört zu meinem *Geschlecht* (slägt) st. er gehört zu meiner Verwandtschaft.

Undeutsche Wörter.

201. *Noll* (noll) st. Null.

202. *Ränne* (ränna) st. Rinne.

203. *Burke* (burk) st. Büchse, Dose.

204. *Prägel* (prägel) st. Gepräge.
205. *Ingefer* (ungefär) st. Ingwer.
206. *Malt* (malt) st. Malz.
207. *Praktik* (praktik) st. Praxis.
208. *Pels* (pels) st. Pelz.
209. *Blumkohl* (blomkål) st. Blumenkohl.
210. *Spenat* (spenat) st. Spinat.
211. *Syrap* (sirap) st. Syrup.
212. *Partisch* (partisk) st. parteiisch.
213. *Elendig* (eländig) st. elend, elendiglich.
214. *Rundlich* (rundlig) st. reichlich.
215. *Schafferei* (skafferi) st. Vorrathskammer.

Falsche Betonung.

216. Jáhrhundert st. Jahrhúndert.

217. Achtundzwánzig, neunundséchzig u. s. w. st. áchtundzwanzig, neúnundsechzig u. s. w.

218. Vénedig st. Venédig.

Falsche Aussprache.

219. Ner*w*en, No*w*ember, Hanno*w*er, Beetho*w*en st. Nerven, u. s. w. *V* wird in diesen Fällen wie ein leises *f* gesprochen.

220. *J*erda (Gerda) st. Gerda.

221. *Eï* (ej) st. e͡i; z. B. Eier.

222. M*aï* (maj) st. Ma͡i, wobei zu beachten ist, dass *ei* und *ai* ganz gleich ausgesprochen werden.

Die Buchstaben *b, d, g, p, t* und *k* werden meist viel zu weich ausgesprochen. Das deutsche *b, d* und *g* klingt fast so hart wie das schwedische *p, t* und *k*.

Auch *c* und *z* klingen häufig zu weich. Sie werden wie *ts,* nicht wie *ds* oder gar *s* ausgesprochen.

Ferner kommen *ch* und *sch* gewöhnlich nicht zu gehöriger Geltung. *Ch* ist ein scharfer Gaumenlaut, *sch* ein starker Zischlaut.

Die Vokale *o* und *u* haben im Deutschen eine andere Klangfarbe als im Schwedischen.

Besondere Schwierigkeit scheint der schwedischen Zunge die Aussprache der, phonetisch übrigens gleichen, Doppellaute *eu* und *äu* zu bereiten.

Max Seiling.

Etymologisches.

1. Finn. *paatsa*, *paatsas* 'Sattelkissen'; altschwed. *baza* 'Satteldecke'.

Finn. *paatsa, paatsas* 'pulvinar l. fartura ephippiis substrata' wird von Thomsen, Om den gotiske sprogklasses indflydelse S. 140, mit finn. *patja* 'Polster' (< got. *badi*) verglichen. In Beröringer mellem de finske og de baltiske Sprog S. 205 denkt er an lit. *pádis,* gewöhnlich pl. *pádžiai* 'Schragen, Untergestell', preuss. *padis* 'Kummetgeschirr', indem er jedoch wegen des finn. *ā* und wegen der Endung *-as* diese Zusammenstellung zweifelhaft nennt. Setälä, Yhteissuomalainen äännehistoria S. 155, leugnet das Vorhandensein eines urfinnischen Lautüberganges *dj* > *ts,* den Thomsen, Gotiske sprogkl. indfl. S. 81, n. 2, Beröringer S. 77, vermutet hat, und hält für möglich, dass nicht *paatsa,* sondern *paatta* die ursprüngliche Form sei. Jedoch kommt, wie S. selbst bemerkt, die form *paatza* schon bei Juslenius vor, wesshalb *paatsa* kaum als eine spätere litterarisch umgebildete Form angesehen werden darf.

Die Herleitung des finn. *paatsa* wird vielleicht durch altschwed. *baza* 'Satteldecke' besser beleuchtet. *Baza* kommt nach Söderwall, Ordbok, freilich nur in Flores och Blanzeflor einmal vor. (Vers 531 *bazor varo aff bliald,* wo es dem fr. *la covreture de la sele* entspricht). Ausserdem kommt auch *sadhulbaza* im Altschw. vor (Söderwall, Ordbok, sub *baza*). Finn. *paatsa* sehe ich also für eine Entlehnung aus altschwed. *baza* an. Eine umgekehrte Entlehnung ist kaum möglich, weil auch sonst im Altschwed. so wenig Entlehnungen aus dem Finn. und noch minder solche, die zum Ritterwesen gehören, vorkommen.

2. Slav. *kovьrъ* 'Teppich'; an. *kögurr* 'id.'

Miklosich Fremdwörter S. 29, und Matzenauer, Cizí slova S. 48 f., haben altr. *kovьrъ,* russ. *ковёръ*, pol. *kobierzec,* čech. *koberec,* 'Teppich' mit engl. *cover,* fr. *couvert* verglichen. Im Etym. Wb. bemerkt aber Miklosich, dass »das wort im r. so alt ist, dass engl. *cover* fern zu halten ist». Lit. *káura, káuras* 'Teppich', *gaura* (žem.) 'Matte' sind aus dem Weissruss. entlehnt, s. Brückner Litu-slav. studien S. 29. Rumän. *covór* 'tapis' ist auch slavischen Ursprunges. Cihac, der es in seinem Dictionnaire d'étymologie daco-romane, Éléments slaves s. 78, mit dem sl. *kovьrъ* zusammenstellt, denkt auch an nhd. *Köper, Keper,* ndl. *keper* 'tissu croisé'. Das ist aber kaum möglich, denn nach Franck, Etymologisch Woordenboek, ist ndl. *keper* ein technischer Term der aus der Baukunst oder Waffenkunde herübergenommen ist (= mndl. *kēper* 'het balkwerk van het dak, de daksparren').

Besser könnte vielleicht slav. *kovьrъ* mit an. *kögurr* 'Teppich; pallea sepulchralis' zusammengestellt werden, in welchem Falle slav. *v* für ein spirantisches germ. *g* stände.

3. Finn. *sihvilä;* schwed. *sil* 'Sieb'.

Lindgren, Svenska landsmålen XII S. 155, hat die Regel aufgestellt, dass urn. langes oder kurzes *i* vor *h* unverändert blieb, wenn die folgende Silbe ein *i* enthielt, vgl. Noreen, Altnordische Grammatik^2 S. 56. Zu den von ihm und Noreen angeführten Beispielen kann noch schwed. *sil* hinzugefügt werden, wofür das ins Finnische entlehnte *sihvilä* (für **sihvila*) eine urn. Form **sihwila* voraussetzt.

4. Finn. *kuva* 'Bild, Form'; got. *skuggwa* 'Spiegel'.

Für finn. *kuva* 'Bild, Form' findet sich keine etymologische Erklärung aus den verwandten Sprachen (magy. *kép* 'Bild' ist türkischen Ursprunges, vgl. asl. *kyp* 'imago', Miklosich, Etym. Wb. unter *kipŭ*). Wenn wir uns erinnern, dass es vom finn. *kuva* auch ein abgeleitetes *kuva-hainen* mit der Bedeutung 'Schatten' vorkommt, so liegt der Gedanke, *kuva* mit got. *skuggwa* zusammenzustellen, sehr nahe. Es ist natürlich dann eine gotische Form **skuwwa*, aus welcher wir das finn. Wort herleiten müssen. Aus diesem Beispiele geht auch hervor, dass sich im Gotischen zu der Zeit der finnisch-gotischen Berührungen urg. *ww* noch nicht zu *ggw* entwickelt hatte.

5. Finn. *peitsi* 'Spiess'; schwed. *spets* 'id'.

Ahlqvist, Kulturwörter s. 240, sagt, dass das Original des finn. *peitsi* »vielleicht das deutsche Wort *Spiess* oder auch das schwed. *spets* oder *spett* ist». Weder *Spiess* noch *spett* können natürlich hier in Frage kommen. An an. *peita* (< altfr. *espiet* wie *púsa* < *espouse*) 'Spiess' kann auch nicht gedacht werden, denn *tsi* aus *ta* ist unmöglich. Das Original des

finn. *peitsi* ist im schwed. *spets* mit der Bedeutung 'Spiess' zu suchen. Es ist jedoch nicht die Form *spets,* sondern **speits,* die finn. *peitsi* geben kann. Eine solche Form mit *ei* muss auch im Schwed. vorhanden gewesen sein, denn es setzt *Speitz*, Name eines finnischen adeligen Geschlechtes, das ein Spiess in seinem Wappen hatte (Ruuth, Suomen rälssimiesten sineteistä Fig. 250 in Historiallinen Arkisto XI) voraus.

Joos. J. Mikkola.



Liste des manuels de français, d'allemand et d'anglais publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande 1600—1892.

1667. *Gezelius, J. G.,* Grammatica Germanica. Abo.

1734. *Nicolaus zum Felde,* Inledning till tyska språket. Åbo.

1809. *Rönnbäck, A. J.,* Läsning i tyska språket. Åbo. 8:o, 98 p. J. C. Frenckell.

1833. *Galindo, J. C.,* Fransk chrestomathie. Helsingfors. 8:o, 72 p. G. O. Wasenius.

1835. *Bagge, N.,* Försök till svenska och tyska samtal. Åbo. 8:o, 96 p. J. C. Frenckell & S.

1836. *Heinrich, C.,* Praktisk lärobok i tyska språket. Helsingfors. 8:o, 400 p. J. C. Frenckell & S.

1843. Tysk och svensk tolk eller handbok för lärandet af tyska språket, innehållande korta grammatikaliska upplysningar, ordlängder, öfningsexempel, samtal och bref. Helsingfors. 8:o, 116 p. J. C. Frenckell & S. — 1851. *Nouv. éd.* 8:o, 92 p. J. C. Frenckell & S. — 1862. d:o.

1849. *Guinchard, J. J.,* Ny lärobok i fransyska språket. I. II. Åbo. 8:o, 232 + 225 p. J. W. Lillja. — 1872. *2 éd.* I. Åbo. 8:o, 256 p. G. W. Wilén.

1850. *Melart, C.,* Kleine deutsche Sprachlehre. Sordavala. 8:o, 95 p.

Turnerelly, E. T., Notice sur les principes de la méthode Robertson. Helsingfors.

1852. *Turnerelly, E. T.,* Méthode Robertson. Anecdotes et Historiettes specialement arrangées pour l'étude de la langue anglaise. Helsingfors. 8:o, 58 p.

1853. *Lagi, R.,* T. Robertsons praktiska läseöfningar i engelska språket efter svenska språkets fordringar lämpade. I kursen. Helsingfors. 8:o, 88 p.

1855. *Ahn, F.,* Praktisk lärobok i franska språket. Helsingfors. 8:o, 158 p. — 1868. *Nouv. éd.* Helsingfors. 8:o, 158 p.

1856. *Guinchard, J. J.,* Fransysk läsebok för nybegynnare. Helsingfors. 8:o, 57 p.

1857. *Thuneberg, J.,* Praktiska öfningar i franska språket. Bearb. fr. eng. efter Robertsonska methoden. Helsingfors. 8:o, 224 p.

1859—1860. *Schoultz, C. v.,* Lärobok i franska språket. 1. 2. Helsingfors. 8:o, 345 + 495 p.

1861. *Geitlin, J. G.,* Saksalainen kielioppi ynnä lukemiston ja sanakirjan kanssa. Helsingissä. 8:o, 436 p. (K. S. toim. 26 osa). — 1867. *Nouv. éd.* Saksan kielioppi. Hämeenlinnassa. 8:o, 451 p. J. G. Geitlin. — 1883. *Nouv. éd.* Tampereella. 8:o, 322 p. Emil Hagelberg.

Grammaire Française à l'usage du Corps des Cadets de Finlande. Borgå. 8:o, 62 p.

Laurén, L. L., Kurs i franska litteraturens historia med fraser och hänvisningar till Guinchards och Oldes grammatikaliska läroböcker för gymnasiernas behof. Kuopio. 8:o, 210 p.

1863. *Floman, A. W.*, Ranskan kielioppi lukemiston ja sanakirjan kanssa alotteleville. 1. 2. Helsingissä. 8:o, 300 p. (K. S. toim. 31 osa.) — 1865. *Nouv. éd.* Helsingissä. 8:o, 296 p. (K. S. toim. 31 osa).

1864. *Laurén, L. L.*, Lärobok i franska språket för elementarläroverken. Läsebok. Helsingfors. 8:o, 120 p.

1867. *Oppman, R. M.*, Englannin kielioppi ynnä lukemisto ja sanakirja. Koulujen tarpeeksi. Helsingissä. 8:o, 438 p. (K. S. toim. 43 osa).

1868. *Plœtz, C.*, Elementarlärobok i franska språket. Öfv. Helsingfors. 8:o, 163 p. K. E. Holm.

Praktisk lärobok i tyska språket efter *H. Plates* »Lehrgang der englischen Sprache» för svenska skolor bearbetad och utgifven af E. v. R[hekampff]. Viborg. 8:o, 56 p. Aux frais de l'auteur. — 1881. *2 éd.* d:o.

1869. *Kalm, Th. E.*, Kurs i franska språket. I. Formlära och syntax. Stockholm. 8:o, 152 p. Z. Hæggström.

Paul, H., Tysk läsebok till skolornas bruk. I. II. (1871). Helsingfors. 8:o, 266 + 252 p. Aux frais de l'auteur. — 1880. *2 éd.* Helsingfors. 8:o, 276 p. G. W. Edlund.

1870. *Rahkonen, A.*, Englanninkielen lukukirja suomalaisille. 1 osa. Edell. jakso. Viipurissa. 8:o, 96 p. Aux frais de l'auteur.

1871. *Kleineh, L. W.,* English reading-book for the use of schools and home. Engelsk läsebok för den mognare ungdomen. I. Helsingfors. 8:o, 393 p. Aux frais de l'auteur.

Paul, H., Tysk språklära. Helsingfors. 8:o, 252 p. Aux frais de l'auteur. — 1879. *2 éd.* Helsingfors. 8:o, 302 p. G. W. Edlund. — 1885. *3 éd.* d:o.

1872. *Plœtz, C.,* Fransk språklära för skolor. Bearbetad. Helsingfors. 8:o, 322 p. G. W. Edlund. — 1878. *2 éd.* Helsingfors. 8:o, 332 p. G. W. Edlund. — 1880. *3 éd.* d:o. — 1886. *4 éd.* bearb. af H. S[imelius]. Helsingfors. 8:o. 196 p. G. W. Edlund.

1873. *Furuhjelm, A.,* Engelsk läsebok med ordbok för läroverkens behof. Helsingfors. 8:o, 159 p. G. W. Edlund.

[Savenius, N. T.], Oppi substantivien suvusta ja taivutuksesta saksan kielessä. Kuopiossa. 8:o, 33 p. Aux frais de l'auteur.

1874. *Paul, H.,* Saksalainen kielioppi. Ruotsista suom. Helsingissä. 8:o, 247 p. G. W. Edlund. — 1882. *2 éd.* Saksalainen kielioppi ja lukemisto. Helsingissä. 8:o, 344 p. G. W. Edlund.

Varon, E., Cours élémentaire méthodique et pratique de langue française. Seconde partie. Helsingfors. 8:o, 482 p.

1875. *Paul, H.,* Lärobok i tyska språket för skolundervisning. Helsingfors. 8:o, 163 p. Stockholm. Adolf Bonnier.

Varon, E., Cours élémentaire méthodique et pratique de langue française. Première partie. Helsingfors. 8:o, 211 p.

1878. *Blomqvist, A.,* Försök till elementarlärobok i tyska språket. 1 kursen. Helsingfors. 8:o, 212 p. G. W. Edlund.

— 1890. *2 éd.* entièrement revue et corrigée: Förberedande kurs i tyska språket. Helsingfors. 8:o, 224 p. G. W. Edlund.

Oppman, R. M., Käytännöllinen englannin kielioppi ynnä sanavarasto sekä puhe- ja lukuharjoituksia. Koulujen ja yksityisten oppivaisten tarpeeksi. Helsingissä. 8:o, 175 p. G. W. Edlund. — 1889. *2 éd.* Helsingissä. 8:o, 166 p. G. W. Edlund.

Paul, H., Tysk elementarbok. Helsingfors. 8:o, 230 p. Aux frais de l'auteur.

Plœtz, C., Ranskan kielen alkeisoppi. Suom. toim. C. G. Svan. Helsingissä. 8:o, 380 p. (K. S. toim. 58 osa).

„ Voyage à Paris. Praktisk handbok i franska samtalsspråket. Bearb. af C. M. Lindforss. Helsingfors. 8:o, 133 p. G. W. Edlund.

1879. *Svan, C. G.,* Ranskan kielioppi ja lukemisto. 1. 2. Helsingissä. 8:o, 616 p. (K. S. toim. 59 osa).

1880. *H[ernstedt], M[aria],* Luku ja kirjoitusharjoituksia englannin kielessä ynnä sanakirja. Koulujen tarpeeksi. Helsingissä. 4:o, 150 p. G. W. Edlund.

Plœtz, C., Fransk elementarbok. Bearb. af C. M. Lindforss. Helsingfors. 8:o, 176 p. G. W. Edlund.

„ Ranskan alkeiskirja. Alkuteoksen 30:sta painoksesta mukailemalla suomeksi toim. C. M. Lindforss. Helsingissä. 8:o, 173 p. G. W. Edlund.

Siirtolaisen tulkki. Käytännöllinen oppikirja englannin kielessä. Neuvoja ja selityksiä siirtolaisille. Suomen ja

Amerikan rahat, mitat ja painot verrattuina toisiinsa. Suom. —*ht*— (Tuomas Hohti.) Oulussa. 8:o, 103 p.

Svan, C. G., Saksankielen alkeisoppi. 1 oppijakso. Helsingissä. 8:o, 244 p. K. E. Holm.

1882. *Lindforss, C. M.,* Fransk läsebok med anmärkningar och ordbok. Stockholm. 8:o, 344 p. Hjalmar Linnström.

Palander, E. W., Saksalainen lukemisto. Tampereella. 8:o, 231 p. Emil Hagelberg.

Plœtz, C., Ny elementarkurs i franska språket. På svenska utgifven af C. M. Lindforss. I. Systematisk språklära. II. Metodisk läsebok 1. Stockholm. 8:o, 160 + 178 p. Z. Hæggström. — 1891. *2 éd.* I. II. Helsingfors. 8:o, 160 + 177 p. G. W. Edlund.

1883. *Lehman, J.,* Vocabulaire du Cours de langue française I. Helsingfors. 8:o, 36 p. K. E. Holm.

Vinberg, E., Stücke zur Übersetzung aus dem Schwedischen ins Deutsche. Helsingfors. 8:o, 18 p. — 1892. *2 éd.* Freudenthal, E., Tyska skriföfningar för studentexamen. Helsingfors. 8:o, 59 p. Otava.

1884. *Degenhardt, R.,* An elementary grammar of the english language. From the german by A. K[rook]. Helsingfors. 8:o, 72 p. P. H. Beijer.

1885. *Plœtz, C.,* Ny elementarkurs i franska språket. På svenska utg. af C. M. Lindforss. II. Metodisk läsebok 2. Stockholm. 8:o, 151 p. Z. Hæggström.

1886. *Paul, H.,* Saksankielen alkuharjoituksia. Suom. E. S. Yrjö-Koskinen. Helsingissä. 8:o, 253 p. W. Söderström.

Plœtz, C., Lyhykäinen franskan kielioppi. Suomeksi toimitti C. M. Lindforss. Helsingissä. 8:o, 160 p. G. W. Edlund.

Zilliacus, G. R. W., Tysk rättskrifningslära för svensk-språkiga lärovärk. Utarbetad i enlighet med officiella regler. Helsingfors. 8:o, 41 p. P. H. Beijer.

1887. *Furuhjelm, A.,* English reading-book for senior classes. Tammerfors. 8:o, 224 p. J. F. Olan.

Paul, H., Saksan kielioppi. Suomalaisia kouluja varten korjannut E. S. Yrjö-Koskinen. Helsingissä. 8:o, 412 p. W. Söderström.

W[yyryläinen], D. K., Vähäinen englanninkielinen tulkki. Helsingissä. 12:o, 64 p. W. Söderström.

1888. *Plœtz, C.,* Uusi franskankielinen alkeiskurssi II. Metodillinen lukukirja. Suomeksi toim. C. M. Lindforss. 1 vihko. Ääntämis- ja sanaoppi. Helsingissä. 8:o, 170 p. G. W. Edlund.

1889. *Löfgren, O. L.,* Saksankielen alkeiskirja. Tekijän luvalla suom. N. Tötterman. Helsingissä. 8:o, 250 p. G. W. Edlund.

Storm, J. F. B., Ranskalaisia puheharjoituksia. Järjestelmän mukainen esitys jokapäiväisessä elämässä käytetystä ranskalaisesta puhekielestä, kieliopillisesti järjestettyjä. Toim. H. Andersin & N. Tötterman. Porvoossa. 8:o, 233 p. W. Söderström.

1890. *Palander, E. W.,* Saksankielen harjoitus suomalaisille. Suomalais-saksalaisia käännöskappaleita. Porvoossa. 8:o, 154 p. W. Söderström.

W[yyryläinen], D. K., Englanninkielen oppikirja ääntämisopin ja sanakirjan kanssa. Kouluja ja yksityisiä varten. Edell. osa. Oulussa. 8:o, 243 p. A. Ekholm.

1891. *Andersin, H.*, La France moderne. Helsingfors. 8:o, 278 p. Otava.

Brekke, K. O., Englanninkielen oppikirja vastaalkaville. Tekijän luvalla suom. Hanna Andersin. Helsingissä. 8:o, 255 p. Otava.

Havaintometoodi. Käytännöllinen oppikirja englannin kielessä Berlitz'in metodin mukaan 1. 2. Porvoossa. 8:o, 258 p. W. Söderström.

„ Käytännöllinen oppikirja ranskan kielessä Berlitz'in metodin mukaan 1. 2. Porvoossa. 8:o, 258 p. W. Söderström.

„ Käytännöllinen oppikirja saksan kielessä Berlitz'in metodin mukaan 1. 2. Porvoossa. 8:o, 278 p. W. Söderström.

Svan, C. G., Englannin kielioppi ja harjoituskirja. Edell. vihko. Helsingissä. 8:o, 489 p. (K. S. toim. 78 osa 1).

Söderhjelm, W. & Tötterman, N., Fransk elementarbok. I. Läsebok. Helsingfors. 8:o, 270 p. Otava. [1])

„ Ordlista till Fransk elementarbok. Helsingfors. 8:o, 63 p. Otava. [2])

„ Ranskankielen alkeiskirja. I. Lukukirja. Helsingissä. 8:o, 270 p. Otava. [3])

---

[1]) Nouv. dé. Fransk Läsebok 1892.

[2]) Nouv. éd. 1893.

[3]) Nouv. éd. Ranskalainen Lukukirja 1893.

Söderhjelm, W. & Tötterman, N., Sanaluettelo ranskankielen alkeiskirjaan. Helsingissä. 8:o, 175 p. Otava.[1])

(Tysk-svenska läseöfningar). Helsingfors.

1892. *Andersin, H.,* Englantilaista runoutta ynnä sanaluettelo kouluja varten. Engelsk poesi jemte ordlista till skolornas tjenst. Helsingfors. 8:o, 39 p. Otava.

Deutsches Lesebuch herausgeg. von A. Blomqvist, N. Fogelholm, B. F. Godenhjelm, F. Gylling, H. Pipping, A. Wenell u. a. Helsingfors. 8:o, 306 p. G. W. Edlund.

Söderhjelm, W. & Tötterman, N., Fransk språklära. Helsingfors. 8:o, 222 p. Otava.

„ Ranskan kielioppi. Helsingissä. 8:o, 234 p. Otava.

Vocabulaires.

1686. Lexicon pentaglotton, in quo vocabulis Latinis respondent Græca, Svecica, Germanica, Fennica. Abo.

1695. *Florinus, H. M.,* Vocabularium Latino-Sveco-Germanico-Finnonicum. Stockholm. — 1708. *Nouv. éd.* — 1733. *Nouv. éd.*

1847. Harjoituksia venäjän, suomen, ruotsin ja saksan kielessä. — Samtalsöfningar i ryska, finska, svenska och tyska språken. etc. Turussa. 8:o, 244 p. J. C. Frenckell & S.
1856. *2 éd.* Turussa. 8:o, 256 p. J. C. Frenckell & S.
1867. *3 éd.* Helsingissä. 8:o, 253 p. J. C. Frenckell & S.
1874. *4 éd.* Helsingissä. 8:o, 253 p. J. C. Frenckell & S.
1884. *5 éd.* Helsingissä. 8:o, 252 p. J. C. Frenckell & S.

---

[1]) Nouv. éd. 1893.

1856. Lyhykäinen suomen, ruotsin, venäjän ja saksan kielinen sanakirja. Kort finsk, svensk, rysk, tysk ordbok. etc. I. — Lyhykäinen suomen, saksan ja venäjän kielen sanakirja. etc. III.—*3 éd.* Viipurissa. 12:o, 140 + 140 p. A. Cedervall poikineen. — 1873. *4 éd.* (I, III.) Viipurissa. 12:o, 143 + 143 p. Clouberg & C:o. — 1877. *5 éd.* (I.) Viipurissa. 8:o, 143 p. — 1890. *6 éd.* (I, III.) Viipurissa 8:o, 143 + 143 p. Clouberg & C:o.

Lönnrot, E., Svensk, finsk, tysk tolk. Ruotsin, suomen ja saksan tulkki. Helsingfors. 8:o, 246 p. A. C. Öhman.

1863. *Stjerncreutz, A.,* Suomalainen meri-sanakirja. Helsingissä. 8:o, 496 p. (K. S. toim. 28 osa).

1873. *Godenhjelm, B. F.,* Saksalais-suomalainen sanakirja. Deutsch-finnisches Wörterbuch. Helsingissä. 8:o, 1123 p. (K. S. toim. 49 osa).

1877. *Meurman, A.,* Dictionnaire français-finnois. Ranskalais-suomalainen sanakirja. Helsingissä. 8:o, 796 p. (K. S. toim. 56 osa).

1880. *Oppman, R. M.,* Merimiehen tulkki ruotsin, suomen ja englannin kielellä. Helsingissä. 8:o, 451 p. G. W. Edlund.

1887. *Rönngren, R. R.,* Suomalais-englantilais-ruotsalainen tulkki. Finsk-engelsk-svensk tolk etc. Vaasassa. 8:o, 78 p.

1888. *Erwast, K.,* Suomalais-saksalainen sanakirja. Finnisch-deutsches Wörterbuch. Hämeenlinnassa. 8:o, 813 p. (K. S. toim. 69 osa).

1889. *Ikonen, K. L.,* Ruotsalais-suomalais-saksalais-englantilainen rakennussanojen luettelo. Suomen teknillisen yhdistyksen toimesta tehty. Kuopiossa. 4:o, 62 p.

1890. Suomalais-ruotsalais-englantilainen tulkki siirtolaisten hyödyksi. Toim. G. R. A. S. Finsk- svensk-engelsk tolk utarb. för utvandrare. Hankoniemessä. 12:o, 24 p.

Zidbäck, J. A., Ruotsalais-suomalais-saksalais-englantilainen mekaanillis-teknillisten sanojen luettelo. Suom. tekn. yhdist. toimesta tehty. Svensk-finsk-tysk-engelsk förteckning på etc. Kuopiossa. 4:o, 111 p.

1891. *Hauvonen, N.,* Saksalais-suomalainen tasku-sanakirja. Turussa. 16:o, 468 p. G. W. Wilén.

La plupart de ces livres ont été employés aux écoles à l'enseignement des langues modernes, et pourtant ce catalogue ne donne pas une idée complète de la littérature en question, car un assez grand nombre de grammaires et de chrestomaties françaises, allemandes et anglaises parues en Suède ainsi qu'en France et en Allemagne ont servi en même temps de matériel d'enseignement. Surtout les livres français sont assez nombreux, quoique les manuels de cette langue, exécutés dans notre pays, soient les plus nombreux. Il en a été publié ici rien moins que 34, tandis que le nombre de manuels allemands ne s'élève qu'à 27, les anglais seulement à 17 (outre les vocabulaires, dont la plupart sont allemands.) — On n'a cependant pas fait usage de tous ces 78 livres dans les écoles publiques. Dans le tableau suivant — fait à l'aide des programmes paraissant presqu'à chaque école à la fin des semestres de printemps — on verra où et à peu près quand les différents manuels ont trouvé usage. Il n'a été question ici que des écoles publiques à partir de l'année 1872, où la nouvelle loi concernant les écoles fut mise en vigueur, et jusqu'à 1889—1890. Quant aux vieux gymnases, on y enseignait le français surtout d'après Guinchard, Ahn et Schoultz, mais l'allemand principalement d'après des livres parus surtout en Suède, mais aussi dans d'autre pays.

Les écoles publiques où les différents manuels ont été employés *).

Français.

Galindo, J. C., Fransk chrestomathie. 1833. —
Viborgs lyceum 72—88.

Guinchard, J. J., Ny lärobok i fransyska språket. I. II. 1849. —
Helsingfors normallyceum 72—77. — Borgå lyceum 73—75, 76—87. — Kuopion lyseo 77—79. — St. Michels lyceum 78—79. — Vasa lyceum 77—79. — Viborgs lyceum 78—81. — Åbo lyceum 72—77.

Ahn, F., Praktisk lärobok i franska språket. 1865. —
Kuopion lyseo 72—.

Guinchard, J. J., Fransysk läsebok för nybegynnare. 1856. —
Helsingfors normallyceum 72—77. — Borgå lyceum 73—. Kuopion lyseo 72—76. — St. Michels lyceum 79—82. Vasa lyceum 72—75, 79—. — Viipurin lyseo. — Åbo lyceum 73—77.

Floman, A. W., Ranskan kielioppi lukemiston ja sanakirjan kanssa alotteleville. 1. 2. 1863. —
Helsingin normallyseo. — Helsingin tyttökoulu 71—87. — Jyväskylän lyseo. — Hämeenlinnan normallyseo 76—88. — Oulun lyseo. — Turun lyseo 87—.

Laurén, L. L., Lärobok i franska språket för elementarläroverken. Läsebok. 1864. —
Kuopion lyseo 72—. — Vasa lyceum 72—85.

---

*) Les écoles publiques suivantes, n'ayant pas publié de programmes, ne sont pas nommées dans le catalogue: Ekenäs realskola, Kuopio frunt. skola, Tammerfors elementarskola, Uleåborgs frunt. skola, Oulun tyttökoulu, Wiborgs frunt. skola, Åbo frunt. skola.

Plœtz, C., Elementarlärobok i franska språket. 1868. —
Helsingfors normallyceum 68—72, 76—86. — Helsingfors reallyceum 85—. — Helsingfors fruntimmersskola. — Borgå lyceum. — St. Michels lyceum 76—83. — Uleåborgs lyceum. — Vasa lyceum 85—. — Vasa fruntimmersskola. — Viborgs lyceum 72—73, 80—.

Plœtz, C., Fransk språklära för skolor. 1872. —
Helsingfors normallyceum 77—88. — Helsingfors reallyceum 72—89. — Helsingfors fruntimmersskola. — St. Michels lyceum 80—82. — Vasa fruntimmersskola. — Viborgs lyceum 72—?

Plœtz, C., Ranskankielen alkeisoppi toim. C. G. Svan 1878. —
Helsingin normallyseo. — Helsingin tyttökoulu. — Kuopion lyseo. — Hämeenlinnan normallyseo. — Viipurin tyttökoulu.

Svan, C. G., Ranskan kielioppi ja lukemisto. 1—2. 1879. —
Helsingin normallyseo. — Helsingin tyttökoulu. — Hämeenlinnan normallyseo. — Viipurin lyseo. — Turun lyseo 87—89.

Lindforss, C. M., Fransk läsebok med anmärkningar och ordbok. 1882. —
St. Michels lyceum 82—88. — Vasa fruntimmersskola. — Viborgs lyceum 82—87.

Plœtz, C., Ny elementarkurs i franska språket. På sv. utg. af C. M. Lindforss. I. System. språklära. II. Metodisk läsebok. 1882. —
Helsingfors normallyceum I. II. 86 — Helsingfors reallyceum I. II. 85—. — St. Michels lyceum I. 82—II 85—. Viborgs lyceum. — Åbo Reallyceum I. II. 88 —.

Plœtz, C., Uusi franskankielinen alkeiskurssi 2. Metodillinen lukukirja. Suom. toim. C. M. Lindforss. Ääntämis- ja sanaoppi 1888. —
Helsingin tyttökoulu.

Plœtz, C., Oppikirja? (1880, 1886, 1888.*) —
Mikkelin lyseo. — Viipurin lyseo. — Turun lyseo.

Allemand.

Geitlin, J. G., Saksalainen kielioppi ynnä lukemiston ja sanakirjan kanssa. 1861. —
Helsingfors normallyceum (sect. finn.) 70—77. — Helsingin tyttökoulu 72—85. — Heinolan realikoulu 79—86. — Joensuun lyseo 72—89. — Jyväskylän lyseo. — Kuopion lyseo 72. 84—88. — Kuopion realikoulu. — Hämeenlinnan normallyseo 75—85. — Oulun lyseo.

Paul, H., Tysk läsebok till skolornas bruk. I. II. 1869. —
Helsingfors normallyceum 70—. — Helsingfors reallyceum 75—. — Borgå lyceum. — Gamla Karleby elementarskola. — Jyväskylän lyseo. — St. Michels lyceum. 76—. — Uleåborgs lyceum. — Vasa lyceum 72—. — Vasa realskola. — Vasa fruntimmersskola. — Viborgs lyceum 74—83, 89. — Åbo lyceum 72—. — Åbo reallyceum 87—.

Paul, H., Tysk språklära. 1871. —
Helsingfors normallyceum 72—. — Helsingfors reallyceum 75—. — Björneborgs elementarskola. — Borgå lyceum. — Gamla Karleby elementarskola 75—. — Kuopion lyseo 72—76. — Lovisa elementarskola 77—.

---

*) Il est impossible de dire, de quel livre de Plœtz il est question, les programmes n'indiquant que le titre »oppikirja».

Vasa lyceum 72—. — Vasa frunt.skola. — Viborgs lyceum 73—. — Åbo lyceum 72—. —Åbo reallyceum 87—.

Savenius, N. T., Oppi substantivien suvusta ja taivutuksesta saksan kielessä. 1873. —
Kuopion lyseo 78—79.

Paul, H., Saksalainen kielioppi. 1874. —
Helsingin normallyseo. — Helsingin tyttökoulu. — Heinolan realikoulu. 74—. — Joensuun lyseo 89—. — Jyväskylän lyseo 74—. — Kuopion lyseo 74—. — Kuopion realikoulu 76—. — Savonlinnan realikoulu 76—. — Mikkelin lyseo. — Tampereen realikoulu. — Hämeenlinnan normallyseo 78—. — Oulun lyseo 76—. — Oulun realikoulu 76—. — Nikolainkaupungin alkeiskoulu 85—. — Viipurin lyseo 82—. — Viipurin realikoulu 76—. Viipurin alkeiskoulu 85—. — Viipurin tyttökoulu. — Turun lyseo 83—.

Paul, H., Lärobok i tyska språket för skolundervisning. 1875. *)
Björneborgs elementarskola. — St. Michels lyceum 75 Uleåborgs lyceum. — Vasa realskola.

Blomqvist, A., Försök till elementarlärobok i tyska språket. 1878.
Helsingfors fruntimmersskola (74—78 en manuscr.) 78—.

Paul, H., Tysk elementarbok. 1878. —
Björneborgs elementarskola 89—. — Vasa lyceum 85—. — Vasa fruntimmers skola. — Viborgs lyceum. 89—.

---

*) On ne peut pas constater avec certitude, si ce manuel est en effet employé aux écoles ici nommées. Les programmes parlent de »Pauls lärobok«, mais n'indiquent pas exactement lequel. Ainsi la question peut se rapporter aussi ou à »språklära« ou á »elementarbok« du même auteur.

Svan, C. G., Saksankielen alkeisoppi. 1880. —
Kuopion tyttökoulu 80—.

Palander, E. W., Saksalainen lukemisto. 1882. —
Hämeenlinnan normallyseo 83—88.

Vinberg, E., Stücke zur Übersetzung aus dem Schwedischen ins Deutsche. 1883. —
Helsingfors normallyceum 83—87.

Paul, H., Saksankielen alkuharjoituksia 1886. —
Helsingin normallyseo 87—. — Heinolan realikoulu 87—. — Hämeenlinnan normallyseo 87—. — Turun lyseo 89—.

Paul, H., Saksan kielioppi suomalaisia kouluja varten korj. E. S. Yrjö-Koskinen. 1887. —
Helsingin tyttökoulu 87—. — Porin alkeiskoulu. — Kuopion lyseo 88—. — Viipurin lyseo 87—. — Viipurin alkeiskoulu 88—.

Löfgren, O. L., Saksankielen alkeiskirja. Suom. N. Tötterman 1889. —
Helsingin tyttökoulu 89—.

Anglais.

Oppman, R. M., Englannin kielioppi ynnä lukemisto ja sanakirja. 1867. —
Heinolan realikoulu 74—88. — Kuopion realikoulu 77—. — Savonlinnan realikoulu 77—. — Tampereen realikoulu 76—. — Viipurin realikoulu 77—.

Furuhjelm, A., Engelsk läsebok med ordbok för skolornas behof. 1873. —
Helsingfors reallyceum 79—87. — Helsingfors realskola 73—87. — Åbo realskola & reallyceum 76—.

Corrections:

Page	11,	ligne	30,	lisez:	*Es ist*
„	13	„	26	ajoutez:	*Anteckningar om Martial d'Auvergne och hans kärleksdomar (in »Öfversigt» 1889)*
„	„	„	27	lisez:	*Lehrbüchern*
„	15	„	24	„	*bezeichnen wir*
„	38	„	20	„	*avecques*
„	47	„	26	„	*honnorée;*
„	48	„	1	„	*prée:*
„	„	„	4	„	*colée*
„	50	„	9	„	*affolé*
„	51	„	12	„	*Pendéz*
„	53	„	27	„	*avéz*
„	„	„	30	„	*vouléz*
„	„	„	31	„	*vouléz*
„	54	„	12	„	*sçachiéz*
„	55	„	25	„	*irée,*
„	57	„	13	„	*poréz*
„	„	„	29	„	*Qu'il*
„	60	„	9	„	*d'argent,*
„	„	„	21	„	*ordonée,*
„	75	„	27	„	*nur 129 a und*
„	98	„	19	„	*loube*
„	115	„	23	„	*Morén*
„	116	„	1	rayez	*Rohde-Berlitz*
„	117	„	17	lisez:	*Praktisk*
„	128	„	13	„	*Einzelheiten*
„	135	„	27	„	*Imp. Ind. u. Kond.*
„	145	„	25	„	*Zahlfrequenz*
„	146	„	3	„	*Zahlfrequenz*

Page	152	ligne	26	lisez:	*Imp. Ind. u. Kond.*
,,	164	,,	29	,,	*(-out)*
,,	166	,,	12, 13, 14	rayez	*vulg. lat., vl.*
,,	190	,,	20	lisez:	*über einen Kamm*
,,	200	,,	26	,,	*adjektivische Form*
,,	209	,,	3	,,	*jeunes*
,,	346	,,	15	,,	*unsinnig*
,,	349	,,	7	,,	*einem Infinitiv*

Oppman, R. M., Käytännöllinen englannin kielioppi ynnä sanavarasto sekä puhe- ja lukuharjoituksia. 1878. — Helsingin tyttökoulu. — Viipurin alkeiskoulu 87—.

H[ernstedt], M., Luku- ja kirjoitusharjoituksia englannin kielessä ynnä sanakirja. 1880. —
Helsingin tyttökoulu. — Heinolan realikoulu 81—88. — Viipurin realikoulu 81. — Viipurin alkeiskoulu 87.

Furuhjelm, A., English reading-book for senior classes. 1887. — Helsingfors reallyceum 87—. — Helsingfors realskola 87—.

M. Wasenius.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ NÉO-PHILOLOGIQUE

A

HELSINGFORS

II

HELSINGFORS,
Imprimerie Centrale de Helsingfors,
1897.

Table des matières.

Nos études.

La Société Néo-philologique entre aujourd'hui dans sa onzième année d'existence. Elle constate avec satisfaction le développement qu'a pris chez nous l'étude des langues modernes pendant les dix années écoulées. La part d'action qu'elle a eue elle-même dans ce mouvement n'est pas, il est vrai, très considérable: en effet, en dehors de la série de publications qu'elle a entreprise et dont le second volume paraît maintenant, elle s'est surtout proposé pour but d'être un centre de réunion pour les personnes qui s'intéressent aux études de philologie moderne. Mais ses membres se composant presque exclusivement de ceux qui représentent ces études et travaillent pour elles à l'université et dans les écoles, il va de soi que son œuvre est en connexité intime avec le travail qui s'accomplit sur le terrain scientifique et pédagogique. Aussi doit-il paraître naturel que nous jetions ici un coup d'œil sur la situation des études de philologie moderne chez nous, surtout depuis la publication de la première partie des Mémoires de la Société.

Mentionnons d'abord que les efforts faits depuis bien des années pour obtenir la création d'une chaire permanente de

philologie moderne à notre Université, efforts qui avaient constamment échoué, ont enfin été couronnés d'un succès relatif: en 1894, en effet, il a été institué une chaire personnelle de philologie romane, avec obligation pour le titulaire de représenter également la philologie germanique. On comprend qu'une pareille combinaison est de nature à diminuer la portée scientifique de cet enseignement. Et maintenant que l'importance toujours plus grande de ces études a engagé le Consistoire Académique à proposer la création d'une chaire permanente de philologie moderne, il eût été désirable que ces deux branches si distinctes de nos études eussent eu chacune leur représentant. Mais des circonstances qu'il serait trop long d'exposer ici rendent très peu probable la création de deux chaires: il faudra donc nous déclarer satisfaits, alors même que ce que nous obtiendrions ne répondrait qu'à des exigences modestes.

Depuis que les étudiants ont été mis à même de porter, sans autorisation spéciale, la philologie moderne au programme de leurs examens, le nombre de ceux qui se consacrent à cette étude a augmenté de semestre en semestre. Il y a cinq ans, les auditeurs des cours de langues modernes n'étaient guère qu'une douzaine, tandis que, pendant cette année universitaire, ils dépassaient le chiffre déjà très notable de cinquante. Peut-être l'attrait de la nouveauté entre-t-il pour une part dans ce concours si considérable; il n'en reste pas moins certain que nos étudiants, eux aussi, se laissant entraîner par le courant des idées modernes, ont commencé à comprendre l'importance d'une étude rationnelle des langues vivantes: et c'est là un fait réjouissant. Toutefois ce succès n'aurait probablement pas été aussi complet, si en même temps des modifications apportées à l'organisation des écoles secondaires n'avaient ou-

vert à nos élèves la perspective de s'y faire une carrière dans l'enseignement des langues modernes. Dans ces derniers temps en effet il a été créé dans les lycées un nombre, qui ira en augmentant, de chaires relativement bien rétribuées d'allemand et de français exigeant de leurs titulaires une préparation vraiment scientifique. La domination absolue et exclusive du latin tend peu à peu, malgré une résistance opiniâtre et grâce surtout à l'initiative des écoles particulières, à céder le terrain à un enseignement plus moderne avec toutes les ressources qu'il offre. Mais tout en considérant comme un progrès heureux que le latin soit déchu de la position dominante qu'il a trop longtemps occupée, je constate avec plaisir qu'on n'a pas longtemps versé dans l'exagération contraire et qu'il y a tout lieu de croire que cette utile réforme se poursuivra avec calme, maintenant qu'ont réussi les premières attaques, rendues ardentes par les souffrances de tant de générations d'écoliers.

Ce progrès dans le sens de l'enseignement moderne et qui constitue la réforme la plus importante dont l'enseignement secondaire ait été l'objet chez nous en ces dernières années, répondait, on l'a bien vu, à un besoin réel et pressant. Le nombre des étudiants sortis d'écoles où les programmes d'étude ne sont pas basés sur l'enseignement du latin, augmente d'année en année, et les écoles particulières fondées pour satisfaire aux exigences de l'enseignement moderne, regorgent d'élèves. Les cinq dernières années ont vu tripler le nombre des jeunes gens qui, pour l'examen d'admission à l'Université, choisissent le thème allemand ou français au lieu du thème latin.

L'enseignement universitaire de la philologie moderne a reçu une forte impulsion par l'institution, en 1892, d'un séminaire; deux ans plus tard, une allocation de 2000 marcs

une fois pour toutes et un subside annuel de 400 marcs accordé pour trois ans, mais qui sera certainement renouvelé à l'expiration de ce terme, ont rendu possible la création et l'entretien d'une bibliothèque spéciale de philologie romane et germanique; cette bibliothèque compte actuellement 165 ouvrages, dont quelques-uns en plusieurs volumes.

Grâce à cette institution, nos élèves les plus avancés sont mis à même de s'initier aux méthodes à l'aide desquelles s'accomplit le travail scientifique dans ce domaine. Les travaux de notre séminaire sont, il est vrai, à ce point de vue, fort modestes. Ils n'en constituent pas moins un premier pas dans la voie des recherches scientifiques; ils habituent peu à peu les élèves à réfléchir librement et personnellement sur les questions philologiques.

On comprend, du reste, que, dans notre Université, l'intérêt scientifique de l'enseignement des langues modernes doit se subordonner à son intérêt pratique. Je veux dire que cet enseignement devant en première ligne tendre à préparer de bons professeurs de langues, la science pure n'y entre pas pour elle-même, mais qu'elle y est mise au service du but principal. Nous ne pouvons guère songer à voir s'épanouir chez nous la philologie romane ou germanique comme science indépendante: d'une part, nous sommes trop loin des centres où sont assemblés les matériaux d'une activité vraiment féconde et nous n'avons pas à notre portée une littérature complète sur ces matières, même s'il s'agit des travaux les plus récents; d'autre part, les ressources matérielles de notre pays sont trop limitées pour que nous puissions assurer l'indépendance à ceux que leur goût et leurs capacités pousseraient à poursuivre ces études pour elles-mêmes. J'espère cependant que cette modeste publication et celle qui l'a précédée prouveront que nous

désirons aussi apporter, dans la mesure de nos faibles ressources, notre contribution au travail scientifique contemporain.

L'enseignement universitaire de la philologie moderne a cependant chez nous, me semble-t-il, une tâche plus importante à accomplir que celle de former des savants ou des maîtres d'école: je veux parler de ses rapports avec la culture générale dans notre pays. Pour que nous puissions maintenir, au point de vue intellectuel, notre terrain à nous, tel que les circonstances historiques et un travail intense de culture nationale tendent à le constituer, il faut que nous nous rendions maîtres, dans la plus large mesure possible, des moyens de rester en communion d'idées et d'intérêts intellectuels avec les grands pays de l'Europe.

On peut trouver, non sans raison, avec ce but devant les yeux, que nos programmes d'examens ne font pas une place assez large à l'élément littéraire. Car la préparation philologique n'est pas complète si elle n'embrasse une connaissance approfondie de la culturre intellectuelle dont les langues sont l'organe et qui trouve dans les belles-lettres son expression à la fois la plus artistique et la plus facilement accessible. Mais l'esthétique et l'histoire des littératures figurent dès longtemps comme une branche spéciale dans le programme d'études de notre Université, et, d'après un règlement de la Faculté des Lettres, un étudiant doit, pour obtenir la plus haute note de philologie moderne, avoir mérité au moins la note de deuxième degré d'esthétique et d'histoire littéraire. Cela ne doit cependant pas empêcher la littérature d'avoir sa place dans l'enseignement (sinon dans l'examen) philologique, bien que sous d'autres conditions. Il est nécessaire pour l'étudiant philologue d'appliquer aussi dans le domaine littéraire la méthode qu'il a appris à appliquer dans ses études linguis-

tiques, et le meilleur moyen pour lui d'y arriver, c'est d'étudier soigneusement et en détail les œuvres de quelque écrivain, non pas tant pour en juger le mérite esthétique, que pour en comprendre à la fois la forme et l'esprit, en saisir la connexité avec toutes les manifestations de la pensée d'une époque, en établir l'importance au point de vue historique et le rapport avec la littérature contemporaine des autres peuples.

Les littératures française et allemande du moyen âge, lesquelles entrent pour une part dans notre programme d'examen, doivent servir en premier lieu de matière aux exercices d'interprétation et d'exemples pour l'application de la grammaire historique. Toutefois, ce qu'on en peut exiger à l'examen doit suffire déjà pour donner une idée du charme merveilleux qui pénètre les strophes tantôt héroïques, tantôt émouvantes de la Chanson de Roland et des Niebelungen, aussi bien que la poésie naïve, infiniment délicate dans sa simplicité, des chansons françaises et de Walther von der Vogelweide.

Les exigences auxquelles nos étudiants sont tenus de satisfaire sont, il est vrai, grâce à la forme compliquée de nos examens, assez considérables, mais je crois aussi que le profit à retirer du travail qu'ils nécessitent, répond amplement aux efforts exigés. Le personnel enseignant est actuellement à peu près suffisant et composé de telle manière que, si le travail est convenablement réparti, rien d'essentiel ne sera négligé. Quant aux disciples, un intérêt si vivant, un zèle si joyeux, tant d'application et d'ardeur au travail ont, jusqu'à présent du moins, caractérisé leurs efforts, que les difficultés du chemin ne sauraient leur opposer d'obstacles insurmontables.

Cet intérêt se manifeste encore dans le grand nombre d'auditeurs qui suivent les cours de philologie moderne, et

dont une proportion notable, je le constate avec satisfaction, appartient aux étudiants de langue finnoise. Et je vois dans cet intérêt la preuve d'un fait bien propre à nous réjouir: c'est que chez nous et parmi notre jeunesse existe la conviction que nous ne devons pas laisser s'affaiblir le lien qui nous rattache à la vie intellectuelle de l'Europe, que nous devons entretenir toutes les voies d'accès qui nous relient à elle, et nous assurer ainsi un afflux continuel d'idées et d'impressions qui viennent féconder notre propre vie spirituelle, en même temps que nous nous ménageons par là les moyens de faire connaître ce que nous pouvons produire de bon et de viable.

Helsingfors, le 15 Mars 1897.

Werner Söderhjelm,

Président actuel de la Société Néo-philologique.

Zur Definition des H-Lautes.

Weder unter den Physiologen noch unter den Phonetikern sind die Ansichten über die Natur des *h*-Lautes ungeteilt. Eine gewissenhaft zusammengestellte Übersicht der einschlägigen Litteratur findet man bei Michaelis in seinem Aufsatze »über das *h* und die verwandten Laute» [1]).

Es ist nicht meine Absicht, hier eine zweite möglichst vollständige Zusammenstellung der *h*-Theorien zu geben. Ich will nur die Ansichten einiger Autoren besprechen, deren Behauptungen entweder besonders wohlgegründet sind, oder auch besonders kräftig dazu beigetragen haben, die *h*-Frage vom richtigen Pfade abzulenken, um dadurch die notwendige Basis einer *h*-Definition zu gewinnen, die vielleicht als neu bezeichnet werden muss, wenn sie auch im Grossen und Ganzen nichts Anderes ist, als eine Schlussfolgerung aus den Beobachtungen v. Kempelen's und Brücke's.

Wenn ich ohne nähere Bezeichnung vom *h* spreche, ist der Laut gemeint, welcher im Deutschen und auch in meiner

---

[1]) G. Michaelis. Über das H und die verwandten Laute. Archiv für neuere Sprachen LXXIX SS. 49—84, 283 – 308.

Muttersprache (dem Schwedischen) mit dem betreffenden Buchstaben bezeichnet wird. Von den feinsten Abstufungen dieses *h*-Lautes wird ganz abgesehen werden.

Zunächst möchte ich aus dem bekannten Hauptwerk v. Kempelen's folgende, sehr wichtige Äusserungen citieren [1]:

»Er (der Mitlauter H) besteht bloss in einem ausgestossenen Athem, oder stimmlosen *starken* Hauch ..... Wird die Lunge nur ganz schwach zusammengedrückt, so dass die aus derselben getriebene Luft mit der Öffnung der Stimmritze im Verhältnisse steht, das ist, nicht in so grosser Menge herandringt, dass diese Öffnung sie nicht ohne Zwang durchlassen könnte, so ist es ein *stiller unhörbarer Hauch*. Wird die Lunge hingegen jähe und mit Gewalt zusammengepresst, so, dass die darin enthaltene Luft, die auf einmal weichen soll, nicht mehr der Öffnung der Stimmritze angemessen ist, so stemmt sich diese Luft im Herausgehen, oder sie wird vielmehr von den zu engen Rändern zusammengedrückt, wodurch ein hörbares Reiben entsteht, und dieses ist der starke beym H vernehmliche Hauch.»

In einer Anmerkung fügt v. Kempelen folgende, von mir kursivierte Worte hinzu:

»*Vielleicht trägt zu diesem Hauch auch das Anstossen der Luft an den Gaumen, und die übrigen Sprachwerkzeuge, und die Richtung, die sie dadurch bekömmt, etwas bey.*»

S. 275 fährt Kempelen fort:

»Dieser Buchstab hat eine besondere Eigenschaft, die ihn von allen anderen unterscheidet. Sie besteht in dem, dass er *keine eigene Lage hat, sondern immer desjenigen Selbstlauters*

---

[1] Wolfgang v. Kempelen. Mechanismus der menschlichen Sprache nebst der Beschreibung seiner sprechenden Maschine. S. 273—274.

seine annimmt, der ihm nachfolget. Wenn nämlich Gaumensegel, Zunge und Lippen sich in die Lage irgend eines Selbstlauters gerichtet haben, so lässt sich die Stimme, die diesen Selbstlauter beleben soll, nicht sogleich hören, sondern die Lunge stosst vorher in diese Lage einen Hauch, dann verengert sich erst die Stimmritze, und fängt an zu tönen. Sagt man zum Beispiel *Himmel,* so liegen, eh das H noch anfängt, schon Zunge und Lippen in der Lage des I, bey *huld* in der Lage des U, bey Haus in der Lage des A u. s. f. Um hiervon wieder einen Beweis zu haben, so richte man die Zunge und Lippen zu einem A, dann halte man die flache Hand vor den Mund in der Entfernung etwan eines Zolles, und spreche langsam Ha, so wird man, so lange das H dauert, ein Lüftchen auf der Hand verspüren, so bald aber der Selbstlauter A anfängt, so hört jenes auf.»

Ernst Brücke hatte in seinen älteren Schriften [1]) angegeben, dass der *h*-Laut mit weit offener Stimmritze gebildet werde. Da Czermak [2]) aber behauptete, die Stimmritze beim *h* mehr oder weniger verengt gefunden zu haben, hat Brücke neue Untersuchungen angestellt und die Beobachtungen Czermak's bestätigt. Ich kann es mir nicht versagen, einen Teil von dem was Brücke in der zweiten Auflage seiner »Grundzüge» [3]) über die Bildung des *h*-Lautes sagt, hier wörtlich wiedergeben:

---

[1]) Ernst Brücke Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. Erste Auflage 1856.
„ „ Neue Methode der phonetischen Transscription. Sitzungsb. der phil. hist. Classe der Wiener Akad. der Wissenschaften, bd. XLI s. 252.

[2]) Joh. Czermak: Phys. Unt. mit Garcia's Kehlkopfspiegel. Wiener Sitzungsberichte, mat. nat. Cl. bd. XXIX s. 576—577.

[3]) Wien 1876. S. 9.

»Man darf sich nicht damit begnügen, sich während man den Kehlkopf im Spiegel beobachtet, *ha*, *hä*, *he*, vorsprechen zu lassen; dann beginnt der Hauch immer mit ganz weiter Stimmritze, und die Stimmbänder nähern sich einander bis der Vocal anlautet. Man weiss dann noch nicht, welches die wesentliche, die nothwendige Stellung für das gewöhnliche *h* der Deutschen ist, weil die Stimmbänder durch eine Reihe von Stellungen durchgegangen sind. Man muss den zu untersuchenden einüben, das *h* vocallos wie beim lautiren und continuirlich hervorzubringen; dann wird man bemerken, dass sich die Stimmritze stets mässig verengt, mehr oder weniger, je nach der Lautfärbung des *h*, und verengt bleibt, so lange das *h* lautet.

Wenn die Luft unter dem Ausathmungsdrucke zur weit offenen Stimmritze herausfliesst, so giebt sie allerdings mit ihrem Anfall an die Wände der Rachen- und Mundhöhle auch ein Geräusch, welches den Charakter des *h* an sich trägt, aber dieses Geräusch ist bei einem Ausathmungsdrucke, wie er beim Sprechen gewöhnlich statthat, ausserordentlich schwach. Um den Hauch akustisch zu verstärken, wird die Stimmritze bis zu einem gewissen Grade verengt, damit sich die Luft an den Rändern der Stimmritze reibe und ein Geräusch gebe. Dies geschieht schon beim gewöhnlichen *h* der Deutschen.

Aber dies Verengen darf nur bis zu einer gewissen Grenze gehen; *treibt man es weiter, so verliert das Geräusch den Charakter des h* [1]) und wird demjenigen ähnlich, welches man hört, wenn man Wasser in einem nicht zu grossen metallenen Gefässe allmählich bis zum Sieden erwärmt. Dies ist jetzt die Flüsterstimme, die *vox clandestina.*»

---

[1]) Von mir kursiviert.

In den hier citierten Äusserungen v. Kempelen's und Brücke's finden wir folgende wichtige Behauptungen aufgestellt:

1) Der *h*-Laut lässt sich bei einer Menge verschiedener Artikulationslagen des Ansatzrohrs bilden, u. a. bei allen denen, welche die Vokale charakterisieren. (Kempelen).

2) Bei der Aussprache eines *h* strömen auffallend grosse Luftmengen aus dem Ansatzrohre heraus, grösser als beispielsweise bei den Vokalen. (Kempelen).

3) Ein Laut dem der *h*-Charakter anhaftet, kann von einer Luftmasse erzeugt werden, welche die weitoffene Stimmritze durchströmend, die Wände des Ansatzrohrs anfällt. (Brücke).

4) Bei einem flüchtig gesprochenen *h*, wie es sich im Anlaut vor Vokal zu finden pflegt, ist die Stimmritze anfangs weit offen, durchläuft aber nachher eine ganze Reihe von Verengerungsgraden. Sobald die Verengerung ein gewisses Mass [1]) überschreitet, schwindet der *h*-Laut, und statt dessen tritt ein Vokal auf. (Brücke).

5) Bei einem continuierlich gesprochenen *h*, ist die Stimmritze etwas verengt, aber nicht in dem Grade wie bei den geflüsterten Vokalen. (Brücke).

Diese fünf Sätze, welche heutzutage kaum Widerspruch finden werden, scheinen mir auf folgende Definition des *h*-Lautes hinzudeuten:

Wir bilden das H durch die hörbare Reibung des Exspirationsstromes gegen einen möglichst grossen Flächenraum der Wandungen, welche seinen Weg von den Lungen bis zur atmosphärischen Luft begrenzen.

---

[1]) Es kommt hier natürlich nicht auf das absolute Mass der Verengerung an, sondern auf das Verhältnis zwischen der Öffnung und der Stärke des Luftstroms.

Jede Artikulation, welche die Hörbarkeit der Reibung oder den Umfang der Reibungsflächen einigermassen stark herabsetzt, gefährdet die Existenz des *h*-Lautes. Die Verminderung des Ausströmungsquantums verwandelt, bei unveränderter Articulation, den *h*-Laut in eine Pause; zunehmende Verengerung der Stimmritze macht die Reibung im Kehlkopfe stärker, löscht aber, da sie eine Schwächung des Luftstromes bewirkt, die Reibung im Ansatzrohre aus. Das Ansatzrohr hört somit auf, als Schallquelle zu fungieren und dient nunmehr bloss dazu, durch seine Resonanzwirkung den im Kehlkopf erzeugten Reibungslaut zu modifizieren. Kürzer gesagt: zunehmende Verengerung der Stimmritze verwandelt, wie Brücke schon bemerkte, den *h*-Laut in einen geflüsterten Vokal. Eine Verengerung irgendwo im Ansatzrohr verstärkt den Reibungslaut an der betreffenden Stelle, aber sie schwächt oder vernichtet durch vermindertes Ausströmungsquantum die Reibung im Kehlkopf, durch gehemmte Ausströmung und durch direkte Beschattung die Reibung gegen die Wände des Ansatzrohrs an den Stellen, wo der Kanal verhältnismässig weit bleibt. Dabei geht das *h* in einen Spirant anderer Art über. Tritt Verengerung zwischen der Unterlippe und der oberen Zahnreihe ein, so entsteht ein *f*, eine Verengerung zwischen dem Zungenrücken und dem weichen Gaumen giebt den *ach*-Laut der Deutschen u. s. f.

Unter Festhaltung an der hier gegebenen Definition des *h*-Lautes, können wir die Frage aufwerfen, in wiefern die Reibung gegen einzelne Partien der Kanalwände wegfallen kann, ohne dass der *h*-Laut seinen Grundcharacter einbüsst. Zunächst interessiert uns die Frage von der eventuellen Entbehrlichkeit der Kehlkopfreibung, aber leider bietet die Beantwortung dieser Frage gewisse Schwierigkeiten. Die Beobachtung Czermak's und Brücke's, dass die Stimmritze bei einem continuierlich

gesprochenen *h* immer eine Verengerung zeigt, ist kein absolut bindender Beweis für die Unentbehrlichkeit der Kehlkopfreibung; es wäre denkbar, dass sich die beobachtete Verengerung auf die Bestrebung, durch Aufstauung des Luftstromes die Dauer des *h*-Lautes zu vermehren, zurückführen liesse.[1]) Brücke's Beobachtung, das wir eine Art *h* mit weitoffener Stimmritze hervorbringen können, beweist ebensowenig wie die offene Glottisstellung am Anfang eines anlautenden *h*, dass ein deutliches *h* ohne jede hörbare Kehlkopfreibung zu Stande kommen könnte, denn die grossen Luftmassen, welche beim *h* durch den Kehlkopf herausströmen, können vielleicht schon durch Reibung gegen die offene Stimmritze einen Schall erzeugen. Uebrigens scheint Brücke das mit offener Stimmritze gebildete *h* mit dem gewöhnlichen nicht zu identifizieren. Die verschiedenen Schallqualitäten, welche infolge zunehmender Glottisenge einem anlautendem *h* der Reihe nach zukommen, gelangen bei der Schnelligkeit des Vorganges nicht getrennt zur Wahrnehmung. Wir wissen also nicht, ob der Anfang eines solchen *h* schon den Charakter des ganzen Lautes an sich trägt.

Mir kommt es wahrscheinlich vor, dass im normal gebildeten *h* eine Kehlkopfreibung immer vorhanden ist, und sie trägt entschieden zur Deutlichkeit des Lautes wesentlich bei [2]).

Es versteht sich von selbst, dass der Exspirationsstrom nicht jeden einzelnen Fleck der Wandungen des Ansatzrohrs mit solcher Kraft treffen kann, dess ein Reibungslaut an der

---

[1]) Ein gedehntes *h* bildet man gerne mit etwas engerem Mundkanal als ein flüchtig gesprochenes.

[2]) Beim Anblasen der Mundhöhle von aussen her (mit einem Püster) fehlt der Kehlkopfreibelaut ganz und gar; es lässt sich in dieser Weise kein wirkliches *h* erzeugen.

betreffenden Stelle entsteht. Die Innenseite der Lippen z. B. wird stets zum grossen Teile durch die Kiefer und die Zahnreihen geschützt.

Ich habe oben stillschweigend angenommen, dass das Ansatzrohr, welches zur Bildung des *h*-Lautes dient, sich aus dem Rachen und der median offenen Mundhöhle zusammensetzt. Dies ist ja auch die Gestalt, in welcher das *h* am häufigsten auftritt. Es lässt sich aber ohne Schwierigkeit ein *h* bilden, bei welchem die Luft sowohl durch den Mund als auch durch die Nase hinausgeht. Wegen der doppelten Öffnung verbraucht ein solches, *nasaliertes h* mehr Luft als das orale, und seine Hervorbringung erfordert deshalb einen gewissen Aufwand von Kraft. Ich habe nirgends eine Angabe gefunden, wonach dieses nasalierte *h* in irgend einer Sprache regelmässige Anwendung gefunden hätte [1], aber es ist nicht unwahrscheinlich, dass es von Individuen gebraucht wird, welche ihre Vokale mit unvollständiger faucivelarer Sperrung bilden. Wer im Worte »haben» das *a* durch die Nase spricht, wird leicht in Versuchung kommen, schon beim *h* etwas Luft durch die Nase entweichen zu lassen. Wie es sich mit dem *h*-Laut verhält, welcher im Französischen nicht selten (z. B. in »honte») [2] vor nasaliertem Vokal gehört wird, darüber wage ich kein sicheres Urteil abzugeben.

Vom *nasalierten h* mit gleichzeitiger Mund- und Nasenöffnung unterscheidet sich leicht das *nasale h*, welches mit Mundsperrung und Nasenöffnung gebildet wird. Ein nasales *h* mit bilabialem Verschluss bildet das erste Element der Inter-

---

[1]) Bei Individuen mit Gaumensegeldefekten muss es ja als Substitut für rein orales *h* vorkommen.

[2]) Vgl. Joh. Storm. Englische Philologie. I. Zweite Auflage, s. 95.

jektion »hm». Nach Hoffory's Beschreibung zu urteilen (wenn auch nicht nach seiner Terminologie) findet man in den isländischen Wörtern »hníga», »hnakki» u. a. ein nasales *h*, welches mit linguo-alveolarer Mundsperrung gebildet wird [1]).

Ein *h* kann auch mit medianer Mundsperrung und lateralen Öffnungen gebildet werden. Faucivelarer Verschluss kann dabei vorhanden sein, kann aber auch fehlen. Nasalierte lateral gebildete *h*-Laute sind mir aus keiner Sprache bekannt. Aus Hofforys Angaben [2]) schliesse ich dass ein laterales *h* (ohne Nasenöffnung) möglicherweise im Isländischen vorkommt, in Wörtern wie «hljóđa», «hlutr» u. a. Hoffory selbst sagt allerdings: »es kann .. kein *h* darin enthalten sein», aber auf diese Behauptung kann keine Rücksicht genommen werden, weil Hoffory von der willkürlichen Voraussetzung auszugehen scheint, dass ein *h* unmöglich mit medianem Mundverschluss gebildet werden könne. Schlimmer ist es, dass eine Verwechselung zwischen dem mit Lateralöffnungen gebildeten *h* und einem stimmlosen lateralen Spiranten nicht ausgeschlossen ist.

Das bilaterale [3]) *h* wird mit so grossen lateralen Öffnungen gebildet, dass bedeutende Luftmassen hinausströmen können und Reibelaute auf grossen Strecken des Ansatzrohrs sowie *im Kehlkopfe* gebildet werden. Der Schallfarbe nach unterscheidet sich dieser Laut nur wenig von den mit vollständiger Mund-

---

[1]) J. Hoffory. Phonetische Streitfragen. Kuhn's Zeitschrift. Bd XXIII. S. 548. Näheres über das nasale *h* unten S. 15.

[2]) Ebenda. S. 542.

[3]) Was hier von den bilateral gebildeten Lauten gesagt wird, gilt natürlich mutatis mutandis auch von den unilateralen; wenn ich von lateralen Lauten spreche, werden sowohl die unilateralen, als auch die bilateralen ins Auge gefasst.

öffnung gebildeten *h*-Lauten. Der stimmlose bilaterale Spirant wird *ohne jede hörbare Kehlkopfreibung* gebildet, und mit so starker Verengerung der Lateralöffnungen, dass es von Reibelauten in den übrigen Teilen des Ansatzrohrs kaum die Rede werden kann. Wenn der laterale Spirant sich ausnahmsweise mit Kehlkopfgeräuschen verbindet, haben wir es nicht mit einem stimmlosen Reibelaut zu thun, sondern mit der geflüsterten Form eines stimmhaften. Ich sage »ausnahmsweise», denn ein *l* ist bekanntlich selten zu gleicher Zeit spirantisch und stimmhaft.

Stufenweise vorsichgehende Übergänge zwischen dem bilateralen *h* und dem stimmlosen bilateralen Spiranten können selbstverständlich ebensogut zu Stande gebracht werden, wie zwischen dem gewöhnlichen *h* und dem *ach*-Laute. Sowie aber die lateralen Öffnungen einigermassen eng werden, bekommt der Spirant eine Schallfarbe, die ihn vom bilateralen *h* deutlich unterscheidet. Der eng gebildete bilaterale Spirant erinnert am meisten an den *s*-Laut, und wird in der That in verschiedenen schwedischen Volksmundarten in Fällen gebraucht, wo die gebildete Sprache ein *s* hat, dem ein *l* nachfolget. Die Substitution des stimmlosen lateralen Spiranten für das *s* in jeder Lautverbindung kommt bei einzelnen Individuen als Naturfehler vor.

Die Schreibung der isländischen Wörter »hljóđa», »hlutr» scheint mir anzudeuten, dass der lateral gebildete Laut, welcher nach Hoffory dem *h*-Zeichen entspricht, ein *h*-Laut ist, oder wenigstens einmal war. Ziemlich nichtssagend ist dagegen der Umstand, dass Hoffory den betreffenden Laut ein »tonloses *l*» nennt. Wenn Hoffory ein mit *a*-Stellung hervorgebrachtes *h* ein tonloses *a* nennt (siehe unten), so muss er, um konsequent zu sein, das mit *l*-Stellung gebildete *h* als ein tonloses *l* bezeichnen, aber anderseits ist zu beachten, das wirk-

liche *l*-Laute ohne Stimmton, wie z. b. das kymrische *ll* [1]) bei Hoffory denselben Namen führen. Der Unterschied zwischen dem lateralen *h* und dem stimmlosen *l* war ihm, vermutlich noch nicht aufgegangen, als er seine Bemerkungen über das isländische *h* in der Lautfolge *hl* niederschrieb. In späteren Schriften [2]) hält Hoffory »sonores tonloses *l*» und »spirantisches tonloses *l*» deutlich auseinander, sagt aber nicht, zu welcher Lautgruppe er den hier besprochenen isländischen Laut rechnet.

Hoffory's Stellung zu der *h*-Frage im Allgemeinen verdient eine nähere Besprechung, weil seine Ansichten grundfalsch sind und doch nicht aufgehört haben, ihren Einfluss auf die Auffassung anderer Phonetiker auszuüben.

Die ersten Aussprüche Hoffory's über das *h* finden wir in dem oben genannten Aufsatze »Phonetische Streitfragen» [3]) Czermak's in einem rein naturwissenschaftlichen Sammelwerke veröffentlichte Beobachtungen mit dem Kehlkopfspiegel waren ihm entgangen, Brücke's zweite Auflage wurde in demselben Jahre gedruckt wie die »Streitfragen»; es ist also kein Wunder, wenn Hoffory behauptet, dass der *h*-laut mit offener Stimmritze gebildet werde. Nachdem Hoffory in Anschluss an Kempelen und H. Meyer hervorgehoben hat, dass

---

[1]) Mein Freund Dr Axel Wallensköld, der sich eine Zeitlang in Wales aufhielt, hat mir über die Aussprache des kymrischen *ll* Auskunft gegeben.

[2]) J. Hoffory. Tenuis und Media. Kuhn's Zeitschrift, bd XXV. S. 424.

„ „ Professor Sievers und die Principien der Sprachphysiologie. Berlin 1884. S. 27—28.

[3]) A. a. O. vor allem Seite 554—557. Die Ansichten, welche Hoffory hier verficht, werden sich einigen mir nicht zugängigen Ausführungen Whitney's eng anschliessen. Zu suchen sind diese Ausführungen, nach Hoffory in dem »Journal of the American Oriental Society», VII. 316 f. 327 f., nach Sievers in »Oriental and linguistic Studies» II, 268.

es ebensoviele *h*-laute giebt wie Vokale, fährt er fort [1]): »und zweitens ist es klar, dass jeder dieser verschiedenen *h*-laute ganz dieselbe mundstellung einnimmt wie der correspondirende vocal, und dass er sich vom entsprechenden vocale *durch nichts als durch das fehlen des stimmtons unterscheidet* [2]). Er verhält sich mithin zum vocale ganz wie ein tonloser consonant oder halbvocal zum tönenden oder mit anderen worten: *das H ist ein tonloser vocal; das H* a *ein tonloses A, das H* i *ein tonloses I* u. s. w.»

Nun ist aber ein Vokal nichts anderes als ein durch die Resonanzwirkung des Ansatzrohres modifizierter, im Kehlkopfe erzeugter Schall [3]). Fällt die Schallbildning im Kehlkopfe weg, bleibt vom ganzen Vokal nichts Anderes übrig als eine unhörbare Artikulation. Vietor, der dazu neigt, ähnlich wie Hoffory die *h*-Laute als stimmlose Vokale zu bezeichnen, sagt allerdings: »Die Lautbarkeit des *h* beruht also nur auf der Resonanz des schon zu diesem (dem folgenden) Vokal eingestellten Mundraums beim Durchgang des Exspirationsstroms . . .», aber dieser Ausspruch Vietors's kann nur als ein *lapsus calami* bezeichnet werden. Vietor muss ebenso gut wie jeder andere Phonetiker wissen, dass jede Resonanzerscheinung eine primär tönende Schallquelle voraussetzt. Ein Vokal ohne Schallbildung im Kehlkopfe ist nicht ein *stimmloser*, sondern ein *stummer*, *unhörbarer* Vokal.

Nachdem Hoffory die zweite Auflage von Brücke's »Grundzügen» kennen gelernt hat, modifiziert er seine Auffas-

---

[1]) S. 556.

[2]) Von mir kursiviert.

[3]) Bei gesungenen und gesprochenen Vokalen ist dieser Schall ein Klang, bei Flüstervocalen ein Reibegeräusch.

sung des *h* in so fern, als er einen im Kehlkopf erzeugten Reibungslaut als Bestandteil dieses Lautes ansetzt [1]). Von spirantischen Geräuschen im Ansatzrohr will Hoffory noch immer nichts wissen. Er scheint von der falschen Voraussetzung auszugehen, dass die Vokalstellung des Ansatzrohrs die Entstehung solcher Geräusche verhindere, während die Spirantenbildung in der That nur vom Verhältnis zwischen der Stärke des Luftstroms und der Kanalweite abhängt, nicht von den absoluten Dimensionen des Kanals. In seiner Streitschrift gegen Sievers sagt er (s. 29):

». . . so ist dazu zu bemerken, dass Geräusche ähnlicher Art, wie sie bei den Spiranten vorkommen, in der Mundhöhle nicht entstehen können, wenn dieselbe offen steht».

Die einschränkenden Worte »ähnlicher Art» lassen die Frage offen ob nicht beim *h* etwa andere Geräusche, als die gewöhnlichen spirantischen, im Ansatzrohr erzeugt werden. Wenn hinter diesen Worten ein versteckter Gedanke liegt, so hat Hoffory ihn jedenfalls nicht weiter verfolgt.

Nach der modifizierten Auffassung Hoffory's ist das *h* als ein bei Vokalstellung des Ansatzrohrs gebildeter Kehlkopfreibelaut zu definieren, und diese Ansicht, welche übrigens schon im Jahre 1879 von Grützner ausgesprochen wurde [2]), scheint mir noch heutzutage sehr verbreitet zu sein. Sie stösst aber auf eine erhebliche Schwierigkeit. *Die geflüsterten Vokale* scheinen eben nichts Anderes zu sein als Kehlkopfreibelaute, welche bei Vokalstellung des Ansatzrohrs resonatorisch beeinflusst werden; der Unterschied zwischen einem *h* und dem mit entsprechender Mundstellung gebildeten Flüstervokal müsste somit aufgehoben

---

[1]) Vgl. Hoffory's Streitschrift gegen Sievers. S. 29—30.

[2]) P. Grützner. Physiologie der Stimme und Sprache in Hermann's Handbuch I. 2. S. 223—224.

werden. Indessen kann man, wie Grützner mit Recht hervorhebt, die Silben *ha*, *hi*, *hu* flüstern, ohne dass der Unterschied zwischen dem *h* und dem Vokal verwischt wird. Es muss also doch ein deutlicher Unterschied zwischen *h*-Lauten und Flüstervokalen vorhandensein. Grützner sucht diese Schwierigkeit zu lösen, indem er sagt: »Ferner ist das *h* nicht ganz gleich einem geflüsterten Vokal, sondern stellt eben in Folge der verschiedenen Stellungen der Stimmbänder ein anderes Geräusch dar, als das der Flüsterstimme ist und bedarf auch viel mehr Luft, als diese».

Mir kommt es nun sehr unwahrscheinlich vor, dass eine nicht sehr bedeutende Änderung der Verengerungstufe des Kehlkopfes genügen sollte, um ein *h* in einen geflüsterten Vokal zu verwandeln und umgekehrt. Sind doch innerhalb dem Gebiete der Flüsterenge einerseits und der *h*-Enge anderseits beträchtliche Variationen erlaubt, ohne dass der Grundcharakter des erzeugten Lautes dadurch leidet. Es will mir auch nicht einleuchten, dass wir zwei Sprachlaute vermöge der Verschiedenheit des Exspirationsquantums auseinanderzuhalten vermöchten. Weit verständlicher werden alle diese Erscheinungen, wenn man den wesentlichen Unterschied zwischen dem *h* und einem homorgan gebildeten Flüstervokal weder in dem verschiedenen Verengerungsgrade des Kehlkopfes sucht, noch in dem verschieden grossen Quantum exspirierter Luft, noch in den beiden Vorgängen zusammengenommen, sondern in dem Vorhandensein resp. Fehlen spirantischer Geräusche im Ansatzrohr. Beim *h* müssen solche spirantische Geräusche da sein; wegen der sehr offenen Stellung des Ansatzrohrs gehört dazu ein ungemein kräftiger Luftstrom, und die Erzeugung eines sehr energischen Luftstroms erfordert wiederum eine relativ offene Lage der Stimmritze. Bei den Flüstervokalen muss jeder Geräuschbil-

dung im Ansatzrohr möglichst vorgebeugt werden; der Exspirationsstrom darf also nicht gar zu kräftig sein, und er wird in der That durch verhältnismässig starke Engenbildung im Kehlkopfe gehemmt.

Von meinem Standpunkte aus muss ich die Bezeichnung des *h* als ein »tonloser Vokal« [1]) für sehr missglückt halten. Der ideale *Vokal* zeichnet sich durch *die Abwesenheit jeder Schallbildung im Ansatzrohre* aus; *ohne Reibungsgeräusche* im Ansatzrohr lässt sich *kein H* erzeugen. Dementsprechend zeigt sich auch in den sprachlichen Funktionen der *h*-Laute und der Vokallaute kein Parallelismus, der uns veranlassen könnte, so verschiedenartige Sprachelemente in eine Gruppe zusammenzuführen.

Verfehlt finde ich ebenfalls die Bezeichnung des *h* in »hníga« als ein »tonloses *n*«. Der zwischen Implosion und Explosion fallende Teil der Nasale besteht, wie die Vokale, nur aus dem durch Resonanzwirkung des Ansatzrohrs modifizierten Stimmklang. Ein »tonloser Nasal« ist, abgesehen von den Plosionen [2]), ebensowenig hörbar wie ein »tonloser Vokal«. Wie das orale *h* von den Oralvokalen, unterscheidet sich das nasale *h* von den Nasalen u. a. durch ein an möglichst vielen Stellen im Ansatzrohr erzeugtes Reibungsgeräusch. Hoffory behauptet allerdings, dass Reibungsgeräusche in der Nasenhöhle höchstens bei »verschnupften Phonetikern« vorkommen könnten [3]), aber diese Behauptung beruht auf ganz irrigen Voraussetzungen. Hoffory

---

[1]) Auch Grützner spricht sich (l. c.) gegen diese Anschauungsweise aus.

[2]) Der mit *h* bezeichnete Laut in »hníga« enthält keine Plosion. Die vor dem *i* stehende Explosion wird als selbständiger Sprachlaut aufgefasst und mit *n* bezeichnet.

[3]) J. Hoffory, Streitschrift gegen Sievers. S. 29.

scheint in der Vorstellung befangen zu sein, das kein Spirant erzeugt werden könne, wo es unmöglich ist, den Luftkanal, in welchem er gebildet werden soll, willkürlich zu verengen. Indessen kann ein Kanal mit starren Wänden bald einen Spiranten erzeugen, bald keinen, je nachdem ein kräftiger oder ein schwacher Luftstrom gebraucht wird.

Auch ein »tonloses, sonores *l*» ist, bis auf die Plosionen, unhörbar. Das sonore *l* unterscheidet sich vom spirantischen gerade dadurch, dass keine Schallbildung im Ansatzrohr stattfindet. Wenn ausserdem der Stimmklang wegfällt, bleibt eben nichts übrig. Es scheint mir ausgemacht, dass Hoffory's »tonloses, sonores *l*» [1]), wo die Plosionen fehlen[2]), kein anderer Laut ist, als das bilaterale *h*; bei der Weite des Mundkanals konnte Hoffory von seinem Standpunkte aus hier keine Reibegeräusche vermuten und hat deshalb das betreffende Sprachelement »sonor» genannt. Ein spirantisches *l* kann natürlich ohne Schwierigkeit, ja wird sogar mit Vorliebe, stimmlos gesprochen. Ob der erste Laut in den isländischen Wörtern »hljóđa», »hlutr» ein wirkliches stimmloses *l* ist, oder ob es zu den von Hoffory mit Unrecht als »tonlose *l*» bezeichneten *h*-Lauten gehört, das lässt sich, wie oben schon gesagt wurde, aus der Darstellung in den »Phonetischen Streitfragen» nicht ermitteln.

Um Hoffory kein Unrecht zu thun, muss ich in Bezug auf die »tonlosen Nasale» noch hinzufügen, dass ihm der Gedanke an etwaige Ansatzrohrgeräusche hier, wie bei den gewöhnlichen *h*-Lauten, nicht ganz fremd zu sein scheint. Er sagt

---

[1]) J. Hoffory Streitschrift gegen Sievers. S. 27—28.
„ „ Tenuis und media. S. 424.

[2]) Der mit *h* bezeichnete Laut in »hljóda» enthält keine Plosion; die vor dem *j* stehende Explosion wird als selbständiger Laut aufgefasst und mit *l* bezeichnet.

nicht kategorisch, dass Geräusche im Ansatzrohr fehlen, sondern er behauptet nur, »dass eigentliche Reibungsgeräusche, die denjenigen der Spiranten vergleichbar wären, hier nicht auftreten können» [1]. . . Meiner Ansicht nach thut Hoffory darin unrecht, wenn er die von ihm übrigens nur ahnungsweise gekannten Ansatzrohrgeräusche bei den *h*-Lauten durchaus von den Spiranten trennen will. Sie werden wie die übrigen spirantischen Geräusche durch Reibung an den Kanalwänden erzeugt; ein Unterschied liegt nur insofern vor, als die Quelle der Reibung beim *h* ein sehr ausgedehntes Gebiet des Ansatzrohrs in Anspruch nimmt, bei den übrigen Spiranten dagegen ein eng begrenztes. Mit Rücksicht auf diesen Unterschied schlage ich vor, das Ansatzrohrgeräusch beim *h* als ein »diffuses Reibegeräusch» zu bezeichnen, die an eng begrenzten Stellen erzeugten Spiranten könnte man wiederum »lokale Reibelaute» nennen.

Zu der S. 5 gegebenen Definition des *h*-Lautes möchte ich noch bemerken, dass es nicht unzweckmässig erscheint, die von Brücke beschriebenen, ohne Kehlkopfenge gebildeten *h*-ähnlichen Laute von den eigentlichen *h*-Lauten zu trennen und als »Hauchlaute» zu bezeichnen. Die Stellung der *h*-Laute zu den Flüstervokalen einerseits, zu den Hauchlauten anderseits würde sich dabei in folgenden vier Sätzen zusammenfassen lassen.

1) Alle drei Lautgruppen werden ohne Engenbildung im Ansatzrohr erzeugt.

2) Bei den Flüstervokalen bilden wir Reibegeräusche im Kehlkopfe, keine im Ansatzrohr.

---

[1]) J. Hoffory, Streitschrift gegen Sievers. S. 29.

3) Bei den *h*-Lauten bilden wir Reibegeräusche sowohl im Kehlkopfe, als auch im Ansatzrohr.

4) Bei den Hauchlauten werden Reibegeräusche im Ansatzrohr erzeugt; im Kehlkopf findet keine Engenbildung statt, weshalb die Reibung des Luftstroms gegen die Kehlkopfwände, wenn überhaupt hörbar, auf alle Fälle ungleich schwächer sein muss, als bei den eigentlichen *h*-Lauten und den Flüstervokalen.

Wenn wir den Begriff des *h*-Lautes in diesem engeren Sinne auffassen, lautet die Definition desselben wie folgt:

Das H ist ein Kehlkopfreibelaut, dem sich ein diffuses Reibegeräusch im Ansatzrohr zugesellt.

Die Schallfarbe des *h* ändert sich etwas je nach der Lage des Gaumensegels, je nachdem die Mundhöhle für diesen oder jenen Vokal eingestellt ist, je nachdem sie median oder lateral offen steht. Der Grundcharakter des Lautes bleibt von diesen Artikulationsvariationen im Ganzen unberührt. Diese auffallend geringe Empfindlichkeit des *h* hat auch in der althergebrachten Schreibweise einen Ausdruck gefunden. Wir haben nur ein Zeichen für das *h*, gleichviel ob es mit *a*- oder *u*- Stellung des Mundes gebildet wird, ob median oder lateral (isl. «hlutr» ?), ob der Luftstrom durch den Mund hinausgeht oder durch die Nase (Interj. »hm»). Diese Unempfindlichkeit ist wohl dadurch zu erklären, dass der *h*-Laut sich aus einer grossen Menge gleichzeitig hervorgebrachter Reibelaute zusammensetzt. Bei diesem Gewirr von Schallempfindungen ist es nicht leicht wahrzunehmen, ob Einiges wegfällt, Anderes dagegen hinzukommt.

Hugo Pipping.

Zur Frage von den nasalierten Vokalen im Altfranzösischen.

1.

In welcher Ausdehnung die Nasalierung der Vokale in verschiedenen Perioden der älteren französischen Sprache bis zum 16. Jahrhundert vorgekommen ist, muss als eine bis jetzt unentschiedene Frage bezeichnet werden. Die Ansicht, die zuerst von *G. Paris*, in seiner Einleitung zu St-Alexis, ausgesprochen wurde, wird zwar von den meisten Gelehrten geteilt. Eine so bedeutende Autorität wie *H. Suchier* hat sich aber gegen diese Ansicht erhoben und eine ganz andere Hypothese über den Eintritt der Vokalnasalierung aufgestellt.

In der folgenden Untersuchung dieser Frage berücksichtige ich, wie Suchier und meistens auch G. Paris, nur die Tonvokale, wobei ich ausserdem die verwickelten Verhältnisse bei Vokal vor palatalisiertem n[1]) bzw. vor i + Nasal nicht besonders in Betracht ziehe. Die Vortonvokale vor Nasal sowie die unbetonte Verbalendung *-ent* muss ich dagegen ausser Acht

---

[1]) Die Laute und Lautkomplexe bezeichne ich in diesem Aufsatz mit stehender Schrift, die Buchstaben und die Wörter, wie sie in der überlieferten Orthographie geschrieben sind, mit Kursivschrift.

lassen. Nur im Vorbeigehen sei hier bemerkt, dass die gedeckten Vortonvokale vor Nasal wohl im allgemeinen dasselbe Schicksal als die gedeckten Tonvokale in derselben Stellung gehabt haben, wogegen die davon zum Teil abweichende Entwickelung der freien Vortonvokale vor Nasal sowie der Lautwert der Endung *-ent* sehr wenig aufgeklärt ist [1]).

Die Ansicht G. Paris' [2]) ist bekanntlich die, dass die Nasalierung nicht in derselben, sondern in verschiedenen Sprachperioden die verschiedenen franz. Vokale vor nasalen Konsonanten ergriffen habe. Schon vor Beginn der zusammenhängenden altfranz. Litteratur seien von den Tonvokalen a und e (ausser in dem Diphthong ie) nasaliert worden. Im 11. und 12. Jh. sei dann der Vokal o nasaliert worden [3]), und noch später, doch vor der zweiten Hälfte des 13. Jh. [4]), e im Diphthonge ie. Bei i und ü endlich sei die Nasalierung zuletzt eingetreten [5]).

Mehr oder weniger ähnliche Ansichten von der Chronologie der Nasalierung bei den verschiedenen Vokalen haben u. a.

---

[1]) Schwan, Gramm. d. Altfranz.[2] Kap. III hat über die Aussprache der freien Vortonvokale vor Nasal sehr bestimmte Angaben, die freilich keineswegs als sicher zu bezeichnen sind.

[2]) Dieselbe findet sich zuletzt dargestellt in den grammatischen Bemerkungen zu seinen Extraits de la Chans. de Roland et de la Vie de St-Louis. Ich citiere nach der 1. Aufl. (1887); die 2. Aufl. (1889) sowie die 3. (1891, nur Extraits de Roland enthaltend) weisen keine hier in Betracht kommenden Änderungen auf. Vgl. auch die früheren Ausführungen G. Paris' in Vie de St-Alexis (1872) 82—3, sowie Romania X (1881) 53—4, XI (1882) 605.

[3]) Extr. de Rol. 27, Romania X 54. — [4]) Extr. de Rol. 90.

[5]) Suchier, Altfranz. Gramm. I 62 sagt, G. Paris habe in der Einleitung zu St-Alexis die Ansicht ausgesprochen, dass i, ü erst am Ende des Mittelalters nasaliert worden seien. Ich finde aber weder in dieser Einleitung noch sonst in den oben citierten Schriften von G. Paris eine bestimmte Zeit für die Nasalierung von i, ü angegeben.

Darmesteter, Horning und Schwan in ihren bekannten Kompendien ausgesprochen [1]). Diese Gelehrten präcisieren aber den Zeitpunkt der Nasalierung von i und ü, und zwar in der Weise, dass Darmesteter [2]) und nach ihm Horning [3]) dieselbe in die zweite Hälfte des 16. Jh. verlegen, während Schwan [4]) orales i, ü nur bis gegen das Jahr 1515 bestehen lässt [5]).

Im schroffen Gegensatz zu dieser Lehre stellt nun Suchier den Satz auf, dass »die Nasalierung bei sämtlichen Vokalen gleichzeitig eingetreten» sei. Und zwar

---

[1]) Meyer-Lübke in seiner Gramm. d. rom. Spr. I vermeidet in dieser Hinsicht im allgemeinen bestimmte Zeitangaben. Dass er doch für i und ü eine spätere Nasalierung als für die übrigen Vokale annimmt, ist aus seinen Worten § 391 (S. 310 oben) und § 89 (S. 104 Mitte) ersichtlich. Vgl. über o § 132. — Die Nasalierung von ie wird nicht berührt.

[2]) Darmesteter-Hatzfeld, Le 16e siècle (1. Aufl. 1878) 214; Darmesteter, Gramm. hist. de la langue franç. I 147 (in der letzteren Arbeit ist sogar die Nasalierung zum Ende des 16. Jh. verlegt).

[3]) Bartsch-Horning, Langue et litt. franç. §§ 56, 83.

[4]) L. c. §§ 96, 114, verglichen mit § 5. — §§ 299, 301 wird freilich gesagt, dass der Zeitpunkt dieser Nasalierung sich nicht feststellen lässt. Der Verf. scheint vergessen zu haben, diese aus der 1. Aufl. stammende Behauptung zu ändern.

[5]) A. Lange, Der vocalische Lautstand in der franz. Spr. des 16. Jh. (1883, Diss.) 35—6 giebt für die Nasalierung von i, ü, freilich nicht unbedenklich, die 1. Hälfte des 16. Jh. an. — Koschwitz, Gramm. d. neufr. Schriftspr. I 52, 54 und 0. Thoene, Die lautlichen Eigenthümlichkeiten der franz. Sprache des XVI. Jh. (Diss.) 23 sind in dieser Frage derselben Ansicht als Darmesteter. Was die Nasalierung der übrigen Vokale betrifft, hat K. früher, in seiner Schrift Überlieferung u. Sprache der Chans. du Voyage de Charlemagne (1876) 49—57 die Wahrscheinlichkeit nachzuweisen versucht, dass noch im 11. Jh. die Nasalierung bei keinem Vokal eingetreten wäre. In der Arbeit Comm. zu den ält. franz. Sprachdenkm. I (1886) 79—80, 150 sieht er es als möglich an, dass wenigstens in der Sprache der Eulalia und des Jonasfragments keine Nasalierung vorgelegen habe.

dünkt es ihm wahrscheinlich, dass dieselbe »etwa im IX. Jahrhundert durchgeführt worden» sei [1]).

Die folgende Untersuchung zerfällt in zwei Hauptabschnitte. Ich suche nämlich zuerst die Unrichtigkeit der Behauptung zu erweisen, dass die Nasalierung von i, ü erst zu Anfang der neueren Zeit vorgegangen wäre (§§ 2—4), um dann zu untersuchen, ob überhaupt und von dieser extremen Zeitbestimmung abgesehen eine in verschiedenen Lautperioden eingetretene Nasalierung der franz. Vokale anzunehmen ist (§§ 5—8).

2.

Gegen eine erst um das Jahr 1500 oder noch später eingetretene Nasalierung von i, ü sprechen folgende Gründe:

a) Erstens wäre es, unter Voraussetzung, dass auch die oben angeführten Zeitpunkte des successiven Eintretens der Nasalierung von a und e, o, i e richtig wären, wohl unmöglich anzunehmen, dass in einem gewissen Dialekte die Nasalierung von i e nicht völlig durchgeführt gewesen wäre, schon lange bevor in demselben Dialekt die erste Tendenz zur Nasalierung von i, ü sich kundgab. Und in demselben zeitlichen Verhältnis hätte wiederum die Nasalierung von a, e zu der von o stehen müssen. Eher hätte die Nasalierung von o mit der späteren

---

[1]) Altfranz. Gramm. I (1893) 63. Vgl. Suchier schon in Gröbers Grundr. d. rom. Phil. I (1888) 576, 585. — Noch früher hatte Suchiers Schüler H. Engelmann in der Dissert. Über die Entstehung der Nasalvocale im Altfranz. (1882) sich, wenn auch unbestimmt, in derselben Richtung ausgesprochen (siehe besonders S. 60—1). — Auch bei Diez, Gramm. d. rom. Spr.[2] I 448—9, sowie bei d'Arbois de Jubainville, Romania I 325, finden sich Andeutungen, die mit der Suchierschen Theorie übereinstimmen.

von i e zeitlich zusammenhängen können. Lautwandelprozesse, die zeitlich getrennt sind, können nun nicht gern als ursächlich zusammenhängend gedacht werden. Folglich müssten wir annehmen, dass ein selbständiges Auftreten der Nasalierungstendenz zu drei, wenn nicht vier verschiedenen Malen in der Geschichte der franz. Sprache stattgefunden hätte. Schon ein zweimal wiederholtes, selbständiges Auftreten derselben Lautwandeltendenz dürfte aber in der Geschichte einer Sprache eine äusserst seltene Erscheinung sein. Um so unwahrscheinlicher kommt eine drei- bis vierfache solche Wiederholung vor und sollte nicht ohne zwingende Gründe angenommen werden.

Man könnte zwar hier einwenden, dass wenigstens die Nasalierung von a, e in einem gewissen ursächlichen Zusammenhang mit der von o dadurch gestanden habe, dass bei Anfang der Nasalierung von o geschriebenes *an, en, am, em* die Lautwerte ãn, ãm (bzw. noch nasal. e + n, m) hatten und folglich das Vorhandensein der Lautfolge Vokal + Nasal in einigen Verbindungen die Entstehung derselben in anderen hätte befördern können.

Ich lasse die Bedeutung dieses Arguments für das Verhältnis von õ zum früheren ã (nasal. e) dahingestellt sein, immerhin kann eine solche lautliche Analogie nicht bei Entstehung von nasalierten i, ü mitgewirkt haben. Denn zu der Zeit, wo i, ü angeblich nasaliert worden wären, waren in der als richtig geltenden Aussprache doch sicher die Nasale n, m am Wortende oder vor einem anderen Konsonanten, in Wörtern wie *an, trompe*, verschwunden [1]), folglich hätten solche Wörter nicht einen

[1]) Die Citate bei Thurot, De la pronone. du franç. II 422—5 stellen, recht verstanden, dies für das 16. Jh. ausser Zweifel. Unter den von Thurot erwähnten Grammatikern sind nur Meigret und H. Estienne anderer Ansicht. Aber die Aussprache Meigret's dürfte in diesem, wie anerkanntermassen

damals eintreffenden Übergang i > nasal. i in *fin*, ü > nasal. ü in *parfum* befördern können.

Intervokalisch, in Wörtern wie *bonne, femme,* bestand zwar zu derselben Zeit noch die alte Aussprache mit nasaliertem Vokal + n, m. Aber erstens war daneben, wenigstens im 16. Jh., die neuere Aussprache mit oralem Vokal + n, m weit verbreitet [1]), das erste Auftreten derselben muss folglich schon in das 15. Jh. oder noch weiter zurück verlegt werden. Und zweitens hätten Wörter wie *bonne, femme* in erster Hand auf Wörter wie *fine*, *plume,* nicht auf solche wie *fin, parfum* einwirken sollen. In *fine, plume* wollen aber die Anhänger der herrschenden Theorie, wie ganz natürlich, überhaupt von keinem Eintritt der Nasalierung wissen [2]). Aus diesen zwei Gründen ist an einen Einfluss von *bonne*, *femme* etc. auf die Nasalierung von *fin, parfum* etc. nicht zu denken.

b) Im Gegenteil liefert der seit dem 15. Jh. um sich greifende Lautwandel fãme > fame einen guten Gegenbeweis gegen die Annahme, dass i, ü erst um oder nach dem Jahre 1500 nasaliert worden wären. Denn wie ist es möglich zu glauben,

---

auch in anderen Punkten (vgl. Thurot, l. c. I S. XXVII, Lange, l. c. 3, W. Förster in der Einleitung zu seiner Meigret-Ausgabe (1888), S. XXV), provinziell gefärbt gewesen sein. Und das Zeugnis H. Estienne's ist in Betracht seiner sonstigen »gewagten Behauptungen« (Thurot I S. XXXIX) mehr als zweifelhaft. In gleicher Weise beurteilt dasselbe Lange, l. c. 31. — Vgl. die altfranz. Schreibungen, die für den frühen Schwund des Nasals sprechen, unten § 5, c).

[1]) Vgl. die Grammatiker bei Thurot, l. c. II 447 ff., 516 ff., sowie G. Paris, Romania X 53. — Meyer-Lübke, l. c. 309 sagt, dass in intervokalischer Stellung oraler Vokal vor Nasal »mindestens seit dem XVI. Jahrhundert herrscht«. Das mag von dem citierten *pleine* richtig sein, in Bezug auf a, o + Nasal ist die Zeitangabe sicherlich zu früh.

[2]) Schwan, l. c. §§ 96, 114; Darmesteter, Gramm. hist. I 147.

dass in derselben Lautperiode, wo für gewisse Vokale vor Nasal in gewissen Stellungen eine Tendenz zur Entnasalierung sich thatsächlich kundgab, für andere Vokale in anderen Stellungen gerade die entgegengesetzte Tendenz zur Nasalierung eingetreten wäre?

c) Diese Annahme ist noch in einer anderen Hinsicht äusserst unwahrscheinlich. Wie auch die Zeugnisse einiger Grammatiker der Renässanzperiode gedeutet werden (vgl. oben S. 23 Anm. und unten S. 26 ff.), wird es doch wohl von niemand verneint werden können, dass wenigstens seit der ersten Hälfte des 17. Jh. in der normalen Aussprache erstens die Buchstaben *n, m* am Wortende und vor Konsonantbuchstaben ebenso stumm waren bei vorhergehenden *i*, *u* als vor anderen Vokalbuchstaben und zweitens diese *i, u* nicht mehr die Lautwerte von nasalierten i, ü, sondern die von geschlossenen, wenn nicht offenen nasalierten e, ö hatten. Mit anderen Worten, bei Annahme der späten Nasalierung von i, ü müssten wir zugleich annehmen, dass während des kurzen Zeitraumes von 50 bis 100 Jahren so durchgreifende successive Lautveränderungen wie die Nasalierung von i, ü, der Schwund von n, m und der Lautwandel nasal. i > nasal. e, nasal. ü > nasal. ö nach und nach hätten Eingang finden und allgemein durchdringen können, und das in einer kultivierten Reichssprache!

Zu bemerken ist noch, dass hier ein wiederholtes selbständiges Auftreten nicht nur der Nasalierungstendenz, sondern auch eines anderen Lautwandels ganz willkürlich postuliert wird. Der Schwund des Nasals in *an, trompe* hätte nämlich nach der herrschenden Theorie mit dem Schwund des Nasals in *fin, parfum* weder zeitlich noch ursächlich zusammenhängen können.

d) Endlich citieren Thurot und Lange eine Masse von Äusserungen von Grammatikern des 16. Jh., die mehr oder

weniger bestimmt auf das Vorhandensein einer nasalierten Aussprache bei geschriebenem gedecktem *i*, *u* + *n*, *m*, bzw. bei dem einen von denselben, schliessen lassen [1]). Und zwar scheint wenigstens in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts die Aussprache nasal. e, ö, nicht nasal. i, ü, schon die allgemeine gewesen zu sein. Überhaupt beziehen sich diese Zeugnisse auf die Zeit nach 1550. Wie aus der unten stehenden Note ersichtlich, stammen doch die Angaben von Dubois, Bovelles und R. Estienne aus der ersten Hälfte des Jahrhunderts. Dubois war nach Thurot, I S. XXV im Jahre 1478, R. Estienne nach demselben Verfasser, I S. XXVIII im Jahre 1503 zu Paris geboren.

---

[1]) Diese Grammatiker sind folgende (die Jahreszahlen beziehen sich auf das Erscheinen der betreffenden Werke): Dubois oder Sylvius (1531), Bovelles (1533), R. Estienne (1549), Cauchie (1570), Rambaud (1578), Saint-Liens (1580), H. Estienne (1582), Bèze (1584), Tabourot (1587), Lanoue (1596). Die Citate finden sich bei Thurot, II 422—5, 478, 481—4, 493, 542—3. und Lange, 30—1, 35—6. Ich führe hier die Worte der drei zuerst erwähnten Grammatiker an. Dubois sagt: «Literæ omnes vt apud Græcos & Latinos, ita quoque apud Gallos sonum in pronuntiando triplicem exprimunt, plenum, exilem, medium . . . Exilem [vocales], quando ipsæ m vel n, in eadem syllaba antecedunt, vt am, em, im, vm, an, en, in, on» (cit. nach Lange, 30). Beweiskräftiger sind folgende Stellen bei Bovelles: »I vocalis . . . perfectum & integrum habet sonum, præterquam ante liquidas M & N, quoties saltem vnicam cum eis syllabam conflat, nam tum, virtute sequentium liquidarum M & N, pene absorptus eius sonus, ab integro & perfecto cadit in dimidium. Vt in his, Fimbria, Findo, Imperfectum, Ingenium, Mutin, Hutin, Butin». — »V quotiens vocalis est, nusquam ab integro labascit sono, præterquam (sicut dictum cæteris in vocalibus est) cum liquidas anteit M & N . . . Ibi enim eius sonus paulo absorptus ab liquidis M & N, dimidiatur». (cit. nach Lange, 30). — R. Estienne will, dass man statt *peindre pindre* schreibe, »et a ce retire assez nostre pronontiation»; er schreibt »*à icun* ou *iun*» (Thurot, II 483, 542). — Die späteren Zeugnisse sind zum Teil sehr deutlich.

3.

Worauf gründet sich denn die Annahme, dass gedeckte orale i, ü vor Nasal bis zum Anfang des 16. Jh. oder noch später bestanden hätten? Soweit ich finde, kann man zur Stütze dieser Theorie nur das Zeugnis des Grammatikers *Palsgrave* aufführen [1]). Aus den von Lange, 30 und Thurot, II 422 citierten Stellen bei Palsgrave [2]) geht aber nur die Thatsache deutlich

---

[1]) Darmesteter-Hatzfeld, l. c. 214 berufen sich zwar betreffs ü auch auf folgende Stelle bei Dubois: »u vocalis apud Latinos non minus quam apud Gallos sonum duplicem quibusdam exprimit, sequente n in eadem syllaba. Ut enim illorum quidam cunctus percunctari, punctus functus et alia quædam nativo u vocalis sono manente pronuntiant: ita iidem cum aliis pungo fungor tanquam per o scripta: pongo, fongor proferunt: adulterata ‚a'(?) vocalis voce genuina. Id quod sequente ‚m' in eadem syllaba omnes Latini ubique faciunt ‚scamnum, dominum, musarum' et cætera pronuntiante perinde ac si per o scriberentur: ita ut aliud non sonet o in tondere, sontes, rhombus quam u in tundere, sunto, tumba. Atqui o diductiore rictu pronuntiandum est quam u. Ita Galli unus un, communis commun, defunctus defunct et alia quædam sono u vocalis servato pronuntiant. Contra undecim unce, uncia uncè, truncus trunc et pleraque alia non aliter pronuntiant quam si per o scriberentur». (cit. nach Thoene, l. c. 24; kürzere Citate bei Lange, l. c. 36 und Thurot, II 542).

Aber wie Lange richtig bemerkt, ergiebt sich aus diesen Worten mit Sicherheit nur, dass der Vokal in *un, commun* in Bezug auf seinen oralen Klang nicht die Qualität o hatte, wie in *onze, tronc* oder in lat. *pungo, fungor* nach der üblichen franz. Aussprache des Lateinischen (über die von Dubois erwähnte abweichende Aussprache von lat. Wörtern mit *-unc-* siehe noch Thurot, II 548). Sehr möglich ist auch, dass die orale Qualität des Vokals in *un*, *commun* noch nicht ö, sondern ü war. Bei alledem ist aus Dubois' Worten keineswegs der Schluss zu ziehen, dass dieser Vokal von ihm ohne Nasalierung ausgesprochen worden wäre; derselbe konnte sehr wohl nasal. ü sein, vgl. das Citat aus Dubois oben in der Note zu § 2, d).

[2]) L'Esclaircissement de la langue Françoyse (1530), ed. F. Génin 1852, S. XVI f.: »Where as I have sayd that, to be the more armonious, they make a maner of modulation inwardly, that thyng happeneth in the soundyng

hervor, dass er *a, e, o* vor unfreiem *n, m* bzw. vor *n, m* + fem. *e* nasalierte Lautwerte zuschreibt; von dem Lautwerte des *i* vor *n, m* wird gar nichts, von dem des *u* vor *n, m* nichts Beweisendes gesagt.

Es sind meines Erachtens hier die Möglichkeiten nicht ausgeschlossen, dass Palsgrave entweder ganz einfach versäumt hat, an den zwei ersten in der Note citierten Stellen von *i*, *u* zu sprechen, oder dass er die schwache Nasalierung von i, ü übersah — damit könnte dann zusammenhängen, dass er keinen Unterschied zwischen dem Lautwert von *u* in *humble* und in *plus* macht —, oder endlich dass die mit *i*, *u* vor *n*, *m* bezeichneten Laute wohl in der Aussprache der Franzosen, nicht aber in der seinigen nasaliert waren und er den Franzosen seine Aussprache zuschrieb. — Für die erste dieser Möglichkeiten spricht der Umstand, dass er in den Citaten S. XVI f. und 33 unzweifelhaft in einer anderen Hinsicht unvollständig ist: *ai, ei*, wo doch schon in

---

of thre of theyr vowelles onely, A, E, and O, and that nat universally, but onely so often as they come before M or N in one syllable, or whan E is in the last syllable, the worde nat havyng his accent upon hym, . . . so that these thre letters, M, N or E fynall . . . be the very and onely causes why these thre vowelles A, E, O be formed in the brest and sounded by the nose». — S. 33: »If m folowe any of these thre vowelles a, e or o, all in one syllable, he shalbe sounded somthyng in the nose . . . If m, folowyng a vowell, come before b, p or sp, he shalbe sounded in the nose and almost lyke an n, as in these wordes p l o m b, c o l o m b, c h a m p, d o m p t e r, c i r c u m s p e c t i o n . . . If n folowe any of these thre vowelles a, e or o, all in one syllable, he shalbe sounded somthyng in the nose . . .» — S. 7: U, in the frenche tong, where so ever he is a vowel by himselfe, shall be sownded like as we sownde e w in these wordes in our tong: »rewe an herbe, a mew for a hauke, a clew of threde» and suche lyke, restyng upon the pronounsyng of hym, as for these wordes: p l u s, n u l, f u s, u s é r, h ú m b l e, v e r t ú, they sounde p l e v u s, n e v u l, f e v u s, e v u s e r, h e v u m b l e, u e r t e v u, and so in all other wordes where u is a vowel by him selfe alone».

der Periode der assonierenden altfranz. Dichtung sicher Nasalierung vor *n, m* vorlag, sind auch nicht erwähnt. Weiter sprechen für diese Möglichkeit die bei Palsgrave vorkommenden Schreibungen *poussein, boudayn, je raince* [1]), neben *je ceings, payndre, je faings,* die ja auf einen Zusammenfall der Lautwerte von *in, ein, ain* hinzudeuten scheinen, dem ja doch die Stufe *in* = nasal. i hätte vorangehen müssen. — Zur Stütze der Möglichkeit, dass Palsgraves eigene Aussprache in diesem Punkt nicht korrekt war, kann u. a. angeführt werden, dass er schon im Jahre 1514, folglich 16 Jahre vor dem Erscheinen seines Buches, Frankreich verlassen hatte [2]).

Überhaupt sind Palsgraves Angaben über die franz. Aussprache, wie wertvoll sie auch meistens sind, nicht immer zuverlässig [3]).

4.

Wir haben folglich gefunden, dass mehrere Umstände aufs entschiedenste gegen die von Darmesteter und anderen gehegte Ansicht sprechen, dass die Nasalierung von i, ü erst zu Anfang der neueren Zeit eingetreten wäre, während sich keine sichere Thatsache zu Gunsten dieser Ansicht anführen lässt. Ich zögere daher nicht, diese Hypothese als ganz unhaltbar zu bezeichnen.

---

[1]) Citiert bei Thurot, II 481. Vgl. Meyer-Lübke, l. c. I § 33.

[2]) G. Paris, Romania XI 607 Anm.; vgl. Thurot, I S. XXIV.

[3]) Vgl. Thurot, I S. XXV. Dazu gehört z. B., dass er zwei nasal. a-Laute annimmt, den einen im allgemeinen wo *an, am* geschrieben wird, wie in *tant, chambre*, den anderen bei geschriebenem *en, em* und, was besonders befremdend, auch bei geschriebenem *an, am* in Stellungen wie in *blanc, sang, champ* (S. 2—3, cit. Lange, 33). Ebenso unglaublich ist seine Angabe, dass *i* im Anfang und Schluss der Wörter, wie in *idole, estourdi*, einen anderen Lautwert gehabt hätte als sonst (S. 6, cit. Lange, 19).

5.

Es fragt sich nun, ob die Theorie von einer in verschiedenen Lautperioden eingetretenen Nasalierung der verschiedenen franz. Vokale in der modifizierten Form annehmbar ist, dass a, e (ausser im Diphthong i e) schon vor Anfang des 10. Jh. oder jedenfalls vor Abfassung des Leodegar im 10. Jh. [1]) nasaliert worden wären, dann o, etwa in der Periode 1050—1150, und schliesslich i e, etwa in der ersten Hälfte des 13. Jh., sowie i, ü entweder gleichzeitig mit i e oder jedenfalls nicht allzu lange danach.

Gegen diese Lehre, die sich auf das verschiedene Verhalten der verschiedenen Vokale in der altfranz. Assonanz gründet, sprechen aber folgende Umstände.

a) Wie schon oben § 2, a) hervorgehoben, ist es *a priori* sehr wenig wahrscheinlich, dass zwei, wenn nicht drei zeitlich getrennte und ursächlich mehr oder weniger von einander unabhängige Nasalierungsprozesse stattgefunden hätten.

Andererseits muss auch die Annahme eines einzigen zeitlich und ursächlich zusammenhängenden Nasalierungsprozesses, in Betracht der überaus langen Dauer der betreffenden Periode (3 bis 4 Jahrhunderte), grosses Bedenken erregen. Es wäre

---

[1]) Im Leodegar ist sehr oft *a* + *n*, *m*, bzw. *e* + *n*, *m* mit sich selbst gebunden, wogegen die Bindung von *a*, *e* + *n*, *m* mit sonstigem *a* bzw. *e* ganz fehlt. Diese Eigentümlichkeit kann nicht dem Zufall zugeschrieben werden, sondern muss als ein sicheres Zeichen des Vorhandenseins einer Nasalierung gedeutet werden. Es ist nämlich keine andere Erklärung davon möglich als die Annahme, dass entweder die Nasalierung an sich oder auch, wie Suchier will (vgl. unten § 6, a), eine durch dieselbe herbeigeführte Veränderung der oralen Qualität von a, e vor Nasal die Bindung mit sonstigem a, e verhindert hat.

vielleicht nicht ganz unmöglich, dass eine solche Verbreitung der Vokalnasalierung diese Zeit in Anspruch hätte nehmen können, wenn es sich um dasjenige grosse Sprachgebiet handelt, wo dieselbe überhaupt eingeführt wurde. Die auf die Assonanzverhältnisse gestützte herrschende Theorie impliziert aber, dass die Nasalierung von i e, i, ü in k e i n e m der litterarisch bedeutenden Dialekte vor dem 13. Jh. eingetreten wäre: weder normannische, franzische, lothringische, noch pikardische assonierende Gedichte aus dem Ende des 12. Jh. und aus dem 13. Jh. scheinen sich vor der Bindung von einem dieser Vokale vor Nasal mit demselben Vokal in anderer Stellung zu scheuen [1]. Folglich wäre nach der herrschenden Theorie die Vokalnasalierung, wenn dieselbe als ein einziger zusammenhängender Lautwandelprozess aufgefasst wird, in allen hauptsächlichen Dialekten so langsam vorgeschritten, dass sie in keinem derselben vor dem Verlauf von 3 bis 4 Jahrhunderten abgeschlossen wäre. Dies finde ich aber geradezu unglaublich.

b) Was besonders i e und o betrifft, sprechen folgende theoretische Erwägungen dafür, dass dieselben nicht später als einfaches altfranz. e nasaliert werden konnten. Dieses letztere wurde aber, wie aus seinem Auftreten in der Assonanz und aus dem Lautwandel nasal. e > ã hervorgeht, schon früh, wahrscheinlich vor dem 10. Jh., nasaliert, was ja allgemein zugegeben wird.

1) Einfaches e vor Nasal muss zu der Zeit, wo dasselbe von der Nasalierung erst ergriffen wurde, immer geschlossen gewesen sein, nicht nur wenn dasselbe vulg. lat. é (*entret* < lat. *intrat*, *femme* < lat. *feminam*), sondern auch wenn dasselbe vulg. lat. è (*tendre* < lat. *tendere*) entsprach.

---

[1]) Siehe näheres bei Engelmann, l. c.

Dies ist erstens daraus zu folgern, dass auch auf vielen anderen Sprachgebieten, u. a. meistens in den südfranzösischen Dialekten, das orale è vor Nasal in é überging, bzw. ursprüngliches sowie auch aus è entstandenes é in dieser Stellung zu i wurde [1]).

Weiter hat der Nasal auf vorhergehendes orales o eine ähnliche Einwirkung in hauptsächlich denselben Dialekten gehabt: ursprüngliches ò wird zu ó, bzw. u, ursprüngliches ó zu u [2]). Ja, diese Erscheinung begegnet uns auch im Altfranz. Die orale Qualität des Vokals in Wörtern wie *donet* (lat. *donat), ombre* (lat. *umbram), pont* (lat. *pontem)* war, wie allgemein zugegeben wird, immer geschlossen, ó oder u, auch wo derselbe vulg. lat. ò, wie im letzten Beispiel, entsprach. — Hier mit Suchier, Grundr. der rom. Phil. I 576 anzunehmen, dass der Übergang der oralen Qualität ò in ó bzw. u erst durch die Nasalierung bewirkt worden sei, finde ich unmöglich. Denn erstens hat dieser Übergang in anderen romanischen Sprachen, welche keine nasalierten Vokale haben, auf der oralen Stufe stattgefunden, zweitens hat die Nasalierung zwar die Tendenz, geschlossene Vokale in offene zu verwandeln, nicht aber die entgegengesetzte, den Übergang offener Vokale wie ò in geschlossene, ó oder u, herbeizuführen [3]).

Aus diesem Übergang des offenen oralen e vor Nasal in geschlossenes e (i) in vielen Schwestersprachen des Franz. sowie aus dem damit parallelen Übergang des offenen oralen o in

---

[1]) Siehe Meyer-Lübke, l. c. I §§ 94–6, 162, 396.

[2]) D:o d:o d:o §§ 133, 135—6, 202, 396.

[3]) Die artikulatorische Ursache des Überganges von oralem offenem Vokal in geschlossenen vor Nasal hat Meyer-Lübke, l. c. § 88 (vgl. § 390) richtig erklärt.

geschlossenes o (u) nicht nur in diesen Sprachen, sondern auch im Altfranz., dürfen wir mit Sicherheit schliessen, dass auch auf dem nordfranz. Gebiet vulg. lat. gedecktes è vor Nasal zuerst é geworden war [1]). Erst dann trat die Nasalierung ein, die zwar später den Übergang des aus verschiedenen lat. Quellen stammenden geschlossenen nasal. e in nasal. è und noch später in ã herbeiführte [2]).

Wenn nun einmal geschlossenes e in *entret, tendre* etc. von der Nasalierung ergriffen wurde, so ist kein Grund vorhanden, dass dieselbe nicht gleichzeitig bei i e in *vient* etc. eingetreten wäre. Man könnte zwar die Einwendung machen, dass zu jener Zeit noch *víent* betont worden sei. Aber erstens ist diese Betonung auch für das spätere Vulgärlat. keineswegs sicher gestellt, desto weniger für die Zeit der eintretenden Nasalierung bei é + Nasal. Zweitens wäre auch bei Annahme der Accentuierung *víent* die frühzeitige Nasalierung nicht unnatürlich, drittens passt die Einwendung jedenfalls nicht für Wörter wie *paien* (lat. *pagánum*; schon in der Eulalia in der Assonanz), in welchen doch sicher e von Anfang an betont war [3]) und die sich in der Assonanz ganz wie Wörter mit i e < vulg. lat. è verhalten. — Warum nasal. é in *-ien-*, *-iem-* nicht dieselbe spätere Entwickelung als einfaches nasal. é (zu nasal. è, ã) hatte, soll unten im § 7 erklärt werden.

---

[1]) So auch Darmesteter, Gramm. hist. I 129.

[2]) Auch wer diese Argumentation nicht stichhaltig finden würde, muss zugeben, dass in Wörtern wie *entret, femme*, in denen e vulg. lat. é entsprach, bei Anfang der Nasalierung é gesprochen wurde. Die Annahme, dass é hier schon vor dem Eintritt der Nasalierung in è übergegangen wäre, muss ganz ausgeschlossen werden. Denn gedecktes é bestand ja auch vor anderen Konsonanten bis in die litterarische Zeit (z. B. in *dette, metre*)

[3]) Suchier, Altfranz. Gramm. I 48.

2) Was den Zeitpunkt der Nasalierung von o betrifft, scheint mir ebenfalls die Annahme, dass dieselbe erst nach der Nasalierung von einfachem e eingetreten wäre, theoretisch wenig glaublich, und zwar aus folgenden Gründen.

Zur Zeit des ersten Auftretens der Nasalierung kamen in der Tonsilbe vor Nasal fünf Vokalqualitäten vor: a, é, der Tonvokal in *donet, pont*, i und ü. Von diesen kann a mit sehr starker nasaler Resonanz ausgesprochen werden, i, ü dagegen nur mit sehr schwacher [1], wie man sich leicht durch einen Versuch überzeugen kann. Der Nasalklang kann nämlich um so stärker hervortreten, je mehr das Gaumensegel nach unten gesenkt werden und je unbehinderter die Luft in die Nasenhöhle eintreten kann, ohne dass jedoch das für den Vokalcharakter wesentliche freie Ausströmen der Luft durch den Mund verhindert wird. Bei a, zumal einem tiefen a, sind daher die Bedingungen für einen ausgeprägten Nasalklang die bestmöglichen, bei i und ü, wo die Zunge stark vorwärts und zugleich nach oben geschoben werden soll, die geringsten. Das geschlossene é kann wohl ein bisschen stärker als i, ü nasaliert werden.

Es scheint mir nun nicht unmöglich, dass Vokale, bei denen infolge ihrer artikulatorischen Natur eine stärkere Nasalierung möglich ist, auch leichter von derselben ergriffen werden können als Vokale, die mit nur schwacher Nasalierung ausgesprochen werden können. Ich finde in Übereinstimmung damit die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, dass im Altfranz. z. B. der Vokal a unter sonst gleichen Umständen früher na-

[1]) Vgl. z. B. Passy, Étude sur les changements phonétiques § 431, Beyer, Französische Phonetik 28.

saliert wurde als i, ü (siehe unten S. 49 f.); damit soll natürlich nicht zugegeben werden, dass die Nasalierung von a und von i, ü in ganz verschiedenen Lautperioden stattgefunden hätte. Andererseits scheint es mir aber klar, dass wenn bei den altfranz. Vokalen verschiedener Qualität, von verschiedener Stellung in der Silbe etc. abgesehen, eine ungleich grosse phonetische Empfänglichkeit für die Nasalierung und ein darauf beruhender successiver Eintritt derselben wirklich vorgekommen ist, eine gewisse Vokalqualität um so früher von der Nasalierung getroffen wurde, je stärkeren Nasalklang dieselbe annehmen kann. Es ist mir unerfindlich, auf welchem anderen Faktor die zeitliche Reihenfolge der Nasalierung hätte beruhen können.

Was nun den Tonvokal in altfranz. *donet, pont*, die auch *dunet, punt* geschrieben wurden, betrifft, wird diesem *o* (*u*) bekanntlich entweder der orale Lautwert von u oder von geschlossenem ó zugeschrieben [1]. Vielleicht kamen verschiedene Aussprachen in verschiedenen Dialekten vor. Bei dem Vokal u scheint mir aber eine ungefähr ebenso starke Nasalierung möglich zu sein als bei é, bei ó eine entschieden stärkere. Folglich hätte, in Übereinstimmung mit dem soeben entwickelten Prinzip, die Nasalierung des Tonvokals jedenfalls n i c h t s p ä t e r eintreten sollen in *pont* als in *entret*, *tendre*.

c) Diese theoretischen Argumente sind nicht die einzigen, die zu Gunsten einer frühen Nasalierung auch anderer Vokale als a, e angeführt werden können. Gewisse Schreibungen in altfranz. Handschriften sowie gewisse Reime in altfranz. Ge-

---

[1]) G. Paris, Extr. de Rol. 26, Suchier, Altfranz. Gramm. I 15.

dichten scheinen dafür zu sprechen, dass n, m, ausser in intervokalischer Stellung, schon in der späteren altfranz. Periode, ja noch früher, zu fallen anfingen, was eine noch früher eingetretene Nasalierung der vorhergehenden Vokals andeuten würde. Und zwar sind diese Schreibungen und Reime, wie es scheint, bei allen Vokalbuchstaben zu finden, bei *i, u* (= ü), *ie, o* (*u*) ebenso gut als bei *a, e*.

Engelmann [1]) und Suchier [2]) haben einige hierher gehörige Erscheinungen besonders hervorgehoben, z. B. aus der Zeit vor dem 14. Jh. Schreibungen wie *amins* für *amis*.

Ich füge hinzu, dass in Wörtern, deren lat. Entsprechungen ein freies inlautendes *m* hatten, welches altfranz. an den Wortauslaut getreten ist, uns die altfranz. Handschriften sowohl die Schreibung mit *m* als mit *n* bieten [3]). So nicht nur *aim* und *ain, faim* und *fain*, *nom* und *non*, (*h*)*om* und (*h*)*on,* etc., sondern auch *criem* und *crien, prim* und *prin*, *raisim* und *raisin, flum* und *flun* [4]). Solche Schreibungen könnten zwar einen thatsächlichen Übergang von m zu n, besonders in einigen Wörtern, andeuten, doch ist hier ein beginnender Schwund des Nasals wahrscheinlicher. Auch G. Paris ist geneigt, einen

---

[1]) L. c. 59. — [2]) Altfranz. Gramm. I 62.

[3]) Die allerältesten Hss. haben nach Suchier, Reimpredigt LII f. immer *m*. Dies sowie der Umstand, dass bei Entstehung der altfranz. Litteratur überhaupt *m* geschrieben wurde und nicht nur *n*, spricht für den ursprünglichen altfranz. Lautwert m.

[4]) Bloss mit *m* finde ich geschrieben *fum*, *lum*, *parfum*. Statt *renin*, dessen lat. Entsprechung n hatte, kommt auch *renim* vor. Der Name der Stadt *Laon* (lat. *Laudūnum)* wird entweder *Loün*, *Leün* oder *Loüm*, *Leüm* geschrieben. — *Crien* findet sich z. B. im Aiol et Mirabel ed. Förster, V. 3514, *flun* ebd. V. 1552 (die Hs. ist nach Förster S. I u. XLVII wohl aus der 2. Hälfte des 13. Jh.).

solchen Schwund anzunehmen, wohl schon für die altfranz. Zeit [1]).

Daneben ist anzuführen die umgekehrte Schreibung *m* statt *n* im Auslaut, welche schon in der Handschrift des Hohen Liedes (Anfang des 12. Jh.) begegnet: *biem, raisum* [2]), und in Handschriften des 13. und 14. Jh. eine zum Teil gewöhnliche Erscheinung zu sein scheint: *maisum* [3]); *obligacium, dum* [4]); *aucum, chascum, hum* (= *unum*), *afim, fim, molim, palatim, biem, miem* [5]). Die Beweiskraft solcher Schreibungen wäre nicht gering, wenn nicht zum Teil ein möglicher Einfluss südfranzösischer Dialekte, von denen die meisten ja in solchen Wörtern oralen Vokal ohne nachfolgenden Nasal haben, in Betracht zu ziehen wäre.

Was die Erscheinungen im Reime betrifft, findet man schon seit den ältesten reimenden Gedichten zu Anfang des 12. Jh. Wörter auf Vokal + ursprüngl. m mit solchen auf denselben Vokal + ursprüngl. n gebunden [6]). Beispiele sind: *Adam: Sathan*, *Salemun: savum* (Reimpr.); *faim: pain*, *Syrasirim: Latin* (Samson von Nanteuil, letztes Drittel des 12. Jh.) [6]). Bei Erklärung solcher Reime sind doch, ausser der Möglichkeit, dass m und n abgefallen wären, die zwei Möglichkeiten zu berück-

---

[1]) Extr. de Rol. 38: ». . . plus récemment que le *Roland* toute m finale s'est changée en n, ou plutôt m et n finales se sont confondues dans un son nasal qui a fini par s'absorber dans la voyelle nasale précédente». (Zu bemerken ist, dass G. Paris hier die Wörter auf i, ü, ie + n, m nicht ausdrücklich ausschliesst, was mit seiner anderswo ausgesprochenen Lehre von einer sehr späten Nasalierung bei diesen Wörtern in Widerspruch steht).

[2]) Koschwitz, Comm. zu den ältesten franz. Sprachdenkm. 189.

[3]) Görlich, Die südwestl. Dial. der Langue d'oïl 81, vgl. 79 unten.

[4]) D:o Die nordwestl. Dial. der Langue d'oïl 61.

[5]) D:o Der burgund. Dial. 108.

[6]) Suchier, Reimpred. LII.

sichtigen, dass m in n übergegangen wäre oder dass die Reime ungenau wären.

Wenn nun diese Schreibungen und Reime, deren nähere Untersuchung sehr wünschenswert wäre aber hier nicht vorgenommen werden kann, auf Nasalierung des Tonvokals zurückgeführt werden, was nicht ganz unberechtigt vorkommt, so ist es klar, dass diese Nasalierung sehr früh hätte eintreten müssen, jedenfalls zu früh, um mit der Theorie von einer Nasalierung von ie, i, ü im 13. Jh. oder für i, ü noch später vereinbar zu sein.

6.

Wie schon im Anfang des vorigen Paragraphen angedeutet, gründet sich die Lehre von der successiven Nasalierung verschiedener Vokale in verschiedenen Lautperioden auf das Verhalten der Tonvokale in der Assonanz. Bekanntlich werden in derselben Wörter mit *a*, *e* (*ai*, *ei*) + *n*, *m* (*gn*) in der Tonsilbe nicht mit solchen mit *a*, *e* (*ai*, *ei*) in anderer Stellung gebunden, während *i*, *u* (= ü), *ie* ohne Rücksicht auf ihre wechselnde Stellung mit sich selbst gebunden werden. Bei *o* (*u*, *oi*) + *n*, *m*, das sich in den älteren assonierenden Gedichten wie *i*, *u*, *ie* + *n*, *m* verhält, macht sich später mehr und mehr die Tendenz geltend, die Bindung mit *o* in anderer Stellung zu vermeiden.

Das Zurückführen dieser Assonanzverhältnisse auf eine zu verschiedenen Zeiten eingetretene Nasalierung der verschiedenen Vokale musste natürlich sehr verlockend sein und erscheint ohne Zweifel an und für sich sehr natürlich. Ich habe aber im Obigen die gewichtigen Gründe hervorgehoben, die gegen diese Nasalierungstheorie sprechen. Es fragt sich dann, ob die Eigentümlichkeiten der Assonanz sich nicht in anderer Weise erklären lassen.

a) Suchier glaubt eine Erklärung der eigentümlichen Assonanzverhältnisse darin gefunden zu haben, dass nasal. i, ü, e in *-ien-* und der Vokal in *pont (punt)* dieselbe orale Qualität als i, ü, e in ie bzw. der Vokal in *cort (curt)*, *seignor (seignur, seignour)* gehabt hätten, wogegen dies bei ã und einfachem nasal. e im Vergleich mit a und einfachem e nicht der Fall gewesen sei. Nur auf Übereinstimmung in der oralen Qualität der Vokale, nicht auf Vorhandensein oder Fehlen des Nasalklangs, beruhe die Bindung in der Assonanz [1]).

1) Gegen diese Hypothese lässt sich erstens folgendes einwenden. Ein stark nasalierter Vokal, wie ã in neufranz. *pan*, unterscheidet sich von dem nicht nasalierten Vokal mit gleicher oraler Qualität, a in neufranz. *pas*, ebenso sehr wenn nicht mehr, als etwa das a in *pas* von a in neufranz. *patte*. Nun finde ich, aus Gründen, die unten im Moment b), 3) angeführt werden sollen, die Annahme wahrscheinlich, dass nasaliertes a und nasaliertes einfaches e, welches letztere später in einigen Dialekten in ã überging, schon zur Zeit der assonierenden Dichtung einen ziemlich starken Nasalklang hatten. Ist aber diese Annahme richtig, so finde ich es unangemessen, schlechtweg zu behaupten, dass die altfranz. Dichter wegen der etwa vorgekommenen, jedenfalls geringfügigen Verschiedenheit in der oralen Qualität von ã und a, nasal. e und e die Bindung von ã mit a und nasal. e mit e vermieden hätten, da doch die Verschiedenheit des Klanges zwischen der stark nasalierten und der gar nicht nasalierten Aussprache in ebenso hohem wenn nicht höherem Grade diese Bindung verhinderte.

---

[1]) Altfranz. Gramm. 63, Grundr. d. rom. Phil. I 576.

2) Ist es weiter möglich, bei allen den Vokalen, deren Bindung als nasaliert und als nicht nasaliert vermieden wurde, eine verschiedene orale Qualität anzunehmen, je nachdem sie nasaliert oder nicht nasaliert waren?

Betreffs a bietet eine solche Annahme keine besonderen Schwierigkeiten. Für ã kann, wie wohl Suchier will [1]), eine Aussprache wie im jetzigen franz. *pan* angesetzt werden und ist sogar nicht unwahrscheinlich; für a ist eine Aussprache wie in neufranz. *patte* immerhin möglich, wenn auch schwer zu beweisen. In diesen zwei Wörtern ist ja aber die Qualität des Vokals nicht nur bezüglich des Vorhandenseins oder Fehlens des Nasalklanges, sondern auch bezüglich des oralen Klanges verschieden.

Dass die früher übliche Bindung von *pont* mit *cort, seignor* später vermieden wurde, könnte wohl ebenfalls mit Suchiers Theorie in Einklang gebracht werden. Geht man davon aus, dass der ursprüngliche gemeinsame orale Lautwert des *o (u)* in solchen Wörtern u war [2]), liesse sich annehmen, dass der Vokal in *pont*, nicht aber der in *cort, seignor*, später die orale Qualität ó bekam, was die Vermeidung der Bindung von *pont* und *cort* zur Folge haben musste. Unter Voraussetzung, dass der ursprüngliche orale Lautwert dagegen ó war, könnte die spätere Nichtbindung in der Assonanz auf der Thatsache beruhen, dass die Tonvokale in *cort, seignor* später nicht wie ó aus-

[1]) Die auf den oralen Klang von nasal. a und nasal. einfachem e bezüglichen Äusserungen Suchiers sind folgende: »Die Nasalierung vertiefte den Klang der Vokale ò, a, è, é der Art, dass ò mit ó, dass é mit è vor Nasalen identisch wurden; daher afrz. *respónt* RESPONDET, *sóme* sauma SAGMA, *ènz* INTUS» (Grundr. d. rom. Phil. I 576); »wahrscheinlich sind nasal. a, e dunkler als sonstiges a und e; sie lauten also wie nasaliertes á und è» (Altfranz. Gramm. I 63).

[2]) Vgl. oben S. 35.

gesprochen wurden (vgl. die spätere Schreibung *court*, *seigneur)*; orales ó fehlte in der damaligen Sprache wohl ganz.

Wenn aber Suchier betreffs e und nasal. e schlechthin behauptet, nasal. e habe »wie nasaliertes è gelautet», so erklärt dies nach seinen Prämissen offenbar nicht die Thatsache, dass in Gedichten, wo wirklich ein nasaliertes einfaches e vorkam, d. h. wo *e* vor *n, m* nicht den Lautwert ã hatte, die Bindung von *e* + *n*, *m* mit sonstigem *e* durchaus vermieden wurde. Mit dieser Behauptung hat nämlich Suchier eingeräumt, dass in den fraglichen Gedichten die Tonvokale in *entre, tendre* dieselbe orale Qualität als die Tonvokale in *bele, terre* hatten, nach seiner Theorie hätte man folglich erwartet, dass Wörter wie die letztgenannten in Assonanz mit *entre*, *tendre* etc. aufgetreten wären. — Es bliebe genau genommen noch die Hypothese übrig, dass einfaches nasal. e in denjenigen assonierenden Gedichten, wo die Scheidung von *e* und *a* vor *n*, *m* beobachtet wurde, deshalb mit keinem nicht-nasalierten Vokal gebunden wurde, weil dieses nasal. e in den betreffenden Dialekten und der betreffenden Periode eine orale Qualität zwischen é und è oder eine zwischen è und a gehabt hätte. Diese Hypothese, die übrigens von niemand aufgestellt worden ist, scheint mir aus folgenden zwei Gründen wenig berechtigt. Es ist erstens nicht glaublich, dass solche feineren Vokalnüancen wie ein halboffenes oder ein sehr offenes nasaliertes e sich ohne Vermischung mit nasaliertem é, nasaliertem è oder (vorderem) ã in so grossen Teilen des Sprachgebietes und während einer so langen Periode hätten aufrecht erhalten können, wie man in Betracht der räumlichen und zeitlichen Verbreitung des nur mit sich selbst gebundenen nasal. e [1]) an-

[1]) Siehe darüber Engelmann, l. c. 24 f., Suchier, Altfranz. Gramm. I 68 f.

nehmen müsste. Und zweitens wäre wohl der Unterschied in der oralen Qualität zwischen jeder von diesen nasalierten Vokalnüancen und den phonetisch am nächsten liegenden oralen Hauptvokalen é, è bzw. vorderem a jedenfalls zu geringfügig gewesen, um eine Auseinderhaltung in der Assonanz nur aus diesem Grunde natürlich erscheinen zu lassen.

3) Ich finde nach alledem die Hypothese Suchiers nicht natürlich und widerspruchslos genug, um den Eindruck der Wahrheit zu machen.

b) Einfacher und ansprechender ist es meines Erachtens, den Grund der verschiedenen Behandlung der Vokale in der Assonanz hauptsächlich darin zu suchen, dass zu Anfang der assonierenden Dichtung bei ã und einfachem nasal. e relativ starke, bei nasal. i, ü und e in *-ien-*, wie auch bei dem Vokal in *pont*, dagegen bedeutend schwächere Nasalierung vorgelegen hätte.

Es scheint mir unter dieser Voraussetzung ganz natürlich, dass die letzteren mit den nicht nasalierten Vokalen gleicher oraler Qualität hauptsächlich identisch empfunden und daher mit denselben gebunden wurden, die ersteren dagegen nicht. Die Frage ist nur, ob die Annahme einer solchen Verschiedenheit des nasalen Klanges mit der theoretischen Phonetik und den lautgeschichtlichen Thatsachen in Einklang zu bringen ist.

1) Ich habe schon oben § 5, b), 2) hervorgehoben, dass besonders i, ü, aber auch é (in i e) aus lautphysiologischen Gründen nur sehr schwach nasaliert werden können.

2) Was *o* in *donet, pont* betrifft, war bei dem ursprünglichen oralen Lautwert u, den ich für mein Teil mit Suchier wahrscheinlicher finde [1]), ebenfalls nur schwache Nasalierung

[1]) Unter anderem kann zu Gunsten einer ursprünglichen Aussprache nasal. u angeführt werden, dass thatsächlich einige Dialekte zu Anfang der neueren

möglich, aber auch bei dem Lautwerte von sehr geschlossenem ó konnte dieselbe nicht so stark sein als in nasaliertem a und e.

3) Dagegen steht der Annahme einer verhältnismässig starken Nasalierung bei altfranz. ã und einfachem nasal. e nichts im Wege, diese Annahme ist sogar betreffs e i n i g e r altfranz. Dialekte äusserst wahrscheinlich. Dies lässt sich folgendermassen erweisen.

Wir haben oben § 5, b), 1) gesehen, dass einfaches e + Nasal vor Eintritt der Nasalierung é war. Statt dessen findet sich aber, wie aus der Assonanz und dem Reime ersichtlich, im Centralfranzösischen ã »sicher schon im XI. Jahrhundert, vielleicht noch früher« [1]), und auch in anderen Dialekten ist derselbe Lautwandel eingetreten. Daraus folgt ohne weiteres, dass auf dem genannten Sprachgebiet e vor Nasal sehr früh die Stufe eines nasalierten è hatte erreichen müssen. Betreffs der Gebiete, wo der Lautwandel e + Nasal > ã nicht stattfand, wie im Normannischen und Pikardischen, lässt sich dagegen a n s i c h nicht erweisen, dass statt des ursprünglichen nasalierten é nasaliertes è schon in der ersten litterarischen Periode eingetreten sei; andererseits steht einer solchen Annahme aber nichts im Wege.

Wird aber einmal angenommen, dass in der Sprache eines gegebenen assonierenden Gedichtes *e* + *n, m* den Lautwert eines nasalierten è hatte, so ist m. E. damit zugleich nicht nur die Möglichkeit, sondern auch die grosse Wahrscheinlichkeit

---

Zeit und noch heute nasal. u haben (Meyer-Lübke, l. c. I § 133), das wohl nicht auf ein früheres nasal. o zurückzuführen ist, da eine Entwickelung nasal. o > nasal. u kaum möglich ist. Daraus zu schliessen, war u die ursprüngliche orale Qualität des nasalierten Vokals wenigstens auf einem Teil des franz. Sprachgebiets.

[1]) Suchier, Altfranz. Gramm. I 68.

zugegeben, dass zu der betreffenden Zeit und in dem betreffenden Dialekt ã und einfaches nasal. e stark nasaliert waren. Denn dass eine starke Nasalierung bei è und bei a, zumal einem tiefen, hinteren a, in artikulatorischer Hinsicht möglich und sehr natürlich ist, habe ich schon oben § 5, b), 2) bemerkt. Und wenn ursprüngliches altfranz. é unter Einwirkung der Nasalierung in nasaliertes è bzw. später in ã überging, finde ich die Annahme sehr wahrscheinlich, dass diese offenere Artikulation gerade infolge der Entstehung einer Tendenz zur stärkeren Nasalierung eintrat, da ein vollerer Nasalklang auf grösserer Senkung des Gaumensegels beruht, die wiederum durch Senkung des Zungenrückens begünstigt wird. War aber einmal nasal. e in der Sprache eines assonierenden Gedichtes stark nasaliert, so war dies auch mit ã daselbst der Fall.

In der Sprache assonierender Gedichte, im denen noch einfaches nasal. e neben ã vorhanden ist, d. h. diese beiden Vokale in der Assonanz auseinander gehalten werden, ist folglich eine starke Nasalierung derselben, wenn auch nicht eine so starke wie im jetzigen Franz., aus den angeführten Gründen sehr wahrscheinlich, falls in dem Dialekt des betreffenden Gedichtes nasal. e später ã wurde, und in anderen Gedichten jedenfalls nicht unwahrscheinlich. In der Sprache von Gedichten, in denen nasal. e schon ã geworden, ist eine starke Nasalierung von ã (bezeichnet *a* oder *e*) natürlich noch wahrscheinlicher als in Gedichten, wo nasal. e und ã noch nicht zusammengefallen sind.

4) Dass später Bindung von *o (u)* + *n, m* mit sonstigem *o (u)* vermieden wurde, erklärt sich unter Voraussetzung, dass der Lautwert desselben am Anfang der Nasalierung u war, ganz einfach durch die Annahme einer später eingetretenen veränderten Aussprache des nasalierten Vokals, nasal. ó bis ò, in den litterarisch bedeutenden Dialekten, wobei der Nasalklang zunahm

und die Bindung mit nicht nasaliertem Vokal verhinderte. — Auch wenn der ursprüngliche Lautwert ó war, könnte eine solche Zunahme der nasalen Resonanz angenommen werden, sei es bei der unveränderten oralen Qualität ó oder nach Übergang derselben in ò. Ausserdem gab es wohl zur Zeit der späteren assonierenden Gedichte keinen oralen Vokal von der Qualität ó, womit das unveränderte õ hätte assonieren können [1]).

c) Dass neben der unter b) angegebenen Hauptursache der Nicht-Bindung von *a, e (o)* + *n, m* mit *a, e (o)* in anderen Stellungen auch verschiedene orale Qualität teilweise vielleicht vorgekommen ist und eine gewisse Rolle gespielt hat, will ich nicht verneinen [2]).

Was die Bindung von i, ü, ie mit nasal. i, ü bzw. ie betrifft, mag ausser der schwachen Nasalierung noch ein anderer Umstand die Einführung und Beibehaltung dieses dichterischen Gebrauchs beeinflusst haben, nämlich die relativ geringe Frequenz von Wörtern mit *i, u* (= ü), *ie* + *n, m* in der Tonsilbe, wovon man sich durch Untersuchung einer Anzahl von *i-, u-* und *ie*-Laissen überzeugen kann [3]). Wären diese Verbindungen gewöhnlicher gewesen, so ist möglich, dass die Dichter früh oder spät dieselben selbständige Assonanzen hätten bilden lassen. Nun war dies schon auf Grund der geringen Frequenz schwierig, bzw.

---

[1]) Vgl. das oben im dritten Absatz von a), 2) Gesagte.

[2]) Vgl. oben § 6, a), 2.

[3]) Besonders *u* + *n, m* ist sehr selten. Die Laisse von 5 Versen im Guillaume d'Orenge, welche diesen Auslaut durchgehend aufweist (Engelmann, l. c. 9), ist vielleicht ohne Gegenstück, und unter den 1030 Reimserien von je 6 Reimwörtern in den Gedichten Li Romans de Carité und Miserere (ed. Van Hamel) finden sich nur zwei Serien auf *-une* und je eine auf *-ume*, *-un*, *-uns*.

unmöglich, und da zugleich der Klang dieser nasalierten Vokale, wenn ihre Nasalierung einmal als schwach angenommen wird, nicht erheblich von dem der entsprechenden rein oralen abwich, versteht es sich, dass man sich bis zum Aufhören der assonierenden Dichtung nicht vor dem traditionellen Zusammenführen von Tonvokalen der beiden Arten in derselben Laisse scheute. Es scheint doch, dass in einigen Gedichten Wörter mit *i, u, ie* + *n, m* sich unmittelbar nach einander, bzw. sogar durchgehend in einer Laisse, verhältnismässig öfter vorfinden, als dies in denselben Gedichten mit Wörtern mit *i, u, ie* + *r, t* oder dergl. der Fall ist (vgl. die Zusammenstellungen bei Engelmann). Nur eine genaue statistische Untersuchung kann das Vorkommen dieser Verschiedenheit sicher feststellen, die natürlich ein weiterer Beweis für das frühe Vorhandensein von Nasalierung in i, ü, ie vor Nasal wäre.

Was besonders i, ü vor intervokalischem Nasal, wie in *fine, plume*, betrifft, scheint es mir sogar nicht unmöglich, dass in solchen Wörtern überhaupt keine Nasalierung eingetreten ist. Soviel ich sehe, spricht für das Vorhandensein einer nasalierten Aussprache in solchen Wörtern nur der Umstand, dass der Vokal in Wörtern wie *vin, un* sicher früh oder spät nasaliert wurde.

7.

Die Anhänger der herrschenden Theorie scheinen zum Teil von der Ansicht auszugehen, dass der Eintritt der Nasalierung bei den geschlossenen oralen Vokalen, i, ü, ó, é, *eo ipso* und unmittelbar die geschlossene Qualität derselben in eine offene verwandelt hätte [1]). Es ist klar, dass man unter dieser

---

[1]) Siehe G. Paris, Romania X 53, Lange, l. c. 28, 33 unten, sowie Neumann in seiner Recension von Schwans Gramm. d. Altfranz.¹ (Zschr. f rom. Phil. 1890, S. 543 ff.) zu §§ 81 und 109.

Voraussetzung finden sollte, dass die Assonanzverhältnisse aufs entschiedenste gegen die frühe Nasalierung von i, ü, ie und dem Vokal in *pont* sprechen. Diese Voraussetzung ist aber ganz unberechtigt. Geschlossene nasalierte Vokale, unter anderen nasal. i, kommen thatsächlich in vielen Sprachen und Dialekten vor, wie in französischen, süddeutschen und norditalienischen Mundarten, im Portugiesischen etc. [1]). Es wäre auch geradezu unnatürlich, dass z. B. ein rein orales i durch spontane Lautentwickelung ohne Übergangsstufen sich in ein stark nasaliertes è verwandelt hätte. Gegen das Bestehen nasalierter i, ü und é in *-ien-* während der ganzen Periode der assonierenden Dichtung, ja vielleicht bis zum 16. Jh., lässt sich daher in theoretisch phonetischer Hinsicht nichts einwenden.

Zu erklären bleibt nur, warum nasal. i, ü und é in *-ien-* so lange nach Eintritt der Nasalierung auf der ursprünglichen geschlossenen Stufe blieben, während dies mit einfachem nasal. é und wahrscheinlich auch mit dem Vokal in *pont* nicht der Fall war. Was nasaliertes i, ü betrifft, mag das damit zusammenhängen, dass auch die nicht nasalierten i und ü sich in der franz. Lautentwickelung als viel widerstandskräftiger, viel weniger für Schwankungen empfänglich erwiesen haben, als nicht nasaliertes é und der Vokal in *cort, seignor.* i, ü sind vom frühesten Altfranz., das erstere sogar vom Vulgärlat. an bis zum heutigen Franz. unverändert geblieben. Dagegen ist ursprüngliches altfranz. é im späteren Altfranz. vielfach è geworden, wie in *dette, metre, vert*, und der Vokal in Wörtern wie *cort, seignor* hat

---

[1]) Siehe Passy, Étude sur les changements phonétiques § 431, Passy, Les sons du français, 3. Aufl., § 151, Storm, Englische Philologie, 2. Aufl., I, 1, S. 61 f.

sich in beiden Gruppen von Wörtern verändert unter Annahme, dass derselbe ursprünglich ó war, oder doch in der letzteren Gruppe, wenn ursprüngliches u angenommen wird. — Dass nasal. é in *-ien-* so lange unverändert blieb, ist wahrscheinlich dem Einflusse des vorhergehenden i zuzuschreiben, welchem das geschlossene nasal. e näher stand als das offene.

8.

Das Resultat der in §§ 5—7 geführten Untersuchung lässt sich folgendermassen zusammenfassen.

Wir haben gefunden, dass gewichtige Gründe verschiedener Art gegen die Hypothese sprechen, dass die verschiedenen altfranz. Vokale in verschiedenen Lautperioden nasaliert worden wären, von denen die letzte erst nach Aufhören der assonierenden Dichtung angefangen hätte. Zu Gunsten dieser Hypothese spricht dagegen keine sichere Thatsache. In theoretisch-phonetischer Hinsicht steht nämlich der entgegengesetzten Hypothese, dass die Nasalierung sämtlicher Vokale in derselben Lautperiode vorgegangen sei, nichts im Wege. Und was die Eigentümlichkeiten der Assonanz betrifft, lassen sich dieselben freilich durch die erstere Hypothese in sehr natürlicher und ansprechender Weise erklären, aber es sind auch Erklärungen davon möglich, die mit der letzteren Hypothese vereinbar sind. Die von Suchier zur Erklärung der Assonanzverhältnisse aufgestellte Theorie erweist sich zwar nicht als stichhaltig. Dagegen kann das verschiedene Verhalten der verschiedenen Vokale in der Assonanz sehr wohl auf die von mir in den Momenten b) und c) des § 6 erwähnten Ursachen zurückgeführt werden.

Es scheint mir nun, dass alle denkbaren Möglichkeiten zur Erklärung der Assonanzverhältnisse mit den verschiedenen im § 6 erwähnten Hypothesen erschöpft sind. Es bleibt folglich,

wenn die Suchiersche Hypothese ausgeschlossen wird, nur folgende Alternative übrig. Entweder sind die Eigentümlichkeiten der Assonanz auf das Fehlen der Nasalierung bei einigen Vokalen vor Nasal zürückzuführen, und dann sind die Einwendungen durchaus unberechtigt, welche ich im § 5 gegen die Theorie von einer späten Nasalierung dieser Vokale gemacht habe. Oder auch sind die Assonanzverhältnisse in der von mir im § 6, b) und c) vorgeschlagenen Weise zu erklären.

Ich finde nun die Annahme weit wahrscheinlicher, dass meine Erklärungen im § 6, b) und c) richtig sind, als die Annahme, dass meine Einwendungen im § 5 unberechtigt wären. Mit anderen Worten, meines Erachtens ist die Nasalierung sämtlicher altfranz. Vokale in derselben Lautperiode, und zwar sehr früh (wohl sicher vor dem 11. Jh.) eingetreten.

Damit schliesse ich mich nicht der Ansicht Suchiers unbedingt an, dass »die Nasalierung bei sämtlichen Vokalen gleichzeitig eingetreten» wäre (wenn der Ausdruck »gleichzeitig» in seiner genauen Bedeutung genommen wird). Ohne Zweifel haben die verschiedene Artikulation verschiedener Vokale, das Vorkommen des Vokals in betonter oder unbetonter Silbe sowie die verschiedene Stellung des auf den Vokal folgenden Nasals die Nasalierung in ungleichem Grade begünstigen können. Es scheint mir deshalb sehr möglich, dass nicht alle Vokale in allen Stellungen ganz gleichzeitig von der Nasalierung ergriffen worden sind [1]), wie es überhaupt angenommen werden muss, dass dieser umfassende Lautwandel auch innerhalb eines einzigen

---

[1]) Vgl. oben § 5, b), 2).

Dialektes erst nach vielen Jahrzehnten, ja vielleicht nach mehr als einem Jahrhundert, völlig durchgeführt worden ist. Besonders ist die Annahme nicht unmöglich, dass die gedeckten Vokale früher als die vor intervokalischem Nasal befindlichen nasaliert wurden, sowie weiter, dass i und ü unter allen Vokalen zuletzt diesem Lautwandel ausgesetzt wurden.

I. Uschakoff.

Quelques feuilles d'un manuscrit inédit de Sénancour.

Étienne Pivert de Sénancour (1770—1846) fit son début littéraire en 1799. Le cahier que lui ou plutôt son protecteur Laveaux [1]) avait publié en 1797 avec l'intention de le faire suivre d'autres essais, resta unique. Ce cahier contient les »Préliminaires» et deux »Rêveries», la première et la troisième, comprises plus tard dans l'édition de 1799, laquelle ainsi a été regardée comme la première. Ce livre de début porte l'empreinte des études de ses jeunes années et de sa vie solitaire, vouée aux contemplations continuelles de la nature et du monde moral. Le titre de cet ouvrage: »Rêveries sur la nature primitive de l'homme, sur ses sensations, sur les moyens de bonheur qu'elles lui indiquent, sur le mode social qui conserverait le plus de ses formes primordiales» [2]), dénonce l'élève du grand Jean-Jacques, quant aux intentions et au but final,

---

[1]) *Laveaux (I. Ch. Thiébault)* 1749—1827, grammairien, lexicographe, historien, journaliste et traducteur.

[2]) Par *Pivert Sénancour,* Paris, an VIII.

quoique la manière de penser de Sénancour diffère et révèle un esprit individuel. Moins passionné que Rousseau et plus raisonneur, il va dans ses conclusions plus loin que son maître. Selon lui c'est la loi de la nécessité qui est le principe de l'univers ou comme il s'exprime lui-même: »La force une et irrésistible, seul principe inhérent à l'univers, seule cause de l'univers modifié, entraine toutes choses dans une succession toujours changée et toujours illimitée» (page 130, I Édition des Rêveries). Quant à l'accueil fait aux Rêveries, les journaux littéraires du temps gardent le silence. Mademoiselle de Sénancour, fille de notre auteur, assure que les Rêveries, lors de leur publication, eurent un certain succès; mais quel fut ce succès? il serait difficile maintenant de l'établir [1]).

»Obermann» fut publié sous l'empire [2]). Le temps était mal choisi pour un livre analytique du sombre caractère d'Obermann. Napoleón et ses victoires avaient inspiré l'amour de la gloire militaire aux esprits aventureux de l'époque. La voix du modeste philosophe ne se fit entendre que très-faiblement dans le tumulte des guerres. Un certain Tourlet daigna cependant parler d'Obermann, dans un article, du reste peu favorable à l'auteur, inséré dans le Moniteur Universel du 15 août 1804. Obermann tomba dans un tel oubli qu'il fallut toute l'énergie de Sainte-Beuve pour réussir à l'en tirer. Sainte-Beuve eut d'abord à convaincre l'auteur lui-même, qui aurait préféré voir

---

[1]) Une biographie inédite de Sénancour, écrite par sa fille en 1850, est conservée en manuscrit à la Bibliothèque de la Société économique de Fribourg en Suisse et nous avons été assez heureux pour pouvoir la consulter. Mlle Eulalie Virginie de Sénancour est morte à Fontainebleau en 1873.

[2]) Obermann, Lettres publiées par M. *Sénancour*, auteur des Rêveries sur la nature de l'homme, 2 vol. in 8°. Paris, Cérioux, an XII 1804, précédées de l'épigraphe de Pythagore: »Étudie l'homme et non les hommes».

son livre enseveli sous la poussière des bibliothèques. Obermann fut publié avec une préface éloquente de Sainte-Beuve en 1833 et obtint un grand succés auprès d'un public choisi. Obermann, c'est le fatalisme des Rêveries personnifié. L'ennui ou, comme dit Obermann lui-même, »la funeste langueur de l'âme» ainsi s'appelle le mal du jeune rêveur des régions alpestres, dont la pensée intime se résume en ces mots: »Je ne pourrais pas, pourquoi donc vouloir». Voici un extrait de ce livre remarquable qui nous donne une idée de la manière de sentir d'»Obermann» : »Que de sentiments généreux! Que de souvenirs! Quelle majesté tranquille dans une nuit douce, calme, éclairée! Quelle grandeur! Cependant l'âme est accablée d'incertitude. Elle voit que le sentiment qu'elle a reçu des choses la livre aux erreurs; elle voit qu'il y a des vérités, mais qu'elles sont dans un grand éloignement. On ne saurait comprendre la nature, à la vue de ces astres immenses dans le ciel toujours le même.

Il y a là une permanence qui nous confond: c'est pour l'homme une effrayante éternité. Tout passe, l'homme passe, et les mondes ne passent pas! La pensée est dans un abîme entre les vicissitudes de la terre et les cieux immuables» [1]). Obermann avait passé, comme une ombre fugitive, devant le public du premier empire. Le livre »De l'amour, considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'Union des Sexes», n'eut point un meilleur sort en 1806. Une seconde édition, de 1808 (la troisième est de 1829 et la quatrième en 2 vol. de 1834), fut cependant signalée par une plume, d'ordinaire taillée pour tracer des vers badins, celle du chevalier de Boufflers. Il

---

[1]) Lettre XVI, page 84, Obermann, Paris, Bibliothèque Charpentier 1892.

en parla dans un article bienveillant du Mercure de France au mois de septembre 1808. Le chansonnier libertin, le favori de Voltaire, admirant le génie d'un moraliste-rêveur, voilà une dés étrangetés de l'histoire! Sénancour regarde l'amour comme le premier législateur du monde dont les desseins cependant ont été mal compris et même combattus par les hommes. Il formule sa conception de l'amour ainsi: »Puisque l'amour est naturel, puisqu'il est inévitable, il est essentiellement bon. Il est honnête, il est sublime: car le beau est l'objet de l'amour, l'harmonie est son principe et son but». (Edit. I, page 21). Et ailleurs: »Le principe de l'amour est le sentiment de l'ordre, des proportions, de l'élégance, de tous les genres de beauté et d'harmonie. L'amour pour une femme, et le désir du juste et du beau, ne sont qu'une même affection» (pp. 32 et 33). L'amour des sens ennobli par l'amour de l'âme, est la meilleure et la plus heureuse expression de l'union des sexes, pensée que Sénancour rend dans les termes suivants: »Toute la passion de l'amour est dans ce sentiment qui embellit les plaisirs de sens, volupté de l'âme, premier et dernier besoin d'une sensibilité profonde» (pp. 50 et 51).

Une analyse même rapide de ce beau livre si peu connu nous mènerait trop loin du but que nous nous sommes proposé. Il ne nous reste qu'à jeter un coup d'oeil sur l'ouvrage important des »Méditations», qui peut être regardé comme le testament spirituel de son auteur et dont un extrait encore inédit accompagnera ces lignes.

En 1819 Sénancour publia la première édition de ses »Méditations». C'est un volume in 8:o, contenant trente pièces, aussi appelées Soirées, précédées d'une »Notice» et de quelques »Observations». Entre cette édition et celle qui la suit il y a un intervalle de onze ans. L'édition de 1830 est la deuxième.

Une édition publiée en 1834 porte aussi le chiffre deux. Dans celle-ci il n'y a de changé que le nom de l'éditeur: Trinquart remplace Boisjolin, mort en 1832. Durant la dernière époque de sa vie, avant que ses forces ne fussent encore épuisées par de longues et cruelles souffrances, Sénancour s'occupait de la rédaction d'une édition définitive, revue, corrigée et augmentée, de ses Méditations. Il regardait cet ouvrage comme sa principale oeuvre et y attachait une grande importance. Mademoiselle de Sénancour dit à ce sujet, dans sa biographie de 1850: »Deux ans avant sa mort, il avait confié le manuscrit des *Libres Méditations,* laborieusement préparé pour une dernière édition, à un jeune professeur qui partait pour Berlin, où il espérait trouver de suite un éditeur, jugeant cet ouvrage particulièrement sympathique au génie allemand. L'auteur resta près d'un an sans en avoir de nouvelles. Or, l'impression de ce manuscrit, très corrigé, était depuis longtemps son idée, le seul intérêt qui le rattachait à la vie«. Qui était ce jeune professeur? Mlle de Sénancour ne le dit pas. En parlant des manuscrits laissés par son père et trouvés parmi ses papiers après sa mort, elle ne nomme pas celui des Libres Méditations, circonstance qui prouve que ce manuscrit devait être resté entre les mains du jeune professeur ou avoir été confié par lui à un éditeur. Ayant fait de longues recherches pour retrouver ce manuscrit et un autre, intitulé »De la Religion éternelle« dont mlle de Sénancour parle aussi, je fus enfin réduit à les regarder comme perdus jusqu'à ce qu'à l'automne de 1893 M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, le célèbre collectioneur d'autographes et l'auteur distingué d'écrits littéraires, porta mon attention sur un manuscrit, annoncé en vente chez M. Charavay à Paris. J'écrivis aussitôt à Paris et parvins à me le procurer. Le manuscrit est celui des »Libre Méditations«, quoique en partie incomplet et

dans un fort mauvais état, et contient environ 1000 pages en 4 cahiers. Sur l'un des cahiers se trouvent les dates de 1835 et 1836, sur un autre celles de 1839, 1840, 1841 et 1842. M. Jules Levallois et A. Boisseau, qui tous les deux ont voué au penseur oublié un culte affectueux et délicat et qui connaissent à fond ses oeuvres, ont vu le manuscrit et l'ont reconnu comme étant de la main de Sénancour [1]). Sénancour recourait souvent aux services de sa fille comme secrétaire. Quand il rédigeait la dernière édition de ses Méditations la faiblesse de ses bras ne lui permettait pas toujours d'écrire lui-même. C'est pourquoi l'ecriture de mlle de Sénancour alterne avec celle de son père dans ce manuscrit. Toutes les corrections sont cependant de la main de Sénancour.

L'histoire du manuscrit depuis 1844 jusqu'á 1893, une période de plus de 40 ans, serait d'un extrême intérêt, mais elle est impossible à reconstruire aujourd'hui. La première question qui se pose serait : est-ce le manuscrit envoyé à Berlin en 1844, ou ces feuilles seraient-elles des brouillons, faits à l'usage de l'auteur pour la rédaction définitive d'une dernière édition de ses Méditations? En tout cas on ne saurait contester la valeur de ces feuilles, souvent très-difficiles à déchiffrer à cause de l'écriture très fine de Sénancour et des ratures et corrections de toutes sortes.

---

[1]) *Jules Levallois*, critique distingué, né à Rouen en 1829, secrétaire de Sainte-Beuve, auteur de plusieurs écrits du plus grand mérite, prépare un ouvrage sur Sénancour. — *A. Boisseau*, premier violoniste au grand opéra de Paris, possède une précieuse petite bibliothèque où il a réuni une collection à peu près complète des éditions de Sénancour qui ont eté publiées. Il a même fait des compositions sur des sujets tires d'Obermann.

Quelle est donc l'idée dominante des Libres Méditations? Laissons la parole à M. Levallois qui la résume dans un petit livre exquis [1]: »La diversité des sujets traités dans ce grave ouvrage, que l'on pourrait aussi bien appeler le bréviaire d'un méditatif, est plus apparente que réelle. Une pensée-mère inspire tout le livre et le domine. On n'exagérera point si l'on dit que cette pensée, dont l'auteur est plein et qu'il cherche à nous communiquer, n'est autre que celle du bienfait moral procuré, apporté à l'homme par la croyance en Dieu». Le fataliste des Rêveries s'approche du dépositaire de toute vérité.

La méditation sur la Paix intérieure que je publie ci-dessous, ne manque pas dans les éditions de 1819 et 1830 (1834), mais comme les autres méditations, déjà très retouchées pour la seconde édition, elle aussi l'a été encore davantage pour une troisième, à la publication de laquelle notre auteur aurait attaché une si grande importance, en la regardant comme l'expression la plus fidèle de sa pensée et de ses aspirations religieuses.

J'aurai occasion de revenir plus amplement sur le manuscrit des Méditations, ainsi que sur les autres oeuvres de Sénancour, dans un travail d'ensemble qui, je l'espère, paraîtra bientôt.

Alvar Törnudd.

---

[1]) Une évolution philosophique au commencement du XIX:e siècle (Sénancour) par *Jules Levallois*, Paris, Alphonse Picard, 1888, brochure de 34 pages.

De la paix intérieure.

Vous vous lassez en secret de vos fêtes, de vos cérémonies, de vos réunions. Il vous arrive de vous placer à l'écart, au bord d'un étang, lorsque le soleil paraît au-dessus des peupliers, lorsqu'un faible vent du midi règne sans intervalle. Les ondes, si légères, de cette surface uniforme s'avancent vers un terme où chacune disparaîtra. Ainsi peut-être ce qui va, ce qui passe toujours, passe vainement. L'eau frémit, le feuillage murmure, et cela se perd. Sans cesse cela est, et n'est plus. En d'autres temps, sur chaque rivage, d'autres feuilles se multiplieront, et l'épine fleurira, et vos fils seront émus comme vous en voyant cet art perpétuel, qui semble nous détruire. Sublime Pouvoir! Quels sont les desseins, quel sera le partage de l'homme? S'il peut entrevoir déjà des reflets d'une haute lumière, les indiquerai-je à quelques affligés, qui s'ignorent eux-mêmes? Oserai-je croire à cette sorte de vocation; m'attribuerai-je ce que nul ne prétendra mériter? Ou bien, après un rêve trompeur, serai-je enseveli dans les ténèbres qui nous menacent?

Livré au doute sur tant de sujets, ou exposé davantage si je ne doute pas, je dois encore espérer. De toute part des

vérités s'annoncent, et restent inaccessibles. Savons-nous avec certitude si le jeu du monde est surtout une occasion pour la pensée, un exercice nécessaire, si le désir ne doit jamais s'éteindre, si l'idée subsistera. J'attends, inquiet et fatigué, mais debout sur l'imposant assemblage de ce qu'on voit mourir, sur les ruines productives de ce qui s'écroule et s'élevera de nouveau. Toujours l'abyme paraît ouvert; mais la sagesse, toujours puissante, l'est aussi dans l'abyme.

Ce serait une marque d'infériorité de trop s'assujettir à l'occurrence des choses périssables, et pourtant ce serait une faiblesse de les prendre en aversion. Tant que des heures actives peuvent encore sonner pour nous, soutenons la lutte à laquelle nous avons été appelés. N'aurons-nous pas acquis d'assez grands biens si nous avons surmonté les maux et n'est-ce pas une sécurité assez douce de nourrir en soi une prochaine espérance?

Notre progrès le plus heureux dans le cours de nos années c'est un facile consentement au cours du monde. Nous y sommes invités par le sentiment de la fécondité générale ou par le souvenir d'un juste enthousiasme, nous y sommes conduits par la vue de l'aurore derrière les nuages, ou même par la rencontre d'une tige de tubéreuse. Mais n'espérer pas, ce serait oublier que peu de choses sont connues, ce serait ne plus s'appuyer sur la force inébranlable. N'espérer pas, c'est ne regarder qu'avec terreur le renouvellement des êtres, descendre tout agité dans la nuit, se sentir abandonné dans le vide.

On a vu des hommes satisfaits sur une règle exacte. Leur tranquillité venait de ce qu'ils avaient écouté assez tôt les grands besoins de l'intelligence; ils suivaient un mouvement irrépréhensible, et ils ne croyaient essentiel que d'obtenir des

jours meilleurs. La liberté consiste à se rendre docile avec discernement, et à reconnaître que l'espoir, dans le sens le plus étendu, est notre seul refuge.

La loi qui refroidirait trop nos penchants nuirait autant qu'une loi incapable de les modérer. Il importe de se réprimer soi-même, et avec vigilance, mais seulement au degré que la raison approuvera. Le contentement des hommes qu'elle dirige n'éclate pas au dehors; mais s'il se montrait avec évidence à tous ceux qui ne le possèdent pas encore, personne ne voudrait sur la scène turbulente, et se jeter dans les embarras de la prospérité.

Sans se laisser surprendre par des croyances chimériques, entrevoir les choses cachées, sans rejeter indistinctement les dons de la terre préférer d'autres biens, c'est se prémunir contre les maux dont nous la couvrons. Ce serait une grande faute aimer uniquement le jour actuel, et une presque aussi grande d'en maudire les simples contrariétés ou d'en négliger les avantages et les exercices. La plus forte peine d'esprit, la seule qui fasse haïr l'existence, provient de ces écarts d'une volonté séduite ou débile.

La vive poursuite de la joie serait même en opposition avec l'espèce de maturité de votre siècle, avec vos obligations qui se multiplient, avec l'importance que vous mettez à tous vos projets. Malgré tant d'assujétissemens, vous attendiez de la fortune un sourire constant. Vous lui demandiez des faveurs énivrantes; elles sont remplacées par une lassitude qui ne peut que s'accroître, ou par le reproche dont l'importunité n'était pas assez prévue.

La retenue vous semble pénible; mais en la prolongeant, vous retrouveriez avec un accord plus favorable, une partie de ce que vous craignez de perdre. Si, connaissant comme

vous les souffrances humaines, nous ne cherchons pas à en détourner la vue, ce n'est pas que dans la retraite on affecte la tristesse, mais on y a besoin de la vérité. On n'y oublie pas que si vous étiez plus attentifs aux causes du trouble, vous pourriez vous entendre pour qu'il s'apaisât. Vous ferez plus; en comprenant la nécessité des maux relatifs, vous aurez l'espoir de revivre. L'affliction utile à étudier est celle qui embrasse le monde connu. Observons-la dans sa grandeur; les fins perpétuelles le veulent! Notre existence suppose celle du mal. Sans celui qui résulte ici du mouvement des choses, n'ayant pas à les rectifier, nous n'aurions pas été faits. L'ordre est le but. La loi invariable en rapproche tout ce que des forces accidentelles en écartent.

Quelquefois vous paraissez ennemi de l'ordre général; mais vous ne l'altérez que pour en établir un autre qui promette d'autres avantages. Il est moins rare d'aimer la raison que de savoir comment la suivre. Quand l'imagination est futile et remuante, quand elle se passionne, elle propose des plans dont elle déguise les défauts. Si beaucoup d'hommes s'égarent, c'est presque à leur insu. Excepté dans des circonstances très particulières, ils n'auraient pu se résoudre à des actions clairement inexcusables. Les chutes sont fréquentes parmi nous; mais l'amour de l'iniquité ne sera jamais qu'une frénésie passagère. Sans vouloir être injuste, on peut faire un grand nombre de victimes par la précipitation dans les jugemens que l'on porte. Cependant on n'a pas l'intention de nuir à ces infortunés. S'ils parviennent à se disculper, on leur rendra justice avec d'autant plus d'intérêt que l'on aura honte de la leur avoir refusée d'abord. En fût-il autrement, ces erreurs que nous ne trouvons pas indifférentes, mais dont nous avons soin de n'être pas responsables, ne doivent point

nous accabler. Au delà les grandes traces de l'universelle concordance se découvrent, et alors les irrégularités disparaissent comme des ruisseaux fangeux s'épurent quand ils entrent dans un fleuve.

Pour être vraiment sensible à l'ordre, pour en connaître le besoin, il faut avoir maîtrisé souvent ses affections, après un temps passé dans cette habitude, les menaces du sort se réduisent presque toujours à une diversion momentanément incommode. Nous parviendrons même à la trouver favorable si l'union nous soutient, et peut-être dirons-nous qu'on est heureux au milieu des obstacles lorsque chacun s'efforce d'en triompher avec simplicité.

Si au contraire, le mal est en nous, bientôt nous le croyons irrésistible. Il est dangereux d'avoir à se dire continuellement : Ce que je souhaiterai, je ne le voudrai qu'à regret et je m'éleverai sans relâche contre ce qui m'entraînera. Ces oppositions entre les anciens goûts et les décisions nouvelles, ces combats rarement utiles, ont porté mal-à-propos quelques esprits à regarder comme fatigant le bienfait de l'existence.

Souvent il serait en notre pouvoir de la trouver bonne dans le malheur même. Je n'ai pas toujours vécu libre, et content ou résigné. Au lieu d'étendre mes réflexions, au lieu de considérer l'ensemble de ce qu'embrasse la pensée, je restais frappé de divers inconvénients partout reproduits, et je m'en irritais, comme si j'eusse dû n'observer que ces lugubres images. On a dit anciennement : L'impatience dans l'affliction est le comble de l'affliction.

Nous souffrons plus de notre humeur que des accidens qui l'occasionnent. L'homme sage souffrirait peu, sa volonté aurait de la puissance. Mais qui donnera cet exemple ? Le nombre des devoirs, les plus justes motifs quelquefois incon-

ciliables, le prompt affaiblissement des organes, les incertitudes et toutes les entraves de notre condition mortelle nous réduisent à de simples efforts; ce sera seulement ainsi que la vertu obtiendra des succès. Pourquoi lui en faudrait-il d'autres? Quand on a résolu d'avancer vers la perfection, ce désir même console, parcequ'il tient à des idées de perpétuité, de destination morale, d'espoir indéfini. Si les temps sont à nous, si nous sommes quelque chose devant Dieu, notre malheur disparaît: il n'aura été qu'une minute pénible dans une vie ennoblie. Mais si nous oublions l'avenir, si ce n'est plus notre, si nous consentons à être le jouet des difficultés, si nous méritons le néant, que du moins notre honteux misère y soit plongée sans retard!

Sénancour.

Die Substantivdeklination im „Volksbuch vom Doctor Faust“.

Die nachstehende Untersuchung ist aus dem Bestreben hervorgegangen, den Einfluss der Luthersprache auf die frühneuhochdeutschen Schriftsprachen, speziell auf die Frankfurter Drucksprache, näher kennen zu lernen. Was mich bestimmt hat, unter den Frankfurter Drucken der zweiten Hälfte des XVI Jh. gerade das Faustbuch zum Gegenstande der Untersuchung zu wählen, ist vor allem der Umstand dass die genannte Schrift, aller Wahrscheinlichkeit nach, von einem protestantischen Geistlichen verfasst ist, einen deutlich ausgesprochenen religiös-moralischen Zweck verfolgt, und in Bezug auf ihre sittlichen Ideen durchweg eine lutherische Färbung an sich trägt. Es war somit von vornherein anzunehmen, dass sie auch in sprachlicher Beziehung von Luther beeinflusst sei. Nun wäre es ohne Zweifel am förderlichsten gewesen, den eventuellen lutherischen Einfluss in erster Linie auf lautlichem Gebiete zu suchen. Dass ich jedoch nicht dieses Gebiet betreten habe, erklärt sich daraus, dass die wahrscheinlich oberdeutsche Mundart des unbekannten

Verfassers meines Wissens noch nicht untersucht worden ist und einer Untersuchung des in seiner Schrift vorhandenen Lautstandes also die nöthige sichere und zuverlässige Grundlage gefehlt hätte. Wenn nun aber auch zu erwarten sein sollte, dass sich der Einfluss der Luthersprache auf dem Gebiete der Substantivflexion nicht ebenso deutlich zeigen werde als auf dem lautlichen, so wage ich doch zu hoffen, dass eine Darstellung der Deklinationsverhältnisse, wie sie in einer Schrift aus der frühnhd. Sprachperiode vorliegen, auch an und für sich ein gewisses Interesse beanspruchen könne. Als einen ganz bescheidenen Beitrag zur genaueren Kenntniss der Sprache jener verhältnissmässig wenig durchforschten Periode möchte ich also den nachstehenden Aufsatz aufgefasst und beurteilt wissen.

I. Starke Deklination.

A. Maskulina.

a. Vokalische Stämme.

1. Das e der Kasusendungen bei den alten o- und i-Stämmen.

Folgende Beispiele veranschaulichen das Verhalten des *e* in den Kasusendungen der Substantiva dieser Klassen:

Singular.

Genitiv mit *e*.

Gottes: 3, 9; 5, 2 [1]) u. sehr. oft. *Tages:* 52, 29.
Geistes: 18, 4, 22, 24, 39, u. oft. *Todes:* 36, 31; 109, 24; 110, 28

[1]) Citate durchgehend nach Seiten und Zeilen des von *W. Braune* herausgegebenen Abdruckes (Halle a S. 1878 der ersten Ausgabe v. J. 1587.

Bapstes: 60, 11.
Sinnes: 119, 36.
Glantzes: 45, 2, 3.

Genitiv ohne *e*.

Gotts: 68, 6 u. im Kompositum
Gottshäuser: 58, 26; 65, 2.
Geists: 27, 28; 101, 4.
Tags: 19, 11; *Montags:* 5, 15.
Todts: 8, 31.
Bapsts: 59, 2, 10, 17, 23, 36; 60, 3, 8
Sinns: 21, 8; 26, 33.
Schlunds: 36, 24.
Stands: 25, 28.
Thurns: 35, 17.
Brieffs: 20, 19, 30.
Diensts: 15, 5.
Gewalts: 16, 17.
Kopffs: 12, 18, 25; 21, 8; 119, 36.
Leibs: 4, 7; 106, 30.
Monds: 70, 11.
Mords: 4, 7.
Verstands: 40, 32.
Trosts: 115, 14.
Barts: 75, 21.

Ausserdem kommen, wie in der jetzigen Schriftsprache, eine Menge von Fällen vor, wo durch das Fehlen des *e* keine solche Härte entsteht, wie in den obigen Beispielen.

Dativ mit *e*.

Tage: 30, 1; 90, 1; 93, 2; 108, 27.
Grunde: 26, 22; 118, 30; 120, 9.
Walde: 104, 10.
Berge: 104, 14.
Hofe: 77, 3.
Wuste: 35, 3.
Busche: 63, 35.

Dativ ohne *e*.

Die *e*-losen Formen sind weitaus vorherrschend. Aus der übergrossen Masse der Beispiele heben wir nur folgende hervor:

Tag: 49, 22; 55, 12, 20, 33, 35 u. oft.
  Sonntag: 55, 2; 93, 13, 15.
  Dinstag: 55, 9; 90, 5.
  Donnerstag: 92, 19, 20.
Grund: 14, 14; 93, 22.
Waldt: 13, 27; 14, 13, 19, 22.
Berg: 87, 12.
Hof: 77, 9; 85, 17; 89, 32; 91, 22.

Geist: 9, 37; 15, 25 u. sehr oft.
Fürwitz: 10, 28.
Ernst: 6, 21.
Glimpff: 13, 5; 44, 1, 7.
Kopff: 20, 22; 49, 11.
Bapst: 59, 12, 14, 26.
Stoltz: 19, 1.
Wurm(b): 22, 22; 50, 25; 51, 3.
Ort: 28, 18; 39, 20; 56, 4, 5, 73, 8.
Schwantz: 47, 14, 31; 93, 7.
Marckt: 62, 37; 72, 27; 83, 3.
Herbst: 70, 21.

Plural.

Nominativ mit *e*.

Knechte: 105, 2.
Winde: 35, 26.
Würme: 50, 31; 54, 28.
Täntze: 14, 23.
Berge: 39, 19.
Wölffe: 48, 13.
Flöhe: 49, 9.
Köpffe: 97, 8.

Nominativ ohne *e*.

Auch hier herrschen die e-losen Formen vor. Nur folgende Belege können angeführt werden:

Knecht: 105, 3.
Wind: 73, 5.
Würm: 48, 20.
Leut: 11, 6; 60, 33; 92, 10; 96, 26.
König: 61, 1.
Stern: 71, 23; 72, 16, 18, 21.
Visch: 87, 20.
Tisch: 84, 19.
Hund: 22, 15.
Stein: 39, 21.

Genitiv mit *e*.

Bäume: 58, 17.
Sterne: 70, 21.
Könige: 32, 31.
Vmbstände: 6, 5.
Würme: 36, 35; 118, 37.
Wege: 61, 20.

Genitiv ohne *e*.

Oelbáum: 58, 16.
Stern: 70, 24, 27; 72, 8.
Fáll: 42, 4.
Gesáng: 14, 22.
Eingáng: 61, 21.
Fúsz: 37, 31; 47, 33; 114, 8.
Pallást: 58, 15.
Krúg: 67, 21.
Leut: 10, 25; 52, 6; 101, 8.

Dativ.

Hat nur Formen mit *e*.

Accusativ mit *e*.

Tage: 32, 2; 56, 7; 65, 11, 25; 66, 31.
Vmbstánde: 54, 33.
Grúnde: 30, 25.
Gáste: 87, 30.
Kópffe: 96, 30; 123, 37.
Fússe: 26, 27.
Wálde: 46, 16.
Thúrne: 63, 7.
Pfefferbáume: 68, 14.
Kônige: 52, 6.

Accusativ ohne *e*.

Tag: 27, 6; 30, 1; 56, 36 u. oft.
Vmbstendt: 78, 12.
Grúnd: 13, 21.
Gást: 90, 9.
Kópff: 92, 15; 96, 18, 25.
Fúsz: 92, 27; 48, 2.
Leut: 32, 28; 52, 8; 72, 20.
Weg: 7, 21.
Knecht: 63, 8; 104, 2; 105, 5.
Berg: 19, 24; 58, 38; 68, 2.
dieb: 89, 15.
Fisch: 46, 17.
Gául: 104, 34.
Almanach: 42, 5.
Bickling: 88, 7.
Hecht: 88, 7.
Krebs: 88, 7.
Schuch: 113, 3.

Aus den obigen Beispielen geht hervor, dass im Faustbuch weder die mhd. noch die heutige Regel über den Ausfall und über die Beibehaltung des Endungs-*e* gilt. In der oberd. Mundart des Verfassers wurde wohl kein unbetontes *e* ausgesprochen. In den Druck drangen aber, nach md. Muster, jene unbetonten Vokale vielfach ein. So erklärt sich wohl das oft vorkommende Nebeneidander von Formen mit und ohne *e* bei demselben Stamm, welches zu der Annahme führt, dass in der Sprache des Faustbuches, ohne Rücksicht auf den Karakter und Auslaut des Stammes, das *e* der Endungen beliebig stehen oder fehlen *konnte*. Sogar im Genit. Sing. der Wörter mit stammauslautendem *s* scheint dies nicht unmöglich gewesen zu sein; vgl. oben *Glantzes* mit Genit. Sing. *Fürwitz*, unten 2. b). Wir können somit für die männlichen *o*- und *i*-stämme folgendes Paradigma aufstellen:

	Sing.	*Plur.*
Nom. Acc.	Tag	Tag[e]
Genit.	Tag[e]s	Tag[e]
Dat.	Tag[e]	Tagen.

Es stimmt genau mit dem Paradigma überein, welches Franke [1]), § 175, für Luthers Sprache giebt. Hierbei ist doch wohl zu beachten, dass die mundartlichen *e*-losen Formen faktisch stark vorherrschen, besonders im Dat. Sing. und in den Kasus des Plurals, mit Ausnahme des Dativs.

Das Paradigma gilt aber nicht für die *Maskulina auf -el, -em, -en, -er*. Diese behalten immer das *e* der Ableitungssilbe bei, und stossen das der Endung aus, flektieren demnach

---

[1]) *Grundzüge der Schriftsprache Luthers*. Versuch einer historischen Grammatik der Schriftsprache Luthers von *Dr Carl Franke*. Görlitz 1888.

genau so wie in der jetzigen Sprache. Schwache Pluralformen oder solche mit bewahrtem Endungs-*e* die bei Luther vereinzelt begegnen, giebt es im Faustbuch keine. Als schwache Formen des Dat. Sing. aber sind wohl aufzufassen *Amtschreibern* (3, 5) und *Renthmeistern* (3, 5) oder es muss im Texte etwas in Unordnung sein.

2. Fehlen der ganzen Kasusendung.

Diese Erscheinung findet sich im Faustbuch ein paar Mal. Doch sind die Stellen nicht ganz sicher.

a) Das -en des Dat. Plur. fehlt 90, 8: als sie mit Hůnern *visch* und Bratens — — tractiert worden. Wohl könnte hier *visch* auch als Dat. Sing. in kollektiver Bedeutung aufgefasst werden, obgleich der Sing. zwischen den beiden Plur. sehr auffallend und hart erschiene. Im Faustbuch aber, dessen Sprache im Allgemeinen eben kein feines Gefühl für stilistische Glätte und Konsequenz verrät, wäre eine derartige Härte vielleicht nicht unmöglich. — Bei Luther kommt einmal ein Dat. Plur. ohne Endung vor (*Eidam* statt *Eidamen* Franke § 176, 2).

b) Der Genit. Sing. steht endungslos: 117, 31: vmb Schelmerey, *Fůrwitz* vnnd Zauberey willen. Man erwartet *Fůrwitzes*, da das Wort sonst im Faustbuch als Maskulinum auftritt (z. B. 27, 25). Hier konnte jedoch, wenn das *e* nicht ausgesprochen wurde, auch das *s* der Endung wegen des stammauslautenden *s* leicht wegfallen. Ähnliche Fälle bei Luther, s. Franke § 176, 1. Da aber das Wort *Witz* im Mhd. u. auch im XVI Jh. (z. B. bei Fischart: Flöh haz 503, 505, 507) Fem. ist, so ist es andererseits möglich, dass wir es auch hier mit einem Femininum zu thun haben. Schwanken des Geschlechts kommt im Faustbuch auch sonst vor (s. weiter unten).

3. -s als Pluralzeichen

kommt ausser an der oben citierten Stelle 90, 8: mit — *Bratens* — tractiert worden, noch vor 68, 25: etliche *Theils* desz Meers vbersehen.

Solche Bildungen, von Heyse (Deutsche Grammat., 24 Aufl. S. 112 Anmerk.) als aus dem Niederd. ins. Hochd. aufgenommene Formen bezeichnet, kommen ja auch heutzutage vielfach in der Umgangssprache vor und können in einem Volksbuch nicht befremden. (Vgl. Schiller in Wallensteins Lager: Soff und Spiel und *Mädels* die Menge).

4. Der u-Stamm Sohn.

Der Nom. Sing. heisst *Sohn* (11, 3) oder mit angehängtem *e Sone* (63, 24; 79, 16).

Bei der Unsicherheit im Gebrauche des unbetonten *e* konnte es vorkommen, dass man es auch da hinzufügte, wo es die Sprache schon längst abgeschafft hatte. Zur Hinzufügung des *e* in *sone* konnte auch die Analogie der schwachen Maskulina (z. B. Knab*e*) mitwirken.

Der Acc. Sing. heisst an den beiden Stellen wo er vorkommt *Sohn* (8, 20, 36).

b. Konsonantische Stämme.

1) Vom Worte Freund kommt ein *e*-loser Nom. u. Acc. Plur. vor (der erstere 4, 21; 5, 11; 12, 9; 69, 29; der letztere 11, 14). Daneben *Freunde* (3, 11). Also das Fehlen des *e* auf Rechnung der Apokope zu stellen.

2) Mann geht ganz nach der i-Deklination. Der Plural heisst *Månner* (61, 3), nach Zahlwörtern *Mann* (32, 17).

3) Von den Verwandtschaftsnamen kommt nur Bruder einmal im Acc. Plur. vor: *Brůder* (116, 23).

B. Neutra.

1. Das e der Kasusendungen.

a. o-Stämme.

Singular.

Genit. mit *e*.

Nur folgende zwei Beispiele kann ich anführen: *Kindes* 11, 9; *Fleisches:* 106, 16.

Genit. ohne *e*.

Jars: 25, 20; 45, 9.
Worts: 40, 1.
Weibs: 7, 36.
Volcks: 98, 27.
Wercks: 57, 27.
Leyds: 24, 33.
dings: 6, 19.
Gelts: 81, 26.

Dat. mit *e*.

Wenn ich nichts übersehen habe, giebt es nur folgende Fälle:

Jahre: 101, 21; 105, 12; 106, 15.
Lande: 54, 38; 69, 2.
Hause: 18, 12; 72, 1.
Felde: 47, 28.
Pferde: 57, 11, 24.

Dat. ohne *e*.

Die Beispiele sind sehr zahlreich. Nur einige mögen folgen:

Jar: 57, 8: 103, 3, 25 u. oft.
Teutschlandt: 3, 12; vgl. 4, 33; 106, 13.
Hausz: 15, 26; 18, 11 u. sehr oft.
Wort: 10, 20; 39, 37, u. oft.
Thor: 50, 39; 62, 21; 95, 13, 24, 26.
Schloss: 60, 27; 67, 18; 88, 24, 25.
Pfand: 81, 2; vgl. 81, 33.
Obs: 86, 15, 18.

Plural.

Nominativ mit *e*.

Nur zwei Beispiele: *Råhe* (48, 12); *Pferde* (105, 3).

Nominativ ohne *e*.

Reh: 87, 27.
Jahr: 81, 13; 105, 13; 109, 19 u. oft.
ding: 81, 8.
Werck: 42, 26.
Todtenbein: 39, 15.
Thier: 87, 24, 27; 48, 12, 20, 29.
Schwein: 48, 12; 59, 20; 87, 27.
Thor: 87, 23.

Genitiv mit *e*.

Kommt nicht vor.

Genitiv ohne *e*.

Ding: 28, 9; 42, 4; 119, 30.
wort: 78, 10.
Wunderwerck: 28, 9.
Bein: 95, 33.
Thier: 48, 28; 87, 26.
Schwein: 85, 7.
Thor: 63, 2.

Dativ.

Die einzige e-lose Form ist *Thiern* (88, 5), woneben *Thieren* (48, 39; 88, 2). Sonst nur Formen mit *e*.

Accusativ mit *e*.

Das einzige mir zu Gebote stehende Beispiel ist *Pferde*: 104, 12, 17; 105, 2.

Accusativ ohne *e*.

Pferdt: 64, 14; 77, 7 u. oft.
Jar: 3, 11; 18, 35 u. oft.
Ding: 56, 6; 106, 33.
Gebott: 40, 22; 99, 8.
Regiment: 29, 9, 22.
Schiff: 55, 36.
Fürstenthumb: 55, 21; 57, 6, 15; 74, 29.
Reh: 88, 6.
Thor: 58, 39.
Rosz: 54, 27; 78, 22.

Obgleich die *e*-losen Formen hier in noch höherem Masse als bei den Maskulinen vorherrschen, zeigen doch die Beispiele dass die neutralen o-Stämme im Faustbuch, im Gegensatz zum Mhd. ein *e* als Endung des Nom. und Acc. Plur. annehmen können. Dasselbe ist aber nicht wie in der heutigen Schriftsprache ein notwendiges Flexionszeichen, sondern kann entweder stehen oder, was der mundartlichen Aussprache gemäss in der Regel geschieht, apokopiert werden. Wie schon angedeutet, ist die Apokope auch in den übrigen Kasus, abgesehen vom Dat. Plur., die Regel. Paradigma:

	Sing.	*Plur.*
Nom. Acc.	Wort	Wort, selten Worte
Genit.	Worts, selten Wortes	Wort, möglich wohl auch Worte
Dat.	Wort, » Worte	Worten, doch Thiern.

Es stimmt im Wesentlichen mit dem Sprachgebrauche Luthers überein (s. Franke § 179), nur dass bei Luther der Acc. Sing. vereinzelt die Endung *e* hat, was im Faustbuch nicht vorkommt.

Die Neutra auf -el, -en, -er flektieren im Allgemeinen, mit den Maskulinen übereinstimmend, ganz wie in der jetzigen Sprache. Die auf *-er* mit vorhergehendem Vokal können jedoch nicht nur das Endungs *-e*, sondern auch das der Ableitungssilbe auswerfen, z. B. *Fewr* (Sing. Nom. 48, 8; Dat. 52, 6; Acc. 68, 38) *Abenthewr* (Sing. Nom. 65, 28; Plur. Gen. 65, 16; Acc. 107, 12), und im Dat. Plur. das *e* der Ableitungssilbe auswerfen, das der Endung aber beibehalten, z. B. *Abenthewren* (3, 15; 41, 19).

b. Uebrige Stämme.

1) *Die jo-Stämme* zeigen vielfach ein Nebeneinander von Formen mit und ohne *e* bei demselben Stamm, z. B.:

Sing.	Nom.	*Gewülcke:* 56, 13.	*Gewülck:* 56, 18.
	Gen.	*Endes:* 3, 19.	*Ends:* 120, 2.
	Dat.	*Ende:* 90, 27; 105, 14 u. oft.	*End:* 73, 16, 25.
		Bette: 117, 25; 118, 25.	*Bett:* 27, 7; 52, 33; 83, 13 u. oft.
		Gesichte: 104, 7.	*Gesicht:* 57, 1; 94, 18.
	Acc.	*Ende:* 9, 11; 35, 7, 16, u. oft.	*End:* 10, 27; 28, 8; 56, 24 u. oft.
		Gesinde: 59, 32.	*Gesind:* 76, 11.
Plur.	Nom.	*Geschöpffe:* 113, 27.	*Geschöpff:* 37, 19.

Genit. Selten. Nur die e-losen *Metall* (36, 37; 68, 5) *Gebäw* (58, 26).

Dat. Nur Formen mit *e*.

Acc. Keine Parallelformen.

Schon im Mhd kommen *e*-lose Formen des Nom. u. Acc. Sing. bei den jo-Stämmen vor (s. Lexer, Hwb. s. v. geslehte, kriuze, paradîse, stücke). Während aber im Mhd. die *e*-losen Formen hauptsächlich auf jene zwei Kasus beschränkt sind, und auch da die Formen mit *e* die Regel bilden, ist es im Faustbuch umgekehrt: die *e*-losen Formen herrschen, abgesehen vom Dat. Plur., weitaus vor, und es giebt eine ziemliche Anzahl von oft vorkommenden Wörtern, die gar keine Formen mit *e* aufweisen, z. B. Geschlecht, Gespräch Gestirn, Geschäft, Bild, Reich und die Neutra auf -nisz, -nusz. In dieser Hinsicht steht die Sprache des Faustbuches dem jetzigen Sprachgebrauche schon näher als die Luthers (vgl. Franke § 180). Doch deckt sie sich nicht mit der Schriftsprache, sondern wirft einerseits das *e* oft ab, wo diese es bewahrt (s. die oben angeführten Beispiele der *e*-losen Formen). und kann es andererseits auch beibehalten, wo es heutzutage ausgelassen wird (s. den oben angeführten Nom. Sing. *Gewülcke*).

2) *Der alte u-Stamm Vich* bildet einmal den Nom. Sing. mit angehängtem *e Viehe* (113, 19). Vgl. das oben über die Form *Sone* gesagte.

3) Von den Neutren, welche im Mhd. noch Reste des ursprünglichen stammauslautenden *w* zeigen, sind im Faustbuch nur *Knie* und *Wehe* vorhanden. Sie flektieren wie in der heutigen Sprache. Das erstere nimmt kein Endungs-*e* an, das letztere hat es durchgehend.

2. Die Endung des Genit. Sing. fehlt

59, 18: desz Bapsts und seines *Geschmeisz*. Dieselbe Erscheinung bei Luther nach stammauslautendem *s* (Franke § 181)

3. -s als Pluralzeichen

findet sich auch bei den Neutren:

119, 37: Zauberey — — vnnd andere *Teuffelswercks* fliehen.

C. Pluralbildung mittelst -er.

1. Neutra die im Plural nur -er haben.

Bild: 60, 37, vgl. 85, 25; 93, 19; 105, 20 [1]).
Buch: 12, 39; 54, 14; 108, 16, 21.
Fasz: 89, 14 [1]).
Gesicht: 37, 27; 84, 12 [2]).
Glasz: 91, 8, 16.
Glied: 110, 11, 12; 111, 2.
Gut: 5, 3 [3]).
Haus: 55. 39 u. oft; vgl. 58, 26; 65, 2 [3]).
Horn: 50, 29; vgl. 23, 4; 77, 21; 91, 13.
Hun: 88, 11, 12; 90, 8.
Kalb: 88, 4.
Kind: 11, 27, 29; 103, 6 [1])
Kraut: 13, 7.
Lamm: 88, 4.
Land: 57, 7 [1]).
Rad: 54, 37, 38; vgl. 63, 5.
Rind: 88, 3 [3]).
Schloss: 80, 36.
Schwert: 13, 7; 14, 24; 22, 13; 104, 33, 35 [1]).
Volck: 8, 19 [3]).
Wachsliecht: 70, 32.
Weib: 27, 15; 32, 13; 61, 9 [1]).

2. Bald mit, bald ohne -er

erscheint das Neutrum Wort und das Maskulinum Mann.

Genit. Plur. *Wort:* 78, 10;
Nom. » *Wörter:* 12, 39; vgl.
» » *Männer:* 61, 3;
Dat. Plur. *Worten:* 6, 18; 10, 7; u. oft:
» » *Sprichwörtern:* 111, 16.
Acc. » *Mann:* 32, 17 [1]).

---

[1]) Bald mit, bald ohne -er bei Luther (Franke § 184).
[2]) Bei Luther nie mit -er (Franke § 186).
[3]) Auch bei Luther immer -er (Franke § 183).

3. Maskulina mit -er.

Gott: 32, 12; 111, 21; vgl. 32, 24 [1]; *Geist:* 4, 16; 8, 8 und sehr oft. [2])
Leib: 75, 7 [2]).

4. Substantiva die im Gegensatz zum Nhd kein -er zeigen.

Wurm: Nom. Plur. *Würme* (50, 31; 54, 28), *Würm* (48, 20).
Genit. » *Würme* (36, 35; 118, 37 [2]).
Gemach: Dat. Plur. *gemachen* (64, 16).
Gespenst: Acc. » *Gespenste* (106, 9).
Wald: » » *Wälde* (46, 16 [2]).
Die auf -tumb: Acc. Plur. *Fürstenthumb* (55, 21; 57, 6, 15; 122, 22 [1]).
Acc. Plur. *Reichthumb* (74, 29 [1]).

5. Ein -e ist dem -er angehängt

57, 1: besehet — — euwer *Büchere.* Dasselbe bei Luther, s. Franke § 187.

Der Vergleich der Pluralbildung mittelst *-er*, wie sie im Faustbuch vorliegt, mit dem Bestande bei Luther zeigt, dass die Anzahl der Neutra, welche ihren Plural nur mit *-er* bilden, im Faustbuch viel grösser ist als bei Luther, indem manche Wörter, die bei Luther schwanken, im Faustbuch konsequent

[1]) Bei Luther bald mit, bald ohne -er (Franke § 184).
[2]) Bei Luther nie mit -er (Franke § 186).

mit *-er* erscheinen (Bild, Fass, Kind, Schwert, Weib). Dagegen sind die Maskulina auf *-er* bei Luther ein wenig zahlreicher (Leib bei Luther nur ohne *-er*), haben aber nur zuweilen *-er*. Von den Wörtern, die bei Luther *-er* annehmen *können*, zeigen im Faustbuch kein *-er:* Ding, Ort, Thier, und die Wörter auf -thum. Im Ganzen scheint die Pluralbildung mittelst *-er* im Faustbuch weiter verbreitet und fester zu sein als bei Luther, und die Sprache des ersteren in dieser Beziehung der jetzigen näher zu stehen als die Luthers.

D. Feminina.

1. *Die â-Stämme.* Während bei Luther die Zahl der â-Stämme, welche noch wie im Mhd. stark flektieren, eine ziemlich grosse ist (Franke § 188), sind im Faustbuch nur sehr spärliche Reste jener Flexion bei den â-Stämmen vorhanden. Das einzige Femininum, welches noch ausschliesslich starke Formen zeigt, ist der alte jâ-Stamm Sünde: Sing. Genit. *Sünde* (7, 9) Acc. *Sünde* (6, 14, 17; 32, 9; 37, 12) Plur. Nom. *Sünde* (6, 2; 33, 32 u. oft.). Die übrigen flektieren zwar im Sing. stark, im Plur. aber schwach, und bilden somit eine neue Mischklasse, die wir weiter unten besonders betrachten werden. Nur vereinzelt kommen neben den schwachen Pluralformen noch starke vor; wir verzeichnen sie in Zusammenhang mit den überwiegenden schwachen (unten III. B. 1). Selten ist auch ein Schwanken zu bemerken zwischen der alten schwachen Flexionsweise und der Mischklasse (s. unten III. B. 1 c.).

2. *Die i-Stämme.* Auch diese Klasse hat, im Vergleich mit dem Mhd., manche Einbusse zu Gunsten der neuen Mischklasse erlitten. Nach dieser letzteren gehen im Faustbuch z. B.

alle Feminina auf -heit, -keit -schaft. Bei anderen ist es manchmal schwer über die Flexionsart zu entscheiden, da die einschlägigen Pluralformen fehlen. — Ueber die Flexion der Wörter, welche der i-Klasse noch treu geblieben sind, ist zu bemerken, dass wenigstens in der Schreibung das *e* der Pluralendungen meist, wie bei Luther und in der jetzigen Schriftsprache, beibehalten wird. Nur folgende *e*-lose Formen kommen vor:

Nom. *Stått:* 58, 4.
Låuss: 49, 11.
Såw: 85, 10.

Acc. *Stått:* 65, 10; daneben *Ståtte:* 57, 7; 62, 10.
Såw: 85, 5.
Frůcht: 86, 27.

3. Ganz nach der i-Deklination geht Hand. Der Genit. Plur. lautet einmal *Hånd* (37, 31); daneben *Hånde* (114, 8). — Von Nacht kommt ein Acc. Plur. ohne Endungs -e und ohne Umlaut (*Nacht*) zweimal vor: 27, 7; 59, 23. Vgl. *nahte* im Mhd und *nacht* bei Luther (Franke § 190, 1, b). Eine Mischform aus *zu Nacht* (15, 19; 56, 25, 26, 27, u. oft.) und *desz Nachts* (25, 10; 72, 3) ist wohl der Ausdruck *zu Nachts* (25, 8; 56, 36; 62, 23). — Von den Verwandtschaftsnamen auf *-er* findet sich nur der Acc. Sing. *Tochter:* 8, 20.

E. Der Umlaut in der starken Deklination.

1. Bei den o-Stämmen war der Umlaut im Mhd Ausnahme, greift aber mit der Zeit immer mehr um sich, und ist in der jetzigen Sprache zur Herrschaft gelangt. Bei Luther ist die Sache noch im Fluss: umgelautete Formen schwanken mit den unumgelauteten.

Im Faustbuch scheint die Sprache den jetzigen Verhältnissen einen Schritt näher gekommen zu sein. Einmal erscheinen hier die o-Stämme, welche bei Luther schwanken, nur mit Umlaut; es heisst z. B. nur *Båume* (14, 15; 58, 17; vgl. 58, 16; 68, 14), *Vôgel* (48, 29; 87, 28, u. oft.), *Wôlffe* (48, 13; 68, 19), *Wůrme* (Belege oben C. 4). Andererseits kommt auch kein Umlaut in Fällen vor, wo er nach dem heutigen Sprachgebrauch fehlt, was bei Luther vereinzelt sich findet (Franke § 20 u. § 190, 1, c). Folgende Plurale aber, welche jetzt gewöhnlicher ohne Umlaut gebildet werden, sind im Faustbuch umgelautet: *Wågen* (14, 19), *Gråben* (58, 30; 61, 27, u. oft). Dagegen heisst der Plural von Boden und Wasser, wie jetzt meist, *Boden* (71, 2), *Wasser* (13, 7; 44, 16, u. oft).

Wie meist bei Luther (Franke § 190, 1, c) und immer in der jetzigen Sprache, ist das Pluralzeichen *-er* mit dem Umlaut verbunden. Bei fehlendem *-er* fehlt auch der Umlaut. Es heisst *Wôrter*, *Sprichwôrtern,* aber *Wort Worten* (Belege oben C. 2).

Abweichend von der jetzigen Sprache fehlt der Umlaut bei den Pluralen *Auffwarter* (59, 31) und *Kauffer* (83, 5; auch der Sing. heisst *Kauffer:* 83, 11; 85, 13, bei Luther *keuffer*, Franke § 24).

2. *Die i-Stämme* zeigen zuweilen ein Schwanken zwischen umgelautetem und unumgelautetem Plural (Franke § 190, 2). Dasselbe ist im Faustbuch der Fall bei Fluss und Fuss. Es heisst:

Flůssen: 60, 35; aber *flůsz:* 63, 29; 60, 19; 68, 5.

Fůsz: 37, 31; *Fůssen:* 48, 7; aber *Fůsz:* 26, 27; 47, 33; 48, 2; 92, 27.

Die umgelauteten Formen wiegen also vor.

Den i-Stämmen schliesst sich *Nacht* an, s. oben *D. 3.*

F. Abweichungen vom nhd Genus.

1. *Schwankend* ist das Genus folgender Wörter:

Abenthewer: Fem. 76, 17; 77, 8; 87, 1; 123, 22; sonst wahrscheinlich neutr. Das weibliche Genus ist das ursprüngliche u. kommt im XVI u. XVII Jh. oft. vor (s. Grimm, Wb).

Hoffart: Masc. 7, 16. Fem. 19, 26. Uebrige Stellen haben keine Beweiskraft. Grimm, Wb: »eigen erscheint der umschlag ins männliche Genus bei nord- und mitteldeutschen schriftstellern des 17 jh.»

Lufft: Masc. 42, 27; 44, 38; 45, 5, 6, 7; 46, 21; 47, 1; 56, 31; 93, 12. Sonst Fem. Nach Grimm, Wb. ist das mask. Genus oberdeutsch, das fem. nieder- u. mitteldeutsch.

Vngestümb: Fem. 50, 13; wahrsch. Masc. 52, 17. Weigand Wb: »das Subst. ist vom Adj. abgeleitet u. deshalb natürlich ursprünglich weiblich».

2. *Männliches* Genus zeigen folgende Wörter:

Lust: 103, 20; 116, 7. Sonstige Stellen beweisen nichts. Grimm Wb: »das ältere nhd verwendete mit vorliebe lust als m., namentlich oberdeutsche schriftsteller des 16 und noch des 17 jh. schrieben stets so».

Wollust: 27, 4; 66, 14; 111, 3.

Gewalt: 16, 12, 17, 33. Sonstige Stellen indifferent. Im Mhd herrscht das männliche Genus vor.

Pracht: 78, 33; 80, 1. Grimm, Wb: »Nhd herrscht noch im 16 jh. das m. vor».

3. *Weibliches* Genus hat das Wort *Vbermuht* 19, 26: von wegen seines Hoffahrt vnnd *Vbermuht.* Schon im Mhd tritt das Wort übermuot häufig als Femininum auf.

4. *Unsicher* bleibt das Genus folgender Wörter:

Forell (Acc. Plur.): 88, 7; *Schwegel* (Nom. Plur.): 23, 3; 91, 14; *Moschel* (Acc. Plur.): 88, 8. Wahrscheinlich sind sie, abweichend vom jetzigen Gebrauch, als starke Maskulina aufzufassen.

II. Schwache Deklination.

A. Maskulina.

1. Ueberblick.

a) In Uebereinstimmung mit dem Mhd und im Gegensatz zum jetzigen Sprachgebrauch, kommen im Faustbuch nur schwache Kasusformen von folgenden Subst. vor:

Aschermitwoche: Dat. Sing. *Aschermitwochen* (91, 3. 4; 123, 29).

Blitz: Nom. Plur. *Blitzen* (51, 20). Bei Luther ist das Wort meist stark (Franke § 195, 3).

Hertzog: Sing. Gen. *Hertzogen* (79, 23), Dat. *Hertzogen* (24, 32; 64, 37). Bei Luther überwiegend schwach. (Franke § 195, 2).

Juncker: Acc. Plur. *Junckern* (103, 10).

Meye: Dat. Sing. *Meyen* (50, 17).

Schwan: *Schwanen* (Nom. Plur. 87, 21; Acc. Plur. 88, 13).

Vetter: *Vettern* (Genit. Sing. 24, 13; 80, 16; Nom. Plur. 79, 4).

Hier sei auch erwähnt der schwache Acc. Plur. *Puncten* (18, 17, 37). Im Mhd schwankt das Wort zwischen st. u. schw. Flexion.

b) In Uebereinstimmung mit dem heutigen Sprachgebrauch und in Gegensatz zum Mhd scheint im Faustbuch schwach zu gehen das Subst. *Held:* Nom. Plur. *Helden* (66, 24). Bei Luther »fast ausschliesslich« schwach (Franke § 194, 2). Die Flexionsart des Subst. *Christ* bleibt unsicher, da nur die Pluralformen vorkommen (Nom. 10, 10, 22; Genit. 20, 3; Dat. 4, 8).

c) Nur schwach geht ferner das Subst. *Bauer* (Sing. Genit. 11, 3, u. oft; Dat. 77, 23, u. oft; Acc. 84, 2, u. oft; Plur. Nom. 84, 24; Genit. 84, 19). Sowohl im Mhd als in der jetzigen Sprache schwankt das Wort zwischen st. und schw. Flexion.

d) Ueber die Flexion der Wörter Drache, Funke, Glaube, Haufe, Same, Schade; Friede, Gedanke, Rücken — die ja im Mhd schwach waren, im Nhd aber zur starken Dekl. übergetreten sind — lässt sich nichts bestimmt behaupten weil der Genit. Sing. nicht vorkommt. Bei Drache, Haufe, Rücken scheinen die Nom. Sing. *Drach* (14, 32; 22, 19; 52, 15; 93, 4), *Sandhauff* (39, 9), *Rücke* (47, 35), *Rück* (54, 29) auf schwache Flexion hinzudeuten. Von den übrigen kommt kein Nom. Sing. vor. Schwach ist auch der Plural von Gedanke (Nom. 116, 11; Genit. 21, 8; Dat. 10, 6; 32, 37; Acc. 33, 1, 15; 47, 4), sowie der Dat. Sing. von Friede (39, 30; 41, 14, 16; 117, 24).

Wenn nun aber auch die obengenannten Substantiva im Faustbuch noch als schwach gelten müssten, so kommt doch wie schon bei Luther (Franke § 195, 4) auch hier die Erscheinung vor, dass ursprünglich schwache Maskulina der schwachen Kasusendung im Nom. Sing. ein *n* angehängt, u. zu dieser Nominativform dann einen starken Genitiv auf *-s* gebildet haben. Genaueres über diese zwischen der schwachen und der starken Dekl. schwankenden Substantiva s. unten III A. bei Name, Wille, vgl. auch Geselle, Rach (= der Rachen), Schmerz.

2. Das e der Kasusendungen.

a) Im Nom. Sing. Der mhd Regel gemäss, und gegen den jetzigen Gebrauch, ist das *e* erhalten nur in *Grafe* (80, 9, 22; 87, 10; 88, 20) und *Růcke* (47, 35). — Uebereinstimmend sowohl mit dem Mhd als mit der jetzigen Schriftsprache in *Lô(u)we* (8, 13; 22, 19; 120, 12), *Affe* (51, 9), *Bube* (107, 14), *Name* (19, 16; 62, 30).

In Uebereinstimmung mit dem jetzigen Gebrauch, und gegen die mhd Regel, fehlt das *e* in *Fůrst* (15, 7; 38, 23 u. oft), *Graff* (38, 23; 80, 18, 27, u. oft), *Herr* (6, 8, u. sehr oft).

Meist ist es doch gegen den Gebrauch des Mhd und der jetzigen Schriftsprache abgeworfen:

Aff: 22, 32; 51, 13 u. oft.
Brunn: 62, 37.
Drach: s. oben 1 d).
Gart: 69, 10.
Jud: 81, 26, 28, 30.
Jung: 25, 7.
Lôuw: 22, 20.
Sandhauff: 39, 9.
Rach: 36, 20.
Růck: 54, 29.

Die Wörter auf *-el, -en, -er* werfen das *e* der Endung aus, die auf *-er* mit vorhergehendem Vokal können ausserdem auch das der Ableitungssilbe austossen; es heisst *Bauwer* (83, 29; 84, 4, 6; 95, 29), *Nachbauwer* (98, 16), oder *Baur*, Bawr (83, 25; 85, 1, 2; 95, 10), *Nachbawr* (97, 33; 98, 8; 118, 3).

b) In den übrigen Kasus wird in der Schreibung das *e* im Allgemeinen beibehalten. Nur beim Subst. Herr kann es beliebig stehen oder fehlen; auch der Dat. Plur. heisst Herren (z. B. 13, 12) oder Herrn (3, 7, u. oft).

Die Subst. auf *-el, -en, -er* dagegen werfen das *e* der Endung im Allgemeinen aus und behalten das der Ableitungssilbe bei. Nur bei denen auf *-er* mit vorhergehendem Vokal

kommt auch das Umgekehrte vor; es heisst *Bauwern* (z. B. 11, 3) oder *Bauren* (78, 22; 84, 19, 26, u. oft), ebenso *Lauren* (99, 31). Sogar die beiden *e* können, der Aussprache gemäss, fehlen: *Baurn* (89, 29, 31; 95, 1, 11; 96, 9).

B. Feminina.

Nur schwache Formen zeigen folgende Feminina, die auch im Mhd ganz oder überwiegend schwach flektieren:

Asche: Dat. Sing. *Aschen* (26, 24) [1].
Blume: Acc. » *Blumen* (97, 18).
Frau: Gen. » *Frawen* (39, 39; 37, 10). Dat. Sing. *Frawen* (60, 24) [1].
Gasse: *Gassen* (Sing. Dat. 96, 24; 107, 24; Plur. Dat. 63, 39; Acc. 63, 1).
Jungfrau: *J-wen* (Sing. Genit. 102, 10; Dat. 102, 15, 27) [1].
Kapelle: *Capellen* (Acc. Sing. 62, 26; 105, 29).
Katze: Sing. Nom. *Katz* (112, 19), Genit. *Katzen* (112, 10)
Lilie: » Acc. *Lilien* (97, 2).
Nase: » Genit. *Nasen* (37, 30; 114, 7) [1].
Schalmei: Sing. Dat. *Schalmeyen* (93, 8).
Schelle: » Acc. *Schellen* (112, 10) [1].
Seite: *Seyten* (Sing. Genit. 58, 38; Acc. 62, 39; 64, 23; 104, 18) [1].
Stange: Sing. Acc. *Stangen* (91, 32; 92, 1).
Stube: *Stuben* (Sing. Dat. 22, 18, 35 u. oft; Acc. 22, 16; 23, 16 u. oft).

---

[1]) Hat auch bei Luther schwache Formen (Franke § 198).

Warze: Sing. Acc. *Wartzen* (76, 1, 3).
Woche: » Dat. *Wochen* (114, 31).
Zunge: » Acc. *Zungen* (37, 32) [1].

Schwach gehen ferner folgende Feminina, welche im Mhd zwischen der starken und der schwachen Flexion schwanken:

Bohne: Sing. Genit. *Bonen* (39, 10).
Brücke: » Nom. *Brück* (63, 11; 64, 27); Acc. *Brücken* (64, 27).
Elle: *Elen* (Genit. Sing. 47, 39; 48, 5; Plur. 47, 14; 48, 3).
Faste: Sing. Dat. *Fasten* (96, 22).
Grube: » Acc. *Gruben* (9, 6, 7) [1].
Kette: » Acc. *Ketten* (107, 27) [1].
Linie: » Dat. *Linien* (68, 37).
Mauer: » Nom. *Mawr* (61, 26; 69, 12); *Mawr(e)n* (Sing. Dat. 107, 25; Plur. Genit. 64, 10; Dat. 64, 30; Acc. 63, 6; 69, 23) [1].
Spanne: Sing. Genit. *Spannen* (55, 39; 56, 34).
Tanne: *Tannen* (Sing. Dat. 89, 19; Acc. 123, 27).
Als schwacher Acc. Sing. ist wohl aufzufassen *Kutschen* (54, 35).

Ueber die Flexion der schwachen Feminina ist zu bemerken dass das *e* des Nom. Sing. zuweilen dadurch in der Schreibung erhalten wird, dass aus den übrigen Kasus ein *n* in den Nom. dringt. Solche Nom. Sing. auf *-en* sind im Faustbuch: *Brücken* (61, 32), *Lilien* (97, 5), *Rosen* (112, 11), *Stuben* (22, 25), *Tannen* (89, 26). Ähnliche Fälle bei Luther, s. Franke § 198, 5. Vielleicht hat hier die Analogie solcher Wörter mitgewirkt, bei denen das *n* im Nom. Sing. stammhaft ist, z. B. *Wolcken* (fem.) (51, 11).

---

[1]) Hat auch bei Luther schwache Formen (Franke § 198).

Sonst wird das *e* bei den Femininen (auch bei denen auf *-er* mit vorhergehendem Vokal, s. oben *Mawr)* ebenso behandelt wie bei den Maskulinen.

C. Neutra.

Von dem Worte Auge kommen nur Pluralformen vor. Herz heisst im Nom. Sing. *Hertz* (18, 33), im Genit. Sing. *Hertzen* (54, 20; 120, 9). Ohr bildet einen st. Dat. Sing. *Ohr* (113, 11).

III. Schwanken zwischen der starken und der schwachen Flexion.

A. Maskulina.

Auerhahn: Acc. Sing. *Auwerhan* (109, 4), Plur. *A-nen* (88, 10). Bei Luther geht Hahn überwiegend schwach, Franke § 195, 2.

Bischof: Sing. Genit. *Bischoffs* (62, 23; 89, 9, 14, 23; 123, 26), *Bischoffen* (88, 30); Dat. *Bischoffen* (24, 33).

Brunnen: Sing. Nom. *Brunn* (62, 37), Dat. *Brunnen* (69, 19), Acc. *Brunnen* (62, 37); Plur. Acc. *Brunnen* (63, 1), *Brünnen* (68, 5). Bei Luther stark (Franke § 195, 5).

Garten: Sing. Nom. *Gart* (69, 10), Gen. *Garten* (60, 27); Plur. Gen. *Gärten* (58, 16). Bei Luther wie mhd ausschliesslich schwach (Franke § 195, 1).

Geselle: Sing. Genit. *Gesellens* (102, 11), Dat. *Gesellen* (53, 10); Plur. Nom. *Gesellen* (15, 32),

Hirsch: Sing. Acc. *Hirsch* (50, 31), *Hirschen* (22, 16): Plur *Hirschen* (Nom. 48, 12; 87, 27; Gen. 68, 18: Acc. 88, 5). Schon mhd, selten, schwach (Grimm Wb.).

Mönch: Sing. Gen. *Műnchs* (15, 16; 19, 13); Plur. Nom. *Műnch* (22, 6), Genit. *Műnchen* (26, 16). Im 16 Jh. auch schwach (Grimm Wb.).

Name: Sing. Nom. *Name* (19, 16; 62, 30), *Namen* (61, 36), Genit. *Namens* (74, 3). Ebenso bei Luther (Franke § 195, 4).

Rachen: Sing. Nom. *Rach* (36, 20), Gen. *Rachens* (36, 25). Bei Luther wie mhd schwach (Franke § 195, 4).

Schmerz: Sing. Genit. *Schmertzens* (114, 6), Dat. *S-en* (37, 17, 32), Acc. *S-en* (110, 27; 113, 25). Bei Luther überwiegend schw. (Franke § 195, 2).

Strahl: Plur. Nom. *Stralen* (14, 20; 22, 5; 50, 12); *Straal* (51, 20). Schon mhd schwankend (Weigand).

Strom: Sing. *Strom* (Dat. 60, 38; Acc. 61, 6; 72, 15), *Stromen* (Acc. 68, 38); Plur. *Stromen*, *Stramen*, *Strômen* (Nom. 22, 5; 47, 29; 51, 25; 65, 29; Acc. 52, 32; 54, 39). Weigand führt keine schw. Formen an.

Wille: Sing. Nom. *Will* (18, 14; 110, 10, 30) *Willen* (77, 5; 116, 10), Genit. *Willen* (21, 9), *Willens* (118, 1, 6). Bei Luther schwach (Franke § 193, 4).

Mutwille: Sing. Nom. *Mutwillen* (99, 29), *Mutwill* (110, 30).

Widerwille: Sing. Nom. *Widerwillen* (26, 11).

Zahn: Plur. Nom. *Zâen* (119, 8), Genit. *Zâ(e)nen* (37, 29; 114, 7).

B. Feminina. Mischklasse.

Ueberblick.

1. Wie schon oben (I D. 1) angedeutet, ist es im Faustbuch oft schwer, die Zugehörigkeit eines Femininums zur Mischklasse festzustellen. Besonders oft bleibt es unklar, ob ein Wort der alten starken *â-Deklination* noch treu geblieben, oder schon in die Mischklasse übergetreten ist. Der Unterschied zwischen diesen beiden Deklinationsarten kommt ja nur im Nom. und im Acc. Plur. zum Vorschein, und sehr oft sind von den in Betracht kommenden Femininen eben diese Kasus nicht zu belegen. Nach dem was sich ermitteln lässt, gehören im Faustbuch zur Mischklasse folgende Feminina, welche früher nach der â-Deklination flektierten:

a. Die auf -ung. Nur folgende Reste der â-Deklination kommen noch vor: *Wirckunge* (23, 23) Acc. Plur. mit bewahrtem Endungs-*e* und *Verwandlung* (70, 24), Acc. Plur. mit apokopiertem *-e.* Bei Luther gehen diese Feminina noch nach der starken Dekl. (Franke § 188).

b. Die auf -ey (Partey, Záuberey etc.).

c. Die Dingbezeichnungen auf -e. Doch schwanken zwischen der Mischklasse und der alten schwachen Deklination folgende, die sämtlich auch bei Luther starke Singularformen neben schwachen zeigen (Franke § 198).

Erde: N. S. *Erden* (vgl. oben II B. am Ende): 43, 19; 46, 11; 71, 3; G. S. *Erden:* 36, 31; 44, 34; 69, 32; D. S. *Erden:* 4, 32; 6, 7; 14, 15 u. oft; A. S. *Erde:* 45, 11; *Erden:* 35, 32; 56, 16 u. oft.

Hölle: G. S. *Hellen:* 7, 10; 9, 21; 28, 18 u. oft; D. S. *Hellen:* 30, 21; 34, 4, 17 u. oft; *Hell(e):* 17, 18; 28, 14, 17 u. sehr oft; A. S. *Hellen:* 51, 10; *Hell(e):* 34, 22; 35, 37 u. oft.

Kirche: N. S. *Kirchen* (vgl. Erden): 59, 3, 5; *Kirch*: 59, 4; 61, 30; 63, 32; G. S. *Kirchen:* 60, 27; A. S. *Kirchen* 31, 14; 57, 29 u. oft; *Thumbkirch:* 58, 32; Plur. *Kirchen* oft.

Krone: D. S. *Kronen:* 30, 18; A. S. *Kron:* 61, 13; 62, 35; A. P. *Kronen:* 25, 19.

Schlange: D. S. *Schlang:* 9, 7; *Schlangen:* 7, 37; Plur. *Schlangen* oft.

Seele: G. S. *Seelen:* 4, 7; 19, 3; 33, 26; D. S. *Seelen:* 17, 30; 120, 5; *Seel:* 4, 16; 6, 29; 7, 11 u. sehr oft; A. S. *Seel:* 13, 14; 21, 20; 52, 11 u. oft; Plur. nur *Seelen*, oft.

Sonne: N. S. *Sonne:* 67, 8; *Sonnen:* 43, 21; 65, 34; G. S. *Sonnen:* 30, 9; 45, 1; 69, 10 u. oft. D. S. *Sonnen:* 43, 17; 71, 14; A. S. *Sonn:* 35, 18; 56, 19.

d. Höchst wahrscheinlich auch die *abstr. Eigenschafts- und Thätigkeitsbezeichnungen auf -e,* (*Höhe, Tieffe, Freude, Straffe*) von denen jedoch die entscheidenden Pluralformen nicht vorkommen.

e. Die Personenbezeichnungen auf -in. Bei Luther gehörte diese Gruppe noch zu der alten starken â-Deklination (Franke § 188). Als vereinzelte Reste Dieser Deklinationsart im Faustbuch sind wohl aufzufassen die Acc. Plur. *Niederländerin* (105, 21) und *Schwâbin* (105, 22). Ähnliche starke Nom. Plur. ohne Endungs-e führt Franke aus Luther an § 188, 5 b) (apothekerin, köchin, beckerin).

f. Die auf -el (Kugel, Augel, Insel, etc). Doch schwankt das Wort Schüssel: D. S. *Schüssel:* 86, 10; A. P. *Schüsseln:* 86, 9; *Schüssel:* 86, 7; 90, 22.

Unsicher bleibt die Deklinationsart der *Feminina auf -nuss, der auf -er* (Ader, Kammer etc.) und dieser einzelnen: *Religion* (Person gehört zur Mischklasse), *Natur, Pein, Gegend*, *Quaal, Forcht, Schlacht (Tracht* bildet den Acc. Plur. *Trachten).*

2. Von den Wortgruppen, welche früher nach der starken *i-Deklination* flektiert wurden, gehören im Faustbuch, wie schon oben (I D. 2) gesagt, sicher zur Mischklasse *die Feminina auf -heit, -keit*, *-schaft.* Ferner folgende einzelne: *Schrifft, Seule* (mhd sûl, siule) *That.* Sehr oft bleibt die Deklinationsart der alten i-Stämme unklar; so z. B. bei *Geschicht(e), Welt, Antwort Arbeit, Art, Fart*, bei denen allen die Pluralformen im Faustbuch nicht vorkommen.

Das e der Kasusendungen.

In allen Kasus des Singulars bildet die Abwerfung des auslautenden *e* im Faustbuch durchaus die Regel. Wie heutzutage und auch bei Luther fehlt dieses *e* immer bei den Femininen auf -er, -el, -ey, -heit, -keit, -schaft und -nusz. Aber auch die auf -ung, und -in, die bei Luther das *e* noch sehr oft festhalten (Franke § 188), werfen es im Faustbuch wie in der jetzigen Sprache konsequent aus. Bei den Ding-, Eigenschafts- und Thätigkeitsbezeichnungen auf -e, die ja in der jetzigen Sprache ihr auslautendes -e der Regel nach bewahren, begegnet im Faustbuch wie bei Luther (Franke a. a. O.) vielfach ein Nebeneinander von Formen mi und ohne *e* beim selben Stamm. Es heisst beispielsweise *Lehre:* (31, 15) und *Lehr* (32,

32 u. oft), *Farbe* (43, 28) und *Farb* (47, 32), *Frage* (31, 27 u. oft.) und *Frag* (27, 18 u. oft), *Gnade* (31, 3) und *Gnad* (26, 37), *Freuwde* (23, 15), und *Freuwd:* (21, 17). Aber die e-losen Formen sind doch auch bei dieser Gruppe stark vorherrschend, was gleichfalls bei Luther besonders anfänglich der Fall ist (Franke, a. a. O.).

IV. Rückblick.

In der bisherigen Darstellung haben wir, soweit es uns möglich war, die Deklinationsverhältnisse im Faustbuch mit denen bei Luther zu vergleichen gesucht. Es erübrigt uns nur noch, die Ergebnisse unserer vergleichenden Untersuchung kurz zusammenzustellen, d. h. die Hauptpunkte ins Auge zu fassen, in denen die Substantivdeklination des Faustbuches mit der bei Luther übereinstimmt, u. in denen die erstere von der letzteren abweicht.

Gemeinsame Züge.

Die Punkte, in denen die Deklinationsverhältnisse des Faustbuches, von denen der jetzigen Sprache abweichend, mit denen bei Luther übereinstimmen, sind folgende:

1. Die Behandlung des unbetonten e der Kasusendungen. Sowohl bei Luther (Franke, § 171, 1) als im Faustbuch wird das *inlautende e* im Ganzen genommen meist beibehalten. Dies gilt besonders von den Endungen *-en* und *-er*. Viel weniger fest ist das *e* in der starken Genitivendung *-es*.

Auslautendes e dagegen wird im Faustbuch in der weitaus überwiegenden Mehrzahl der Fälle, gleichmässig bei den verschiedenen Stämmen u. Deklinationsarten, abgeworfen. Darin

zeigt sich der oberdeutsche Charakter der Sprache des Faustbuches. Bei Luther ist diese Abwerfung des *-e* nicht so weit getrieben, nicht so konsequent durchgeführt wie im Faustbuch. Wie Franke § 173 hervorgehoben hat, war die Abwerfung des auslautenden *-e* der Natur des Mitteldeutschen fremd, und ein mitteldeutscher Einfluss hat bei Luther das auslautende *-e* vielfach vor dem Abfall bewahrt und sogar zuweilen in Fällen angefügt, wo weder das Mittelhochdeutsche noch das Neuhochdeutsche ein *-e* hat (z. B. im Plur. der starken Maskulina auf *-er, -el* und der Verwandtschaftsnamen auf *-er*, sowie an die Pluralbildung der Neutra *-er*). Im Faustbuch nun ist von einem solchen spezifisch mitteldeutschen Einfluss kaum eine Spur vorhanden [den einzigen Fall, wo ein *e* in mitteldeutscher Weise angehängt ist, bildet der Plur. *Bůchere* (57, 1)]. Ausserhalb dieses mitteldeutschen Einflusses aber ist der Abfall des auslautenden *e* auch bei Luther sehr allgemein. Franke (a. a. O.). sieht darin einen oberdeutschen Zug, der aus der oberdeutschen kaiserlichen Kanzleisprache durch die Vermittlung der kursächsischen Kanzlei in die Luthersprache gekommen ist. Wo nun Luther in oberdeutscher Weise das auslautende *e* abwirft, da stimmt sein Sprachgebrauch mit dem des Faustbuches überein.

2. Festhalten der alten schwachen Flexionsweise bei vielen Maskulinen (s. oben II A. 1), die jetzt stark sind, und im Sing. bei noch zahlreicheren Femininen (oben II B.) die heutzutage ihren Sing. stark bilden. Es war uns nicht möglich überall zu zeigen, dass die betreffenden Substantiva im Faustbuch dieselben sind wie bei Luther, aber die Zahl derjenigen Substantiva, die im Gegensatz zum Nhd ihre alte schwache Flexion noch bewahrt haben, scheint im Faustbuch verhältniss-

mässig ebenso gross als bei Luther, und die Erscheinung also dort ebenso gewöhnlich zu sein als hier.

Abweichungen des Faustbuches von der Sprache Luthers.

Die Punkte, in denen die Deklinationsverhältnisse des Faustbuches, von denen bei Luther abweichend, sich denen der jetzigen Sprache nähern, sind folgende:

1. *Grössere Verbreitung und Festigkeit der Pluralbildung mittelst -er.* Diese Pluralbildung hat im Faustbuch zwar nicht ganz denselben Umfang wie in der heutigen Sprache, aber doch einen nicht unbedeutend grösseren als bei Luther (s. oben I. C.).

2. *Grössere Verbreitung und Konsequenz des Umlauts in der starken Deklination.* In diesem Punkte kommt die Sprache des Faustbuches der jetzigen noch näher als im vorigen (s. das oben I. E. gesagte).

3. *Aussterben der alten starken Feminindeklination bei den â-Stämmen.* Die bei Luther noch ziemlich zahlreichen Vertreter dieser Flexionsweise sind im Faustbuch, bis auf ganz vereinzelte Ausnahmen, zu der neuhochdeutschen Mischklasse übergetreten (s. oben I. D. 1, und III. B.).

Edwin Hagfors.

Ein unbekanntes Gedicht Lady Byrons.

Das Gedicht, das ich hier unten drucke — und das, soviel ich wenigstens nach sorgfältigen Nachforschungen habe ersehen können, bisher nicht veröffentlicht ist — befindet sich in der Handschrift des Britischen Museums Add. 31,038. Es ist ein einzelnes beschriebenes Blatt, als ein Brief zusammengelegt und unter dem Gedichte mit der Bemerkung: *Sept^{br} 3. 1815.* versehen. Titel und Unterschrift fehlen, die Adresse lautet: *To The Honble Mrs Leigh. Six Mile Bo^{tm} Newmarket*, oberhalb welcher noch die Bemerkung *London September Seventh* und unterhalb das Wort *Byron* geschrieben sind. Die Handschrift ist Lady Byrons, das Siegel *AIB* das ihrige. Der Brief ist in der Post denselben Tag abgestempelt worden. Als im Anfange des Zerwürfnisses zwischen Lord und Lady Byron geschrieben, ist das Gedicht besonders interessant, weil es zeigt, wie Lady Byron damals von einer Empfindung geleitet wurde, dass es ihre Pflicht war, an der Seite des Gatten demüthig auszuharren.

J. O. E. Donner.

What eye can search the ocean deep
And view the gems unknown
O'er which its waters rage or sleep? —
The eye of Heaven alone! —
And if on shore the Tempests sweep
Some single pearl have thrown,
Weep, mortal! o'er a treasure weep,
To thee how rarely shown!

And we may weep to know no more
Of feelings, purest, best —
While troubles, like the waves, roll o'er
The deeps of Byron's breast —
It is not on an earthly shore
Those brighter gems can rest —
Though we their buried rays deplore,
To God they shine confest. —

Ein deutscher Tiername.

Die althochdeutsche Benennung das *Dachses* lässt sich in keinem andern altgermanischen Dialekte nachweisen. Dagegen findet sich das Wort in allen romanischen Sprachen (it *tasso*, prov. *taiso*, fr. *taisson*, sp. *texon*, pg. *teixugo*). Es fragt sich also, welche von den beiden Sprachgruppen auf diesen Tiernamen das Prioritätsrecht besitzt, denn dass es sich hier auf der einen Seite um ein Lehnwort handelt, liegt ja auf der Hand.

Im Allgemeinen gelten wohl heute die germanischen Formen als die ursprünglichen. D i e z (Et. Wb. [4], 317 f.) hat bereits darauf hingewiesen, dass bei Annahme des umgekehrten Falles das althochdeutsche Wort anlautendes *t* haben müsste. Statt dessen schreiben aber die Mehrzahl der Glossen im Anlaut ein *d*, welches auf germanisches *th* zurückgeht. Als besonders wichtiges Argument hebt G r a f f die Schreibung mit *d* in einem Glossar hervor, das nie *d* und *t* verwechselt, sondern immer *d* nur für altes *th* setzt. Die einzelnen Schreibungen mit anlautendem *t*, welche neben dem sonst regelmässigen *d* vorkommen, sind nur graphische Varianten für *d* (vgl. Braune, Althochdeutsche Gramm. [2] § 167, a. 8).

Es geht also aus dem gesagten hervor, dass ahd. *dahs* ein echtgermanisches Wort ist, aber da uns die Hülfe der verwandten Idiome hier ganz und gar im Stich lässt, ist es schwer mit

Sicherheit das Wort weiter zurück zu verfolgen. — Grimm bringt es zusammen mit dem mittelhochdeutschen Verbum *dëhsen*, welches 'Flachs brechen' bedeutet, aber nach ihm früher die Bedeutung von 'graben, wühlen' gehabt hätte. Sowohl *dahs* als *dëhsen* würden auf den indogermanischen Stamm *teks* ('bauen') zurückgehen und *dahs* wäre also ein Nomen agentis zu dieser Verbalwurzel. Es müsste demnach im Urgermanischen ein schwaches Substantivum gewesen sein und dort * *þahsan* gelautet haben. Diese erklärung von Grimm hat auch Kluge im seinem Etymologischen Wörtebruche acceptiert. Mir scheint sie aber sehr unwahrscheinlich. Wenn ahd. *dahs* im Urgermanischen **þahsan* gelautet hätte, müsste das Wort im Althochdeutschen ein schwaches Substantivum auf *o* gewesen sein. Aber diese Form findet sich nirgends. Alle althochdeutschen Glossen, auch die ältesten, schreiben *dahs* ausnahmslos ohne auslautendes *o*. Man kann unmöglich annehmen, dass eine voralthochdeutsche Apokopierung hier stattgefunden hätte.

Ich glaube, dass das althochdeutsche Wort *dahs* nichts mit der indogermanischen Wurzel *teks* zu thun hat, sondern dass das auslautende *s* ein suffix ist und zwar dasselbe mask. Tiersuffix, das sich in den germanischen Tiernamen: *luchs, fuchs* und *lachs* findet. Es bleibt also als Stamm nur *dah-* übrig, das zur indogermanischen Wurzel *teg- tog-* gehört. Derselbe Stamm tritt auch im lat. *tego*, *toga*, *téctum* ('Dach, Haus'), griech. *τέγος* ('Dach, Haus'), altir. *teg* ('Haus'), ahd. *decken, dah, dachëo* (tector, architector) auf. *Dachs* bedeutet also ursprünglich 'das bauende Thier, der Hausbauer, der Baumeister'.

Hugo Palander.

———

Antoine de La Sale et la légende de Tannhäuser.

I.

Ce n'est que dans les derniers temps que l'histoire littéraire est arrivée a déterminer à peu près la place d'Antoine de La Sale dans la littérature française du quinzième siècle. Dès qu'on a pu, à l'aide de quelques indices extérieurs et d'ingénieuses combinaisons, mettre hors de doute qu'il est l'auteur non seulement des Quinze joies du mariage mais aussi des Cent nouvelles nouvelles, si longtemps attribuées à Louis XI, ces deux œuvres de haute valeur historique et esthétique sont venues ajouter à la gloire de leur auteur, déjà très célèbre par son charmant roman du Petit Jehan de Saintré, une splendeur qui le fait briller maintenant comme une des premières étoiles au ciel littéraire de son époque. Mais tout cela, á peu près, a été ébauché à grands traits seulement: les recherches minutieuses qui serviraient à élucider chaque question relative a ces œuvres font encore défaut. Et pourtant, il y aurait là la matière de plus d'une dissertation savante et dont le résultat pourrait être d'une très grande importance pour l'histoire littéraire. Il est vrai que la biographie

d'Antoine ne pourra guère être enrichie de plus de détails que ceux qu'il a donnés lui-même dans ses ouvrages et qui ont été relevés d'une main soigneuse [1]). Mais le milieu qui l'entourait

---

[1]) Voy. *E. Gossart,* Antoine de La Salle. Sa vie et ses œuvres inédites. (Extrait du Bibliophile belge, année 1871). Cette dissertation contient ce que nous savons de plus complet sur la vie d'Antoine; le quart de siècle passé depuis, ne nous a pas donné de nouvelles révélations à cet égard, bien que l'on ait publié dès lors une des œuvres qui, à cette époque, n'étaient pas encore sorties de la poussière des bibliothèques. C'est en rapprochant un passage de La Sale — compilation encore inédite dont M. Gossart a donné dans son mémoire une analyse détaillée — à un endroit des Quinze joies du mariage que M. G. a pu constater avec pleine évidence que l'auteur de ces dernières était en effet Antoine de La Sale, chose qu'on avait presque prouvée déjà avant, mais que de l'autre côte on avait tâché de mettre en doute. — Presque en même temps que M. Gossart, un Allemand, M. *Ludvig Stern*, dans un article intitulé »Versuch über Antoine de La Sale des XV jahrhunderts», paru dans l'Archiv für das studium der neueren sprachen und literaturen» t. XLVI, 2, p. 113—218, s'était inspiré du même passage des Quinze joies que M. Gossart, et, en le comparant à un endroit du Petit Jehan de Saintré, était arrivé au même résultat que M. G. L'article de M. Stern est en outre remarquable comme le premier essai d'une étude historique et littéraire sur l'ensemble de l'œuvre d'Antoine. Il perd de valeur en comparaison de celui de M. Gossart à cause des renseignements précieux que celui-ci a pu donner sur les œuvres inédites; du reste, M. Stern partage l'opinion de Genin en attribuant à notre auteur aussi la farce de Pathelin, ce qui est absolument inadmissible déjà parce que ce n'étaitent pas les seigneurs de son rang qui écrivaient des farces. Au contraire, M. Stern appuie, en se fondant sur des raisons intrinsèques, la supposition qu'Antoine est l'auteur des Cent nouvelles, nouvelles et il étudie sa langue du point de vue grammatical et lexicologique.

Il est à regretter que M. Gaston Paris n'ait pas publié ce qu'il a dit sur notre auteur dans ses conférences du Collège de France en 1886—1887. Quoique pas complètes, les indications qu'il y a données formeraient une base sûre pour des recherches ultérieures.

Voici encore quelques indications bibliographiques. Dans son édition des Cent nouvelles nouvelles parue en 1855, *Le Roux de Lincy* les attribue à Antoine, et cette opinion est soutenue par *Thomas Wright*, le premier qui ait donné une édition d'après le manuscrit, découvert par lui, en 1858; voir l'introduction. Les éditions des Quinze joies du mariage de la bibliothèque

nous est plus que connu, car ce trouvère singulier d'origine provençale fut un éducateur de princes, ensuite un grand

Elzévirienne, (par *P. Jannet*), de 1851 et 1857, contiennent des notes sur les éditions et sur l'auteur. Au contraire, la préface assez étendue qui précède les traductions anglaises (The fifteen comforts of Rash and inconsiderate Marriage, The fourth edition, London 1894 et The fifteen Comforts of Matrimony, London 1760), dont l'une est différente de l'autre, ne renferment que des protestations contre l'opinion de l'auteur sur les femmes. — Dans la meilleure édition que nous possédions du Petit Jehan de Saintré (et qui cependant est loin d'être définitive, car elle a été faite seulement sur les trois mss. de Paris, tandis qu'il en existe encore cinq, deux au British Museum, un à Ashburnham place, un à Bruxelles et un au Vatican), l'éditeur, *J. Marie Guichard,* donne des éclaircissements sur le roman, son sujet etc. L'éditeur le plus récent, (Gustave Helleny, Paris 1890) n'a fait que répéter ce qu'avait dit son prédecesseur. La traduction anglaise (The history and pleasant chronicle of Little Jehan de Saintre and of the fair cousins, in english by Alexandre Vance, London 1862) est accompagnée d'une introduction oú le traducteur, plein d'admiration pour Saintré, le compare au Waverley de Walter Scott et dit que Crabbe, dans sa nouvelle The Confident, a subi l'influence de notre roman. *M. Joseph Nève* a publié, en 1881, pour la Société des Bibliophiles de Belgique un ouvrage de notre auteur; Du Réconfort de Madame du Fresne suivi de La Journée d'onneur et de prouesse et de plusieurs fragments inédits, et il l'a fait précéder d'une introduction où sont donnés des renseignements historiques précieux. La partie où l'auteur tâche de démontrer que l'attribution à Antoine de La Sale des Cent n. n. et des Quinze joies n'est pas justifiée, manque de valeur. — Sur un extrait du Réconfort, publié en 1878 par A. Chazaud d'après un ms. de St. Pétersbourg, voy *E. Gossart* dans l'Athenaeum belge, 1 mai 1879.

Au sujet d'Antoine de La Sale cmp. encore l'article très nourri de *Vallet de Viriville* dans la Nouvelle biographie générale, ensuite les deux pages que lui a pu consacrer *Gaston Paris* dans sa leçon d'ouverture: La poésie française au XVe siècle, (La poésie du moyen âge, II, 253 suivv. 1); Histoire de la langue et de la litt. franç. par *Petit de Juleville* II, 7, 3, où il aurait mérité d'être traité plus à fond, *Aubertin*, Histoire de la langue et dela littérature françaises au moyen âge II, p. 521--533 (remarques peu personnelles), *Pietro Toldo*, Contributo allo studio della novella francese del XV e XVI secolo, Roma 1895 et le précieux compte-rendu de ce livre qu'a publié *Gaston Paris* dans le Journal des Savants, 1895, v. sur notre sujet p. 292 suivv.; à mentionner aussi: *Eduard Grisebach,* Die Wanderung der Novelle von der treulosen wittwe durch die weltlitteratur, 2 Aufl., Berlin 1889 (v. le registre, où il y a pourtant 24 pour 21 et 144 ff. pour 141). *Le même*, Katalog der Bücher eines deutschen Bibliophilen, p. 78 suivv.

capitaine de guerre, et sa vie se passa dans les cours et dans le commerce des rois et des hauts seigneurs. En outre, si l'on veut considérer en premier lieu le côté littéraire, on trouvera que les matériaux abondent.

A part ses nouvelles, ses satires et son roman, Antoine de La Sale a écrit d'autres choses encore, moins importantes certainement, et moins connues, mais qui tout de même quelquefois sont d'un assez grand intérêt. Un de ces écrits est encore inédit (sauf des extraits), un autre a été publié jadis et ensuite oublié, d'autres encore ont paru dans des éditions récentes, mais difficilement accessibles [1]).

C'est de cette œuvre imprimée autrefois mais tombée dans un oubli de plusieurs siècles que je me propose de parler ici, espérant pouvoir aborder un jour une étude d'ensemble sur le personnage intéressant et les écrits d'Antoine de La Sale. — Je veux dire La Salade, curieux traité d'éducation, écrit pour Jean d'Anjou, fils du roi René, et ainsi nommé »pource que en la salade se mettent plusieurs bonnes herbes». Les herbes qu'Antoine a mises dans son livre, sont en effet extrêmement variées: il y a là tout ce qu'un esprit chercheur a pu recueillir pendant ses promenades à travers les champs des connaissances humaines. Antoine n'a voulu rien omettre qui pût servir à l'instruction

---

[1]) Voir ci-dessus. Le Réconfort, tiré à très peu d'exemplaires, est maintenant assez rare. Un ouvrage d'Antoine, Des anciens tournois et faictz d'armes, est publié dans le Traité du duel judiciaire . . . . par B. Prost, Paris 1872, p. 193 suivv. — Il existe dans un ms. de la B. N. à Paris (f. fr. 1278, f:o 306) une lettre signée Anthoinne de la Salle, adressée, à ce qu'il paraît, à une personne qui vient d'entrer en religion. Si cette lettre est de notre auteur, elle donne un renseignement biographique d'assez grande importance: l'auteur y dit que s'il n'était pas marié, il suivrait l'exemple de son ami. Or, nous ne savons rien sur le mariage d'Antoine, mais sa vie inconstante et ses écrits portent plutôt à croire qu'il était libre.

de son jeune élève; il faut avouer seulement que ses bonnes intentions auraient porté de plus beaux fruits si l'exposé en avait été plus clair et plus succinct. Mais Antoine mèle tout ensemble: citations prolixes des auteurs classiques sur les plus différentes choses du monde; légendes pieuses et profanes; tables généalogiques et chronologiques des rois de France, de Sicile et d'autres pays, avec des notes historiques; règles de chèvalerie et de guerre; préceptes moraux tirés d'autres auteurs ou de sa propre pédagogie et illustrés d'exemples pris dans la vie; notions géographiques, comprenant toute la terre depuis le paradis terrestre jusqu'à la Norvége et la mer glaciale: et, à la bonne fin, quelques reminiscences poétiques du roman d'Aliscans. Tout cela prouve qu'il avait beaucoup lu, et la façon dont il expose sa matière montre qu'il jugeait fort bien ce qu'il lisait. Et encore y a-t-il dans ce qu'il y a mis de son propre entendement une bonne dose de ce bon sens et de cette manière agréable et naturelle de conter qui donnent à ses œuvres proprement littéraires leur cachet et leur principale attraction.

C'est à grand peine que j'échappe à la tentation d'analyser de plus près ce traité et de relever ce qu' on y trouve d'allusions aux choses du temps, aux personnages plus ou moins célèbres, à l'étendue des connaissances en tout genre parmi les grands seigneurs de la classe d'Antoine de La Sale; il y aurait là plus de traits intéressants à noter que l'on ne croirait au premier coup d'œil. Mais je me bornerai ici à un seul chapitre, le troisième du livre, et qui traite »du mont de la Sibille et des choses que je y ay veu et oy dire au gens du pais». Le récit des merveilles de ce mont, célèbre en Italie et objet, dès le moyen-âge, de légendes et de superstitions parmi le peuple italien, offre en outre une singulière ressemblance avec

la légende de Tannhäuser, ressemblance qui saute aux yeux de quiconque le lit et qui connaît la légende allemande, mais qui n'a encore été signalée qu'en passant dans la littérature [1]). M. Gaston Paris y a touché dans ses cours et il a promis de traiter un jour tout entière la question de Tannhäuser. Mais ne sachant pas quand il trouverait le temps de réaliser ce projet, le maître a bien voulu m'encourager à publier la copie dudit chapitre que j'avais fait faire sur le seul manuscrit, et d'y joindre quelques remarques préliminaires sur les rapports entre les versions connues de la légende de Tannhäuser et celle qui est renfermée dans l'ouvrage d'Antoine de La Sale. Pourtant, une telle étude, quelque superficielle qu'elle soit, implique aussi la nécessité de jeter un coup d'œil sur les légendes qui concernent le mont de la Sibylle en Italie. Car — disons-le tout de suite — le chapitre de La Salade qui nous occupera est composé de deux histoires différentes que La Sale a été le premier à mêler ensemble. L'une était répandue en Italie et il l'a trouvée sur place, l'autre, c'est celle du »Minnesinger» allemand. Il s'agit donc, pour prouver quelle a été la part de celle-ci dans le récit d'Antoine, de savoir en même temps combien il a puisé dans celle-là, en un mot, de reconstituer les éléments de la merveilleuse histoire qu'a racontée notre auteur d'un ton si convaincu et en même temps si railleur.

Avant de donner le texte j'ajoute seulement deux mots sur La Salade et le manuscrit. Ce traité d'éducation a été écrit peu après le mariage du jeune prince dont il était destiné à cultiver l'esprit. Il est vrai que ce mariage s'effectua à une époque où

---

[1]) Voir *Alfredo Reumont*, Il Monte di Venere in Italia, dans les Saggi di Storia e Letteratura, 1880, p. 389.

Jean d'Anjou n'avait que dix ans [1]). La Salade est du reste une des premières œuvres d'Antoine; non qu'il fût très jeune en l'écrivant, car elle est de 1437—1442, et Antoine était né en 1388, mais parmi les autres singularités de sa carrière littéraire il faut remarquer aussi qu'elle prend son premier essor à un âge ou la veine poétique chez les autres commence ordinairement à tarir et qu'il écrivit ses chefs-d'œuvre âgé de 65—74 ans. — Le seul manuscrit qui nous reste de La Salade se trouve à la Bibliothèque Royale à Bruxelles, ou il est coté 18210—15. Il est bien du XVe siècle, mais ce n'est pas le manuscrit autographe d'Antoine, ni même une copie absolument fidèle de celui-ci; il y manque un passage entier qui se trouve dans les deux éditions, et aussi les cartes qui sont dans la première et dont je reproduis ici celle du mont de la Sibylle. La première de ces éditions est sans date (in-fol. goth.) l'autre est de 1527 (petit in-fol.). Elles contiennent, à leur tour, plusieurs fautes de mots et de phrases que le ms. de Bruxelles aide à corriger. Dans celui-ci, le passage que je fais suivre, est reproduit entièrement et bien [2]).

---

[1]) On a émis diverses opinions sur la date de la naissance de Jean d'Anjou, en la plaçant entre 1424 et 1427, mais un calendrier ms. de la maison d'Anjou et des notes de la main même de René, insérées dans son livre d'heures, prouvent que Jean vint au monde le 2 avril 1427. (*Villeneuve*, Histoire de René, II, 332 s.) — Quant au mariage, les notices varient aussi. *Villeneuve*. I, 237, dit que les fiançailles furent célébrées au mois d'avril 1437 à Angers. *D. Calmet*, Histoire de Lorraine, VII, XXXV dit que Jean se maria en 1444, mais VI, CLVI il donne le contrat du mariage, qui est daté l'Isle-en-Flandre le 3 février 1436.

[2]) Une analyse succincte de ce passage a été donnée d'après le même manuscrit par *Kervyn de Lettenhove*, La dernière Sibylle, dans les Bulletins de l'Académie Roy. de Belgique, IIe série (1862), t. 13, p. 405.

II.

Du mont de la Sibille et des choses que je y ay veu et oy dire au gens du pais.

Mon tres redoubté Seigneur. Appres les ystoires cy devant dictes pour rire et passer temps, vous escrips les merveileuses choses que sont es mons de la Sibille et de son lac, sicomme les gens du pais me ont dit. Aussy de ce que j'en ay peu veoir. Et ce car des ma jonesse tousdiz en ay oy parler et en pluiseurs manieres, dont la plus vraye est cy en estat, et la vous et ma tres redoubtée dame de Calabre vostre compaigne, quant il vous plaira de y aller, les dames vous y festoieront tres voullentiers ainssy que s'enssuit.

Et premierement diray du mont du lac de la royne Sibilla que aucuns appellent le mont du lac de Pillate, pour ce que es parties de la duchié de Espolit et ou terroir de la cité de (f:o 84 v:o) Norce, ou ledit mont est en icelles parties, ce compte que quant Titus de Vaspasien emperreur de Romme eust destruitte la cité de Jherusalem laquelle aucuns dient que ce fut pour la vengance de la mort nostre Seigneur Jhesucrist. Et puis pour ce que nostre dit Seigneur fut vendu XXX deniers dient que Titus fist vendre XXX juifz pour ung denier. Et au retour que fist a Romme mena avec soy Pillate qui pour ce temps estoit officier en ladite cité de Jherusalem pour le peuple de Romme. Et voyant tout le peuple il le fist morir suposé que Pillate ne vault oncques condempner nostre dit vray Sauveur Jhesucrist, mais pour ce qu'il ne fist son devoir a le garandir de mort. Et c'est la forme de parler des gens d'icellui pays. — — —

Encores dient les gens que quant Pillate vist que de sa vye n'avoit remede plus, il supplia ung don qui lui fut accordé, alors

requist que apres sa mort son corps fust mis sur ung char attellé de deux paires de boeuffles et fust laissié aller la ou l'aventure des buffles le porteroit, et aussy disent qu'il fust. L'emperreur qui se esmerveila de ceste requeste sy vault savoir ou le char adrescheroit, sy les fist sievir tant que les buffles vinrent au boult de ce lac. Sy se bouterent a tout le char et le corps de Pillate dedens ainssy hastivement que se on les syevist battant le plus que on porroit et pour ceste raison est dit le lac de Pillate. Les aultres l'appellent le lac de la Sibille pour ce que le mont de la Sibille est devant et joingnant a cestui fors d'un petit ruisseau qui court entre deus.

Ce mont du lac est a la hautteur (f:o 87 r:o) de diz milles selon le dit des gens du pais. Et quant on est sus on voist bien clerement la mer de Romme devers le midy et du costé vers tresmontaine voist on bien clerement le gouffre de Venise que on dist la mer ausseanne. A toute les saisons de l'an la nege y est, il est moult maigre et secq, car jusques a bien bas on ne y trouveroit a payne ung seul arbre ne une seulle verdeur. Il est au plus hault creuz ainssy que a quatre parties. Et la est le lac ou on dist que ne se treuve point de fons. Ce lac est en mon semblant du tour de la ville de Saumur, ou milieu a une petite illette d'un rochier qui jadiz fut muré tout en tour, et encores y sont les fondemens du mur en pluiseurs lieux. De la terre a celle ille a une petite chaussée couverte d'yaue a la haulteur de cincq piez, comme les gens me dirent, laquelle fust rompue tant que on ne la peult veoir pour (f:o 87 v:o) les gens du pais, affin que ceulz qui alloient en l'isle consacrer lours livres pour l'art de nigromencie ne la peussent trouver. Laquelle isle est moult gardée et deffendue des gens du pais, pour ce que quant aucum y vient celeement et il fait son art de l'anemy. Appres ce fait se lieve ung tempeste sy grant sur le pais qui gaste tous les fruis et biens de la contrée.

Et pour ce quant les gens du pais qui ad ce prendent moult grant garde y treuvent aucum il est le malvenu, et n'avoit pas long temps qu'il y fut pris deux homes dont l'un estoit prestre. Ce prestre fut admené a ladite cité de Norce et la fut martirié et ars, et l'autre fut taillié en pieces et puis bouté dedens le lac par ceulz qui les avoient pris. Mais se aucun prenoit plaisir a veoir ce dit lac, pour la seureté de sa personne lui convient aller auz seigneurs de ladicte cité qui voullentiers lui donrront congiet et conduit pour ce (f:o 88 r:o) veoir, sans aultre chose faire se il va en estat de homme de bien.

Au piet du mont devers cellui de la Royne Sibille a ung villaige que on appelle Faugia, il y a une fontaine que on dit qui vient du lac, de celle fontaine avec aultres qui se assemblent se fait une riviere que on appelle la riviere de Lasno. Ceste riviere ne dure mie longuement, mais elle est une des plus perilluses du monde pour boire, soit a gens a chevaulz et a toutes bestes.

Ceste derraine montaigne cy appres pourtraité est la figure du mont de la Royne Sibille de quoy j'ai oy deviser en pluiseurs manieres dont apres deviseray de ce que je ay veu et le surplus selon le dit des gens du pays.

Ce mont est es parties de la Marque d'Enconne et ou terroir d'um (f:o 88 v:o) chastel nommé Montemonaco. C'est a dire le mont du moisne. De ce dit chastel jusques au plus hault du mont, ou l'entrée de la cave est, on y compte neuf milles, et quant on est sus pareillement voist on les deuz mers comme l'en fait du mont devantdit, mais non mie sy clerement, car il est plus bas que l'aultre. Et au partir dudit chastel de Montemonaco pour aller audit mont, va on par ung villaige nommé Colino. Ce dit mont est joingnant au mont du lac, et est ce mont tres maigres et pierreux du piet jusques environ la moittié et de la moittié en sus sont tous préz les plus beauz et plaisans que a paynnes porroit

on deviser, car tant y sont les herbes et fleurs de toutes coulleurs et estranges manieres qui sont sy tres odorans que c'est ung tresgrant plaisir dont entre les auttres y est le polliot (f:o 89 r:o) le plus bel que oncques je vis, et le mieulz odorant, les feuilles en sont aussy larges que seroit l'ongle d'une main, mais la fleur n'en est pas comme les aultres, car elle est de la propre maniere et coulleur que est la viollette de janvier, mais tant y a qu'elle est encorres plus grande et grosse que n'en seroient troiz enssemble. Ainssy que cy dessoubz est pourtrait, et les gens du pais l'appellent Pollibastro, et en mettent les communes gens de la contrée en leurs viandes et es coffres de leurs linges, et en font sechier et pouldre pour mettre en leurs viandes en lieu d'espises.

Une aultre herbe y a que oncques je ne vis, laquelle ilz appellent Aysentofoille, c'est a dire les cent foeulles, et vrayement ceste herbe n'est point surnommée car elle a cent fueilles ne plus ne mains (f:o 89 v:o) qui sont toutes a la façon d'um long doit de main. Du milieu sault une fleur tresfinement asuré de la façon d'une campanette quarrée et a dedens ung flouret qui semble estre tout d'un or saillant du feu qui ne fut oncques bruny. Et tout en tour ceste fleur sont les cent fueilles partans toutes d'une rachine longuette si comme cy est pourtrait, desquelles je cueilly pluiseurs en comptant les fueilles, mais oncques n'en trouvay ne plus ne mains de cent. Les gens du pays disent que elle a maintes vertus.

On va ou hault de ce mont par deux chemins, l'un a destre et l'autre a senestre, cellui a senestre est assez plus brief que l'autre a dextre et par cestui je descendiz, mais il est assez plus traveillant au monter, car il est tres roides (f:o 90 r:o) et pierreus et ny porroit monter cheval nul. Et ce chemin a deuz tresbelles et bonnes fontaines froides a merveilles et dist on que oncques ne firent mal a personne ne a beste qui en bussent, tant fussent

froiz ne chaulz. L'autre chemin a dextre par ou je montay est assez plus longs mais il est beaucop plus aisié, car il prent beaucop de tours et par cestuy chemin a dextre porroit on bien aller a cheval, combien que encorres auz chevaulz est il moult penibles et pour ce je y montay a piet et feis monter mes chevaulz en main. Par ce chemin ne treuve on point d'yaue, mais tant y va on par ces tours ça et la que on monte a l'autre boult du mont a la main droite et a l'opposite du rochier que l'en dit la couronne du mont ou l'entrée de la cave est, si comme cy devant est pourtrait; puis fault aller (f:o 90 v:o) par la creste de ce mont envirron deuz milles qui sont deux tiers de lieue. Sy vous certiffie qu'il ne fault point qu'il face vent, car on seroit en tres grant dangier, et sans vent fait il grant hideur a veoir la vallée de tous costéz et souverainement a la main droicte, car elle est sy hideuse de roydeur et de parfondeur que c'est forte chose a croire, et ne seroit mie saige qui la sus yroit a cheval. Les chevaulz se puent mener en main ainssy que dit est jusques bien pres de la dicte couronne du mont en la a une placette petite assez plaine toute herbue comme pré.

Ceste couronne de ce mont est un rochier ainssy de lui meismes entaillié tout en tour a la haulteur le moins de III lances; c'est du costé de la partie par ou l'en y monte et tout le surplus est (f:o 91 r:o) a la haulteur de siz milles ou plus aussi droit comme ung mur. En ceste couronne a deuz passaiges pour monter au dessus ou est l'entrée de la cave, et sy vous certiffie que le meilleur de ces deuz passaiges est souffissant a mectre paour au cuer qui puelt avoir paour pour nulle doubte mortelle; et souvereinement au descendre, car se par meschief le piet eschappoit, aultre puissance que celle de Dieu ne le porroit garantir. Et de veoir seulement la tresgrant hideur parfonde, il ne est cuer qui ne soit craintif. Au piet de ce rochier que on dist la couronne du mont

et en aucuns lieuz a des tresgrosses roches qui a force de gens se puent esbranler en bas. Sy vous certiffie que pour les faire roller en bas se elles ne sont assez plus grosses que une pippe de vin en ung (f:o. 91 v:o) moment en sera perdue la vene, supposé que par les grans bruis des grans cops que elle puelt donner auz aultres roches se porront bien oir, toutesfois en pluiseurs lieuz de ce mont a des places larges ou les gens du pais y viennent faulcher les foingz que ilz en grans lyasses faittes comme bourres de cordes laissent roller au bas, et sur ce mont maynnent leurs avoirs menus a paistre pour la grant bonté des herbes qui y sont.

Ce petit et souverain mont, qui est la couronne du mont de la ensus, a environ de XXV a XXX toises de hault et la est l'entrée de la cave a la main droicte, ce est l'entrée petite et en fourme d'um escu ague desus et large dessoubz et y a une roche au devant et cellui qui y vuelt entrer il lui (f:o 92 r:o) convient tresfort baissier et entrer a IIII piez descendant les piez contre bas, jusques a une chambrette toute quarrée qui est a la main droicte du pertruis ou sont sieges entailliéz tout en tour, laquelle est de diz a XII piez de long et autant de large, et de haulteur autant.

En ceste chambre a ung pertruis comme reont a la grosseur d'une teste de homme qui ne lui donne que ung bien peu de jour et ce pour la grant espesseur de la montaigne; a la saillie de ceste chambre retourne l'en a main droicte qui vuelt aller plus avant, mais il lui convient descendre les piez premier, car aultrement nul aller n'y porroit, tant est la cave estroicte et petite en descendant fort contre bas.

Des aultres choses et merveilles que y sont ne sauroye plus que dire, car je ne fus mie plus avant (f:o 92 v:o) et aussy le principal de mes affaires ne se adreschoit mie la. Et sy bien eusse voullu sans grant dangier de ma personne, je n'eusse peu. Pour

ce au vray n'en saroye plus que dire fors seullement que je estoie allé avecques ung docteur dudit pais nommé Messire Jehan de Sore qui me conduisoit, et les gens de la ville dudit lieu de Montemonaco qui nous guidoient jusques la sans nulle aultre chose faire, iceulz et moi oysmes leans une haulte voiz criant ainssy que se fust le cry de ung paon qui sembloit estre moult loings. Sy dirent les gens que c'estoit voiz du paradiz de la Sibille, mais quant a moy je n'en croy riens, ains croy que fussent mes chevaulz qui au piet du mont estoient, combien qu'ilz fussent moult bas et loings de nous. Ne nulle aultre chose je ne veis ne ne scay fors seullement ce que les gens du pais et de ladicte ville m'en ont dit, les ungs s'en mocquent et les (f:o 93 r:o) aultres y adjoustent foy par l'ancien parler de la commune gent et present par le rapport de V hommes dudit lieu de Montemonaco qui furent les plus avant que gens que l'en sceust a cellui temps, dont j'en parlay a deux qui me compterent que ilz furent cincq qui par bonne compaignie devisans des adventures de celle cave tous d'um voulloir entreprindrent de aller jusques aux portes de mettail qui nuit et jour battent sicomme je diray apres. Sy se garnirent de cordes grosses et menues a la longueur de VI milles toises que ilz lyerent a l'entrée de la cave affin de retrouver le chemin se mestier estoit, et aussy eurent lanternes, chandeilles, perres a feu, fusiz, vivres pour V jours et aultres choses neccesseres, puis entrerent dedens. Sy comptent que ceste premiere cave estroicte dure environ ung bon trait de arballestre, appres est large pour aller l'un apres l'autre aysiement et en aucuns lieux deux et en aultres troiz. Allerent par ceste plus basse cave tous diz en aballant bien l'espace de III milles a leur semblant, lors trouverent une vaynne de terre traversant la cave dont yssoit ung vent sy tres hideux et merveilleux que ne fust oncques cellui qui osast aller pas ne de IIII plus avant de celle vaynne, car aussy tost qu'ilz approchoient de celle vaynne

il leur sembloit que le vens les emportast. Sy eurent paour telle qu'ilz se prindrent conseil de eulz retourner, dont en retournant laisserent le plus des choses qu'ils portoient, et ceste chose avoient ilz entrepris comme jonesse fait souventes fois entreprendre les gens oyseux.

Et pour ce que en icelle cave a pluiseurs estranges et grans merveilles, si comme est le commun parler des gens, non mye que evidamment (f:o 94 r:o) je puisse tesmoingnier, fors de tant que me fust compté par pluiseurs gens d'esglise et aultres, que en icellui chastel de Montemonaco avoit ung prestre nommé, Don Anthon Fumato, c'est a dire Messire Anthoine Fumé, lequel par lunoysons n'estoit mie en son bon sens, et en sa maladie alloit et venoit en pluiseurz lieux et disoit de merveilleuses choses qui sont acoustumées a dire a gens mallades de telles maladies sans faire ne dire mal de nulluy. Cestui prestre a par pluiseurs foiz dit et adcertené sans varier qu'il a esté dedens ceste cave, jusques aux portes de mettail qui jour et nuit sans cesser battent, cloant et ouvrant. Mais pour ce que aucune foiz estoit hors de son bon sens, comme dessus est dit, peu de gens y adjoustent foy. Et dist on que ce prestre disoit qu'il y avoit conduit deux hommes des parties d'Allemaigne qui entrerent dedens lesdictes portes de mettail, mais avant qu'ilz entreprenissent (f:o 94 v:o) de entrer en la cave, demanderent des adventures que le prestre leur dist tout au long, et les asseura comme cellui qui tous diz voulloit aler le premier jusques ausdictes portes et non pas avant. Et ainssy fust entrepris et fait et quant ilz furent aux portes de mettail avant qu'ilz entrassent dedens, prierent le prestre qu'il les attendeist en celle place l'espasse seullement d'um jour naturel, et il dist que a son advis ainssy le fist il, mais en les attendant s'endormist et a son dormant lui fut advis qu'il les en veoit retourner, et portoient chacun ung chierge alumé en sa main qui faisoient tres grans clartéz,

et lui fut advis qu'ilz lui disoient que encores les attendist ung peu, car bien briefment retourneroient. Lors a ces parolles le prestre s'esveilla et lui fut proprement advis que son songe estoit vray. Sy ne sceust que faire de aller appres ou de les attendre comme ilz le avoient tres instamment requis (f:o 95 r:o) et aussy il leur avoit promis. Sy se penssa qu'il attenderoit encores ung peu et ainssy dist il qu'il le fist selon son advis l'espasse de demi jour. sy ne revindrent point, lors dist qu'il se partist et par la maniere qu'il estoit entrez s'en revint hors. Et oncques depuis de ces deux hommes ne seust nouvelles, se ilz estoient demourez ou se ilz estoient sailliz. Les gens a qui il comptoit ces choses luy demandoient des nouvelles de celle cave et que il y avoit trouvé. il dist de l'entrée tout ainssy que dessus est dit jusques a la vaynne du vent et de ce donnoit aucunement plus de foy aux aultres choses que le prestre disoit.

Apres le devisement de ceste cave jusques au vent, il dist que celle vaynne de vent ne dure mie plus de LXV toises et le plus fort ne est que l'entrée. Car qui seroit troiz (f:o 95 v:o) ou quatre pas seullement dedens le surplus passeroit on bien legierement. Apres ce vent sans passer ne trouver chose dangereuse va on bien l'espasse de III toises tousdiz en avallant, lors treuve l'en ung pont que on ne scet de quoy il est, mais est advis que il ne ayt mie ung piet de large et semble estre moult long. Dessoubz ce pont a tresgrant et hideux abisme de parfondeur et au sons oist on une tresgrosse riviere qui fait ung tel bruit que il semble proprement de point en point que tout cela fonde, tant en est la hideur merveilleuse. Mais aussy tost que on a les deux piez sur le pont, il est assez large et tant va on plus avant et plus est large et mains creux et le bruit de l'eaue se oist mains, et quant on a passé outtre le pont on commence a trouver le chemin tout plain et large et la cave est faicte comme (f:o 96 r:o) se elle

estoit faicte artifficialment, et va ou par ceste plaine et large cave ung grandisme chemin duquel ne scevent a dire la droicte comparoison, mais au boult de ceste cave treuve l'en deux dragons de deux lez qui sont faiz artifficialment. Mais il est advis proprement qu'ilz soient en vie fors de tant qu'ilz ne se bougent et ont les yeulx sy reluisant qu'ilz donnent clarté tout entour eulx. Apres ces deux dragons entre l'en en une estroite cave ou l'en ne puelt aller que l'un apres l'autre, laquelle ne dure que environ cent pas de long, lors vient on en une petite placette toute quarrée et a l'endroit de la cave sont les deux portes de mettail qui jour et nuit battent sans cesser, ainssy que j'ay dessus dit. Encores dist que ces portes battent par telle maniere qu'il est proprement advis a celluy (f:o 96 v:o) qui entrer y doit qu'il n'y porroit entrer sans estre entre deux cueilly et tout effroissié, et ce fut la chose qui plus espoventa les deux Allemans dessusdiz. Et aussy pour ce que le prestre ne vault oncques aller plus avant, et tellement eurent paour que tel foiz fut qu'ilz estoient conseilliéz de retourner; toutesfoiz l'un de eulx s'avisa et dist qu'il leur seroit grant honte de retourner ad ce qu'ilz sont venus sy avant, et que il creoit fermement que le battement de ces portes ne estoit ja plus perilleux que le dangier de la vaynne du vent ne le peril du pont, ne aussy la hideur des dragons qui a esté tout sy aisié a passer. Sy furent d'accord par convenant que cestui iroit le premier, car es aultres dangiers et jusques la le prestre y estoit tous diz allé comme cellui qui les avoit asseurés de toutes choses. Alors (f:o 97 r:o) entra cellui qui avoit le conseil donné sy seurement que l'en feroit par une belle prairie, et l'autre se mect apres en la voye pareillement, mais avant prierent le prestre de les actendre comme dit est. Au dedens de ces portes ne voist on tant soit peu de clarté, mais l'en y oist des grans bruis qui semblent murmuremens de gens. Des aultres merveilles qui oultre les portes sont comme dessus est dit

n'est nul, au mains que jaye peu trouver, qui de nostre temps en sache plus au cler que ce que le prestre a dit, de laquelle chose pluiseurs ne y adjoustent point de foy pour la foyblesse de teste qu'il a souvent a cause de son mal, comme j'ay cy devant dit, par laquelle aucuns vuellent dire que celle maladie lui fait veoir ces advisions. Toutesfois l'affermoit il quant il estoit en son bon sens il estoit preudomme aultrement (f:o 97 v:o) et de bonne conversacion, et jusques a la vaynne du vent disent ceulx qui y ont esté que ilz le treuvent a veritable; mais de nulle chose qui soit oultre lesdictes portes de mettail ne se treuve nul qui le sache, fors que par commune renommée et par voix generalle de gens du pais qui en devisent a leurs voullentéz. Et toutesfoiz en disent ilz choses qui assez sont fortes a croire. Neantmoins que en aultres pays les ay oy raconter, mais non mie sy tres proprement.

Lesquelles choses sont que jadiz fust ung aultre chevalier des parties d'Allemaignes, qui sont gens grandement voyaigeurs et querans les adventures du monde. Cestui chevallier oyt parler des merveilles qui s'enssievent, sy conclut de y aller et ainssy le fist. Par ce chevalier sceut on plus nouvellement des choses et merveilles de ce dit royaume ou paradiz de la Royne Sibille, lequel compta de la vaynne du vent, des dragons, des portes de mettail et des aultres choses (f:o 98 r:o) ainssy que dit est par le rapport du prestre et ce donne au dit prestre plus de foy.

La maniere comment ledit chevallier entra dedens et fut acueilly.

Les gens du pais adcertainent que il fut vray que cedit chevalier entra dedens et ung sien serviteur, lesquelz ont compté et dit que quant ilz vindrent en la place oultre les portes de mettail ilz virent une tresbelle et riche porte tres reluisant a la

clarté qu'ilz portoient et meismement reluisoit la cave tout ainssy que se elle fust de cristail. Et quant ilz eurent bien tout advisé escouterent longuement sans oir nulle chose du monde, dont furent molt esmerveilliez pour ce que quant ilz estoient en l'autre cave avant les portes de mettail ilz avoient oy de tres grans bruis et murmuremens de gens ce leur sembloit, et ores que ilz estoient dedens n'en ooyent tant fust (f:o 98 v:o) peu. Sy furent longue piece penssant qu'ilz feroient et en leur penssement oyrent une voix assez pres de la porte, lors s'enhardirent de huchier et ne fust mie longuement que il leur fut respondu et demandé que la queroient et dont ilz estoient. Alors il respondit qu'il estoit ung chevalier des parties de Allemaignes et que la estoit il venus pour veoir les choses merveilleuses de ce monde comme son estat le requeroit pour acquerir honneur et mondaine gloire. La fut prié et requis tresgracieusement de soy voulloir ung peu souffrir jusques ad ce qu'il soit fait savoir a la Royne, dont ne fust mie longuement que a lui vindrent grant plenté de gens en treshonnorables estas qui lui firent la pareille demande, ausquelz i fist la pareille response, sy lui firent la porte ouvrir en lui disant qu'il fust le tres bien venu. Et lors treshonnorablement l'acueillirent, mais avant qu'ilz le feissent entrer oultre une aultre (f:o 99 r:o) porte assez plus belle et plus riche que la premiere n'estoit, les firent entrer en une petite chambrette moult richement tendue et la les firent despouiller de tous leurs habiz du greigneur jusques au mendre, puis les vestirent de aultres tresriches vestemens et nouveaux habis. Alors les menerent par instrumens et melodies, par jardins, par salles et par chambres, les ungs les aultres mieulx cent foiz que on ne pourroit ne saroit dire ne deviser, et a l'entrée de chacune salle et de chacune chambre avoit grans compaignies de dames et damoiselles et chevaliers, de escuiers tresbien vestus et plus richement habilliéz, qui la estoient venus pour le honno-

rablement recevoir. Et a toute celle compaignie fut admené devant la royne qui estoit en son tribunal assise et acompaignie ainssy que se elle fust dame de tout le monde, tant avoit de gens ou toutes les beaultéz (f:o 99 v:o) que on sauroit deviser estoient et des richesses ce que on porroit soushaictier. Ses reverences furent telles que a chevalier appartenoit comme cellui qui bien savoit hounourer dames et seigneurs de pris saluer, desquelx il fut ainssy treshonnoré et doulcement chery comme ceulx qui bien le savoient faire et souverainement de la royne, qui en lui tresgrant plaisir prist comme celle qui moult desiroit le tenir en son pardurable service. Donc apres tous beaux acuelz et gracieulx parlers, lui demanda de son nom, de son estat et de ses affaires et aussy de quelz marces il estoit et des parties d'Allemaigne. Car celle royne et toutes celles et ceulx de leans sceurent parler tous langaiges du monde des aussytost qu'ilz ont leans esté l'espace de III^c XXX jours, et depuis que ung y est et a passé IX jours il les entend trestous ainssy que le scien proprement, mais n'en saura plus parler que par avant jusques au terme passé (f:o 100 r:o) que ceulx qu'il scet quant il y vint. Cestui chevalier lui dist son nom et les marches dont il estoit, lors lui demanda que lui sembloit de ce pais et des choses que il veoit et se es parties de par deça avoit de sy belles gens et sy grans richesses comme la avoit, et le chevalier lui dist que non ne il ne se porroit faire, car il ne croist point que en X telz mondes en eust tant comme la avoit seullement. Encores dist la royne y a il plus, car en l'estat que nous voyez serons tant que le siecle durera. Voire, Madame, dist le chevalier, donc estes vous et voz gens les plus eureux de tout le monde. Et quant le monde finera, Madame, que devenrrez vous? Alors elle lui dist: Nous devendrons ce que est ordonné et n'en vueilliez plus savoir, mais advisez de toutes lez dames qui icy sont une sans compaignie la plus a vostre gré sy la vous donneray.

Adont le chevalier la prinst treshumblement a mercier disant (f:o 100 v:o) que la n'estoit il mie venus pour aultre chose que pour cela qu'il avoit dist. Alors la royne lui dist que les coustumes de leans et lui mist terme d'estre leans VIII jours et au IXe saillir hors, et se au IXe ne voulloit saillir hors il n'en porroit saillir jusques au XXXe jour, et ou cas que au XXXe jour ne salliroit il ne porroit saillir jusques a III^c^ XXXe jours, et se le cas advenoit que au XXXe jour apres les III^c^ jours il ne voulloit saillir, les usaiges de leans estoient de ne jamaiz plus saillir. De ces troiz termes le chevalier fut tres content et prist le premier des IX jours et apres le deuxieme; et du IIe au IIIe terme des III^c^ XXX jours. Car tant estoient les plaisirs sans fin que la il avoit que ung jour ne luy estoit pas une heure, mais avant qu'il peust demourer ne accorder lui convint eslire une des dames, la plus a son gré. Et ainssy fust il de son escuier qui de ce estoit (f:o 101 r:o) tres content. Ce chevalier fut ainssy par l'espace de III^c^ jours desquelz il savoit bien le compte. Ung jour penssa a certaines choses de ses affaires dont le cuer lui commenca a doulloir et de ce penssement l'ama Dieux tant que il le mist au penssement de congnoissance par lequel il se fust advisé de avoir tant grandement mespris vers son Createur de pluiseurs choses mondaines qu'il avoit faictes encontre son voulloir et ses commandemens et souverainement du treshorrible pechié ou il vivoit, par lequel il le avoit de tous poins mis en oubly et par l'espace de III^c^ jours pour soy acompaignier avec son anemy, car certainement apperceut il bien que l'ennemy estoit il vrayement.

Pour ce que quant venoit le vendredy apres la mynuit sa compaignie se levoit de empres lui et s'en alloit a la royne et toutes les aultres de leans (f:o 101 v:o) aussy et la estoient en chambres et aultres lieux ad ce ordonnéz en estat de culeuvres et de serpens toutes enssemble. Et ainssy estoient jusques apres la

mynuit du samedy que chacune retournoit a sa compaignie et le landemain sembloit estre plus belle que jamais n'avoit esté, car jamaiz n'enviellissent ne scevent que dolleur est, de vestemens ont ilz a leurs voulloirs, de viandes est chacun servy a l'appetit de son cuer, richesses ont ilz a plenté, plaisances a devis, froit n'y fait nul, ne aussy point de chault, finablement les delis mondains y sont telz que cuer porroit pensser ne langue dire qui ne sont devées a nulles personnes de leans. Et quant le chevalier eust bien penssé a ces grans delis mondains qui trestant estoient desplaisans a Jhesucrist nostre Sauveur qui l'avoit de honneur tant bien heuré dont ainssy comme par avant ung jour ne lui sembloit mie une heure, luy (f:o 102 r:o) sembloit que une heure fust X jours. Et quant vint que la fin de ses XXX jours fust venue pour prendre congié, car il ne veoit chose qui ne lui fust desplaisante, sy s'en conseilla a son escuier qui avoit a son endroit sa part es plaisirs comme lui meismes, lesquelz lui estoient moult durs a laissier. Et toutesfois l'amour qu'il portoit a son maistre qui le avoit noulry vault que lui tenist compaignie en esperance de retourner quant averoit conduit le chevallier en son hostel.

Mais quant le terme de CCC XXX jours fut venu, le chevalier vint prendre congié de la royne, du demourer fut moult prié et requis, mais pour neant estoit, car le retour estoit la lui sy desirant que ne se porroit. Toutesfoiz pour partir plus courtoisement dist de retourner briefment. Sy prist (f:o 102 v:o) congiét de la royne et de sa compaignie et aussy des aultres gens qui estoient leans, faisans trestous moult grant dueil et au saillir en la chambre ou il fut despouillié et revestu la fut il pareillement despouillié et revestu de ses premiers habis qui lui furent bien gardéz, et ne emporta oncques sur luy chose de leans que une vergette d'or, sy tres subtille que a paines estoit oeul qui la peust appercevoir. Et ceste verge d'or lui donna sa compaignie par le commandement

de la royne et luy dist la vertu que ceste verge avoit, mais oncques ne fut cellui qui le peust savoir, dont au prendre congiét dist qu'il fust convoyé jusques aux portes de mettail, que comme chascun de eulx est certain ne sont perilleuses que pour ceulx quy leans ont passé le terme de CCC XXX jours, et aussy les aultres dangiers de la vaynne du vent (f:o 103 r:o), du pont et des dragons ne sont que enchantemens pour destruire ceulx qui ont ledit terme passé. Alors prindrent congié de ceulx qui les avoient convoyéz, mais tant furent grans les plains et les pleurs que leurs dames faisoient que a bien peu que l'escuier ne demoura. Sy promist de retourner en brief temps. Lors se partirent chascun ung cierche ardant que on leur avoit baillié en leurs mains, et allerent tant sans prendre garde a nulle chose qu'ilz veirent le jour, et incontinent les cierges furent estains, ne jamais plus ne les puelt on alumer.

Et de toutes le adventures qu'ilz avoient veuz a aller ne virent ne oyrent une seulle chose au retourner. Et quant adventure les eust mis hors de la cave par la maniere qu'il est dit, descendirent jus du mont et allerent le plus tost qu'ilz (f:o 103 v:o) poeurent a Romme, le chevallier qui estoit dollant de tout son cuer de l'offence qu'il avoit par tant de temps faicte a nostre Seigneur ne penssa jamais par sa vraye repentance de venir a confession.

Et quant il fust a Romme sans plus actendre se frappa en l'esglise de saint Pierre, lors [se] getta aux piez d'um penancier auquel il dist la somme de ses tres abhominablez pechiéz dont estoit en Dieu offendant, mais quant le penancier entend qu'il a esté es subjections de l'anemy et par tant de temps sy lui rompist la parolle sans en voulloir plus escoulter. Car en lui n'estoit mie de l'adressier en la voye de pardon, sy l'envoya au Pappe comme cellui qui Vicaire de Dieu estoit, mais ainchoiz l'ennorta de estre

vrai repentans comme sy estoit il esperant en la misericorde de Dieu (f:o 104 v:o). Lors prinst congié de son confesseur, sy vint au Pappe Innocent de l'an mil III^c LII. Aultres disent que ce fust au Pappe Urbain dit Grimonault de l'an mil III^c LXII. Et disent encores que ce fust le Pappe Urbain de Limozin de l'an mil III^c LXXVII. Cestui excommenia tous ceulx qui alloyent et venoient et qui avoient esté la et au lac de la Sibille, se ilz ne retournoient a vraye repentance et apostolique absolucion. Lequel fist taillier la chaussié de la dicte illette qui est dedens le lac pour nigromans qui tant y alloient et fist rompre le pas de la couronne du mont de la Sibille adfin que nul n'y peust monter et combler l'entrée. Mais ja pour ce qui que l'ait fait n'est mie que l'en ne y monte combien que soit a grant peril. Lequel fut le derrain Pappe des parties de France de deça les mons, auquel es parties d'Ytalie (f:o 104 v:o) et des Allemaignes succeda pour Pappe Mess^re Bartholomé, archevesque de Bar en Puillé, esleu le jour de Pasques l'an mil CCC LXXVIII, qui par la fureur du peuple de Romme que en armes entra dedens le conclave des cardinaulx disans que tous estoient mors se ilz ne faisoient Pappe quy fust Rommain ou au moins Ytalien. Et ainssy force leur fut de faire pour eschiever ce grant peril. Et lors eslurent cellui archevesque de Bar, auquel firent jurer et promectre que toutes foiz et quantes fois que le college des cardinaux ou la plusgrant partie le requerroit ou qu'ilz fussent, il y viendroit et feroit a l'ordonnance dudit college de sa confirmacion ou renonciacion, lequel oncques puis ne vault obeir son serment et promesse et fist des cardinaulx tous nouveaux a sa voullenté, dont par ledit (f:o 105 r:o) college et la plusgrant partie des cardinaulz eslurent en la cité de Allaigne en la province dite Champaigne de Romme et creerent Pappe Clement, cardinal et filz au dus de Geneufve, qui puis vint tenir son siege et finist ses jours en Avignon, abey de France, des Espaignes et

de pluiseurs aultres provinces. Donc pour revenir a mon propos, audit Pappe Innocent auquel fut fait assavoir que la estoit ung chevalier qui se disoit le plus dampné de tous les aultres se par la sainte grace et puissance de Dieu n'estoit, lui suppliant de incontinent voulloir oir la confesse de ses abominables pechiéz. Et quant le Pappe oist ces parolles sy piteuses fut moult esmerveilliéz, sy fist venir le chevalier a lui, lors lui demanda qui il estoit et qu'il queroit. Pere saint, dist le chevalier, dont je suis ne qui je suis saverez vous par temps assez, mais (f:o 105 v:o) je viens a vous, Vicaire de Dieu, pour vous requerir pardon et mercy des offences que j'ay tant faictes a mon Sauveur. Lors lui compta par vraye confesse la somme de ses pechiéz dont il estoit souvenans depuis l'eure de sa nativité jusques au jour qu'il saillist de la cave et du service de l'anemy, duquel en portoit une verge d'or que lors il lui donna.

Et quant il eust bien compté tout au long les manieres comment il avoit esté desobeissant a son Createur pour les grans deliz et mondaines plaisances qu'il avoit tant eues par l'espace de III^{c} XXX jours, ainssy que dit est, le Pappe fut lors tres courouchiéz et dolent, mais tant y avoit qu'il estoit tres joyeulx de l'autre part quant le veoit sy tres repentant, mais neantmains ne lui vault oncques a celle foiz pardonner ne absoldre, ains tres aigrement le chassa comme (f:o 106 r:o) homme perdu de sa presence et non mie pour chose que il n'eust bien pooir et voulloir de le pardonner. Mais pour donner a tous congnoistre le grandisme pechiét ou cestui cy avoit par tant de temps demouré estant es vaynnes plaisances de celle royne Sibille, ad ce que tous aultres y prenissent exemple pour eulx chastoier affin de ad ce venir pour espoir de recouvrer pardon. Sy s'en partit le chevalier par la maniere que vous avez oy sy tres desconfforté qu'il n'est cuer qui n'en eust pitié a le voir et oir, et en ses tres piteux plains il

maudissoit sa tres douloureuse vie. Alors vint ung cardinal a qui il prist sy grant pitié qu'il le fist a lui venir et le plus doulcement qu'il peust fist tant qu'il le mist hors de desespoir et le resconforta de lui faire son pardon duquel le Pappe fut par pluiseurs fois requis (f:o 106 v:o), mais il faingnoit adfin que chascun y prenist exemple pour l'espoir de sa mercy.

Le chevallier qui estoit sy repentans qu'il n'estoit chose qu'il n'eust faicte pour avoir pardon, alloit et venoit souvent aux cardinaulx, aux prelas et a moult de aultres gens pour sa mercy avoir. Mais l'anemy qui estoit soubtil et qui jour et nuit ne cesse de pensser a decepvoir les creatures et amis de Dieu, sy mist au cuer de l'escuier une telle voulenté de retourner qu'il n'estoit une seule heure de desirer et regrester les grans biens qu'il avoit laissiez, dont jour et nuit ne cessoit, et tant lui ramenteust que au chevalier envoya le grant delay de son pardon, mais neantmains encores eust il assez souffert sy non que son escuier par la temptacion de l'anemi une foiz l'avoit converty et l'autre (f:o 107 r:o) fois estoit a recommencier, sy se apenssa de une tresgrant malice. Lors vint au chevalier tout acourant par grant faintise ainssy que se on les vaulsist prendre disant: Ha, sire, pour Dieu eschappez prestement noz vies, j'ay presentement trouvé pluiseurs de voz amis tel et tel qui vous quierent pour vous certiffier que le Pappe a fait le proces et nous fait querir pour nous prendre et faire morir, Sire, cuidiez vous que ce soit bourde. Ne appercevez vous bien que se le Pappe eust voullenté ou povoir de nous pardonner que il ne l'eust ja fait a tant de prieres et requestes qui ont esté faictes pour vous, mais il ne a voullenté ne povoir fors de nous faire morir. Or creez voz amis ou aultrement je me vueil saulver et Adieu vous diz.

Quant le chevallier entend (f:o 107 v:o) ceste nouvelle, comme homme desesperé incontinent se part et le plus droit qu'il peult

faire le chemin de la cave s'en va. Mais quant vint de la a aucum peu de temps, le Pappe, qui avoit au cuer le chevalier, demanda de lui dont n'y eust cellui qui en sceust nouvelle. Lors se penssa et doubta moult qu'il ne fust partis, car se party estoit ce estoit par desesperacion dont il se sentoit moult couppables, et le fist querir par toute la cité et encores a tant ne s'actendist mie, mais manda es parties dont il estoit et encores vers les chemins de la cave pour le faire revenir seurement a luy, mais ad ce furent ung peu trop longuement car le chevalier estoit ja dedens la cave entré ainssy come les messaigiers sceurent par les pastours qui sur le mont gardoient les avoirs, a qui le chevalier avoit parlé en disant: Mes amis, se nulles (f:o 108 r:o) nouvelles oyez de gens qui quierent ung chevalier qui la fut tres repentans de ses pechiéz, a qui le Pappe ne vault pardonner pour ce qu'il avoit esté dedens ceste cave de la royne Sibille, dictes leur que je suis cellui que puis que n'ay peu avoir la vie de l'ame que ne vueil perdre celle du corps, et qui me vouldra nulle chose en la compaignie de ladicte royne me trouvera. Et a ces parolles leur donna unes lettres qui furent bailliéz au cappitaine de la ville adressans en general parler: A tous ceulx qui vouldront savoir nouvelles du chevalier a qui le Pappe n'a voullu pardonner, en ce paradiz de la royne Sibille me trouvera. Lors en tresaigrement plourant les commanda a Dieu et se va mestre en la cave, dont oncques puis que l'en sceust ne fust nouvelles de eulx. Lors je demanday a veoir la lettre et qui l'avoit seullement pour savoir leurs (f:o 108 v:o) noms, et ilz me respondirent que les messaiges l'emporterent au Pappe qui comme ce dist le Pappe le fist ardoir.

Sy ne tarda gaires que les messagiers du Pappe qui le chevalier queroient furent arrivéz, ausquelz ilz dirent comment il estoit entréz et lui donnerent les lectres dont furent moult dollans, car ilz sceurent certainement que c'estoient ceulx que ilz

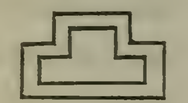
queroient aux ensseignes que le chevalier leur avoit dit, dont le Pappe seroit tres desplaisant. Lors retournerent devers le Pappe qui de ce fut sy tres dollant et tant que a paynnes le porroit il plus, car il en sentoit sa conscience tresgrandement agrevée, mais trop tart fut le repentir. Le Pappe manda incontinent de rompre l'entrée de la cave et le pas de l'islette, comme j'ay dit, et empeschier tellement que jamaiz homme n'y peust retourner, et deffendre par grans esdiz que nul jamaiz plus n'y entrast. Toutesfoiz dont il soit (f:o 109 r:o) venu ne qui que l'ait fait est l'entrée ouverte ainssy que j'ay dit et tant y a que l'entrée de la cave et dedens la premiere chambre ou est le pertruis qui donne la clarté et le jour, ilz y sont pluiseurs gens en escript qui a tresmalle paynne se puelt lirre mais entre ceulx j'ay trouvé le nom de ung Allemant qui est en telle maniere escript dedens la roche comme cy dessoubz est, et aussy le nom d'un aultre qui me semble des parties de France ou de Angleterre selon le langaige de son nom qui se appelle Thomin de Pons ou de Pous, ne scay se la lectre des deux jambes est N. ou V. Et pluiseurs aultres qui de la moitteur de la roche sont couvers, et semblablement j'ay escript mon mot et ma devise, mais a tres grant payne, tant est le rochier dur. Sy porront dire les auttres que je Anthoine de la Sale ay esté dedens ce que a Dieu ne plaise ne vouldroie avoir fait (f:o 109 v:o).



Le nom du chevalier

Her Hans Wanbanbourg.

Borg intravit.



Mais il ne dist mie qu'il en saillist, dont se ainssy est je croy que ce soit le chevalier dessusdit.

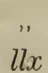


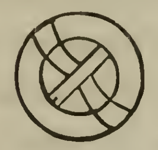
Le nom de l'escuier

Thomin de Pons ou de Pous



et cestui ne dit mie qu'il entrast ne saillist. Sy ne scet nul se ce fust l'escuier dessusdit ou aultre.





il convient

de la sale

De moy je requier a chascum (f:o 110 r:o) que nul ne dye que je aye esté plus avant que ce que j'ay dit.

Encores me ont compté les gens du pais qu'il n'avoit mie XL ans que il y fust ung auttre chevalier en estat de grant seigneur que l'en nommoit les ungs disoient le seigneur de Pacs et les aultres le Seigneur de Pacques, qui fut jusques a la chambre quarrée que j'ay dit. Et pour ce que il n'y fait pas grant clarté fist il porter des torses qu'il fist alumer par lectres du Pappe au cappitaine qui pour lors estoit de ce dit lieu de Montemonaco avec bon conduit. Sy quist tant qu'il trouva le nom d'um scien frere escript duquel il tint fermement qu'il fust leans, pour ce que des sa jonesse avoit oy parler et deviser des choses dessusdictes et en pluiseurs manieres. Sy estoit tres entallentéz de savoir la verité auquel le chevalier son frere de tout (f:o 110 v:o) son povoir dist que luy deffendoit.

Sy advint ung jour que [par] le grant desir que ledit escuier avoit de veoir et serchier le monde, se partit de son frere et se mist en compaignie de aultres gentilz hommes querans leurs adventures

en pluiseurs royaumes et estranges parties. Comme a tous nobles cuers pour acroistre leurs honneurs sont tenus de faire, dont allerent tant voyagant qu'ilz vindrent en la cité d'Anconne, lors ledit escuier qui tousjours avoit oy que le mont de la Sibille estoit en la marque d'Anconne, sy se vault informer et trouva que ainsy estoit, sy confforta moult sa compaignie de y voulloir aller dont n'y eust cellui qui n'en fust content, mais en devisant ces parolles une nave arriva qui portoit chevaliers a Rodes et s'en alloient oultre mer, alors leur propos changa (f:o 111 r:o) pour faire leur passaige premier. Et quant ilz furent pour debvoir monter en la nef, le josne frere au chevalier s'avisa et dist que pour certain jamais ne feroit aultre voyaige jusques ad ce que il y aroit esté, sy fust assez desconseilliéz mais pour neant estoit, lors prist congié de ses compaignons, qui depuis ne sceurent nouvelles ne que il fust devenus.

Ceste nouvelle manderent au seigneur de Pacs ou de Pacques, son frere, qui tant en fut dolant que plus ne povoit, et en ses grans dolleurs se penssa que pour certain voulloit il savoir la verité de son frere a son povoir, car il ne avoit nulz hoirs que luy, ne jamais esperoit avoir et pour ce tant l'amoit que nul frere povoit plus amer aultre. Lors se mist en point comme cellui qui ce desiroit moult a savoir, et vint par ses journées tant qu'il arriva aux hostelz des compaignons (f:o 111 v:o) a son frere, lors se enquist de leurs voyaiges et de tout leur fait certainement. Sy trouva les choses comme dit est, puis se mect en la voye du mont le plus droit et brief que faire se peult. Mais premiers dient que il fust devers le Pappe pour avoir congié tant seullement d'entrer en la cave et soy informer. Et quant il fut en la cave comme dessus est dit, il trouva le nom de son frere en escript, mais oncques il ne le peult savoir, lors commença son dueil, comme ilz me ont compté, qui estoit trespiteuse chose a oir et en telle maniere

qu'il ne fust oncques cellui a qui le cuer ne larmoiast. Mais aultre remede ne y peult nul trouver fors qu'il esgratina tant le nom de son frere qu'il ne est ores cellui qui le puist ne sache lire. Et la cause pourquoy il le fist nul ne le scet fors que l'en comprent qu'il le fist affin que nul ne le trouvast jamaiz pour ce que tous ses regrez estoient (f:o 112 r:o) en trois choses, comme en ses plains il disoit. La premiere estoit en la honte que son linaige auroit trestout le temps du monde de avoir eu homme desesperé et traictre a son Createur a qui sur fons il avoit fait hommaige de ame, de honneur et de corps. Et a ses parolles reprenoit ses plains sy grans et sy piteulz que ceulx de sa compaignie et qui le avoient conduit en estoient sy tres desplaisans que plus ne povoient. Et appres ses plains reprenoit son deuxieme regret qui estoit de la perte qu'il avoit faicte de avoir perdu son frere que il tant amoit et dont il n'en avoit plus. Sy reprenoit ses dueilz et ses angoisseux plains en telle maniere qu'il n'estoit cuer a qui il n'en prist pitie. Et a chief de piece qu'il avoit assez regreté le corps de son frere recommençoit son troiziesme regret en disant: Ha pere et mere qui portastes le corps qui a perdu son ame, Dieu ait mercy de vous. Ha freres et (f:o 112 v:o) sereurs qui estes saillis des corps qui ont porté cellui qui par son grant oultraige s'est de tous poins perdu, que devendrez vous, certes je ne sçay fors de prier cellui qui sur tous a povoir de avoir mercy de nous. Et a ces parolles le tresdouloureux chevalier cheist devant la cave tout pasmé et tellement que l'en cuidoit bien qu'il fust du tout mort, dont la dolleur fut sy grande par ses gens et ceulx quy conduit l'avoient qu'il n'y avoit plus cellui qui conseil y peust donner.

Et quant le plaisir de Jhesucrist vault qu'il fust revenus de paumoïsons a tous les remedes qui ilz lui firent, lui fust proprement advis qu'il avoit veu son frere a table mengant et assiz

entre ses deux sereurs, sy en fut sy tres adcertenéz que ainssy comme la dolleur avoit esté grande fut sa joye cent mille foiz plus. Or advisez que se cy fut vray comment la grace (f:o 113 r:o) de nostre seigneur en ung moment le vault confforter, bien sembloit que il estoit son ami car en sa pasmoison. Lors fust en sy tresgrant tallent de retourner que n'estoit cellui qui de joye peust a lui durer, dont se ainssy est, laquelle chose je ne croy, Dieu lui avoit bien monstré la tresgrande et evidente grace comme en sy tres peu d'espasse avoit mue une sy tres grant tristesse en tout plaisir.

Adont n'y eust cellui qui devottement ne se meist a genoulz en loant la vraye puissance de Dieu qui en sy peu de temps par espoir avoit resconforté le plus desconfforté de tous. Alors descendirent lyement et quant ilz furent devant le Cappetaine dudit [chastel] de Montemonaco, ledit seigneur de Pacs ou de Pacques le remercia et lui donna l'espée qu'il portoit et compta que vrayement il avoit son frere veu a table entre ses deux sereurs. Lors prend congié des bonnes gens qui (f:o 113 v:o) le avoient guidé sy leur donna de ses biens largement. Sy prist son chemin droit a Romme et de la en son pais, dont depuis les gens de par dela ne ont jamaiz sceu plus nouvelle de lui ne de son frere ne se l'avision qui vint a lui fust vraye ou non. De ceste chose fus je adcertenéz par ung de ceulx qui le guida, nommé Colle de la Mandelée, moult viel homme. Je lui demanday dont le chevalier estoit, il me dist qu'il ne savoit pas bien vrayement, car il ne fut que ce jour o luy, mais selon son advis il devoit estre des parties de Gascongne ou de Languedoc, car lui et le plus de ses gens disoient »oc» la langue que l'en parle quant on va a S:t Jacques; aultres ensseignes ne m'en dist. Et depuis le temps de cedit chevalier par le sceu des gens du pais ne avoit esté nouvelles que nul estrangier y soit monté que ceulx que j'ay dit. Ausquelz le XVIII° (f:o 114 v:o)

jour de may l'an mil IIII^c XX que je y fus que pour ce faire me fust besoing avoir congié du potestat de ladicte ville de Montemonaco. Lequel me fist conduire moult volentiers pourveu que je ne estoie mie en voullenté ne aussi en point des choses neccessaires pour aller plus avant que ce que j'ay dit. Car aultrement ne l'eust il point consenty pour ce qu'il est a chascun deffendu.

Lesquelles choses j'ay dit, diz et diray et prie a chascun de croire que ce ne sont que choses controuvées par l'ancien commun parler des simples gens. Jasoit ce que en l'an IIII^c et XXII je estoie en la cité de Romme en la compaignie et service du treshault et excellent et trespuissant prince et mon souverain seigneur le tiers Loys, Roy de Sicille, arriverent l'evesque de Saint Liz en France et Messire (f:o 114 v:o) Gauchier de Ruppes, chevalier de la France, conte de Bourgogne et aultres ambascadeurs qui avoient oy compter que j'avoye esté devers la Sibille. Comme tres mal informéz, sy m'en demanderent grandement et en especial ledit Messire Gauchier de Ruppes moult estroictement comme Monsgr et grant ami qu'il estoit et avoit esté de longtemps, jurant sa bonne foy et l'ordre de chevallier que il avoit eu ung oncle de son pere, lequel disoit y avoir esté ung grant espasse de temps, lequel ne savoit pas a dire, dont soyant soy retourné en son pais et maison trouva une tres desplaisante nouvelle par laquelle il prinst de doleur et de desplaisir tant que oncques puis ne fut veu. Dont il creoit fermement que il y fust retourné aux grans biens et plaisirs qu'il en disoit lesquelx il regrettoit moult souvent, et pour ce desiroit moult savoir nouvelles (f:o 115 v:o) de lui. Auquel Messire Gauchier je respondis et responderoie a tous ceulz qui telz choses soustendroient que il estoit mal informé et que ce n'estoit que faulce foy et creance a tous ceulx qui foy y adjousteront et se partent du chemin de la verité, et en ce je vueil vivre et finer mes jours, car nous savons par les saintes escriptures que

depuis la passion nostre Seigneur Dieu Jhesucrist toutes ydolles, toutes fantosmes et toutes dyableries perdirent incontinent leurs malvaistiéz, faulcetéz et tricheries de quoy les dyables decepvoient les gens, dont nostre Seigneur nous getta par la mort qu'il souffrist sur l'arbre de la sainte croix. Par quoy nous sommes tous sauvéz, se a nous ne tient. Dont se ceste chose eust esté vraye, elle seroit estainte et anullée comme les aultres sont.

Encores y a il une aultre chose evidente (f:o 115 v:o) qui nous monstre clerement que c'est toute faulseté, car de toutes les escriptures saintes qui sont, soient grecques ou latines, ne se treuvent que dix femmes prophetisans qui nommées furent les Sibiles, ainssy que dist Gractus — — —

Et pour ce je requier et supplie qu'il ne soit le desplaisir de nulluy, se ma vraye creance est telle que j'ay dit, car par toutes les Sibilles que pour ce vous ay dit cy dessus nommées, et par les tressains homes ne aultres escriptures ne se treuve nulle vraye mencion de ceste faulce Sibille que le dyable par son pooir a cause de nostre foible creance a mis renommée sur pour decepvoir les simples gens. Sy prie a Dieu qu'il gard chascun bon crestien de celle faulse creance et de soy mettre en ce peril. Lesquelles choses pour rire et passer temps et pour monstrer a chascun (f:o 118 r:o) le contraire, j'ay mis tout en escript, duquel mon tresredoubté Seigneur je vous mande le double, affin que quant vostre plaisir et de ma tresredoubtée dame de Calabre sera de y aller pour vous esbattre disans voz heures en attendant l'eure du disner ou du soupper, ladicte Royne et toutes ses dames a tresgrant joye vous y festoieront, et oultre ce y porrez acquerir tres grandisme pardon qui vous mecteront tous et toutes vertus en paradiz. Et cy fine le livre de la Sibille.

III.

Au commencement de son récit, Antoine nous dit que le mont de la Sibylle est aussi nommé le mont de Pilate, et il rapporte la légende qui en explique la cause. Cependant, la version de la légende très répandue et assez variée de Pilate que donne Antoine, n'est pas tout à fait conforme à la tradition générale, soit qu'elle se rattache au mont situé près de Norcia, à celui près de Lucerne, en Suisse, pays qui par sa configuration même était bien fait pour héberger la légende en question, ou à d'autres monts encore [1]. Le fond essentiel de toutes ces versions semble être celui-ci: Pilate, accablé de remords, se suicide; son corps, à cause du grand péché qu'il a commis pendant sa vie, est jeté dans un fleuve, un lac ou un marais, ou bien il est porté sur un mont ou placé dans un lieu solitaire entre deux monts. Antoine parle de la mort de Pilate comme de la chose la plus naturelle du monde, et, ce qui est encore plus curieux et montre qu'il n'avait pas parfaitement compris la légende, il ne paraît pas se douter que l'aventure arrivée au corps mort impliquât un supplice infligé à l'âme de celui qui avait fait mourir Jésus-Christ.

Les légendes de Pilate se rattachaient volontiers à des lacs et des monts qui par leur situation écartée et solitaire étaient devenus dans l'imagination populaire des endroits hantés par les esprits impurs, infectés par des vents empestés et inaccessibles à tout homme mortel, sauf aux sorciers et nécromanciens. Mais pour la même cause, d'autres légendes aussi

---

[1]) Voir sur cette légende *A. Graf*, Un monte di Pilato in Italia, dans Miti, Leggende e Superstizioni del Medio Evo, 1893, t. II, p. 141—166.

se formèrent autour de ces mèmes places. Dès l'antiquité, on connaissait la Sibylle de Cumes, célèbre par le récit de Virgile, qui a tracé une image sinistre de son antre et du lac qui la baigne [1]). Ne pourrait-on pas supposer que, par une analogie qui ne semble guère lointaine, le nom de la Sibylle a pu être appliqué à d'autres endroits, d'autres grottes, montagnes et lacs entourés dans l'imagination populaire du renom de magie? C'est, il me semble, le moyen le plus naturel d'expliquer pourquoi ce mont de Pilate près de Norcia qui nous intéresse ici, fut appelé aussi le mont de la Sibylle [2]). La meilleure preuve de l'existence d'une action analogique en ce cas, c'est le fait que d'assez bonne heure on a confondu la vraie grotte de la Sibylle de Cumes avec une autre qui se trouvait non loin de là, prés de la ville de Pozzuoli (Pouzzolles). »Il y a une tradition parmi le peuple», dit à ce propos un auteur italien, »que cette chambre aurait été la demeure de la Sibylle, ce qui est une erreur, car la vraie grotte de la Sibylle est au pied de la ville de Cumes, et nous en parlerons à sa place» [3]). Plus tard,

---

[1]) On se rappelle cette image, Aeneide, VI, 237 ss:
Spelunca alta fuit vastoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris
Quam super haud ullæ poterant impune volantes
Tendere iter pennis: talis sese halitus atris
Faucibus effundens supera ad convexa ferebat!

[2]) *Reumont*, l. c. p. 382 s. se demande en vain d'où la réputation de sorcellerie et le nom de Sibylle sont venus au mont de Norcia.

[3]) Voir *Mormile*, Descrittione del amenissimo distretto della citta di Napoli & dell'antichita della citta di Pozzuolo. Naples 1617, p. 132 ss. — Puisque ce livre n'est cité par aucun des écrivains qui parlent de la grotte de la Sibylle, je reproduis ici le passage qui nous intéresse.

»Nell'entrar del Lago Auerno nella parte che guarda l'Occidente, per vna picciola, e malageuole entrata à man sinistra, che giù ti conduce si

cette erreur a bien pu se répandre, et si même il n'y avait pas erreur, on a très facilement pu identifier la Sibylle à l'être surhumain que l'on croyait habiter un endroit funeste.

Le lac près de Norcia est mentionné pour la première fois à cause de sa mauvaise réputation dans le *Reductorium morale* de Pietro Bersuire (mort en 1362). Là, il n'est

---

discende alla Grotta, che volgarmente chiamano della Sibilla, oue si titroua (sic) vna bella, e larga strada tutta nel monte intagliata, ella è di larghezza da quattordici palmi, & altretanto alta; e lunga 530 e secondo si può comprendere passaua questa grotta più oltre verso Baia; ma hora è murata, poiche all'andare innanzi per le cattiue essalationi, molti vi lasciauano la vita. Caminando per detta strada da 450 piedi, si ritroua vn' vsciculo alto sei piedi, e tre largo, per lo quale si camina per vna via nel monte cauata di larghezza dell'vsciuolo, ma di lunghezza di piedi 80. Circa il fine di detta via alla destra entrasi in vna bella camera larga piedi 8 e lunga 14 & alta 13. Nel riscontro dell'entrata vedesi appresso la parete nel suolo intagliato vn pezzo in quadro, che solleuandosi alquanto dal piano viene à fare la forma d'vn picciolo letto. Era questa camera (per quanto hora si vede) tutta riccamente ornata, perciò che il cielo è di azurro oltra marino, e d'oro fino, e le parete di vaghe pietre di diuersi colori, & il suolo è pur di picciole pietre fatto alla musaica, opera veramente non meno ricca che artificiosa. E fama appresso de' volgari, che detta stanza fusse stata la camera della Sibilla, il che s'ingannano, poichè la vera grotta della Sibilla, (come gli scrittori affermano) stà sotto la città di Cuma, di che al suo luogo ragionaremo». — Puis p. 177, en parlant de la vraie grotte: »Dentro il distretto di Cuma è vna grotta grande la quale i Paesani chiamano la grotta di Pietro di Pace. Vogliono alcuni (della cui opinione sono anch'io) che fusse stata fatta per andare da Cuma al Lago Auerno sanza salire, e scendere quel monte; e questa grotta in molte parti della terra soffocata per causa delle piggie, e cosi non potendo l'essalationi salir in alto per rispetto che trouano l'vscite soffocate riempiono dette cauerne, e si corrompeno in modo c' chi v'entra, và à manifesto periglio della vita, il che è auuenuto à molti huomini pazzi, che per voler tentare s'era vero la cosa, vi sono rimaste morti dalla corruttione dell'aria, & gli ignoranti, che vanno cercando altro pane che di grano (come il procrbio dir suole) credano che in dette cauerne vi siano grandissimi tesori nascosti, e con pertinacia v'entrano, onde spesso vi rimangono morti, o diuengono preda del Demonio, che con tali lusinghe inganna chi à lui crede».

question encore ni de la Sibylle, ni de Pilate. Bersuire dit avoir entendu comme une chose certaine et bien prouvée que près de la ville, il y a entre les monts un lac consacré aux démons et habité par eux. Quiconque approche est perdu. On a entouré le lac de murs pour que les nécromanciens ne puissent y pénétrer et consacrer leurs livres aux diables. Mais la chose la plus terrible, c'est que la ville est forcée de livrer chaque année aux démons un homme vivant, car autrement elle serait détruite par la tempête [1]. On voit facilement qu'ici déjà la légende telle que l'imagination populaire a dû la produire d'abord, se trouve agrémentée de diverses additions. Elles sont, du reste, conformes à ce qu'on raconte d'autres places semblables, p. ex. du mont Cannaro en Catalogne [2]. — Quelques lignes du poème de *Dittamondo*, par Fazio degli Uberti, rappellent aussi en partie cette histoire de Bersuire; mais il n'est pas sûr que ses lignes, où il est expressement parlé du mont de Pilate [3], se

---

[1] Exemplum terrible esse circa Nursiam Italiæ civitatem audivi pro vero et pro centies experto narrari a quodam prælato summe inter alios fide digno. Dicebat enim inter montes isti civitati proximos esse lacum ab antiquis dæmonibus consecratum et ab ipsis sensibiliter inhabitatum, ad quem nullus hodie præter necromanticos potest accedere, quin a dæmonibus rapiatur. Igitur circa terminus lacus facti sunt muri qui a custodibus servantur, ne necromantici pro libris suis consecrandis dæmonibus illuc accedere permittantur. Est ergo istud ibi summe terribile, quia civitas illa omni anno unum hominem vivum pro tributo infra ambitum murorum iuxta lacum ad dæmones mittit qui statim visibiliter illum hominem lacerant et consumunt quod (ut ajunt) nisi civitas faceret, patria tempestatibus deperiret. Civitas ergo annuatim aliquem sceleratum eligit, et pro tributo illuc dæmonibus mittit. Istud autem quia alicubi non legi, nullatenus crederem, nisi a tanto episcopo firmiter asseri audivissem.

[2] *Graf*, l. c. p. 150.

[3] La fama qui non vo' rimanga nuda
Del monte di Pilato, ov'è un lago

rapportent au mont près de Norcia, malgré ce qu'en dit le commantateur — pas toujours véridique du reste — de Fazio, Guiglielmo Cappello [1]).

Vers la fin du quatorzième siècle, dans un livre célèbre et extrêmement répandu, la légende du mont de Norcia nous revient avec beaucoup de développements et embellie de toutes les fleurs fantastiques et fabuleuses qu'a connues l'imagination de l'extrême moyen-âge. Je veux parler de *Guerino il Meschino*, roman d'aventures écrit par le même Andrea dei Magnabotti qui est l'auteur des Reali di Francia, et contenant dans son cinquième livre un récit très étendu de la visite du héros — qui parcourt le monde à la recherche de son père — dans le mont de la Sibylle ou de la fée Alcina [2]). Cette version de notre légende est la première où le nom de la Sibylle se rattache au mont de la marche d'Ancone; elle nous offre en outre le plus grand intérêt au point de vue des détails. et pour ces raisons elle mérite d'être racontée un peu plus longuement [3]).

Après avoir d'abord cherché la Sibylle en Calabre, Guerino s'en va la trouver dans les Apennins, où on lui avait dit qu'elle

---

Che si guarda la state a muda a muda.
Perchè, quale s'intende in Simon Mago
Per sagrar il suo libro là su monta,
Onde tempesta poi con grande smago,
Secondo che per quei di là si conta.

[1]) »El monte di Pilato se dice ch'è supra Norcia, e li è un luogo di diavoli, al qual vanno quei che si vogliono intendere de arte magica». — Voir sur Cappello p. ex. *Zambrini*, Le opere volgari, 1878, col. 1030.

[2]) Voir *Gaspary*, Geschichte der Italienischen Litteratur, t. II. p. 265 ss. et les notes bibliographiques correspondantes.

[3]) Je n'ai eu à ma disposition qu'une édition populaire de Milan (sans date), où pourtant M. Pio Rajna a bien voulu introduire quelques corrections. Je dois en outre à l'obligeance du maître des indications bibliographiques qui m'ont été extrêmement utiles.

séjournait. Arrivé à Norcia, il demande des renseignements à l'aubergiste; celui-ci répond que la Sibylle habite en effet la montagne voisine, mais qu'il ne faudrait pas y aller, car la terre est déserte à six lieues autour de l'entrée du mont; là il y a des ermites dans un ermitage et des oiseaux de proie, et de ceux qui ont essayé d'y pénétrer, il n'en est revenu qu'un sur cent. Cependant Guerino persiste dans son intention; en vain quelques étrangers qu'il trouve sur la place du marché et auxquels il s'adresse pour des informations, lui disent-ils que de trois hommes qui y étaient allés, un y était resté pour toujours et que selon un écrit, un certain messire Lionel de France avait tâché d'y pénétrer, mais avait été forcé de retourner à cause du vent terrible qui en sortait. Le courage de Guerino ne fait cependant qu'augmenter, et finalement l'aubergiste promet de l'accompagner jusqu'à l'ermitage et de garder ses armes et son cheval pendant qu'il serait chez la Sibylle. Le matin ils se mettent en route, et après avoir traversé des lieux sauvages et des forêts sinistres, ils arrivent le soir chez les ermites. Ceux-ci, encore, tâchent d'empêcher Guerino d'aller plus loin, mais il assure que son seul désir est d'apprendre par la Sibylle où il pourrait trouver son père, et alors les ermites lui donnent leur bénédiction, en y ajoutant quelques bons conseils. A travers les horribles montagnes, par dessus des gouffres béants, Guerino poursuit son chemin, s'aidant plus de ses mains que de ses pieds, craignant toujours d'être écrasé par les rochers qui ressemblent à des monstres terribles. Enfin il arrive à une place carrée au bout de laquelle s'élève une montagne plus haute que toutes les autres, et il pénètre dans une caverne dont l'entrée, composée de quatre ouvertures, s'offre à lui.

Une chandelle allumée à la main, il s'y enfonce de plus en plus. Son pied touche un objet qui est sur la route: il

regarde et voit un horrible serpent, qui commence à lui parler et dit qu'il a été condamné à passer sa vie ici sous cette forme, à cause de ses mauvaises actions. Avançant toujours, Guerino arrive devant une porte de métal, où il y a des deux côtés une image d'un démon qui parait vivant et qui tient dans sa main une table portant cette inscription: qui entre par cette porte et ne revient pas au bout d'un an, mourra seulement au dernier jugement, et alors il sera condamné. Guerino frappe trois fois à la porte, et trois demoiselles lui ouvrent en le saluant et en disant qu'elles ont eu connaissance de son arrivée. Elles sont si belles que langue humaine ne saurait le dire: mais plus belle que toutes est cependant la fée qui vient maintenant au-devant de lui, entourée de cinquante demoiselles: sa gentillesse dépasse toute mesure, elle est de si suave couleur et son corps si bien formé que, s'il ne s'etait pas rappelé les conseils des ermites, Guerino aurait été perdu. La fée lui montre une chambre de son palais, pleine de trésors de toutes sortes, elle lui offre à manger et le mène dans un merveilleux jardin, pareil à un paradis, et où il y a tous les fruits qu'une langue humaine peut énumérer; seulement, il y en a qui ne sont pas de la saison, et c'est par là que Guerino peut voir que tous ces fruits sont faux. — La Sibylle, éprise d'amour, déploie tous ses artifices pour enflammer Guerino, mais il se souvient constamment des ermites et en prononçant le nom du Sauveur échappe heureusement à ses tentations. Survient le samedi, et tous les êtres de la grotte changent d'aspect; il y a surtout un homme qui devant les yeux de Guerino se transforme en un terrible dragon. La Sibylle explique à Guerino les causes de toutes ces transmutations, en lui faisant de longs discours sur les péchés mortels, sur la nature de l'homme et celle des astres et leur connexion entre elles, mais en vain Guerino tâche de

la contraindre à lui donner quelques informations sur son père. Ainsi se passe toute une année, sans que la Sibylle lui dise autre chose que des moqueries; elle satisferait bien sa curiosité si lui, à son tour, voulait céder a ses désirs, mais il invoque la puissance du ciel pour pouvoir résister, et il le fait avec succès. Quand enfin le jour approche où il doit partir pour ne pas voir à jamais se fermer la porte de la grotte derrière lui, elle lui rend ses effets, son sac de pains et ses chandelles (probablement aussi ses habits, car il a été dit auparavant qu'elle lui avait fait mettre un vêtement superbe), et elle le fait accompagner jusqu'à la porte par une de ses demoiselles. A la sortie il revoit Macco, celui qui était transformé en serpent, et lui parle. Après avoir passé par la sombre caverne, où l'une de ses chandelles s'était éteinte, il arrive enfin à l'ouverture — cette promenade a pris douze heures — d'où il se rend chez les ermites d'abord et à Norcia ensuite. De là, il va à Rome, où le Pape demande des nouvelles de sa visite dans la grotte de la Sibylle et se montre satisfait, dès que Guerino déclare que son intention avait été seulement de faire des investigations concernant son père.

Puisque ce récit est chronologiquement le plus voisin de celui d'Antoine de La Sale, arrêtons-nous un peu à le regarder de près.

D'abord il faut remarquer ceci: le roman de Guerino a transformé la Sibylle en une Vénus, assez vulgaire du reste, tout en lui conservant la faculté de prophétiser et de révéler des choses occultes. Il représente ainsi dans le développement de la légende une étape intermédiaire entre des versions antérieures et le récit d'Antoine, où il n'est plus question d'autre chose que des qualités séductrices de la Sibylle. Il s'agirait seulement de savoir si la version de Guerino doit tous ses

embellissements au romancier où bien si celui-ci s'est inspiré d'une version populaire qui déjà avait fait entrer dans la légende primitive des éléments erotico-romantiques. Faute de preuves et ne connaissant pas la manière de procéder d'Andrea, je n'ose qu'émettre une supposition: c'est bien de lui que dérivent toutes ces additions fantastiques, mais il se peut que lui déjà ait été influencé en quelque mesure par la tradition qui s'était formée au moyen-âge autour de la déesse d'Amour et qui, quoique surtout répandue en Allemagne, n'était certainement pas inconnue en Italie, comme nous le verrons tout à l'heure [1]. L'extrême popularité du roman d'Andrea dei Magnabotti a contribué ensuite à propager cette tradition et à l'appliquer aussi au mont près de Norcia. Il est même très possible qu'Antoine de La Sale ait eu connaissance, directement ou indirectement, du Guerino. C'est au moins le moyen le plus simple d'expliquer la grande ressemblance de détails qu'il y a entre sa version et celle d'Andrea; s'il n'était pas permis d'y

---

[1]) Il ne me semble pas du tout impossible qu'Andrea, qui très-probablement a connu la littérature française du moyen-âge, (v. *Gaspary*, l. c. p. 264), ait pu s'inspirer aussi de poèmes français qui traitaient du dieu ou de la déesse d'Amour et où il y avait une description de leurs domiciles. Dans le Fableau du Dieu d'Amours p. ex. (p. p. *Jubinal*, Paris 1834), le jardin qu'il habite est décrit d'une manière qui en quelques détails rappelle la description de Guerino. Il y a là une grande réunion de jolies filles qui viennent saluer le visiteur; une jeune fille le prend par la main et lui fait voir les appartements; un sphinx garde l'entrée; un dragon joue un rôle dans la récit. Des descriptions analogues se trouvent dans le poème De Venus la déese d'Amour (p. p. *Förster*, Bonn 1880, cmp. surtout str. 221—231 et 120—122).

Remarquez aussi qu'Andrea parle d'un livre traitant d'un certain Lionel de France, et qu'à deux endroits Antoine dit avoir entenduparler du mont de la Sibylle autre part qu'en Italie. Ceci prouve peut-être que la légende n'etait pas inconnue en France.

recourir, il faudrait supposer que tous les deux se fussent servis d'une même version orale comme source. — Parmi les passages où le récit du conteur français se rencontre avec celui du romancier italien, je cite les suivants. Chez l'un et l'autre le voyageur entend parler d'abord des étrangers qui avaient pénétré dans la grotte et dont une partie y étaient restés pour toujours: on se munit de chandelles et de vivres pour quelques jours: dans la grotte il y a une grande rivière; à l'entrée on rencontre deux dragons, placés des deux côtés de la porte et faits artificiellement, mais si bien qu'ils semblent vivants; la porte est de métal, et en entrant, le voyageur reçoit la bienvenue des habitants de la grotte, qui le dépouillent des choses qu'il porte sur lui et le font passer par une seconde porte; dans la nuit du samedi tous se changent en serpents et autres vilains animaux et restent dans cet état jusqu'à la minuit suivante; le voyageur est exposé aux tentations de belles femmes; il cherche à fuir toutes les délices en se rappelant qu'elles sont peu conformes à la loi de Jésus-Christ, et il se sauve juste à temps pour ne pas être condamné à passer toute sa vie dans la grotte; à la sortie sa bougie s'éteint; il se rend à Rome, où il voit le pape.

Dans aucun de ces récits, le nom de Vénus n'est expressément prononcée. Cependant, la tradition ne tarda pas à l'appliquer à notre mont. Peu de temps après le séjour d'Antoine de La Sale en Italie, le savant Aeneas Sylvius, le futur pape Pie II, écrivit à son frère une lettre où il nomme les montagnes en Italie vouées au culte de la déesse d'amour. On lui avait demandé des renseignements sur la chose pour un grand seigneur astrologue qui s'intéressait à la magie; il se rappelle d'bord seulement qu'il y a un Port de Vénus sur la côte ligurienne, non loin de Carrara, et le mont Eryx en Sicile,

connu depuis les temps anciens), où cependant l'on n'apprend pas la magie. Ensuite il se souvient pourtant »que dans l'Ombrie, dans le vieux duché de Spoleto, près de la ville de Norcia, il y a une contrée où sous des rochers énormes se trouve une caverne, à travers laquelle coule une rivière. A ce qu'on m'a raconté, cet endroit est fréquenté par des sorcières, des démons et des apparitions nocturnes; et celui qui a le courage, peut y voir des esprits, leur parler et apprendre les arts magiques. Je ne l'ai pas vu», ajoute le saint homme, »ni ne me soucie de le voir, car il vaut mieux ne pas apprendre ce qui ne s'apprend que par péché» [1]).

Nous voyons que Vénus n'est ici qu'un nom; il s'agit toujours seulement de la prophétesse. Mais l'attribution de ce nom à elle prouve en tout cas que les deux légendes s'étaient confondues. Dans la plupart des récits postérieurs il n'est pas non plus question des qualités séductrices de la maîtresse du mont: sa plus grande réputation semble avoir été toujours celle de l'art magique. Cependant il y a au moins une version qui nous montre la montagne de Norcia comme un endroit où le culte de la déesse d'amour fleurissait à peu près avec la même intensité que dans le mont d'Eryx et autre part aux temps païens. Mais passons en revue tous ces récits dans l'ordre chronologique.

Luigi Pulci, grand amateur des arts magiques, était allé visiter la grotte de la Sibylle de Norcia, et il y a tout lieu de

---

[1]) Livre I ep. 46 des lettres d'Aeneas Sylvius. N'ayant pas recours à l'original, je cite d'après *Burckhardt*, Die Cultur der Renaissance in Italien 1885, II, p. 276. — *Reumont*, l. c. 385, semble entrevoir dans le récit d'Aeneas quelque influence des légendes allemandes; mais je ne crois certainement pas qu'on ait besoin de chercher à l'étranger les sources d'une croyance populaire qui tout aussi bien avait pu naître en Italie.

croire qu'il ne le fit pas par simple curiosité [1]). Dans son grand poème épique il parle de sa visite comme ayant laissé des traces ineffaçables dans sa mémoire [2]). — Mais dans une de ses lettres, au contraire, il traite le souvenir de la Sibylle d'un ton moqueur et même grossier [3]).

Un prédicateur du XVe siècle, le frère Bernardino Bonaviglia à Foligno, semble avoir récité notre légende du haut de la chaire, car elle se trouve dans un de ses sermons, conservés dans un manuscrit de la bibliothèque communale de cette ville; elle a été publiée pour la première fois par M. Graf [4]).

---

[1]) Voir, pour le voyage de Pulci, le »Studio biografico» de *G. Volpi* dans le Giornale Storico della Letteratura Italiana, t. XXII, p. 14 et 31.

[2]) Il Morgante maggiore. XXIV, 112 et 113:

» . . . io sono stato al monte di Sibilla
Che mi pareva alcun tempo un bel gioco
Ancor resta nel cuor qualche scintilla
Di riveder le tanto incantate acque,
Dove già l'Ascolan Cecco mi piacque,
E Moco e Scaibo e Marmores allora
E l'osso biforcato che si chiuse
Cercavo come fa chi s'innamora:
Quest'era il mio Parnaso e le mie Muse».

[3]) V. *Burckhardt*, l. c., II, p. 277.

[4]) l. c. p. 163. Je le reproduis ici: »Dicitur autem quod iuxta Nursiam est quidam mons in quo est lacus qui dicitur Pilati, quia opinio est quasi multorum, illuc corpus eius fuisse a dyabolis per tauros in vehiculo deportatum. Ad hunc locum veniunt homines diabolici de propinquis et remotis partibus, et faciunt ibi aras cum tribus circulis, et ponentes se cum oblatione in tertio circulo, vocant demonem nomine quem volunt, legendo librum consecrandum a dyabulo. Qui veniens cum magno strepitu et clamore dicit: Cur me queris? Respondet: Volo hunc librum consecrare, idest volo ut tenearis facere omnia que in ipso scripta sunt quotics te invocavero, et pro labore tuo dabo animam meam. Et sic firmato pacto accipit librum dyabolus, et designat in eo quosdam characteres, et deinceps legendo librum

Ce qui nous intéresse dans la version de Bernardin, — qui ne parle que des nécromanciens et de leurs visites chez les diables, et ne nomme ni la Sibylle ni Vénus — c'est que chez lui, comme chez Antoine, le lac porte le nom de Pilate et qu'il reproduit sur la manière dont fut transporté le corps de Pilate auprès du lac, le même détail que le conteur français: comme lui, il l'y fait traîner par des bœufs. Et il faut encore noter que Bernardin, comme Antoine et l'auteur de Guerino, parle des étrangers venus de pays lointains pour visiter la grotte.

Un parallèle, encore plus curieux, avec le récit d'Antoine de La Sale nous est offert par la description d'un autre voyageur étranger. En 1497, Arnold de Harff, patricien de Cologne, en route de Rome à Venise, fit, comme Antoine, une visite à Norcia pour voir la célèbre grotte de la Sibylle [1]). Dans le récit qu'il a écrit de son voyage et qui n'a été publié que trois siècles et demi après sa mort, il parle de cette visite;

dyabolus promptus est ad omnia mala faciendum. Ecce qualiter captivantur illi miseri et dampnati homines. Semel accidit quod quidam, dum vellet modo predicto consecrare librum, stans in circulo ibi ordinato, vocavit quendam demonem, cui datum responsum ibi non adesse, sed ivisse ad civitatem Asculi, ut multos perire faciat gladio de exulibus simul et civibus qui tenent statum, hoc peracto revertitur statim et faciet quod postulas. Admiratus ille de tali responso, accepit iter versus Asculum, ut cognoscat tante rei veritatem, et pervenit ad locum fratrum minorum, ubi tunc manebat sanctissimus frater Savinus de Campello, quo cum pervenisset, exposuit per ordinem omnia gesta, et invenit quod nocte precedenti de exulibus XXX fuerunt suspensi in platea, et de interfectis gladio ex utraque parte strages magna fuit in civitate. Hoc quidem comperto, statuit firmiter superdictus vir . . . dimittere artem magicam et incantationum, considerans magnam esse artem in dyabulo ad animas capiendas atque perdendas. Hoc retulit supradictus sanctus vir frater Savinus cuidam fratri nostro officio predicatori».

[1]) Die Pilgerfahrt des Ritters *Arnold von Harff*, hg. v. Dr *E. von Groote*, Köln, 1860 p. 37 s.; cf. *Reumont*, l. c., p. 390 suivv.

malheureusement il n'avait rien vu dans la grotte, sauf des rochers et l'ouverture de quelques cavernes dans lesquelles il ne pénétra cependant pas. Les racontars du peuple, qui lui furent répétés, prétendent, dit-il, que l'eau du lac qui se trouve sur la cime de la montagne s'élevait en forme de nuage chaque fois que les nécromanciens faisaient leurs tours dans la petite chapelle au bord du lac, et, se transformant en un terrible orage, ravageait toute la contrée. Finalement, les habitants du pays portèrent plainte, la chapelle fut placée plus haut et quiconque s'occuperait de sorcellerie fut menacé du gibet. Voilà tout ce que le bon Colonais sait nous raconter. Mais il est au moins véridique, et si son imagination ne lui a fait voir que des choses naturelles et prosaiques, il est le premier à l'avouer tout franchement. Il faut regretter seulement qu'il n'ait pas reproduit plus au long la légende qui l'avait décidé à aller visiter la grotte.

Dans les grands poèmes romantiques du seizième siècle, la grotte de la Sibylle nous revient sous les yeux. Elle est mentionnée dans l'Arioste[1]) et l'Arétin[2]), toujours à cause de sa réputation de magie. Et Trissino, dans son épopée *L'Italia liberata da' Goti* lui consacre tout un livre, le vingt-quatrième. Malgré toutes les déviations de la légende, le poème de Trissino en donne pourtant une version qu'il faut noter, au moins en partie.

---

[1]) Canto XXXIII, 4:
La sala ch'io dicea nell'altro canto,
Merlin col libro, o fosse al lago Averno,
O fosse sacro alle Nursine grotte,
Fece far dai demoni in una notte.

[2]) Dans l'Arétin, la Sibylle est confondue avec la fée Morgane. *Reumont*, l. c., p. 385.

»Il callido Norsete» a mis fin aux querelles qui divisèrent Norcia en deux partis politiques. Il se propose de visiter »vostra alma Sibilla», laquelle fait savoir toutes les choses humaines, et demande des renseignements sur elle. Par un homme qui a été dans la grotte il apprend — quoique pas directement — les choses suivantes: au pied d'un mont que l'on appelle le Vainqueur, parce qu'il est plus haut que tous les autres, et sur laquelle il y a un lac plein de démons, se trouve la haute et profonde caverne de la très vieille Sibylle; plusieurs y sont entrés, mais personne n'en est sorti, sauf un seul homme, et c'est par lui qu'on a pu savoir ce qu'il y a dans la grotte; d'abord, sur la rive du lac, deux nymphes sorcières habitent des maisons magnifiques dans des jardins délicieux et pleins de douces fontaines; l'une d'elles vous invitera dans sa chambre et vous offrira des mets savoureux; ensuite vous trouverez d'autres nymphes encore, qui vous festoieront avant de vous conduire à la Sibylle. Le chevalier descend dans la grotte et tout ce qu'on lui a dit se réalise: il voit les différentes nymphes, il est exposé à leurs séductions, elles se changent en démons et en anguilles, et enfin il arrive, après avoir passé par un pré où coule une rivière d'eau douce, auprès de la Sibylle, qui est plus belle et plus majestueuse que ne peut ètre chose du monde. Ici s'arrète toute correspondance avec la légende, car la Sibylle commence à révéler au chevalier l'histoire future de l'Italie, et l'auteur se perd en descriptions d'une longueur et d'une sécheresse qui surpassent presque tout ce qu'il commet en général à cet égard [1]).

---

[1]) Je crois utile de faire accompagner l'analyse succincte qui a pu trouver place dans le texte, des extraits suivants. La seule édition qui m'ait été accessible, date de 1729 (Paris, Knapen, texte revu par *Antonini*).

»In questo nostro frigido paese
Si truova un monte, c'hà nome Vittore,

Passant à la littérature en prose de ce siècle, nous trouvons d'abord la grotte de la Sibylle mentionnée dans la *Vita*

Perchè vince d'altezza ogni altro monte;
Ne la cui sponda, ch'è verso levante,
Si truova un lago, le cui livide acque
Son piene di demoni, e paion pesci,
Che van guizzando ogn'or tra quelle rive; — — —
Or sotto questo lago de i demoni,
Appresso a un luoco, che si chiama Gallo,
Si truova la spelunca alta, e profonda,
De la nostra antichissima Sibilla;
A cui sogliono andar diverse genti;
Ma non hò visto ritornarne alcuno,
Se non un nostro cittadin divoto
Nomato Benedetto, uom d'alto ingegno, — — —
Su'l lago de i demon, ch'io v'hò narrato,
Stanno due Ninfe incantatrici, c'hanno
Sù quelle ripe delicati alberghi,
Con bei giardini, e limpide fontane;
La prima è d'anni giovane, e di faccia
Molto lasciva, & hà nome Margena;
Questa con sguardi allegri, e con accorte
Maniere, e con dolcissime parole,
V'inviterà d'entrar ne le sue stanze;
Ma se voi v'entrerete, al primo tratto
Farà sedervi, e poneravvi a mensa,
Sopra una tavoletta di cipresso,
Polita, e vaga, e dentro a un piatto d'oro
Vi farà manducare una salata
Di tenere erbe, e di radici dolci;
Ma ne la fine poi daravvi frutti
In un piatto de terra, tant'amari,
Che vi farà parer quegli altri cibi
Da voi gustati, esser veleno acerbo;
E se vorrete andar con la sua scorta,
C'hà nome Estesia, a la Sibilla antica,
Harete gran fatica a ritrovarla;
E se la troverete, non sperate
Più di tornare a riveder la luce,
Ma resterete in quelle ampie caverne
Sepolto vivo, e senza gloria alcuna.

de Benvenuto Cellini: il a eu l'intention de la visiter en compagnie d'un nécromancien qui la connaissait [1]. Ensuite il

Ben vi consiglio come voi giungete
Dov'è quella Margena, di offerirle
Un pane, e un gotto d'acqua, e trè castagne,
Ch'io vi prepareró da portar vosco:
Ne la guardate in viso quando fate
A lei si fatta offerta, ma tenete
Le luci vostre volte verso il cielo,
E partitevi poi senz' altro dirle;
Et andate a man destra per la riva
Di quel profonda, e paventoso lago,
Non rivolgendo in dietro mai la vista,
Per cosa, che v'appaia in quel viaggio;
Che non potreste più passare avanti.
Ma quando voi sarete a l'altro capo,
Opposto al bell' albergo di Margena,
Quivi ritroverete una donzella
Nominata Pedia, di gran bellezza
Senza lascivia alcuna; e senza liscio,
Ma veneranda, e di ottimi costumi; — — —
Quando la bella donna (la Sibilla) gli occhi volse,
E vide, ch'i era giunto avanti lei,
Mi risguardò con si benigno aspetto,
E pien di maestà tanta miranda,
Ch'io me le ingenocchiai davanti i piedi,
E dissi a lei con tremebonda voce.
Donna, se siete Donna, ch'io non credo,
Che questa forma sia cosa mortale,
Anzi la stimo angelica, e divina,
Non vi sia grave di piegar le orrechie
Purgate, e dotte a questi nostri prieghi. — — —

[1]) Livre I, chap. LXV. La montagne de Norcia y est mentionnée comme la plus propice pour la nécromancie. — *Goethe*, dans les notes qui accompagnent sa traduction de la vie de Cellini, parle des monts sibyllins et de leur ancienne réputation, et il ajoute: »Un roman italien et un ancien ouvrage français racontent les merveilleuses aventures auxquelles ont été exposés dans ces contrées des voyageurs curieux«. Ainsi, il semble avoir eu connaissance, ou du moins avoir entendu parler, du livre d'Antoine de La

en est parlé plus longuement dans un ouvrage moins connu, mais cependant d'un grand intérêt, au moins pour nous; je veux dire le livre du Frère Leandro Alberti, intitulé *Descrittione di tutta l'Italia* et paru en 1550. Après avoir d'abord mentionné la grotte, il dit du lac à peu près la même chose que les autres: ses eaux montent de temps en temps d'une manière miraculeuse, et le bruit court parmi le peuple que là, aussi bien que dans la grotte, demeurent des diables qui donnent réponse à celui qui les interroge. L'évêque Razzano raconte dans un de ses écrits, dit-il, que des hommes sont venus des pays lointains pour consacrer au diable leurs livres scélérats et mauvais et pour pouvoir réaliser ainsi quelques-uns de leurs criminels désirs, ceux de richesse, d'honneurs ou d'amoureux plaisirs. Entre autres, »quelques doctes et expérimentés Allemands y étaient arrivés, mais n'avaient rien vu ni entendu

---

Sale. — En tout cas, la tradition sur le mont de la Sibylle lui est connue dans le second Faust, acte IV, il fait dire à Faust:

> Der Nekromant von Norcia, der Sabiner,
> Ist dein getreuer, ehrenhafter Diener.
> Welch greulich Schicksal droht' ihm ungeheuer!
> Das Reisig prasselte, schon züngelte das Feuer;
> Die trocknen Scheite, rings umher verschränkt,
> Mit Pech und Schwefelruten untermengt;
> Nicht Mensch, noch Gott, noch Teufel konnte retten,
> Die Majestät zersprengte glühende Ketten.
> Dort war's in Rom. Er bleibt dir hoch verpflichtet,
> Auf deinen Gang in Sorge stets gerichtet.
> Von jener Stund' an ganz vergass er sich,
> Er fragt den Stern, die Tiefe nur für dich.
> Er trug uns auf als eiligstes Geschäfte,
> Bei dir zu stehn. Gross sind des Berges Kräfte
> Da wirkt Natur so übermächtig frei,
> Der Pfaffen Stumpfsinn schilt es Zauberei.

pendant les trois jours qu'ils y passèrent, et s'en étaient allés fâchés et maudissant eux-mêmes et les autres, ceux-ci pour avoir divulgué toutes ces légendes, et eux-mêmes pour y avoir ajouté foi» [1]).

Nous voyons que dans ce récit, aussi bien que dans le poème de Trissino, il est question des plaisirs amoureux, et qu'ainsi la tradition du mont de Vénus est toujours en vigueur. Cela apparaît encore plus clairement dans une description du mont de la Sibylle qui est du siècle suivant. L'érudit hollandais Paul Merula ou Van Merle, qui pendant neuf ans avait voyagé en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre, publia en 1605 [2]) un ouvrage intitulé *Cosmographia generalis,* et dans cet ouvrage il a consacré un passage assez long au lac et au mont de la Sibylle. Il dit que selon la tradition cette Sibylle règne sur un domaine splendide et vaste, plein de salles et d'édifices magnifiques, où séjournent des gens sans nombre, s'adonnant à des plaisirs d'amour aux sons d'un chœur de filles légères, dans des jardins délicieux [3]).

---

[1]) Ce que dit Fra Leandro sur la caverne se trouve f° 248b et f° 249a dans l'édition originale de 1550: »Soggionge il Razzano qualmente intese da alcuni Thedeschi huomini dotti e pratici, che vi erano andati, con gran spesa (solamente tirati della volgar fama, per consegrare alcuni libri al Diavolo, per conseguire suoi pensieri) come entrati in questi luoghi, e havendo dessignato il circolo e fatti i debiti caratteri colle escomunicate ceremonie» — ils s'en vont »maledicendo se e gli altri, questi per aver divolgato, se per aver creduto le favole che si narrano». Sur Razzano, v. *Graf,* l. c., p. 154 et la note correspondante.

[2]) *Graf,* l. c., p. 154, dit 1621, mais cela doit être une erreur; Merula mourut en 1607.

[3]) »In Piceno ad latus Montis Victoris, quo in Orientem spectat, lacus invenitur fama nobilitatus; Nursinum dicunt. In eo cacodæmones innatare vulgus imperitum dictitat: quoniam aquæ perpetuis motibus salire, et vicissim subsidere cernuntur, equidem non sine ingenti illorum admiratione qui caus-

Avec Merula, le mont de la Sibylle et ses légendes disparaissent de la littérature. On a prétendu que la tradition même se serait effacée peu à peu chez le peuple, et l'on a cité une autre tradition qui, comme il arrive si souvent en pareil cas, s'est formée plus tard autour du nom du mont de Pilate [1]. Cependant, il ne manque pas d'indices qui prouvent qu'au moins la version rapportée par le roman de Guerino est encore vivante et qui, par conséquent, ne sont pas sans corroborer l'opinion que j'ai émise ci-dessus sur le grand rôle de ce roman dans l'histoire de notre légende. J'en citerai un des plus récents.

Dans la revue mensuelle du club alpin d'Italie de 1895 il y a un petit article sur les monts de la Sibylle. Le nôtre y est décrit de la manière suivante: »A 20 métres du sommet, dans la partie orientale, se trouve la grotte de la Sibylle. On n'y entre qu'avec beaucoup de peine, car l'entrée est encombrée de grandes pierres que l'on dit avoir été portées là par les habitants pour empêcher les mages d'en sortir. Des vers sibyllins indéchiffrables sont inscrits sur le fronton de la grotte. Les

---

sam ignorant». Et à un autre endroit: »Est et alius Sibyllæ specus in Piceno, haud procul Castello D. Mariæ Gallicanæ, in Apennino, immanis sane et horribilis. De eo vulgi sermo est aut verius insulsa et putida fabula: hac ad Sibyllan patere aditum; quæ regnum intus luculentum atque spaciusum possideat, magnificis ædibus et basilicis plenum, in quibus innumeræ gentes versentur, oblectationibus veneriis inter choros puellarum lascivientium, et per ea iucundissima tecta et amœnissimos hortos diffluentes: id vero interdium tantum accidere, noctu enim viros mulieresque pariter atque una Sibyllam ipsam in terribiles mutari dracones, simulque cum teterrimis illis belluis primum opere venerio congredi iis necesse esse, qui intra admitti cupiunt: nec ante annum exactum quemquam contra voluntatem retineri, nisi quod unum omnino quotannis, ex numero, qui tunc recepti fuerunt, manere oporteat. Ad hanc porro auram inde reversis tantas Sibyllam prærogativas elargiri, ut felicissimo deinceps toto vitæ cursu utantur».

[1]) *Graf*, l. c., p. 165, n. 32.

habitants racontent aux voyageurs les diverses légendes qui ont pour sujet la grotte. Il y en a une qui dit que Guerino il Meschino . . . . »Ici l'auteur cite le roman, et ensuite il continue en racontant comment lui et sa compagnie sortirent de la grotte et passèrent par l'ermitage où Meschino, en route pour la caverne, fut enseigné par les trois ermites [1]).

On voit avec quelle persévérance s'est maintenue dans l'imagination du peuple italien la légende du mont et de la grotte de la Sibylle ou de Pilate. Et l'on a vu aussi, je l'espère, que parmi tous les écrivains qui ont traité ce sujet, c'est notre conteur français du XVe siècle qui, tout en reproduisant la légende d'une façon complète et fidèle à la tradition populaire, a su lui donner le plus d'agrément sans la surcharger.

Mais alors, se demande-t-on, qu'est-ce qu'il reste des rapports entre Antoine de La Sale et la légende allemande qui porte le nom de Tannhäuser?

Passons à l'examen de cette question.

---

[1]) *D. Scacchi*, I monti Sibillini, dans la Rivista mensile del Club Alpiuo Italiano, XIV, p. 379 s.

IV.

Il est bien regrettable que les premières versions de la légende de Tannhäuser qui nous sont parvenues, ne datent que d'une époque sensiblement postérieure à celle qui l'a vue naître. Le poète allemand dont elle porte le nom — car il paraît hors de doute que c'est de lui qu'elle tient ce nom — vivait au treizième siècle (1205—1270), et nous n'en possédons que des versions du quinzième [1]).

Selon toute apparence, la version qui s'approche le plus de la conception primitive de la légende, est contenue dans un poème publié par Goedeke en 1883 d'après un manuscrit de »Meistersinger», conservé à la bibliothèque de Weimar. Avant de rendre compte de ce poème, il faut pourtant mentionner qu'à la même époque que lui, ou peut-être plus tôt déjà, en 1453, a été composé un assez long poème épique, appelé *Die Mörin* et ayant pour auteur un certain chevalier Hermann de Sachsenheim [2]), où l'on trouve les indications suivantes sur le mont de Vénus, qui semblent représenter le noyau de la

---

[1]) Sur le développement de la légende de Tannhäuser en Allemagne voir, parmi les travaux les plus récents, *W. Golther*, Geschichte der Tannhäusersage und Dichtung, dans Bayreuther Taschenkalender 1891, p. 829; *Alexandra von Schleinitz*, Wagners Tannhäuser und Sängerkrieg auf der Wartburg, Meran 1891, p. 127—178; *Erich Schmidt*, Tannhäuser in Sage und Dichtung, dans Nord und Süd, Novembre 1892; *Brissaud*, La légende de Tannhäuser, dans les Mémoires de l'Académie des sc., inscr. et belles lettres de Toulouse, 1893. — Ces travaux, surtout celui de Schmidt, contiennent nombre d'indications bibliographiques, où on peut voir la littérature antérieure. Aucun d'eux cependant n'est — et ne veut être — une étude approfondie et méthodique du sujet.

[2]) Ce poème a été publié par *Martin*, Strasbourg 1878.

légende, ici comme ailleurs [1]): dans le mont de Vénus on rencontre grandes merveilles de dames, de chevaliers, de nains et de toutes sortes de plaisirs qu'on y a en chantant, en parlant et en entendant le jeu des harpes, des posaunes et des flûtes. Dans le mont, mai règne toujours, et il y a maint ornement d'or, de joyaux et de perles multiples». Le reste de ce poème, ou à peu près, est de pure imagination — Tannhäuser est représenté comme l'époux de Vénus, celle-ci, avec toute sa cour, est mahométane etc. Cependant il faut noter qu'ici, comme dans tant d'autres versions de la légende du »Venusberg» en Allemagne, nous trouvons le fidèle vieux Eckart, qui monte la garde auprés du mont et qui est toujours le protecteur et l'ami de celui qui y pénètre. Ce personnage n'est pas un nouveau venu dans la littérature, car nous le rencontrons déjà dans la légende des Niebelungen.

Revenons au »Meisterlied» de Weimar. Voici ce qu'il contient.

Dame Vénus, s'écrie le poète [2]), combien vous m'avez captivé par votre doux amour! Avec quelle constance je vous ai servie dans ma jeunesse — je le regrette maintenant de tout

---

[1]) *Golther*, l. c., p. 14, 19, prétend que le nom de Vénus est probablement une addition et n'appartient pas à la légende dès le premier commencement, puisque ce n'est qu'au quatorzième siècle que ce nom a été appliqué à la fée habitant une montagne enchantée (elle se nommait chez les anciens Allemands Holda ou Bertha); cependant, comme la Vénus de l'antiquité est restée vivante dans l'imagination populaire du moyen-âge, je ne vois pas bien pourquoi elle n'aurait pu figurer tout de suite dans la légende de Tannhäuser. S'il est vrai que le nom de »Venusberg» ne se trouve qu'à partir du XIVe siècle (Grimm, Wb), il faut aussi se rappeler que toute trace littéraire de la légende est effacée avant le XVe.

[2]) Lui, comme d'autres poètes qui ont chanté les aventures de Tannhäuser, se met à sa place. Le poème porte aussi l'indication usitee: »Im langen Ton Danheusers».

mon cœur. On m'avait dit qu'il y aurait tant de merveilles dans le mont de Vénus, et mon sang effréné me força d'y aller pour les voir. Dame Vénus me reçut si bien, et toutes ses compagnes, qui sont belles et de nobles manières et joliment parées. Et si l'on le veut, on peut plaisanter gaiement avec elles, et l'on y trouve tous les plaisirs que cœur d'homme puisse jamais désirer. Moi, Danheuser, j'y ai passé un an et demi et quelques jours de plus, je me suis adonné aux plaisirs d'amour avec dame Vénus, qui portait sur sa tête une couronne de roses, qui plaisantait gentiment avec moi, et, me gardant chez elle jusqu'au clair matin, voulait que je restasse auprès d'elle pour toujours. Mais je pensais que cela me côuterait cher au jour du dernier jugement, et je lui demandai congé. Elle me l'accorda enfin, et quand je sortis du mont, je me repentis si fort de mon péché, que je me rendis à Rome et, tombant aux genoux du pape, lui confessai mon crime. Mais il ne put me pardonner, le pape Urbain IV, et je partis de Rome en grande angoisse de cœur. Pourtant je veux ici invoquer la grâce de Dieu, car il est plein de miséricorde, et il ne la refuse à aucun pécheur [1]).

---

[1]) Voici la dernière partie de cette version:

Da ich nun aus dem berge kam
da reuet mich mein sünd die wolt ich büssen
da zog ich dorten hin gen Rom
wol zu dem babst und fiele im zu füssen
klagt im die sünd do tet er mich verweise
Er sprach dein sünd kann ich dir nicht vergeben
gottes genad sei dir versagt merk eben
das tet der vierte babst Urban
ich schied von Rom in grossem herzen leide
doch wil ich got hie rufen an
das er mich nicht von seiner gnade scheide
got keinem sünder nie verseit

Dans toute une série de poèmes, dont les plus anciens du XVe siècle, se trouvent dans des manuscrits de Karlsruhe, le sujet de la légende a donné lieu à des épanchements lyriques d'un caractère religieux: dans ces poèmes, comme dans celui de Sachsenheim, la légende n'est indiquée que dans ses grands traits généraux, mais ils n'en représentent pas moins un développement postérieur du sujet en question et une transplantation en un autre domaine [1]). Plus tard, l'élément épique reprend le dessus. Dans des chansons populaires du XVIe et du XVIIe siècles (la plus ancienne que nous possédions date de 1515), l'histoire de Tannhäuser est racontée d'une manière vive et attrayante, souvent sous forme de dialogue et toujours avec une addition qui provient d'une autre légende et qui évidemment a été ajoutée assez tard à celle de Tannhäuser: le pape, aux genoux duquel le chevalier implore le pardon de son péché, lui dit qu'aussi peu que le bâton sec qu'il tient dans sa main ne verdoiera jamais, aussi peu la grâce de Dieu lui sera-t-elle accordée; sur ce, Tannhäuser retourne au mont de Vénus, où il est chaleureusement salué par la déesse: mais au troisième jour après son départ, le bâton sec du pape commence à verdoyer: celui-ci envoie chercher Tannhäuser dans tous les pays, mais il est déjà dans la montagne chez la bien-aimée qu'il a choisie.

---

gert er genad sie wirt im do zu teile
er ist voller barmherzigkeit
des wil ich trauen got an alles meile
auf got bau ich die weil ich hab das leben.

[1]) Témoins les poèmes publiés par *Zingerle* dans la Germania V, p. 361 suivv. d'après un manuscrit de Colmar. Ils n'ont presqu'aucune valeur du reste. Un peu meilleur est un des poèmes du ms. de Karlsruhe publiés par *Mohne*, Anzeiger für Kunde des deutschen Mittelalters 1836 p. 167 suivv.

et le pape Urbain sera perdu, lui aussi, pour toujours [1]. Voilà la forme sous laquelle presque toutes les provinces d'Alle-

---

[1]) Les trois versions les plus pures, pour ainsi dire, de cette forme de la légende ont été rééditées par *Uhland* dans sa collection Alte hoch- und niederdeutsche Volkslieder in fünf Büchern, 1845, II, 761 suivv. et ensuite elles ont été imprimées et analysées souvent. Je fais suivre ici la fin, selon la première variante d'Uhland:

Do schied er widrumb auss dem berg
in jamer und in rewen:
»ich will gen Rom wol in die statt
auf aines bapstes trewen.

Nun far ich frölich auf die ban,
gott well mein immer walten!
zu ainem bapst der haist Urban
ob er mich möcht behalten. —

Ach bapst, lieber herre mein!
ich klag euch hie mein sünde
die ich mein tag begangen hab
als ich euch will verkünden.

Ich bin gewesen auch ain jar
bei Venus ainer frawen,
nun wolt ich beicht und buoss empfahn
ob ich möcht gott anschawen.»

Der bapst het ain steblin in seiner hand
und das was also durre:
»als wenig das steblin gronen mag
kumstu zu gottes hulde.»

»Und sölt ich leben nun ain jar,
ain jar auf diser erden,
so wölt ich beicht und buoss empfahn
und gottes trost erwerben!»

magne connaissent la légende de Tannhäuser, et non seulement elles, mais aussi d'autres pays germaniques, comme la Hollande et le Danemark; on en trouve des traces même dans la population suédoise de la Finlande.

Il serait inutile d'énumérer les petites différences qui existent entre les versions, car elles n'ont aucun intérêt pour l'étude comparative qui nous occupe. Un ou deux détails seulement méritent d'être mentionnés. Dans une chanson suisse de St. Galle, il est parlé de »Danuser, un garçon téméraire, qui se rendit au mont de Vénus chez les trois belles dames; pendant toute la semaine elles ont un extérieur brillant, mais chaque

---

Do zoch er widrumb auss der statt
in jamer und in laide:
»Maria muoter, raine maid!
ich muoss mich von dir schaiden.»

Er zoch nun widrumb in den berg
und ewiklich on ende:
»ich will zu meiner frawen zart,
wa mich gott will hin senden.»

»Seind gottwillkomen, Danhauser!
ich hab eur lang emboren;
seind willkom, mein lieber herr,
zu ainem buolen ausserkoren.»

Es stond biss an den dritten tag,
der stab fieng an zu gronen,
de bapst schickt auss in alle land:
wa Danhauser hin wär komen?

Do was er widrumb in den berg
und het sein lieb erkoren,
des muoss der vierde bapst Urban
auch ewig sein verloren.

samedi elles se changent en vipères et en couleuvres» [1]). Nous nous rappelons que cet épisode se retrouve dans quelques légendes italiennes citées plus haut. Dans une autre chanson suisse il est dit que dans la montagne de Vénus un an n'était qu'une heure, et il est raconté que Tannhäuser se rendit à l'église à Rome pour prier; dame Vénus — ou »frau Frene», comme elle est appelée ici — a un figuier sous lequel Tannhäuser se couche et a un songe [2]). Comparez, pour ces détails,

---

[1]) »Am suntig sinds otre und schlange». Sur cette chanson et sur quelques autres, où la légende a été sensiblement alterée, v. *Erich Schmidt* l. c., p. 185. Malheureusement, je n'ai pas à ma disposition l'Anzeiger der Zeitschrift für deutsches Altertum, où *Reinhold Köhler* a parlé de ces métamorphoses dans la poésie populaire.

[2]) Wan er in grünen wald usse käm
zu dene schönen jungfrauen
sie fiengen an ein längen tanz,
ein jar war inen ein stundi. — — —

Frau Frene hat ein feigenbaum,
er leit sich drunter zu schlafen,
es kam im für in seinem traum:
von sünden sol er lassen. — — —

Er knouet für das kreuzaltar
mit aussgespanten armen:
'ich bittes dich, her Jesus Christ,
du wellist meiner erbarmen!»

Danhuser gieng zur kirchen uss
mit seim verzagten härzen:
'gott ist mir allezeit gnädig gsi,
iez muoss ich vonem lassen'.

J'ai parlé plus haut déjà des poèmes français qui pourraient en quelque manière être rangés dans le même groupe que les légendes qui nous intéressent ici. L'épisode du songe est encore un trait que ces poèmes ont de commun avec quelques versions de nos légendes: le songe formait en

le récit d'Antoine de La Sale et quelques-unes des versions italiennes.

* *
*

Ce court résumé des traits principaux de la légende de Tannhäuser, telle qu'elle s'est développée en Allemagne, montre combien elle est apparentée à la légende du mont de la Sibylle en Italie. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rechercher quelles sont les sources de l'une et l'autre, dans l'antiquité et dans le haut moyen-âge — les indications données plus haut doivent suffire [1]). Mais ce qui nous reste à faire encore, c'est de constater quelle est en définitive la part de la légende de Tannhäuser dans le récit d'Antoine de La Sale.

Malgré tout ce qui dans celui-ci rappelle celle-là, on est, je crois, autorisé à supposer que toute la première partie de la version racontée par Antoine dérive de la légende italienne. Les nombreuses citations que j'ai données de toutes ses formes auront, je l'espère, convaincu le lecteur de la justesse de cette opinion. La seconde partie au contraire — il est naturel que je n'entends ici, comme ailleurs, que la récit de le première visite dans la grotte, celle du chevalier Hans Wanbanbourg — contient des choses qui ne se retrouvent dans aucune version italienne mais qui sont, au contraire, caractéristiques de la légende allemande. Je ne parle pas du voyage de pénitence à Rome comme

---

France, on le sait, presque »un genre littéraire». (*Langlois,* dans l'Hist. de la langue et de la litt. franç. t. II p. 109; v. aussi sur les poèmes français en question, *Le même*, Origines et source du Roman de la Rose, 1891, p. 16 suivv.)

[1]) Le mémoire de *Brissaud*, (v. ci-dessus) est surtout consacré à l'étude des sources de la légende de Tannhäuser.

tel, car il est clair que du moment qu'on a vu dans la Sibylle un être dont le commerce suffit pour précipiter le mortel dans l'abîme des plus graves péchés, on a voulu indiquer en même temps au pécheur la voie du salut; aussi le lecteur se rappelle-t-il sans doute que dans le roman de Guerino le héros après sa sortie de la grotte, prend le chemin de Rome et y est bien reçu par le pape dès qu'il peut s'excuser d'une manière suffisante de sa visite dans le lieu funeste. Mais chez Antoine le pape ne donne pas l'absolution au chevalier repentant; il la lui refuse au contraire d'une manière assez crue, et le chevalier retourne dans la caverne. Il est vrai que dans le récit d'Antoine ce retour dépend d'un malentendu ou d'une tromperie, comme dans les versions postérieures de Tannhäuser celui-ci retourne dans la montagne de Vénus parce que les envoyés du pape ne le trouvent plus. Mais le refus du pape est commun, et c'est là, comme j'ai dit, un trait extrêmement caractéristique. Il manque dans les versions italiennes, et pour cause, car il provient, me semble-t-il, des sentiments d'une animosité très tendue et très générale qu'avait soulevée contre lui le pape Urbain IV par sa conduite indigne envers le prince Manfred, qui avait pour lui les sympathies de la plupart des Allemands, et par sa manière de traiter les Hohenstaufen et leurs partisans en général. La légende allemande s'étant emparée une fois du nom du pape contemporain du »minnesinger» qui en était devenu le héros, il s'ensuivit facilement qu'on glissa dans le récit son opinion sur Urbain. Ces raisons étant inconnues en Italie, on n'y connaissant pas non plus le développement qui en résultait; la seule version italienne qui parle du pape, ne dit par conséquent rien de mal de lui, mais reproduit la conception qui originairement a dû accompagner toute immixtion du pontife dans le récit, celle d l'absolution accordée au pécheur

repentant. Antoine de La Sale n'est pas non plus tout à fait au courant de la conception allemande, quoiqu'il en reproduise les traits essentiels: il ne sait pas à quel pape attribuer le jugement sévère, et pour l'excuser, il le fait revenir sur sa décision et envoyer chercher le pauvre chevalier [1]).

Mais si de tout cela il résulte qu'Antoine a vraiment connu la légende de Tannhäuser et qu'il s'en est servi pour son chapitre de La Salade, comment cette légende est-elle venue en Italie pour se confondre là, sous les mains d'un Français et peut-être déjà avant lui, avec une légende d'origine essentiellement italienne, celle de la Sibylle, et une autre, plus internationale, celle de Pilate? La réponse à cette question n'est pas difficile à trouver. On a vu plus haut que dans plusieurs légendes italiennes il est raconté que des étrangers, notamment des Allemands, étaient allés visiter la grotte de la Sibylle, dont la réputation avait pénétré jusqu'en leurs pays. Mais la curiosité des Allemands pouvait avoir une autre cause encore: l'envie de voir si les merveilles du Venusberg, qui leur avaient été racontées par leurs nourrices et dans les chansons du peuple de leur pays, pouvaient bien être surpassées par les choses dont le mont de la Sibylle était le théâtre — et peut-être quelqu'un y cherchait-il justement le mont de Tannhäuser; car, malgré tout ce qu'on a dit pour prouver que ce mont était situé en Thuringe, il n'y a pas de version de la légende qui fasse ressortir cela avec pleine évidence. Quoi qu'il en soit, il est indubitable que le mont de la Sibylle a été visité par plusieurs Allemands, et ceux-ci ont raconté aux habitants du pays la légende qui chez

---

[1]) Il faut avouer que dans La Salade cette partie souffre d'une certaine obscurité — une preuve de plus de ce que l'auteur ne savait pas très bien de quoi il s'agissait.

eux correspondait si intimement à celle de l'endroit, et ainsi Tannhäuser a pu de bonne heure se marier à la Sibylle, au moins dans l'imagination de quelques-uns. C'est d'une telle union des deux légendes que provient la version reproduite dans le livre d'Antoine de La Sale [1]).

Le nom qu'il a donné au héros de son histoire, pourrait-il en quelque manière dériver de Tannhäuser? Je ne le crois pas, quoiqu'on ait vu des déformations presque aussi violentes du nom du poète allemand: ainsi, la version néerlandaise de la légende parle de »Danielken» [2]) et des versions autrichiennes de »Balthauser» ou bien même d'»Antoni». Mais il est plus probable que 'Hans Wanbanbourg' — ou plutôt 'Hans von Bamberg' — était le nom réel de quelque visiteur de la montagne, qui en avait laissé le souvenir dans une inscription ou dans la mémoire des habitants.

Nous sommes arrivés à la fin de notre étude. Il nous reste à résumer encore une fois ce qui en résulte: d'abord, la grande ressemblance qui existe entre les deux légendes italienne et allemande, indépendantes, au fond, l'une de l'autre, et sur laquelle on ne saurait garder le silence en parlant de l'une ou de l'autre; et ensuite, que c'est le curieux livre d'Antoine de La Sale qui nous offre non seulement une très bonne version,

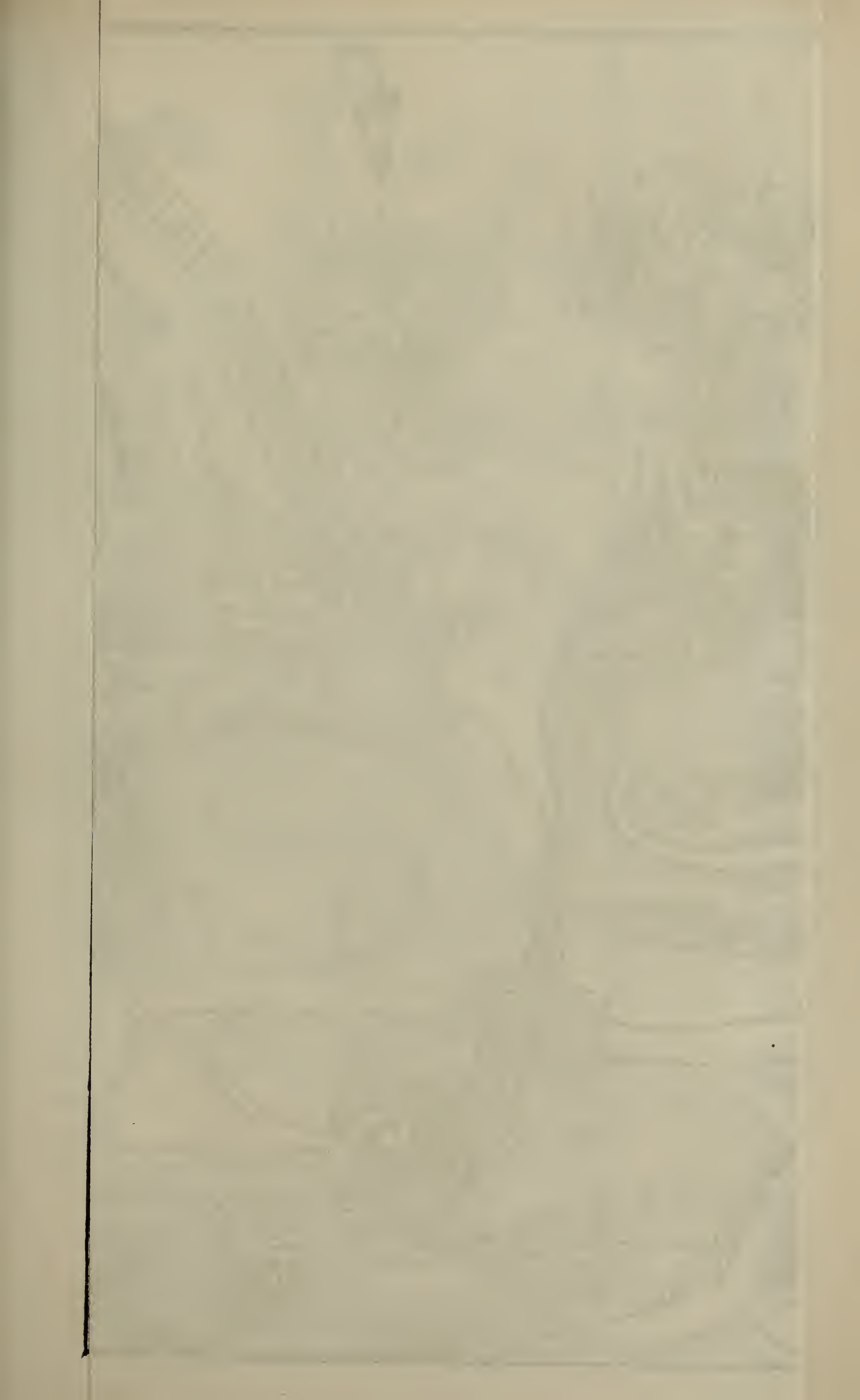
---

[1]) Il y a tout lieu de croire que c'étaient surtout les versions suisses qui avaient pénétré en Italie.

[2]) Ce changement de nom a donné lieu à diverses explications: *G. Kalff*, Het lied de middeleeuwen, p. 70, pense à une contamination de Tannhäuser et une chanson où le héros aurait porté le nom de 'Daniel'. *W. van Helten*, dans la Tijdschrift voor Nederlandsche Taal-en Letterkunde, XV, 10, 3, 1896, p. 219, lui oppose qu'une telle chanson de 'Daniel' n'existe que dans l'imagination de l'auteur, et explique la confusion par une erreur orthographique. Sans doute l'euphonie y est aussi pour quelquechose.

de la légende du mont de la Sibylle, mais encore le plus ancien témoignage littéraire de la légende allemande existant depuis longtemps sans doute, mais qui ne nous est connue sous le nom de Tannhäuser que par des annotations postérieures à celle de notre conteur français. Nous avons vu aussi que l'élément qu'il doit avec certitude à cette dernière légende, n'est pas très abondant; mais il prouve en tout cas une influence qui ne manque pas d'intérêt et qui, au moins, méritera d'être prise en considération par tous ceux qui s'occuperont de la légende de Tannhäuser.

Werner Söderhjelm.





LE LAC·DE LA·SIBILLE
LISLETTE·DV LAC
LINO
LASPERA
LA FONTAINE DE LASNO
SCTAMA DE·FOGIA
LE·MONT·DE LA·SIBILLE
COLINO
LE PERTVIS QVI·DONE·IOVR
LENTREE·DE·LA CAVE
LA COVRONNE·DV·MONT
MONTE MONACO

Beiträge zur Geschichte der ē-Verba im Altgermanischen.

Nur wenige Theile der altgermanischen Formenlehre sind so oft der Gegenstand wissenschaftlicher Behandlung gewesen wie das Kapitel über die dritte schwache Verbalklasse. Die Diskussion hat sich jedoch hauptsächlich um die Flexion bewegt, worüber die Ansichten sehr gewechselt haben und lange noch nicht einmal in allen Einzelheiten zur völligen Übereinstimmung gebracht sind. Ich beeile mich indessen gleich hinzuzufügen, dass die folgende Untersuchung nicht eine Wiederaufnahme dieser vielbesprochenen Flexionsfrage, sondern eine Beurtheilung dieser Verba unter Rücksicht auf ihr Alter, ihre Bildungsweise und Verwandtschaftsverhältnisse bezweckt. Dass ich mich hierbei hauptsächlich auf das Althochdeutsche beschränkt habe, hat seinen Grund darin, dass die in Rede stehende Verbalklasse nirgends innerhalb des Germanischen so zahlreich vertreten ist wie hier, wo sie ausser den Wurzelverben noch eine ganze Anzahl von nominalen Ableitungen aufweist, die

bestimmt ausgeprägte, lebenskräftige Bedeutungsgruppen bilden. Ohne Zweifel wäre es von Interesse auch die übrigen altgermanischen Sprachen in gleichem Umfange heranzuziehen, aber hierauf sehe ich mich doch veranlasst wenigstens diesmal zu verzichten. Im Folgenden werden also die aussenstehenden Sprachen berücksichtigt nur insofern sie Beweismaterial für die althochdeutschen Belege liefern, in Bezug auf welche ich dagegen Vollständigkeit angestrebt habe [1]).

Als eine Hauptaufgabe bei der Besprechung dieser Bildungen in der oben genannten Hinsicht gilt es zwischen den primären und abgeleiteten Verben möglichst bestimmte Grenzen festzustellen. Eins der wichtigsten Kriterien für die Distinktion dieser Formationskategorien scheint in ihrer Flexion vorzuliegen. Die Grundzüge der ursprünglichen Biegungsweise bei den wurzelhaften *ē*-Verben dürften hier deswegen in Kürze dargelegt werden müssen. Nach den in dieser Beziehung gemachten Untersuchungen (s. Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 306 ff. und daselbst cit. Lit., ausserdem Kluge, Pauls Grundriss I. 379, Brugmann, Grundriss II. 961. 965. 1063) ist die vorliegende Verbalklasse keine specifisch germanische Erscheinung, sondern muss mit verschiedenen aussergermanischen (lateinischen, griechischen und baltisch-slavischen) *ē*-Formen, von denen mehrere im Germanischen genaue Entsprechungen haben, in Zusammenhang gestellt werden. Im Griechischen und Baltisch-Slavischen existieren primäre Verba, die im Präsens *io*-Flexion haben, aber im

[1]) Ältere Sammlungen hierher gehörender ahd. Verba finden sich bei Grimm, Deutsche Grammatik I. ² 879 f., Jacobi, Beiträge zur deutschen Grammatik S. 182 f. (ich kenne das Buch leider nur aus zweiter Hand), Graff, Althochdeutscher Sprachschatz I, 560 f. In der jüngst erschienen Lit. verweise ich auf die werthvollen Zusammenstellungen bei Wilmanns, Deutsche Grammatik II. (S. 46—48, 70—73). Über weitere Lit. s. unten.

Infinitiv und den ausserpräsentischen Tempusformen einen zweiten Stamm auf *-ē-* zeigen, verba wie aksl. *viždą* (**vidją*): Inf. *viděti*, lit. *pa-výdžiu*: Inf. *-vydėti* (= lat. *vidēre*, got. *witan*), gr. *μαίνομαι* (**μανιομαι*): Aor. *ἐμάνην*, aksl. *minją*: Inf. *miněti*, lit. *minėti* (= got. *munan*, ahd. *monēn*) u. a. Im Lateinischen ist der *ē*-Stamm in das ganze Präsens eingedrungen, wo überdiess die 1. sg. zu diesem *-ē-* noch das *i̯o*-Suffix hinzufügt (*videō* < *-ē-i̯ō* [1]) 2. sg. *vidē-s*). Dieser Suffixdoppelheit bei der Stammbildung der *ē*-Verba begegnet man auch im Germanischen, aber nicht nach der ursprünglichen, im Griech. und Balt-Slav. geltenden Vertheilung: wie im Lat. sind auch hier *ē*-Formen ins Präsens eingemischt worden. Der für das Urgermanische vorauszusetzende fest geregelte Flexionswechsel ist in den Einzelsprachen sehr verschieden uniformiert worden, aber zeigt doch in allen mehr oder weniger zahlreich vorkommende Reste, die als sichere Kriterien für den primären Ursprung der betreffenden Verba zu betrachten sind. Im Althochdeutschen ist fast vollständig die *ē*-Form zur Herrschaft gekommen; einige wenige Reste und Verallgemeinerungen der *ja*-Form finden sich jedoch daneben (wie *hebita, gihebit, segita, gisegit* neben den gewöhnlicheren *habēta gihabēt* u. s. w.) [2]). Im Gotischen siegten die eigentlich nur dem Präsens zugehörigen *ai*-Formen [3]) (*habais habaiþ* u. s. w. nach Brugmann auf *-ē-* + *-i̯o-* zurückgehend [4]); Spuren der

---

[1]) So nach Brugmann; vgl. anders bei Streitberg a. a. O. Auch im Italischen zeigen sich Spuren von Präsensstämmen mit *-i̯o-* ohne *-ē-*: osk *stait* 'stat' *stahint* 'stant', umbr. *stahitu* 'stato' setzen nach Brugmann Grundr. II. 1066 einen Stamm **sta-ē-* < **stai̯-ē-* voraus, der mit dem entsprechenden aksl. **stojě-* in Inf. *stojati* (zu Präs. *stoją*) als eine Kombination von **stə-i̯o-* und **st-ē-* aufzufassen ist.

[2]) Vgl. Sievers, Beitr. VIII. 93.

[3]) Vgl. Sievers, Pauls Grundriss I. 414.

[4]) Über andere, mir weniger warscheinliche Hypothesen s. Streitberg a. a. O. S. 308.

ja-Flexion zeigen sich in *hatjan* neben *hatan* (= ahd. *hazzēn*), *hugjan* neben ahd. *hogēn*. Im Altsächs., Altfries. und Angelsächs. tritt der präsentische *ja*-Stamm am klarsten hervor: vgl. z. B. as. 1. sg. *hebbiu libbiu* pl. *hebbiad libbiad*, afries. *hebbe* pl. *hebbath*, pl. *libbath* zu Inf. *libba*, ags. *hæbbe libbe (lifȝe)* pl. *habbað libbað (lifȝeað)* gegenüber ahd. *habēm lëbēm* pl. *habēnt lëbēnt*, as. *huggian* ags. *hycȝean* gegenüber ahd. *hogēn*. Die meisten hierher gehörigen Verba der drei letztgenannten Sprachen sind entweder vollständig in die *ō*-Klasse übergetreten oder zeigen eine Mischung von Formen der *ja*- und *ē*- oder *ō*-Konjugation; im As. findet sich auch ein Wechsel von *ē*- und *ō*-Formen[1]). In den altnordischen Sprachen folgt nur eine kleine Anzahl meist kurzsilbiger Verba der eigentlichen *ē*-Biegung, andere flektieren durchgehend als *ja*-Verba, während in anderen Doppelflexion entstanden ist und endlich einige wenige vollständig oder theilweise in die *ō*-Klasse übergetreten sind [2]) (z. B. aisl. *líka -aða*: got. *leikan -aida*, ahd. *līchēn*, aisl. *bifa*, *-fða* und *-aða*: ahd. *bibēn*).

Ein Kennzeichen der altgerman. *ē*-Flexion liegt noch vor in den synkopierten Präterita, denn bei den *ē*-Verben fehlt ursprünglich der Mittelvokal vor dem Dentale [3]). Diese Bildungsweise hat sich im Altsächsischen, Altfriesischen und Angelsächsischen regelmässig erhalten, vgl. z. B. as. *habda (: hebbian)*, *libda (: libbian)*, *sagda (: seggian)*, ags. bezw. *hæfde, lifde, sæȝde*, afr.

---

[1]) S. Behaghel, Pauls Grundriss I. 602, Siebs. ebd. S. 753, Kluge, ebd. S. 905, Gallee, Asächs. Gramm. §§ 311. 312, Sievers. Ags. Gramm.[2] §§ 415. 416.

[2]) S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512 ff., Aisl. Gramm.[2] §§ 446. 447. Sievers, Beitr. XVI. 258 f.

[3]) Sievers, Beitr. VIII. 90 ff.. Kluge, Pauls Grundriss I. 376, Behaghel, ebd. 602, Braune, Ahd. Gramm.[2] § 368 Anm. 2, Brugmann, Grundriss II. 1068, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 341.

hēde < **hefde, lifde*, *seide* < **segde*. Die aisl. *hafði*, *lifði*, *hugði*, *sagði* sind warscheinlich mit den oben genannten westgerm. Bildungen gleichzustellen; doch könnten sie auch einen kurzen Mittelvokal synkopiert haben [1]). Im Althochdeutschen zeigen sich nur spärliche Reste dieser Präterita, die in Folge der durchgreifenden Verallgemeinerung des ē-Stammes (sowie ausnahmsweise des *ja*-Stammes) [2]) der Regel nach beseitigt worden sind. Der got. Typus *habaida* hat ebenso als jüngere Analogiebildung nach dem Muster der *ai*-Formen des Präsens zu gelten.

Ausser der Berührung mit der *ja*-Klasse muss noch die im Ahd. sehr häufig begegnende Schwankung zwischen ē- und ō-Flexion, die sich auch in den übrigen altgerm. Sprachen geltend gemacht hat (vgl. oben), erwähnt werden. Der Grund für diese Doppelformationen, die gewöhnlich verschiedenen Mundarten angehören, aber nicht so selten auch in derselben auftreten, ist in einem urgermanischen lautgesetzlichen Zusammenfall verschiedener Formen der ieur. ē- und ā-Flexion zu suchen [3]). Diese Zwischenglieder der beiden Konjugationstypen haben analogisch zahlreiche ältere und jüngere Doppelbildungen veranlasst. Aber dies schliesst indessen nicht aus, dass es sich doch in einigen Fällen solchen Flexionswechsels um wirklich alte Doppelformation von verschiedener Grundlage aus handeln kann. Bei der Beurtheilung derartigen Doppelheit muss in erster Linie das Alter der Belege [4]) berücksichtigt werden.

---

[1]) S. Noreen, Pauls Grundriss I. 513.

[2]) S. Behaghel, Pauls Grundriss I. 602' f., Braune, Ahd. Gramm.[2] § 368 Anm. 2.

[3]) S. Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 311. 313.

[4]) Die Belegstellen, die ich nach Graff (Althochdeutscher Sprachschatz I) citiere, sind deswegen in zeitlicher Ordnung angeführt. Auf eine mundartliche Sonderung derselben habe ich leider verzichten müssen. Weil eine

Unter Beachtung der oben berührten allgemeinen Gesichtspunkte gebe ich zunächst ein systematisch geordnetes Bild der hierhergehörigen primären Verba, die den Grundstock dieser Klasse bilden [1]).

A. Primäre ē-Verba.

Unter diesen hat man zwischen zwei Hauptkategorien zu scheiden: die eigentlichen ē-Verba mit ursprünglicher ē-Flexion und solche mit sekundärem Übertritt in die ē-Klasse.

I. Eigentliche ē-Verba.

a) Mit Tiefstufe in der Wurzelsilbe.

1. Schwundstufe.

α) Verba mit vorgermanischen Entsprechungen.

Ahd. *lëbēn* 'leben' (Kompp. *ga-*, *ubar- lebēn*) mit fast durchgehender ē-Flexion: Belege aus dem 8. Jhdt: Sg. 70. Pa. R.

---

grosse Menge der ahd. Sprachdenkmäler keine einheitliche Mundart aufweist, hätte dies Princip nicht konsequent durchgeführt werden können (vgl. Bremer, Beitr. XI. 61). In Fällen, wo Belege sowohl in älteren als jüngeren Quellen vorliegen, beschränke ich mich darauf nur die älteren (aus den 8—10. Jhdt) mitzutheilen. Die Abkürzungen der Glossenbezeichnungen sind die von Graff eingeführten.

[1]) In die untenstehende Sammlung sind natürlich nur die zweisilbigen ē-Stämme aufgenommen worden. Die wenigen einsilbigen Stämme mit nichtsilbebildender Wurzel (ahd. *wāu* 'wehe' aus **uē-i̯ō* u. a.) gehören im Ahd. der I. sw. Kl. an, indem sie schon frühe bis auf einige erstarrte Reste der *i̯ō*-Flexion verfielen (s. z. B. Brugmann, Grundriss II. 965. 1087, Braune, Ahd. Gramm. [2] § 359 Anm. 3).

Gc. 4. Em. 33; 8—9. Jhdt: Tg. 1. Da; 9. Jhdt: Is. Kp. Rb. Rd. H. M. Sb. Tg. 3. T. O.; 10. Jhdt: Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. Can. 10. 12; *ja*-Formen zeigen sich in *libit* Ic. Rd., *libiti* S., *lipitimes* Bib. 2 (vgl. *lepitimes* Mz., *lepitemes* Sb.) [1]). Im Germanischen entsprechen got. *liban -aida*, as. *libbian libda* (vgl. nach der ō-Kl. Präs. 3. sg. *leƀot libod*), ags. *libban lifʒ(e)an lifde*, aisl. *lifa (-fða)*. Aussergermanische Parallelen liegen vor in aksl. *prilipěti* 'an etwas haften, kleben', gr. ἀλιφῆναι zu ἀλείφω 'beschmiere, salbe' (zur Bedeutungsentwicklung vgl. aisl. *lifa* 'übrig sein, leben'). Das Wort gehört zu derselben Wurzel wie das starke Verbum ahd. *bilīban*, ags. *belífan*, got. *bileiban* 'bleiben' (Kluge, Wb. [5] 'bleiben').

Ahd. *lobēn* 'loben, preisen' erscheint in folg. Quellen: 9. Jhdt: Is. H. O.; 10. Jhdt: Mu., sonst nur bei N. Wm. Sch. Auf germanischem Boden entsprechen got. **luban -aida* in *lubains* f. 'Hoffnung' (vgl. Braune, Got. Gramm. [3] § 103 Anm. 1) sowie mit ō-Flexion ags. *lufian -ode* 'lieben' nebst *lofian* 'loben', as. *loƀon*, aisl. *lofa -aða* 'preisen, loben'. Die ō-Form kommt auch im Althochdeutschen vor: *lobōn* 'loben' (*ga-, samant-, widar-lobōn*) mit weit zahlreicheren Belegen als *lobēn*: 8. Jhdt: Gl. K. Ra. Gc. 5; 8—9. Jhdt: Pr. e. Wo. 2; 9. Jhdt: Is. Frg. T. M. O.; 10. Jhdt: Bib. 1. 2. 3. Gh. 1. 3. u. s. w. Auf Grund dieser grossen Verbreitung ist wohl ahd. *lobōn* als ein von dem obigen ē-Verbum ganz selbständiges Wort anzusehn, indem hier gut ein Denominativum zu dem ō-stam ahd. *lob* n. 'Lob, Preis' [2])

---

[1]) Vgl. Kögel, Beitr. IX. 520.

[2]) Wie in den übrigen ieur. Sprachen werden auch im Germanischen *ā*-Verba oft von *o*-Nomina (Substantiva und Adjektiva) gebildet, s. Brugmann Grundriss II. 1107 f. 1128 f).

vorliegen könnte. Dieselbe Erklärung kann auch für ags. *lofian*, as. *loƀon* und aisl. *lofa* ihre Gültigkeit haben (vgl. ags. *lof* m., aisl. *lof* n. 'Ruhm, Preis, Lob'). Aussergermanisch hat man ahd. *lobēn* mit lat. *lŭbet* zusammengestellt, vgl. auch skr. *lúbh-ya-ti* 'empfindet heftiges Verlangen' (s. z. B. Kluge Wb.[5] 'loben', Brugmann, Grundriss II. 964, Streitberg, Urg. Gramm. S. 307). Die ursprüngliche intransitive Bedeutung erscheint im German. noch bei got. *lubains* und ags. *lufian*. In dem Ausbleiben des *ā*- Umlautes bei der letzgenannten Form liegt wohl eine Spur der alten *ja*-Flexion.

β) *Gemeingermanische Verba.*

Bei mehreren sind noch Spuren der früheren *ja*-Flexion vorhanden:

Ahd. *folgēn* 'folgen' (Komppp. *aftar-, ana-, ar-, durh-, nāh-, untar-folgēn*) mit Belegen aus allen Hauptdialekten: 8. Jhdt: Gl. K. Ra. Pa. R. Gc. 4; 8—9. Jhdt: Is. Frg. Em. 29; 9. Jhdt: Kp. Rb. Ib. H. T. Gc. 3. Tg. 3. O.; 10. Jhdt: Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. u. s. w; *ō*-Formen aus dem 11. Jhdt: Wm. (2 Bel.). Entsprechende Verba kommen vor in as. *folgan* (ein Rest der *ē*-Flex.) *folgon*, *folgoian*, afries. *folgia*, ags. *folȝian -ode*, gleichwie mit Verallgemeinerung der *ja*-Formen ags. *fylȝean -ȝde*[1]) und aisl. *fylgia-gða*[2]); das Aisl. bewahrt noch eine Form nach der *ē*-Klasse in 3. sg. *fulger* (neben *fylger*) in Reykj. Máld. I[3]).

[1]) S. Sievers, Ags. Gramm.[2] § 416 Anm. 6.
[2]) S. Sievers, Beitr. XVI. 259.
[3]) S. Noreen, Aisl. Gramm.[2] § 459 Anm. 4.

Über eine Vermuthung zur Etymologie der Wortes s. Kluge Wb.[5] 'folgen'. Vgl. ahd. *folga* f. 'Folge' (nur in *selb-folga*: Notk.).

Ahd. *borgēn* 'cavere' (Kompp.: *bi-*, *gi-borgēn*) mit mehreren alten Belegen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa.; 9. Jhdt: K.; 10. Jhdt: Mu.; ō-Flexion (*ar-borgon*) nur in Wo. 3 (St. Pauler Glossen aus 9. Jhdt, alemannisch). Hierzu gehören mit ō-Flexion ags. *borȝian* 'behüten, borgen' und mit *ja*-Flexion aisl. (*á-*)*byrgiast* 'sich verbürgen'[1]). Zur ieur. Wz. *bhergh-* 'Fürsorge, Acht haben' in got. *baírgan*, ahd. *bërgan* stv. 'bergen, in Sicherheit bringen, bewahren', aksl. *brěgą* 'bewahre, behüte' (s. z. B. Kluge, Wb.[5] 'borgen', 'Bürge'). Vgl. ahd. *borga* f. 'observatio'.

Ahd. *sorgēn* 'sorgen' (Komp. *bi-sorgēn*), belegt: 8. Jhdt: Gl. K. Ra. Ic. R. Em. 33; 8—9. Jhdt: Tg. 1. D. II. 284; 9. Jhdt: Ia. H. T. O; 9—11. Jhdt: Rg. 1. D. II. 313; 10—11. Jhdt: A. Prud. 1. Gh. 1. 2. 3. VG. u. s. w. Eine einzelne ō-Form liegt vor in *sworgōt* O. II. 22, 19 in Cod. Frisingensis (München: bez. mit F); die Hss. in Wien und Heidelberg (V u. P) haben *sworgēt*. Über den Wortanlaut der Formen *sworgēn* und *sworga* f. (= *sorga*), die nur bei T. und O. vorkommen, vergleiche man Braune, Ahd. Gramm.[2] § 107 Anm. 1 und daselbst cit. Lit. Entsprechende Verba treten auf in got. *saúrgan -aida*, mit Übertritt zur ō-Klasse in as. *sorgon*, ags. *sorȝian*, und zur *ja*-Klasse in aisl. *syrgia* (*-gða*). Hinsichtlich der Etymologie ist unser Wort entweder mit ai *sūrk-ša-ti* 'kümmert sich um etwas, nimmt Rücksicht auf etwas', air. *serc* 'Liebe' oder auch mit lit. *sérgiu* 'behüte' (Kluge, Wb[5] 'Sorge', Brugmann, Grundriss II. 1022 ff.) zu verbinden. Die Zusammenstellung bei Fick, Wb.[4] II. 301 mit ir. *serg* 'Krankheit' und lit. *sergú* 'bin krank' spricht mich wegen der Bedeutungsdifferenz weniger an.

---

[1]) Vgl. Sievers, Beitr. XVI. 259.

Ahd. *zilēn* 'zielen, contendere, studere u. s. w.' mit zahlreichen alten Belegen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R; 8—9. Jhdt: Can. 1. 9; 9. Jhdt: Frg. K. Ib. Rd. Rb. Rf. O. (nur in Cod. F), Can. 2; 10. Jhdt: Em. 4. 6. Can. 10. 11. 12. Bib. 1. Gk. 3; vgl. (ih) *cilo* 'conabor' Bed. 2 (9. Jh.) nach der *ja*-Klasse; daneben *zilōn*, *gi-zilōn*, *hera-zilōn* bei O. (Cod. F hat doch *zilēn*). Dass die *ē*-Biegung bei diesem Verbum die ursprünglichere ist, wird durch die ags. Entsprechungen *tilian tiolian* 'zielen' bestätigt. In dem hier vorliegenden Wechsel von *i* und *io* in der Wurzelsilbe ist nämlich ein Rest des alten Flexionswechsels der ags. *ē*-Verba erhalten [1]). Eine *ja*-Form erscheint ausserdem im as. Inf. *tilian* 'erlangen'. Vgl. *ō*-Biegung dagegen in got. *and-tilōn* 'anhangen, sich jemandes annehmen', *ga-tilōn* 'erzielen, erwirken', die wohl als Denominativa zu got. *ga-tils* 'passend, geeignet', *til* n., ahd. *zil* n. 'Ziel' betrachtet werden dürfen (vgl. oben betreffs ahd. *lobōn*).

Ahd. *klēbēn* 'kleben, haften, festsitzen' (Kompp.: *ana-*, *az-*, *zasamana-*, *zuo-klebēn*). Belege: 8. Jhdt: Gl. K. Pa.; 9. Jhdt: T. O.; 10—11. Jhdt: Prud. 1. VA. VG.; jüngere Quellen. Keine *ō*-Formen sind vorhanden. Ausserdeutsch ist das Wort nur durch *ō*-Verba vertreten: as. *clibon* (altniederd. Psalm. *clēvon clivon*), ags. *clifian cleofian* 'festhaften', aisl. *klifa -aða* mit übertragener Bed. 'etwas wiederholen (d. h. woran kleben)', welche aber alle ursprünglich zu der *ē*-Klasse gehörten. Die ags. Doppelbildung *clifian cleofian* ist wie *tilian tiolian* oben zu erklären. Ebenso liegen in den *a*-umlautslosen Formen *clibon* u. s. w. gegenüber *klēbēn clēvon* Spuren der alten *ja*-Flexion vor (vgl. as. 3. sg. Präs. *libod* ohne *a*-Umlaut analogisch

---

[1]) S. Sievers, Ags. Gramm.[2] §§ 109 b, 416 Anm. 7.

nach den *ja*-Formen von *lëbēn*). Das Verbum gehört zur germ. Wz. *klīf- klīb-* im stv. ahd. *klīban*, as. *biklīban* 'kleben, haften', aisl. *klífa* 'klettern' (s. Kluge, Wb.[5] 'kleben').

Ahd. *hogēn* (Kompp.: *bi-, gi-, hera-, ir-, thara-hogēn*) 'denken, gedenken, sich erinnern' ist im Präs. ganz unter die sw. V. I eingetreten: Inf. *huggen hukkan* Prät. *hugita*. Reste der ē-Flexion kommen noch im Prät. vor: ursprüngliche mittelvokallose Formen sind vorhanden in *hogtun* O. IV. 9, 16, *hogtīn* O. II. 24, 13, *gihogti* O. IV. 2, 24, *arhocta* Gc. 4, *yrhogt* (er) O. IV. 18, 37, *urhoktun* Em. 19, *irhogtun* O. II. 11, 55, *farhocton* K. 2; der volle Stamm *hogē-* erscheint nur bei Otfrid: *hogēta* O. IV. 16, 54, *hogēti* I. 8, 22, *hogētin* IV, 3, 13, ih *gihogēti* II. 23, 26, er *gihogēti* I. 9, 14. 22, IV. 4, 23, *gihogētin* I. 2, 37, *irhogēta* IV. 36, 6, *irhogētin* III. 15, 11, *irhogēti* V. 23, 21 [1]). Germanische Parallelen finden sich in as. *huggian* (im Präs. zur *ja*-Klasse übergetreten [2])), Prät. *hogda hugda*, got. *hugjan* mit vollständigem Übertritt in die I. Kl. [3]), aisl. *hyggia hugða*, im Part. Prät. schwankend: *hugðr* und nach Art der ē-Verba *hugat* ntr. [4]). Hinsichtlich seiner Etymologie ist das Wort mit ai. *śuc-* 'trauern', *ana-śuc-* 'Sehnsucht empfinden nach', *śoka-* 'Kummer' (ieur. Wz. *k̑eu̯q-*) zusammengestellt worden: s. Fick, Wb.[4] I. 426, Brugmann, Grundriss I. 329. 334. II. 1275 [5]). Zur Bedeutungsentwicklung vgl. ahd. *mornēn*

---

[1]) Vgl. Kögel. Beitr. IX. 520, Braune, Ahd. Gramm.[2] § 362 Anm. 4, § 368 Anm. 3.

[2]) Vgl. Sievers, Beitr. VIII. 93, Gallee, Altsächs. Gramm. § 311.

[3]) Vgl. Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 311.

[4]) S. Noreen, Aisl. Gramm.[2] § 440, 4.

[5]) Mikkola, Bezz. Beitr. XXII. 239 ff., verbindet got *hugs* as. *hugi* aisl. *hugr* 'Sinn, Verstand' mit lit. *kaũkas* 'ein unterirdisch Männchen, Alraun, ein unterirdisches kleines Männlein, ein zwerghafter Geist u. s. w.', welches

'betrübt, besorgt sein', got. *maúrnan* 'sorgen': gr. *μερμηρίζω* 'sorge, denke', ai. *smárati* 'gedenkt, erinnert sich' (s. im Folg.).

Dem folgenden Verbum fehlt jede Spur der *ja*-Flexion, aber dasselbe muss trotzdem als primär gehalten werden, weil es sich anderseits durch nichts als Derivatum erweisen lässt.

Ahd. *hlosēn* 'zuhören, horchen' (Kompp.: *ga-, hera-, zuo-hlosēn*) mit. folg. Belegen: 8. Jhdt: R. Rx.; 9. Jhdt: E. Rb. M. Sb. O.; 10. Jhdt: Bib. 1. 2. Gl. 1. 3. u. s. w.; daneben einige *ō*-Formen aus dem 9—10. Jh.: *losōta* O. I. 22, 35 (Cod. V und P), *zuolosōn* Sb., *gilosōn* Co. 4, *zuolosōmes* Bib. 1. 2. Ausserdeutsch ist an das aisl. *ō*-Verbum *hlora -aða* (< *hloz- < *hluz-) 'lauschen' anzuknüpfen, das auf urgermanischer Spaltung der älteren *ē*-Flexion beruhen kann. Ags. *hlosnian* 'hören' halte ich für eine aus der in *hlosēn* steckenden ieur. Wurzel *kleu̯s- klus-* (vgl. ai *śrustí-* 'williges Hören, Willfährigkeit', Part. *śróṣamāṇa*, lit. *klús-ti klaus-ýti* 'gehorchen', aksl. *slyšati* 'hören') hervorgegangene *nā*-Ableitung. Der Annahme Marg. Sweet's (Am. Journ. of Phil. XIV. 418 ff.), ahd. *hlosēn* sei wegen der genannten ags. Form. ursprünglich unter die *n*-Klasse zu rechnen, kann ich nicht beistimmen. Die primären *nā*-Verba gehen im Ahd. zwar gewöhnlich in *ē*-Flexion über, aber behalten dabei den Suffix-konsonanten bei (wie z. B. ahd. *hlinēn*: as. *hli-nōn*, lat. *de-clī-nare*, vgl. hierüber im Folgenden). — Der primäre Ursprung des vorliegenden Verbums wird auch durch nominales Zubehör erwiesen: vgl. as. *hlus-t* 'Gehör', aisl. *hlus-t* 'Ohr', *hlus-ta* 'lauschen', ags. *hlys-t* 'Gehör', *hlys-tan* 'aufhorchen'.

Wort ursprünglich 'Seele' bedeuten sollte. Weil got. *hugs* u. s. w. von dem in Rede stehenden Verbum (got. *hugjan* u. s. w.) schwerlich getrennt werden darf, finde ich M:s Zusammenstellung im Vergleich mit der oben dargelegten wegen der Bedeutung wenig werscheinlich. Lit *kaũkas* geht auf eine ieur. Wz. *qauq-* (mit anlautendem velarem Guttural) zurück: ai *śuc-* etc. hingegen auf eine Wz. *k̂euq-* mit palatalem Anlaut.

γ) Isolierte Verba.

Hierher rechne ich diejenigen Verba, bei denen Entsprechungen in den verwandten Sprachen fehlen. Von keinem einzigen sind *ja*-Formen erhalten.

Ahd. *zundēn* 'ardere, in Brand sein, brennen' (vgl. mhd. *zunden* 'brennen, leuchten') belegt nur bei Notker: er *zundeta* 'ardebat' Mcp., Part. Präs. g. pl. *zundenton (sternon)* 'ardentium' Mcp. Nebenbei geht ein transitives Verbum ahd. *zunten* (aus *zuntjan*) 'entzünden', ags. *tyndan* d. s. Vgl. mhd. *zinden* stv. (= got. **tindan*) 'brennen, glühen' und hierzu got. *tandjan*, aisl. *tenda* (= *tendra*), nschw. *tända* 'anzünden' (s. Kluge Wb.[5] 'entzünden'). Eine got. Ableitung von dem genannten starken Verbum liegt in *tundnan* (IV. Kl.) 'entzündet werden, in Aufregung geraten' vor. Die Ansicht M. Sweets (a. a. O.), ahd. *zundēn* sei ursprünglich mit got. *tundnan* identisch, gehöre also eigentlich der Nasalklasse an, hat nichts für sich (vgl. oben betr. *hlosēn*); schon die Bedeutung ist eine verschiedene: bei *zundēn* durativ, bei *tundnan* — in Übereinstimmung mit den übrigen got. sw. Verben IV:r Kl. — inkoativ.

Ahd. *swëbēn* (Komp. *bi-swëbēn*) 'schweben, ferri, nare', belegt in: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra.; 9. Jhdt: Oh.; sonst nur in Bo. 5. Wm. (11. Jh.). Keine ō-Formen sind bekannt. Zur germ. Wz. *sṷīb-* in aisl. *svifa* stv. 'sich bewegen, gehen', ahd. *sweibōn* 'schweben, schweifen' (Kluge, Wb.[5] 'schweben').

Ahd. *scorrēn* 'ragen, hervorragen' (Kompp.: *fram-, furi-, ubar-*, *uz-scorrēn*) mit Belegen in folg. Quellen: 9. Jhdt: M. Bo. Em. 26; 10—11. Jhdt: A. Bib. 1. 2. Em. 13. Mart. VA. u. s. w. Das etymologisch noch unerklärte Wort gehört meines Erachtens zur ieur. Wz. (*s*)*qers* 'laufen' in lat. *curro*, *equirria*

'Pferderennen' (für **equi-quirria*), *scurra* 'Possenreisser, Narr', mhd. *hurren* 'sich schnell bewegen [1]), zu denen ich noch nschw. dial. *skurra* 'laufen, schnell gehen; zu Schlitten fahren' stelle. Nach dieser Deutung geht *scorrēn* zu nächst auf eine Wurzelform *skorz-* (*skurz-*) zurück. Zur Bedeutungsentwicklung sind nhd. *ausspringen, vorspringen* in der Bedeutung 'hinauf-, hervorragen', *Vorsprung* = nschw. *utsprång* (zum stv. *springa*) 'Absatz an Gebäuden u. dgl.' zu vergleichen. Neben dem vorliegenden Verbum findet sich das Subst. ahd. *scorro* m. (*scorra* f. ?) 'præruptum montis, scopulus'.

Ahd. *ana-giwēn* 'inhiare' ist belegt nur in der Form *-giuueta* Mart. (10. Jhdt); vgl. daneben ahd. *gëwōn* 'oscitare, gähnen', das viel gewöhnlicher ist (Bel.: 9. Jhdt: M. Sb. Bib. OA.; 10–11. Jhdt: L. Pr. v. Le. 1. 3. Tr. Mon. 2; ausserdem F., undatiert). Die hierin steckende germ. Wurzel *giu̯-* (vorgerm. *ghiu̯-*) verhält sich zur ieur. Wz. *ghī-* in ahd. *gi-nēn gīēn*, lat. *hiare*, lit. *žióti*, aksl. *zijati* 'gähnen' wie z. B. die ieur. Wz. *giu̯-* 'leben' in ai. *jī́vati* 'lebt', *jīvá-* 'lebendig', lat. *vivo*, *vivus*, got. *qius* 'lebendig', lit. *gývas* d. s., aksl. *živą* 'vivo', *živŭ* 'lebendig' etc. zur ieur. Wz. *gei̯- gī-* in ai. *ji-* (*ji-nó-ti jí-nvati*) 'beleben, erregen', *jī-rá-* 'lebhaft, eifrig', gr. *ζῆν*, got. *kei-nan* 'keimen', lit. *gý-ti* 'aufleben, heilen', aksl. *ži-ti* 'leben' u. s. w. [2]). Das Ausbleiben des *a*-Umlauts in *giwēn* (gegenüber *gëwōn*, vgl. noch im Mhd. *giwen* und *gëwen*) ist wohl als Zeichen des früheren Vorhandenseins von *ja*-Formen im Präsens zu betrachten. Das gegenseitige Verhältniss der *ē*- und der *ō*-Flexion lässt sich in diesem Fall schwerlich genau bestimmen. Im Hinblick auf die Belege könnte man versucht sein die *ō*-

---

[1]) S. Persson, Wurzelerweiterung S. 86. 166.
[2]) S. Persson a. a. O. S. 117. 137. 158.

Form für die ursprünglichere zu halten (vgl. auch lat. *hiāre*, lit. *žióti* 'gähnen'). Jedenfalls scheint mir die ē-Form durch das angezeigte Fehlen des *a*-Umlauts als urgermanisch erwiesen zu sein. Für alte ē-Flexion spricht auch das mittelvokallose Prät. *gewde*, eine niederdeutsche Glosse in den Glossen des Junius (Id.: 8—9. Jh.).

Mit *sk*-Erweiterung der Wurzel gehört hierher ahd. *loscēn* 'versteckt, verborgen sein', bel. in: 8. Jhdt: Gc. 5; 9. Jhdt: M. Gc. 3. O. Ep. 2; 10—11. Jhdt: Gc. 1. 6. Db. Tg. 5. VA. u. s. w. (vgl. die Form *luscheta* in VG. (10—11. Jh.). Als Grundform des Verbalstammes hat man *lut-sk-* anzusetzen, indem unser Wort aus der Wz. *lŭt-* in aisl. *lúta* 'sich ducken', ags. *ʒe-lútian* 'latere' hervorgegangen ist (s. Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 299).

Endlich ist wohl auch das nasalinfigierte ahd. *gingēn* hierher zu stellen. Es finden sich folg. Belege: *kingēn* 'sequor, imitor' Rg. 2 (9—11. Jh.), *gigingēn* 'aspirare' Bo. 1 (9. Jh.); sonst nur bei Otfrid in der Bed. 'verlange nach etwas, sehne mich nach etwas': *gingēnt* II. 16, 14, (wir) *gingēn* II. 21, 30, (er) *gingēt* V. 11, 29 (nach Graff — nicht aber nach Kelle — hat Cod. F *gingit*, das eine *ja*-Form wäre). Etymologisch gehört unser Verbum offenbar zusammen mit got. *ga-geigan* 'gewinnen', *faíhu-geigan* 'Geld erstreben', lit. *gë̃žiůs* 'heftig streben' aus einer ieur. Wz. *gheiĝh-*. Möglicherweise sind auch gr. *κί-χ-η-μι* 'erreiche, finde, treffe an', gr. (Hom.) *κιχάνω* aus **κι-χ-ανϝω*, att. *κιγχάνω* (sekundär umgestaltet aus der erstgen. Form[1]) 'erreiche, hole ein' und ai. *jēhamāna* 'gähnend, klaffend' (zur Begriffsent-

[1]) S. Brugmann, Grundriss II. 967. 970. 989. 1016.

wicklung vgl. lat. *hiāre* [1]) 'klaffen, gähnen, übertr. den Mund aussperren, vor Verlangen nach etwas lechzen, begierig trachten' heranzuziehen) [2]). Der in ahd. *gingēn* erscheinende wurzelhafte Nasal ist wohl ursprünglich nur präsentisch gewesen. Demnach gehört dies Verbum von Hause aus der so genannten Nasalinfix-Klasse an, d. h. verhält sich zu got. *-geigan* wie z. B. ags. *climban* 'klimmen', ahd. *klimban* zu aisl. *klífa*, mengl. *clíven* 'klettern', as. *bi-klīƀan* 'kleben, haften', ahd. *klīban*, wie ags. *slincan* 'kriechen' zu mengl. *slíken* 'schleichen', ahd. *slīhhan* [3]) (der Parallelismus ist jedoch nicht vollständig: ahd. *gingēn* und got. *-geigan* flektieren nach der *ē*-Klasse, *klimban* : *klífa* u. s. w. dagegen nach der *e*- : *o*-Klasse). Neben *gingēn* stehen die Subst. ahd. *gingo* swm. 'Verlangen, Sehnsucht' (O. V. 23, 42) und *ana-ging* stm. 'Angriff' (O. V. 20, 98).

---

[1]) Got. *ga-gei-gai-þ* 'gewinnt' ist nach Noreen, Urg. Gramm. S. 227 eine Reduplikationsbildung, 'wo die Reduplikationssilbe die ganze Wurzel reproduziert'. Wenn dies richtig ist, liegt es nahe zur Hand die einfache Wurzel in ahd. *gīēn*, lat. *hīo*, lit. *žióti*, aksl. *zijati* zu suchen. Die letztgenannten balt.-slav. Formen zeigen aber in ihren palatalen anlautenden Konsonanten eine Differenz gegenüber dem oben angeführten lit. *gëžiñs* mit gutturalem Anlaut. Andere Beispiele eines derartigen Lautwechsels in verwandten Wörtern finden sich u. a. bei Noreen, Urg. Lautlehre S. 199.

[2]) Siehe über diese Kombination Solmsen, K. Z. XXXIII. 294 (unter Citierung von W. Schulze, quæst. ep. 125, anm. 2), Fick, Wb. [4] I. 434.

[3]) Über derartige Wechselformen mit und ohne inlautenden Nasal siehe man bes. Persson, Wurzelerweiterung S. 99 Note, 152 f., Noreen, Urg. Lautlehre S. 210 f. (der auch sonstige Lit. verzeichnet), Streitberg, Urg. Gramm. S. 296 f.

2. Reduktionsstufe.

α) *Verba mit vorgermanischen Entsprechungen.*

Ahd. *dolēn* 'dulden' (*eban-dolēn* 'compati.' *far-dolēn* 'erdulden') mit folg. Belegen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. Ic. R.: 8—9. Jhdt: Can. 9; 9. Jhdt: K. Rb. T. O.; 9—11. Jhdt: D. II. 323; 10. Jhdt: Em. 5. Can. 4. 10. 12. u. s. w.; ō-Formen sind gefunden nur in O. IV. 25, 14 (*tholōta* : Cod. VP; dagegen *tholēta* in Cod. F) und VA. (10—11. Jhdt): sie *dolonth*. Eine ahd. *ja*-Form scheint in *tholit* 'tolerat' (aus Ic.: 8. Jh.) erhalten zu sein. Ein mittelvokalloses Präteritum zu *far-dolēn* ist belegt in (er) *fardulta* Ia. Rb. (9. Jh.), VA. Kögel, Beitr. IX. 520, stellt dies *-dulta* mit aisl. Prät. *þolða* (aus der ältesten Zeit, später *þolda*) gleich, aber mit Unrecht: die aisl. Form muss auf **þoliðē* (für lautgesetzliches **þuliðē*) zurückgeführt werden; hätte Synkope nicht statt gefunden, wäre *ð* in *þolða* unerklärlich [1]). Aussergermanisch entspricht lit. *tylú* (**tyl-iú*) *tylė́-ti* [2]) 'still stehen, schweigen' (mit sekundärer Dehnung des *i*). Im Germanischen ist ē-Flexion vorhanden in got. *þulan -aida* und aisl. *þola -lða* (vgl. die Doppelflexion in wn. *þoler*: aschw. *þol* 'duldet' [3])), ō-Flexion hingegen in as. *tholon tholoian* (daneben *tholian*, ein Rest der *ja*-Formen), ags. *þolian*, die mit der ahd. ō-Form parallel gehen und wohl durch eine urgerm. Spaltung der ē-Flexion enstanden sind (vgl. gr. dor. τλᾶναι 'ertragen', ἔτλᾶν nach der ā-Klasse [4]): zur ieur. Wz. *tel-*

---

[1]) Vgl. Noreen, Aisl. Gramm. [2] § 178, § 183, 1, b.

[2]) S. Brugmann, Grundriss II. 965. 1064. 1082, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 108. 311. 313.

[3]) S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512.

[4]) S. Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 313.

'tragen, ertragen'). Als Beweis für den primären Charakter dieses Verbums gilt auch das zugehörende Verbalabstraktum ahd. *gidult* f. 'Gedult' [1]).

Ahd. *-monēn* in *firmonēn* 1. 'verurtheilen' 2. 'gering schätzen, missachten, verachten', 3. 'verwerfen, verschmähen', nur bei Otfrid: I. 4, 65; III. 3, 14; III. 17, 55. 57. Folgende Parallelen kommen vor: aussergermanisch in gr. *μανῆναι ἐμάνην* (Präs. *μαίνομαι* < **μανιομαι*) und aksl. *minją* Inf. *minĕti*, lit. *minĕti* (: ieur. Wz. *men-* 'denken') [2]), auf germanischem Boden in got. *munan -aida* 'gedenken'; vgl. zum aisl. V. prät.-präs. *muna* 'sich erinnern' die nach Art der aisl. sw. V. III gebideten [3]) Prät. *munði* (< **muniðē* [4]), wohl mit den analogisch neugeschaffenen ahd. *ja*-Präterita *hebita, segita, libita* u. a. gleichzustellen) und Part. Prät. *munat*.

β) Gemeingermanische Verba.

αα) Mit Resten der *ja*-Flexion.

Ahd. *rūnēn* 'raunen, flüstern, heimlich und leise reden' mit folg. Belegen: 8. Jhdt: Gl. K. Ic.; 9. Jhdt: Rb. Ia.; 9—11. Jhdt: D. II. 350; 10. Jhdt: Ps. 2. Mart. u. s. w. Im Aisl. entspricht *rýna -nda* 'vertraut sich unterreden' mit vollständiger Verallgemeinerung der *ja*-Formen [5]). *ō*-Flexion kommt vor in ags.

---

[1]) Vgl. Kluge, Pauls Grundriss I. 379.

[2]) S. Brugmann, Grundriss II. 960. 1064. 1082, Hirt, Indogerm. Akzent S. 195, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 69. 84. 307.

[3]) S. Noreen, Aisl. Gramm.[2] § 448.

[4]) S. Noreen, Pauls Grundriss I. 513. vgl. oben aisl. *þolði*.

[5]) S. Sievers, Beitr. XVI. 259.

rúnian, andd. *rūnon* (daneben *rūnian* nach der *ja*-Flexion; vgl. einen Rest der *ē*-Formen im Prät. as. *rūnadun* Ess. Gl. [1])). Für das Got. ist ein hierher gehörendes Verbum **birūnan* durch das Verbalabstraktum *bi-rūnains* f. 'geheimer Beschluss, Anschlag' gesichert. Vgl. das nebenhergehende Subst. mhd. *rūne* F. 'Geflüster, geheime Besprechung', got. *rūna* F. 'Geheimnis' u. s. w. Zu Grunde liegt die ieur. Wz. *reu̯n-* in gr. ἐρευνάω 'nachforschen, nachspüren' (s. Kluge, Wb. [5] 'raunen').

Ahd. *trūēn* (*trūwēn* sekundäre Nebenform [2])) 'trauen' (auch in Kompp.: *far-*, *fol-*, *ga-*, *anaga-*, *missa-*, *ubar-trūēn*) mit folg. Belegen: 8. Jhdt: R.; 8—9. Jh.: Em. 29; 9 Jh.: Frg. T. Sb. O.; 9—11. Jh.: D. II. 351; 10—11. Jh.: Bib. 1. 2. Gh. 3. Em. 19. Le. 1. 3. Co. u. s. w.; daneben finden sich einige sehr späte *ō*-Formen: *kedruotost* Ho., (ir) *gitruotet* Bib. 7, (sie) *gitruoten* Nd. Parallele *ē*-Verba treten in got. *trauan -aida* und aisl. *trúa* (*trúða*) auf; im Anorw. schwankt die Flexion im Präs. zwischen der *ē*- und der *ja*-Klasse: *trúer: trýr* 'glaubt' u. s. w. [3]). In die *ō*-Klasse übergetreten sind as. *trūon* und ags. *trúwian -ode*, bei welchem letztgenannten das seltene mittelvokallose Prät. *trúwde* noch auf die alte *ē*-Flexion hinweist [4]). Zu einer ieur. Wz. *dreu̯-* 'Zuversicht hegen' (s. Kluge, Wb. [5] 'trauen').

Ahd. *wonēn* 'bleiben, manere, sein' (Kompp.: *ant-durah-*, *vola-*, *missa-*, *samant-*, *ubari-wonēn*) mit folg. Bel.: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ic.; 8—9. Jh.: Da.; 9. Jh.: Is. K., Rb. Ia. T. M. O.; 9—11. Jh.: Ald. 2. D. II. 335; 10—11. Jh.: Bib. 1. 2. VA. VG. Oth. u. s. w. Einer einzigen *ō*-Form *ubari-uuonot* be-

---

1) S. Gallee, Asächs. Gramm. § 311.
2) S. Braune, Ahd. Gramm. [2] § 110 Anm.
3) S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512, Aisl. Gramm. [2] §§ 447, 459, 6.
4) S. Sievers, Ags. Gramm. [2] § 416 Anm. 6.

gegnet man bei O. II. 13, 38. Entsprechende schw. Verba III:r Kl. sind aisl. *una unði* 'zufrieden sein' (das genannte Prät. geht auf **wunidē* zurück, eine Form nach der *ja*-Klasse wie *þolði *þulidē*, *munði *muniðē* oben) und got. *wunan*, nur durch Part. Präs. *unwunands* 'sich nicht freuend' bezeugt, das doch auch zu einem starken Verbum gehören könnte. Vgl. mit *ō*-Flexion as. *wunon*, ags. *wunian* 'wohnen, sein, bleiben'. Neben diesem Verbum findet sich das Subst. ahd. *gawona* f. 'Gewohnheit'. Zu Grunde liegt die ieur. Wz. in ai. *van-* 'gern haben, lieben', *vánas* 'Lust', lat. *Venus*, ahd. as. *wini*, aisl. *vinr* 'Freund' etc. : *wohnen* bedeutet ursprünglich 'sich irgendwo erfreuen' (Kluge, Wb. [5] 'wohnen').

Ahd. *swīgēn* 'schweigen' (Kompp.: *far-, ga-swīgēn*) mit folg. Bel.: 8. Jhdt: Gl. K. Ra. R. Ic. Gc. 5; 9. Jhdt: Frg. K. Rb. T. M. Sb. O.; 10. Jhdt: A. Gh. Gh. 2. Gc. Gc. 6. Gd. 2. Mart. u. s. w.; eine Präsenform nach der *ja*-Klasse erscheint in *firsuigo* 'supprimo' Gd. (9—11. Jh.), eine andere nach der *ō*-Klasse in *versuīgot* Org. (11. Jh.). Ags. (anglisch) *swīȝian* 'schweigen' wird durch sein Prät. *swīȝde* ohne Mittelvokal als ein altes *ē*-Verbum erwiesen [1]). Mit *ō*-Flexion gehören hierher as. *swīgon* und afries. *swīgia*. Hinsichtlich seiner Etymologie ist unser Wort mit gr. *σīγή* 'Schweigen' verglichen worden (unter Annahme einer ieur. Wz. *su̯ik-* neben *su̯ig-*, s. Brugmann, Grundriss I. 421, Kluge, Wb. [5] 'schweigen').

ββ) Keine Spur der *ja*-Formen

erscheint in ahd. *līhhēn* 'gefallen, placere' (Kompp.: *ga-, missi-līhhēn*). Bel. in folg. Quellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R

---

[1]) Vgl. Sievers, Beitr. VIII. 92, Ags. Gramm.[2] § 416 Anm. 8.

8—9. Jhdt: D. II. 283; 9. Jhdt: Is. Frg. H. T. Ge. 3. O. Bo.; u. a. Parallelen erscheinen in got. *leikan* (*ga-leikan*) *-aida*, as. *līkon*, ags. *lícian -ode* und aisl. *líka*, *-aða* 'gefallen', die drei letztgenannten Formen durchgehend mit *ō*-Flexion. Neben diesem Verbum geht das gemeingerm. Adj. got. *galeiks*, aisl. (*g*)*líkr*, ags. *gelíc*, as. *gilīk* 'gleich', das man gewöhnlich — aber wohl mit Unrecht — als Grundwort für das Verbum betrachet (so z. B. Schade, Altdeutsches Wörterbuch², Skeat, An Etymologic. Dictionary, Franck, Etymologisch Woordenboek). Die Bedeutung 'gefallen' bei unserem Verbum giebt keine direkte Beziehung zum Adj. *galeiks* u. s. w. in dessen Grundbedeutung 'ähnlich, gleich' an (eine abgeleitete Bed. 'gut, passend' ist nur bei der aisl. Form gekannt). Für den primären Charakter dieses Verbums spricht — wie mir scheint — aisl. *líkn* f. 'Barmherzigkeit, Gnade', das wohl ursprünglich nur 'Gunst, Gewogenheit, Gefallen' bezeichnet hat und somit als Verbalabstraktum zu *líka* aufgefasst werden darf. Aussergermanisch hat man unser Verbum an aksl. *lĭza po-lĭza* 'Nutzen', *polĭžiti sę* 'Nutzen haben', *lĭžě jestĭ* 'licet' anknüpfen wollen (s. Joh. Schmidt, Vocalismus I. 92 [1]), vgl. Schade, Altdeutsch. Wörterb.² S. 556).

γ) *Isolierte Verba.*

Formen nach der *ja*-Flexion fehlen durchaus.

Ahd. *fīēn* 'hassen' mit spärlichen Belegen: 8. Jhdt: *fiendi* Part. Präs. 'odiosus' (Gl. K.), 9. Jhdt: *fien* Inf. (K. Rf.), du *fietos* (K.), *fieta* Part. Prät. a. pl. m.? 'exosos' (Ia.). In den

[1]) Schmidt a. a. O. vergleicht auch lit. *liñksmas* 'fröhlich', dessen *k* statt *g* stehe. Über dies Wort eine andere Vermuthung bei Leskien, Ablaut der Wurzelsilben im Lit. S. 334.

verwandten Sprachen fehlen genaue Entsprechungen: vgl. mit anderer Ablautstufe got. *fijan -aida*, ags. *féoȝan* (III. Kl.). Zur ieur. Wz. *pĭ-* in ai. *pī-yati* 'schmäht' (Kluge, Wb. ⁵ 'Feind').

Ahd. *gīēn* 'gähnen' ist nur 2 mal belegt: *gīiēn* Mcp., *gīēt* Bo. 5 (11. Jh.). Zu Grunde liegt die ieur. Wz. *ĝhei̯-* in lat. *hĭāre*, lit. *žióti* 'gähnen'; diese zwei Verba gehören der primären *ā*-Klasse an und scheiden sich von *gīēn* auch durch ihre Wurzelstufe ab (s. Brugmann, Grundriss I 307, II. 956. 1085, Kluge, Wb. ⁵ 'gähnen', Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 76. 121. 311. 313).

Ahd. *grūēn* 'schaudern' (mhd. *grūwen*, nhd. *grauen*), nur aus dem 8. Jhdt: *ingruet* 'horrescit' R., *ingruentlih* 'orridum' R. Die germ. Wz. *greu̯-* 'erschrecken' steckt noch in ahd. *grūwisōn grūsōn* 'Schrecken empfinden', mhd. *grūsen griusen*, nhd. *grausen*, mhd. *griul griuwel*, nhd. *Gräuel* 'Schrecken, Grauen' (Kluge, Wb. ⁵ 'Gräuel').

Ahd. *lūzēn* 'latere'. Belege: 9. Jhdt: *luzzenter* 'latens' Ia., *luzzentero* 'latentium (vulnerum)' H.; 10. Jhdt: *luzente* 'latentes' Bib. 1 (ausserdem *luzet* Cdg., *lûzet* Fridanc.); vgl. mhd. *lūzen* 'latere, verborgen sein, heimlich lauern', bair. *laussen* 'heimlich lauern': zur Wz. *lūt-* in aisl. *lúta* 'sich ducken', ags. *ȝe-lútian* 'latere' (s. Kluge, Wb. ⁵ 'lauschen').

Ahd. *trūrēn* 'trauern, contristari'. Belege: 8. Jhdt: Ra; 9—11. Jhdt: O. (3 mal), Rg. 1. VA. u. s. w. Zur germ. Wz. *dreu̯s-* 'fallen, sinken' in got. *driusan*, ags. *dréosan* 'fallen', vgl. ags. *drúsian* 'trauern' (s. Kluge, Wb. ⁵ 'Trauer').

Ahd. *romēn*, belegt nur in der Form *romēti* O. IV. 29 37, ist hinsichtlich der Bedeutung etwas unsicher. Graff giebt keine Bedeutung an, Schade Ahd. Wb.² übersetzt 'zu eng sein, spannen (von einem Kleide)' mit ?, Kelle in seinem Otfridglossar 'bauschen', ebenfalls mit Fragezeichen. Unter Voraussetzung der Richtigkeit des letztgenannten Vorschlags stelle ich unser Wort

in Verbindung mit aisl. *ramr* 'stark, kräftig', ir. *remor* 'dick, fett' (< **remro-*), kymr. *rhēf* 'crassus, magnus', *rhefr* 'anus, rectum' (: urkelt. Wz. *rem-* 'dick sein', s. Fick, Wb.[5] II. 233).

Ein ahd. **hlū-skēn* 'lauschen', gebildet mittels suffixaler *sk*-Erweiterung der ieur. Wz. *k̑leu̯-* 'hören' in ai. *śrutá-*, gr. *κλυ-τός,* lat. *in-clu-tus,* air. *cloth* 'berühmt' u. s. w. (s. Kluge, Wb.[5] 'lauschen', Brugmann, Grundriss II. 1029. 1037), wird durch mhd. mnd. *lūschen*, nhd. *lauschen* vorausgesetzt. Eine aussergermanische verbale *sk*-Ableitung von derselben Wurzel dürfte in armen. *lsem* 'höre' (**k̑lu-sk̑o-* Brugmann a. a. O. S. 1029) vorliegen.

b) Mit ĕ-Stufe in der Wurzelsilbe.

1. Gemeingermanische Verba.

α) Mit Resten der ja-Flexion.

Ahd. *fārēn* 'observare, tentare, desiderare, insidiare' (Komp. *ga-farēn*) mit folg. Bel: 8. Jhdt: Gl. K.; 9. Jhdt: T. O., sonst nur bei Notker. Mittelvokallose Präterita sind bewahrt in *fārta* O. IV. 17, 3 und *gifārtin* O. IV. 35, 25. In anorw. *færa* (*-rða*) 'schaden, verdriessen' (*ἅπ. λεγ.*) ist die *ja*-Flexion durch das ganze Paradigma gedrungen [1]). Im Asächs. entsprechen *fāran* (eine alte ē-Form) und *fāron* (mit Übertritt zur ō-Klasse) 'auflauern'. Vgl. hierzu ahd. *fāra* f. 'Nachstellung, Hinterlist, Gefahr'. Zur ieur. Wz. *per-* in lat. *periculum*, gr. *πεῖρα* 'Probe, List, Betrug' etc. (s. z. B. Kluge, Wb.[5] 'Gefahr').

---

[1]) Vgl. Sievers, Beitr. XVI. 259.

Ahd. *bāgēn* 'contendere' mit folg. Bel.: 9. Jhdt: T. (1 mal), O. (2 mal), sonst nur bei Notker. Ein paralleles Verbum liegt in dem unregelmässig flectierenden aisl. *bǽgia* 'quälen' (nach der *ja*-Klasse, gegenüber Präs. *bági* und. Prät. *bágða* [1])) vor. Im Ahd. geht das reduplicierende Verbum *būgan* 'streiten' an der Seite, vgl. auch *bága* f. 'contentio'. Zur ieur. Wz. *bhēgh-* in air. *bágim* 'streite', *bág* 'Kampf' (s. z. B. Fick, Wb. [4] II. 160, Kluge, Wb. [5] 'bägern').

β) *Ohne Spuren der ja-Flexion.*

Der Kürze wegen sind auch die drei folgenden Verba unter die gemeingermanischen Bildungen gerechnet, obschon sie in der That nur als westgermanisch bezeugt sind.

Ahd. *frāgēn* 'fragen' (Kompp.: *ant-, ar-, durh-, ga-frāgēn*) mit Belegen in allen Hauptdialekten: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ic.; 8—9. Jhdt: Hild.; 9. Jhdt: Is. Frg. Ia. Rb. T. M. O.; 10. Jhdt: Ec.; jüngere Quellen. Einige späte, aber doch möglich altererbte, Präterita ohne Mittelvokal finden sich in: (er) *fracti* Ho., (ir) *fragtot* Wm. II. 5, 10, *fragdot* Wm. II. 6, 2, alle drei aus dem 11—12. Jhdt. *ō*-Formen erscheinen sehr spärlich: 8. Jhdt: *gifragota* Gc. 5, *rāt-fragon* Gc. 4 (ausserdem in Ib. Rd); 9. Jhdt: *fragotot* T. 88, 91, *antfragon*, *kiantfragon* Rb. Ausserdeutsch liegt eine Entsprechung in asächs. *frāgan* (Prät. *frāgada*) [2]) vor, das doch gewöhnlicher mit *ō*-Flexion (*frāgon frāgoian*) auftritt. Ahd. *frāgēn* zeigt grammatischen Wechsel gegenüber der seltenen Nebenform *frāhēn*, bezeugt

---

[1]) Vgl. Sievers, Beitr. XVI. 259, Noreen, Aisl. Gramm. [2] § 447.

[2]) S. Gallee, Asächs. Gramm. §§ 306. 311.

nur durch *frahemecs* und *intfrahetomes*, beide nur in Kp. aus dem 9. Jhdt (vgl. hierzu ahd. *antfrahida* [1]) f. 'interrogatio' Kp. K. 7, das wohl mit den von Kluge, Stammbildungslehre § 123, besprochenen sekundären Verbalabstrakten auf *-iþō* auf eine Linie zu stellen ist). Parallel mit *frāgen* und *frāhēn* gehen die Substantiva ahd. *frāga* f. bezw. ? *frāha* 'Frage' (die letztere Form nur in Ib., wo *fraga*). Zu Grunde liegt die germ. Wz. *freh-* (vorgerm. *prek-*) im stv. got. *fraíhnan* etc. 'fragen' (s. z. B. Kluge, Wb.[5] 'fragen').

Ahd. *rāmēn* 'intendere' (Komp. *thara-rāmēn*). Belege: 9. Jhdt: *raman* M., *rāmēt* (thar) O. III. 1, 35, *rāmta* (Prät. ohne Mittelvokal) O. IV. 17, 3; sonst nur bei Notker. Vgl. mhd. *rāmen* 'zielen, trachten nach etwas' und hierzu mhd. *rām* stm., md. *rāme* stf. 'Ziel, Zielen, Trachten'. Im Asächs. entspricht *rāmon* mit sekundärer ō-Flexion. Persson, Wurzelerweiterung S. 46, vermuthet Zusammengehörigkeit mit lat. *rēri* 'berechnen, meinen', *ra-tio*, lit. *rė́-ju* 'schichte' etc.

Ahd. *wërēn* 'gewähren, facere, præstare' (Kompp.: *ant-*, *ga-wërēn*). Belege: 9. Jhdt: Is. M. O. Gc. 3; 10—11. Jh: Bib. 1. 2. Gh. 1. 3. 4. VA. Co.; jüngere Quellen. Eine vereinzelte ō-Form erscheint in *giuuerōta* O. I. 15, 8 (Cod. VP; Cod. F dagegen hat *giuuerēta*). Das Afries. weist ein paralleles Verbum auf in *wera* 'Gewähr leisten'. Zur ieur. Wz. *u̯ĕ̆r-* 'sich ge-

---

[1]) Aus Gc. 3 (9. Jhdt) führt Graff (siehe auch Steinmeyer u. Sievers, Ahd. Glossen II. 175, 66) eine Form *frehido* 'expressione (prophætæ)' an, die er zweifelhaft als Dat. sg. zu einem hiehergehörigen (?) Subst. *frahida* f. erklärt. Dann hätte man nicht *frāhēn*, sondern *frăhēn* zu schreiben, denn *e* in *frehido* könnte nur *i*-Umlaut von *a* sein. Wegen seiner abweichenden Bedeutung ist dies Subst. von dem in Rede stehenden Verbum jedoch wohl ganz zu trennen.

fällig zeigen, willfahren' in ai. *var-* 'gewähren', got. *un-wērs* 'unwillig', ahd. *miti-wāri* 'mild', möglich auch in ir. *feraim* 'gebe' [1]) (s. Persson, Wurzelerweiterung S. 60 f., vgl. auch Kluge, Wb. [5] 'gewähren').

2. Ein isoliertes Verbum.

Ahd. *wërēn* 'manere, subsistere, durare' (Kompp.: *durah-*, *fol-*, *ubar-wërēn*). Belege: 8. Jhdt: Gl. K.; 9. Jhdt: Rb. (nur in *uuerentlihhorin* 'durabilius'), O.; sonst nur aus dem 11. Jh.: Wm., Notk. Eine späte *ō*-Form liegt in *uuerot* (Wm.) vor. Vgl. die nominalen Ableitungen *wirig werig* 'wierig, permanens', *un-wirig* 'caducus', *wirigī* f. 'Dauer' (alle erst bei Notk. belegt), auch mht. *wër* f. 'Dauer'. Zur Wz. *u̯es-* 'sein, verweilen, bleiben' im stv. got. *wisan*, ahd. *wësan* u. s. w. (s. Kluge, Wb. [5] 'währen').

c) Mit *ŏ*-(*ă*)-Stufe in der Wurzelsilbe.

1. Verba mit vorgermanischen Entsprechungen.

Ahd. *habēn* 'haben' (Kompp.: *ana-, ant-, bi-, far-, fol-, ga-, inni-, missi-, samant-, ūf-, umbi-, widar-habēn*). Das Wort hat ungemein zahlreiche Belege, die über alle Hauptdialekte verbreitet sind. Inbetreff der *ē*-Formen genügt es folg. Quellen anzuführen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. Ic. R. Em. 33; 9. Jhdt: Frg. K. E. C. Rb. Rf. Ia. Ib. Rd. H. T. M. Sb. O.

---

[1]) Anders über dies Wort Fick, Wb. [4] II. 271.

Ky. Von der *ja*-Flexion finden sich mehrere Reste: Präsensformen [1]: 2. sg. *hebis(t)* H. S., *int-hebis* H.; 3. sg. *hebit* Is. K. H., *heuit* Frg., *int-hepit* Sb. Bib. 1. 2, *pi-hebit* H. Ar. 2, *kehebit* 'tenet' Vergilgl. [2]) (besonders häufig sind die präsentischen *ja*-Formen — neben den ē-Formen — bei Notker [3]), was auf sekundärem Anschluss an die I. sw. Konj. beruht). Präteritiformen: *hebitos*, *hebiti* S., *ke-hebita* K., *gi-hepitun* M. Bib. 1. 2, *int-hepita* M., *ant-hapiti* Gc. 3 (9. Jh.), *int-hebite* Bib. 5 (11—12. Jh.), *fir-hepitun* Bib. 1. 2. Le. 1. 3. (10—11. Jh.); Part. Prät. *gi-hebit* (Kögel, Beitr. IX. 520, Braune, Ahd. Gramm.[2] § 368 Anm. 2). Alte mittelvokallose Präterita liegen in *hapta* (Is. Frg.) und *haptun* (Frg.) vor. Zur ō-Klasse gehören *habotost* O. II. 14, 52 und einige vereinzelte Formen bei Williram (11. Jhdt). Auf germanischem Boden entsprechen got. *haban -aida*, as. *hebbian hebban* (Präs. 1. sg. *hebbiu*, 1. 2. 3. pl. *hebbed hebbiat*, Prät. *habda*) [4]), ags. *habban* (Präs. 1. sg. *hæbbe*, pl. *habbað*, Prät. *hæfde*) [5]), aisl. *hafa -fða* (Präs. sg. nach der *ja*-Flexion: *hefr hefer* gegenüber agutn. *hafr* und aschw. *havir* 'hat' [6])). Aussergermanisch ist lat. *habēre* (aus **khabh-*) hiermit ganz identisch.

---

[1]) Die 1. sg. *habu* (= ags. *hafu*) bei T. ist wohl — wie Brugmann, Grundriss II. 1065 vermuthet — eine Umbildung von (as.) *hebbiu* wie ahd. *ligu* für *ligg(i)u* durch Anschluss an *ligis* etc. eingetreten ist. Nach einer alternativen Annahme desselben Verfassers könnten ahd. *habu*, ags. *hafu* (sowie got. *haba habam haband*) auch Formen der *o*-Klasse sein. Hiernach wären 2. 3. sg. ahd. *hebis hebit* zweideutig, indem sie ebenso gut der *o*- wie der *i̯o*-Flexion gehören können.

[2]) S. Steinmeyer u. Sievers, Die ahd. Glossen II. 697, 11.

[3]) S. Braune, Ahd. Gramm.[2] § 368 Anm. 2.

[4]) S. Gallee, Asächs. Gramm. § 311.

[5]) S. Sievers, Ags. Gramm.[2] § 314.

[6]) S. Noreen, Pauls Grundriss I 512 f. isl. Gramm.[2] § 447, § 459, 6

Ahd. *dagēn* 'schweigen' (Kompp.: *far-*, *ga-dagēn*) mit folg. Belegen: 8. Jhdt: Gl. K. Ra. Pa., 9. Jhdt: O. Rd. Bib. 9; 9—11. Jhdt: Gd. 1; sonst fast nur bei Notker. Germanische Entsprechungen: got. *þahan -aida*, as. *thagian* (ein Rest der *ja*-Flexion) neben *thagon*, aisl. *þegia þagða* mit Schwankung zwischen der *ē*- und der *ja*-Flexion (das ganze Präs. nach der *ja*-Kl.: *þege* u. s. w.) [1]. Aussergermanisch entspricht genau lat. *tacēre*.

2. Gemeingermanische Verba.

Wie die beiden letztberührten Verba zeigen manche von den unten zu behandelnden gemeingerm. Bildungen noch

a) Reste der alten *ja*-Flexion.

aa) Neben starken Verben.

Ahd. *hangēn* 'pendere' (Kompp.: *fram-, furi-, nidar-hangēn*). Belege für *ē*-Formen: 8. Jhdt: Gl. K. (1 mal); 9. Jhdt: Is. K. H. T. O.; 9—11. Jhdt: D. II. 314; 10. Jhdt: Prud. 1; jüngere Quellen. *ja*-Formen sind vorhanden in *fram-hengentiu*, *-hengentera* aus Rd. (9. Jh.). Entsprechungen mit *ē*-Flexion finden sich in got. *hāhan -aida* (aus **hanhan* in grammatischem Wechsel mit *hangēn*) '(schweben) gespannt, eifrig sein' und aisl. *hanga -gða* 'hangen' (Präs. Ind. immer schwach nach der *ē*-Klasse: *hangir* u. s. w.; in Prät. sg. u. pl. kommen neben den schwachen Formen die reduplicierten *hekk hengom*

---

[1]) S. Noreen, Aisl. Gramm.[2] § 447, § 459, 6.

vor; Part. Prät. nur *hangenn)*. Nordische Formen nach der *ja*-Flexion erscheinen in der anorw. 3. sg. Präs. Konj. *hænge* aus Codex Tunsbergensis und im aschw. Inf. *hængia*[1]). Mit Übertritt zur ō-Flexion gehören hierher as. *hangon* und ags. *hangian -ode* 'hangen'. Nebenher geht das starke Verbum got. ahd. *hāhan* u. s. w.

Ahd. *wahhēn* 'wachen' (Kompp.: *ar-, durah-, furi-wahhēn*). Belege: 8. Jhdt: Pa.; 9. Jhdt: H. T. O. Co. 3; 10. Jhdt: Ec.; u. a. Eine ō-Form *wachōn* findet sich in Wm. 5, 2. Entsprechungen sind as. *wacon (wacoian)*, ags. *wacian -ode* (Part. Präs. *wæccende* ist ein Rest der *ja*-Flexion, vgl. north. *wæcca* mit dem ganzen Präs. nach der *ja*-Klasse)[2]) und aisl. *vaka vakþa* mit regelmässiger ē-Flexion. Vgl. das nebenstehende stv. got. *wakan* 'wachen' sowie das ahd. swf. *wacha* 'Wache'.

ββ) Neben Substantiven.

Ahd. *sagēn* 'sagen' (Kompp.: *ana-*, *ant-*, *ar-, avar-, bi-*, *far-, fram, fora-, ga-*, *ubar-, widar-sagēn*) hat ungemein zahlreiche Belege, sowohl ältere als jüngere. Bezüglich der ē-Formen führe ich nur die Belegquellen aus dem 8—9. Jhdt an: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R. Ic. Gc. 4. Em. 33. Da. Can. 9; 9. Jhdt: Is. Frg. K. C. Ib. Rd. T. M. Sb. Gc. 3. O.; 9—10. Jh.: Gc. 9. In folgenden Formen erscheint *ja*-Flexion: Präsensformen[3]): *segist* S., (er) *segit* M. Bib. 1. 2. Gc. 1. 6; Präteritiformen: (er) *saghida* Is., *segita* (1. 3. sg.) Ib. Rd.

[1]) S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512, Aisl. Gramm.² § 431 Anm. 1. 2.

[2]) S. Sievers, Ags. Gramm.² § 416 Anm. 6.

[3]) Über 1. sg. Präs. *sago* bei Notker s. Braune, Ahd. Gramm.² § 368 Anm. 2 (vgl. oben *habēn*).

Bib. 1. 2, (sie) *segitun* Sb. Bib. 1. 2. Gh. 1. 3. Ep. Can. 1. 3. 4, *sekitin* Zf., (ih) *gisegita* Gh. 3, (er) *gisagita* Bib. 1, *gisegita* Bib. 1. 2, *gisegeta* Can. 13, (ih) *gisegiti* Gh. 1. 3, *anasegitun* Bib. 1. 2, *intsegitun* Can. 10. 11, *untarsegita* Ib. Rd., *uurisegita* Gh. 3; Part. Prät.: *segitiu* Mart., *gisegit* Ia. Ib. Gh. 1. 3, *gisegitiu* M., *ungisegit* Bib. 1, *anasegit* Sb., *anagisegit* M. Sb. Can. 6. 10. 11. 13, *unintsegiter* M. Sb. Can. 10. 11, *framgasegit* Ib. Rd., *firsegiter* A., *ubarsegit* M. A. Gc. 1. 6. Can. 5. 6. 10. 11. Daneben zeigt sich auch *ō*-Flexion, aber erst bei Williram (11. Jhdt) und sehr spärlich. — Germanische Parallelen: as. *seggian sagda* (mit Doppelbildungen im Präs.: *sagas sagad*. Imper. *saga* neben *sagis segis sagit,* Imper. *sagi* [1])), ags. *secȝ(e)an sæȝde,* aisl. *segia sagði* (mit dem ganzen Präsens nach der *ja*-Flexion: *seg sege, segr seger* u. s. w. [2])); vgl. die ostnord. Doppelformen *sæghia*: (*lēþ*)-*sagha* 'sagen' [3]). Zu Grunde liegt die ieur. Wz. *seq- soq-* in lit *sakýti* 'sagen', aksl. *sočiti* 'anzeigen' etc. (s. z. B. Kluge, Wb. [5] 'sagen'). An der Seite dieses Verbums steht ahd. *saga* f. 'Erzählung'.

Ahd. *ērēn* 'ehren, honorare' (Kompp.: *ant- ga-ērēn*). Belegquellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R. Ic.; 8—9. Jhdt: Sg. 193. Tg. 1. Wo. 2; 9. Jh.: Is. K. H. T. M. Sb. Sg. 292. O.; 9—11. Jh.: Co. 3. D. II. 321.; 10. Jh.: Bib. 1. 2. Gh. 3. Formen nach der *ja*-Flexion sind *ēru* T. 131, 22, *ērita* Fuldaer Beichte (Denkm. LXXIII. 12), (*pirun*) *kiunērit* in den alten Gregorgloss. des Clm. 18550, 1 (Steinmeyer u. Sievers, Ahd. Gloss II. 222, 11 [4])). Daneben tritt sekundäre *ō*-Flexion auf in *ērōn* Gl. K. Co. Bib.

---

[1]) S. Gallee, Asächs. Gramm. § 311.
[2]) S. Noreen, Aisl. Gramm.[2] § 447, § 459. 6.
[3]) S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512.
[4]) S. Sievers, Beitr. XVI. 259.

5, *ga-ērōn* Co. 4, *un-ērōn* Mart. Sb. Germanische Parallelen kommen vor in aisl. *eira -rðe* [1]) 'schonen, sparen' nach der *ja*-Klasse und ags. *ārian* 'schonen' mit *ō*-Flexion. Neben ahd. *ērēn* steht das Subst. ahd. *ēra* f. 'Ehre, Ruhm, Ehrgefühl' (= as. *ēra* f., ags. *ár* f. und aisl. *eir* f. 'Gnade, Milde', entsprechend ein got. **aiza*). Wurzelverwandschaft findet Statt mit got. *ais-tan* 'scheuen, achten', lat. *æs-tumare* 'anerkennen, schätzen' (s. z. B. Kluge, Wb. [5] 'Ehre').

Ein altes *ē*-Verbum scheint mir von der ahd. Doppelbildung *zalōn* (*ga-zalōn*) 'zählen' und *zellan* aus **zaljan* (Kompp.: *ana-, ant-*, *ar-*, *bi-, ga-*, *untar-*, *widar-zellan*) 'zählen, rechnen, berechnen, aufzählen, erzählen, sagen, nennen' gefolgert werden zu können. Die *ō*-Form, belegt erst in Quellen des 10—11. Jhdts: VG. N. Ne. Mcp. Bo. 5, kann gut auf ältere *ē*-Flexion zurückgehen. Die Verallgemeinerung der entsprechenden *ja*-Form zu einem selbständigen Verbum nach der I. Klasse ist ein Vorgang, der sich auch bei andern *ē*-Verben vollzogen hat (vgl. im Vorausgehenden *huckan: hogēn* und im Folgenden *dwellen: dwalēn*). Das betreffende *ja*-Verbum zeigt eine grosse Ausbreitung: 8—9. Jhdt: Da.; 9. Jh.: Is. Frg. K. M. Sb. T. O. Ia. Ib. Rd. Bed. 2; jüngere Quellen. Ihr Prät. lautet sowohl *zelita* als *zalta*, die letztere Form nach Art der ursprünglichen mittelvokallosen Präterita der primären *ē*-Verba gebildet. Entsprechende Doppelbildungen in den verwandten Sprachen bezeugen unsere Annahme, dass dies Verbum von Hause aus der *ē*-Flexion angehört. Man vergleiche die hergehörigen Parallelbildungen as. *talon* 'berechnen': *tellian* (*talda*) 'aufzählen,

---

[1]) Prät. *eirðe* ist entstanden durch Ausgleichung zwischen *eira* und dem lautgesetzlichen Prät. aschw. *edde* < **aizde* (zu aschw. *ēdha*), s. Noreen, Arkiv V. 394, Note 2, Aisl. Gramm.[2] § 208.

rechnen, erachten, aussagen, erzählen', afries. *talia: tella* 'zählen, rechnen, berechnen, erzählen', ags. *talian -ode: tellan tealde*[1]) 'zählen, aufzählen, berichten, erzählen', aisl. *tala -aðí*) 'sprechen, sich unterreden': *telia* (*talða, -da*) 'zählen, aufzählen, erzählen, sagen, erklären, nennen'. Die aisl. *ō*-Form. ist auffällig. Der Übertritt zur II. Kl. kann dadurch hervorgerufen sein, dass *tala* 'sprechen' vom Sprachgefühl als Denominativum zu aisl. *tala* f. 'Gespräch, Unterredung' (vgl. ahd. *zala* f. 'Zahl'), *tal* n. d. s. erfasst wurde. In der That giebt es auch andere aisl. Beispiele vom Übergang ursprünglicher *ē*-Verba zur *ō*-Klasse (vgl. got. *leíkan -aida*: aisl. *líka -aða, mistrúa* Prät. *-trúaða*). Etymolgisch gehört unser Wort warscheinlich zusammen mit. got. *untals* 'unfügsam', ahd. *zoll*, as. *tol*, ags. *toll*, aisl. *tollr* 'Abgabe' (urg. **tolla- < *tol-na-*)[2]), ai. *dala-*, lit. *dalìs* 'Theil', lat. *dolare* 'behauen' (s. Persson, Wurzelerweiterung s. 216[1], vgl. Noreen, Urgerm. Gramm. S. 213).

Ahd. *harēn* 'clamare' (Kompp.: *ana-, ar-, bi-, for-harēn*). Belegquellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ic. R. Em. 33; 9. Jhdt: Frg. K. H. M. O.; 10. Jhdt: Gh. 3; jüngere Quellen. Spuren der alten *ja*-Flexion scheinen in den *i*-umgelauteten Formen *herēta* (Alemannische Psalmenübers. aus dem 9. Jh.[3])) und *herenten* (N. 19, 7) vorzuliegen. Auf sekundärem Anschluss an die sw. V. I beruht die 1. sg. Präs. *anaharo* bei N. (vgl. *habo, sago*). Ausserdeutsch ist got. *hazjan* 'loben, preisen' (hiervon *hazeins* f. 'Lob, Lobgesang'), bei welchem die

---

[1]) Diese angelsächs. Doppelheit erklärt schon Sievers, Beitr. VIII. 92, Ags. Gramm.[2] § 416 Anm. 6 als eine Spur der älteren *ē*-Flexion.

[2]) S. Verf., Studier öfver de nordiska språkens primära Nominalbildning II. 32 (Theil II. jetzt im Drucke).

[3]) S. Braune, Ahd. Lesebuch S. 195.

ja-Flexion durch das ganze Paradigma gedrungen ist, ursprünglich identisch. Neben der Zusammensetzung *forharēn* kommt das swm. *foraharo* 'Herold' (nur in H. 26) vor. Zu Grunde liegt eine ieur. Wz. *k̑as-* in lat. *Casmēna*, *carmen*, *castus* eig. 'gewiesen, belehrt', *castīgāre* 'zurechtweisen, strafen', ai. *śās-* 'anweisen, zurechtweisen, preisen', ir. *cáin* f. (**kāsni-*) 'Gesetz' (s. Fick, Wb.[4] I. 420, II. 74).

Ahd. *hazzēn* 'hassen' (Komp. *far-hazzēn*) mit folgenden Belegen: 8—9. Jhdt: *hazssedos* Is. 3, 2, *far-(fir-)hazzet* Pa. Gl. K. 'apostata', (sic) *hazzēn* O. V. 23, 152 Cod. F (Cod. VP *hazzōn)*; sonst nur in Quellen des 11. Jhdts, von denen nur Notker für die Endvokale beweisend ist [1]). Daneben sind die *ō*-Formen ziemlich zahlreich vertreten: 9. Jhdt: T. M. O.; 10. Jhdt: Bib. 1. 2. Le. 1. Ps. 2; 11. Jhdt: Bib. 5. 7. N. Dass die *ē*-Flexion die ursprünglichere ist, beweisen die hierhergehörigen ausserdeutschen Verba: vgl. got. *hatan -aida* mit der Nebenform *hatjan* nach der *ja*-Klasse, as. *hatūn*, ein Rest der *ē*-Formen neben *hettian hetten* mit *ja-* und *haton* mit *ō*-Flexion. ags. *hatian -ode* mit einem Rest der *ja*-Flexion in dem substantivisch angewandten Part. *hettend* 'Feind', afries. *hatia*, nord. *hata -aði*. Ahd. *hazzēn* hat neben sich das Subst. *haz* (*hazzes*) m. 'Hass'. Unser Verbum gehört vielleicht — wie Fick, Wb.[4] I. 420 annimmt — zur ieur. Wz. *k̑ad-* in lat. *cado* 'falle', ai. *śad- śádati* 'gehen', *śādaya-* 'hetzen', ahd. *hazjan* = nhd. *hetzen*; vgl. hierzu dass ahd. *hazzēn hazzōn* und aisl. *hata*, as. *hettian haton* auch 'verfolgen' bedeuten [2]).

---

[1]) S. Braune, Ahd. Gramm.[2] § 59 Anm. 1.

[2]) Anders Fick, Wb.[4] II. 68, Kluge, Wb.[5] 'Hass', Noreen, Urgerm Gramm. S. 182.

Ganz isoliert (ohne nebenstehndes starkes Verbum oder Subst. von derselben Wurzelstufe) erscheint ahd. *dwalēn* 'zögern, zaudern, verweilen', das mit ē-Flexion nur durch die Präteritiformen *dualētun* O. I. 22, 8, *dualēti* O. I. 4, 72, wohl auch durch das Inf. *gituualan* 'cessare' Da. (8—9. Jhdt), das Part. *tualenten* '(inter) cunctantes' VG. III. 488 (10. Jh.) und die späten, aus dem 11. Jhdt her stammenden Präsensformen (er) *dualit twalit* Bib. 5. 7 (mit Abschwächung des Endvokals ē zu *i*) bezeugt ist. Mit ganz derselben Bedeutung kommen im Ahd. Formen eines entsprechenden *ja*-Verbums *dwellen twellen* (*twaljan*) vor: wir *duellēn* O. I. 27, 16, Inf. *duellen* O. II. 9, 89 (Kelle); (10—11. Jhdt) ih *gituallo* 'demorabor' Prud. 1, ih *duello* 'demoror' VA. II. 653, *tuallenten* 'cessantem' VA. III. 430. er *tuelet* 'demorabitur' N. Diese Formen vertreten die *ja*-Flexion des in Rede stehnden ē-Verbums. *twellen* verhält sich zu *dwalēn* ganz wie z. B. ahd. *huggen huckan* zu *hogēn* (s. S. 179). Der Parallelismus dieser Verba ist vollständig auch in Bezug auf das Prät. Wie *hogēta hogētin* u. s. w. neben sich mittelvokallose Formen wie *hocta -hoctun* aufweisen, finden sich auch zu *dwalēn* neben den genannten ē-Formen alte Präterita ohne ē: bei Otfrid *dualta* I. 19, 17, II. 7, 34, III. 8, 35; *dualtun* III. 25, 6, I. 58 VP; *dualti* II. 9, 49; *gidualtos* I. 22, 45; *irdualtin* I. 11, 5; *irdualta* I. 17, 3; ausserdem Part. *tuuellanto* 'tarditate' Gc. 8. 9, (er) *tualta* 'morabatur' VA. II. 287, *tuualta* 'immorabatur' Mcp. Mit diesem ursprünglichen ē-Verbum *dwellen* (: *dwalēn*) nicht zu verwechseln ist das gleichlautende Kausativum *dwellen* 'verzögern, stören, hemmen' [1]. Im Nordischen

[1]) Die Belege dieses Kausativums mögen hier aufgezählt werden. Präsensformen: *tuuellan* 'denegare' A., *getuelen* 'retinere' Bo. 5, *tuelest* 'moderaris (orbes)' N., *tuelles* Bib. 8. 10 (*twelles* Bib. 4. 6) 'trices, impedias'

hat unser Verbum in seinen beiden Funktionen Parallelen: aisl. *duelia dualði* (*dualdi*) [2]) trans. 'verzögern, aufhalten', intr. (ἅπ.λεγ.) = *dueliast* (vgl. aisl. *hyggia* zu ahd. *hogēn: huggen*); aschw. *duælia dualia*, dä. *dvæle* (*dvalde*) mit demselben doppelten Gebrauch. Im Westgermanischen dürfte sonst nur die kausative Bedeutung belegt sein: as. *bidwelian* 'morari, impedire', ags. *dwellan* 'hemmen, irren'. Zu Grunde liegt die Wurzel im stw. ahd. *twëlan* (in *gi-*, *ar-*) 'torpere, sopiri, cessari' (s. Schade, Altdeutsches Wb.² 973).

Unter diesen gemeingerman. Verben mit bewahrten Spuren der *ja*-Flexion führe ich noch ahd. *druoēn* 'leiden' auf, bei welchem die *ja*-Formen zweifelhaft sind. Die *ē*-Flexion ist durch folgendes gesichert: Prät. 3. sg. *troed* Gl. K., *droet* R., *druoet* T. 92, 2, Part. *druoanti* T. 91, 5 [3]); dagegen können folgende Formen ebenso gut der *ja*- als der *ē*-Flexion gehören: Inf. *thruoen* T. 90, 4, *truen* T. 227, 2, *troen* T. 232, 2, Part. *thruenti* T. 199, 5, Konj. Präs. 1. sg. *thrue* T. 158, 2, Prät. pl. *thruotun* T. 102, 1. Keine *ō*-Formen sind bekannt. Ausserdeutsch hat unser Verbum eine Entsprechung in dem zur *ō*-Klasse übergetretene ags. *þrōwian -ode* 'etwas dulden, erleiden'. Parallel mit *drōēn* geht ahd. *drōa* f. passio, onus'. Eine Etymologie ist meines Wissens noch nicht gegeben. Ich nehme

---

ne tuelet 'non remoratur (equos)', er *gitualit* 'tardat' Mc.; Konj. 3. sg. *duelle* O. II. 4, 66 (dieser wie andere Belege aus Otfrid nach Kelle), Imp. sg. *tuele* 'tardaveris' N.; Präteritiformen: *dualta* O. II. 3, 16, *gidualta* O. I. 22, 9, *kitualtin* 'retardarent' D. II. 342, Part. Prt. *gitualter* 'morata (asina)' Gc. 3. *katualti* 'retardati' Em. 19, *irdualta* O. V. 4, 12.

[2]) Das Prät. *dualði* (später *dualdi*) ist wie *munði*, *unði*, *þolði* (s. S. 185. 186. 187 in Vorausgeh.) zu erklären.

[3]) S. Sievers, Tatian: Einleitung § 107 1) b).

Zusammenhang an mit der ieur. Wz. *ter- trō-* in gr. τείρω τερέω, lat. *tero* 'reibe, bohre', ai. *tar-* (*tárati*) 'durchdringen, überwinden etc.', *turá-* 'beschädigt, wund', *ā-tura-* 'krank, leidend, gr. τρώω τι-τρώσκω 'bewältige, beschädige, verwunde'. Die Grundbedeutung von ahd. *druoēn* somit passiv: 'beschädigt werden, leiden'. Zur Bedeutungsentwicklung vergleiche man ahd. *līdan* = nhd. *leiden* 'leiden, erdulden', das mit dem Adj. ahd. *leid* 'betrübend, wiederwärtig, verhasst' (als Subst. 'Leiden, Betrübniss, Böses') zu einer ieur. Wz. *lei̯- loi̯-* 'verzehren, verderben', pass. 'verzehrt werden' in gr. λοι-μός 'Pest, Seuche', λῑμός 'Hunger, Hungersnoth (eig. Abzehrung)', lit. *lei-las* 'dünn, schlank', aksl. *lichu* 'arm, beraubt, böse', ahd. Interjektion *lēwes lēs* 'heu, leider' (Gen. eines Nomens **lai̯-u̯a-*) etc. gehört [1]).

β) Ohne Reste der ja-Flexion.

Ahd. *darbēn* 'mangel haben, entbehren etwas' (Komp. *gi-tharbēn*). Belegquellen: 8. Jhdt: Gc. 5; 9. Jhdt: Rc. Rd. Gc. 2. O.; 10—11. Jhdt: VA. VG.; sonst nur bei N. Eine vereinzelte *ō*-Form ist belegt in *darapunt* VG. I. 435. Parallelen finden sich in got. *ga-þarban -aida* 'sich enthalten', as. *tharbon* 'entbehren', ags. *þearfian* 'ermangeln' (aisl. *þarfa -aða* 'nötig sein' ist wegen seiner abweichenden Bedeutung wohl für Denominativum zum aisl. Adj. *þarfr* 'nützlich, erspriesslich', *þarfi* 'nöthig' zu halten, für welche Annahme auch die Flexionsweise spricht). Nebenher geht das Subst. ahd. *darba* f. (= got. *þarba*,

---

[1]) Siehe über diese Wortsippe Persson, Wurzelerweiterung S. 15. 169, Kluge, Wb.[5] 'leiden'.

ags. *þearfu*, aisl. *þǫrf*) 'Darbe, Mangel', ausserdem das Adj. ahd. *bidarbi* 'utilis, solers', got. *þarfs* 'nöthig, bedürftig', aisl. *þarfr* (s. oben). Unsere Wortsippe gehört zu der germ. Wz. *þurf-* *þarf-* (vorgerm. *torp-*: got. *þaúrbum*, ahd. *durfum* = ai. 1. pl. *tr̥pṇumás* 'wir werden befriedigt', s. Kluge, Pauls Grundriss I. 377, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 316) im V. prät.-präs. got. *þaúrban*, ahd. *durfan* u. s. w. 'Mangel haben, entbehren, bedürfen' (s. Kluge, Wb. [5] 'dürfen').

Ahd. *scamēn* 'sich schämen', belegt in folg. Quellen: 9. Jhdt: Is. T. O. Rc.; 9—11. Jhdt: Rg. 1; 10. Jhdt: Mart.; sonst bei N. und Wm. ō-Flexion erscheint in Part. Prät. *scamot* 'confusus' Gx. (9—10. Jh.), sonst nur in N. Wm. St. (11—12. Jh.): *scamōn sih* 'confundi'. Die Priorität der ē-Form wird durch das got. sw. V. III *skaman* (*ga-skaman*) *sik* 'sich schämen' gesichert. Mit sekundärer ō-Biegung entspricht ags. *scamian* in derselben Bedeutung. Vgl. das nebenstehende Subst. ahd. *scama* f. (= as. *scama*, ags. *sceamu*, vgl. aisl. *skǫmm*) 'Schamgefühl, Beschämung'. Die zu Grunde liegende Wz. *skam-* ist eine Variante zu der ieur. *s*-losen Form *kam-* 'sich bedecken', wozu u. a. got. *-hamōn* 'sich bekleiden' (s. Kluge, Wb. [5] 'Scham').

Ganz für sich erscheint das für ahd. *geffida* f. 'Betrachtung' (nur in Gh. 1. 3 aus dem 10. Jh.) als Grundwort zu folgernde Verbum **gaffēn*, entsprechend mhd. (md.) *gaffen* = nhd. *gaffen* [1]). Die Ansetzung eines ahd. ē-Verbums findet ihre Berechtigung in dem ganz parallelen aisl. *gapa -pta* 'den Mund aufsperren' (auch 'rufen, schreien') mit regelmässiger ē-Flexion [2]). Ausserdem gehören hierher ndl. *gapen* 'gähnen', engl. *to gape* d. s.

---

[1]) S. Kluge, Wb. [5] 'gaffen'.

[2]) S. Noreen, Aisl. Gramm. [2] § 446 Anm. 4.

Zu aisl. *gapa* vgl. das Subst. *gap* n. 'Schlund, Öffnung'. Unsere Wortsippe steht in entfernterer Wurzelverwandschaft mit aisl. *geipa* 'schwatzen', *geispa* (**geipsa*) 'gähnen', nschw. *mun-gīpa* 'Mundwinkel', aisl. *gaupn*, ahd. *goufan* f. 'Höhlung beider Hände', ags. *géopan* 'in sich aufnehmen' (s. Noreen, Urgerm. Judlära S. 58, Urgerm. Lautlehre S. 212. 216, Persson, Wurzelerweiterung S. 178, Nachtr.).

3. Isolierte Verba.

a) Mit Resten der ja-Flexion.

Ahd. *magēn* 'valere, vigere' (Kompp.: *ga-*, *gaun-magēn*). *ē*-Formen sind belegt in: 8. Jhdt: Ic. R.; 9. Jhdt: Rb. Rf. Ib. Rd. T. M. Sb.; die *ja*-Flexion ist durch *mekeent* Rb. ('vigent') vertreten. *ō*-Biegung tritt erst im 11. Jhdt auf: *ungamagota ungemagota* Bib. 6. 7. Unser Wort steht an der Seite des V. prät.-präs. got. ahd. *magan* 'können, vermögen' (: ieur. Wz. *magh-*, vgl. aksl. *mogą mošti* 'können').

Ahd. *jagēn* 'jagen, venari, persequi' ist belegt mit *ē*-Formen in: 10—11. Jhdt: Prud. 1. VG.; 11. Jhdt: Notker (4 mal); *ja*-Formen finden sich in *geiegit uuart* 'agebatur' Ahd. Glossen (Steinmeyer u. Sievers) I. 726, 4 = *kiiegit* I. 727, 5 [1]). Durch diese Spuren des alten Flexionswechsels der *ē*-Verba wird *jagēn* als urgermanisch erwiesen. Daneben erscheint *ō*-Biegung und mit weit zahlreicheren Belegen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa.; 9. Jhdt: Frg. M. Sb. O.; 10. Jhdt: Gh. 1. 3. Bib. 1. 2.

---

[1]) Vgl. Kögel, Beitr. IX. 520.

Prud. 1. A.; 10—11. Jhdt: VA. VG.; u. a. Mit Rücksicht auf das hohe Alter der ō-Formen scheint es mir warscheinlich, dass diese doppelte Flexionsweise (nach der ē- und der ō-Klasse) schon voralthochdeutsch bestanden hat. Hierzu das Verbalabstraktum ahd. *jagōt*, mhd. *jaget* = nhd. *jagd*. Die Etymologie des Wortes dunkel (vgl. Kluge, Wb. [5] 'Jagd').

Ahd. *scarrēn* 'ragen, hervorragen', bezeugt nur durch Part. Präs. *scarrantan* 'abruptissimas' A. (10. Jh.) und *furi-scerrinta* 'eminentes' Bib. 11 (11. Jhdt), dessen *i*-umgelauteter Wurzelvokal für alte ē-Flexion spricht. Im Mittelhochdeutschen tritt dasselbe Wort als *scharren* 'schroff hervor, herausragen' auf. Unser Verbum ist eine Ablautsform zu dem S. 181 behandelten ahd. *scorrēn*, mhd. *schorren* mit derselben Bedeutung.

β) *Ohne Reste der ja-Flexion.*

Ahd. *barrēn* 'rigere, starr emporstehen' mit folg. Bel.: 9. Jhdt: *parranto* 'rigide (respondere)' M., *parrentemo* 'extento (collo)' M., *parrento* d. s. Sb., *parrantemo* 'extento (collo)' Sb., *parrentlicho* 'rigide' Ia.; 10. Jhdt: *parrenter* 'rigens, fortius' Prud. 1, *parrantemo* 'supinata (cervice)' Prud. 1, extento (collo)' Bib. 1. 2, *parrentemo* Bib. 1 (Bib. 2 hat *parentemo* 'erecto'); 11. Jh.: *parrentemo* Bib. 7. Eine ō-Form liegt vor in *parronto* Bib. 1. 2. Vgl. das hierher gehörende Verbalabstraktum ahd. *parrunga* 'rancor, superbia, invidia'. Unser Verbum gehört zu einer germ. Wz. *bars- barz-* (*bors- borz-*) 'borstig sein' in mhd. *bars* nhd. *barsch* stm. 'ein Fisch, Stachelflosser, Perca', ndl. *baars*, ags. *bærs bears*, engl. *barse bass,* aschw. *agh-borre*, nschw. *abborre aborre*, adä. *ag-borræ*, ndä. *aborre* d. s., aschw. norw. dä. *borre* (= nschw. *kard-borre*) 'Klette', nschw. *sjö-borre*

'Meerigel', engl. *bur burr* (ags. **burr* < **burzu-*) 'Klette', ahd. *burst* m. n., mhd. *bürst borst* m. n., *borste* f., nhd. *borste*. Zu *barrēn* findet sich ein Intensivum in ahd. *parzen* 'sich brüsten, trotzig, erbost od. wütend sein' (aus **barrazjan*). Vgl. Schade, Altd. Wb. ² 42.

Ahd. *lahhēn* 'lachen' (Kompp.: *ar-*, *zuo-lahhēn*). Belege: 8. Jhdt: *lahet* Ra. 'adrisit'; 9. Jhdt: *lahhet* 'ridetis' T. 23, 3; 9—11. Jhdt: er *láchēt* D. II. 322; 10. Jhdt: *lahhat* Prud. 1 'renitet (vultus)', *lahhet* Prud. 2, Part. Präs. *lachantemo* 'ridenti' Prud. 1, *lachantemo* 'renitenti (fronte)' Prud. 1; *lāhhen* Em. 8; 11. Jhdt: er *lachēt* Bo. 5, Part. Präs. *lachende* 'ridens', *zuolachende* 'arridens' Bo. 5, (sie) *lachēton* N., (er) *láchēt* Syl., Inf. *láchēn* Syl. Von diesen Formen sind jedoch einige doppeldeutig, indem sie auch zu einem ahd. st. V. *hlahhen* 'ridere' (= got. *hlahjan*, ags. *hlyhhan hlæhhan*, aisl. *hlǽia*) gehören können, wovon nur eine sichere Form, *hlōc* 'arrisit' in R. (für **hlōh*, analogisch nach Pl. **hlōgum*) belegt ist. Unser *ē*-Verbum ist vermuthlich eine erst in althochdeutscher Zeit geschaffene Neubildung zu diesem starken Verbum, woher jedenfalls die Gemination des inneren *h* stammt. Die in Ra. vorkommende Form *lahet* hat, wenn dies Verbum neuentwicklet ist, seinen *h*-Laut ungeminiert erhalten durch Anschluss an die 2. 3. sg. Ind. und 2. sg. Imp. des st. Verbums, bei welchen Formen der betreffende Konsonant lautgesetzlich einfach ist. Zur ieur. Wz. *klŏk-* in gr. κλώσσω (aus *κλωκ-ιω) 'glucken', ir. *cluiche* (gl. iocus), *cluichech* (gl. ludibundus) aus urkelt. **klokjā* 'Scherz, Spiel' (s. Fick, Wb. ⁴ I. 395, II. 103).

Ahd. *stabēn* (Kompp.: *ar-*, *ga-stabēn*) 'rigere, rigescere, obrigescere': 8. Jhdt: Ic.; 9. Jhdt: Ia. Ib. Rd. Rf. Bib. 9; 10. Jhdt: Gh. Bib. 1. 2. Prud. 1. Em. 8. Daneben sekundäre *ō*-Flexion in *firstabon* 'obrigere, obstipere' L. (10. Jh.), Em. 32

(11. Jh.). Zu Grunde liegt entweder die ieur. Wz. *stă̆p- stəp-* in ai. *sthāpáyāmi* 'stelle, gründe', *sthāpana-* 'das Stellen', *sthapáti-* 'Statthalter', lit. *stap-aus stap-ytis* 'stille stehen' oder *stă̆bh-* (*stĕ̆bh-*) in lit. *stábas stóbras* 'Bildsäule', *stabaũ stabýti* 'stehen machen', *stebḗtis* 'staunen, *stḗbtis* 'sich stemmen', *stḗbas* 'Stab, Strebepfeiler'. Auf germ. Boden ist das seiner Etymologie nach ebenfalls zweideutige got. *stafs (b)*, ahd. *stap* (Gen. *stabes*) 'Stab' urverwandt (s. Kluge, Wb.[5] 'Stab', Persson, Wurzelerweiterung S. 53. 59. 179).

Ahd. *lōgēn luogēn* 'lugen, schauen, videre, adspicere, prominere' (Kompp.: *ar-*, *fram-*, *uz-luogēn*) ist belegt nur mit *ē*-Formen: 8. Jhdt: R. Ic.; 9. Jhdt: Rb. Ib. Rd. O.; sonst in Mcp. (11. Jh.) und Sal. 1. 4 (12. Jh.). Unser Wort kann passend mit urkelt. *lakato- lokato-* 'Auge' (kymr. *llygat*, korn. *lagat*, bret. *lagad*) sowie mit ai. *lakšate* 'bemerken, betrachten' zusammengestellt werden (s. Fick, Wb.[4] II. 237)[1]).

Ahd. *zawēn* 'glücken, gelingen, zu theil werden' (mit Dat.) kommt nur bei Otfrid vor: *zauuēta* II. 5, 12, V. 5, 5, V. 13, 12; *zauuēti* V. 13, 9, V. 13, 14. Hierzu gehört das Subst. *gi-zawa* stf. 'Gelingen' O. I. 2, 28 (sonst nur im Sinne von 'suppellex': Diut. II. 333). *zawēn* ist das entsprechende Intransitivum zu dem trans. V. got. *taujan (tawida)*, ahd. *zouwen* (**zawjan*)

---

[1]) Anders bei Persson, Wurzelerweiterung S. 218[1], wo Zusammengehörigkeit mit der zweisilbigen Basis *ĕlĕ̆k-* 'strahlen, glänzen' in gr. *ἠλέκ-τωρ* 'strahlend, Sonne', *ἤλεκ-τρον*, ai. *árcati* 'strahlt', *arká-* 'Strahl, Sonne' etc. vermuthet wird. In der That scheint mir diese Wortsippe mit der oben besprochenen verbunden werden zu können. Zur Begriffsentwicklung 'glänzen — sehen' vergleiche man gr. *λεύσσω* 'sehe' aus **λευκ-ιω*: Wz. *leuq-* in lat. *lūceo* etc.

zowita 'machen, bearbeiten, verfertigen'. Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 69 verbindet hiermit ags. aisl. *tól* 'Werkzeug', dessen Vokallänge auf ursprünglichem Langdiphtonge beruhen sollte.

Ausserhalb der oben besprochenen Ablautskategorieen steht das reduplicierte ahd. *rērēn* (mht. *rēren*) 'balare, blöken, brüllen' mit folg. Belegen: *reret* Sg. 913 (Vocabular. Sti Galli aus 8. Jh.), *rerentes* M. Bib. 1. 2, *rērentes* Sb., *rerintis* Bib. 5. Eine germanische Entsprechung ist vorhanden in ags. *rārian* (engl. *roar*) 'brüllen, laut aufschreien' mit dem gewöhnlichen Übertritt in die II. schwache Konjugation. Nach Brugmann Grundriss. II. 847. 1065. 1089 entstand ahd. *rērēm* ags. *rārie* 'blöke, brülle' auf Grund eines urgerm. **rai̯-rē-i̯ō*, das aussergermanisch an lit. *rë́-ju rë́ti* 'schreie heftig los' anzuknüpfen ist [1]) (das *ē* in *rē-* war 'suffixal', präsensstammbildend: vgl. lett. *rā-ju rā-t* 'schelten' u. a.).

---

[1]) Siehe auch Persson, Wurzelerweiterung S. 196.

II. Verba mit sekundärem Übertritt in die e-Klasse.

a) Ein redupliciertes Verbum.

Ahd. *bibēn* 'beben, tremere' hat Belege in folg. Quellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. Ic.; 8—9. Jhdt: Tg. 1; 9. Jh.: H. T. Tg. 3; 10—11. Jhdt: Gh. 1. 2. 3. VA.; 11—12. Jh.: N. Ho. Eine vereinzelte, späte ō-Form *irbiboten* 'contremuerunt' findet sich in Nh. II. Ahd. *bibēm* 'bebe' hat auf aussergermanischem Boden eine genaue Entsprechung in ai. *bi-bhē-mi* 'fürchte mich', geht somit auf eine ieur. Grundform *bhi-bhái̯-mi* zurück. Weil im Urgermanischen *ai* und *ǣ* in nichthaupttoniger Silbe zusammenfallen mussten, wurde unser Verbum hier der Analogie der ē-Verba ausgesetzt, was zum völligen Übertritt in die ē-Klasse (und zur Aufgebung der Stammabstufung, vgl. ai. 3. du. *bi-bhi-tas*, *bi-bhī-tas*, 3. pl. *bí-bhy-ati*) führte [1]). Germanische Parallelen liegen vor in as. *biƀon*, ags. *bifian beofian* (nach der II. Kl., in dieser Doppelformation liegt aber eine Spur der früheren ē-Biegung [2])) und aisl. *bifa*(*sk*), *bifða(sk)* (später *bifaðask*) mit Schwankung zwischen ē- und ō-Flexion (vgl. noch 1 sg. westnord. *bife* 'bebe' aus urnord. **biƀē* [3])). Neben diesen. Formen kommen andere vor, die *e* in der Wurzelsilbe haben, welches *e* sehr warscheinlich auf urgermanischem *a*-Umlaut beruht:

---

[1]) S. Kluge, K. Z. XXV. 85, Etym. Wb. [5] 'beben'. Brugmann. Grundriss I. 33, II. 930, Tamm, Etym. Sv. Ordb. 'bäva', Streitberg, Urgerm. Gramm S. 56. 319, Wilmanns, Deutsche Gramm. II. 47.

[2]) S. Sievers, Ags. Gramm. [2] § 416 Anm. 7.

[3]) S. Noreen, Pauls Grundriss I. 514.

mndd. ndl. *beven*, nhd. *beben*, aschw. *bæva* dä. *bæve* (eine Nebenform zum jüngeren aschw. *beva* = aschw. **biva*, aisl. *bifa*) und nschw. dial. *bäva* in der Bed. 'die Arme schwingen, sich ungebändig stellen' [1]). Dieser Vokalwechsel beweist, falls er urgermanisch ist (im Mndd. und Ndl. könnte *e* auch für altes *i* stehen, die nhd. und die schwed. Formen könnten aus dem Niederdeutschen entlehnt sein), dass unser Verbum einst die stammabstufende Flexionsweise der urgerm. *ē*-Verba besessen hat.

b) ē-Verba, ursprünglich zur nā- nə-Klasse gehörig.

In unserer obigen Darstellung der Geschichte derjenigen primären *ē*-Verba, bei denen die *ē*-Flexion ursprünglich ist, haben wir mehrmals eine mehr oder weniger stark hervortretende Neigung nach der *ō*-Klasse hin beobachten können. Derselbe Umstand, den ich S. 173 als Grund für diese Schwankung zwischen *ē*- und *ō*-Flexion anführte, — einige formale Berührungspunkte der ieur. *ē*- und *ā*-Klasse im Urgerm. — hat auch eine entgegengesetzte Entwicklung veranlasst, dass nämlich eine Kategorie ursprünglicher *ā*-Verba, diejenige mit dem ieur. Suffix. *-nā- -nə-* als Präsenscharakter, im Urgermanischen ganz oder theilweise *ē*-Biegung übernommen haben. Zu dieser Umbildung hat warscheinlich auch die Funktionsverwandschaft — die den beiden Verbtypen eigene intransitive Bedeutung —

---

[1]) S. Tamm, Etym. Sv. Ordb. 'bäva'.

beigetragen [1]). Die Belege für diesen Vorgang finden sich hauptsächlich im Althochdeutschen. Im Gotischen ist dieser Wechsel durch ein einziges sicheres Beispiel bezeugt; im Altsächsischen, Altfriesischen und Angelsächsischen zeigt er sich nur spurenweise.

Für die meisten der in Rede stehenden germanischen ē-Verba wird die Zugehörigkeit zur *nā*-Klasse durch aussergermanische Anhaltspunkte erwiesen. Demnach empfiehlt sich für uns folgende Eintheilung.

a) ē-Verba mit vorgermanischen Entsprechungen nach der nā-Klasse.

aa) Die Wurzelstufe der germ. und aussergerm. Belege ist dieselbe.

Ahd. *kunnēn* 'noscere, experire, tentare, discere' (Kompp.: *ar-*, *ga-kunnēn*) ist belegt in folg. Quellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R.; 9. Jhdt: Is. Frg.; 10—11. Jh.: Mu., sonst bei N. Germanische Parallelen: got. *kunnan -aida* 'erkennen' (nur in

---

[1]) Vgl. Kluge, Pauls Grundriss I. 372, Brugmann, Grundriss II. 978 f., Wilmanns, Deutsche Gramm. II. 47, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 315. — Wegen der altindischen Suffixabstufung *-nā- -nī-* nehmen Bartholomae, Studien zur idg. Sprachgeschichte II. 75 ff. und Joh. Schmidt, Festgruss an Roth S. 179 ff., an die Vollstufe dieses Suffixes habe in der ieur. Ursprache die Form *nā(i)*- gehabt, welche nach Schmidt auf europäischen Sprachgebiet noch in den unten zu erläuternden ahd. *-nē*-(got. *-nai-*)Verben erhalten sei. Da aber diese einzige ausserindische Belege sich gut als ursprüngliche *nā*-Verba begreifen lassen, scheint diese Vermuthung, als unzulänglich gestützt, abgelehnt werden zu müssen (vgl. Brugmann, Grundriss II. 973 Anm., Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 314).

Kompp.: *ana-, at-, ga-, uf-kunnan*), as. *gi-kunnon* 'erkennen', ags. *cunnian* 'erforschen, versuchen'. Aussergermanisch gehören hierher lit. *žìno* 'er weiss', das vermuthlich eine Grundf. **ĝn̥-nā-t* reflektiert (kann doch auch **ĝən-ā-* sein), und mit ein wenig abweichender Wurzelgestalt ai. *jā-nā́-mi* 'kenne, weiss' aus **ĝənə-nā-* (Brugmann u. a. setzen eine Form mit langem sonantischen *n* an) [1]. Die in den as. und ags. Parallelen erscheinende ō-Flexion ist warscheinlich eine direkte Fortsetzung der ursprünglichen Biegungsweise dieses Verbums. Doch ist es eine Möglichkeit, dass auch diese Formen früher nach der ē-Klasse flektiert haben und erst später nach Art der meisten altsächs. und angelsächs. ē-Verba zur ō-Flexion übergetreten sind — in der That eine Entwicklung, die bei einigen von den unten anzuführenden Verben mit Bestimmtheit nachzuweisen ist. Zu *kunnēn* kommt ein ahd. Subst *kunna* f. 'Kunde' (bei N.) vor.

Ahd. *ginēn* (Komp. *ana-ginēn*) 'hiare'. Belegquellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. Pr.e.; 9. Jh.: Bo. 1.; 9—11. Jh.: D. II. 321; 10. Jh.: Bib. 1. L. Le. 1. Ec. Mart. Bo. 3; u. a. Eine ahd. ō-Form *ginōn* [2]) tritt erst im 11—12. Jhdt auf (Bib. 6. Em. 32. Wn. 232), kann aber trotzdem altererbt sein. ō-Flexion liegt vor in der ags. Entsprechung *ȝeonian ȝinian* (*-ode*), aber die Doppelheit in der Stammgestalt dieses Verbums ist ein Be-

---

[1]) Wegen dieser aussergermanischen Parallelen scheint mir ahd. *kunnēn* u. s. w. als ursprüngliches *nā*-Verbum gesichert. So auch Streitberg. Urgerm. Gramm. S. 315. Anders bei Brugmann, Grundriss II. 1013, der got. *-kunna* 3. sg. *-kunnáiþ* für eine Neubildung zu V. prät.-präs. *kann kunnum* nach dem Verhältnis von got. *rita vitaiþ* zu *rait ritum* hält.

[2]) Lautgesetzlich müsste die ō-Form **genōn* lauten. Der unumgelautete Wurzelvokal in *ginōn* ist vom *ja*-Stamme des neuentwickelten ē-Verbums herübergekommen, oder auch ist dies *ginōn* sekundär aus *ginēn* entstanden.

weis für die frühere Biegung nach der ē-Klasse[1]). Neben ahd. *ginōn* findet sich in derselben Bedeutung eine Form mit abweichendem Wurzelablaut *geinōn*, belegt in M. 31 (9. Jh.), Em. 32. Bib. 4. 6. 7 (11—12. Jh.), entsprechend ags. *ʒánian*. Der Grund für diese Ablautsdifferenz ist — glaube ich — in der im Aisl. und Ags. bezeugten themavokalischen (starken) Flexionsweise dieses Verbums zu suchen. In diesen Sprachen kommen die starken Verba *gína gein* bezw. *ʒínan ʒán* 'gähnen' (nach der *no*-Klasse) vor, von deren Prät. sg. der starke Ablaut in *geinōn ʒánian* gekommen sein kann. Das in Rede stehende alte westgerm. *nā*-(*nē*-)Verbum hat eine aussergerm. Entsprechung in aksl. *zi-nǫ* 3. sg. *zi-ne-tŭ* 'gähnt, klafft', das jedoch — gemäss den meisten übrigen baltisch-slavischen Vertretern der ieur. *nā*-Klasse[2]) — die themavokalische Flexion aufweist und in dieser Beziehung also mit dem genannten germ. st. V. übereinstimmt (zum Wurzelablaut in aksl. *zinǫ* : aisl. *gína* ags. *ʒínan* vergleiche man lat. *hiāre* gegenüber ahd. *gīēn*). Das Verhältnis von aisl. *gína* ags. *ʒínan* aksl. *zinǫ* ahd. *ginōn ginēn* ags. *ʒeonian ʒinian* zu ahd. *gīēn* (*giwēn*) lat. *hiāre* lit. *žióti* aksl. *zijati* (s. S. 182. 190.) geht parallel mit dem in ags. *hlosnian* : ahd. *hlosēn* aisl. *hlora* (s. S. 180) vorliegenden.

ββ) Die Wurzelstufe der germ. und aussergerm. Belege ist eine verschiedene.

Ahd. *stornēn* 'attonitum esse, stupescere' ist belegt in folg. Quellen: 9. Jhdt: *Mξ. Mμ.*; 10. Jhdt: Bib. 1. 2. Prud. 1; u. a.

---

[1]) Vgl. Sievers, Ags. Gramm.[2] § 416 Anm. 6. 7.

[2]) S. Brugmann, Grundriss II. 979.

Im Germ. steht dies Verbum isoliert, lässt sich aber aussergermanisch mit lat. *con-ster-nāri* [1]) 'schrecken, erschrecken' (intrans.) vergleichen. Mit ahd. *stornēn* hängen ahd. *storrēn* (ἅπ. λεγ.: VA. VI. 554, 10—11. Jh.), mhd. *storren* 'herausstehen, ragen', ndd. *sturren* 'starren', got. *and-staúrran* 'unwillig anstarren, widerspenstig sein, murren' zusammen. Das formale Verhältnis von *stornēn* zu *storrēn* u. s. w. ist freilich etwas unklar, da eine urgerm. Assimalation *rn* > *rr* nach aller Warscheinlichkeit nicht existiert hat [2]). Ebenso wenig kann dies *rr* durch irgend einen anderen Assimilationsvorgang enstanden sein. Es scheint mir somit unzweifelhaft, dass *stornēn* und *staúrran* etc. Verba verschiedener Grundlage sind, denen nur die zu Grunde liegende ieur. Wz. *ster-* 'starr, fest sein' (s. B. in gr. στερεός 'fest, hart', lat. *ster-ilis*) gemeinsam ist. Die Annahme aber eines primären Verbalstammes ieur. **stər-rā-* neben **stər-nā-* (in *stornēn*) scheitert daran, dass ein verbalstammbildendes ieur. *r*-suffix sonst nicht aufgewiesen ist. Unser Verbum ist deswegen nur als altes Denominativum erklärlich, dessen Grundwort ich freilich strikte nicht angeben kann. Man vergleiche indessen ahd. *storro*, mhd. *storre* swm. 'Baumstumpf, Klotz', das unschwer als Substantivierung eines germ. Adj. **sturra-* **storra-* 'starr, steif, hervorragend' aufgefasst werden kann [3]).

---

[1]) Die Wurzelform *-ster-* des lat. Wortes enthält entweder ieur. *e* od. *a* (vgl. Brugmann, Grundr. I. 92). Nach Bartholomæ, Studien zur idg. Sprachgeschichte II. 80 ist *er* aus *ar* = *ār* = ieur. laug. sonant. *r* hervorgegangen, was ich für principiel unrichtig halte.

[2]) S. Noreen, Urg. Gramm. S. 158 Anm. 2, Streitberg, Urg. Gramm. S. 140.

[3]) Derartige Substantivierungen liegen vor z. B. in mhd. nhd. *strunk* m. 'Baumstamm, Stammende, dicker Stengel, Kohlstengel', mndd. *strunk* m. 'der Stengel eines grösseren Krautes', nschw. dial. *stronk* 'dicker

Zu diesem konkludierten Adj. finden sich Ablautsformen — ebenfalls mit *r*-Ableitung — in gr. *στεῤῥός* 'fest, hart, starr', aisl. *starr* 'durus, contentus' (Ack. sg. m. *starran*), mhd. *sterre stärre* 'starr, steif', wohl auch nhd. *starr* (vgl. hierzu das Denominativum mhd. *starren*, *erstarren*, *gestarren* 'starr, steif sein, werden'). Für den sekundären ursprung von *storrēn* spricht offenbar auch, dass mhd. *storren* neben der durativen Bedeutung eine inkoative aufweist ('steif hervorstehn, starr sein, werden', vgl. oben mhd. *starren*).

Ahd. *hlinēn* 'lehnen, recumbere' (Kompp.: *ana-*, *ana-ga-*, *fora-*, *ga-*, *oba-*, *ubari-*, *zuo-hlinēn*) mit folg. Belegquellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R.; 8—9. Jh.: Em. 29; 9. Jh.: K. Rb. Ia. Ib. Rd. T. M. OA.; 10. Jh.: Bib. 1. 2. Le. 1; 10—11. Jh.: VA. Le. 3; u. a. Nach der ō-Flexion erscheint nur die Form *gilinota* Le. 2 (11. Jh.). Sämmtliche Belege des Ahd. weisen den Wurzelvokal *i* auf, der eigentlich nur den alten *ja*-Formen gebührt. In dem urgerm. Paradigma müssen indessen lautgesetzlich auch *a*-umgelautete Formen mit *e* bestanden haben, die aber im Ahd. durch Ausgleichung gänzlich beseitigt worden sind. Das Mhd. bewahrt in der That noch einen Reflex von denselben in dem Wechsel *lënen linen* [1]). In der genannten ahd. ō-Form und im asächs. *hlinon*, deren ō-Flexion altererbt sein

---

saftiger Stengel': zum Adj. aschw. *strunker* 'gerade, aufrecht', nschw. dial. *strunk* 'schlank, lang, langgestreckt', ndä. *strunk* '*steif*, starr, aufrecht' (St. **strunka-*, s. Verf., Studier öfver de nord. språkens prim. nominalbildning I. 17), nno. *butt* 'Stumpf, Klotz, abgehauener Baumstumpf' (vgl. aisl. *but-r* m. 'kurzes Stück eines Baumstammes'): zum ndd. Adj. *butt* 'stumpf, plump, grob, dumm' (als Entlehnung in ä. nschw. *butt*, nschw. *butter* 'mürrisch, unfreundlich', dä. *butt* 'stumpf, mürrisch'), s. Lidén, Uppsalastudier S. 84 f., vgl. Tamm. Et. Sv. Ordb. 73 b.

[1]) Vgl. Paul, Ahd. Gramm.[3] § 43.

mag, steht *i* für regelrechtes *e* in Folge analogischer Angleichung an die vorauszusetzenden *ja*-Formen von ahd. *hlinēn* und as. *hlinan* (nur in Part. *hlinandi*, Oxf. Gl.). Ags. *hlinian hleonian -ode* flektiert nach der *ō*-Klasse, hat aber durch seine wechselnde Wurzelsilbe früher zur *ē*-Flexion gehört [1]) und ist somit gleichzeitig mit den ahd. und as. Formen aus der *nā*-Klasse herübergekommen. Neben diesem alten *nā*-Verbum hat warscheinlich einst ein st. V. ahd. **hlīnan *hlein *hlinum* existiert (vgl. das Verhältnis von ahd. *ginēn ginōn* zum st. V. ags. *ʒínan* aisl. *gína*). Dafür spricht das Vorhandensein eines westgerm. Kausativums ahd. *hleinen leinen*, ags. *hlǣnan* 'lehnen' (trans) [2]). Aussergermanische hierhergehörende *nā*-Verba sind gr. *κλῑ-νω* 'lehnen', lat. *de-clī-nāre*, lett. *slënu slët* 'anlehnen': ieur. Wz. *k̑lei̯-* (s. u. a. Fick, Wb.[4] I. 426, Kluge, Wb.[5] 'lehnen', Brugmann, Grundriss II. 978, Streitberg, Urg. Gramm. S. 315). Neben ahd. *hlinēn* kommt ahd. (*hlina*) *lina lena* f. = mhd. *line lene*, nhd. *Lehne* vor, eine nominale *nā*-Ableitung mit gr. *κλῑ́-νη* 'Ruhelager' zu vergleichen.

Ahd. *winēn* 'depascere' ist belegt in Quellen des 8. und 9. Jhdts: *uuinit* 'depascit' R. (eine *ja*-Form), *piuuinee* (*piuuine* Rd.) 'depascat' Ib., *uuineton* 'carpebant' Rb. Nebenher geht das ahd. Subst. *winne* f. 'pastus' [3]) mit Entsprechungen in got.

---

[1]) S. Sievers, Ags. Gramm.[2] § 416 Anm. 6. 7.

[2]) Vgl. dagegen aisl. *hleina -nda* mit intrans. Bed.: 'angenehme Ruhe oder Sicherheit bekommen, haben' (1 mal, Fritzner[2]), das zunächst mit aisl. *hlein* f. 'Ausruhung in behaglicher Ruhe und Sicherheit' zusammen zu gehören scheint.

[3]) Vgl. hierzu ahd. *winni-mānōd* 'Weidemonat'. Die gleichbedeutende Nebenform *wunni-mānod* beruht auf analogischer Angleichung an ahd. *wunna* (*wunni*) f. 'Freude, Lust' (as. *wunnia*, ags. *wynn*). Die Annahme eines ahd. *wunnia* in der Bed. 'Weide, Weideland' hat keine Berechtigung (s. Braune, Beitr. XIV. 370 Note, vgl. Kluge, Wb.[5] 'Wonne', Noreen, Urg. Gramm. S. 100).

winja 'Weide, Futter', aisl. *vin* (*vinjar*) 'Grasplatz, Weideplatz'. Ich stelle diese Wörter zunächst in Verbindung mit ahd. *weida* f. 'Futter, Speise, Ort zum Weiden, das Futter-, Speisesuchen (Jagd, Fischfang)', aisl. *veiðr* 'Jagd, Fischfang', ags. *vāþ* 'Jagd', ahd. *weidōn* mhd. *weiden* nhd. *weiden* 'Futter suchen', mhd. *weideman* nhd. *Waidmann* 'Jäger', mhd. *weidenære* nhd. *Weidner* 'Jäger', eine Sippe, die Kluge Wb.[5] 'Weide' auf eine Wurzel *u̯ei̯-* 'auf Nahrung ausgehn' in lat. *vēnāri* 'jagen', ai. *vī-* 'auf etwas losgehen, angreifen, Speise zu sich nehmen' zurückführt. In der lat. Form *vē-nāri* (aus einen Wurzelf. *u̯ai̯-*) sehe ich ein zu ahd. *winēn* gehöriges aussergerm. *nā*-Verbum. Die Wurzelstufe dieser Bildungen differiert wie in den oben besprochenen ahd. *hlinēn stornēn* gegenüber lat. *-clī-nāre* bezw. *-ster-nāre*. Inbetreff der Bedeutungsentwicklung 'depascere' — 'jagen' verweise ich auf die oben angeführten ahd. *weida* aisl. *veiðr* u. s. w. Das nebenstehende gemeingerm. Subst. got. *winja* u. s. w. ist wohl am ehesten als nominale *ni̯o*-Ableitung aus der genannten Wz. *u̯ei̯-* zu erklären [1]).

Ahd. *sih warnēn* 'sich hüten' ist belegt nur in O. IV. 7, 69: *sie sih uuarnētin* (Kelle); daneben ahd. *warnōn* 'sich vorsehen, sich hüten, warnen' (O. Gc. 3. Mcp.); 'versehen, ausrüsten' (Prud. 1. Bo. 5). Im Germanischen entsprechen ags. *warnian* 'sich hüten, warnen' (engl. *to warn* 'warnen, abwehren)', aisl. *varna* (*að*) 'sich enthalten einer Sache, verweigern'. Aussergermanisch vergleicht Joh. Schmidt, Festgruss an Roth S. 184 [2]) ai. *ávr̥ṇīdhvam* 'ihr wehrtet von euch ab' (mit tiefstufiger Suffixform).

---

[1]) Anders, aber mir nicht warscheinlich, Persson, Wurzelerweiterung S. 80, der got. *winja* 'Weide, Futter' zur Wz. *u̯en-* 'Gefallen finden' stellt.
[2]) So auch Streitberg, Urg. Gramm. S. 315.

Im nächsten Zusammenhang mit dem in Rede stehenden *nā*-Verbum scheinen mir folgende germ. *ja*-Formen gestellt werden zu können: ahd. *warnen* (Hild. 58), as. *wernian* (*-ida*) 'weigern, verweigern, abschlagen', ags. *wiernan wyrnan* (*-nde*) 'verwehren, verweigern, vorenthalten' (vgl. auch afries. *werna* neben *warna* 'veigern'). Diese *ja*-Belege erklären sich aufs einfachste als Verallgemeinerungen der zu ahd. *warnēn* vorauszusetzenden urgerm. *ja*-Flexion. Derartige analogische Doppelbildungen nach der *ē*- und *ja*-Klasse haben wir im Vorausgehenden mehrmals beobachtet: z. B. in ahd. *hogēn*: *huckan* as. *huggian* got. *hugjan* aisl. *hyggia*, ahd. *folgēn* ags. *folȝian -ode*: *fylȝean -ȝde* aisl. *fylgia*. — Zu Grunde liegt eine ieur. Wz. *u̯er-* 'umschliessen, wehren, wahren' in gr. *ὁϱάω*, lat. *vereor*, got. *wars* 'behutsam', *warjan* 'wehren', ai. *var-* 'um-, einschliessen, hemmen, wehren' etc. (s. z. B. Fick, Wb.[4] I. 548). Vgl. neben ahd. *warnōn warnēn* u. s. w. das Subst. ahd. *furi-warna* f. 'præparatio' (nur bei N.), md. *warne werne* 'Vorsicht, Fürsorge', ags. *wearn* f. 'Verweigerung, Versagung, Widerstand', aisl. *vǫrn* f. 'Vertheidigung', das eine nominale *nā*-Ableitung sein dürfte.

β) *Zur nā-Klasse gehörige ē-Verba ohne vorgermanischen Anhalt.*

Ahd. *mornēn* 'betrübt, besorgt sein' hat Belege in: 8—9. Jhdt: Em. 29, 9. Jhdt: T. O. Eine Form ohne *a*-Umlaut erscheint in *fermúrnden* (*far-*) 'anxiis' Bo. 5 (11. Jh.), worin eine Spur der früheren alternierenden *ja*-Flexion stecken dürfte. Das zu Grunde liegende *nā*-Verbum ist erhalten in as. *mornon*

'trauern' [1]); daneben zeigen sich auch im As. einige Reste der schon urgermanisch neuentwickelten ē-Flexion, näml. in zwei hierzugehörigen *ja*-Formen: Inf. *mornian* (vgl. as. *thagon: thagian, tholon: tholian*) und Opt. Präs. *bimurnie* [2]) (vgl. as. Opt. Pr. sg. *hebbie, libbie* zu bezw. *hebbian, libbian*). Im. Got. sind nur zwei Formen belegt: 2. pl. Opt. *maurnaiþ* 'μεριμνᾶτε' und Part. *maurnands*, von denen nicht zu entscheiden ist, ob hier ein schwach oder stark flektierendes Verbum vorliegt. Im Ags. entspricht ein st. V. *murnan mearn* (das schwache Prät *murnde* einmal in der Poesie [3]). Ein Wechsel zwischen thematischer und unthematischer Flexionsart bei den *nū*-Verben ist auch sonst nachzuweisen: vgl. aksl. themavok. *zi-ne-tŭ* 'gähnt' gegenüber ahd. *gi-nō-t* (s. S. 215 im Vorausgehenden), ahd. *spurnan*, ags. *spurnan spornan,* aisl. Prät. *sparn spurnom* (Präs. **spyrn* aus dem sw. V. *spyrna* zu folgern [4])) mit starker Biegung neben ahd. *spor-nō-m* 'trete, stosse mit dem Fusse', aisl. *sporna* 'stosse an' [5]). Zur ieur. Wz. *mer-* in gr. *μέριμνα, μέρμηρα* 'Sorge, Kummer', *μερμηρίζω* (*μερμαίρω*) 'sorge, denke', ai. *smárati* 'gedenkt, erinnert

---

[1]) Das hiermit oft identificierte aisl. *morna -aði* (s. Egilsson: Lex. poet., Vigfusson: Icel. Dict., Bugge: Norr. Fkv. S. 95, Grundtvig: Sæm. Edda S. 203, Gehring: Eddagloss. S. 115) ist wegen der Bedeutung warscheinlich fern zu halten und zunächst mit neunorw. *morna* (= *marna*) 1) 'verfaulen, morsch werden', 2) 'schwinden, sich abzehren. auszehren' (vgl. neunorw. *moren* Adj. 'verfault, morsch' = *maren*) zu verbinden. Fritzner [2] nimmt zweifelnd die Bedeutung von aisl. *morkna* an, das mit nnorw. *morna* synonym ist. Die, wie mir scheint, völlig identischen aisl. *morna* und nnorw. *morna* stelle ich zur ieur. Wz. *mer-* 'zerreiben' in ai. *mṛ-ṇá-mi* 'zermalme, verderbe', ags. *mearu*, ahd. *maro, marawi, muruwi* 'mürbe, weich, zart' etc.

[2]) S. Gallee, Asächs. Gramm. S. 108 (§ 306).

[3]) S. Sievers, Ags. Gramm.[2] S. 179 (§ 389 Anm.).

[4]) S. Noreen, Aisl. Gramm. [2] § 422 Anm. 4.

[5]) Vgl. Brugmann, Grundriss II. 978, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 315.

sich', av. *mar-* 'sich erinnern', lat *memor memoria* (s. Joh. Schmidt, Festgruss an Roth S. 184).

Ahd. *lërnēn* (Kompp.: *fora-*, *ga-lërnēn*) 'lernen' ist belegt in Pa. (8. Jh.), T. O. (9. Jh.), Prud. 1. VP. (10. Jh.), Bo. 5. Wm. (11. Jh.) und wird ausserdem für *lërnunga* f. 'industria, schola' in Ic. (8. Jh.) und Ib. (9. Jh.) als Grundwort vorausgesetzt. Das neben diesen *ē*-Formen im Urgerm. Formen nach der *ja*-Flexion bestanden haben wird durch das *a*-umlautslose *lirnēn* (= *lërnēn*) erwiesen. Einschliesslich des Kompositums *ga-lirnēn* kommt diese Form in folg. Quellen vor: 8 Jh.: Gl. K.; 8—9. Jh.: Can. 9; 9. Jh.: K. E. Ib. Rd. Gc. 3; 10. Jh.: Em. 3. Can. 10. 12; 10—11. Jh.: Mu.; 11. Jh.: N. Syl.; vgl. ausserdem das Verbalabstraktum *lirnunga* f. 'disciplina': M. Ib. Rd. (9. Jh.), Gc. 9 (9—10. Jh.), Bib. 2. Gc. 8 (10. Jh.). Germanische Parallelen sind vorhanden in as. *līnon* (= got. **liznan* Prät. **liznōda*) mit westgermanischer Ersatzdehnung [1]), ags. *leornian,* beide mit erhaltener *ō*-Flexion (as. *līnon* steht für lautgesetzliches **lēnon*, vgl. ahd. *mēta*, as. *mēda* 'Miete' = got. *mizdō*; das vorauszusetzende unumgelautete *i* ist aus *lirnēn* übertragen worden) und afries. *lerna lirna*, mit demselben Vokalwechsel in der Wurzelsilbe wie in *lërnēn : lirnēn*. Zur Wz. *leis-* in got. *láis* 'ich weiss', ahd. *lēren* 'lehren' (s. Kluge, Wb.[5] 'lehren'.

Auf einem derartigen Flexionsübergang beruht ohne Zweifel auch ahd. *arnēn* (Komp. *ga-arnēn*) 'mereri'. Das Wort zeigt Belege in folg. Quellen: 8—9. Jhdt: Can. 9; 9. Jhdt: K. 31. 61. Kp.; 10—11. Jhdt: Em. 7. Gh. 3. Can. 10. 12. VA.; u. a.

---

[1]) S. Brugmann, Grundriss I. 437. 453. 468, vgl. auch Sievers, Beitr. XVI. 251.

Keine *ja*-Formen sind überliefert. Von der ursprünglichen (*n*)*ā*-Flexion finden sich im Hochdeutschem nur zwei Reste: *ungiarnotiu* Rf. (9. Jh.), *garnotet* D. III. 103 (12. Jh.). Vgl. dagegen as. *arnon* 'ernten' und ags. *earnian* 'verdienen' mit durchgehender *ō*-Biegung. Etymologisch gehört unser Verbum — wie schon Kluge, Wb.[5] 'Ernte' eingesehen hat — zur ieur. Wz. *ar-* in gr. *ἄρ-νυ-μαι* 'erlange, ewerbe', ai *r̥-nṓ-mi* 'stosse auf etwas, erreiche, erlange', armen. *ar-nu-m* 'nehme' (aus einem ieur. Präsensstamm **r̥-neu̯-* [1])). Zu diesem *neu̯*-Verbum verhält sich *arnōn : arnēn* etc. wie u. a. as. *kunnon*, ags. *cunnian*, ahd. *kunnēn*, got. *-kunnan -aida* (s. im Vorausgehenden S. 213) zu got. *kun-nu-m* 'wir kennen, wissen' (ieur. **ǵn̥-nu-mes*) [2]).

Mit durchgedrungener *ē*-Flexion (ohne jede Spur der älteren *ō*-Form) erscheint ahd. *stecchēn* 'fixum esse, hærere', belegt erst in Quellen des 11—12. Jhdts (N. N. II. Bo. 5. D. III. 107). Das Wort wird von Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 316 auf eine ieur. Grundf. 1. sg. Präs. **stignāmi* zurückgeführt. Eine ieur. Wz. *steig-* 'fest machen, werden' steckt nach Fick, Wb.[4] I. 568 in gr. *στείβω* 'trete etw. fest', *στιβαρός* 'fest, gedrungen, derb', lit. *stìnkstu* 'gerinne, werde steif' (*stìngau stìnkti*) [3]).

———

c) ē-Verba ursprünglich zur ā-Klasse gehörig.

Hier führe ich einige Verba an, welche hauptsächlich nach der *ō*-Klasse flektieren, aber in jüngerer Zeit auch (spär-

---

[1]) S. Brugmann, Grudriss II. 1007, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 316.
[2]) Vgl. Brugmann, Grundriss II. 978, § 605 Anm.
[3]) Vgl. Brugmann, Grundriss II. 1003.

liche) Formen nach der *ē*-Flexion aufweisen, die analogisch nach dem Muster älterer (urgerm.) Doppelformationen neugebildet sind.

Ahd. *holēn* 'rufen, einladen, herzuführen, herbeiholen' ist belegt 3 mal bei O.: *holētin* IV. 4, 6 (Cod. V), *holētun* II. 14, 11, *holēta* III. 24, 37; ausserdem *ga-holēn* in *keholetez* Part. Prät. Mcp. (11. Jh.). Daneben findet sich *holōn* (Kompp.: *gi-*, *ir-*, *thara-holōn*): 8—9. Jhdt: Gl. K. Can. 1. Da.; 9. Jhdt: T. (4 mal), O. (15 mal); einige jüngere Quellen. Ausserdeutsch entspricht nur ags. *ȝeholian* nach der *ō*-Klasse. Eine Ablautsform hierzu

Ahd. *halēn* in derselben Bedeutung scheint in einigen verhältnissmässig späten Belegen vorzuliegen: *ga-haletero* Can. 8 (9—10. Jh.), *zuo-halatun* Sb. (9. Jh.), Bib. 1. 2 (10. Jh.), *ar-halanto* Gh. 3 (10. Jh.). In den beiden letzteren Formen ist *ē* durch *a* vertreten [1]). Weit zahlreichere und ältere Belege zeigt das entsprechende *ō*-Verbum *halōn* (Kompp.: *ga-*, *ur-zuo-halōn*): 8. Jh.: Pa. Ra. R. Ic. Gc. 4. Em. 33; 8—9. Jh.: Can. 1. 3. 9. Sg. 193; 9. Jh.: Is. Frg. Ia. Ib. Rd. Re. T. M. Mat.; 9—10. Jh.: Gc. 9.; 10. Jh.: Bib. 1. 2. Can. 4. 10. 11. 12. Em. 3. 19. Gc. 8: 10—11. Jh.: VG. — Die germ. Parallelbildungen haben alle *ō*-Flexion: vgl. as. *halon*, afries. *halia*, ags. **ȝehalian*. Die Priorität der *ō*-Form wird ausserdem durch lat. *calāre* bestätigt, das mit germ. *halōn* wohl identisch ist.

Ahd. *ladēn* (*ga-ladēn*) 'wohin berufen': *ē*-Flexion zeigt sich in Kp. aus dem 9. Jh. (Part. *keladanter*) und in Bo. 5. N. Bib. 5 (11—12. Jh.); dagegen *ladōn* (*furi-*, *ga-*, *in-*, *widar-*, *uf-*, *zuo-*

[1]) Dies kann auch der Fall sein in *gihalatero* T. 90. 5. Nach Sievers, Tatian: Einleit. § 102 b, § 110 steht hier *a* für älteres *o* auf Grund sekundärer Lautentwicklung. Über den Eintritt des *a* für *ē* in den Flexionssilben der ahd. schwachen Verba III:r Kl. s. Braune, Ahd. Gramm.[2] § 368 Anm. 1.

ladōn): 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R.; 9. Jhdt: Frg. Kp. H. T. O. etc. Germ. Entsprechungen mit ō-Flexion treten auf in got. *laþōn*, as. *ladoian*, ags. *laðian*. Etymologisch ist das Wort noch unerklärt.

Hierher gehört wahrscheinlich auch ahd. *langēn* 'verlangen', bezeugt nur in O. I. 18, 31 und Rg. 1. 2 (9—11. Jh.). Die verwandten Sprachen kennen dies Verbum (in ganz derselben Bedeutung) nur mit ō-Flexion: as. *langon*, ags. *langian*, aisl. *langa* (*-aða*). Im Grunde hiermit identisch ist, glaube ich, ahd. *langōn* (*gi-langōn*) 'reichen, sich erstrecken, erreichen, sich erwerben, erlangen', belegt in Frg. 39. Os. 14 (9. Jh.). Seiner Etymologie nach kann unser Verbum in seinen beiden Bedeutungen gut mit ahd. *gi-lingan* stv. 'Erfolg haben, glücken', mhd. *lingen* 'glücken, vorwärtsgehen, vorwärts kommen '(also mit einem Nebensinn von 'streben') zusammengehalten werden (vgl. Kluge, Wb.[5] 'verlangen').

Unter den primären Bildungen erübrigt es noch folgende, ihrer ursprünglichen Biegungsweise nach

Zweideutigen Verba

zu erörtern. Diese schwanken ebenfalls zwischen der II. und III. Kl., aber ihre Belege verstatten keine endgültige Entscheidung darüber, welche der betreffenden Flexionstypen die ältere ist.

Ahd. *tobēn* (Komp. *ar-tobēn*) 'toben' hat Belege in folg. Quellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R.; 9. Jhdt: Rb. Sb.; 10. Jhdt: Gh. 1. Ec. Mart.; jüngere Quellen. Daneben kommt eine ō-Verbum *tobōn* vor mit noch zahlreicheren und fast ebenso alten Belegen: 8. Jhdt: R.; 8—9. Jhdt: Can. 1; 9. Jhdt: Ib. Re. M. Sb. Can. 2; 9—10. Jhdt: Can. 8; 10. Jhdt: Ec. 1. 2. Gc. 1. 6. Bib. 1. 2. Em. 5. 21. VP. Can. 6. 12;

11. Jhdt: Can. 7. Neben dem betreffenden Verbum hat es ein ahd. Subst. *toba* f. — aus *tobaheit* 'Tollheit' (Em. 19: 10. Jh., Wb.: 12. Jh.) zu folgern — gegeben. Wegen des spärlichen und späten Auftretens dieses Substantivums hat man keinen Anlass in unserem Verbum ein dazugehöriges Denominativum zu vermuthen. Ein entsprechendes Adj. *tob* erscheint erst im Mhd. Die ahd. ō-Form *tobōn* hat eine Parallele in ags. *dofian* 'delirare', dessen ō-Flexion jedoch ebenso gut wie die des ahd. Verbums, sekundär sein könnte. Vgl. ags. *ʒedof* 'Raserei'. Zu Grunde liegt die germ. Wurzel *dub-* 'geistig verwirrt, betäubt sein' (s. Kluge, Wb.[5] 'toben').

Ahd. *mëldēn* (Kompp.: *for-, ga-mëldēn*) 'angeben, verrathen' ist belegt in folg. Quellen: 8. Jhdt: R.: 9. Jhdt: Frg. H. M. Sb. K.; 9—11. Jhdt: Gd. 1. Bib. 1. 2. Em. 19. 21. 30. Le. 1. 2. 3. Can. 10. 11. 13; Notker. Daneben ahd. *mëldon* (*for-*, *ga-mëldon*): 9. Jhdt: T. O.; 9—11. Jhdt: D. II. 341. Ald. 2. Gd. 3. Ausserdeutsch ist nur die ō-Form bezeugt: as. *meldon*, ags. *mëldian*. Neben ahd. *mëldēn -ōn* erscheint das seltene *melda* f. 'delatura, delatio' (nur in Ia. Rf.). Eine stichhaltige Etymologie ist noch nicht gefunden (s. Kluge, Wb.[5] 'melden'). Denominative Ableitung für das Verbum aus dem genannten Subst. ist wegen dessen Seltenheit unwarscheinlich.

Ahd. *dragēn sih* 'sich benehmen, sich betragen' O. II. 4, 21 erscheint neben *sih gi-dragōn* 'sich mit etwas behelfen, sich betragen' O. IV. 12, 50. Die zugehörigkeit zum ahd. st. V. *tragan* 'tragen, halten, bringen, führen' ist unzweifelhaft.

Ahd. *manēn* 'mahnen, monere' (Kompp.: *ar-, far-, ga-manēn*) zeigt folg. Belegstellen: 8. Jhdt: Gl. K. Ra. Ic.; 9. Jhdt: K. Rb. Ib. Rd. H. Gc. 3. O.; 9—10. Jhdt: Gc. 9; 10. Jhdt: A. Bib. 1. Gh. 3; jüngere Quellen. Daneben erscheint

das gleichbedeutende *manōn* (*for-, ga- uo-manōn*): 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ic. Gc. 5; 9. Jhdt: Is. K. M. Sb. H. O. Gc. 3; 10. Jhdt: Gh. 1. 2. 3. Bib. 1. 2. Gc. 1. 6. 8. Can. 4. 6. 10. 11: u. a. In der *ō*-Form hat unser Verbum Parallelen in as. *manon* und ags. *manian*, deren *ō*-Flexion auch sekundär sein könnte. Vgl. die Ablautsform *monēn* im Vorausgehenden. Lat. *monēre* hat dieselbe Wurzelgestalt wie ahd. *manēn*, aber ist seiner Stammbildung nach ein Kausativum (= **moneiō*) zu lat. *memini*[1]). Neben ahd. *farmanēn -manōn* finden sich die Substantiva ahd. *farmano* m. 'contemptor' R. (8. Jh.), K. (9. Jh.) und *farmana* f. 'aspernatio' Ia., 'contemptus' Ib. Rd. (9. Jh.)

Die kausative Bedeutung unseres Verbums (vgl. das intrans. *monēn*) spricht für die Unursprünglichkeit der *ē*-Form.

Ahd. *leibēn* 'bleiben' ist nur einmal belegt: *leibet* Org. (11. Jh.). Vgl. *ō*-Flexion dagegen in as. *lēbhon* 'bleiben, übrig bleiben'. Das Wort schliesst sich zunächst an ahd. *bilīban*, ags. *belífan*, got. *bileiban* stv. 'bleiben': zur ieur. Wz. *leip-* in ai. *lip- limpáti* 'salben, bestreichen' etc. (Kluge, Wb.[5] 'bleiben'). In *leibēn: lēbhon* liegt augenscheinlich eine Neubildung auf Prät. sg. des genannten st. Verbums vor, ganz wie ahd. *geinōn* neben *ginōn ginēn* durch Anschluss an dem stv. ags. *ʒínan*, aisl. *gína* geschaffen worden ist (s. im Vorausgeh.).

Mehr oder weniger zweideutig ist wohl auch das S. 180 im Vorausgehenden besprochene ahd. *hlosēn : hlosōn*, aisl. *hlora -aða*, indem die Möglichkeit, dass dies Verbum ursprünglich der *ā*-Klasse angehöre, und sich erst später (vielleicht jedoch schon urgermanisch) zerspalten habe, nicht ausgeschlossen ist. Im

---

[1]) S. Brugmann, Grundriss II. 1147. 1150, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 301.

Hinblick darauf dass im Ahd. die Belege der ē-Flexion älter und weit zahlreicher als die der ō-Flexion sind, ist dies Verbum oben unter die »eigentlichen» ē-Verba eingereiht worden.

*   *

*

Rückblick auf die primären ē-Verba.

In Bezug auf den Wurzelablaut der oben besprochenen primären und zwar eigentlichen ē-Verba ergiebt sich aus unserer Untersuchung folgendes: T i e f s t u f e erscheint in 28 Bildungen (14 mit Schwund des Wurzelvokals, 14 mit Reduktion desselben), ĕ-Stufe in 7 und ŏ-(ă-) Stufe in 22. Von den 'zweudeutigen' Verben sind *tobēn*, *hlosēn* tiefstufig, *manēn leibēn* hochstufig. Die Bildungen mit germanischem *a*-Vokalismus sind jedoch theilweise unsicher, insofern dieser Wurzelvokal in allen Stellungen ausser ummittelbar vor *l*, *m*, *n*, *r*, *u̯* und *i̯* auch ieur. ə reflektieren kann (in den genannten Fällen entwickelt sich ə im Germ. zu *u* bezw. *i* [1])). Folgende Verba auf der germ. *a*-Stufe sind deswegen von Hause aus möglicherweise tiefstufig: *habēn*, *dagēn*, *sagēn*, *jagēn*, *magēn*, *stabēn*, *lahhēn*, *wahhēn*, *harēn*, **gaffēn*, *hazzēn*. Die Anzahl von Verben mit unzweifelhaftem ieur. ŏ-(ă-)Vokalismus wird somit auf 11 beschränkt: *dwalēn*, **zalēn*, *scamēn*, *hangēn*, *barrēn*, *darbēn*, *scarrēn*, *zawēn* (**tau̯*-) *ērēn* (**ai̯z*-), *druoēn*, *lōgēn*.

---

[1]) S. Noreen, Urg. Lautl. § 6, 1.

Die primären ē-Verba des Ahd. (und überhaupt des Altgerm.) bevorzugen demnach augenscheinlich die schwachstufige Wurzelform.

Dieser Thatbestand wird durch die Betonung dieser Wortklasse bestätigt, denn fast alle diejenigen Verba, welche für die vorhistoriste Accentuation beweiskräftig sind, deuten af Suffixbetonung hin. Von diesen Oxytona sind folgende

a) tiefstufig:

lëbēn: ieur. Wz. *leịp-*, *klëbēn*: germ. Wz. *kleịf-*, *swëbēn*: ieur. Wz. *sụeịp-* (vgl. ai. *vēpatē* 'zittert')[1]), *hogēn* : ieur. Wz. *k̑eụq-*, *scorrēn*: ieur. Wz. *sqers-*, *sorgēn* : ? ieur. Wz. *serk-* (ai. *sūrk-ša-ti*, air. *serc*), *trūrēn* (**drūz-*): germ. Wz. *dreụs-*;

b) ĕ-stufig:

frāgēn neben *frāhēn*, *wërēn* (**ụez-*): Wz. *ụes-*;

c) ŏ-(ă-)stufig:

hangēn: germ. Wz. *hanh-*, *barrēn*: germ. Wz. *bars-*, *scarrēn*: ieur. Wz. *sqers-*, *darbēn*: ieur. Wz. *terp-*, *ērēn*: Wz *aịs-*, *lōgēn*: ieur. Wz. *lāk-* (*lōk-*);

---

[1]) S. Noreen a. a. O. S. 208.

d) *ŏ*-(*ă*-)stufig oder tiefstufig:

dagēn: got. *þahan*, *sagēn*: ieur. Wz. *seq-*, *stabēn*: ? ieur. Wz. *stăp-* (*stəp-*), *harēn*: got. *hazjan* (ieur. Wz. *k̂as-*).

Für Wurzelbetonung sprechen nur das schon erwähnte *frāhēn* sowie *hlosēn*, dessen nach der *ō*-Klasse flektierende aisl. Nebenform *hlora* (**hloz-*) mit erwartetem grammatischem Wechsel erscheint.

Eine Ablautserscheinung innerhalb der Wurzelsilbe desselben Wortes kommt vor in ahd. *scorrēn*: *scarrēn*.

Woher stammt der aus den germ. Doppelbildungen got. *þahan*: ahd. *dagēn*, *frāhēn*: *frāgēn* und *hlosēn*: *hlora* (falls dies ursprüngl. *ē*-Biegung gehabt hat) zu erschliessende urgerm. Accentwechsel? Meines Erachtens kann die Wurzelbetonung von Hause aus nur dem *i̯o*-Stamm angehört haben. Denn während bei den ieur. *ē*-Verben der Ton der Regel nach auf dem Suffix geruht hat, haben die alten eigentlichen *i̯o*-Verba nach Ausweis des Altindischen, Germanischen und Slavischen seit ieur. Urzeit die Wurzel betont, sogar wenn diese in Tiefstufenform erscheint [1]): vgl. z. B. ai. *hár-ya-ti* 'findet Gefallen an etwas', gr. χαίρω 'freue mich' (ieur. **ĝhér-i̯o-*) neben gr. χαρῆναι, ai. *mán-ya-tē* 'meint', gr. μαίνεται < **man-je-* (ieur. **mń̥-i̯o-*) neben gr. μανῆναι ahd. *monēn*, ai. *lúbh-ya-ti* 'trägt Verlangen' neben got. **luban* (in *lubains*), ahd. *lobēn*, ausserdem got. *hafjan*, *skaþjan*, *hlahjan* u. a. Diese urgerm. Accentvertheilung bei den *ē*-Verben muss aber schon früh durch Ausgleichung gestört worden sein, und

[1]) S. Hirt, Indogerm. Akzent S. 194 ff., Indog. Forsch. VII, 145, Streitberg, Urg. Gramm. S. 300 ff.

zwar — wie die Einzelsprachen zeigen — zur fast völligen Aufgebung der Wurzelbetonung.

Mit Rüksicht auf die Verbreitung der betreffenden ē-Verba über die verwandten Sprachen habe ich zwischen drei Hauptkategorieen scheiden können: Verba mit vorgermanischen Entsprechungen, Verba mit germanischen Entsprechungen und isolierte Verba, wobei ich als gemeingermanisch der Kürze wegen auch diejenigen Bildungen gerechnet habe, die nur in westgermanischen oder nur in zwei sonstigen Sprachen belegt sind. Sämmtliche Verba der ersten und die meisten der zweiten Klasse erweisen sich schon durch ihr gleichzeitiges Vorkommen in verschiedenen Einzelsprachen mit Evidenz als urgermanisch. Für die bei weitem grösste Anzahl bestätigt sich dieser Ursprung ohnehin durch unzweideutige Reflexe der urgerm. Flexionseigenheiten dieser Formklasse. In einigen wenigen Fällen, wo diese Flexionskriteria fehlen und entsprechende Nomina von etwa gleichem Alter sich vorfinden, muss die Entscheidung zwischen primärer und denominativer Ableitung einigermassen zweifelhaft werden. Auch von den »isolierten» Verben rühren manche wegen erhaltener Reste der alten Biegungsart aus urgermanischer Zeit her. Um die Übersichtlichkeit dieser Verhältnisse zu erleichtern gebe ich eine erneuerte Zusammenstellung der eigentlichen ē-Verba mit besonderer Rücksicht auf die Beweiskraft derselben für ihre Altersbestimmung.

1. Auf Grund aussergermanischer Entsprechungen erweisen sich folgende als vorgermanisch:

a) Die alte abstufende Flexion hat zur mehr oder weniger vollkommenen Doppelbildung geführt bei

lëbēn: as. *libbian*, ags. *libban.*
habēn: as. *hebbian*, ags. *habban.*
dagēn: aisl. *þegia.*

b) Neben den *ē*-Formen finden sich nur vereinzelte Spuren der *i̯o*-Flexion bei
dolēn, *monēn* und ? *lobēn*

2. Reste der alten Flexionsabstufung bezeugen folgende Verba als urgermanisch:

a) Gemeingermanische Verba.

α) Mehr oder weniger vollkommene Doppelbildung zeigt sich bei

borgēn: aisl. (*á*)*byrgiast.*
sorgēn: aisl. *syrgia.*
folgēn: aisl. *fylgia.*
hogēn: got. *hugjan*, as. *huggian*, ags. *hycȝean*, aisl. *hyggia.*
rūnēn: aisl. *rýna.*
būgēn: aisl. *bǿgia.*
fārēn: aisl. *fǽra.*
hangēn: onord. *hængia.*
dwalēn: *dwellen*, aisl. *duelia.*
**zalēn* (*zalōn*, as. *talon*, afries. *talia*, ags. *talian*): ahd. *zellen*, as. *tellian*, ags. *tellan*, afries. *tella*, aisl. *telia.*
sagēn: as. *seggian*, ags. *secȝean*, aisl. *seggia.*
wahhēn: ags. north. *wæcca.*
harēn: got. *hazjan.*
hazzēn: got. *hatjan*, as. *hettean*, *hetten.*

β) Von der *i̯o*-Flexion kommen nur vereinzelte Spuren vor bei

zilēn, *klēbēn*, *wonēn*, *trūēn*, *ērēn* und ? *druoēn*.

b) Isolierte Verba.

giwēn, *magēn*, *jagēn*, *scarrēn* bewahren noch Spuren der *i̯o*-Flexion.

3. Bei den übrigen als »gemeingermanisch« aufgeführten Verben wird der vorhistorische Ursprung durch die Verbreitung derselben über mehrere Sprachen bezeugt.

līhhēn: got. *leikan*, as. *līkon*, ags. *lícian*, aisl. *líka*.
darbēn: got. *ga-þarban*, as. *tharƀon*, ags. *þearfian*.
scamēn: got. *skaman*, ags. *scamian*.
**gaffēn*: aisl. *gapa*, ndl. *gapen*, engl. *to gape*.
hlosēn: aisl. *hlora*.

Nur westgermanisch aufgewiesen sind *wērēn* 'gewähren': afr. *wera*, *rāmēn*: as. *rāmon*, *frāhēn*, *frāgēn*: as. *frāgon*.

Von den oben als urgermanisch erwiesenen Bildungen kommen mehrere neben Substantiven vor und zwar meistens neben *ō*(*n*)-Stämmen, seltener neben *a*- und *an*-Stämmen. In den Fällen wo das Subst. nur einzelsprachlich bezeugt ist, ist dasselbe warscheinlich eine deverbative Neubildung. Hierher gehören folgende Verba: neben *a*(*n*)-Stämmen erscheinen *hazzēn*: ahd. *haz* stm., *rāmēn*: mhd. *rām* stm., *forharēn*: ahd. *foraharo* swm.: neben *ō*-Stämmen *borgēn*: ahd. *borga* f., *folgēn*: ahd. *folga* f. (vgl. dagegen aisl. *fylgia* f. nach dem aisl. *ja*-

Verbum *fylgia* = *folgēn*), *wahhēn:* ahd. *wahha* f., *wonēn:* ahd. *ga-wona* f. Vgl. ausserdem ahd. *kunna* f. und *furi-warna* f. zu den urspr. *nā*-Verben *kunnēn* bezw. *warnēn* sowie ahd. *toba* f., *farmana* f., *farmano* m. und *melda* f. zu den zweideutigen *tobēn -ōn* bezw. *farmanēn -ōn*, *meldēn -ōn*. Aber auch wo die Substantiva gemeingermanisch sind, ist die Möglichkeit, dass eins oder das andere von ihnen aus dem entsprechenden *ē*-Verbum gebildet sei, keineswegs ausgeschlossen, dies um so weniger als sie ihrer Bedeutung nach oft ein deutliches Gepräge von Verbalsubstantiven tragen. Andere von diesen Substantiven dürften alte sog. Wurzelabstrakta [1]) sein, die mit den *ē*-Verben nur die Wurzel gemeinsam haben. In diesem Falle aber hat man anderseits kein Recht die *ē*-Verba gegenüber den Substantiven als sekundär aufzufassen, da es den erstgenannten an jedem Hinweis auf denominativen Charakter fehlt. Mit diesen neben Substantiven erscheinenden primären *ē*-Verben nicht zu verwechseln sind die weiter unten zu behandelnden jungen Substantiv-denominata, die sich wegen ihres einzelsprachlichen Vorkommen offenbar als abgeleitet erweisen.

Neben gemeingermanischen Substantiven kommen folg. prim. *ē*-Verba vor:

sorgēn: got. *saúrga* f., ahd. as. *sorga* f., aisl. *sorg* f.

rūnēn: got. *rūna* f., mhd. *rūne* f., ags. aisl. *rún* f.

bāgēn: ahd. *bāga* f., mhd. *bāc* (*bāges*) stm., as. *bāg* m., aisl. *bágr* m.

fārēn: ahd. *fāra* f., as. *fār* stm. od. n. ?, ags. *fǽr* f., got. **fēra* f. (aus *fērja* m. zu folgern: Kluge, Wb. [5] 'Gefahr').

---

[1]) Vgl. Kluge, Nom. Stammbildungslehre § 108.

frāgen: ahd. *frāga* f., mnl. mnd. *vrāge*, ndl. *vraag*, vgl. das 1 mal belegte ahd. *frāha*? (es steht *fraha*) zu *frāhēn*.

sagēn: ahd. *saga* f., ags. *sagu* f., aisl. *saga* f. (*ōn*-Stamm).

(*zalēn*) *zellen*: ahd. *zala* f., ags. *talu* f., aisl. *tala* f., *tal* n.

darbēn: got. *þarba* f., ahd. *darba* f., ags. *þearfu* f., aisl. *þǫrf* f.

scamēn: ahd. *scama* f., ags. *sceamu* f.

ērēn: ahd. as. *ēra* f., ags. *ár* f., aisl. *eir* f.

druoēn: ahd. *drōa* f., mengl. *þrowe*, engl. *throw throe*.

zilēn: ahd. *zil* n., got. *til* n. (?).

lobēn: ahd. *lob* n., ags. *lof* m., aisl. *lof* n.

Neben dem urspr. *nā*-Verbum *winēn* geht ahd. *winne* = got. *winja*, aisl. *vin* (*iō*-Stamm).

Um zu den isolierten Verben überzugehen erübrigt es noch mit einigen Worten diejenigen zu erörtern, welche keine Reste der *io*-Flexion bewahren (vgl. oben S. 233). Auch einige der übrigen hierhergehörenden Bildungen bezitzen ein unzweifelhaftes Kennzeichen der urgermanischen Herkunft und zwar in ihrem g r a m m a t i s c h e n Wechsel. Diese Verba sind *barrēn*, *scorrēn*, *lōgēn*, *trūrēn*, bei denen sowohl denominative als deverbative Ableitung ausgeschlossen ist. Das neben *scorrēn* zu Tage tretende, vereinzelt (nur in Ib. Rd.) belegte ahd. *scorro* swm. 'scopulus' kann nicht die Grundlage des Verbums bilden. Vgl. die Ablautsform *scarrēn*, neben dem sich kein Subst. findet.

Andere von den isolierten Verben sind höchst warscheinlich verhältnismässig junge (theils jedoch schon voralthochdeutsche) Neubildungen zu entsprechenden starken Verben. Neben einer ganzen Anzahl der urgerm. *ē*-Verba finden sich nämlich aus derselben Wurzel hervorgegangene starke Verba (vgl. *monēn*: got. V. prät.-präs. *munan*: *borgēn*: ahd. stv. *bërgan*, *klëbēn*:

ahd. stv. *klīban*, *lēbēn*: ahd. stv. *bilīban*, *bāgēn*: ahd. red. V. *bāgan*, *hangēn*: ahd. red. V. *hāhan, wahhēn*: got. stv. *wakan*). Nach dem Vorbild dieser Parallelbildungen sind dann *ē*-Verba analogice auch zu andern starken Verben geschaffen worden. So erkläre ich folg. Verba, die zum Theil erst ziemlich spät auftreten:

a) Der Vokalismus in Prät. pl. und Part. Prät. liegt vor in *zundēn* zu mhd. stv. *zinden* und in *swëbēn* zu aisl. stv. *suífa* (ahd. *swīban in *sweibōn*).

b) Die Verbalform in Part. Prät. ist zu Grunde liegend bei *wërēn* 'manere': ahd. stv. *wësan*, dessen Part. Prät. **giwëran* (aus -*wezanaz*) unbelegt ist.

c) Präsensvokalismus steckt in *lūzēn* = ags. *ȝelútian* -*ode* 'latere' [1]) (mit sekundärer *ō*-Flexion) zum stv. aisl. *lúta*, ags. *lútan* 'sich neigen', sowie in *hlahhēn* zum ahd. stv. **hlahhen* = got. *hlahjan*.

Die übrigen isolierten Verba *gingēn*, *zawēn*, *loscēn*, *fīēn*, *grūēn*, **hlūskēn* dürften sämmtlich aus urgermanischer Zeit ererbt sein. Zu den beiden erstgenannten Verben finden sich die äusserst seltenen Subst. *gingo* swm., *ana-ging* stm. bezw. *gizawa* f., die einen deutlichen Charakter von Verbalabstraktis zeigen. Zu **hlūskēn* (nhd. *lauschen*) wäre eine zu Grunde liegende (sonst nicht belegte) nominale *sk*-Ableitung denkbar. Vgl. ahd. *hlūstren* im Folg. unter den denominativen *ē*-Verben.

---

[1]) Korrekturnote: Wegen dieser genauen ags. Entsprechung ist *lūzēn* S. 190 mit Unrecht unter die isolierter Bildungen gerechnet worden. Hier liegt, scheint es, eine schon westgermanisch entstandene Neubildung zu dem genannten st. V. vor.

B. Denominative ē-Verba.

Ausser den oben besprochenen primären Bildungen hat das Ahd. eine ganze Anzahl von neuentstandenen ē-Verben aufzuweisen. Der äussere Grund für den Gebrauch des verbalen ē-Suffixes zur denominativen Ableitung liegt auf der Hand. Mehrere von den wurzelhaften Verben standen, wie wir gesehen haben, mit daneben liegenden Nomina in so enger, formaler und begrifflicher, Beziehung, dass sie als von diesen abgeleitet erschienen. Diese Scheindenominativa haben eine grosse Menge jüngerer Analogiebildungen von Nomina aus veranlasst [1].

Je nachdem die ē-Flexion ursprünglich oder neuentwickelt ist kann man unter den denominativen gleichwie unter den primären Formationen zwei Hauptkategorieen unterscheiden: eigentliche ē-Verba mit ursprünglicher ē-Flexion und Verba mit sekundärem Übertritt in die ē-Klasse. Innerhalb dieser Klassen lassen sich je nach den zu Grunde liegenden Nominalstämmen verschiedene Unterabtheilungen aufstellen.

I. Eigentliche ē-Verba.

a) Ableitungen aus Substantiven.

Sämmtliche hierhergehörige Verba sind offenbar späten Ursprungs. Kein einziges reicht bis an die urgermanische Zeit.

---

[1]) Vgl. Brugmann, Grundriss II. 878.

Abgesehen von zwei Bildungen, die für das Ahd., Niederd. und Ags. gemeinsam sind und somit höchstens auf eine westgermanische Spracheinheit zurückgehen können kommen die unten anzuführenden ē-Verba nur im Ahd. vor, weshalb sie für specifisch althochdeutsche Neuschöffungen zu halten sind.

α) Aus maskulinen *o*-Stämmen:

Ahd. *rostēn* 'rosten' (mhd. *rosten*) in M. Sb. (9. Jh.), Bib. 1. 2 (10. Jh.): ahd. *rost* m. 'Rost', vgl. mndd. *rusten rosten* 'rosten', ags. *rustian* 'to rust': *rust*.

Ahd. *tagēn* 'Tag werden, taghell leuchten, zu Tage kommen, sich zeigen' (mhd. *tagen*) in M. Bib. 1. 2 (9—10. Jh.) etc.: ahd. *tac* *(g)* m., vgl. mndd. *dagen* 'Tag werden', ags. *dagian* 'to dawn'.

Die ags. *ō*-Formen erweisen sich mit Evidenz durch ihre inkoative Bedeutung, die den jüngeren denom. ē-Verben charakteristisch ist, früher der ē-Klasse angehört zu haben.

Ahd. *ābandēn* 'advesperascere' T. 228, 2: ahd. *āband* m. 'Abend'.

Ahd. *bartēn* 'pubescere' in Ic. (8. Jh.), Mcp. (11. Jh.): ahd. *bart* m.

Ahd. *smackēn smacchēn* (Komp. *gi-smacchēn*) 'Geschmack von sich geben' (mhd. *smacken* auch 'riechen, übel riechen') mit Belegen in M. Gd. 4 (9. Jh.), Gh. 1. 3. 4 (10—11. Jh.): ahd. *smac* m., ags. *smæc* (*cc*) 'Geschmack'.

β) Aus neutralen *o*-Stämmen.

Ahd. *īsēn* 'Eis frieren, sich mit Eis belegen' (mhd. *īsen*(nur in Mcp. (11. Jh.): ahd. *īs* n.

Ahd. *ar-heiēn* 'urere, æstuare' in Frg. M. Sb. (9. Jh.), Bib. 1 (10. Jh.); *far-heiēn* 'durch Hitze ausgetrocknet sein' N. (11. Jh.), vgl. mhd. *heien* intr. 'brennen': ahd. *hei* n. 'Hitze'.

Ahd. *hlūstrēn* 'horchen' in Pa. Ra. (8. Jh.), Kp. Ia. Rb. (9. Jh.) zeigt sich ein deutliches Nominalsuffix zu enthalten (vgl. mhd. *lūstren*, schwäb.-baier. *laustern* in derselben Bed.) [1]) Das zu Grunde liegende Subst. muss germ. **hlū-stra-* gelautet haben und ist warscheinlich neutralen (oder auch mask. ?) Geschlechts gewesen. Über germ. Wurzelabstrakta auf *-þra- -s-tra-* s. v. Bahder, Verbalabstracta S. 148, Kluge, Nom. Stammbildungslehre § 141, Brugmann, Grundriss II. 114. Vgl. das mit **hlū-stra-* wurzel- und suffixverwandte germ. **hleu̯-þra-* in ahd. *liodar*, ags. *hléoðor* n. 'Schall, Geräusch' (= ai. *śrṓ-tra-m* 'Gehöhr, Ohr').

γ) Aus *ā*-Stämmen.

Ahd. *donēn* 'extensum esse' (Graff V. 146 mit Fragezeichen), Schade: ahd. *donēn* (mhd. *donen*) 'sich spannen, strecken, in Spannung des Gemütes sein'; im Ahd. nur 2 Belege: Part. Prät. a. pl. *donitiu* 'protensos' Mart. (10. Jh.), ih *dóncta* N.: ahd. *thona* f. 'palmes, Ranke' (D. II. 312: 9—11. Jh.), amhd. *done* f. 'nervus', nhd. *dohne* f. 'Sprenkel, Bügel mit Schlinge z. Vogelfange' (ags. *þona* 'Ranke'), vgl. mhd. *don done* f. 'Spannung, Anstrengung, Bemühung'.

Ahd. *ruowēn* 'quiescere' nur bei Williram (4 mal), daneben *ruowōn* 1 mal in derselben Quelle: ahd. *ruowa* f. 'Ruhe'

---

[1]) Vgl. Brugmann, Grundriss II. 1037.

(= aisl. *ró* f. ags. *rów* f.). Eine Ablautsform von demselben Verbum findet sich in

Ahd. *rāwēn*, belegt in La. (10. Jh.), N. Nh. Mcp. (11. Jh.): zu ahd. *rāwa* f. (= *ruowa*) mit Bel. in H. M. (9. Jh.), A. Gh. 1. 3. Bib. 1. 2 (10. Jh.) u. s. w.

Ahd. *lougnēn* (Komp. *fir-lougnēn*) 'läugnen, verläugnen': 9. Jhdt: M. O.; 10. Jhdt: Ep. can. 1. 4. Gh. 1. 3; 11. Jhdt: Org.: zu ahd. *lougna* f. 'Lüge', vgl. ahd. *lougen* m. 'negatio', got. *ana-laugns* 'verborgen'. Häufiger als dies *ē*-Verbum ist das nach Kl. I flektierende ahd. *lougnen* = as. *lōgnian*, ags. *lēhnan lýgnan*, got. *laugnjan* mit derselben Bed.

Ahd. *wernēn* 'vexari, satagere, sich quälen, sich plagen': 8. Jhdt: Gl. K. Ra. Sg. 70; 8—9. Jhdt: Tg. 1; 9. Jhdt: Rb. O.; 10. Jhdt: Gh. 3; daneben *wernōn* 2 mal bei Otfrid. Zu ahd. *werna* f. 'Qual, Sorge, quälender Hunger' in Gl. K. Pa. Em. 19, vgl. ags. *wearn(e)* f. 'obstaculum, repugnantia'.

Ahd. *wahtēn* 'Wache halten, wachten': 8—9. Jhdt: Da.; 9. Jhdt: M. Sb. Rb. Bib. 9. O.; 10. Jhdt: Gh. 1. 3. Bib. 1. 2.; u. a. Zu ahd. *wahta* f. in K. Rb. Ib. Rd. T. O. (9. Jh.) etc.

δ) Aus *i*-Stämmen:

Ahd. *un-mahtēn* 'langvere, emarcere' (Kompp. *ar-*, *ga-*) in Bib. 1. 2 (10. Jh., N. (11. Jh.): ahd. *unmaht* stf. 'Schwachheit' (**mahti-*). Vgl. mhd. *un-mehten* 'kraftlos werden'.

Ahd. *sēwēn* 'See sein, zum See werden' N. (mhd. *sēwen*): ahd. *sēo* m. 'See' (**saiųi-*).

ε) Aus *n*-Stämmen:

Ahd. *pogēn* 'krumm od. gekrümmt sein' N. (mhd. *bogen*) ahd. *bogo* m. 'Bogen' = ags. *boga*, aisl. *bogi*.

Ahd. *irnarrēn* 'zum Narren werden' M. (9. Jh.), Bib. 1. 2 (10. Jh.) u. s. w. (mhd. *ernarren*): ahd. *narro* m. 'Verrückter'.

ζ) Aus einem sonstigen Konsonantstamm:

Ahd. *nahtēn* 'Nacht werden, dunkel werden' (mhd. *nahten*): *iz nahtet* 'nox funditur' Bo. 5 (11. Jh.), *bi-nahtēn* 'obscurare': M. Bib. 1. 2 (9—10. Jh.), *durh-nahtēn* 'pernoctare' R. Ra. (8. Jh.), *ubar-nahtēn* d. s. (M. Bib. 1): ahd. *naht* f.

b) Ableitungen aus Adjektiven.

α) Gemeingermanisehe Verba.

Bei den folgenden Verben, die schon urgermanisch bestanden haben, scheint mir adjektivische Herkunft warscheinlich zu sein. Die Grundworte sind sämmtlich ebenfalls als gemeingermanisch bezeugt.

Ahd. *fastēn* 'fasten, jejunare' hat Belege in T. und O. (9. Jh.), sonst nur bei N. Mit *ō*-Flexion erscheint nur *fastota* 2 mal bei O. (Cod. VP). Germ. Entsprechungen liegen vor in got. *fastan -aida* 1) 'festhalten, halten, beobachten', 2) 'sich enthalten, fasten', ags. *fæstan* (mit *ja*-Biegung, vgl. doch *fæstas* sg. Durh.) und aisl. *fasta -aði* in der Bed. 'jejunare'. Die Ansicht Brugmanns Grundriss II. 1131, dass unser Verbum ein Denominativum zu dem daneben liegenden Subst. ahd. *fasta* f. 'das Fasten' sei, finde ich sehr unwarscheinlich und zwar wegen der Bedeutung. Während das Verbum in seiner got. Form noch eine ursprüngliche konkrete Bedeutung bewahrt (Lucas VIII. 29: *fotubandjom fastaiþs was*), trägt das betref-

fende Subst., das übrigens dem Got. und Ags. fehlt, wegen seiner ausschliesslichen Anwendung nur in übertragenem Sinn offenbar das Gepräge eines späten Verbalabstraktums. Die Grundlage dieses Verbums dürfte in dem Adj. ahd. *festi,* ags. *fæst,* aisl. *fastr* 'fest, stark, standhaft' gesucht werden müssen (vgl. Kluge, Wb.[5] 'fest', Tamm, Etymol. Sv. Ordb. 'Fasta').

Ahd. *sparēn* 'schonen, sparen' (Komp. *ga-sparēn*) kommt vor in folg. Quellen: 8—9. Jhdt: V. (1 mal), 9. Jhdt: M. Sb. Ib. Rd. O. Bo.; 9—10. Jhdt: D. II. 337; 10—11. Jhdt: Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. VA.; u. a. Daneben finden sich einige vereinzelte *ō*-Formen: *sparōta* O. II. 10, 19 VP (F hat *sparēta*), *gisparōtos* O. II. 8, 46. 51. M. Le. 1. 3 und *gasparo* VA. (wenn 1. sg. Konj. ?). Ausserdeutsch entsprechen ags. *sparian -ode* und aisl. *spara -rði* mit regelrechter *ē*-Biegung (vgl. die Doppelbildung aschw. *spar* < **spariR* nach der *ja*-Klasse gegenüber wnord. *sparer* < **sparēR* nach der *ē*-Flexion). Das nebenher gehende gemeingerm. Adj. **spara-* 'sparsam' (ahd. *spar*, ags. *spær*, aisl. *sparr*) macht warscheinlich die Grundlage des Verbums aus.

Ahd. *starēn* 'anstarren, anstieren' ist belegt nur in Part. Präs. (bei Graff mit hinzugefügtem Fragezeichen) *starendi sint* 'insidiati sunt' Gl. K. (8. Jhdt), *nidar-starēn* 'starr niederblicken' nur in *-starēta* O. III. 17, 44 (9. Jh.). Ausserdeutsch entsprechen ags. *starian -ode* 'seinen Blick auf etwas haften' mit Übertritt zur II. schwachen Konj. und aisl. *stara -rði* 'anstarren' mit *ē*-Flexion. Daneben findet sich das gemeingerm. Adj. *stara-*, belegt als vorderes Glied in den Zusammenss. ahd. *starablint* mhd. *starblind,* ags. *stærblind* 'starblind', aisl. *starblinda* 'blindness', *starsýnn* 'einer der starr ansieht'. In Bezug auf seine specialisierte Bedeutung dürfte das Verbum sekundär sein und hat in diesem Falle das Adj. zum Grundwort. Die hierin steckende ieur. Wz. *ster-* bedeutet

ursprünglich 'starr, fest sein', vgl. z. B. gr *στερεός στερρός* 'fest, hart, starr' (s. Verf., Studier öfver de nord. språkens primära nominalbildn. I. 50). In naher formaler und begrifflicher Beziehung hierzu steht das schon im Vorausgehenden erörterte

Ahd. *storrēn* 'ragen, hervorstehen' und got. *and-staúrran* 'unwillig anstarren', die got. Form mit derselben Specialisierung des Begriffes wie in *starēn*. Bei dem in Rede stehenden Verbum wird eine gültige Erklärung, glaube ich, nur durch Annahme denominativer Ableitung geboten (s. S. 216).

Die Voraussetzung alter denominativer ē-Verba für das Got. und. Nord. (in *fastan*, *-staúrran, spara*, *stara*) enthält an und für sich nichts befremdendes, denn diese Sprachen besitzen auch andere von Adjektiven aus gebildeten ē-Verba; vgl. got. *hweilan* 'zögern, aufhören', *weihan* 'weihen, heiligen' und die zur *ja*-Klasse übergetretenen aisl. *huíla -lði* bezw. *vígia -gði* (zu got. *-hweils* in *un-* 'unablässig', aschw. adä. *hūl* 'ausgeruht' [1]), bezw. got. *weihs* 'heilig') [2]). Ob ahd. *wīhen* 'weihen' ein zu got. *weihan* gehöriges *ja*-Verbum (in grammatischem Wechsel mit aisl. *vígia*) oder — wie Kluge, Pauls Grundriss I. 380 annimmt — ein Kausativum auf *-eįō* ist, lasse ich dahingestellt sein. Zu got. *hweilan* etc. kommt im Ahd. *wīlōn* 'manere' vor (nur 1 mal in Bo. 5: 11. Jh.), das von Haus aus möglicherweise ein ē-Verbum ist.

Das im Vorigen (S. 204 f.) als Primärbildung aufgefasste got. *ga-þarban*, as. *tharbon,* ags. *þearfian* hat neben sich das Adj. got. *þarbs* 'nöthig, bedürftig', aisl. *þarfr* 'nützlich'. In diesem Falle finde ich adjektivische Ableitung für das Verbum unwarscheinlich. Erstens fehlt dies Adj. dem As. und Ags.

---

[1]) Eine nominale *l*-Ableitung, vgl. lat. *quiēs qui-ē-sco* etc.

[2]) S. Sievers, Beitr. XVI. 259.

(vgl. im Ahd. *biderbi bidarbi* 'utilis'), zweitens ist es wohl selbst verhältnismässig jung, d. h. ein Verbaladj. zum V. prät.-präs. got. *þaúrban þarf*, ahd. *durfan darf*, ags. *þurfan þearf* 'nötig haben, bedürfen', wozu übrigens auch unser *ē*-Verbum eine urgermanische Neubildung sein könnte.

In diesem Zusammenhang kann dass nur kontinentalgermanisch bezeugte ahd. *barmēn* (Gc. 5: 8. Jh.), *ar-barmēn* (8. Jh.: Ic., 9. Jh.: M. Sb. Re. O. Gc. 3 u. s. w.) 'erbarmen' = got. *arman -aida* (*ga-arman*) 'sich erbarmen' einen Platz finden. Gewöhnlich und wohl mit Recht wird dies Verbum zum Adj. got. *arms* ahd. *aram arm* 'unglücklich, arm' gestellt und ist warscheinlich eine Nachbildung des lat. christlichen *miserēri* zu *miser* (s. Kluge, Wb. [5] 'barmherzig', Tamm, Et. Sv. Ordb. 'barmhärtig', Wilmanns, Deutsche Grammatik II. 72).

β) Westgermanische Verba.

Dieser ältesten Bildungsschicht adjektivischer *ē*-Denominata schliesst sich eine grosse Menge von jüngeren specifisch westgermanischen *ē*-Verben an, die eine lebenskräftige intransitiv-inkoative Bedeutungsgruppe bilden. Da eine beträchtliche Anzahl dieser Verba in drei oder zwei Sprachen gleichzeitig zum Vorschein kommen, dürfte der Anfang dieser Produktivität als schon gemeinwestgermanisch betrachtet werden müssen. Inbetreff der as. und ags. Formen, welche sammt und sonders mit *ō*-Flexion erscheinen, ist die den -*ē*Verben eigene intransitiv-inkoative Bedeutung ihr einziges Kennzeichen der ursprünglichen Biegungsweise. Bei den ahd. Formen fehlen die bei den primären *ē*-Verben nicht so seltenen Reste der *ja*-Flexion fast ausnahmslos (vgl. *rīfit* zu *rīfēn*), ein Umstand

welcher darauf hindeutet, dass diese Verba, wenn auch voralthochdeutsch, doch verhältnismässig spät entstanden sind, zu einer Zeit, da die im Ahd. durchgeführte Verallgemeinerung der ē-Flexion schon begonnen war. Die betreffenden Denominativa sind folgende:

1) Aus *o*-Stämmen.

Ahd. *argēn* (Komp. *ir-argēn*) 'schlecht werden' (in Bib. 1. 2. 3: 10. Jh.), ags. *eargian* 'to be slothful, dull, idle': ahd. *arg arag* 'geizig, feige, nichtwürdig', ags. *earh* 'feige, träge'.

Ahd. *altēn* 'senescere' nur 2 mal bei T. (mhd. *alten*), ags. *ealdian* d. s.: ahd. *alt*, ags. *eald* 'alt'.

Ahd. *fūlēn* (Komp. *ar-fūlēn* 'faulen, verfaulen, träge sein' in M. Sb. O. (9. Jh.), Bib. 1. 2. Prud. 1. Gc. 1. 6. 8 (10. Jh.) u. s. w.; ags. *fúlian* 'to foul, rot, corrupt', mndd. *vūlen* 'faul sein': ahd. *fūl*, ags. *fúl* 'faul'.

Ahd. *haftēn* (Kompp.: *ana-*, *ga-*, *zasaman-*, *zuo-haftēn*) 'befestigt sein, festhangen, haften' in Ic. Da. Ib. Rd. O. (8—9. Jh.) u. s. w.; as. *haftōn* d. s.: ahd. as. *haft* = lat. *captus* 'gefangen'.

Ahd. *heilēn* (Kompp.: *far-*, *zur-*, *un-heilēn*) 'gesund od. heil werden' in Gl. K. Rb. (8—9. Jh.), Notker (mhd. *heilen*); vgl. die ō-Form *zaurheilonti* Pa. 'debilitatus' neben *zurheilendi* mit derselben Bed. in Gl. K. Es entsprechen ags. *hálian* 'to become well' und mndd. *helen heilen* 'heilen' (intr.): ahd. *heil*, ags. *hál*.

Ahd. *hērēn* (Komp. *ant-*, *ga-hērēn*) 'Herr über etwas sein, herrschen, gebieten; verherrlichen, auszeichnen' (O. Sb. etc.); ags. *hárian* 'to become gray, hoary: ahd. *hēr* 'vornehm, stolz, froh', ags. *hár* 'grau'.

Ahd. *heizēn* (Kompp.: *ar-, ga-heizēn*) 'heiss sein, werden' in Gl. K. Pa. R. M. Sb. Rb. (8 u. 9. Jh.) u. s. w.; ags. *hátian* 'to become or be hot': ahd. *heiz*, ags. *hát* 'heiss'.

Ahd. *hwīzēn* 'albescere' nur in Org. bei Notker (mhd. *wīzen*); ags. *hwítian* 'to whiten, to become white': ahd. *hwīz*, ags. *hwít* 'weiss'.

Ahd. *lazzēn* 'tardare' (1 mal bei T.), ags. *latian* 'to delay, put off, linger, tarry': ahd. *láz*, ags. *læt* 'lässig, träge'.

Ahd. *rōtēn* (Komp. *ar-rōtēn*) 'rot sein od. werden'. Die lange Qvantität zeigt sich durch Schreibung mit Circumflex nur in 2 Formen bei Notker. In den zahlreichen übrigen Belegen ist die Qvantität des Wurzelvokals zweideutig (vgl. mhd. *rōten* = *roten*). Neben *rōtēn* findet sich ags. *réadian* 'to become red'. Zu ahd. *rōt*, ags. *réad* 'rot'.

Ahd. *rozēn* (mhd. *rozen*) 'faulen, in Fäulnis übergehen, verwesen' nur in N. Bib. 7 (11. Jh.); as. *roton* 'von Fäulnis verzehrt werden, rosten', ags. *rotian* 'faulen': ndl. *rot* 'faul, verdorben'. Vgl. im Folg. *rōzēn*.

Ahd. **satēn* (mhd. *saten*) 'satt sein, werden', mndd. *saden* 'satt, voll werden', ags. *sadian* 'to be saturated': ahd. *sat*, as. *sad*, ags. *sæd* 'satt'.

Ahd. *sērēn* 'Schmerz empfinden, Schmerz leiden' (T. 12, 6); ags. *sárian* 'to sorrow, griev'. Zu ahd. *sēr* 'Schmerz leidend, betrübt, traurig', ags. *sár*.

Ahd. *sūrēn* (Komp. *ar-sūrēn*) 'sauern, acescere' in Pr. c (8—9. Jh.), Rc. Sb. (9. Jh.) u. s. w.; ags. *súrian*, mndd. *sūren* d. s.: ahd. mndd. *sūr*, ags. *súr* 'sauer'.

Ahd. *tumbēn* (Komp. *ar-tumbēn*) 'dumm sein' in K. (9. Jh.), Mart. (10. Jh.).; ags. *á-dumbian* 'to become mute, dumb or silent': ahd. *tumb*, ags. *dumb* 'taub, stumm'.

Ahd. *weihhēn* (Kompp.: *ar-*, *ga-weihhēn*) 'weich werden, erweichen' in K. O. (9. Jh.), Bib. 1. 2 (10. Jh.) etc.; ags. *wácian* 'to become weak, soft', mndd. *wēken* 'weich werden': ahd. *weih*, ags. *wác*, mndd. *wēk* 'weich'.

Als dreisilbig in Folge silbebildender Suffixe, vor denen sich ein Sekundärvokal entwickelt hat, erscheinen

Ahd. *falawēn* 'flavescere (nur in Mcp.) = ags. *fealwian*: ahd. *falo* Nom. *falawēr*, ags. *fealo* Gen. *fealwes* 'fahl, falb, gelb' (**falu̯a-*), und

Ahd. *mëtemēn* (Komp. *ge-*) 'mediare, dimidiare, temperare, moderari' (Notk.), ags. *medmian* 'to go in the middle, mediate, moderate' zu ahd. *metamo metemo* 'mediocris', ags. *medum medeme* 'moderate, middling' (vgl. Brugmann, Grundriss II. 157).

2) Aus *i*-Stämmen.

Ahd. *rīfēn* (Komp. *ga-rīfēn*) 'reifen, maturescere' in Can. 9. (8—9. Jh.), M. Sb. Tg. 3 (9. Jh.), Mart. VP. Bib. 1. 2 u. a. (10. Jh.). Die Form *rīfit* 'maturescit' Bo. 1 (9. Jh.) ist möglich ein Rest der *ja*-Flexion, die in dem gemeinwestgermanischen Paradigma noch an der Seite der *ē*-Flexion bestanden haben muss. Im Asächs. und Agsächs. entsprehen bezw. *ripon* und *rípian* 'reifen'. Zu ahd. *rīfi*, as. *rīpi*, ags. *rīpe* 'reif'.

Ahd. *stillēn* (Komp. *ga-stillēn*) 'ruhig werden, sich beruhigen, aufhören, ablassen von' in Gl. K. Pa. Ra. R. Ic. Gc. 4 (8. Jh.), K. H. M. (9. Jh.) u. s. w. (mhd. *stillen*). Vgl. as. *stillon* 'ruhig werden'. Zu ahd. as. *stilli* 'ruhig'.

Ahd. *gruonēn* 'virescere, grün oder frisch werden oder sein' mit Belegen in Ald. 3 (9. Jh.), Ald 5. Mart. Prud. 1 (10. Jh.) u. s. w., mndd. *gronen* 'grünen', ags. *grénian* 'to become green'. Zu ahd. *gruoni*, as. *grōni*, ags. *ʒréne* 'grün'.

3) Aus *u*-Stämmen.

Ahd. *dicchēn* (Komp. *ar-dicchēn*) 'dicht, dick werden' (auch trans. 'glomerare') in R. Gc. 5 (8. Jh.), Ib. Re. M. T. (9. Jh.) u. s. w. (mhd. *dicken*). Vgl. ags. *þician* 'to thicken'. Zu ahd. *dicchi* ags. *þicce*, vgl. aisl. *þiokkr : þykkr*.

Ahd. *dorrēn* (Kompp.: *ar-, far-dorrēn*) 'dorren, arescere' in Gl. K. Pa. Ra. (8. Jh.), Frg. Bib. 9. Rb. Rc. T. O. (9. Jh.) u. s. w. (mhd. *dorren*); as. *thorron* 'verdorren'. Zu Grunde liegt das alte *u*-Adjektivum ahd. *durri*, andd. *thurri* 'dürr' und zwar in seiner vorauszusetzenden *u*-Form, entsprechend got. *þaúrsus*, aisl. *þurr* (neben aschw. *þorr : þirr*).

Ahd. *hartēn* (Kompp.: *ar-, ga-hartēn*) 'hart sein oder werden' bei Otfrid u. Notker (mhd. *harten*); as. *farhardon* 'hart werden, sich verhärten', ags. *heardian* 'to harden'. Zu ahd. *herti harti hart*, ags. *heard* 'hart' (vgl. got. *hardus*).

Ahd. *kuolēn* 'kühl oder kalt sein, werden' (Komp. *ar-*) in A. Prud. 1. (10. Jh.), ausserdem in W. (mhd. *kuolen*); as. *cōlon*, ags. *cólian* 'erkalten'. Zu ahd. *kuoli*, mndd. *kōl*, ags. *cól*, Stammf. **kōlu-* (vgl. auch ä. dä. *kol*).

Ahd. *slēwēn* (Kompp.: *ar-, ga-slēwēn*) 'marcere, hebetari, emarcescere, tabescere' in M. Sb. Tg. 3 (9. Jh.), Prud. 1. Mart. (10. Jh.) u. s. w. (mhd. *slēwēn*); ags. *sláwian* 'to be slow, idle'. Zu ahd. *slēo*, ags. *sláw* 'matt, stumpf, hebes'. Wegen aisl. *slǽr* (< **slāwia-* < **slai̯(ʒ)u̯iá-* [1])) 'stumpf' sehe ih in diesem Adj.

[1]) Vgl. Verf., Studier öfver de nordiska språkens primära nominalbildung I. 19.

einen alten *u*-Stamm. Die westgermanischen Formen repräsentieren die *u*-Kasus (**slai(ʒ)u̯ú-*). Näheres hierüber an anderem Ort.

Ahd. *sōrēn* (Komp. *ar-sōrēn*) 'verdorren, verwelken' in Em. 29. Rb. (8—9. Jh.); ags. *séarian* 'siccare, arescere', mndd. *soren* d. s. Zu md. ndd. *sōr* 'dürr, trocken, saftlos, welk', ags. *séar* d. s. Das Adj. hat nordische Entsprechungen in nnorw. dial. *soyr*, nschw. dial. *sör* mit der Bed. 'verfault, verwelkt, verdorren (von Bäumen)'. Ich glaube, dass dies Wort auch im Altnordischen nachgewiesen werden kann und zwar als erstes Glied in den Zusammenss. aisl. *saur-klǽði* n. pl. 'unreine, besudelte Kleider', *saur-lífr* 'unkeusch in seinem Leben' (der Gegensatz von *hrein-lífr*) u. m. a.; ausserdem im Isl. als Grundwort für das Inkoativum *seyrna* 'to rot' Vgf. Das Nebeneinander von umlautslosen und umgelauteten Formen (ags. *séar*, md. *sōr*, aisl. **saurr*: isl. **seyrr*, nnorw. *soyr*) deutet auf einen alten *u*-Stamm (**sau̯ru-*: **sau̯ria-*) hin. Zu einer näheren Erörterung von diesem und anderen alten *u*-Adjektiven hoffe ich an anderem Ort bald zurückkommen zu können.

Ahd. *strangēn* 'confortari, streng werden' in Gl. K. Pa. T.; ags. *stronʒian* 'to become strong'. Zu ahd. *strengi*, as. *strang*, ags. *stronʒ*: *strenʒe* 'streng'.

Die folgenden Verba sind ausserdeutsch nur im Mittelniederdeutschen belegt.

Ahd. *grāwēn* 'grau sein, werden' in VG. Bo. 5 (10—11. Jh.), mhd. *grāwen*; mndd. *grawen* 'grau werden': ahd. *grāo* (Gen. *grāwes*), ags. *ʒrǽʒ* 'grau' (Got. **grēwus* Akk. **graiana*, s. Noreen, Urg. Lautlehre S. 36).

Ahd. *muodēn* 'müde werden' in K. (9. Jh.), Gh. 1. 3. Prud. 1 (10. Jh.) u. s. w. (mhd. *muoden*); mndd. *moden* d. s. Zu

ahd. *muodi*, as. *mōði* 'müde', vgl. in derselben Bed. aisl. *móðr* neben aschw. *modder* (Stamm: **mōðu- *mōði̯a-)*.

Ahd. *trāgēn* (Kompp.: *ar-*, *bi-trāgēn*) 'träge sein' in R. Gc. 5 (8. Jh.), Rb. M. (9. Jh.), Gh. 1. 2. 3 (10. Jh.) u. s. w.; mndd. *tragen* 'träge sein, langsam sein, lentescere'. Zu ahd. *trāgi*: ags. *tráʒ* 'träge' (Stamm: **trēʒu-*).

γ) *Isolierte Verba.*

Den folgenden Bildungen fehlt jede ausserdeutsche Entsprechung, weshalb sie ihrer Entstehung nach als specifisch althochdeutsch anzusehen sind.

1) Aus *o*-Stämmen:

Ahd. *blindēn* (Komp. *ar-blindēn*) 'blind sein' (Notker): ahd. *blind*.

Ahd. *baldēn* (Komp. *ar-baldēn*) 'unternehmen, wagen, sich erkühnen' in Ic. (8. Jh.), K. Ib. Re. Gc. 3. O. (9. Jh.) etc. Bei Otfrid kommt neben zwei *ē*-Formen ein Beleg für *ō*-Flexion (*irbaldōta*) vor. Zu ahd. *bald* 'kühn, eifrig, schnell'.

Ahd. **brūnēn*, mhd. *brūnen* 'dunkelbardig werden': ahd. *brūn*.

Ahd. *fōhēn* 'rarescere' (Prud. 1: 10. Jh.) ahd. *fao*, *fō*, *fōh* 'wenig'.

Ahd. **hragēn* aus mhd. *ragen*, nhd. *ragen* zu folgern: zu mhd. *rac* (*g*) 'straff, steif'.

Ahd. *haldēn* (Komp. *ana-*, *in-*, *nidar-haldēn*) 'abhängig sein, sich neigen' mit Belegen in Gl. K. Pa. Ra. (8. Jh.); Pr. e. Ia. M. (9. Jh.) etc. Zu ahd. *hald* 'vorwärts geneigt'.

Ahd. *kaltēn* (Komp. *ar-kaltēn*) 'erkalten' bei Tat. und Notker: ahd. *kalt*.

Ahd. *leidēn* 'verhasst, verleidet sein' (Otfrid etc.), mhd. *leiden* 'leid werden, unlieb, verhasst werden'. Zu ahd. *leid* 'verhasst, widrig'.

Ahd. *nazēn* (Komp. *er-nazēn*) 'nass sein, werden' (mhd. *nazzen*) in Sg. 111. Zu ahd. *naz* 'nass' (Stamm: **nata-*).

Ahd. *reidēn* 'lockicht, kraus sein' in R. Rb. (8—9. Jh.): ahd. *(w)reid* *(w)reidi* 'lockicht, kraus' (vgl. as. *wrēth, wrēdh*, ags. *wráð*, aisl. *reiðr*; die ahd. *ja*-Form ist warscheinlich sekundär [1])).

Ahd. *rotēn* 'erröten, rot werden' (mhd. *roten*): mhd. *rot* 'rot', vgl. *rōtēn* oben.

Ahd. *rōzēn* 'faul werden' bei Notker, mhd. *rōzzen*: zu mhd. *rōz* 'mürbe', vgl. *rozēn* oben.

Ahd. *siuhhēn* (Komp. *ar-siuhhēn*) 'langvere, langvescere' in Gl. K. M. Sb. O. VP. Bib. 1. 2. Gc. 1. 6. Gh. 1. 2. 3 (8—10. Jh.) und Notker; daneben sekundäre *ō*-Flexion 1 mal in Rb. (9. Jh.): *siuhont* 'langvescunt' und 2 mal bei Willir. Zu ahd. *sioh(h)* 'siech'.

Ahd. *slaffēn* (Komp. *ar-slaffēn*) 'erschlaffen, tabescere' in Frg. Rb. Gc. 3. Gd. M. Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. 3. (8—10. Jh.) etc. Bei Willir. erscheint eine vereinzelte *ō*-Form. Zu ahd. *slaf(f)* 'schlaff'.

Ahd. *snëllēn* 'schnellen, vigere' (Ic. 1 mal), mhd. *snellen* 'sich rasch bewegen': zu ahd. *snël* (*snëllēr*) 'schnell, behende'.

Ahd. *stammēn* (nur in *ar-stammēn*) 'verstummen' Ic. (8. Jh.): ahd. *stam* (Nom. *stammēr*) 'stammelnd'. Vgl. aus Gr. 4 (12. Jh.) Part. Präs. *stamender* 'balbutiens': ahd. *stam* (Nom. *stamēr*) 'balbus'.

---

[1]) Vgl. Braune, Ahd. Gramm.[2] § 249 Anm. 2.

Ahd. *stummēn* (nur in Komp. *ar-stummēn*) 'erstummen, stumm sein' bei Tatian und Notker, vgl. in Frg. (aus dem 9. Jh.) *arstummita* (eine *ja*-Form ?): ahd. *stum* (Nom. *stummēr*) 'mutus'.

Ahd. *strackēn* 'strack, ausgedehnt sein' (nur bei Notker), mhd. *stracken*. Zu mhd. *strac* 'gerade, straff'.

Ahd. *strūbēn* (Komp. *ga-strūbēn*) 'starr stehen, sich sträuben, inhorrescere' in Bo. 1. 2. Prud. 1 (9—10. Jh.) etc.; mhd. *strūben* 'strauben'. Zu mhd. *strūb* 'emporstehend, struppig'.

Ahd. *wëlhēn* (Komp. *ar-wëlhēn*) 'welken, marcescere' in O. Bib. 1. 2. Em. 11. Mart. Rg. 2 (9—11. Jh.). Zu ahd. *wëlc wëlch* 'feucht, milde, lau, welk'.

Ahd. *un-wërdēn* (Komp. *ar-unwërdēn*) 'unwert sein oder werden, verachtet werden' in M. Gh. 1. 3 (9—10. Jh.), mhd. *un-werden*. Zu ahd. *wërd* 'wert, von hohem Wert, herrlich'.

Ahd. *wizzēn* (Komp. *unwizzēn*) 'sapiens esse, astutior fieri' (Notker): ahd. **wiz* (Stamm **wita-*) als Grundwort für das Adjektivabstraktum *wizī* f. 'Wissen, Einsicht, Verstand' und Nomen Agentis ahd. *wizo* swm. 'Wissender, Kundiger, gnarus, sapiens' (= got. *wita* swm.). Hierher stelle ich auch ahd. *giwizzēn* (Otfrid) 'habe die Kenntnis, bin befähigt, geeignet', *irwizzēn* (Otfr.) d. s. Wegen ihrer abweichenden Bedeutung können diese Wörter nicht — wie Schade Wb.[2] und Wilmanns Deutsche Gramm. II. 71 zu vermuthen scheinen — mit dem primären Verbum got. *witan* 'auf etwas sehen, Acht geben' (= lat. *vidēre*) gleichgestellt werden.

Manche Verba gehören zu *o*-Stämmen mit deutlich erkennbaren, silbebildenden Ableitungssuffixen, vor denen oft ein sekundäres *a* zu Tage tritt. Diese sind:

Ahd. **armēn* aus mhd. *armen* 'arm sein oder werden' zu folgern: ahd. *arm aram* 'unglücklich, arm'.

Ahd. *harmēn* in Ic. T. (8—9. Jh.), mhd. *harmen* (in *ver-*) 'in Leid sein'. Zu ahd. **harm*, as. *harm*, ags. *hearm* 'schmerzlich, kränkend, bitter' (vgl. die ahd. Substantivierung *harm* = as. *harm* m. 'Beschimpfung, Kränkung'.

Ahd. *warmēn* (Komp. *er-warmēn*) 'warm sein, werden, calefieri' in Pa. R. Rb. Em. 21. Prud. 1 (8—10. Jh.) etc.; daneben einige sekundäre ō-Formen bei Willir. und D. II. 318. Zu ahd. *varm* 'varm'.

Ahd. *bittarēn* 'bitter sein' in Prud. 1, mhd. *bittern*: ahd. *bittar* 'bitter'.

Ahd. *hlūttarēn* (Komp. *ga-hlūtrēn*) 'lauter od. rein sein, werden, glänzen, clarere' in Gl. K. Ra. R.: ahd. *hlūttar* 'lauter, hell, rein, klar'.

Ahd. *smĕhharēn* 'tabescere' (Notker): ahd. *smĕhhar* 'elegans, delicatus, venustus'.

Ahd. *seigrēn* nur in *ar-seigrēn* 'versiegen, elangvere' in M. Bib. 1. 2 (9—10. Jh.). Zu mhd. *seiger saiger* 'langsam, tröpfelnd, matt, marcidus'.

Ahd. *timbarēn* (Komp. *bi-timbarēn*) 'dunkeln, dunkel werden' (Notker): ahd. *timbar* 'dunkel'.

Ahd. *tunkelēn* 'dunkel sein, werden' Ib. Bo. 2 (9. Jh.), Notker, mhd. *tunchelen*. Zu ahd. *tunchal* 'dunkel'. Vgl. mndd. *dunkeren* 'dunkel, blind werden' zu einer mit *tunchal* parallel gehenden *r*-Ableitung mndd. *dunker* = ahd. *tunchar*.

Ahd. *ar-ītalēn* 'evanescere' T. 24, 2. Vgl. *aritalat* 'exinanite' (Tg. 5. Bib. 1, 10. Jh.), *aritalctaz* 'excussa (navis)' VA. (10—11. Jh.). Zu ahd. *ītal* 'vanus, inanis'.

Ahd. *sĕrwēn sĕrawēn, sĕrewēn* (Komp. *ar-sĕrwēn*) 'dahinschwinden, dahin welken, verdorren, tabescere' in M. Sb. Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. 3. etc. (9—10. Jh.) gehört seiner Form nach zu

einem verlorenem *uo*-Stamm ahd. **sero* (Nom. **serawēr*) 'verdorren' (?). Vgl. mhd. *serwen*, nhd. oberd. mdartl. *serben serbeln*.

Ahd. *ar-truckanēn* (*-truhnēn -truchnēn*) in Gl. K. Pa. Ra. R. (8. Jh.), mhd. *truckenen* 'trocken werden'. Zu ahd. *trockan* 'trocken' (= as. *drukno drokno*).

Mit sekundärvokal in der Wurzelsilbe erscheint ahd. *be-rahtēn* 'splendescere' (Gl. K., 8. Jh.). Zu ahd. *beraht* 'glänzend' = got. *baírhts* (**berh-ta-*).

2) Aus *i*-Stämmen:

Ahd. *firnēn* (Komp. *ar-firnēn*) 'senescere' in Gl. K. Pa. Ra. (8. Jh.) etc.: ahd. *firni* 'alt'.

Ahd· *āwiggēn* 'abwegs sein, deviare' in Gl. K. M. Gh. (8—10. Jh.), daneben in derselben Bedeutung *āwiggeōn* in Pa. Ra. R. M. Sb. etc. Diese Wechselformen beruhen wahrscheinlich auf alter Doppelbildung. Zu Grunde liegt das Adj. *āwiggi* 'avius, devius' (eine Bahuvrīhibildung).

3) Aus *u*-Stämmen:

Ahd. *dunnēn* 'dünn, sein, werden' in Gl. K. Pa. Ra. R. Rf. Ib. Rd. Prud. 1. VA. (8—10. Jh.) etc.; mhd. *dunnen* d. s. Zu ahd. *dunni* 'dünn' (vgl. aisl. *þunnr:* dä. *þynd*).

Ahd. *quëkēn* (Komp. *ar-quëchēn*) 'lebendig und frisch sein werden' in Gh. 3. Mcp. Wm. (10—11. Jh.). Zu ahd. *quëc* (Gen. *quëckes*) 'lebendig, frisch' (vgl. ags. *cwucu cucu* für **cwiocu*).

Ahd. *smāhēn* (nur in *ar-smāhēn*) 'vilescere' in Ia. Can. 9. 10. O. (8—10. Jh.). Zu ahd. *smāhi* 'klein, gering'. Wegen aisl. *smár* 'klein' ist dies Adj. möglicherweise ein alter *u*-Stamm (die *ja*-Flexion der hochdeutschen Form könnte auch sekundär sein).

4) Aus sekundären Adjektiven.

Ahd. *chūmigēn* 'lassescere' in Gl. 1. 2. 3 (10. Jh.). Zu ahd. *chūmig* 'æger, tortuosus, flexibilis'.

Ahd. *rostagēn* (Kompp.: *ar-*, *ga-rostagēn*) 'rosten' in M. Sb. Ep. Can. 1. 4 (9—10. Jh.) etc.. Zu ahd. *rostag* 'rostig'.

Ahd. *leidsamēn* 'horrescere' in Can. 13: 11. Jh. (*leidsamenter* 'horrescens'): ahd. *leidsam* 'traurig'.

Ahd. *feiztēn* 'pingvescere, feist od. fett werden' (Komp. *ar-veiztēn*) in Pa. R. M. Rb. Ps. 2. Bib. 1 (8—10. Jh.) etc., mhd. *veizten*. Zu ahd. *feizzit* mhd. *veizet veizt* 'feist', eigtl. Part. zu ahd. *feizzen* (got. **faitjan*) 'mästen', das ein Denominativum von **faita-* 'fett' ist (Kluge, Wb.[5] 'feist').

5) Eine pronominale Ableitung

zeigt sich in *ar-einēn* 'desolare' belegt nur durch *ereinetan* 'desolatum' in Ib. Rd. (9. Jh.). Die Bedeutung von Hause aus möglicherweise intransitiv: 'allein werden' (?).

6) Aus Adverbien.

Ahd. *bazēn* 'besser werden' (impers.) bei T. 55, 7: ahd. *baz* Adv. Komparat. 'besser'.

Ahd. *bi-forēn* 'besorgen' bei O. IV. 6, 17. Zu ahd. *bifora* Adh. 'vorher, zuvor',

Ahd. *fërrēn* 'fern sein, werden' (Notker): ahd. *fërro* Adv. 'weit, fern'.

II. Verba mit sekundärem Übertritt in die ē-Klasse.

Es handelt sich vorzugsweise um denominativa Verba mit wechselnder *ē*- und *ō*-Flexion, von denen sich die letztere durch ihre Belege als die ursprünglichere erweist. Die *ē*-Formen bei den folgenden Verben beruhen auf sekundärer, specifisch althochdeutscher Sonderentwicklung. Über *ā*-Verba, von *ō*- und *ā*-Nomina aus abgeleitet, vergleiche man Brugmann, Grundriss II. 1106 ff., 1128 ff.

Der Grund für diese Umbildung der urspsünglichen Biegungsweise nach den *ē*-Verben ist derselbe, welcher die Schöpfung echter *ē*-Verba von Nomina aus veranlasst hat.

a) Ableitungen aus Substantiven.

α) Aus *o*-Stämmen.

Ahd. *mālēn* (Komp. *ga-mālēn*) 'malen, pingere' in Gc. 4. Rb. D. II. 351. Tr. Notk. (8—11. Jh.); daneben *mālōn* in O. Pr. t. Prud. 1 (9—10. Jh.) etc. Zu ahd. *māl* n. 'Zielpunkt, Zeichen, Mal, Merkmal'. Die *ō*-Form entspricht as. *mālon* 'zeichnen'.

Ahd. *spilēn* 'lustig sein, fröhlich sein, Scherz treiben, spielen' in Bo. 5. Mcp. (Notk.), Syl. (11. Jh.); daneben ahd. *spilōn* (*ar*-, *furi-, ga-, muot-, zuo-spilōn*) in Gl. K. Rb. Rc. M. O. Prud. 1 (8—10. Jh.) etc. Vgl. as. *spilon*, ags. *spilian*. Zu ahd. *spil* n. 'jocus'.

Inbetreff ahd. *stadēn* 'landen' (mhd. *staden*) in Bo. 5 neben Inf. *stadōn* in derselben Quelle ist es nicht zu entscheiden, ob hier von Haus aus ein *ē*- oder *ō*-Verbum vorliegt. Zu ahd. *stat* (*d*) st. m. u. n. 'Ufer'.

β) Aus *ā*-Stämmen.

Ahd. *hriwēn* 'beklagen' in O. V. 20, 77; daneben *hriwōn* in Gl. K. K. M. O. (9. Jh.) etc.; vgl. as. *hriwon* 'klagen'. Zu ahd. *hriwa* f. 'Reue'.

Ahd. *karēn* 'plangere, lugere' nur 1 mal bei Notker. Das gleichbedeutende *karōn* ist belegt in R. (8. Jh.) und N. Bo. 5. Die Priorität der *ō*-Form wird durch die ausserdeutschen Parallelen got. *karōn*, as. *caron*, ags. *cearian* erwiesen. Zu ahd. *kara* f. 'Trauer, Wehklage'.

Ahd. *klagēn* 'klagen' in Bo. 1. VS. VP. Otl. N. Nh. Bo. 5 (9—11. Jh.); die entsprechende *ō*-Form *klagōn* (*bi*-, *ga-klagōn*) erscheint mit weit zahlreicheren Belegen: R. (8. Jh.), K. Re. O. Gc. 3. 10. 12. Gd. 1. 4 (9. Jh.), A. Can. 4. Gh. 3. Mart. Prud. 1 (10. Jh.) etc. Zu ahd. *klaga* f. 'Klage'.

Ahd. *korēn* (Komp. *bi*-, *ga-korēn*) 'prüfen' bei Otfrid (2 mal) und Notker neben *korōn* (*bi*-, *ga*-) in u. a. Gl. K. Pa. Ra. R. Ic. K. M. H. T. Rb. und Otfrid (9 mal). Zu ahd. *kora* f. 'temptatio'.

Ahd. *labēn* (Komp. *gi-labēn*) 'laben, erquicken' in D. II. 346. Ran. Bib. 4. 6. 8 (9—11. Jh.); daneben *labōn* (*ga-labōn*) in Ic. Gc. 4. Rf. Ib. Rd. T. M. O. A. Bib. 1. 2. Em. 19 (8—10. Jh.) etc. Zu ahd. *laba* f. 'Labung'.

Ahd. *tarēn* (Komp. *ga-tarēn*) 'nocere' in VA. Wm. N. Bo. 5 (10—11. Jh.) neben *tarōn* (*ga*-, *un-tarōn*) in Gl. K. Ra. Gc. 5. H. T. M. O. VG. (8—10. Jh.) etc. Das nebenhergehende

ahd. *terran* (**terjan* = ags. *derian*) ist ein ganz anderes Wort, ein Kausativum auf *-ejō* (vgl. Brugmann, Grundriss II. 1130). Zu Grunde liegt ahd. *tara* f. 'damnum, læsio'.

Ahd. *zālēn* 'schlachten, tödten' bei O. (1 mal); die ō-Form *zālōn* kommt vor in Gl. K. Ra. Pa. Ib. Rd. (8—9. Jh.). Zu ahd. *zāla* f. (Notk.) 'Bedrängnis'.

Ahd. *wartēn* (Kompp.: *ana-, ar-, bi-, durah-, furi-, hina-, nidar-, ubar-, uz-, widar-, zuo-*) 'spähen, lauern, erwarten' mit Belegen in Gl. K. Pa. R. Gc. 4 (8. Jh.), K. O. (9. Jh.), Gc. 9. Rg. 1. VA. VG. Gc. 8. N. (9—11. Jh.). Die ō-Form erscheint im Ahd. sehr spärlich: *wartōn* (*fol-, ga-, zuo-wartōn*) in Ia. (9. Jh.) 1 mal, Bo. 5 (11. Jh.) 1 mal, Wm. (11. Jh.) 1 mal; vgl. aber die ausserdeutschen Entsprechungen as. *wardon* 'auf der Hut sein, sorgen für', ags. *weardian* 'hüten, bewahren', aisl. *warða* (*að*) 'bewachen'. Zu ahd. *warta* f. 'spähendes Ausschauen', vgl. *wart*(*o*) m. 'Wächter'. Die als gemeingermanisch bezeugte ō-Flexion dieses Verbums ist, wie die Belege zeigen, schon im ältesten Ahd. — bis zur fast völligen Beseitigung der ō-Formen — gegen ē-Biegung vertauscht vorden.

γ) Aus einem *n*-Stamm.

Ahd. *scadēn* 'schaden' 2 mal bei Notker; ō-Flexion dagegen in Ic. (8. Jh.), D. II. 282 (8—9. Jh.), Gx. (9—10. Jh.), Notker. Zu ahd. *scado* m. 'Schade'.

b) Ableitungen aus Adjektiven.

Ahd. *fagēn* 'beistehen, willfahren' bei O. IV. 26, 36: *fagēta*; daneben *fagōn* (*ga-, muat-, gamuat-fagōn*) bei O. (3 mal)

Ka., Bed. 2., Gd. Gc. 8. 9 (9—11. Jh.). Zu ahd. *gafag* 'contentus, zufrieden' (mhd. 'willfährig').

Ahd. *gërēn* 'begehren' bei Prud. 2. Notker, William (10—11. Jh.) neben dem ursprünglicheren *gërōn* in Gl. K. Pa. Is. Frg. K. Rb. Rc. T. M. O. (8—9. Jh.) etc. Vgl. as. *geron* 'begehren'. Zu ahd. *gër* 'begehrend, verlangend'.

Zu dem ahd. *ja*-Verbum *garawen* (**garwjan*) 'fertig machen, bereiten' kommen verschiedene Präteritalformen vor, die eine sekundär entstandene Nebenform **garēn* vorauszusetzen scheinen: er *karata* K., *karati* Ib. Rd., sie *garetun*, *thū garatōs* (Otfr.), er *gareta* N., *careta* Mcp., *gareti* Bo. 5. Zu ahd. *garo* (*garawēr*) 'bereit gemacht, fertig'.

In diesem Zusammenhang können die wenigen ahd. Belege der germanischen inkoativen *n*-Klasse einen Platz finden. Diese gehen in ihrer got. Form auf *-nan* Prät. *-nōda* aus und haben urgermanisch vor dem Suffixnasal einen Bindevokal gehabt, so dass man als urgerm. Stammableitung *-anō- -inō-* (ieur. *-onā- -enā-*)[1] anzusetzen hat. Die betreffenden Verba gingen in historischer Zeit mit daneben liegenden starken Verben eine enge Verbindung ein, indem sie dieselbe Stammgestalt hatten, welche bei den starken Participia Prät. Pass. vorlag. Diese formale Beziehung zu den starken Verben führte im Got. und Nord. durch Analogiebildung auf verbaler Grundlage zu einer bedeutenden Vermehrung dieser Klasse. Hierzu kam in denselben Sprachen eine ganze Anzahl von adjektivischen Ableitungen, die im Ahd. durch die von Adjektiven aus geschaffenen *ē*-Verba ersetzt wurden. Die folg. drei ahd. Belege gemeingermanischer *n*-Inkoativa

---

[1]) Vgl. Kluge, Pauls Grundriss I. 381, Brugmann, Grundriss. II. 990 f., anders Streitberg, Urgerm. Gramm. 315.

erscheinen alle mit sekundärer ē-Flexion, worin sie somit mit den aus der *nā*-Klasse eingekommenen ē-Verben (s. S. 212 ff.) völlig übereinstimmen. Die entsprechenden (bezw. zu Grunde liegenden) Participien sind bei allen bewahrt und treten als gewöhnliche Adjektiva auf.

Ahd. *storkanēn* (in *ar-*, *ga-*) 'starr, hart werden' in Rd. (9. Jh.), Bo. 5 (11. Jh.) zu aisl. *storkenn* 'erstarrt'. Vgl. got. *ga-staúrknan* 'vertrocknen', aisl. *storkna* 'gerinnen' und aussergermanisch lit. *streg-iu* 'erstarre'.

Ahd. *trunkanēn* 'trunken sein, werden' bei O. II. 8, 49 PF (V hat *drukanen*). Zu ahd. *trunkan* 'trunken' (ags. *druncen*, aisl. *drukkenn*, got. *drugkans*). Vgl. ags. *druncnian* 1) 'to immerse, sink, drown', 2) 'to be drunk', aisl. *drukkna* 'ertrinken'.

Ahd. *wësanēn* 'marcescere, vertrocknen, einschrumpfen' (Kompp. *ar-*, *far-*) in Rf. Bib. 9. M. Bib. 1. 2. Prud. 1 (9—10. Jh.) etc Eine ō-Form *eruuesenōn* ist bewahrt in D. II. 318 (9—11. Jh.). Vgl. ags. *weosnian wisnian*, aisl. *visna* 'verdorren, verwelken'. Zu ahd. *wësan*, aisl. *visenn* 'marcidus'. Die ags. Doppelformen mit wechselnder Stammsilbe deuten darauf hin, dass dies Verbum auch im Ags. früher nach der ē-Klasse flektierte (vgl. ahd. *hlinēn:* ags. *hlionian hlinian*, ahd. *ginēn:* ags. *geonian ginian* etc.).

* *

*

Zum Abschluss unserer geschichtlichen Untersuchung der ahd. ē-Verba erübrigt es noch die oben aufgestellten Bildungsgruppen mit Rücksicht auf ihre Bedeutung zu überblicken. Unter den primären Bildungen kennzeichnen sich die eigentlichen ē-Verba vorzugsweise durch durative Aktionsart und intransitive Bedeutung. Diese ihrem Stammausgang anhaftende intransitive

Funktion hat sich dann analogisch auch auf die zahlreichen jüngeren Neubildungen übertragen. Von den denominativen Ableitungen sind die substantivischen fast ausnahmslos (vgl. *bi-nachtēn*) intransitiv, einige durativ, andere ausgeprägt inkoativ. Inbetreff der adjektivischen Derivaten ist die älteste (urgerm.) Bildungsschicht ihrer Funktion nach vorzugsweise durativ. Als ein deutliches Kausativum erweist sich got. *weihan* (gleichwie auch das specifisch got. *swēran* 'ehren, achten' zu *swērs*). Die jüngeren westgermanischen und specifisch althochdeutschen Adjektivableitungen (ich berücksichtige immer nur die »eigentlichen» *ē*-Verba) sind ausgeprägt intransitiv-inkoativ (vgl. jedoch *hērēn* 2. 'verherrlichen, auszeichnen'), wie auch die adverbialen *baz̄ēn*, *ferrēn*. Transitive Bedeutung erscheint bei dem pronominalen *areinēn* und adverbialen *biforēn*.

Nun stellt sich die Frage auf: wo rührt die bei den westgermanischen (substantivischen, adjektivischen und adverbialen) Denominativen lebenskräftig zu Tage tretende inkoative Bedeutungsfunktion her? Da dies Bildungsprincip seinem Ursprung nach eine specifisch westgermanische Erscheinung ist, müssen sich ihre Voraussetzungen auf demselben Sprachgebiet finden. Die Erklärung ist in der That, glaube ich, bei den oben erörterten westgermanischen *n*-Inkoativen zu suchen. Das alte inkoative *n*-Suffix schritt — wie bekannt — im Got. und Nord. über sein ursprüngliches Gebiet und bildete in Kraft seiner innewohnenden Bedeutung Inkoativa auch zu Adjektiven. Da die entsprechenden westgermanischen *n*-Inkoativa — wie sämmtliche ahd. Belege und für das Ausserdeutsche die ags. Doppelbildung *weosnian: wisnian* bezeugen — wohl schon gemeinwestgermanisch zur *ē*-Klasse übergetreten waren (vgl. die ahd. und ags. Reflexe der alten *nā*-Verba), leuchtet es ein, dass auch ihre denominativen Nachbildungen *ē*-Flexion übernehmen mussten.

Dass die neugebildeten *ē*-Verba keinen Nasal haben, beruht darauf dass die musterbildenden *n*-Formen nicht primär, sondern denominativ, als Ableitungen von den daneben liegenden, als gewöhnliche Adjektiva fungierenden, Participia Prät. Pass. aufgefasst waren. Hierdurch galt im Sprachbewusstsein der Stammausgang -*ē*- als einziger Träger des inkoativen Sinnes. Im Anschluss an die so entstandenen echt adjektivischen Inkoativen wurden Verba derselben Art auch zu Adverbien und Substantiven gebildet.

T. E. Karsten.

Wortregister.

Gotisch.

Altisländisch.

Neunorwegisch.

Altschwedisch.

Neuschwedisch.

Dänisch.

Althochdeutsch.

Mittelhochdeutsch.

Niederdeutsch.

Altsächsisch unbezeichnet.

Angelsächsisch.

Altfriesisch.

Berichtigungen.

Seite 174, Zeile 2 v. u. lies: *i̯o*-Flexion.
S. 175, Z. 5 v. u. lies: *o*-Stamm
S. 176, Z. 8 v. o. lies: *a*-Umlautes.
S. 191, Z. 8 v. u. lies: *fǽra.*
S. 205, Z. 2 v. o. lies: got. *þarbs.*
S. 207, Z. 5 v. o. lies: ahd. **jagēt *jagōt.*
S. 221, Z. 7 v. u. lies: ai. *mr̥-ṇā-mi.*
S. 223, Z. 7 v. o. lies: ai. *r̥-ṇṓ-mi.*
Ausserdem vereinzelte Inkonsequenzen in der Transkription.

Liste des travaux néo-philologiques publiés par des auteurs finlandais de 1893 à 1897.

Andersin, Hanna, Uutta kieliopetuksen alalla. (Valvoja. 1893).

— — Lauttexte und ihre Verwertung im fremdsprachlichen Unterricht. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — *Gustafsson, F., Söderhjelm, Werner,* Angående den fonetiska ljudskriftens användning vid skolundervisningen och särskilda läroböcker i tyska och franska språken. (Tidskr. utg. af Pedagogiska fören. i Finland. T. XXXI).

Anzengruber, Ludwig, Toveri. Suom. Maila Talvio (Mikkola). Ynnä tekijän elämäkerta, kirj. *O. Relander.* Helsingissä. Otava. 12:o.

Aspelin, Eliel, Kansa saksan kertomarunoudessa. Helsingissä. Otava. 1894. 8:o.

Bohnhof, Anna, Ordbok till »english reader» af Elin Forsten och Anna Bohnhof, Helsingfors. Wentzel Hagelstam. 1896. 8:o.

— — (v. *Forstén, Elin*).

Campbell, D., Språkets uppkomst. (Brahestads borgare & handelsskola. Progr. 1892—93).

Carducci, Giosuè Valda dikter. Bemynd. öfvers. från italienskan jämte en lefnadsteckning af förf. af *Aline Pipping.* Stockholm. Albert Bonnier. 1894. 8:o.

Donner, J. O. E., Der Einfluss Wilhelm Meisters auf den Roman der Romantiker. (Thèse de docteur). Helsingfors. 1893. 8:o.

— — Richardson in der deutschen Romantik. (Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch. N. F. Bd. X).

Edelfelt, Annie, Liste de mots français employés dans la langue suédoise avec une signification detournée. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

af Enehjelm, A., Alfabetisk ordlista till »Deutsches Lesebuch». Helsingfors. G. W. Edlund. 1893. 8:o.

Estlander, B., Guy de Maupassant. (Finsk tidskr. T. XXXV).

Estlander, Hedvig, Gustave Droz. (Finsk tidskr. T. XLI).

[Estlander, Helena,] ***, Lamartine och hans mor. (Finsk tidskr. T. XXXIX).

Finsk-svensk-engelsk tolk för utvandrare. Suomalais-ruotsalais-englantilainen tulkki siirtolaisten hyödyksi. Helsingfors. Finska Ångfartygsaktiebolaget. 1893. 12:o.

Forsman, Kaarlo, Alessandro Manzoni. (Valvoja. 1895).

Forsten, Elin och *Bohnhof, Anna,* English reader a collection of tales and poems by english and american authors for the use of schools and for private study. Helsingfors. Wentzel Hagelstam. 1895. 8:o.

Freudenthal, Edla, Några ord om examina och skriftliga examensprof i de moderna språken. (Tidskr. utg. af Pedagogiska fören. i Finland. T. XXX).

— — Gedanken über den neusprachlichen Unterricht in Finland. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Robert Brownings »Christmas-Eve and Easter-Day». (Finsk tidskr. T. XL).

v. Goethe, J. W., Hermann und Dorothea. Opiskelevaa nuorisoa varten ulosannettu ynnä historiallisen johdatuksen sekä sanan-selitysten ja asiantietojen kanssa. Helsingissä. G. W. Edlund. 1893. 8:o.

Grundris der Geschichte der deutschen Literatur. Wiborg. 1894. 8:o.

Gustafsson, F., Das Studium der neueren Sprachen in Finland. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — (v. *Andersin, Hanna*).

Hagelstam, Wentzel, Sprachliche Untersuchungen in Uhlands Balladen. (Privata Reallyceum i Fredrikshamn. Progr. 1892—93).

Hagfors, Edvin, Saksan kirjakielen synnystä. (Valvoja. 1896).

— — Muutamia saksankielen synonymeja (Vaasan Reaalilyseo. Progr. 1895—96).

Hahl, Jalmari, Piirteitä Giovanni Pratin runoudesta. (Valvoja. 1895).

— — Les tendances morales dans l'oeuvre de Giacomo Leopardi. (Thèse de docteur). Helsingfors. 1896. 4:o.

Harjoituksia venäjän, suomen, ruotsin ja saksan kielissä. Samtalsöfningar i ryska, finska, svenska och tyska språken. Uebungen in der russischen, finnischen, schwedischen und deutschen Sprachen. Helsingfors. (G. W. Edlund). 1895. 8:o.

Heikel, A. V., L'enseignement serieux du français demande l'utilisation de la philologie moderne et du latin. (Svenska lyceum i Uleåborg. Progr. 1895—96).

Hermanson, W., Om undervisningen i moderna språk. (Hangö samskola. Progr. 1895—1896).

J[aakkola], K., Kielestä ja kielen synnystä. (Porin lyseo. Progr. 1895—96).

Jespersen, Otto, Fransk elementarbok enligt ljudskriftsmetoden. Bearb. till svenskan af *Axel Wallensköld.* Helsingfors. K. E. Holm. 1893. 8:o.

Juutilainen, W., Über die Lektüre beim modernsprachlichen Unterricht. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Lutherin merkityksestä saksalaiselle kirjakielelle. (Savonlinnan reaalilyseo. Progr. 1894—95).

v. Kræmer, Alexis, Anatole France. (Finsk tidskr. T. XXXVIII).

Krook, Anna, The english language in Finland. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Ur Alfred Tennysons diktning. (Finsk tidskr. T. XXXIV).

Lagus, Ernst, Jermaniska toner i den finska fålkvisan. (Finländska bidrag utg. af Sv. landsmålsfören. i Finland. 1894).

Lindberg, Hanna, Gustaf Adolf Avellan såsom nyfilolog, öfversättare och diktare. (Finsk tidskr. T. XXXV).

Lindelöf, Uno, Beiträge zur Kenntnis des Altnorthumbrischen. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — De indoeuropeiska folkens urhem. (Finsk tidskr. T. XXXV).

— — Grunddragen af engelska språkets historiska ljud- och formlära. Helsingfors. Wentzel Hagelstam. 1895. 8:o.

— — och *Öhquist, Johannes,* Tysk språklära. Helsingfors. Otava. 1895. 8:o.

— — ja — — Saksan kielioppi. Suomenkielisiä oppilaitoksia varten suom. ja muodust. *Axel Rosendahl.* Helsingissä. Otava. 1896. 8:o.

Lloyd, R. J., Some researches into the nature of vowel-sound. Speech sounds: their nature and causation. Rec. de *Hugo Pipping.* (Zeitschr. f. franz. Spr. u. Litt. Bd XV, 2).

Löfgren, O. L., Saksankielen alkeiskirja. Suom. *N. Tötterman.* 2:e éd. Helsingissä. G. W. Edlund. 1893. 8:o.

Lönnbohm, Kasimir, Prosper Merimée. Elämäkerta ja teokset kirjallishistorialliselta kannalta. (Thèse de docteur). Helsingissä. 1895. 8:o.

— — (v. Merimée, Prosper).

[Malmberg, Aino ja *Nandelstadh, Bertha],* Sanaluettelo kirjaan »english reader», jonka ovat toimittaneet Elin Forsten ja Anna Bohnhof. Helsingissä. Wentzel Hagelstam. 1896. 8:o.

Merimée, Prosper. Helmiä valikoima novelleja suom. ja lyhyellä elämäkerralla varust. *Kasimir Leino [Lönnbohm]*. Helsingissä. Otava. 1895. 8:o.

Paul, Hermann, Saksankielen lukemisto ynnä lukuharjoitukset sanakirjoineen. 4:e éd. (Korj. ja painoon toim. *E. S. Yrjö-Koskinen).* Porvoossa. Werner Söderström 1893. 8:o.

[Pipping, Aline], Alin, K., Giosuè Carducci (Finsk tidskr. T. XXXVI).

— — (v. Carducci, Giosuè).

Pipping, Hugo, Fonautografiska studier. (Finländska bidrag utg. af Sv. landsmålsfören. i Finland. 1894).

— — Zur Lehre von den Vocalklängen. Neue Untersuchungen mit Hensen's Sprachzeichner. (Zeitschr. f. Biologie. N. F. Bd. XIII).

— — Über die Theorie der Vocale. (Acta Soc. scient. fenn. T. XX).

— — (v. Lloyd, R. J.).

Relander, O., (v. Anzengruber, Ludwig).

Relander, Viola, Aakkosellinen sanaluettelo Johannes Öhquistin lukukirjaan »Deutsche Prosa und Dichtung». Helsingissä. Otava. 1894. 8:o.

— — Sanaluettelo lukukirjaan »Deutsches Lesebuch». Helsingissä. G. W. Edlund. 1894. 8:o.

Rosendahl, A. E., Untersuchungen über die Syntax der Sprache Albrechts von Eyb. I Der Zusammengesetzte Satz. (Thèse de docteur). Helsingfors. 1895. S:o.

Saxén, Ralf, Lisiä suomalais-germaanilaisten kosketusten valaisemiseksi. (Tampereen reaalilyseo. Progr. 1895—96).

v. Schiller, Fr., Wilhelm Tell. Opiskelevaa nuorisoa varten ulosannettu ynnä historiallisen johdatuksen sekä sananselitysten ja asiantietojen kanssa. Helsingissä. G. W. Edlund. 1893. S:o.

Seiling, Max, Sveticismen in der deutschen Umgangssprache in Finland. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

Stenij, Edv., (v. Vecchietti).

Söderhjelm, Werner, Några ord om grammatik och grammatikundervisning. (Nya svenska samskolan i Helsingfors. Progr. 1892—93).

— — Le poème de Saint Laurent dans le ms. Egerton 2,710 du Musée britannique. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Saint Martin et le roman de la Belle Hélène du Constantinople. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Notice et extraits d'un manuscrit latin-français du XV:e siècle, se trouvant en Finlande. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Über einige Fälle sogenannter formaler Ausgleichung. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Moderna språk och deras studium i Finland. Helsingfors. Otava. 1894. 8:o.

— — Om skiljbar och oskiljbar verbsammansättning i tyskan. (Tidskr. utg. af Pedagogiska fören. i Finland. T. XXXI).

— — Det »unga Tyskland» skildradt af Georg Brandes. (Finsk tidskr. U. XXXVI).

— — Friedrich Diez. (Valvoja. 1894).

— — Über Accentverschiebung in der dritten Person Pluralis im Altfranzösischen. (Öfvers. af Finska vet. soc. förhandl. T. XXXVII).

— — Le Dit du Courtois Donneur. (Mélanges de phil. romane déd. à Carl Wahlund. 1896).

— — Hugues le Roi de Cambrai. (Romania. T. 25).

— — *(v. Andersin, Hanna).*

— — ja *Tötterman, N.,* Sanaluettelo ranskalaiseen lukukirjaan. Ordlista till fransk läsebok. 2:e éd. Helsingissä. Otava. 1893. 8:o.

— — — — Ranskalainen lukukirja. Toim. Bierbaum'in y. m. mukaan. 2:e éd. Ranskankielen alkeiskirjaan I. Helsingissä. Otava. 1894. 8:o.

Tötterman, N., (v. Löfgren, O. L.).

— — *(v. Söderhjelm, Werner,).*

Uschakoff, Ivan, Zur Erklärung einiger französischen Verbalformen (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

Wallensköld, Axel, Das Verhältnis zwischen den deutschen und den entsprechenden lateinischen Liedern in den »Carmina Burana». (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — En dansk skolmans uttalanden rörande den elementära skolundervisningen i franska. (Traduction). (Nya Svenska läroverket i Helsingfors. Progr. 1892—93).

— — Zur Klärung der Lautgesetzfrage. (Abhandlungen Herrn Prof. Dr. Adolf Tobler — — dargebracht. 1895).

— — Un cas de métathèse constante pendant la période de formation de l'ancien français. (Mélanges de phil. romane déd. à Carl Wahlund. 1896).

— — (v. Jespersen, Otto).

Vecchiettis till Philip II afgifna relation om Persiens tillstånd 1586—1587 enligt en münchener handskrift meddelad af *Edv. Stenij.* (Öfvers. af Finska vet. soc. förhandl. T. XXXVI).

Westermarck, Helena, George Eliot och den engelska naturalistiska romanen. Helsingfors. Wentzel Hagelstam. 1894. 8:o.

v. W[illebrand], R., Edmond de Goncourt. (Finsk tidskr. T. XLI).

Yrjö-Koskinen, E. S., Saksan kielioppi. Porvoossa. Werner Söderström. 1893. 8:o.

Öhquist, Johannes, Tysk elementargrammatik. Helsingfors. Otava. 1893. 8:o.

— — Tysk elementarbok. Helsingfors. Otava. 1893. 8:o.

— — Saksankielen alkeiskirja. Helsingissä. Otava. 1893. 8:o.

— — Saksan alkeiskielioppi. Helsingissä. Otava. 1893. 8:o.

— — Über einige Schwankungen im deutschen Sprachgebrauch. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Deutsche Prosa und Dichtung nebst Übungsstücken für den Schulunterricht. Helsingfors. Otava. 1894. 8:o.

— — Alfabetisk ordlista till Deutsche Prosa und Dichtung. Helsingfors. Otava. 1894. 8:o.

— — Herman Sudermann. (Finsk tidskr. T. XXXVII et XXXVIII).

— — (v. *Lindelöf, Uno).*

M. Wasenius.

